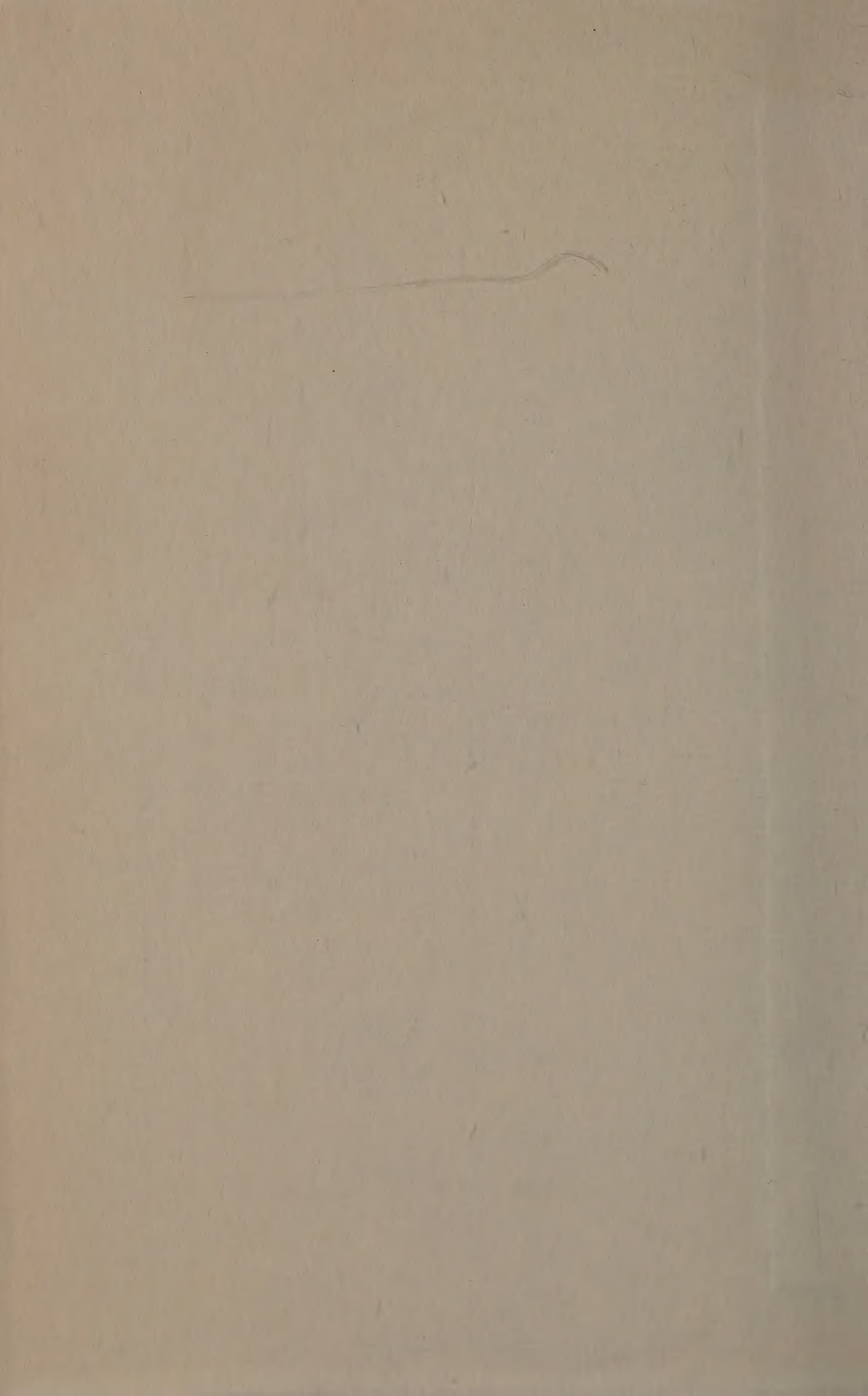


LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARIS

1943

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1971

Printed in Germany

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DESCRIPTION DE MARSEILLE

(Suite et fin.)

La route se mit à descendre, comme si elle voulait passer sous la terre; brusquement elle entra dans une rue, les maisons se dressèrent autour d'elle comme des piliers de cavernes. Le ciel recula au fond des hauteurs avec la blondeur du soir. Le crépuscule était déjà dans la ville. Sous toutes les portes l'ombre attendait pour sortir. La rue était bleuâtre. La relève de trois usines métallurgiques avait mis sur les trottoirs une foule d'ouvriers qui se dépêchaient à marcher vers le côté où la ville était épaisse. Peu à peu ils rencontraient des devantures de bar, ralentissaient, puis s'arrêtaient. Quand le taxi eut dépassé la montée du Jardin Zoologique, il n'y avait déjà plus, comme piétons, que des hommes en pardessus, en capote de soldat, quelques bourgeoises en chapeaux modestes et de ces maigres jeunes filles aux belles fesses ballonnées, qui, penchées en avant, trottaient comme des biches en faisant claquer leurs talons. Tout bleuissait de plus en plus, mais restait encore assez clair. L'ombre ne sortait pas des portes, mais on n'allumait pas les réverbères et la nuit entrait peu à peu librement dans la ville.

Au carrefour des Quatre-Chemins, un homme à gros ventre arrêta le taxi et se fit conduire chez un coiffeur de la place des Réformés. En descendant le boulevard de la Madeleine, déjà sombre, plein d'ombres mouvantes, le

chauffeur était obligé de se servir à tous moments de ses freins. En même temps il jurait posément avec des mots énormes. Devant la boutique du coiffeur, l'homme descendit en faisant crier le marche-pied. Tout en se fouillant pour payer, il replaçait son énorme ventre d'aplomb sur ses jambes. Un peu de lumière filtrait de l'imposte. Il avait les lèvres gourmandes, le menton cruel, le visage gras d'un César. Il ouvrit la porte. Elle était doublée d'étoffe noire La boutique éclaira violemment des fauteuils, des marbres, des cuvettes, des flacons, des nickels, la caissière frisée en frégate blonde, à qui la lumière électrique faisait des lèvres de charbon épais. Elle bougea ses lèvres noires sur des mots que l'on n'entendait pas dans le cliquettement des ciseaux, le ronflement des séchoirs, le claquement des serviettes, et elle sourit, plissant ses yeux auxquels de très longs cils faisaient des barbelures d'étoiles. La porte se referma sur l'odeur de savon, d'eau de Cologne et de lavande.

Le taxi descendit doucement les allées Gambetta. On l'appela du trottoir. Il continua à descendre. On l'appela encore plus bas. Cette fois même on lui fit des signaux avec des éclairs de lampe électrique. Il commençait à faire nuit. Il se demanda si ce n'était pas un agent. Mais non, c'était au coin du boulevard d'Athènes, et il vit des valises sur le trottoir. C'étaient des gens qui voulaient aller à la gare. Il s'échappa, il traversa le carrefour et entra dans la rue du Tapis-Vert. Il déboucha sur le cours Belsunce qui sentait l'arbre, le plâtras et l'anis. Malgré l'absence totale de lumière, on comprenait tout de suite la vieillesse de ce petit boulevard, la noble fatigue qui habite les endroits où les hommes passent depuis des milliers d'années. La foule cependant coulait sur un large trottoir, mais sans bruit. Depuis longtemps, à la limite des démolitions du vieux quartier de la Bourse, où se creusaient les vastes écuries des anciennes auberges de roulage, on avait renversé, charrié, aplani les immeubles qui bordaient l'ouest

du cours Belsunce. La poussière n'en était pas encore retombée, et, soutenant la dernière maison, un échafaudage de grosses poutres de bois dressait sa cage thoracique sur le rose gris du couchant. La mer chantant au fond de l'esplanade, il semblait qu'on avait étayé les murs avec une carène de navire. De temps en temps, des portes s'ouvraient, éclairant la foule qui passait sans bruit sous les arbres. Le chauffeur rangea sa voiture le long du trottoir, et entra au bar.

Il dit :

— Bonsoir, Charles.

L'autre passa un coup de serpillière sur le comptoir.

— Qu'est-ce que tu prends?

— Quelle heure est-il?

— Cinq heures et demie.

— Un petit.

Il lui donna un anis blanc comme du lait dans un très petit verre.

— Ça va, les affaires?

— Ça va.

Il y avait là une dizaine d'hommes debout qui buvaient. Un soldat, court de taille, dans une petite vareuse sur d'énormes pantalons cannelés, épais comme des piliers de terre, parlait en patois ardéchois. Il semblait irrité. La voix charriait de lourdes charrettes sur des chemins rocheux de montagne, cependant il avait l'œil bleu comme un commencement de jour et une grande naïveté dans sa colère.

Un homme assis se dressa et s'approcha.

— Qu'est-ce que vous dites de Daladier? demanda-t-il.

Le soldat regarda son propre uniforme comme s'il se réveillait et il fit un pas vers la porte.

L'autre lui mit la main sur la poitrine et l'arrêta.

— Attendez un peu.

— Foutez-lui la paix, dit le chauffeur; çà vous regarde, ce qu'il a dit?

— Précisément, dit l'autre, ça me regarde.

— Alors quoi, la liberté?

Il tira un carnet de sa poche.

— Je n'ai pas le temps de discuter. Donnez-moi votre nom, vous aussi.

— Je n'aime pas les mouchards, dit le chauffeur.

L'autre lui mit la main au collet, il les tenait ainsi tous les deux les bras écartés. C'est ce que se dit le chauffeur et brusquement il le frappa de toutes ses forces en plein visage. Ç'avait l'air de s'être passé très lentement et pourtant l'homme qu'il venait de frapper baissa les bras et se renversa en arrière sur une table de marbre; il mangeait une grappe de bulles de sang, et très vite des gouttes de sang tombèrent sur le marbre avec une violence de couleur qui arrêtait la pensée comme le sommeil.

— File par la cuisine, souffla Charles.

Il s'emboucha dans la porte.

— Pardon, madame, dit-il.

La femme, assise, jambes écartées, écossait des petits pois dans son tablier.

Elle le regarda sans rien dire traverser la cuisine et sortir.

Il était rue du Petit-Saint-Jean. Il tourna vite l'angle rue du Baignoir et il se mit à courir. Il remonta la rue du Tapis-Vert en courant; boulevard Dugommier, il vit là-bas, dans l'ombre, les ombres de la foule sur la Canebière; il se dépêcha d'y aller, puis il pensa au cabinet souterrain qui était au carrefour sous les arbres. Il y descendit. Il n'y avait pas de clients chez le cireur.

Il était debout. Il vissait au tournevis une talonnette de caoutchouc à un petit soulier de femme.

— André, dit le chauffeur. (Il cligna de l'œil. Il lui dit :) Viens. (Il entra dans un cabinet.) Reste devant la porte; écoute; continue à travailler.

— Il ne vient personne?

— Non.

L'autre continuait à visser sa talonnette.

— Il m'arrive une sale histoire. Tapé dans la gueule à un de la Secrète.

— Quand ?

— Il y a cinq minutes. Au bar de l'Entr'acte. Il ne vient personne ?

— Non.

— Écoute, il faut aller chercher ma bagnole.

— Où est-elle ?

— Devant le bar.

— Passe-moi tes papiers.

— Tu veux y aller ?

— C'est pas que j'y tienne. Où veux-tu que je te la mène ?

— Mène-la boulevard Vauban, en face du 15.

— Passe-moi ta casquette. Je vais te passer mon tablier. Mets-le, sors et garde la boutique. Je vais affranchir la femme des cabinets. S'il y avait un coup dur, elle dirait que tu n'as pas bougé.

Devant le bar de l'Entr'acte, la porte ouverte éclairait un groupe d'hommes et de femmes, trois képis d'agent, un carnet blanc, une main qui écrivait, quelques visages durs, et là-bas dedans, au-dessus d'un mouchoir sanglant, deux yeux qui cherchaient.

Personne près de l'auto. Le cireur assura sa casquette, — juste un peu petite —, ouvrit la portière, s'assit au volant, appuya sur le démarreur.

— Où allez-vous ?

Une main s'appuya sur la portière.

— A mon boulot.

Mais en même temps il reçut le faisceau d'une lampe électrique en plein visage. Il ferma les yeux.

— Descendez.

— Je vous demande pardon, dit une voix calme, cet homme m'a chargé à Saint-Henry et il m'a amené ici. Nous venons d'arriver. Je l'ai payé et il est descendu avec

moi pour regarder, par curiosité. Il n'était pas là quand la chose s'est passée.

Dans le rayon de la lampe électrique, ce fut un visage d'homme jeune, malgré les joues creuses. Il avait de très fines moustaches de soie, la bouche plate et mince, très sévère et des yeux noirs qui regardaient droit au-dessus de la lumière.

Il y eut seulement un tout petit regret dans la façon dont l'agent abaissa sa lampe avant de l'éteindre, et il s'éloigna.

— Merci, dit le cireur.

— De rien, filez vite.

L'homme fit deux pas de côté. Comme il démarrait, le cireur aperçut l'homme qui traversait le boulevard et entrait dans les terrains derrière la Bourse.

La nuit était maintenant noire dans la ville comme dans une vallée perdue.

L'homme longea les jardins, la verdure sentait fort. Ici il y avait un peu de terre sur l'emplacement où l'on avait rasé tout le vieux quartier; en attendant de reconstruire on avait planté des arbres et des herbes, et soudain la nuit et l'automne avaient leur goût véritable. L'homme ralentit le pas, puis s'arrêta. Le tronc des petits palmiers avait l'odeur d'un poil de chien. Quelques fleurs, qui devaient être des cœurs-de-Jeannette, sucraient les remous du vent. De très hauts immeubles fermaient tous les côtés; leur ombre épaisse mordait le dernier clair du ciel. Au bout d'un moment, sous le camouflage des fenêtres, il vit luire de petits serpentements de lumière comme dans des montagnes de braises. A mesure que ses yeux s'habituaient à l'obscurité, l'homme voyait peu à peu le large du jardin, le vent y tournait ses poings violents et ce barattement séparait les feuillages de la nuit. Il y eut là, tout d'un coup, une chose qui arrêta tous les gestes de l'homme; il allait allumer une cigarette et il resta la boîte d'allumettes à la main. Brusquement, étrangement compacte à cause de la couleur intense, une palme grise, le feuillage d'un érable,

ou la forme d'un hêtre pourpre surgissant de l'ombre, faisaient un geste souple, un appel comme du fond de la mort, puis disparaissaient. Il y avait pendant le temps d'un éclair une ivresse de noir, puis tout de suite, la seconde d'après, tout renaissait de ces ténèbres, sous lesquelles on entendait se froisser et se défroisser les formes fuyant et appelant la naissance.

L'homme guetta l'apparition de la palme. Une séduction infinie l'endormait, son cœur battait dans du miel, son sang se ralentissait dans du miel. La palme grise, encore gluante du néant dont elle sortait, sortait avec un petit cliquettement de squelette neuf, et dans cette ombre où il y a un instant à peine il n'y avait rien, où tout était possible, il y avait maintenant une forme : la palme. Elle était à peine écrite dans la nuit, elle y flottait, finie, mais parfois submergée par un léger flot d'ombre qui l'effaçait et la laissait apercevoir, la mélangeait encore un moment; elle jaillissait enfin, nette, vivante, comme en route vers sa réalisation totale, poussant devant elle son odeur de papyrus vert, puis elle reculait et sombrait. Tout cela faisait à peine comme un léger halètement à la surface de l'ombre. Le bruit des feuillages était lui-même doux. Les odeurs seules étaient énormes. Il y avait l'odeur de la terre; pas du plâtras, du mortier, du crépi, l'odeur des murs, non! la terre, celle de dessous les pieds. Il y avait l'odeur des racines. Il y avait l'odeur des troncs, l'odeur des feuilles. Il y avait l'odeur d'une écorce, puis d'une autre écorce, pas très serrée, jaunâtre comme celle d'un saule, puis d'une autre écorce encore qui devait être fendue et devait juter une grosse goutte de gomme. Il y avait l'odeur de l'herbe, il y avait l'extraordinaire odeur du ver de terre; de l'entrelacement mystérieux des échevelures de racines blanches, propres, pures comme les racines mêmes de la neige; la poignante odeur du ver nu, gluant, vivant enroulé dans des humus plus radieux que mille soleils. L'heure sonna à un clocher du côté de la mer. L'homme alluma sa ciga-

rette. Du bout du pied il chercha le bord du trottoir et il descendit sur la chaussée. Dans le noir il se dirigea vers des lueurs furtives qui laissaient entrevoir l'embouchure d'une rue entre deux hautes falaises. L'absence de lumière semblait imposer à la ville une sorte de silence étouffé. Les moteurs chuchotaient. Sur de longs espaces glissants les autos coulaient, sans bruit, avec à peine de légers éternuements, et quand elles embrayaient de nouveau, c'était après un petit gémissement des freins, un ronronnement de gorge à peine sensible comme le renard qui se rase sous le vol de l'aigle. Elles ne portaient plus de phares mais seulement de petites étoiles bleues qui n'éclairaient rien, sauf pendant les arrêts de circulation, au carrefour, un visage aux grands yeux hagards, derrière le pare-brise, comme le visage d'un noyé au fond de l'eau. A cet endroit où la rue Saint-Ferréol s'embranche dans la Canebière, un agent réglait l'entrée des voitures dans la voie centrale. C'était un géant de plus de deux mètres, le képi faisait de sa tête un cube de bois; il ouvrait et fermait ses bras dans sa pèlerine, couvrant et découvrant une petite lanterne électrique accrochée à son ceinturon comme un immense oiseau éventant son ventre phosphorescent. A son commandement s'arrêtaient, en face de lui, trois ou quatre pare-brise glauques et derrière l'étoile bleue, un visage de noyé, de longues moustaches sur une bouche noire mordant un cri silencieux, deux yeux ivres; des lèvres rasées hérissées de rides, deux yeux ivres; un petit visage de vieille femme, deux yeux ivres; une énorme face grasse glabre souriant éternellement aux anges, malgré les deux yeux ivres obstinés à regarder le chemin dans l'ombre. L'agent battait des ailes et le flot emportait les noyés dans la Canebière et toute une épaisse pâte d'étoiles bleues tournait au confluent. L'agent battait encore des ailes et de nouveau tout s'arrêtait et il restait là, comme en extase, à palpiter doucement de la pèlerine devant quatre ou cinq nouveaux visages de noyés à l'étoile.

L'homme entra dans la rue Saint-Ferréol.

On avait tendu devant les vitrines des rideaux de serge bleue, les lumières de l'intérieur des boutiques élimaient la trame comme les étoiles éliment la nuit. Tous ces rideaux étaient ainsi sablés d'une poussière d'or étouffée comme sous les épaisseurs bleuâtres; des espaces et dans la phosphorescence de ces constellations un peu saignantes apparaissaient les matériaux des étalages.

Il y avait des fourrures d'ours, des peaux de léopard, de panthère, de renard, d'astrakan, de loutre, d'hermine portant dans leurs poils des aurores, des midis, des soirs, des nuits, des eaux dormantes, profondes, rapides, des écumes, des glaces et la mort. Plus loin il y avait des cristaux, des verres, des porcelaines, des terres vernies, de l'émail, des arcs-en-ciel, des météores, des grappes de soleil, des éclats sourds, des feux étouffés, le silence infini des yeux de la lumière. Il y avait des étoffes, des draps, des laines, des lins, des tapis, du tabac, des pipes, des cuirs, des gants, des souliers, des bottes, des chapeaux, des plumes, des manteaux de plume, des cols de plume, des livres, les noms d'Homère, de Montaigne, de Cervantès, au fond de ce bleu-univers des rideaux de serge. Il y eut la large vitrine d'un marchand de musique où tremblaient des violons et les tambours de toutes les contrées du monde et, ouverte sur un pupitre, la large partition du *Stabat Mater* de Pergolèse avec le léger labour de ses portées extraordinairement droites comme les labours de là terre, vu de la lune à travers les espaces bleus de l'univers. Il y avait au bas de toutes les vitrines un endroit où le rideau de serge manquait, ne touchant pas le bois de la devanture. Par cette mince fente jaillissait un rayon de lumière crue et ce rayon éclairait les mains de toute la rue. C'étaient les mains que les passants balançaient au bout de leurs bras. Elles étaient vides. Les doigts pendaient comme cinq queues de serpents. Au-dessus de ces mains, dans la lueur des rideaux, la foule passait, entre-croisant ses formes muettes où appa-

raissaient à la fois ou l'un après l'autre, mélangé ou séparé, le galon d'or d'une manche, le sang d'un képi, la paille d'une chevelure de femme; l'ombre d'une porte de couloir les éteignait, le bleu de la serge les rallumait de loin en loin. Tout portait des mains vides sur lesquelles tout de suite la lumière crue s'attachait; elles dansaient avec le reste des corps; mais les corps n'étaient faits que d'ombre. Les mains vides dansaient seules; et quand elles se relevaient, sortant de la lumière pour aller vers quelques moustaches, vers quelque salut militaire, vers quelques cols de fourrure, vers les cheveux frisés sortant du chapeau, tout de suite elles s'éteignaient. Elles n'étaient plus qu'un feu follet blême perdu dans les compartiments célestes des vitrines. Puis elles redescendaient, retombaient dans la lumière, toujours vides, cinq petites queues de serpents morts, mais qu'on vient juste de tuer et qui serpentent encore au delà. Il y eut une main de femme qui cependant tenait un bouquet de violettes. La rue charriait un épais limon d'autos et de noyés à l'étoile, et de l'autre côté, sur l'autre bord, dans la forêt des ombres de la foule, le liséré blanc des mains vides courait comme une bordure de galets dans le palpitement des eaux.

L'homme remontait la rue Saint-Ferréol. Il y eut sous la serge la sombre vitrine d'un joaillier. Malgré le velouté des velours, les écrins noirs, violets, pourpres et verts composaient une nuit cassée et profonde comme la vraie nuit. Dans les intervalles de ces blocs cassés par le premier martèlement, et qui ne jointaient plus, s'enfonçaient les profondeurs de ce qui est le plus lointain, et sur les faces de ces morceaux de nuit étincelait, en énormes étoiles, ce qui est le plus près : planètes solitaires d'où jaillissait le décuple éventail de soixante-dix couleurs rayonnantes; étoiles troubles où s'enroulait lentement la moire d'une huile épaisse; constellations autour d'un collier, d'un bracelet, d'un poisson, d'une ourse, d'un chien, d'une baleine, d'un scorpion, d'un héros, d'une vierge, d'un arbre, d'un

bouc, d'une flèche. C'était brusquement, là, comme la pointe de l'aile de paon d'un archange. L'homme passa. Devant lui les hanches adorables d'une femme avaient été saisies par l'ombre; un vieil officier passa devant la vitrine, au moment où les hanches de la femme tombaient au bras d'une autre ombre. L'homme traversa la lueur d'une autre vitrine. On voyait un peu de ses moustaches de soie. De temps en temps on voyait un peu de sa bouche mince comme une rose écrasée, on voyait un peu de blond de sa tête nue et de temps en temps ses yeux de pierre noire plus oiseaux que le feu, mais impassibles et cloués dans un front.

L'homme arriva sur la place de la Préfecture. Les arbres grondaient de vent et le vent sifflait contre les marbres, les balcons, les cariatides d'une grande façade, courait dans des chapiteaux, secouait des hampes et faisait claquer des drapeaux. En même temps, dans la longueur de la place, descendaient les lentes mesures d'un immense choral étouffé, qui chantait au-dessus des toitures. A force de pas et de glissements d'autos dans tous les quartiers s'était élevé un grondement de basse noble qui ondulait sur un mouvement de respiration logique, mais surhumaine. Il soutenait le ténor déchirant des tramways frottant la courbe des rails dans les détours du boulevard descendant de Notre-Dame de la Garde. Et comme des voix d'enfants, les girouettes des cheminées, les tôles des entrepôts, les verrières, le cliquettement des innombrables fenêtres des hauts étages jetaient dans le ciel en mouvement des aigus insolites qui muaient au milieu du vol de la voix, et, rejoignant la basse grondante, s'y enroulaient comme une jeune vrille de vigne, verte, acide mais emportée par la même torsion que le cep. La mer frappait un tambour qui était toute la longue jetée de la Joliette et parfois, avec une main que l'on imaginait de la couleur des abîmes, elle frappait dans les rochers du pharo un coup dont l'extraordinaire réalité étreignait les foies et les

ventres des jeunes filles qui attendaient le tramway de la Madrague dans les tourniquets de la place. Les échafaudages d'ascenseurs claquaient du câble comme des guitares et, par moments, un cor enroué soufflait des notes à vastes horizons; c'était le vent qui du côté du nord embouchait les galeries courbes du palais Longchamp.

L'homme tourna à droite. La rue étouffa les bruits. Ici la circulation était arrêtée, l'ombre plus obscure. A part quelques autos alignées le long du trottoir et qui faisaient un peu de lumière avec leurs étoiles bleues, il n'y avait qu'une lampe voilée sur une maison du côté gauche. Elle était placée assez haut sur la façade, et dans les ténèbres, elle suffisait à faire surgir du dessous d'elle, dans une sorte de crépuscule permanent, l'ouverture d'une très haute porte entre deux colonnes, au bout de six larges marches d'escalier. Sur le seuil, moitié de nuit, moitié de fer, de drap et d'acier, un soldat en armes montait la garde. Il avait la baïonnette nue au bout du fusil. Des officiers sortaient, le soldat présentait l'arme. Des officiers montaient les six larges marches, on entendait le petit froissement du soldat qui se préparait et il présentait brusquement l'arme au moment où l'officier passait le seuil. A ce moment-là le soldat, raidi, dressait la tête, et la lisière du casque découvrait un visage tout maigre de jeunesse, un menton fin, une bouche de petite fille, des joues qui n'avaient jamais eu de barbe. Les yeux restaient cachés sous la visière et tout était entouré d'une jugulaire de cuir.

(Extrait de *Chute de Constantinople*.)

JEAN GIONO.

ODEUR DE POÉSIE (II)

CAMPAGNE PREMIÈRE

Aux morts du n° 9.

Toute la vie ouverte
Toute la vie
Promise
Intacte
Tous les livres à lire
Quand la chair est en fête,
Compte tenu des tortures de l'âme
Qu'on invente à plaisir
O Campagne Première
Et ta bâtisse à peindre
A écrire, à aimer
A couler des paresses fécondes
A mener ce beau train qui confirme la vie
Dans l'ombre des corridors pareils
A ceux où l'on s'égare dans les rêves,
Une main fine dans un gant
Sur une main plus forte
Nue et qu'elle entraîne
Une porte
Et derrière la porte
La scène, son rideau
L'alcôve et ses voiles

Le théâtre d'amour
Mais une mélodie
Perce l'ombre et saisit les cœurs
Le chant d'un piano heurte à toutes les portes
Et l'amoureuse alors appuyant sur ses lèvres
Un doigt de gant murmure :
Rilke, qui joue !

AUTO SACRAMENTAL

Le Peintre

Faites que mon pinceau ait assez de puissance
Pour figurer le signe exact de toute essence
Quand de mon mieux j'imite
Peut-être rien de plus que le reflet d'un mythe.

Faites que mon pinceau ait assez de douceur
Pour peindre par les fruits du feu l'eau notre sœur
Chaste et sa source l'antre aussi riche du miel
Et du lait recueillis dans l'ivresse du Ciel.

Faites qu'assujetti à Votre Créature
Par la Croix de lumière abrégeant la Nature
Je sois un domestique en Votre Création
Délivré de la Roue et des Serpents d'Ixion.

Le Sculpteur.

Malgré la Règle d'Or et les jeux délicats
Le sculpteur a des façons rudes
Quand il nettoie avec la barbe du vieux Rude
Ou de Maillol les pieds froids de Nausicaa.

Harmonieux maçon par le plâtre et la glaise
Ivre de modeler Votre limon, Seigneur
Prométhéen chez son compère le fondeur
Quand le futur dans le présent coule en fournaise.

Bronze en bouillon
Terre des matins de Déluge
Marbre, serez-vous le refuge
D'un papillon ?

O Vous qui m'avez fait habile
Dans ce geste de Dieu par Dieu même enseigné
J'ai mis tant de fureur que mes doigts ont saigné,
Mais l'esprit ? Et comment l'inclure en Votre argile ?

Le Musicien.

Tout réduire à l'esprit est œuvre encor physique
Si c'est votre opéra j'en ferai la musique.

L'Acteur.

Par la lance et par le casque !
Par le chien ! — il mord mes sandales —
Pour le triomphe et le scandale
Ma voix modèlera leurs masques.

Le Graveur.

Après Albert Dürer et sa Mélancholie
Quoi donc ? Meryon avec sa Morgue
De Roman Noir nourri d'amour et de folie
Et l'eau-forte rongeant le plomb des hautes orgues.

Le monde trop souvent pareil à ces tristesses
Reflète ces horreurs avec ces diableries
Je voudrais insérer le bonheur de justesse
Et la Vie Éternelle en mon imagerie.

Inspiré pénétré des vertus ouvrières
Par cet art au si joli nom de taille-douce
Je n'aime rien tant que, l'arcade sourcilière
Serrant la loupe, et le burin froid sous mon pouce,

La bonne odeur de cire et du papier en torche
Et la teinte du Ciel dans l'acide azotique
Par le cuivre permise, et devant moi le porche
Lumineux fait du blanc et noir de ma logique.

L'Architecte.

Par l'équerre et par le compas
Si l'on doit triompher de la mort corporelle
Nos demeures édifieront surnaturelles
La tour dont le sommet est somme de nos pas.

Et nous mourrons assis dans une haute église
Dont les stalles, l'autel et les fonts baptismaux
Les niches pour les saints avec leurs animaux
Par nous seront comptés à la mesure exquise.

Le Musicien.

Monde de désaccords, un seul accord vous nie
Et le délire même est clé de symphonie.

L'Acteur.

Je suis la voix, je suis le jeu
Je suis le serviteur de votre parabole,
Donnez-moi vos désirs, livrez-moi vos paroles,
Que je souffre par vous comme vous souffrez Dieu.

VERS DORÉS

Le Nombre vit
Il a un Corps
L'Algèbre est son anatomie,
Triomphe du Nombre écorché
Par la Harpe des Nombres
Étendant ses Pouvoirs
Par delà l'épaisseur sourde des deux Espaces
Dans la foi que s'y fonde
La dynastie femelle
Du nombre usurpateur.

21-22 janvier 1942.

HAUT ET BAS

Du haut des nues
Du gros des nuées
Pour toucher terre
Dans un panier
Du haut des nuées
Le bonhomme Socrate
Du haut d'un mur
Et c'est saint Paul
Pas saint encore
Du haut des nues
Du haut d'un mur

Pour toucher terre
Dans un panier
Une nacelle
Quand c'est en l'air
Dans un panier
Aussi en l'air
Dans un panier
Lesté de Ciel
De Ciel et de ses provisions
Visions, divisions, révisions
Dans le panier à provisions
Dans un panier
Pour toucher terre
Reprendre haleine
Et saupoudrer
Saler de dure poussière
L'aliment azyme du Ciel
Dans un panier
Cette nacelle
A repartir.

Damas, 1940.

POUR RIEN

Passeur de mots en contrebande
Quel est ton chef ? Où ça, ta bande ?
Combien, ô bâtisseur, hausseras-tu de marches
Pour qu'au soir en descende une forêt qui marche ?

ANDRÉ SALMON.

L'AVÈNEMENT DU VISAGE

I

Par une chaude matinée de l'été 1900, un train s'apprête à quitter Moscou par la gare de Koursk; un homme, enveloppé du noir d'un manteau tyrolien, s'approche de notre fenêtre; à ses côtés une femme de haute taille : sa mère ou une sœur aînée sans doute. Et les voilà avec mon père qui s'échauffent également sur un sujet qui les enfièvre tous trois; elle, c'est en russe qu'elle échange avec ma mère des mots entrecoupés; lui, s'exprime en allemand. Cette langue, je la connais parfaitement, mais c'est la première fois que je lui entends ces accents, et soudain, sur la plate-forme comble, entre deux coups de cloche, cet étranger m'apparaît une ombre parmi les corps, une image au cœur du réel.

En cours de route, non loin de Toula, ils surgissent de nouveau dans notre compartiment. D'après l'horaire, les rapides ne s'arrêtent pas à Kozlova-Zasiéka (1); le chef de train a-t-il pu dire à temps au mécanicien de faire halte chez les Tosltoï? La suite de la conversation vient de m'apprendre que ce voyage nous conduit chez Sophie Andreevna (2); celle-ci, qui se déplace régulièrement pour

(1) Gare où l'on descend pour Yasnaïa-Poliana, où habitait Tolstoï.
(2) Femme de Tolstoï.

suivre les concerts symphoniques de Moscou, est venue tout récemment à la maison. (Quant au mystère, d'une importance illimitée, que symbolisent les initiales « Cte L. N. », il joue chez nous, sans doute possible, un rôle occulte, qu'embrume encore mainte fumée de cigarette; on a beau s'y rompre la tête, rien ne s'y prête à quelque incarnation; le gris des cheveux de Tolstoï, de ces cheveux qu'ont rajeunis plus tard les portraits de mon père, de Répine et de quelques autres, depuis longtemps mon imagination l'a prêté à un autre vieillard, que j'ai vu plus souvent et à un âge sans doute plus tardif : Nicolas Nicolaïevitch Gay) (1).

Les voilà qui prennent congé, s'en retournent dans leur compartiment. Une seconde encore et le train, tout grinçant de freins, dévale une pente d'un seul trait; et remblais de voler, bouleaux de se poursuivre à toute hâte, tampons et crochets de brailler et de se cogner tout au long de la voie; un ciel à gras nuages s'enfuit allégrement. Une voiture à deux chevaux s'en vient au-devant des voyageurs; ses cahots soulèvent et font grincer des tourbillons de poussière. Une petite gare qui ne sait rien de nous, c'est, pendant une seconde, le calme troublant d'un coup de fusil. Nous, nous allons plus loin. Nous répondons aux mouchoirs agités de l'adieu. Nous pouvons voir : le cocher aide ses clients à monter, il donne la couverture à la dame; il se soulève, rajuste sa ceinture, replie sous lui les longs pans de son caftan; et pendant tout ce temps, ses manches rouges, très distinctes! une seconde encore! il fouette ses chevaux; et nous, un arc de cercle nous enlève; la lente page terminée de la petite gare tourne, disparaît. Visages, événements croulent dans l'oubli, et pour toujours, c'est bien votre avis?

(1) Peintre russe.

II

Trois ans plus tard. Plein hiver. Crépuscule et pelisses raccourcissent les rues d'un tiers. Les cubes silencieux des fiacres et des lampadaires glissent. Bien finis les usages et leurs redites d'héritiers; la tradition bien plus puissante des visages vient de me les emporter d'une seule vague.

Je ne vais pas conter en long, en large quels signes vinrent avant cette vague;

— ni comment l'enfant, par une initiation où se retrouve le sixième sens du poète Goumiliev, reçut révélation de la nature; ni comment, pour remercier le regard attentif des plantes, il fit de la botanique son essentiel amour; ni comment les noms de fleurs dans les catalogues s'épanouissaient en extases dans ses yeux parfumés, qu'il tenait tournés vers Linné, sans rien demander, tel le sourd qui du bas de sa surdité se tend vers la gloire;

— ni comment, en août 1901, on exposait au Jardin Zoologique une troupe d'Amazones du Dahomey; ni comment ma primordiale perception de la femme resta liée depuis à celle d'une nudité à l'alignement, d'une souffrance en ordre serré, d'une dérisoire parade tropicale au tam-tam; ni comment, plus vite qu'il n'était désirable, je suis devenu l'esclave des formes pour avoir vu, trop tôt, peser sur elles l'uniforme des esclaves;

— ni comment, dans l'été de 1903, pas loin de chez les Skriabine, à Obolenskoïe, nous avions un ami sur l'autre rive de la Protva et sa pupille manqua se noyer en prenant un bain, l'étudiant qui s'élança pour la sauver périt, et elle, après plusieurs tentatives de suicide, devint folle;

— ni comment, plus tard, je me suis cassé la jambe, sauvé en un seul soir de deux guerres futures, et je stagnais de tout mon long dans ma prison de plâtre, à l'heure où la famille de cet ami brûlait de l'autre côté de la rivière; le grêle tocsin du village, tout secoué de fièvre, s'affolait; planant dans l'air en cerf-volant, l'embrasement promenait ses pentes, s'enroulait en copeaux subits, culbutait à la renverse dans les couches de fumée gris-framboise;

— ni comment, cette nuit-là, mon père s'en revenait en toute hâte de Maloïaroslavetz avec un médecin et, dès qu'il aperçut à deux kilomètres ce tourbillon de flammes qui tendait son nuage au-dessus de la route forestière et lui donnait à croire que ce qui brûlait c'était une femme chérie et deux enfants et ces cinquante kilos de plâtres qu'on ne pouvait déplacer sans risquer une mutilation définitive, — ses cheveux lui blanchirent!

Non, tous ces « comment », je ne les conterai pas : le lecteur saura bien le faire à ma place; il aime les faits divers, les frissons de la terreur; l'histoire à ses yeux n'est qu'un récit sans cesse « à suivre au prochain numéro »; il est douteux qu'il désire la voir s'achever en Idée; il se repaît des lieux que ses promenades n'ont jamais dépassés, s'abîme dans les préfaces, les introductions; il tient à se retirer avec son bilan à l'heure où pour moi la vie commence à se révéler. Outre qu'en mon esprit la structure intime d'une histoire impose une image, une obsession de « fin » inévitable, il ne m'est arrivé de donner entièrement mon âme qu'à des faits qui soient déjà souvenirs et où c'en est fini de la pénible cuisson des parties composantes; lors, ayant dîné de l'ensemble, l'âme atteint toute l'envergure que l'imagination peut souhaiter, se dresse à neuf, prête à prendre son essor pour une lointaine libération.

Ainsi donc, c'est l'hiver; le crépuscule a raccourci d'un

tiers la rue; celle-ci toute la journée fait des courses avec, à ses trousses, dans le tourbillonnement des flocons de neige, les réverbères qui jamais ne peuvent l'atteindre. Je rentre du lycée; brusque, le nom de Skriabine, tout enlainé de neige, bondit d'une affiche jusque sur mon échine et je l'emporte sur mon sac jusque chez nous; il fond et s'égoutte sur le seuil. Mon culte pour ce génie me secoue d'une fièvre étrangement cruelle et forte; sa vue me fait pâlir et rougir jusqu'au cœur; me parle-t-il, mon esprit s'évanouit, je m'entends lui répondre si mal à propos que mes paroles provoquent un rire général et déjà je ne sais plus ce que j'ai pu lui dire. Il comprend, il doit comprendre cela, je le sais, mais jamais il n'est venu à mon secours; c'est dire qu'il ne m'épargne pas, mais ce dont justement j'ai besoin, c'est de ce non-partage du sentiment : c'est ma seule protection (et plus il y entre de passion, plus l'efficacité y est grande) contre les ravages que sème en moi cette musique devant qui les mots croulent.

Avant de partir pour l'Italie, il est venu nous dire adieu. Il joue (nul mot pour en parler !), soupe, parle philosophie, plaisante, éclate de bonhomie; et moi, pendant tout ce temps, je l'imagine s'ennuyant à mort. Les adieux entrent en scène : on lui présente mille souhaits; le mien, tel un morceau sanglant de chair arrachée, tombe dans la corbeille banale des viatiques; la scène se joue en marchant : les exclamations s'attroupent, se déplacent à petits pas vers la porte, du côté du hall d'entrée; là, répétition en raccourci, résumé impétueux de toute la pièce; pendant ce temps son col a fort à faire, s'entête contre une boutonnière trop étroite. La porte claque; double tour de clé. A travers le réseau du pupitre et trois couvertures retournées, le piano nous parle encore de son jeu; maman s'assied, parcourt les études qu'il a laissées. A peine les seize premières notes ont-elles bâti une phrase, une plénitude de je ne sais quelle fougue à laquelle rien sur terre ne peut répondre, me voici, sans pelisse, tête nue,

dégringolant l'escalier, courant au long de la rue Miasnitskaïa : je veux qu'il revienne, je veux le voir encore...

Un tel instant échut à tous : la Tradition est apparue à chacun de nous, à chacun promit un visage, et cette promesse, sous une forme ou une autre, elle l'a tenue à chacun. Chacun de nous n'est devenu un homme que dans la mesure où il aima les autres, eut l'occasion de les aimer. Jamais la Tradition ne s'est contentée, s'escamotant sous le nom de « milieu », de cette apparence d'arlequin qu'on lui imagina; elle nous a toujours dépêché une de ses créatures les plus exceptionnellement marquées. Mais alors pourquoi la plupart des hommes se sont-ils enfoncés dans leur vie, vêtus seulement « d'une honnête moyenne » à peine supportable? C'est qu'à l'avènement du visage ils ont préféré son absence, qu'ils ont eu peur des sacrifices que la Tradition exigeait de leur enfance. Aimer avec abnégation, sans arrière-pensée, avec une puissance égale au carré de la distance, voilà le destin de nos cœurs, tant que nous sommes des enfants.

III

Bien entendu, je ne l'ai pas rattrapé; et ce n'était pas mon intention. Nous nous sommes revus six ans plus tard, à son retour de l'étranger. Six ans : toute une adolescence; et tous savent comme l'adolescence est immense. Que les années entassent leurs dizaines! elles ne sauront jamais remplir ce hangar où, jour et nuit, tels des avions d'exercice qui rentrent prendre de l'essence, elles reviennent en volant se ravitailler en souvenirs. Autrement dit, l'adolescence dans notre vie est « la partie plus grande que le tout », Faust, qui l'a vécue deux fois, a vécu une vie qui proprement passe l'imaginable et que seul pourrait mesurer un paradoxe des mathématiques.

Dès son retour commencèrent les répétitions de *l'Extase.*

(Que j'aimerais aujourd'hui remplacer par un nom plus convenable ce mot et ses airs de banale étiquette pour parfum!) Elles avaient lieu de très bon matin; il fallait patauger à travers une bouillie de brouillard, s'embourber dans la soupe au lait glacée au fond de laquelle gisaient, noyés, la rue Fourkasouskaïa et le Pont-aux-Maréchaux; au long de cette route ensommeillée, les clochers laissaient tremper dans ce brouillard leurs langues pendantes, couvertes des glaçons de la nuit; en chacun d'eux, une cloche déserte hululait un « hou » désolé qu'esseulait encore à la ronde le silence des autres cloches; et pourtant ces sœurs muettes avaient grosse envie de l'accompagner, regrettaient d'avoir retenu leur haleine de bronze. A l'angle du boulevard Gazetny, le vent battait dans le bol sonore du carrefour Nikitskaïa un œuf parfumé au cognac. Les patins des traîneaux gémissaient brièvement d'avoir à traverser des flaques d'eau; sous les cannes des musiciens le silex claquait en vrai briquet.

Si tôt dans l'aube, le Conservatoire ressemblait à un cirque en cours d'installation. Les cages de l'amphithéâtre étaient vides, le parterre se remplissait lentement. La musique, bête traquée à coups de bâton, avait dû se musser dans les recoins des appartements glacés; de ce refuge elle sortait déjà une patte qui s'abattait et claquait mollement sur le buffet d'orgue. Venait un instant où le public brusquement affluait d'un courant égal, uni, comme l'est celui d'une foule qui déserte une ville atteinte par un ordre d'évacuation. Alors on lâchait la bête musique et son pelage bigarré : elle débridait en tout sens sa rage, multipliait le rapide éclair de son tumulte, bondissait, retombait dispersée sur l'estrade; on lui créait un être bien accordé; hâtive et fiévreuse, elle volait vers l'harmonie, happait un volume sonore d'une unité inouïe, puis, au plus agité de son tourbillon de basses, elle coupait court à tout, se figeait, stagnait, rectiligne, parallèle à la rampe.

C'était pour l'homme le moment d'apprivoiser les terres que Wagner avait découvertes pour des êtres mythiques et des léviathans. Pour les dompter d'effroi, on s'armait des grosses caisses; les trombones gelés devenaient lances de pompiers d'où jaillissaient des chutes d'eau chromatiques. Sur le secteur libéré on édifiait une demeure lyrique, puissante de réel, égale matériellement à tout cet univers qu'on venait de piler pour se procurer les briques du gîte musical. Par delà l'enclos de la symphonie s'allumait le soleil de Van Gogh. Aux rebords des croisées les archives de Chopin se déposaient en lentes couches; les locataires en détournaient leur nez et pourtant, sous toutes ses formes, leur vie n'était plus qu'une offrande livrée à l'humanité d'avant eux et à la Tradition, au meilleur.

Cette *Extase*, je ne pouvais l'entendre sans pleurer. Gravée à fond, elle tourna sur le disque de ma mémoire bien avant de subir son premier traitement sur le zinc et la cire. Rien là que de très prévisible : la main qui l'avait écrite avait inscrit sur moi, six ans auparavant, la même force; et ces six ans, que furent-ils, sinon, aventurées dans les hasards de ma croissance, cette main et son empreinte vivante qui se retrouvaient de mue en mue; en cette symphonie je reconnaissais ma rivale plus heureuse.

Un tel voisinage ne pouvait manquer d'influer sur les miens, sur moi, sur toute la routine de ma vie; voici de quelle façon. Plus que tout au monde j'aimais la musique et, en musique, plus que tout, Skriabine; mes premiers balbutiements musicaux avaient précédé de très peu ma première rencontre avec lui. Lors de son retour, j'étais l'élève d'un compositeur (il vit encore) qui n'avait plus que l'orchestration à m'enseigner. On tenait toutes sortes de propos sur mon compte, mais ce qui seul m'importait, au delà de toutes les négations, c'est que je ne pouvais plus imaginer ma vie sans la musique.

Cependant je n'avais pas ce qu'on appelle « l'oreille

absolue », cette faculté de reconnaître une note isolée, arbitrairement émise. Je ne cessais de m'en torturer (cette faculté pourtant n'a rien de commun avec le don musical en général; ma mère la possédait au plus haut point). Si la musique n'avait représenté pour moi qu'une carrière, comme l'imaginaient ceux qui me suivaient du dehors, certes je ne me serais nullement soucié de cette « oreille absolue », parfaitement superflue; je savais que d'éminents compositeurs contemporains ne l'avaient pas, que, selon toute vraisemblance, elle avait manqué à Wagner et à Tchaïkowsky. Mais la musique était pour moi le « Culte », je veux dire le point d'anéantissement vers lequel je précipitais en un faisceau mon être le plus fanatique, le plus irrationnel, le plus délivré d'intérêt; aussi, chaque fois que mon âme, dans une soirée d'inspiration, avait ouvert ses ailes au large, je me hâtais, l'aube venue, de la bafouer, lui rappelant, lui répétant sa disgrâce.

Cependant j'avais déjà composé quelques morceaux auxquels je tenais et je me proposais maintenant de les soumettre à mon dieu. Étant donné ses relations avec mes parents, quoi de plus naturel qu'un rendez-vous? Avec mon exagération coutumière je me fis de cette démarche un tourment; ce qui en toute autre circonstance ne m'eût semblé que plate visite de convenance me parut évident sacrilège. Et quand, au jour convenu, je m'acheminai vers la rue Glazovsky où il était descendu, ce que je lui portais, c'était, bien plus que mes compositions, un amour depuis longtemps exilé de l'autre côté des mots et mille excuses pour un acte offensant où malgré moi je me sentais poussé en bouc émissaire.

Au long de la brunissante rue Arbat que des chevaux, des piétons et des corbeaux déplumés et suintants emportaient vers le marché de Smolensk, le tramway n° 4, cruellement complet, comprimait et secouait mes affres, les traînait sans merci vers un terme de plus en plus terriblement proche.

IV

J'appris ce jour-là ce qu'il en est de la discipline de notre visage sur ses muscles. Langue desséchée, larynx obstrué d'angoisse, je fis passer un triste bredouillis que je repris sur mes lèvres et ravalai avec maintes gorgées de thé, rapidement, car déjà c'était l'étranglement ou quelque malaise encore plus incongru. Ma peau déambulait sur les os de ma mâchoire et les bosses de mon front; je hochais du sourcil, gigotais du crâne et surtout je souriais; chaque fois qu'au pourtour de mon nez je farfouillais dans les plis et la frêle toile d'araignée de cette mimique chatouilleuse, je laissais déborder de ma main, aux yeux de tous, le mouchoir convulsivement pressé avec lequel d'autre part je ne cessais d'essuyer sur mon front de grosses gouttes de sueur.

Derrière moi, la nuque prise aux embrasses des rideaux, le fumeur printemps stagnait dans la ruelle. Devant moi, au milieu de mes hôtes qui précipitaient laborieusement leur loquacité pour me tirer d'embarras, le thé soufflait dans ses tasses, le samovar, percé d'un jet de vapeur, sibilait, le soleil embué s'empelotonnait en nuage; fibreuse comme un peigne d'écaille, la fumée d'un bout de cigare se détachait de son cendrier, gagnait verticalement le centre de la lumière et là se pliait en angle droit pour ramper horizontalement comme au long d'un drap un peu moite. Le fait, inexplicable, est là : ces tourbillonnements d'air affolé, où montaient sens dessus dessous la vapeur des gaufres, la fumée du sucre et les reflets de papier de l'argenterie, doublaient, gonflaient mon malaise jusqu'à l'intolérable. Sitôt que nous passâmes au salon, que je m'assis au piano, c'en fut vite fini de ce ventru; il en subsista quelque chose pendant mon premier morceau; au cours du second je m'étais presque maîtrisé; dès le troisième... dès le troisième je n'étais plus

qu'un élan inconnu, imprévu; mon regard tomba par hasard sur mon auditeur.

Il répondait à mes phrases musicales, dressa la tête, puis les sourcils; bientôt il se leva, s'épanouissait; au long des ondes de la perspective mélodique, il se déplaçait, voguait vers moi et son sourire, flottant imperceptiblement de nuance en nuance, accompagnait les variations de mon rythme. Tout lui avait plu. Je me hâtais de finir. Absurde, m'assura-t-il tout de suite, de parler de « facultés musicales » quand on est en présence d'un don tellement plus important, d'un être destiné à marquer la musique de son empreinte!

Tout en dissertant sur les phrases que je venais de moduler, il s'assit au piano, voulut répéter celle qui l'avait le plus particulièrement touché. Le passage était compliqué; je n'attendais pas qu'il pût la reproduire exactement, mais ce qui se passa brisa toutes mes formes d'attente : il reprit ma phrase dans une tonalité différente : le défaut dont je m'étais tellement torturé, *mon* défaut, il jaillissait vers moi de dessous les doigts de Skriabine, était le défaut de Skriabine.

Mais déjà je me reprenais; je décidais de préférer le hasard et ses sortilèges au fait et à son éloquence; déjà j'avais rebondi et je venais de miser toute ma vie sur un pari : je vais me confesser à lui; s'il me répond : « Mais, Boris, moi non plus, je n'ai pas cette oreille », tout irait bien, cela voudrait dire : ce n'est pas moi qui m'impose à la musique, c'est elle qui vient à moi comme mon destin; mais si pour toute réponse j'entendais parler de Wagner, de Tchaïkowsky, des accordeurs, etc... alors... Mais déjà j'abordais l'angoissant sujet et, interrompu au premier mot, j'avalais la réponse : « Oreille absolue? Après tout ce que je viens de vous dire? Et Wagner? Et Tchaïkovsky? Et les centaines d'accordeurs qui la possèdent?... »

Nous arpentions le salon. Tantôt il posait la main sur mon épaule, tantôt me prenait par le bras. Il parlait des

périls de l'improvisation, me disait quand, comment, pourquoi on devait composer. Comme modèles de ce « simple » auquel on se doit de toujours aspirer, il me citait ses nouvelles sonates, si décriées pour leurs « difficultés abracadabrantes »; comme exemples des complications à fuir, il m'indiquait les romances les plus banales. Le paradoxe de cette confrontation ne me déroutait pas. J'étais prêt à convenir que l'impersonnel est plus compliqué que le personnel, que le verbiage peut paraître d'autant mieux venu qu'il est plus creux et qu'enfin, à force d'être corrompus par le vide des poncifs, nous en arrivons à crier « complication de forme » là où quelque étonnante surabondance de matière est parvenue à s'achever au terme d'une patiente désaccoutumance. Il en vint peu à peu à des conseils plus précis; il s'enquit de mes études et, entendant que j'avais choisi la Faculté de Droit parce qu'elle était la plus facile, il me pressa de passer à la section philosophique de la Faculté des Lettres, — ce que je fis dès le lendemain.

Je l'écoutais et cependant je songeais fixement à l'étrange « fait » : j'avais pris vis-à-vis du « hasard » un engagement que je n'éludais pas : je retenais la mauvaise réponse. Ce « hasard » retirait-il à mon dieu son piédestal? Cela ne se pouvait! Jamais! il l'élevait encore plus haut qu'auparavant. Pourquoi Skriabine m'avait-il refusé la réponse si simple, que j'attendais tant? C'était encore son secret; un jour (mais il serait trop tard) il entreprendrait la confession aujourd'hui omise. Comment, dans sa jeunesse, avait-il dompté ses doutes? Son secret encore! et c'étaient justement de tels secrets qui me l'élevaient à de neuves hauteurs... Mais déjà la pièce s'enténébrait; les réverbères étaient allumés dans la rue; il était temps de nous quitter.

En lui disant au revoir je ne savais comment le remercier. Quelque chose montait en moi, quelque chose s'élançait et se libérait. Quelque chose pleurait, quelque chose triomphait.

La rue! Les premiers déferlements de la fraîcheur y venaient déposer un écho de maisons et d'horizons; toute une Babel en émergea, lancée très haut sur les pierres et les pavés par l'unanime nuit de Moscou. Je me souvins de mes parents, des questions qu'ils mâchaient impatiemment; ce que j'avais à leur apprendre, de quelque façon qu'on le tourne, ne pouvait être pris que très favorablement; maintenant seulement, pour la première fois, capitulant devant la logique du récit que j'apprêtais, je me sentais contraint d'envisager comme un « fait » les bonheurs de la journée; mais alors ceux-ci cessaient d'être miens, ils n'étaient plus que du réel à l'intention des autres. La nouvelle que j'apportais à ma famille avait beau me transporter, mon âme gardait son angoisse; peu à peu cependant, la certitude qu'il n'y avait nul moyen de glisser ma tristesse dans l'oreille d'autrui et que, tout comme mon avenir, je devrais la laisser en bas, dans la rue, avec mon Moscou, un Moscou à ce moment plus mien que jamais, cette certitude ressemblait de plus en plus à de la joie. J'allais par les plus petites rues, changeais sans nécessité de trottoir. A l'écart de ma conscience, le monde auquel la veille encore je croyais appartenir par droit de naissance s'écoulait et s'écroulait en moi. J'allais, précipitant mes pas de ruelle en ruelle; je n'avais pas perçu que cette même nuit je brisais avec la musique.

V

A quelques soirs de là j'allais à une réunion des « Serdards », groupe un peu fou fondé par une dizaine de poètes, de musiciens et d'artistes et je songeais à l'un d'entre eux, Julien Anissimov, qui m'avait lu tout récemment d'excellentes traductions de Dehmel; je me souvins brusquement que je lui avais promis de lui apporter un autre poète allemand que je préférais à tous ses contemporains; et de

nouveau, à l'instant le plus oscillant de ma vie, le recueil *Mir zum Feier* se posa de lui-même dans ma main; ce n'était pas la première fois qu'il m'aidait; il m'avait suivi d'ornière en ornière dans un entrelacement de vieilleries, d'hérédité et de trop jeunes promesses; chaque fois il revenait chez moi avec une amitié nouvelle, je veux dire qu'il m'apportait un nouveau moyen de trouver une issue dans cette cité où j'en connaissais si peu. Il est grand temps de vous conter comment il se posa pour la première fois dans mes mains.

Six ans auparavant, par un de ces crépuscules de décembre dont j'ai deux fois tenté de peindre ici les rues muettes espionnées de tout côté par les sournoises grimaces de la neige, je glissais, agenouillé, pour aider ma mère à ranger les étagères de mon père. Les entrailles des livres, sitôt le torchon reparti, reprenaient leurs rangs réguliers sur les rayons étripés; brusquement un rayon particulièrement tumultueux et bilieux laissa tomber de son ventre un livre à couverture grisâtre, défraîchie. Un hasard très pur voulut que je ne le remisse pas en place; je le ramassai et l'emportai dans ma chambre. Des jours, des mois passèrent; j'eus tout le temps de chérir ce livre ainsi qu'un autre, du même auteur, que je lui donnai comme compagnon. C'est seulement beaucoup plus tard que je compris : l'auteur, Rainer Maria Rilke, devait être cet Allemand qu'en un lointain été nous laissâmes sur le quai d'une petite gare perdue en pleine forêt. Je courus chez mon père, lui soumis mon hypothèse; il la confirma, sans pouvoir comprendre pourquoi j'en étais si bouleversé.

Je revois le soleil de ces temps-là : il se levait derrière le bâtiment des Postes, glissait au-dessus de la rue Kisselny, se couchait dans la Nieglinkaia; il dorait notre façade puis, l'après-midi, passait dans la cuisine et la salle à manger. L'appartement était bien net; certaines chambres y servaient de classes. J'étudiais à l'Université, je lisais Kant, Hegel. Se rencontrer entre amis, c'était s'ouvrir de mutuels

abîmes; tour à tour chacun y allait de son écot de révélations. Souvent nous allions nous réveiller la nuit l'un chez l'autre; le prétexte en était toujours urgent! Celui qu'on arrachait au sommeil rougissait d'avoir dormi, d'avoir été surpris se livrant à son vice secret. Au grand effroi des gens de la famille que nous considérions en bloc comme de spleeneuses nullités, nous partions à la minute pour Sokolniki (1) ou pour le passage à niveau du chemin de fer d'Yaroslav, avec l'air de gens qui passent dans la pièce à côté.

J'avais fait la connaissance d'une jeune fille de famille; tous pouvaient voir que j'en étais amoureux; quand elle venait avec nous, un songe prenait sa part de promenade sur des lèvres que nulle route n'avait lassées, nul sommeil asservies. Pour ne pas vivre de l'argent de mon père, je donnais quelques leçons à des prix dérisoires; l'été, quand ma famille quittait Moscou, je pouvais ainsi y rester; nous achetions une illusion d'indépendance au prix de sacrifices alimentaires si grands que la faim devenait notre despote, nous transformait nos nuits en jours dans nos chambres désertes.

La musique (« Demain, me disais-je chaque matin, demain je lui ferai mes adieux ») s'emmêlait déjà dans mon âme avec la poésie. Que faire contre les profondeurs enchantées de Blok et de Biély, ouvertes obscurément en moi? Leur puissance rencontrait une étrange complice dans une force où il y avait autre chose que la simple spontanéité : pendant quinze ans, pour mieux rendre un culte aux sons, j'avais été l'ermite des mots; une telle abstinence me condamnait à l'originalité, exactement comme telle ou telle difformité voue à l'acrobatie. Comme plusieurs de mes amis, j'étais en rapport avec le « Misagète » (2); d'autres amis m'apprenaient l'existence de

(1) Parc dans la banlieue de Moscou.
(2) Maison d'éditions et groupement littéraire qui a joué un grand rôle dans la vie intellectuelle russe au début du XX[e] siècle.

l'école de Marbourg et j'eus vite fait de remplacer Kant et Hegel par Cohen, Natorp et Platon.

C'est à dessein que mon récit suit les méandres de ma vie d'alors; ces incidences, j'aurais pu les choisir autres ou plus nombreuses; telles quelles, c'en est assez pour mon but présent. J'étais en ces temps-là un puzzle où tous les plans s'emmêlaient; j'en avais conscience et me demandais : « Où, comment, pourrai-je y happer la poésie, l'en extraire? » Je n'eus pas à quêter longtemps la solution, mais mon état d'âme d'alors est le seul que ma mémoire ait conservé dans toute sa fraîcheur.

La poésie? Elle était justement l'interférence de ces lignes, leurs hâtes diverses, le retard des plus lentes et ce regroupement des plus lambines à l'arrière-plan, au plus bas de l'horizon-souvenir.

C'est l'amour qui poussait sa course avec le plus de pétulance; parfois il distançait la nature d'une tête, bondissait avant le soleil vers le poteau d'arrivée; mais c'était très rare et l'on pouvait prédire à coup sûr que le premier à parvenir au but, après une avance constante sur l'amour, son concurrent presque toujours pressant, serait précisément le leste ouvrier-athlète qui, sitôt dorée la façade de chez nous, s'affairait à bronzer les murs de la cour, remplaçait par un nouvel instant tout instant vieilli, réussissait à ébranler le pesant cabestan des saisons. Très loin à la queue, à des intervalles variés, se traînaient les autres lignes. Souvent j'entendais haleter une angoisse plus vieille que ma vie; elle me surprenait à la nuque, m'emplissait de terreur et de pitié; elle venait d'une ère à laquelle nous avions arraché l'existence; elle menaçait de freiner les hâtes du réel ou suppliait qu'on lui fît rattraper le souffle de vie qui volait devant elle, de plus en plus lointain.

Or dans ce regard en arrière gisait mon inspiration : les instants les plus impotents, les moins créateurs de ma vie, les plus refoulés vers le passé, m'appelaient pour que je happe dans leur regard mourant quelque plus étonnante lueur.

Les objets inanimés m'agissaient encore plus fortement : ils m'étaient les archétypes surgis de cette nature morte que préfèrent les peintres; ils s'accumulaient au plus lointain, au plus profond de l'univers esthétique, stagnaient en images absolues de cette totalité mouvante qu'est le donné en marche, semblables en cela à tout ce qui en se limitant à soi fait apparaître l'autre par contraste; disposés à cette place dans l'être, ils marquaient la borne au delà de quoi étonnements et compassions s'aventureraient sans objet; plus loin, c'était un chantier où la science ahanait à chercher la base atomique du réel.

Mais il n'y avait pas de second univers où reconstruire la réalité du premier; celui-ci avait beau réclamer qu'on le manipulât en le saisissant par ses pointes extrêmes, par ses cheveux, il fallait se limiter à n'en saisir que la projection en une sorte d'algèbre unilatéralement et monotonement rivale de la grandeur; las! cette projection, pensais-je, n'est pas un but en soi, mais une ruse pour fuir les difficultés; le but reste pour moi de passer de l'être figé de gel à l'être alerte de chaleur, de prendre une vie arrêtée dans le passé pour la lancer dans une course où elle puisse rattraper la vie.

Je raisonnais déjà presque comme aujourd'hui : nous formons des images de l'homme pour projeter sur elles les variations du paysage, et nous formons des images du temps ou, ce qui revient au même, de la nature, pour projeter sur elles les mirages de nos passions. Nous coulons du quotidien dans la prose pour atteindre à la poésie et de la prose dans la poésie pour atteindre à la musique. Ce dernier mot, je le prenais dans son sens le plus immense pour désigner un art qui se réglerait d'après cette horloge d'humanité vivante qui nous donne l'heure à chaque génération.

BORIS PASTERNAK.

(*Traduction d'*ARMAND ROBIN).
(Extrait du livre Le sauf-conduit. *Non traduit, 1931.)*

POÈMES

POÈME

A Jean Paulhan.

L'une découpait dans un carton gris
qui ployait
sous les ciseaux d'argent
quelque étroite figure de ses rêves;
l'autre lissait des cheveux crissants
puis lavait son épaule;
des bêtes étaient blotties dans des mains d'homme;
des yeux se posaient sur des végétations;
un loir demeurait
solitaire et le cœur battant
non loin du vieux mur au ciment qui fut chaud;
sur le feu dans un ragoût sombre
cuisaient les ailes des oiseaux.

L'heure était-elle venue de faire
un geste ardemment téméraire
d'élever dans les cieux les lassos
avant la nuit d'où montent
ces grandes charges silencieuses
qui ruinent les cœurs fumeux?

FIGURES DU TEMPS

Cet idéal ciel il semble qu'il ne forme
qu'une unique armoirie
un blason solitaire

En ce temps où Paris était tout un théâtre
et des corps de femme
un sésame
des filles vivaient qui avaient vingt ans
à beautés vivaces
à semblables voix

et parfois dans la chaleur de Rome
par mégarde un pape brisait son verre
et l'eau claire en coulait
la même absente du calvaire

Sur les objets chaque jour la poussière
était lentement essuyée
avec un morceau déchiré
du corsage étoilé des fêtes
tissé dans les manufactures
que cernaient les prés et les nuages

Des maisons pleines de lâches
d'anciens forçats, de déserteurs
montraient des barrières en fleurs

Souvent une main se refermait
comme une prison de chair
sur un insecte à couleur d'or
et féru de silence

Vers les classes les drapés des champs
descendaient dans leurs plis antiques
et l'écolier cherchait les péninsules

L'arbre et le bouquet
mendiaient l'existence
feuille par feuille et fleur par fleur

Le jardinier éclairé par des lueurs
conduisait sa maîtresse à travers les châssis
un brugnon tombait à ses pieds
cependant que lignes et volumes
ne cessaient pas de gouverner un buste exquis.

ATELIER DE LA PRÉHISTOIRE

Celle qui s'arrêta là où furent
des ateliers de pierre taillée
songe à vivre
plus d'un demi-siècle
autour de sa taille dorée
s'évase la robe des fiancées
et se courbe le froment
tandis que le soleil sertit
à ses pieds l'ombre la plus noire

et que d'un regard elle épouse
l'ancien champ de la volonté
des façonniers du silex.

ENTRE CHIEN ET LOUP

C'est l'heure où le fils rentre
et voit d'abord sur la crédence
le pardessus, le chapeau haut
comme autant de royaux insignes
et dehors le parterre est noir,
il y a deux grands souliers béants
qu'ont ravagés les jours pluvieux
et qui ont été
jetés l'un après l'autre
du geste égaré d'un soucieux
d'un père athée
qui ne voit que vide au fond des cieux.

CLARTÉS TERRESTRES

Massifs où l'ondée a donné
l'on voit votre terre pénétrée
la maison d'école est tout près
et l'on entend
y grincer la craie des falaises;
tu prêtes au bruit du vent
ton oreille emperlée
femme à genoux dans les greniers
et qui si doucement remues
boîtes en carton

caisses de bois
marquées de majuscules romaines
et rideaux à personnages
qui restent clairs dans le malheur.

JEAN FOLLAIN.

MYTHOLOGIE JAPHÉTIQUE

Ethnologues et linguistes, folkloristes et historiens ont été, d'un siècle à l'autre, intrigués par l'origine mystérieuse du peuple basque. Une langue que rien ne rattache aux idiomes européens, mais dont une légende nous assure que les Basques la tiennent directement de Dieu et dont une autre prétend que le diable, après avoir habité sept ans en pays basque, n'avait réussi à dire que deux mots, *bai* (oui) et *ez* (non); un peuple que les Anciens nommaient *Vascons* et qu'ils situaient au sud-ouest des Pyrénées, en prenant toujours soin de les distinguer des Ibères; une tradition suivant laquelle les Basques sont venus de l'est, une autre qui les fait naître de Japhet, troisième fils de Noé, lequel reçut en partage l'Europe et l'Asie mineure; une organisation sociale à présent si complètement assimilée à l'indo-européenne qu'un connaisseur comme Vinson pouvait, en 1883, déclarer, sans crainte d'être démenti : « On constate une fois de plus l'absence complète d'originalité sociale du peuple basque (1) »; voilà tout ce que les données immédiates pouvaient nous apprendre. Aussi l'imagination des meilleurs basquisants s'est-elle donnée libre cours. Les uns, comme le prince L. L. Bonaparte (2), concluaient à une originalité absolue,

(1) Vinson : *Le Folklore du Pays Basque*, p. XIII.
(2) L.-L. Bonaparte : *Remarques sur la classification des langues ouraliques, etc.*

dans le cadre, fort élastique, des langues agglutinantes; d'autres rattachaient les Basques aux Touraniens, aux Sémites, aux Berbères, voire aux Indiens d'Amérique, grâce à une hypothèse atlante (1).

Leurs ouvrages touffus et parfois ironiques, dont la lecture ne manque certes pas de piquant, n'offrent plus aujourd'hui qu'un intérêt historique. D'éminents linguistes, comme M. Marr, M. Dumézil, M. Lafont, ont signalé récemment une affinité grammaticale et lexicologique entre ces dialectes basques et les idiomes du Caucase, lesquels, au moins dans l'état actuel de la linguistique, ne se rattachent à *aucune* autre famille et certainement pas à l'indo-européen commun. La discussion ne porte plus que sur le point de savoir lequel des deux ou trois principaux groupes caucasiens, sud (Géorgien, Mingrélien, Svann, Khevsur, etc. — thèse Lafont) ou nord-occidental (Abkhaz, Tcherkess — thèse Dumézil) se rapprocherait davantage des faits linguistiques basques.

Or, si la tradition géorgienne affirme l'origine japhétique des Caucasiens et recouvre fort exactement la légende basque, il n'est pas sans intérêt de rappeler que les Anciens connaissaient une « Ibérie » caucasienne que délimiterait à peu près l'actuelle Géorgie. Cette concordance résoudrait-elle le problème de l'Ibérie hispanique dont les Basques seraient les premiers envahisseurs (2)? Au reste, on ne saurait s'arrêter en si bon chemin. Et si l'on ne peut encore tirer argument de l'existence d'une « Albanie » antique, au nord-ouest de la Géorgie, pour expliquer l'étonnante concrétion linguistique et ethnique de l'Albanie moderne, ni rapprocher les Lesg (Caucase nord-oriental) des mystérieux Pélasges préhelléniques dont les mœurs décrites par Hérodote (I, II et VI) rappellent à bien des égards ceux des Caucasiens et dont Strabon (XIII, 3)

(1) Bladé : *Études sur l'Origine des Basques.*
(2) Dans son ouvrage sur *Les Ibères*, M. Philipon ne paraît pas soupçonner cette solution.

affirme, d'autre part, la parenté avec les peuples asianiques; si toutes les tentatives faites pour déchiffrer l'étrusque par le basque ont aussi complètement échoué que les prétendues lectures directes, des résultats plus sûrs sont acquis en Asie mineure par l'étude des débris des langues asianiques — *hatti* (proto-hittite), *hurrite* (proto-élamite), traces dans le *luwi* indo-européen — qui tant grammaticalement que lexicologiquement présenteraient des analogies certaines avec les idiomes du Caucase (1). Aussi en est-on venu à parler d'un troisième élément ethnique dans la formation de la culture méditerranéenne (2): et ne convient-il sans doute pas de clore cette liste déjà longue. On trouvera peut-être dans cet « élément japhétique » la clef du mystère crétois et de l'inexplicable civilisation égéo-minoenne qui, faute d'un texte bilingue, reste pour nous un prestigieux livre d'images. Des correspondances lexicologiques évidentes entre le basque et les quelques mots du fonds grec reconnus non indo-européens et vraisemblablement préhelléniques (3) paraissent appeler une étude orientée dans ce sens (4).

L'archéologie (5), la somatique (6) et, on le verra, l'ethnographie tendent singulièrement à confirmer notre hypothèse d'une *ethnie japhétique*. Nous ne croyons pas aventureux de dire qu'à une époque qu'il convient de situer, pour le Proche-Orient, bien avant le second millénaire, en Occident, bien avant l'invasion des Indo-Européens,

(1) Forrer : *Stratification des langues et des peuples dans le Proche-Orient préhistorique* (*Journal Asiatique*, octobre 1930).

(2) Nicolaus Marr : *Der japhetische Kaukasus und das dritte ethnische Element im Bildungsprozess der mittelländischen Kultur.*

(3) Notamment par Glotz : *La Civilisation égéenne*, p. 441.

(4) Dans *Sumérien et Indo-Européen*, pp. 39 sqq., M. Charles Autran, dont les conclusions sont toutefois d'un tout autre ordre, a appelé l'attention sur les correspondances grammaticales entre le sumérien et certains aspects des langues caucasiennes. Il nous paraît certain que la morphologie du verbe est du même *type*. Il serait néanmoins prématuré d'en faire état dans cette étude.

(5) Ainsi René Dussaud : *Les Civilisations préhelléniques.*

(6) Pittard : *Les Races et l'Histoire*, pp. 130 et 369.

un groupe ethnique nettement caractérisé — distinct du nôtre, quoique s'en rapprochant davantage que du sémitique ou du mongoloïde et montrant plus d'affinité encore avec les races de la préhistoire européenne — recouvrait toute l'aire comprise entre la Haute-Syrie, le nord de la Mésopotamie, le Kurdistan, la Caspienne, le Kouban, la Thessalie, peut-être les Alpes, sûrement les Pyrénées, d'une part, la Méditerranée et les îles égéennes d'autre part.

C'est sur cette aire que nous allons tenter, brièvement, de discerner les traces d'une mythologie commune, originale, indépendante de l'aryenne comme de la sémitique et que, pour la désigner d'un mot qui en vaut un autre, nous appellerons « mythologie japhétique ». Mais nos renseignements indiscutés sont tellement rares qu'il se pose dès le principe une question de méthode. Non seulement il convient de ne point oublier que le peuplement considéré a pu, a dû n'être qu'un agrégat recouvrant ou accueillant des éléments allogènes parfois influents; mais rien n'assure que les quelques indications que des Anciens nous ont transmises se rapportent bien aux populations préhelléniques, à tout le moins dans les cas où, comme en Crète, ces peuples s'étaient fondus avec les Grecs. Plus dangereuse encore est la méthode qui consiste à induire un système religieux des monuments muets de l'archéologie. Elle risque constamment de nous suggérer, par voie de comparaison avec des civilisations connues, des conclusions erronées, de confondre des concrétions indigènes avec des importations récentes, voire évidentes, et d'attribuer inversement une valeur d'importation à tel trait qui aura pris naissance, dans des conditions analogues ou différentes, avec un sens identique ou opposé, en plusieurs points du globe. Le procédé le plus sûr paraît être celui auquel se rallient maintenant nos meilleurs mythologues qui, après une minutieuse étude comparative de tous les faits indo-européens connus, retranchent dans les mythes grecs ce qui est étranger et presque toujours préhellé-

nique. Ici, nous irons du mieux connu au moins bien connu; nous partirons des données basques et caucasiennes en nous bornant à mentionner, dans les cas d'évidence, les faits préhelléniques. Au surplus, nous prions le lecteur de ne jamais oublier que nous ne proposons ici qu'un cadre, une orientation en vue, peut-être, d'une enquête future.

Une seconde question préalable se pose aussitôt dont on apercevra l'importance pour cette étude : celle du type d'organisation sociale auquel se rattache la « civilisation japhétique ». Le Caucase a conservé un état social archaïque fort original : la *grand'famille*, agglomération de familles apparentées par le sang, réunissant jadis jusqu'à cent, aujourd'hui vingt à cinquante individus. A la tête du groupe, le chef de famille et la mère de famille, nommés annuellement ou à vie, et choisis par les membres adultes parmi les plus âgés et les plus capables, dirigent, le premier, les hommes, leurs travaux et leur vie, la seconde, les femmes, et leurs occupations, et tranchent souverainement les querelles qui s'élèvent à l'intérieur de chaque sous-groupe. La fortune qu'administre la mère est collective, à l'exception de la dot et de la moitié du gain personnel des *femmes*. Les hommes par contre ne possèdent en propre que leurs vêtements et leurs armes. La dot passe aux seuls enfants de la femme; et, dans certaines tribus, les objets ayant appartenu au mari défunt sont remis aux frères de la veuve. Enfin, en cas de subdivision d'une famille, au moins chez les Abkhaz, père et mère reçoivent chacun la moitié de l'avoir commun. Cet état de choses décèle de toute évidence une organisation familiale à tendance fortement *matrilinéaire*, c'est-à-dire avec prédominance du droit de la mère, toutefois compensée ici par certains principes du patriarcat. Or, l'ancienne coutume basque (1) connaît, bien avec le XVIIIe siècle, bien

(1) Étude très complète dans *les Droits de famille et les Successions au pays basque*, par A. Fougères. (Bergerac, 1938.)

avant la réforme de nos institutions et de notre droit, une limitation stricte du nombre des familles, lesquelles jouissent d'une forte autonomie (chaque maison a sa coutume, dit une vieille maxime), l'égalité des droits du père et de la mère, voire une primauté *absolue* de la femme lorsqu'elle est l'héritière d'un bien familial en vertu d'un droit d'aînesse à peu près exclusif, indifféremment mâle ou femelle, et parfois la communauté de biens à plusieurs degrés entre brus et gendres affiliés. En rapprochant le renseignement sans doute exagéré de Strabon, suivant lequel c'étaient primitivement les filles qui, chez les Vascons, recueillaient les biens à l'exclusion des mâles, on constate un état social qui recouvre assez bien les survivances caucasiennes. On a voulu de même reconnaître dans l'Égéide et en Asie mineure les traces certaines d'un matriarcat. Faisant état du renseignement bien connu d'Hérodote (II, 173) sur les Lyciens, d'Apollonius (II, 1013) sur les Tibarènes, on n'a pas craint d'imaginer une gynécocratie ou État gouverné exclusivement par des femmes. Un ouvrage récent (1) a fait justice de ces exagérations et, à la lumière d'une minutieuse exégèse de la légende des Lemniennes meurtrières de leurs maris a reconnu un état préhellénique basé sur un matriarcat fortement mitigé.

Ainsi les concordances s'avèrent évidentes. Et puisque d'habitude les sociétés matrilinéaires, plus archaïques, produisent de préférence des divinités *féminines*, plus proches des puissances élémentaires, nous ne nous étonnerons point de voir prédominer dans les mythologies japhétiques certaines déesses mal dégagées du phénoménal. De fait, il en est ainsi au Caucase, où se sont constitués des panthéons complexes mal connus encore mais curieusement mêlés de christianisme ou d'islamisme abâtardis. Cependant, si l'on fait abstraction du dieu du Tonnerre que les tribus caucasiennes pourraient avoir

(1) Georges Dumézil : *Le Crime des Lemniennes*, p. 16.

emprunté, au moins partiellement, à leurs voisins Osses, derniers survivants des Scythes ou Sarmates, iraniens d'Europe; si l'on excepte aussi un dieu suprême dont le nom kartvélien, Armas, rappelle trop Ahura-Mazdâh pour n'être pas un vestige de l'expansion iranienne d'ailleurs indiscutable, le culte de l'astre du jour et de l'astre de nuit a laissé des traces profondes chez les Khevsur, les Lesg, et les Tchetchenn, peut-être moins soumis que d'autres aux influences extérieures. Témoin cette invocation curieuse des Khevsur christianisés : « Gloire à Dieu! Gloire à la Lune et aux Étoiles! » Et l'astre du jour revêt une forme féminine au moins chez les Tchetchenn qui connaissaient une *déesse*-soleil (Dela Molkh) (1). Cette particularité est d'autant plus caractéristique que les concepts lunaire et solaire des Osses sont mâles et intégrés dans un système plus nettement indo-européen (2). Au reste, dans l'antiquité, Strabon note, chez les Albanais caucasiques, un culte des deux astres avec primauté de la lune.

Si du Caucase nous passons en Espagne, nous ne trouvons guère qu'un texte, mais précieux celui-là, qui nous renseigne sur la religion des anciens Vascons : « Les Celtibères, affirme Strabon, et les peuplades limitrophes du nord connaissent une divinité dépourvue de nom, à laquelle ils rendent hommage, en formant, par famille, à la pleine lune, durant la nuit, devant la porte de leurs maisons, des chœurs de danses qui se prolongent jusqu'au matin. » On peut, sans s'avancer beaucoup, découvrir dans cette phrase la description d'un culte lunaire *à signification principalement agraire*. Il n'est que de rappeler l'étonnant symbolisme dont s'entourait l'astre de la nuit dans l'esprit populaire. La lune était communément censée dispenser la rosée, fait qui a du reste été reconnu

(1) Byhan : *La Civilisation caucasienne*, pp. 127 et 196.
(2) Byhan (p. 219) et Dumezil : *Légendes sur les Nartes*, pp. 177 à 199.

exact; et les nuits de pleine lune passaient pour les plus favorables à ces condensations. De là sa fonction de génie de la fertilité, de protecteur de la fécondité. La lune a des phases mensuelles; de là son influence supposée sur la menstruation et sur les accouchements. Elle s'efface au moment de la nouvelle lune pour ressusciter le troisième jour; de là sa fonction agraire de divinité de la végétation naissante et mourante, et sa fonction chtonienne de divinité de la mort et de la résurrection dont le rapt de Perséphone, déesse lunaire, est le mythe le plus célèbre. Puisque le soleil partage avec elle les attributs les plus profitables (1), on s'explique aisément l'importance rituelle de ces danses dont nous parle Strabon. Et l'on ne s'étonne point que le culte des grands astres soit resté si profondément ancré dans la conscience populaire basque, que les stèles toujours anépigraphes qui surmontent les anciennes sépultures de l'époque chrétienne — certaines remontent à 883 et 893 après J.-C. — représentent, jusqu'au seizième et même au dix-septième siècle, la lune, le soleil — sous forme de roue ou sous forme de svastika — et aussi les étoiles. On doit peut-être se souvenir ici de cette *Dame Sauvage*, cette *Basa Andre* que représentent d'habitude les légendes basques, soit assise dans une grotte, soit debout de jour ou de nuit, sur la cime d'une montagne, en devoir de se coiffer avec un peigne d'or — et, dans un cas, en association avec un chandelier d'église, historique celui-là, mais qu'on nous assure avoir alors brillé comme le soleil (2). On doit se souvenir aussi de la belle *Maïtagorry* qui habitait un palais enchanté sur le pic d'Anie, vêtue d'or et d'argent, et qui descendait *au printemps* vers les hommes pour *se marier* un jour avec un berger — celui-ci ne mourra pas comme dans les thèmes mélusiniens, On

(1) Roscher : *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, art. *Mondgöttin*; et Krappe : *La Genèse des Mythes*, pp. 81 et 599.

(2) Par exemple, Barbier : *Légendes du Pays Basque*, I, 6; I, 7; III, 2.

peut se demander s'il ne s'agit pas d'une représentation confuse des cultes lunaire et solaire, ce qui donnerait plus de consistance à cette croyance des Basques qui se disent, avec tant d'autres peuples, fils du feu ou du soleil.

Cela nous incite, en tout cas, à nous interroger sur le genre que les Vascons attribuaient aux deux principaux astres. Si leur langue, qui ne connaît que le nombre, ne propose aucune réponse, de vieilles chansons populaires nous parlent de « la grand'mère Lune » (*Ilargi amandrea*), comme aussi de « la grand'mère » ou de « la dame Soleil »; dans l'une d'elles, qu'on suppose être chantée à la nuit tombante, il est dit que le soleil est allé rejoindre « sa mère »; et une énigme recueillie par Azkue traite l'astre du jour de « souterraine » (1). Les renseignements se recoupent : culte lunaire et solaire avec primauté de la lune, culte féminin, au demeurant, voisin de celui qu'on observe au Caucase.

Jetons à présent un coup d'œil sur le monde préhellénique. Nous ne nous attarderons pas à la Crète proprement minoenne; on y retrouve au premier plan le culte d'une déesse vraisemblablement chtonienne, puisqu'on l'associe avec le serpent, mais aussi, fort nettement, avec la lune, le soleil et les étoiles (2); on retrouve, à côté de la double hache ou *labris*, le svastika, et surtout certaine « double corne » qu'on met en rapport, peut-être un peu légèrement, avec le bucrane du taureau si fréquent dans les représentations religieuses de la Crète, mais qu'on pourrait aussi bien rapporter à cette corne ou double corne mythique qui passait pour l'un des symboles les plus usuels du croissant lunaire (3). Enfin, nous nous bornerons à citer ici la déesse-soleil d'Arinna, si bien implantée en Anatolie, au second millénaire, que les Hittites indo-européens l'invoqueront jusqu'à leur déclin en langue proto-hittite,

(1) Ramos : *De Astronomastica Vasca.*
(2) Gernet et Boulanger : *Le Génie grec dans la Religion*; et Picard : *Les Origines du Polythéisme hellénique*, t. I.
(3) Daremberg et Saglio : *Dict. des Ant.*, art. *Sol* et art. *Luna.*

concurremment avec un dieu-soleil sans doute importé d'Égypte (1). C'est du monde pélasgique que nous pouvons, grâce à l'abondante documentation grecque, espérer un peu plus de lumière. Une lecture hâtive des textes pourrait certes paraître décourageante. Hérodote (II, 52) n'assure-t-il pas que « les Pélasges priaient, comme je le sais pour l'avoir entendu dire à Dodone, mais ne désignaient aucun dieu ni par un surnom, ni par un nom réel; car ils n'avaient pas encore entendu prononcer ces noms »? Le renseignement n'est pourtant pas négligeable; il concorde avec notre texte sur les Vascons en nous apprenant qu'ici comme là le nom des divinités était tenu secret. Par bonheur, Hérodote lui-même n'est pas toujours aussi réticent. Dans un développement tout voisin (II, 51) il nous révèle que les Pélasges ont légué aux Grecs, avec l'Hermès ithyphallique, les mystères des Cabires de l'île de Samothrace, où ces singuliers personnages s'appellent encore « grands dieux » et « dieux puissants », quoique ailleurs on les confonde déjà avec les Génies, qu'on leur fasse jouer un rôle analogue aux Curètes ou aux Corybantes (2). Et puis il est deux autres divinités que les Grecs n'ont jamais entièrement dégagées : *Séléné*, représentation mythique de la Lune, et *Hélios*, personnification du Soleil, tous deux peut-être de quelque manière apparentés aux Cabires. On a maintes fois remarqué que ces concepts solaire et lunaire n'ont bénéficié que d'un développement secondaire dans la religion anthropomorphique des Grecs, parce que leur substat naturel était trop précis, l'original trop vigoureusement dessiné; parce que ce sont, comme *Gè* (la Terre) des *numina* incorporés aux réalités matérielles. D'autres divinités, plus faciles à intégrer dans l'Olympe, ont recueilli, sans doute très tôt, leurs

(1) Louis Delaporte : *Les Hittites*, p. 246.
(2) M. Dumézil (*Le Festin de l'Immortalité*, p. 105) est plus sensible à leur caractère d'êtres « proches de l'humanité », de « prototypes des héros ».

principales fonctions et se sont d'autant plus farouchement opposées à la diffusion de leur culte : Hécate, Artémis, Perséphone, déesses lunaires, Apollon, dieu solaire, avec lesquels on finit par les confondre. Non qu'on puisse refuser au panthéon indo-européen un *dieu* Soleil — dont l'ancienneté est attestée à souhait de Trundholm à Hissarlik — et d'une divinité lunaire, que représenterait peut-être plus sûrement le *Men* phrygien, divinité mâle comme chez les Aryens, les Slaves, les Germains. Mais on doit redouter, pour l'Égéide, une fusion de ces concepts avec des divinités féminines étrangères au premier panthéon hellénique. Qu'on s'attarde un instant à l'histoire d'Hécate. Au masculin (Hécatos : « qui frappe au loin »), son nom est l'épithète ordinaire de Hélios, puis d'Apollon; sa généalogie est incertaine et l'on y trouve *Nyx*, la Nuit, et *Astéria*, la Nuit étoilée; mais il y a surtout cet irritant mystère de sa double forme, une Hécate simple, déesse bienfaisante qui s'arroge tous les attributs de Séléné, et une Hécate triple représentée en Grèce à tous les carrefours et connue pour sa malveillance (1). Or un mystère tout aussi impénétrable plane autour des trois Cabires, ces *Kabeiroî*, que les Anciens ont eu d'autant plus tort de rapprocher des huit *Kabirim* sémitiques, personnification des sept planètes et du monde formé, que, pour les Grecs eux-mêmes, quiconque connaissait leur *vrai nom* possédait une irrésistible puissance magique. Ces noms secrets si redoutables étaient, à Samothrace : Axérios, Axiokersos, Axiokersa, auxquels se joignait Casmilos. Pour les Anciens, Axiéros, malgré sa terminaison masculine, s'identifiait surtout avec Déméter et avec Cybèle; Axiokersa, avec Perséphone ou Hécate; Axiokersos (représenté parfois comme frère jumeau de Casmilos) avec Hélios et, à Lemnos, avec Héphaïstos ou Prométhée, voire avec Zeus, Apollon, Hadès; Casmilos, enfin, avec Hermès ithyphallique, Éros,

(1) *Artémidore*, II, 37.

Dionysos, quoiqu'il ait toujours tenu un rang fort inférieur aux trois autres Cabires. Que conclure de ces équations ? Réservons pour l'instant Axiéros-Déméter. Axiokersa, Perséphone et Hécate ont comme trait commun leur origine lunaire, avec, semble-t-il, une affirmation de leur caractère chtonien où l'on sent, comme dans le second groupe, l'interpolation grecque. Pour Axiokersos, l'identification est moins rigoureuse. Toutes les divinités citées ont certes quelque rapport avec le soleil que personnifie Hélios. Mais si l'on se souvient d'un texte de Photius, de la basse époque mais très affirmatif, disant que les Cabires sont des Héphaïstos, Héphaïstos étant le premier d'entre eux, le Cabire par excellence, on doit avouer que le caractère d'Axiokersos reste fort imprécis. Les Grecs n'ont jamais affirmé nettement la généalogie d'Héphaïstos, du moins du côté paternel (la paternité de Zeus est tardive); et l'on ne s'étonne pas de l'entendre appeler *Apator*, « sans père » ou « autochtone » (né de la terre). A la vérité, cet orphelin, infirme par surcroît, au mariage indéfendable avec la belle Aphrodite, mais aussi avec la Charite Aglaia, la Brillante, précipité du haut du ciel tout exprès pour allumer le feu souterrain et devenir le forgeron des dieux, est surtout un élémentaire, la foudre (1) et le feu terrestre, — notons en passant sa fonction de dieu-forgeron que nous retrouverons. Prométhée, qu'on nous dit fils de Japetos (peut-être une hellénisation du Japhet biblique), dont le supplice nous ramène curieusement au Caucase, mais dont le nom du moins s'explique, — trop aisément puisqu'il est le Prévoyant par opposition à son frère Épiméthée, l'Imprévoyant ordonnateur du monde vivant (2), ce qui laisse deviner un élémentaire mal antropomorphisé — Prométhée est, pour Eschyle, fils de Gè, la Terre, tout comme

(1) Quoi qu'en pensent Daremberg et Saglio (*Dict.*, art. *Vulcanus*).
(2) M. Marr prétend rattacher le nom de Héphaïstos à une racine « japhétique ». Il semble, en tout cas, certain que le mot soit préhellénique.

« l'autochtone » Héphaïstos. Au demeurant, M. Dumézil (1) a clairement montré que son mythe est la fusion d'un cycle ambroisien proprement grec et d'un mythe préhellénique du vol du feu (2). Tout nous ramène évidemment à l'élément igné. Les rites qu'on ne peut développer ici et qui témoignent d'une certaine solidarité entre Héphaïstos et Prométhée — renouvellement annuel du feu apparenté aux sacrifices du printemps — mettent ces deux élémentaires en rapport avec l'année solaire et les fonctions agraires de l'astre du jour. En somme, syncrétisme d'une divinité solaire — dont le sexe est indéfini mais qui peut fort bien avoir été masculinisée par l'apport grec —, d'une divinité de la foudre et du feu terrestre, enfin d'un dieu-forgeron tout voisin.

A ces équations, Axiokersa-Lune et Axiokersos-Soleil, s'ajoutait un Casmilos-Hermès qui est à ce point senti comme adventice qu'on l'appellera souvent « ministre » des Cabires. Nous le croyons néanmoins préhellénique pour partie — pas moins qu'orphique — mais nous aurions tendance à le rapprocher de ce « jeune dieu » dont l'apparition en Crète minoenne aux côtés de la Grande Déesse est tardive et, semble-t-il, d'origine orientale, sorte d'adaptation du couple Ishtar-Tammouz (3).

Reste le premier élément de la triade, Axiéros-Déméter, aussi *Terra Mater* et Cybèle, figuration trop évidente de la Terre-Mère, pour devoir être commentée. On comprend mieux dès lors que les orgies des Cabires à Samothrace aient été fêtées en l'honneur de Déméter et de Coré. On comprend mieux la triple figure des *Hécataia* et aussi l'association de la Lune et du Soleil avec la Grande Déesse crétoise. Peut-être même pourrions-nous amorcer

(1) *Le Festin de l'Immortalité*, pp. 100 à 107.
(2) De même Sir Frazer (*Mythes sur l'Origine du Feu*, p. 235). Pour M. Krappe (*Mythologie universelle*, p. 285), « Prométhée était une ancienne divinité du feu, maître-forgeron, prédécesseur d'Héphaïstos. »
(3) Evans : *Palace of Minos*, t. III, p. 468.

une explication de certain tombeau phrygien (1) où la triple Hécate surmontée d'un croissant — ne marquerait-il pas la primauté de sa fonction lunaire? — apparaît entre le dieu-lune Mên et un dieu nu armé de la *labris*, la double hache égéo-asianique, laquelle ne serait qu'un symbole du soleil, pendant de la double corne lunaire (?). Nous aboutissons en tout cas à un groupement nouveau de trois divinités vraisemblablement féminines où le mariage sacré, le *hiéros gamos* des Grecs, n'a aucune place. Et si l'on ne doit pas s'étonner outre mesure de ne trouver au Caucase qu'une trace incertaine de la Déméter pélasgique dans la « mère Asa » de la déesse Soleil tchetchenn, il est peut-être permis de mentionner ici « la mère » que dans les chansons populaires basques « grand'mère Soleil » va rejoindre à la nuit tombante.

Les corrélations, certes, ne s'arrêtent point là. On pourrait être tenté d'établir un parallèle entre les nombreuses divinités inférieures, élémentaires, esprits des eaux, de la pierre ou des bois, dieux ou démons secondaires ou déchus, qui au Caucase peuplent la mythologie, de même que les *div* (le mot est iranien) et les *djinn* (mot arabe) y animent les légendes, rappelant les *Laminak* (2) et les *Maïriak*, fées et géants-magiciens du folklore basque (3). Mais toutes ces personnifications sont trop vagues et parfois trop précises, trop proches des *Sondergötter*, des « dieux spéciaux », pour permettre actuellement une étude fructueuse. On pourrait avec plus de raisons s'attarder au dieu des forgerons fort net au Caucase, et

(1) *Bull. corr. hell.*, XX, p. 64.

(2) Seul leur nom est peut-être en rapport avec ces *Lamiæ* du monde gréco-romain dont on effarouchait les enfants et dont les poètes nous parlent avec ironie.

(3) Signalons au passage l'étonnante concordance dans l'orientation, la manière, les détails précis et le thème général — celui-ci pouvant toutefois être migratoire — des légendes basques — notamment de celles recueillies par Mme Ariztia dans *Amattoren Uzta* (Bayonne, 1934) — et des légendes mingréliennes recueillies par J. Mourier dans ses *Contes et Légendes du Caucase*. Moins nette dans les *Contes lazes* recueillis par M. Dumezil.

qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de rapprocher d'Héphaïstos et de Prométhée en Égéide, du Serpent de feu basque, Leheren. Il nous faut passer, non cependant sans insister davantage, sur le dieu de la chasse et du gibier dont l'importance au Caucase est si bien attestée qu'elle a suggéré une des très rares monographies sur les religions caucasiennes (1). Cette divinité est connue des Svann, des Mingréliens, des Khevsur, des Touch, des Kist, des Abkhaz, des Tcherkess. Un tel phénomène ne peut certes qu'être normal chez un peuple de chasseurs; et on le retrouve chez les Osses indo-européens, comme dans le mythe, bien connu en Europe, de la Chasse Fantastique. Mais une particularité distingue nettement notre divinité caucasienne : elle se dédouble souvent en un couple; et le chasseur khevsur, touch, kist, invoquera de préférence la *divinité féminine.* Certaines pratiques — gibier ramené secrètement ou nuitamment, cornes déposées au sanctuaire, utilisation d'un langage secret durant la chasse, voire interdiction de tuer certaines races animales chères à la divinité — révèlent au demeurant l'état archaïque de ce culte et paraissent le mettre constamment en rapport avec l'ensemble des mythes et des dieux du Caucase. Que si, dans l'extrême indigence de nos informations, on ne trouve aucune trace indiscutable d'une divinité de la chasse dans l'Égéide et en pays basque, on doit pourtant rappeler que la protection de la chasse est l'une des principales fonctions de Séléné et de ses parèdres féminins; que Britomartis, qu'on a appelée peut-être à tort l'Artémis crétoise, protégeait chasseurs et pêcheurs; et que si le *Basa Jaun*, ou Seigneur Sauvage du folklore basque qu'on voit constamment pourchassant hommes et bêtes (2), paraît avoir reçu l'empreinte des Wisigoths, des Suèves, des Alains, il ne faut pas oublier qu'il est l'époux de la

(1) Dirr : *Der kaukasische Wild und Jagdgott*, dans *Anthropos*, XX, p. 139.
(2) Ainsi Barbier, III, 2.

Basa Andre dont nous entrevoyons le caractère mythique.

Est-il permis de tirer une conclusion de cette étude schématique que seule la nouveauté du sujet peut inciter à livrer au public malgré ses lacunes innombrables et ses constantes incertitudes, malgré une inévitable tendance à une trop nette systématisation toujours suspecte en pareille matière? Est-il présomptueux de penser que de ces lignes se dégagent des concordances troublantes entre les faits religieux encore mal connus de peuples d'une même civilisation ou de civilisation analogue? Une divinisation des phénomènes immédiats de la nature, la féminité des principaux personnages divins, la première apparition des dieux-mâles, les uns et les autres à peine détachés des *numina*, voilà ce que visent à montrer au premier chef ces quelques corrélations. Et elles nous laissent peut-être entrevoir un nouveau maillon dans l'histoire des religions, nettement distinct de l'indo-européen et du sémitique, du sumérien aussi, et plus proche infiniment des *mana* mélanisiens et des grossières déesses de la fécondité, souveraines à l'âge de pierre...

PAUL ARNOLD.

POÈME

Au début du monde
Je touchais les pierres
Et les miroirs
Et le soleil

Et les seins des jeunes filles

J'ignorais les heures
Les rues
Et les drapeaux

Les pas qui s'éloignent

J'ignorais les miracles
Je vivais de miracles

D'un seul matin

Soleil multiplié
Aux sources de cristal

Au début du monde
Au début de ma vie.

JACQUELINE ALLAN-DASTROS.

MOLIÈRE FACE A LA TRADITION DE LA COMÉDIE

L'étude comparative des sociétés nous apprend que l'art, comme l'artisanat, demeure très longtemps, à travers les civilisations, enserré dans des traditions quasi canoniques, d'origine religieuse. Il ne se dégage en autonomie et positivité que dans les formes tardives et raffinées de la culture.

Comment, dans la plus grande part de son évolution, serait-il autonome? il dépend d'exigences impérieuses. Et comment positif? il a si peu de rapports avec la nature des choses! Les anthropologues établissent que les thèmes mis en scène — origine du théâtre — furent des rites ayant valeur sociale parce qu'ils renforçaient, en l'affirmant par gestes et paroles, affublements et excitation collective, l'esprit de groupe. Les spectacles furent ainsi des techniques d'exaltation. La tragédie de Corneille, après épopées et mystères, ne vise-t-elle pas encore à grandir les âmes?

Les représentations scéniques ne devinrent que récemment des « tranches de vie » réelle. La religion s'impose à la nature, elle ne la double pas. L'art élabore des œuvres dont la nature ne s'aviserait jamais. La positivité répudiera volontiers l'artiste comme le prêtre. Rien de plus anormal chez l'homme que l'intérêt pour ce qui est. Si la comédie, dans son opposition à la tragédie, devait en

venir à la description de l'homme concret, ce ne fut encore que pour l'atteindre en tant qu'il donne à rire, par ses ridicules. Aussi, alors que la tragédie s'enthousiasmait des héros, la comédie se gaussait des sous-hommes.

En notre civilisation le XVIIe siècle atteste le passage de la production canonique à l'inspiration indépendante (comme on dirait la morale « indépendante »). Ce siècle nous semble compassé parce qu'il exprime notre classicisme. Au contraire, les lettrés à haute perruque ont étalé des novations plus que révolutionnaires, car leur rationalisme cartésien, celui de la physique mathématique triomphante depuis Galilée, les détachait de toute tradition. Voilà, en opposition à Corneille, Racine fondant la tragédie non plus sur des rôles, d'ordinaire tout d'une pièce, procédant des personnages conventionnels, jadis de mise, mais sur des âmes qui se cherchent, et à peine se trouvent. Voici Molière créant des types de comédies en toute liberté à l'égard de la vieille règle du genre : faire rire sur des personnages « bas et fourbes ».

Oui, depuis Plaute et Térence, sinon depuis Aristophane, l'accord tacite ou exprès requiert de l'auteur comique le ridicule de la bassesse et de la fourberie. La comédie italienne en témoigne et à sa façon le Guignol lyonnais. Le *Volpone* de Ben Johnson, si apprécié de nous tous aujourd'hui, grâce à Dullin, s'apparente même au roman français de Renart, car partout la verve populaire plaisante sur la duplicité de l'homme de peu qui parvient à dominer les grands. Les discours en prose de Corneille attestent, au surplus, que telle était en effet la fantaisie coutumière de la muse comique.

Molière reçoit la formule traditionnelle; il y excelle d'emblée : « *Vivat Mascarillus fourbûm imperator!* » Et quel titre expressif : *les Fourberies de Scapin!* Nom vaguement italien, pour un valet qui, à la française, sera tel ou tel... jusqu'au jour où Beaumarchais l'hispanisera en Figaro, ce Parisien si proche de ceux qui se rueront

sur la Bastille. Étincelante série de laquais sémillants, meneurs d'intrigues d'abord amoureuses, en dernier lieu financières ou politiques.

Mais Poquelin, amuseur public, court la province, esquissant à la hâte d'agréables comédies de situation, qui se muent en fines comédies de caractère. Le voici chargé des divertissements royaux, confectionnant et montant dans la fièvre opérettes ou fantaisies en collaboration avec Lulli, avec Quinault. Les « lyrics », comme dirait Christiné, de *Psyché* ou d'*Amphitryon* attestent un lyrisme de la plus rare sorte, en notre pays.

L'inspiration de l'auteur s'est-elle assez dégagée de la tradition, dans ces pastiches si modernes de l'antiquité, ni plus ni moins grecs que les jeux subtils de Giraudoux? dans le sinistre Harpagon, qui annonce Balzac? et dans ces pièces à la fois sérieuses et bouffes, *le Bourgeois gentilhomme, le Malade imaginaire*? Apprécions-nous bien, à propos du *Bourgeois*, le contraste entre les deux siècles prestigieux pour nos lettres : Molière fait ressortir le ridicule du Tiers État singeant la noblesse et défend contre les prétentions du Tiers les prérogatives de ceux « qui savent tout sans avoir rien appris », les gens de qualité; tandis que le créateur de Figaro gratifiera ce prolétaire non seulement de l'esprit, mais de la supériorité morale, dans son opposition à l'aristocrate, futile et peu délicat?

Molière ne s'est pas borné à conquérir l'indépendance de l'auteur comique. Il l'a revendiquée, chacun le sait, dans la *Critique de l'École des femmes :* aucune règle, sauf cette « règle des règles », qui est de *plaire.* S'agit-il là, simplement, de faire rire? Nous avons quitté depuis longtemps les précieuses « ridicules » : il s'agit moins de dénoncer la vanité de quelques bas bleus que de s'expliquer à fond sur le rôle de la femme dans la vie, et en même temps sur le but essentiel de l'art.

On a reconnu en Molière un disciple d'Épicure : il n'y

a guère en son temps que lui et La Fontaine qui préfèrent à la raison la nature; critère du pur artiste, alors que le mot d'ordre louisquatorzien entraînait l'auteur de *l'Art poétique*, comme Malebranche, ou Nicole, ou La Rochefoucauld, ou Vauban, ou les jardiniers de Versailles vers la raison comme dominant la nature. Chaque fois que notre grand comique nous amène à rire, c'est devant la loi de nature bafouée par quelque faute de goût, faute morale ou perversion de caractère : devant l'artifice des « savantes », incapables de vivre en femmes; devant la sottise de M. Jourdain, qui rougit de ce qu'il est; devant la fausse science des docteurs en médecine selon la scolastique; devant l'amour de l'argent substitué à la valeur toute simple et vraiment morale des biens de ce monde, etc.

Mais rit-on souvent au *Misanthrope*, à *Tartuffe*? quoi de risible dans *Don Juan*?

Sourire, certes, se conçoit devant l'allure rogue et gauche que prend Alceste dans un salon, si profonde et grave que soit la sympathie du spectateur devant ce paroxysme de sincérité. Jugez par là combien Molière tient la société pour naturelle à l'homme, puisque son héros — qui est tellement lui-même! — ne devient risible que par l'inaptitude au monde. Sans le travers, qui pourtant ne fait qu'un, chez lui, avec cette vertu intégrale (1), Alceste nous tirerait plutôt des larmes que du rire, même si nous ne nous reconnaissions pas en lui autant que s'y reconnaît Rousseau. Mais combien Bossuet montre d'injustice, en prétendant que le poète nous présente la vertu comme ridicule! On peut être ridicule quoique vertueux, voilà tout.

(1) Travers indispensable pour que la pièce reste une comédie (quel nom prendrait-elle, quand le drame bourgeois n'existe pas encore?). Ici Molière s'avise du théâtre « pathologique », cher à nos psychiatres et psychanalystes : Alceste doit être interprété, malgré sa finesse et son rang, comme un « anormal »; l'incapacité de se montrer sociable ridiculise celui qui par amour se met à la remorque d'une coquette. D'où le titre.

Le même jugement s'impose quant à Tartuffe, malgré les incompréhensions qui furent nombreuses, acharnées. Cependant le personnage donnait de lui-même la plus nette explication dans ce vers si lucide et décisif : *Ah! pour être dévôt on n'en est pas moins homme!* S'efforcer au bien n'implique pas qu'on ait atteint la perfection; tel peut être à la fois pieux et hypocrite, comme tout à l'heure tel autre foncièrement droit et incurablement maladroit. La religion ne sera pas plus ridiculisée que dans *le Misanthrope* la morale. Ajoutez que le vers fameux inaugure, dans nos lettres, maintes expressions frappantes et salutaires, frappées, ou presque, dans le même moule, prouesses de critique comme révélations de relativité — par exemple la prestesse de Montesquieu à nous faire toucher du doigt que pour être Persan on n'en est pas moins homme.

Mais voici l'essentiel de ce qu'il faut retenir sur l'attitude de Molière face à la tradition comique. Il a d'abord prouvé que le bas et fourbe n'est pas la seule formule possible de la comédie; ensuite qu'il y a lieu de rire en même temps que d'estimer, devant cet abîme de contradictions, la nature humaine : devant Alceste et Tartuffe. Il n'a même présenté le personnage d'Alceste que pour réfuter la règle consacrée : je ferai rire de l'homme le moins fourbe de la terre, puisque au maximum sincère, et qui certes ne peut passer pour de basse condition.

Semblable gageure, plus audacieuse encore, dans *Don Juan*; ce n'est point sans doute par hasard que nous avons affaire ici à un grand seigneur, et au cynique complet, en révolte proclamée contre toutes lois divines et humaines, aussi peu fourbe qu'Alceste, et poussant le manque d'hypocrisie (en antithèse à Tartuffe) jusqu'aux ultimes limites de l'insolence. Mais sommes-nous encore dans la comédie, ou devant le premier drame romantique?

PAUL MASSON-OURSEL.

LA RAPÉE

I

— Vous savez que cette bonne femme qui s'appellerait « La Rapée » me colle aux talons... Dites-moi, vous comptez vous en servir ? Parce que, moi, j'en écrirais bien une... Ça me meublerait mes journées.

— Allez-y, Barques; je vous l'abandonne.

— Quand l'homme en a assez d'être seul, il se met au roman, il fabrique des personnages... Ça me fera sortir un peu de cette brasserie... Pour la documentation... Il y aurait des coins à revoir, à flairer... Ce soufre vert que l'on met encore, dans certains quartiers, sur le seuil des boutiques, pour les chiens... Il y a de cela dans la Rapée... Ah! Que j'en ai suivi de ces petites vieilles!... J'en ai connu une, il y a quelques années, qui avait établi ses quartiers mondains sous les guichets du Louvre... C'était là qu'elle se recevait.. Sur un banc de pierre épais comme ça, dans les courants d'air et le barouf des autobus. Elle formait à elle seule tout un chœur de grandes rombières qui tenaient conversation, parlaient théâtre, musique, toilette, chiffons et confort... C'était un espèce de Lautrec déteint, délavé, éventé, éculé, avachi...

Évidemment, La Rapée... Il fallait y penser. Je vais me mettre en branle; il y a longtemps que ça ne m'est pas arrivé... Se rafraîchir la mémoire : respirer le goudron,

le chantier, les planches, la graisse frite ... Je ne sais pas d'où vous la voyez venir; je voudrais, moi, qu'elle ait goûté aux succulences... Hein!... Elle sait ce que c'est que commander un dîner. Ce n'est pas une profane qui s'arrête à la vitrine de chez Potel et Chabot, devant l'étalage de Couté... Elle a la mémoire du fin... Que dis-je : « la mémoire »? Elle en a la fierté... Elle pense quenelles, tourtes, croûtes, barigoules, sorbets... Comme elle a le souvenir des plaisirs de la cuisse... C'est tout une danse macabre.

Une ancienne femme entretenue? La femme d'un premier président qui s'est mise au jeu?... Le président, en se laissant glisser, a dû prévoir ce qui allait se passer. La main comptait déjà les titres, l'œil guettait la dernière seconde... Je la vois, sa main. Avec des mouvements de crabe, des étirements d'étoile de mer... Il y manque des bagues. C'est un vieux témoin qui serait venu la retrouver dans le malheur. Une main d'avare, et pourtant elle a tout dilapidé... Shakespeare, Balzac, Baudelaire... Et l'œil! Un œil vidé, un œil au mercure. On n'en voit pas le regard...

Il va falloir que je crée le rôle... Pour créer, il faut imiter : un romancier doit être un comédien. Si vous voulez connaître la pensée de vos personnages, il vous faut commencer par marcher comme eux.

Elle traverse la rue, très exactement le boulevard Saint-Marcel, à hauteur de la gare d'Austerlitz. Un cocher de chez Bernot tire sur ses deux bourrins pour ne pas la renverser. Les deux descendants des plésiosaures se cabrent. Elle reçoit de la bave sur la joue, de l'écume de naseaux. Elle s'en fout autant que du vacarme... « Vieux carnaval!... Vieille raie!... » Une bonne oreille pourrait entendre ça du Labyrinthe, au fond du Jardin des Plantes.

Son mépris, mon cher, pour les petites vieilles de la Salpêtrière!... Vous les connaissez?... Il n'y a que Paris pour avoir ça... Je suppose qu'on fabrique du salpêtre avec leurs vieilles carcasses... « Paris, ses vieilles... » : un

pays qui aurait le sens du tourisme afficherait cela dans les gares. Entre ces prochains squelettes, les pigeons repus se promènent comme dans un cimetière... Vous me rajeunissez de dix ans avec La Rapée... Elles ont des tabliers bleus, bleu repasseuse... Elles font des parties de dominos solitaires avec leurs souvenirs. Leurs cheveux ont la couleur des salades qui poussent dans l'obscurité des caves. Elles se flairent, La Rapée et elles, comme le chien qui boulotte dans les poubelles et le cleps du quartier de l'Étoile. Elles se flairent de l'œil... Le soleil les endort... Leurs os sont des tuyaux de pipes Gambier. Vous en avez qui se promènent assises sur une chaise invisible. Elles reniflent. Elles renâclent. Elles mâchonnent. Elles se sentent le dessus de la main et ça les fait rêver. Elles broutent. Elles broutonnent. Elles ruminent. Si vous approchez, vous entendez des raclements de vieilles pendules à poids qui radotent. Leurs narines sont plus effroyables que les trous à fauves du Colisée. Elles chevrotent. Elles ont la démarche du crabe et du scorpion et un petit sourire complice lorsqu'elles se sentent faire un peu pipi dans leurs jupons. C'est du fretin, de la crotte froide pour notre Rapée, qui traîne après elle son hôtel particulier et son carrosse... Je m'y mets dès demain...

***

— Vous savez qu'elle est dans Proust, votre La Rapée.

— C'est bien possible.

— C'est Charlus qui parle d'une « pauvresse couchant sous le pont d'Iéna, et qui avait pris pittoresquement le nom de princesse d'Iéna, comme on dit la panthère des Batignolles ou le roi de l'Acier...

— Vous êtes un enfant, mon pauvre Barques...

— Je suis un type aigri... Et puis, quoi, vous me faites envie... Je vous trouve heureux; je vous fais payer ça à coups de boutoir.

— Alors, vous me la rendez, La Rapée!...

— Ah! non, par exemple... Décidément, c'est la veuve d'un notaire, si on peut encore lui donner ce titre de veuve. Une notairesse à la cuisse légère, dévorante; vous savez, qui s'offre les clercs, le garçon boucher et l'ouvrier plombier. Elle est solide comme un tombereau. On dit : « Où est-ce qu'il est allé chercher ça, Maître Harrigaud? Ça doit être une colle du quartier latin ... » C'est pour elle qu'il a laissé pousser sa barbe de type recherché par la justice, de vieux sadique... C'est un mystère, la barbe. La mienne me donne un air d'entrepreneur de maçonnerie d'il y a trente ans... Vous devriez laisser pousser la vôtre... On ne peut pas savoir ce qu'on a derrière la joue, quel ancêtre on a dans la peau, qui remonte par les poils du fond de son tombeau... Il y avait un côté crime louche dans la barbe du notaire, surtout à la naissance, sous l'oreille. Ça en avait l'air postiche. Il portait ça par habitude, au risque d'effrayer la clientèle. Il traînait ça à l'église, parce qu'il était dévot. Il paraissait prier pour le pardon de ses crimes, tout seul derrière un pilier, le matin, à Notre-Dame de Lorette, ou des Victoires, et il priait pour sa femme, pour que le ciel la délivre de son vice : il disait « sa maladie »... Il ignorait qu'elle jouait aux courses par-dessus le marché. Il se recommandait au Père Joseph, son patron, le sublime résigné, le résigné au sublime. « Toi, lui disait-il, tu as accepté la lumière, moi, il me faut accepter les ténèbres. C'est le miracle qui t'a rendu muet, moi c'est l'ignominie... Tu étais chaste, je suis dégoûté..Tu n'as jamais eu qu'une fiancée, moi je n'en ai pas eu. Dieu t'a donné ton fils, Satan m'a gardé les miens. Intercède, doux Joseph, silencieux Joseph, auprès de la très pure Marie, en faveur de l'impure Adélaïde. »

Il avait tout fait pour la distraire... Elle avait sa voiture, mais il n'osait pas regarder son chauffeur en face parce qu'il se doutait qu'elle le trompait avec lui. Il se passait la main sur la figure, le pauvre vieux, pour effacer les sales

images qui lui venaient à l'esprit. Elle était gourmande comme pas une et il l'emmenait trois fois par semaine au restaurant. Il la regardait baffrer avec effroi, lui qui était aux nouilles à l'eau et au veau grillé. Il la voyait engloutir les bisques, les suprêmes, les tourtes, les soufflés, les buissons, les demi-langoustes, les côtes, les carrés, les galantines, les gibelottes, les gélinottes, les coulis, les bouchées, les coquilles, les daubes, les matelotes, les civets.

— Allez-y, Barques, régalez-vous...

— Les entremets chauds et froids, les sabayons, les timbales, les tranches... Tout l'orchestre... « C'est bon? » demandait-il. « Pas mauvais », répondait-elle. Ça rentrait comme dans un buffet... Il lui aurait fallu un monte-plats pour elle toute seule. « Cela fait plaisir de voir un appétit comme celui de madame », se permit de remarquer, un soir, un maître d'hôtel de chez Maxim's, et c'était une façon élégante de dire : « Qu'est-ce qu'elle se met dans le col, la bougresse... »; Maître Harrigaud ne s'y était pas trompé... Elle tenait le menu comme le héraut d'armes le faisait d'une condamnation à la torture.

Chez elle, elle se faisait faire des chocolats au kirsch. Les confiseurs lui envoyaient leurs catalogues, l'avisaient de leurs dernières créations. Il ne se passait pas de jour que le triporteur du pâtissier-glacier ne s'arrêtât devant la porte. Elle demandait par téléphone des renseignements sur les nougats, les caramels, les pralinés... « Avec sa bobine à manger du lard et du cochon », disait la concierge.

Aujourd'hui, La Rapée se contente de la porte des établissements où elle dînait à la belle époque. Elle est devant chez B... place G... à l'heure du retour des Halles. Elle trouve moyen d'avoir plus de mépris pour le maître d'hôtel qui surveille les déchargements de caisses de poissons et de légumes, qu'il n'en a pour elle. Ce n'est pas lui qui l'empêchera de dire que « du turbot comme celui-là, on en sert dans les maisons de second ordre... » Le soir, elle se penche aux soupiraux des cuisines Vianey, à Austerlitz. Le chef

lève la tête en liant sa sauce : « Tiens, v'la Coralie! » Elle attend qu'on lui passe une casserole pour en essuyer l'intérieur, de l'index. La Pérouse lui donne une émotion : il faut être un maître du genre pour se contenter de mettre un melon ou une bouteille dans sa vitrine... Ça, c'est de la vieille estampe... Le connaisseur comprend, passez vulgaire. Ce sont les gargotiers qui installent des côtes de bœuf, des gigots et des bottes d'asperges à leur porte... Le melon, de race, croûtailleux comme un crapaud, pustuleux, informe, dur comme un pavé; une bouteille qui porte la marque des doigts sur sa poussière.. Avis aux amateurs... C'est une vieille patine sur un chef-d'œuvre. La couleur flambe derrière la croûte et le verre; la chair dorée et le vin pourpre.

La porte du lieu n'est pas moins bien fermée que celle d'une prison. Cette boutique renfrognée comme un ponton anglais est remplie d'une musique de contre basses à cordes qui jouent en sourdine... Ah! mon ami... La cuisine, là-dedans, joue du Bach... On n'oublie pas les plats qu'on y mange : ça reste dans la mémoire, aussi solide que du meuble... Si les émotions faisaient du bruit, La Rapée grincerait ainsi qu'une péniche amarrée au quai de la Tournelle. Il suffirait de gagner à Longchamp, à Auteuil ou à Vincennes pour retrouver le droit de poser la main sur ce bec-de-cane aussi muet qu'un larbin... Ça lui grouille dans la tête pareillement à un essaim de fourmis installé dans un vieux tibia de cheval.

Le notaire ne s'est aperçu que sur le tard qu'elle avait aussi la passion du jeu : « Ma pauvre Adélaïde! » Le regard qu'il avait eu!... Un regard qui la métamorphosait en désastre, en sinistre, en inondation, en tremblement de terre... C'était à la veille de Pâques... Ce jour-là l'agneau pascal, qui lève gentiment une patte de devant et porte en équilibre une croix dorée sur son dos laineux, lui apparut sous l'aspect d'un vieux caniche mouillé avec une croix noire plantée dans l'échine...

Six mois plus tard, il mourait avec un regard encore plus navré; d'autant plus navré qu'il ne trouvait aucun remords, aucune promesse dans celui d'Adélaïde. Elle ne désarmerait pas... Sa mort passerait dans sa vie comme l'eau sous un pont... Elle avait une façon de lui retaper son lit, de tirer son drap, de relever son oreiller qui le mettait à l'avance au tombeau... Elle percevait parfaitement la pensée du moribond : « Si tu avais pu mourir avant moi ! », et chacun de ses gestes répondait : « Oui, mais c'est toi qui meurs... » Et c'était logique, puisqu'il n'avait jamais eu de santé, qu'il ne pouvait manger que des pâtes et qu'il ne pouvait boire que de l'eau... Elle continuerait comme deux et deux font quatre, et c'est pourquoi il avait une bouche aussi amère... Elle serait seule à table, au restaurant — il y était si peu avec elle !... Elle serait plus libre pour recevoir les livreurs et les garçons bouchers : on eût dit que les hommes lui donnaient de l'appétit pour la table, et la table, des forces pour les hommes.

Ce n'est pas, voyez-vous, la pensée qu'Adélaïde vivra plus ignominieusement encore qui rend la mort aussi saumâtre au notaire, mais celle de la misère qui l'attend. Il ne sera plus là pour la protéger en lui permettant de satisfaire ses vices. S'il pouvait, de là-haut, continuer à liquider des successions, à dresser des contrats et des testaments pour qu'elle puisse, elle, continuer à se gaver ici-bas et à s'assouvir; à poursuivre la construction de cet inutile édifice humain, ajouter des os aux os, car il semblait qu'elle prît un os à chacun des hommes qu'elle empruntait à l'humanité mâle; à nourrir ce mortier de chair, cimenter cette monstrueuse carcasse.

II

— Oui, la question se pose : « Où avait-il été dénicher ça ? » Ça venait de province. Vous les avez vues, ces grandes

juments de dix-huit ans qui filent à bicyclette du chef-lieu de canton à la sous-préfecture... Leurs jambes ne trompent pas... Des bielles.. Ce ne sont pas elles qui font avancer le vélo, c'est le vélo qui les retient. Elles savent où elles vont... Ce sont des acrobates... En faisant les provisions de la famille... Sur le canapé du maigre professeur de piano : c'est lui qui retape la dentelle du dossier quand c'est fini... Sur une chaise, dans l'arrière-boutique du pharmacien... Sur le fauteuil du receveur d'enregistrement... Ils n'ont à s'occuper de rien, elles se chargent de tout... C'est le petit entrepreneur qui arrive avec ses outils et ses échafaudages et fait le boulot lui-même; il a toujours plusieurs chantiers en train.

Adélaïde est cousine du jeune notaire. Il aurait pu passer les vacances n'importe où; non, il faut qu'il vienne les passer en famille, au patelin... On le reconnaît bien là... Elle s'est affûtée pour le recevoir... Le lendemain de son arrivée, elle le recouvre d'une marée de vers grouillants — c'est l'impression que ça lui fait — en lui apportant son petit déjeuner... On peut dire qu'il était cocu pour la première fois... Comme il n'a jamais connu, et qu'il ne connaîtra jamais qu'elle, il ignorera toujours si c'était une belle fille ou une grande bringue...

Dès qu'ils sont seuls quelque part, la machine se met en mouvement. Dans la cave, dans le grenier, où elle veut lui montrer des vieux livres; dans le cellier, dans les champs, au dos d'une meule. Elle quitte le balai du ménage pour venir l'émoustiller à la sauvette : resté seul, il a envie de pleurer dans sa chair honteuse de jeune officier ministériel.

Il n'a jamais bien su — et il ne se l'est jamais beaucoup demandé — s'il l'avait eue vierge ou non. Lui l'était, et c'était un garçon de devoir : il ne pouvait être question de ne pas épouser, mais il était honteux de parler mariage, parce qu'il en parlait sans amour. Il fit une demande sans chair, un squelette de demande en mariage, convaincu

d'obéir à la Providence... Adélaïde s'y attendait si peu que ça l'avait attendrie : « Oh ! mon chou, comme c'est gentil... » Tant de naïveté la déconcertait, lui rendit pendant quelques heures une sorte de pureté... Il avait rougi en demandant sa main : une grande main impudique dont il ne connaissait que trop l'expérience, le mécanique dévergondage, la regrettable dextérité...

Il ne pouvait s'opposer à ce qu'elle se mariât en blanc. Le curé du village le délivra de ses scrupules : « Évitons le scandale, mon fils... » Il fut obsédé, pendant la cérémonie, par la vision de noires et grouillantes fourmilières sous les voiles et les satins de la fausse vierge... C'était la fille du pays, qui, fortune faite, a oublié ses origines. Si elle paraissait ne se souvenir de rien en franchissant le seuil de l'église, devant l'autel, en montant dans la voiture qui les conduisit à la ville pour le déjeuner au Grand Cerf, les garçons de son âge, eux, se souvenaient de ses hardiesses et de ses empressements. Il n'y en avait pas un auquel elle ne laissât un souvenir.

Le lendemain, ils partaient pour l'Italie, lui disgracié, elle triomphante. Elle était faite pour aller en Italie comme lui pour être son mari. Elle disait : « Mon lapin, mon chou de mari », et paraissait, en l'embrassant, vouloir lui aspirer la bouche ou l'oreille... Pas moyen d'échanger avec elle un de ces sourires qui introduisent le ciel dans les affaires des hommes. Elle n'inspirait pas les tendres égards. Il partait, privé du pieux mystère de la nuit de noces, lourd d'un invisible goitre d'amertume...

III

— Du vivant de son mari, comme dit l'autre, elle téléphonait ses paris au garçon d'un bar de l'Opéra, Gustave, qui avait eu naguère ses faveurs et à qui cela avait rapporté de quoi finir de payer les quelques chevaux de sa bagnole.

Les grands jours, elle se faisait conduire à Auteuil, à Longchamp, à Chantilly. Après la mort du notaire, elle s'est payé la fantaisie d'aller à Epsom en avion, avec son chauffeur. Il faisait bien un peu péquenot, sans sa casquette et son volant, mais elle s'en fichait pas mal.

Aujourd'hui, quand elle a cent sous, elle les porte dans un bistro derrière Bercy. J'ai découvert ça... « Au Bon Coin », mais on a passé un coup de pinceau sur l'I. J'y passe tous les soirs : quand vous ne me trouvez pas ici à l'heure du dîner, c'est que je mange le mironton, le marengo, le bœuf gros sel ou l'entrecôte à la table du patron... Ça sent le byrrh, le pernod et le ragoût. Il y traîne encore un vieux reflet d'éclairage au gaz...

Le type qui fait le book a deux mètres quatre-vingt-dix de haut; en levant le bras il touche le plafond. Il donne des leçons de boxe, d'escrime, de bâton et de chausson. C'est le fils d'un gendarme corse... Tenez-vous bien : il s'appelle Ulysse Télémaque. Je lui ai demandé s'il connaisssait Fénelon; il a cherché, mais il n'a pas trouvé... Ça n'est ni un cheval, ni un jockey, ni un propriétaire... « Connais pas!... » Il s'appelait Ulysse Télémaque sans savoir pourquoi. Je le lui ai expliqué et il m'a dit qu'il le ressortirait à l'occasion... Un mousquetaire en pantalon de velours et à lavallière... Le d'Artagnan de Suburbe... Le Cyrano de Bergerac de la petite ceinture... Il a une clientèle de cheminots du P.-L.-M. et de routiers : vous savez, ces types qui conduisent en dormant, la nuit, des caisses à transporter des animaux préhistoriques.

Ulysse Télémaque s'installe dans l'arrière-boutique, devant une chasse aux canards sauvages peinte sur le mur et léchée par l'humidité. Il a son personnel : des loustics qui filent doux parce qu'ils le croient de la police et qu'on ne le voit jamais que de profil. Il reçoit et il paye : une sacoche à droite, l'argent à gauche, la liste des paris au milieu. L'opération terminée, il vous donne une démonstration : un coup de talon dans l'estomac et un crochet au

menton. Avis aux amateurs. Et puis, il se fait servir un pernod, qu'il boit debout, au zinc. Il double son importance et son volume en se jetant une pèlerine sur les épaules et en coiffant son chapeau d'artiste. Cet accoutrement le rend invulnérable.

Si j'avais découvert ça à vingt ans, j'en aurais fait un mélo, avec des mariniers, des camionneurs et des débardeurs pour figurants.

Un employé du métro raconterait que l'on a trouvé une enfant étranglée et violée boulevard de la Gare : « Je découvrirai le misérable », s'écrierait Ulysse Télémaque en se drapant dans sa cape, et le chœur des concierges clamerait : « N'allez pas vous faire tuer, au moins ! » Il démasquerait un vieux satyre, un Soleilland — ah ! quel nom ! — d'hôtel borgne, qu'il défendrait contre les débardeurs aux bras nus remontés des ténèbres de plâtre et de ciment pour le livrer vivant à la justice... Je le vois entrer « au Bon Coin » un soir de Noël en secouant la neige de sa pèlerine, et raconter, à la table des patrons, que son vieux bonhomme de bandit de grand-père lisait le *Télémaque* dans le maquis... « Pourquoi je m'appelle Ulysse Télémaque ?... Eh bien, voici... C'est une histoire de brigands... » : un morceau dans le genre de « la chèvre de M. Seguin »... Passons...

***

Pour La Rapée, Ulysse Télémaque est beau comme l'antique... Elle en tremble... Ah ! son pied dans un soulier cycliste, mobile comme une marionnette que la jambe agiterait ; un pied discret, au vocabulaire varié de dîner de noce, qui trouve le moyen de tourner le compliment et la gaudriole, de pousser la chanson grivoise et sentimentale... Je regarde ça comme si j'étais à Guignol... Je vous y mènerai : il faut avoir vu le pied d'Ulysse pour se faire une idée de notre civilisation...

Le pantalon d'Ulysse, serré au-dessus de la cheville,

formant deux sacs où les jambes sont comme des femmes au sérail... Qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire là dedans? Ulysse, avec ses deux jambes dans son grimpant, c'est le grand seigneur qui a son théâtre à domicile.

Les mains d'Ulysse, qui font la police autour des billets, — il ne leur manque que des yeux, — avec des ongles de plusieurs siècles... Il a des ongles comme on a un vieux château fort... Si La Rapée avait conservé quelque chose, elle le donnerait pour celui du pouce... C'est un monument, une pierre historique, mais dans un terrain vague... Carré, strié, fendu... Hallucinant... Absurde... Le fétiche d'un roi nègre... Je pense au Champollion qui, après s'être donné beaucoup de mal pour déchiffrer les hiéroglyphes, découvrirait l'argot des bouchers... La Rapée rêve de passer son pouce à elle là-dessus pour la volupté d'en palper les reliefs.

On retrouve Ulysse dans chacun des détails de son individu... Dans sa nuque, raide comme les reins d'un vieux matou. Dans sa moustache, qu'il caresse, qu'il flatte comme s'il ne l'avait pas depuis très longtemps : on dirait qu'il vient de se l'offrir. Des cornes de bouc qu'il se serait fait monter sous le nez... Dans les poils de ses oreilles : du chiendent poussé entre les pierres d'un vieil ouvrage d'art.

Il est toujours aux aguets, Ulysse; au moindre bruit, il pivote sur ses talons pour faire face à l'adversaire. Il se précipite pour prendre des mains de la patronne la marmite ou la bassine pleine. Il a des trémolos dans le geste... On a envie de lui flanquer le pied au derrière en témoignage d'admiration pour une aussi belle réussite. Pour La Rapée, son élasticité roublarde et sa distinction plébéienne représentent le comble de la puissance et de la distinction mâles. De temps en temps, il lui fait boire un pernod : « Allez, Coralie, c'est ma tournée! » Elle renâcle là-dessus comme un cheval qui trouverait du poivre de Cayenne dans son picotin. Ulysse lui ferait boire du feu, de la poix

bouillante. Le nuage vert lui monte à la tête, l'œil se vide, elle se frotte l'estomac. Elle attend qu'Ulysse la fasse monter sur la table pour danser « la matchiche, la danse qui aguiche ». Elle bafouille et elle rigole. Elle remonte des enfers... La dynamite ébranle la vieille charpente... Le matamore prolétaire la reçoit dans ses bras. On la laisse roupiller sur une banquette jusqu'à la fermeture. Les clients constatent que « Coralie s'est flanquée une biture ». A onze heures, elle file sans broncher et va finir la nuit sous une bâche ou sur un banc.

D'où ça lui vient, ce surnom de Coralie? On le lui a jeté un soir qu'elle attendait la soupe, son bidon à la main, à Lourcines ou ailleurs. Ça l'a suivie, ou précédée... Elle trouvait ça partout où elle allait... Si on appelait « Coralie! » est-ce qu'elle se retournerait? Quoi?... Se retournerait-elle si on appelait Adélaïde?... Elle a perdu ce qui fait que l'on se retourne lorsque l'on vous appelle...

Coralie, ou « la mère Angot », ou « la mère Tape-Dur », ou « la mère Tampleuve », « la marquise », « la dussèche »... Ça dépend de l'endroit, de l'heure, de la circonstance, de l'humeur du type qui la voit venir ou de sa dégaine.

* * *

— Elle sait, en poussant la porte du « Bon Coin », que ce n'est pas encore pour aujourd'hui... Le jour où ce sera, elle le sentira de loin... Ulysse se précipitera pour le lui annoncer... Ce n'est pas pour aujourd'hui... La mise est tombée dans le gouffre...

— Alors, Coralie, pour demain?

Elle tire son jeu de dessous sa jupe et Ulysse porte Coralie sur ses états... Coralie, ombre portée d'Adélaïde. Si Maître Harrigaud a besoin de consolations, là où il est, il a du moins celle de penser qu'elle ne fut jamais Adélaïde que pour lui. Pour les hommes, ce fut toujours Adèle. Au fait, c'est peut-être « Adèle » qu'il faudrait appeler

pour qu'elle se retourne... Cette Coralie me fait penser à ces vieilles usines qui n'ont plus qu'un pan de mur et une cheminée.

Elle a ses admirateurs dans la clientèle du book clandestin. Ils ont, devant elle, de ces étonnements d'abîme que l'on a devant une grande tragédienne. Ils l'entourent d'une espèce de respect effrayé, de déférence médusée. Ils ne se demandent pas d'où elle vient, ni où elle va. Elle revient du désert, où elle a médité son jeu... C'est comme si elle n'existait, chaque jour, que pour son quart d'heure de fatalité. On ne serait pas surpris qu'un grésillement pareil à celui qui se produit autour des cages où l'on enferme l'électricité émanât d'elle, ou qu'il en suintât une résine, une lave maigre... A Longchamp, à Auteuil, au contraire, les marchands de tuyaux suspendent les opérations dès qu'elle est en vue... « Pardon, mesdames et messieurs, laissons passer la mère la Cerise, elle pourrait nous la refiler... Quand je la vois, la vieille biglante, ça m'enlève mes moyens... »

IV

« On ne vous a pas vue, hier soir... — J'ai fait la noce. »

Ils ne sauront jamais que la noce de Coralie, c'est le pernod d'Ulysse Télémaque, les deux pouilleux qui l'attendent, à la fin du jour, entre deux tas de briques réfractaires, sur la berge, devant l'usine du métro... Vous la connaissez, l'usine du métro, avec ses trois cheminées... Trois ou quatre?... C'est un primitif de l'ère nouvelle... Ces grands tuyaux noirs, à côté de la gare de Lyon, c'est la pyramide à côté du palace... Ils préfèrent, les deux clodoches, la croire douée de la faculté de retourner de temps en temps dans son passé pour y faire un souper au champagne... Ils se sont associés pour lui assurer son dîner : la soupe de Reuilly réchauffée dans un seau à confitures posé sur quatre pavés, le fromage, la charcuterie et le

litre de rouge... Feu le notaire a dû les lui obtenir là-haut : qu'elle fasse au moins un repas par jour... S'ils la rencontrent dans la journée, du côté de Saint-Michel ou du Châtelet, ils font semblant de ne pas la voir... Son mépris les flatte. Les mauvais soirs, ils boulottent leur rata, tous les trois, leur quart de brie et leur tête de cochon sans se dire un mot, et elle s'en va comme elle est venue, mystérieuse et angulaire.

Si elle dit : « Quand j'avais une voiture », ils entendent : « Quand j'aurai une voiture... » Quand elle parle de son mari, ils comprennent que c'était un type dans leur genre; un doux et un miteux, un cocu. Eux aussi, ils le sont, cocus, par le temps que Coralie ne passe pas avec eux... C'est un chameau, Coralie, mais c'est une grande dame... Ils ont un verre pour elle, mais elle boit au litre... « Ça donne soif !... » Qu'est-ce qui donne soif ?... Les grands magasins ? La couturière ? C'est sa sécheresse qui lui donne soif... La vieille madrépore... Ulysse Télémaque, son ongle et ses billets, la poussière, le bitume, l'odeur des vespasiennes... Elle promène son désert toute la journée... Elle attend le jour de la résurrection pour entrer chez Paquin, au Ritz, au Claridge, chez Maxim's, chez Bodéga, chez Rumpelmayer; monter dans sa Talbot et prendre Ulysse pour amant...

Le vin lui met toute une artillerie dans l'œil. Les deux comparses l'ont sur les genoux. Ils sont aux *Mille et une Nuits*. Elle ne perd pas le nord, elle leur fait les poches... C'est un de leurs plaisirs de constater qu'elle les a vidées...

« Elle m'a rien laissé, et à toi ? — A moi non plus. »

Elle leur fait l'honneur de tout leur rafler. Ils l'entretiennent.

Le cadran de la gare de Lyon est devant eux, suspendu comme une montgolfière : on y voit l'heure grossie autant de fois que les infusoires au microscope. L'horloge de la gare d'Austerlitz est derrière, dans les arbres, et la lune au-dessus. Ils respirent là, aux soirs d'été, un parfum de

fleuve qui s'abandonne, mêlé à l'odeur verte du bois, à celles du poussier de charbon, du goudron et du ciment, qui les réjouit mieux que ne le ferait le parfum de la forêt ou l'odeur des lilas nouveaux. Leur intimité est dans les atmosphères.. « Sacrée Coralie!... » Ils feignent d'ignorer qu'elle passera la nuit au fond d'une bouche de métro, sur un banc ou derrière une porte cochère... Ils voudraient bien pouvoir faire quelque chose pour elle, lorsqu'elle se lève pour partir: lui passer son manteau, aller lui chercher un taxi... Ils n'osent même pas la reconduire jusqu'au quai.

***

Elle marche, étrangère et impitoyable... J'ai dit « impitoyable... » Pour elle-même et pour ceux qui seraient tentés de la prendre en pitié... Impitoyable en ceci qu'elle nous refuse la petite satisfaction de la considérer comme un élément du pittoresque urbain... Elle veut profiter, elle ne veut pas participer. Elle est inassimilable.

Elle passe devant le « Rocher de Cancale », cette grande boîte du quai de Bercy où je vois très bien des orgies au rabais dans la manière des *Diaboliques* de d'Aurevilly... On a oublié une chaise de jardin dehors... Ça a l'air abandonné pour être plus clandestin... Les marchands de vin en gros d'en face s'y feraient plumer à la roulette avec des femmes sur les genoux.

Elle longe le boulevard Henri-IV... Les patrons font le bridge au salon, le dimanche, ou lisent la *Revue des Deux Mondes*, pendant que les femmes de chambre frisent les moustaches des gardes municipaux qu'elles voient passer, les grands jours, en culottes blanches et casque à crinière...

Elle fait la pose parmi les ruines gracieuses du square Viviani, le pied sur une source de jouvence qui attend, pour jaillir, qu'un étudiant inspiré, logé à l'hôtel de Suède,

découvre la formule libératrice dans un livre de la librairie Chacornac. Vous ignorez sans doute que Paris a son triangle magique, dont les sommets sont Saint-Julien le Pauvre, Saint-Séverin et Notre-Dame...

— Vous savez bien, mon cher Barques, que j'ignore tout ce que vous voulez être seul à connaître...

— C'est le dernier refuge de la Kabbale, de l'Alchimie et de l'Astrologie...

Les oiseleurs et les grainetiers du quai de la Mégisserie sont à sa droite. Ça sent la crotte de poule et le grain de mil... Vous ne trouvez pas que les amateurs de jardinage ressemblent à des poètes qui viendraient chercher là des rimes et des images ?... Un paquet d'images, un cornet de rimes... La justice est en face... On voit ses abat-jour verts derrière les fenêtres. J'attends le jour où les juges en robe, escortés de quelques avocats, viendront faire, entre deux audiences, leurs provisions de graines et d'oignons à fleurs.

Elle remonte la rue Saint-Martin, et la prostitution maraîchère et bouchère lui souffle son haleine saumâtre dans le nez.

Elle traverse le Champ-de-Mars, et il arrive qu'une mère intelligente, dont le mari est assis dans un fauteuil directorial entre la Bourse et l'Étoile, profite de son passage pour donner une leçon de morale à sa fille : « Tu vois, voilà comment on devient lorsque l'on n'a pas été sage », et ce vieux forum fait une peur d'enfer à la gosse... La vieille femme noire qui n'est plus du monde où les oiseaux chantent et où les feuilles sont vertes.

Elle s'enfonce dans les zones, où on la regarde avec méfiance... Pourquoi ?... Sa dégaine n'est pas authentique... Qu'est-ce qu'elle vient faire par ici celle-là ?... C'est un peu la bourgeoise du quartier de l'Alma qui se serait déguisée en clodoche... Les chiens aboient. Où qu'elle aille, elle n'est jamais dans le décor... Elle n'est pas moins étrangère au boulevard Barbès qu'à l'avenue du Bois.

Elle est à Auteuil... Elle est à Saint-Ouen... Elle est à la Madeleine. Elle est au Combat... Vieux furet que personne ne retient... On dirait qu'elle cherche des poubelles en plein jour... Elle ne demande rien et on lui refuse à l'avance ce qu'elle pourrait demander... On l'a déjà vue dans le quartier... « Elle vit encore, celle-là ! » Il suffit qu'on l'ait vue une fois pour qu'on ait l'impression de la connaître depuis toujours... Les mariniers l'ont vue à Saint-Denis... Les veilleurs de nuit, qui roulent sur des ombres de bicyclettes, l'ont rencontrée à minuit devant l'Ecole Militaire, les chiffonniers à trois heures du matin et les laitiers à cinq.

On ne la voit pas, le dimanche matin, place d'Aligre, — « Mademoiselle d'Aligre », ça aussi ce serait à faire..., — chercher, aux arlequins, une apparence de merlan ou de tranche de jambon dans les déchets des gargotiers...



Elle passe... Folle sans folie... Aveugle qui voit... Ataxique au pied sûr, hagarde avec précision... Hérésie urbaine... Hostile et inoffensive.

Vieille Soubise qui ne cherche personne...

Maniaque sans manie... Muette qui parle... Égarée sans but... Altérée sans soif... Maléfique sans maléfice... Carnaval sans joie.

Tout de même, elle impressionne les petites laitières, les filles de charcuterie qui lavent le carrelage avant la fermeture de la boutique, pendant que le patron, les manches relevées, regarde sa femme faire les comptes... Pour elles, qui viennent de la campagne, c'est Paris, ses mystères et ses misères... C'est surtout vrai avenue de Clichy, ce que je vous dis là... Ah ! l'avenue de Clichy entre huit et neuf !...

Je me demande ce qu'elle peut bien faire par là à neuf

heures du soir... C'est trop tard pour Bercy et trop tôt pour Montmartre...

— Dites-moi, mais vous pleurez, ma parole!

— Quoi?... Je la prends en pitié, moi, votre bonne femme.. Cette vieille machine qui marche aux escarbilles... Vous dites?... Elle est tout de même dans la rue à l'heure où les autres rentrent!... On boulotte sous les suspensions... Quand une fenêtre s'allume et s'éteint deux minutes après, c'est que la mère de famille est allée faire la couverture ou chercher une serviette dans la chambre... Elle entend la musique des couverts en passant devant les restaurants... Elle n'a même pas de quoi se payer le cornet de frites et la tranche de lard nocturnes aux Halles... Ça sera la chiennerie dans un coin, l'estomac vide comme un tambour avec une paire de tenailles dedans et les genoux joints trop loin de la tête pour qu'elle l'y puisse poser...

***

Elle s'est toujours pas mal fichue que ces temples et ces places s'appellent : le Châtelet, la Madeleine, l'Étoile, l'Institut... Qu'il y ait eu les siècles de Périclès, d'Alexandre et de Louis XIV; un art égyptien et une architecture grecque, et que le Louvre soit un musée... Que la musique symphonique dilate la salle du Châtelet tous les samedis à l'heure de l'apéritif... Que les chefs-d'œuvre classiques se balancent comme des méduses dans les eaux de la Comédie-Française... Que le président de la Chambre entre en séance au son du tambour, pour rappeler l'exécution de Louis XVI... Que les avocats fraternisent avec les juges dans la salle des Pas perdus...

Les juges pourraient bien être à la Souricière, les avocats à la Santé, les garçons bouchers au Sénat, les danseuses de l'Opéra au Palais et les figurantes des Folies-Bergère à la Cour des comptes...

Vieille anarchiste.

Les faubourgs peuvent bien chanter *la Carmagnole* et être prêts à déchausser les pavés, qu'ils tâtent du pied, pour en faire des barricades.

Si vous lui demandiez le nom du président de la République, elle vous regarderait comme si vous lui demandiez si elle connaît Pythagore... Les noms des présidents, des ministres, c'était pour son mari, qui prenait ça au sérieux au point de lui expliquer les chutes de cabinets... On ne peut pas tout garder pour soi... Clemenceau, Briand, Millerand, Deschanel, Poincaré... Il avait bien tort de se gêner pour elle et de ne pas ouvrir son journal à table... Il tenait à ses principes... Lorsque la politique conduisait « la France à l'abîme », il frappait la feuille du dos de la main et elle le prenait en pitié.

***

Elle arpente un quelconque domaine. C'est une provinciale que Paris n'a jamais épatée. Elle n'entend pas nos sirènes, elle ne perçoit pas leurs effluves. Elle ne voit pas les chars à viande, les fourgons à décors des subventionnés, le corbillard automobile avec son fanion des frères de la Côte.

Elle ne voit pas les grandes guimbardes bâchées, profondes comme des cavernes, mystérieuses comme des grottes ou des bocages, des livreurs de farine, frères des débardeurs au plâtre et au ciment, mousquetaires de la forte charge.

Le pierrot qui rôde sur les boulevards extérieurs, entre la porte de Clichy et celle de la Villette.

Elle marche dans des ruines.

Elle ne voit pas les hôpitaux : elle est invulnérable à la maladie, cette vieille déesse déchue. Elle longe les cimetières sans penser à la mort... Il n'est pas question de ça... Elle a cent ans dans le coffre et elle n'en a vécu que soixante.

Elle n'a jamais pensé que l'on pouvait entrer à Notre-Dame, à Saint-Étienne-du-Mont ou à la Madeleine... Les autels ne flambent pas, les encensoirs ne fument pas pour elle... Ni Dieu ni maître, la vieille... Les saints sont sans vertus, les statues sans nom...

C'est ce qui fait sa grandeur, et c'est pourquoi elle est aussi exaspérante... On la reconduirait à coups de pierres hors des murs par la porte Saint-Ouen ou celle des Lilas... Vous savez, comme les Arabes chassent les grands slouguis maigres.

Les chiens ne la suivent pas. Le pain qu'elle mange n'a pas été pétri pour elle.

Elle ne voit pas les pierres de la Bastille, fauves pétrifiés, entourés d'une grille, devant Massillon, et celles, coriaces, nourries d'ombre et du suc sauvage des lierres, du jardin de Cluny.

Elle ne sent pas les fleurs de pétrole quai de l'Arsenal. Le sang triste boulevard de Reuilly. Le crottin des messageries et la fumée des départs à Daumesnil. L'absinthe, l'encre des dernières nouvelles et la dissolution, faubourg Montmartre.

Elle ne fait pas de différence entre l'odeur du boulevard Malesherbes et celle du boulevard Saint-Germain... La vieille cave.

Elle ne sent pas le plomb, la céruse, la filasse et le cuivre boulevard Richard-Lenoir... Le registre de commerce rue Lafayette et la rouquine boulevard de la Gare.

Elle ne sent pas l'allégresse démocratique place des Fêtes, le samedi matin; celle de l'humanisme place du Panthéon.

Elle ne sent pas Lutèce rue Monge.

L'aube, qui sent le ciel frais, ne lui passe pas le bout de ses doigts sur la figure.

*
* *

— Avez-vous jamais pensé à ce que pourrait être Paris pour un aveugle qui aurait le génie de l'odorat?... Il vous reniflerait le druide rue Linné, les Normands dans le petit bras de la Seine, le sang grillé de la Saint-Barthélemy à Saint-Germain-l'Auxerrois, le musc assassin d'Isabeau de Bavière et le fauve remugle de Catherine de Médecis à hauteur de la rue Gît-le-Cœur et dans la cour du Louvre, l'odeur de lait, de lin et de laine de sainte Geneviève au Point-du-Jour... Le paria préhistorique à Gentilly : je mettrais ma tête à couper qu'il y avait par là des huttes de crève-la-faim.

Il irait chercher le terrain vague sous le quartier, le champ sous le terrain vague, et retrouverait le lieu sous le champ, la forêt sous le lieu et le marécage sous la forêt; les tribus sous les populations, les hordes sous les foules...

Vous parlez d'un feuilleté!...

L'histoire n'a pas la même odeur au pied du donjon de Vincennes et à Versailles, de même que la gésine n'a pas la même démarche à Saint-Marcel et au marché d'Aligre. Ça ne sent pas la même poudre au faubourg Antoine et à Ménilmontant... Celle des communards, rue Haxo, sent le papier peint à fleurs... Elle n'est pas tellement éloignée de l'odeur des frites. Ça ne sent pas le peuple de la même façon dans La Plaine-Saint-Denis et dans celle d'Italie, de même que la prostitution n'est pas la même au Sébasto et boulevard des Filles-du-Calvaire... Les filles du calvaire sont des filles honteuses, celles du Sébasto font la guerre à découvert...

Tenez, je ne suis pas sûr du tout qu'elle ait des narines pour le stupre, La Rapée... En voilà un mot difficile à employer, gaspillé... La plus haute des colonnes torses... C'est la chair perdue, la bave de l'être, le limon originel qui tourne mal... Ça sent la terre des morts, la colle d'af-

fiches... Il y avait chez ma mère un tableau en cire, d'un charme ignoble, où l'on voyait une jeune femme trouvant un cupidon au pied d'un bec de gaz : c'était le cupidon du stupre... Vous le flairez autour des vespasiennes de Barbès-Rochechouart et place Vendôme, dans le velours cramoisi des banquettes de Maxim's et les dessous du French Cancan... Le nôtre du moins : le stupre Ambigu-Comique... Il doit y en avoir un plus récent, mais je ne le connais pas... Je vous en dresserais la carte pour ma génération comme on dressait la carte du Tendre à l'hôtel de Rambouillet...

(A suivre.) MARIUS RICHARD.

MONTALEMBERT

Je l'écrivais le mois dernier : une suite d'ouvrages récemment parus nous donnent une vue d'ensemble assez complexe et assez précise sur le romantisme intellectuel et spirituel qui anima, pénétra la vie politique dans la première partie du XIXe siècle. Aujourd'hui, voici Montalembert, et le mois prochain, ce sera Lamennais, deux esprits bien différents l'un de l'autre et pourtant rapprochés dans une lutte qui fut quelque temps commune. La renommée de Lamennais est plus éclatante, plus inquiétante aussi; celle de Montalembert, plus atténuée et beaucoup moins « infernale », point infernale du tout, à vrai dire. Le jeune chef catholique a conservé jusqu'à nous son auréole de pureté. Mais le défenseur des fils des Croisés contre les fils de Voltaire sut occuper, seul, une position significative.

Montalembert, qui, par son hérédité maternelle, avait du sang anglais, mêlé de sang irlandais et écossais, semblait voué par sa constitution physique au romantisme. Secoué de variations nerveuses rapides et accentuées, irritable, sentimental, prompt aux larmes, il apportait un excès d'imagination en tout et jusque dans la foi religieuse. On discerne chez lui, très tôt, une manière d' « étrangèreté » par rapport aux coutumes intellectuelles de sa nation. Si son royaume, en effet, n'était pas de ce monde, il reconnaissait que sa philosophie n'était pas de ce monde français. Il détestait le raisonnement et toutes ces « niaiseries scolastiques ». Méfions-nous, cependant, de ces spécifications nationales de la pensée : elles traduisent, neuf fois sur dix, des insuffisances personnelles. L'art de raisonner n'est rien sans la

puissance de raisonner, et l'on penche à accuser l'art lorsque la puissance fait défaut. Méfions-nous aussi des justifications cherchées dans le croisement des sangs. Une mère anglaise autorise, croit-on, à mépriser la raison dite française, pour les besoins de la cause, alors qu'on se refuse tout bonnement aux efforts sévères qu'exige la pensée.

Toutefois, et M. André Trannoy le souligne exactement, Montalembert avait une intelligence précoce et toutes les dispositions d'un lutteur. Il trouvait la liberté tonifiante. Il ne sera pas un romantique velléitaire mais un romantique de combat, rapide sur la brèche et tenant ferme son drapeau. Il avait les qualités d'un chef civil (avec une pointe militaire dans l'âme) et de promptes dispositions à l'être quand les événements l'y appelaient. Noble sans terres et presque sans foyer, il n'a connu ni les charges du commandement noble ni ses profits, d'où vint sans doute la puissance de l'idée de noblesse sur son imagination. Pour qu'un membre d'une classe se représente vivement, dramatiquement, les valeurs de cette classe, il faut souvent un certain décalage, une certaine absence qui fasse de la réalité souhaitée un idéal. Sa double hérédité explique aussi, sans doute, la conception de la noblesse qu'il illustra. Lorsque Montalembert parle de la noblesse, il l'entend presque toujours comme une aristocratie, pourvue des fonctions organiques qu'elle avait en Angleterre mais non plus en France, depuis longtemps. Il justifiera ses actions présentes par une certaine imagination plus ou moins arbitraire du passé. Ajoutez que l'hérédité maternelle agissait sur lui non seulement par l'idée, mais par l'instinct. On raconte qu'au collège il ne jouait jamais mais discutait toujours. La passion du *debater* était dans ses veines.

Il faut remarquer, afin de compléter son horoptère mental, que sa mémoire culturelle ne remontait pas à l'antiquité, qu'il connaissait fort mal, mais aux âges du christianisme et de la chevalerie. Or, il était de ceux qui, par un sentiment plus ou moins obscur de défense et de justification personnelle, inclinent à mettre la valeur de ce qu'ils savent au-dessus de la valeur de ce qu'ils ne connaissent pas. Il avait quelque usage de la philosophie dans sa précision

technique, ce qui lui permit de traduire Kant pour Victor Cousin. Mais il n'allait pas jusqu'à l'érudition, encore moins jusqu'à la spécialisation dans aucune branche Esprit brillant, intelligence aisée et rapide, ingénieuse même dans les hypothèses, il ne fut jamais retenu, paralysé ou lancé en avant par cette dialectique intérieure, continue, despotique qui fait les hommes de pensée. Par la volonté et la vie, Montalembert est sérieux et déterminé. Par la pensée, il n'est pas beaucoup plus qu'un amateur très distingué.

On sait l'importance qu'eut dans cette vie de lutte et de foi l'entreprise de *l'Avenir*. Il s'y donna de tout son cœur afin, comme dit curieusement Lacordaire, « de tuer grandement la vie ». Ici intervient un trait important, dont il faut soigneusement tenir compte quand on veut comprendre un chef catholique : Montalembert était tout animé, « enfiévré » par le contact des prêtres et des fidèles; il recevait d'eux sa mission et communiquait aux profanes le fruit de dialogues et de confidences que ceux-ci prenaient pour un message personnel ou purement politique. Un prêtre justifie clairement sa mission et sa parole. Un Montalembert, et quel que soit son talent, n'élève jamais la tribune à la hauteur d'une chaire.

En ce temps-là, la défense des libertés religieuses se compliquait de contre-coups dans la politique étrangère. Après la défense de la Belgique catholique, la défense de la Pologne catholique émut le tsar, qui s'en prit directement à *l'Avenir*, parce que son parti menaçait de s'affirmer, était-il dit, comme la sixième grande puissance de l'Europe. Le Saint Père lui-même, sur l'assurance qu'on voulait le mettre à la tête de la civilisation de l'Europe, s'écriait : « Ah! mon Dieu, ce sera la fin du monde! » On voit les effets déroutants de cette irruption romantique dans une auguste tradition. Ces honnêtes et fougueux jeunes gens étaient en effet bien romantiques en ce qu'ils voulaient semer leurs pensées, nées de leurs rêves, partout où elles pouvaient fructifier. Ils heurtaient assez follement les habitudes et les complexités politiques. Un *vade retro* poli les ramenait à leur point de départ. L'encyclique *Mirari vos*, à l'Assomption de 1832, condamnait l'esprit révolutionnaire et toutes ses implications, notam-

ment les sociétés secrètes, célébrant la protection de la religion par les princes établis.

C'est que *l'Avenir* se laissait glisser sur une pente dangereuse. Il contenait, comme un principe corrupteur, l'extrémisme de Lamennais dont Montalembert subissait alors la forte et périlleuse influence. Plus tard, le fils des Croisés reconnaîtra qu'il était inutile et dangereux même de conjoindre, dans la feuille catholique, la défense d'idées neuves et justes et celle de théories « excessives et téméraires ». Sur la pente, idées neuves et théories téméraires se mêlaient. C'est le romantisme religieux qui est ici en cause, tout ce qui est romantique étant dépourvu de cran d'arrêt.

Montalembert offrait les réactions typiques du noble libéral imbu de romantisme aristocratique. Essentiellement, son jugement et son action sont commandés par le goût moral bien plus que par l'appréciation objective des conjonctures politiques. Goût et dégoût le guident pour juger les hommes et les partis comme s'il s'agissait d'actions relevant de la morale individuelle. Cette impuissance à distinguer l'éthique publique de l'éthique privée (distinction non souhaitable, peut-être, mais que rend nécessaire une différence réelle) caractérise les libéraux de la famille morale de Montalembert, et va jusqu'à les retourner contre d'autres types ou d'autres classes de libéraux. C'est ainsi que, tout à sa répugnance pour les « bourgeois et commis-voyageurs libéraux », Montalembert perd complètement de vue l'importance, capitale à son époque, des mouvements révolutionnaires, de cette sourde levée d'armes qui va renverser le trône. D'un autre côté, comme il juge les réactions publiques dans la clé des réactions privées et personnelles, il interprète l'Histoire comme il ferait une biographie. Il veut pour ainsi dire imposer à la société les disciplines du caractère. Par exemple, il croit que l'Europe marche vers le « progrès » d'une république; mais il entend que cette marche soit lente afin qu'elle soit sûre. Il déteste les républicains de son temps, « hommes de sang et de boue ». S'il méprise le juste milieu, il souhaite provisoirement la durée de son règne. Cependant, il retire de ses fréquentations et de ses expériences un « profond dégoût pour la politique ». C'est assurément ce qu'il a dit

de plus juste sur lui-même et qui rend compte de tout le reste. Mais il ne se retire pas sous sa tente pour autant. Il ne veut pas renoncer à son point de vue de moralité personnelle, ni à son action éventuelle sur la chose publique. Il poursuit ce duo d'incompatibles.

De cette confusion, et aussi de cet entêtement, naît la faiblesse politique du libéralisme et ce qu'il faut bien appeler, dans une certaine mesure, sa faiblesse morale. Car on discerne bien, à l'origine de ces dégoûts, un refus de se compromettre et de se salir qui est autant un aveu d'impuissance qu'une affirmation de pureté. La vie politique, conçue grandement et dans une intention créatrice, comporte un choix qui engage l'homme et, terriblement, le compromet. L'homme d'État, s'il juge quand il le faut, est lui-même objet de jugement, comme l'homme de guerre qui gagne ou perd la bataille. Cet objet de jugement, on sent bien qu'un libéral comme Montalembert ne veut pas le devenir. Un libéral de son espèce, et quelle que soit la noblesse de ses intentions, et quelles que soient ses fatigues pour la patrie, est tout de même un spectateur dans un fauteuil. Cet état nuit d'ailleurs à son appréciation des événements parce qu'il les interprète en fonction de sa nature et de sa pensée, non pas en fonction des choses elles-mêmes et de leur exact déterminisme. Par exemple, Montalembert apprécie mal la portée réelle de l'insurrection lyonnaise, grosse d'avenir révolutionnaire. L'absence apparente de couleur politique dans ce mouvement le séduisait; il n'allait pas plus loin et ne concevait pas un instant l'alliance probable des insurgés avec l'extrême gauche, ni le parti politique que cette dernière en pouvait et en allait tirer. Il se faisait une conception de la révolte « en soi » qui lui suffisait. De même, il mettra beaucoup de temps à abandonner Lamennais au sort des rebelles et, comme les sophistes entre Achille et la tortue, il multipliera les différences infinitésimales entre la pensée de son ami et les limites de l'Église.

Montalembert semble avoir été le sujet de ce que les psychiatres ne manqueraient pas d'appeler un complexe de l'adolescence. La naissance de l'homme à l'homme, le moyen âge conçu comme l'adolescence du monde moderne,

la chrétienté comme un « grand collège à l'usage des peuples » agissaient fortement sur son imagination, sur sa sensibilité. S'il aimait tant la Pologne, c'est qu'il voyait en elle justement une sorte d'adolescente médiévale. Et voici comment ses idées cristallisaient sur ce résidu émotif : « Le moyen âge n'a été que le développement de l'influence catholique représentant la *liberté* et réagissant contre la *force* qui dominait extérieurement. Aujourd'hui, ce qui domine extérieurement, c'est la *liberté*, mais intérieurement la vie des peuples est écrasée par la *force* brutale et matérielle. *L'œuvre du catholicisme est à recommencer.* » Dans ce balancement d'idées, aucune nuance, aucune amorce sérieuse d'une méthode de transformation. Cet écrasement, le socialisme tentera d'en préserver la vie des peuples au prix d'une oppression d'un autre genre. Montalembert, lui, ne voit pour solution qu'un recommencement de l'œuvre catholique, c'est-à-dire qu'un tableau poétique et pour ainsi dire théâtral, au sens littéral du terme.

L'œuvre du catholicisme à recommencer le mène à souhaiter une renaissance, à sa mode, de la féodalité. Dans sa défense et son illustration du féodal, tout Montalembert se rassemble et fournit un effort original. De l'union ou la réunion de deux orgueils il tire une grande douceur. Car s'il a l'orgueil de son libéralisme et l'orgueil de sa noblesse, il sera flatté d'être libéral *parce qu*'il est noble. De même, sa haine de la logique (qui frise le pathologique) s'exprimera dans sa dénonciation des « législations générales », dans sa volonté d'adapter la société à l'homme et non l'homme à la société. En somme, et ceci est essentiel, son apologie du moyen-âge lui était inspirée, consciemment du moins, par le fait, dont il souffrait, que « dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté ». Et voilà le fond, le nerf du libéralisme de Montalembert et de sa famille spirituelle. Alors que le conflit des intérêts contraint le progrès moral à prendre *d'abord* la forme d'une revendication matérielle, le libéral, en s'obstinant à retraduire le problème en termes de spiritualité pure, manque le courant créateur et laisse l'Histoire lui échapper.

Cette attitude nourrit une certaine paresse à laquelle

Montalembert m'a pas échappé. Il se contente de vues d'ensemble sur le passé sans aller jusqu'aux sources pour s'y attarder. Il semble qu'une assez grande facilité d'assimilation l'ait tenu quitte, comme il arrive souvent, de cette inquiétude dans la recherche d'où naissent les grandes hypothèses. Il connaît assez mal l'évolution politique de l'Angleterre, à laquelle il se réfère souvent, le mécanisme des corporations médiévales, le droit romain, surtout le droit romain. Il ne tient pas compte, dans ses vues de politique religieuse, de ce que la papauté favorisa en France l'ordre royal centralisé, à l'inverse de ce qu'il favorisait en Allemagne. Enfin, on relève partout, dans ses conceptions historiques, une réaction excessive, et presque mécanique, contre l'interprétation voltairienne de l'Histoire. Et quand il voit dans la Ligue une « admirable protestation de la société catholique expirante contre l'esprit moderne », il noie un peu trop délibérément les moyens dans la fin. De même, il se met sur un mauvais pied pour attaquer la démocratie. Il en dénonce le « génie infernal », mais il déclare que, malgré tout le mal qu'elle a fait, elle « n'est pas en soi contraire à la loi divine ». C'est sur ce propos que le génie logique de Joseph de Maistre l'emporte sur l'intelligence antilogique de Montalembert. Maistre loge carrément la démocratie aux enfers, alors que Montalembert n'introduit aucun concept, aucune vision métaphysique dans son horizon mental. « Dans un pays libre, dira-t-il à la Chambre des pairs, le 14 avril 1845, pour s'opposer aux poursuites réclamées contre Michelet, après la publication du *Prêtre*, dans un pays libre il faut savoir supporter ce qui fait horreur. »

Cela est typique et peut mener loin. Mais cela est tout à fait dans la ligne du libéralisme, dont c'est la fatalité d'accepter en lui-même, *et même, à la limite, de souhaiter*, sa propre contradiction. Sainte-Beuve n'a pas manqué, dans son *Lundi* sur Montalembert orateur, d'appuyer sur un joint si faible. C'est à propos d'un discours de Montalembert sur la Suisse : « Il y aurait eu pourtant, au point de vue politique *ou même seulement logique*, des observations à faire sur quelques parties de ce discours, si l'effet général n'avait tout couvert. Par exemple, l'orateur, au milieu de tout ce

qu'il signalait de dangers, continuait de faire ses réserves en faveur de la liberté entière et absolue. Il dénonçait chez nous les manifestations et ce qu'il appelait les excès du radicalisme, *et il approuvait qu'on les tolérât.* Il sonnait la trompette d'alarme, et il ajoutait en même temps : « Gardez-vous » de courir aux armes ! » C'était là un reste d'inconséquence et de système dont il a fallu le 24 février pour l'affranchir, lui et beaucoup d'autres. » Les termes sont bien choisis et curieusement accouplés. L'esprit de système, qui suppose la conséquence, admet l'inconséquence pour tout ce qui est hors de son circuit. Et le libéralisme, élevé à une certaine hauteur et défendu avec ténacité, exclut tout ce qui le nie et va jusqu'à se nier par là lui-même.

En fait, les hommes de la seconde Restauration commençaient de douter qu'on pût se passer d'une aristocratie. C'était le doute d'Odilon Barrot, c'était le doute de Lamartine (qui, lui, croyait qu'on pouvait former une aristocratie avec les parvenus de l'argent). Montalembert ne croyait guère à l'ancienne aristocratie, ou plutôt à l'ancienne noblesse, qui n'était plus bonne, selon lui, qu'à « produire de bons gardes du corps et d'adroits chambellans ». Il lui faut une noblesse neuve dans un ordre social nouveau. Mais comme il ne tient positivement pas compte des multiples causes de trouble et de la marche générale des affaires dans le pays, sa pensée politique, ici, ne s'accroche pas à la réalité.

Sa politique religieuse, mieux ajustée, semble plus forte et plus décisive. Il s'affirme en champion de la neutralité, ne voulant pas « enchaîner l'Église au pied de quelque idole humaine et passagère ». Ce qu'il ne veut pas, contre son ami Lacordaire, c'est substituer l'idolâtrie du peuple à l'idolâtrie monarchiste du vieux clergé. Il craint en somme de compromettre l'Église, et il est ainsi conduit à dénoncer tout naturellement les institutions politiques qui appelleraient, dans un sens ou dans l'autre, cette compromission : c'est à savoir l'absolutisme monarchique et le despotisme démocratique. Il souhaiterait au fond une forme de constitution et des habitudes politiques qui permissent au pouvoir de se rappeler de loin seulement, de temps en temps, et comme à l'horizon. Il ferme les yeux, ou bien il a les yeux fermés,

sur ces enchaînements difficiles à prévoir mais cependant déterminés, qui, au gré des forces sociales, des bouleversements, des crises et aussi des nécessités matérielles et autres, forcent la main au pouvoir et l'obligent à se démettre ou à s'imposer. Aujourd'hui, où nous sommes dans une période de très haute tension politique, nous percevons mieux la naïveté et l'à-peu-près du compromis de Montalembert. En plaçant ici le pouvoir spirituel et là le pouvoir temporel, il arrange quelque peu l'Histoire à sa guise, comme on arrange les choses dans un jeu d'enfant. Il ne s'écarte pas tant qu'on pourrait le croire de la ligne de Montesquieu, et il dérobe volontiers l'« outil » à Condorcet.

Relevons certains traits caractéristiques de notre grand libéral, de directions et de portées différentes. Lors du procès de Fieschi, en Haute Cour, il admire « la piété, la résignation de l'assassin ». Il était bien temps de se résigner, sans doute... Mais Montalembert sait discerner, au sein même de ses passions, ce qui s'accepte ou se refuse. Il nourrit une idée de la liberté « véritable » qui l'incite à proposer judicieusement un frein aux libertés de l'industrie. En ce qui concerne la politique étrangère, il ne veut pas être conduit avec la France à un état d'apathie et d' « humilité par trop chrétienne ». L'expérience de l'action corrige à mesure ce que l'idéal avait de trop uni, de trop arrondi.

Comme défenseur en chef de l'idée catholique, Montalembert dut travailler et mettre au point son métier d'orateur. Il n'atteignit pas du premier coup à la maîtrise. Ainsi que l'avait fait Lamartine, il monta souvent à la tribune afin d'exercer et de fortifier sa « naissante faculté d'improvisation ». C'est en effet le sort fréquent de l'homme de pensée ou de plume qui s'exerce à parler en public. Il commence par lire et ne se dégage que lentement, à force d'entraînement, de l'écrit. Nous ne pouvons malheureusement pas juger ce qui semble avoir été le meilleur, le plus frappant du talent de Montalembert. C'est encore dans les *Causeries du Lundi*, ce conservatoire des registres du siècle, que nous trouverons l'écho le plus fidèle de cette voix éteinte : « ...aussi son éloquence n'est-elle pas celle d'un avocat, mais d'un croyant, d'un lévite armé, ou mieux d'un Croisé qui aurait

reçu le don du bien-dire. Il me semble, en chaque question, le voir marcher tout droit devant lui contre l'adversaire, glaive en main et cuirasse au soleil. » La mort de son père ayant investi Montalembert des prérogatives de la pairie, « c'est ainsi que M. de Montalembert, devenu à l'improviste pair de France tout à la veille de l'abolition de l'hérédité, fit ses débuts d'orateur à la barre de la noble Chambre en septembre 1831, à l'âge de vingt et un ans, et en qualité d'accusé (pour avoir illégitimement ouvert une école gratuite). Mais, à voir sa jeunesse, sa bonne grâce, et son aisance, la netteté élégante et incisive de sa parole et de sa diction, on oubliait naturellement, et le juges étaient les premiers de tous à oublier, qu'on avait affaire à un accusé; on ne voyait que les commencements d'un orateur. La Chambre entière écoutait, avec une surprise qui n'était pas sans agrément, les audaces du jeune homme, et, ne regardant qu'au talent et à la façon, elle y trouvait avant tout des gages et de futures promesses pour elle-même ». C'est donc comme un Benjamin que Montalembert fut accueilli, avec un préjugé favorable.

Ce prestige d'orateur et de chef de file fut applaudi et reconnu. Sainte-Beuve le baptisait « ce dernier né de l'hérédité parlementaire », comprenant bien entendu cette hérédité tout autrement que nous ne ferions aujourd'hui. Thiers l'avait en amitié et Guizot disait qu'il représentait « la générosité en un siècle aplati ». M. André Trannoy suspend son étude en 1843, au moment où Montalembert s'était fait reconnaître par l'Europe entière. Sa mission essentielle aura été de donner poids, valeur, prestige à la défense et a l'illustration catholiques parmi tant de remous contraires et dans des conditions et des circonstances particulièrement difficiles.

C'est ce caractère à la fois sérieux et favorisé, cette blancheur et ce brillant d'un Lohengrin chef de famille et chef de parti, qu'on aime à se représenter quand on évoque Montalembert, homme jeune et doué, champion aimable, sensible certes à la douleur et au poids du monde, mais protégé par des habitudes que soutenait une tradition. On le voit, dans son appartement modeste mais heureusement disposé, mis avec une élégance sobre discrètement cons-

ciente d'elle-même, recevant des hôtes choisis à un de ces dîners d'autrefois où l'on continuait encore, avec les réserves, les pudeurs, les demi-teintes modernes, la tradition platonicienne. Ceux qui ont fréquenté Augustin Cochin, dénonciateur de la Franc-Maçonnerie, savant pénétrant, soldat héroïque et propre petit-fils de l'Augustin Cochin qui était des amis et du cercle intime de Montalembert, ont saisi pour la dernière fois sans doute sur le vif cette noble espèce humaine, qui n'était point faite pour survivre à l'époque restreinte et privilégiée qui en permit la floraison.

Pas plus chez Montalembert que chez Tocqueville, le libéralisme n'est déparé par ces pointes de cabotinisme, par ces bouffées de contentement de soi, ou, ce qui revient en somme au même, de mécontentement de soi, qui si souvent accompagnent, surchargent et gâtent le libéralisme. Montalembert, comme Tocqueville, est libéral par un vœu intime, par un élan de toute la personne, par une nette et pure volonté spirituelle. Et il vivait à une époque, ne l'oublions pas, où il était encore permis de confondre son vouloir et sa pensée. Montalembert aura été un des derniers à pouvoir, sur un plan élevé et avec d'heureux résultats, transposer directement dans la vie publique les exigences intimes de sa personnalité.

Sa *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie* (1837) et ses *Moines d'Occident* se lisent encore avec intérêt, mais nous devinons que Montalembert orateur, chef, représentant d'une idée, avait plus de portée et de poids que ces monuments distingués qu'il nous a laissés. D'un autre côté, nous nous serions fait une image imparfaite de la figure politique de Montalembert en écoutant les champions du libéralisme catholique à la Chambre dans la première partie de ce siècle. Le cygne avait grisonné et le feu s'était couvert de cendres. Et je ne sais quel air « comme il faut » étendait son vernis sur le tableau harmonieux et un peu froid qu'on offrait à notre vue. Déjà, bien avant les ruptures entre classes et les compensations totalitaires, l'heure des Montalembert était passée.

RAMON FERNANDEZ.

L'ÉVÉNEMENT ET LE HÉROS

Clément est un titre et une devise. « Clément, l'homme de douceur, l'homme fraternel, le plus humble, et qui se complaisait à l'étude des plus déshérités de nos frères en création, — les vers de terre. » Tel est le héros de M. Toesca. Par une simplicité assez peu commune en notre temps, M. Toesca se fait aussi clément que son héros, dont il tient les promesses. Son livre n'est pas un de ces gros livres qui tachent. Il n' a point cet air farouche qui tient lieu de grandeur à tant de romanciers. Mais, comme il le dit, ce n'est point hasard ou gageure si le protagoniste s'appelle Clément. C'est que le personnage et l'auteur ont le même parti pris de clémence, car il faut un rude parti pris pour être clément contre le temps et contre la mode.

Nous en sommes venus en un point où le naturel est paradoxal, la dernière chose à laquelle on puisse songer, la plus lointaine, la plus inattendue, la plus abrupte. Parmi tant de livres hypertendus, celui-ci choquera plus d'un lecteur par son hypotension. Alors que, partout, les personnages, le drame et jusqu'au style sont — pour parler le jargon des freudiens — « surdéterminés », chez M. Toesca, ils seraient plutôt « sous-déterminés ». C'est une détente générale dans le temps et dans l'espace, qui interrompt les effets de la parallaxe littéraire, si l'on peut dire, et restitue leur liberté aux images composantes. Ainsi pouvons-nous voir distincts Clément et Jupiter qui ne sont qu'un. Ainsi la caverne platonicienne pourra-t-elle nous apparaître à la fois comme la condition philosophique de l' « apparence », et comme une banale salle de cinéma. Et nous ne nous étonnerons pas de

voir le drame s'ouvrir et se développer, dans la manière tragique, sous l'impulsion d'une fatalité grésillante et sarcastique où l'on trouve comme un écho de Jarry et de Gide, pour peindre, au milieu, une couleur proprement platonicienne, et s'achever par un mariage — sans oublier le traître humilié — et par une croisière en yacht, qui fait songer à l'un de ces romans de lin et de nickel où excelle H. de Vera Stucpole, auteur aimé des jeunes gens. Le début (non pas la présentation très clémente de *Clément*, mais le passage en prise directe) est dur, bien que les amateurs du genre « vache » n'y dussent point trouver leur compte, parce qu'il y a dans cette dureté comme un sourire de probité et non point le burlesque contentement de soi qui fait le meilleur fond de ces âmes incorruptibles. Eh quoi, monsieur Toesca, pas d'yeux crevés, pas de tripes au soleil! Vos suicidés ont l'air de n'en vouloir à personne. « Scepte était non seulement sourd, mais aussi muet, aveugle et paralysé : il était mort; il s'était ouvert les veines... [il] avait épinglé une carte de visite sur le côté gauche de son veston, à l'endroit où se met la pochette; elle portait ces lignes : « Scepte se désintéresse de cette comédie inhumaine... T. S. V. P. » On ne saurait se tuer plus décemment. La mort naturelle elle-même, et les besognes qui la suivent, ne vont pas sans quelque civilité. «... Il se souvint que l'immersion des défunts est de tradition dans la marine. Saisissant Ptolémée par les épaules, il mesura tout de suite que son effort serait vain : la vie n'était donc d'aucun poids puisque son envol n'apportait aucun allégement au corps... » On voit aisément ce que les amateurs de Grand Guignol pourront reprocher à *Clément*, ou, plutôt, par quel biais ils pourront le louer sans manquer à leur foi. Il a, diront-ils, toutes les petites vertus, mais c'est un badinage. Ce n'est pas « sérieux ». Entendons, ce n'est pas assez « vache ». On n'y trouve même pas cette platitude étudiée qui est la forme la plus insidieuse de la vacherie. Et pourtant, quel sérieux « célinien », quelle brusquerie exhaustive, dans cette vision des juges! « Une voix de disque phonographique un peu éraillée par l'usage fixa les attentives oreilles :
« Messieurs les accusés, disait-elle, taisez vos paroles inu-
» tiles, nous sommes des automates!... Nous sommes aveugles

» et sourds; nous sommes des hommes d'action; vous êtes » condamnés à l'exil... » Le procureur disparut par un portillon dissimulé dans une boiserie haute. » C'est encore du guignol, mais du petit seulement, combien plus vrai, combien plus pathétique que le grand! Le procès que M. Camus nous présentait dans *l'Étranger* était beaucoup plus « grandeur naturelle », beaucoup plus « comme il faut », mais, à tout prendre, beaucoup moins émouvant que ce jeu de marionnettes. N'oublions pas que M. Toesca est un grand fonctionnaire, et qu'il n'en a donc que plus de mérite à ne pas nous donner, à ne pas se donner l'illusion du « beau métier » où ses pareils se complaisent volontiers quand ils se font auteurs afin de se louer eux-mêmes. Eh bien! non. Fini, le beau métier. Disparu par le portillon automatique. Et M. Toesca fait claquer vigoureusement ce portillon sur le dos des fantoches, qui doivent rester des fantoches, et qui doivent être mis à la porte, sans colère, par quelque machine à la fois fort civile et fort brutale, pour que l'auteur soit un auteur véritable, c'est-à-dire donne de l' « autorité « à ses créatures, et, par là, ne perde point la sienne.

Le livre pivote autour de la caverne de Platon, lieu propice aux métamorphoses les plus redoutables. Tout le début, toute la partie descendante nous montre la dérisoire épopée d'une humanité très « bouvardienne », soucieuse de « se méfier des apparences », ou, plus modestement, « d'interpréter les apparences ». Bien entendu, tous ces Bouvards et ces Pécuchets sont accablés d'injustes calamités, arrestation arbitraire, procès inique, déportation, suicide, mort subite, etc. Tous meurent sauf Clément, qui les abandonne, un à un, en route, comme des défroques usées, parce que, seul, il a la force de passer la ligne, et de remonter de l'autre côté, vers le monde des valeurs positives, qui est celui de la banalité, celui où la règle est de « sauver les apparences ». On voit que Clément se sépare nettement de Platon, en ce qu'il place les « apparences » sensibles, qu'il s'agit de sauver, au terme de la dialectique ascendante, au sommet de l'échelle des valeurs, alors que Platon les laissait tout en bas. Ce qui est laissé en route et renié, ce sont bien plutôt les essences incorruptibles qui se noient avec le philosophe Listaque,

la politique et la rhétorique, mais aussi la justice et la liberté, et jusqu'à la philosophie. Et c'est pourquoi le retour à la vie dont Clément est le héros prend pour signes toutes les non-valeurs de l'éthique platonicienne, et singulièrement la puissance et la faveur, non pas le « don divin », mais la faveur du tyran, c'est-à-dire le hasard.

C'est ainsi que le livre de M. Toesca vient illustrer une thèse que nous nous sommes toujours plu à défendre. La valeur éternelle d'une œuvre d'art est très exactement mesurée par sa docilité à l'événement. Seuls les artistes médiocres peuvent « s'élever » — comme ils disent — au-dessus de l'empirisme et de l'individualisme qui sont les clefs de toute communication durable avec l'objet et avec le lecteur.

M. Toesca est servi, dans cette entreprise, par son sens méditerranéen du dialogue, et par son art de l'éclairage indirect, qui lui permet de dessiner brusquement les idées par la lumière violente des mots. Chez lui, comme chez Alain, la sentence prend souvent naissance dans le calembour, mais par une sorte de volte-face naturelle, sans rien qui sente le procédé. Peut-être pourrait-on lui reprocher un usage trop étendu de l'inversion, où il faut voir, sans doute, une pointe de germanisme.

Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il y a lieu d'insister sur ces qualités de forme qui sont aujourd'hui les plus rares. Il semble même, le plus souvent, que les écrivains qui connaissent leur langue déshonorent leur probité par un manque humiliant de style, et qu'inversement les écrivains qui ont leur « gestalt » propre manquent presque nécessairement de probité dans la syntaxe. M. Toesca est un de ceux — très rares — qui montrent qu'on peut avoir à la fois de la probité et du style. La forte structure de son sujet l'y aide beaucoup, car le style lui-même est, de proche en proche, dans la dépendance de l'événement, et tout, dans un livre, est faveur.

***

Un écrivain célèbre me disait — quelques jours en çà — qu'il y avait périodiquement un critique assez vain pour se donner le ridicule de découvrir Georges Simenon. Cette

remarque m'a confirmé dans mon intention de parler du dernier *Maigret*, puisque aussi bien la critique ne saurait être autre chose que l'organisation du ridicule au profit, ou, parfois, au détriment du lecteur. Quand il s'agit des ouvrages de M. Simenon, nous croyons que tout y est profit, et que le ridicule des redites s'éteint, puisqu'il est toujours question d'un livre assez riche pour qu'on n'ait pas à craindre d'en épuiser l'intérêt.

L'art de M. Simenon marque la fin de plusieurs divorces, des plus fâcheux, dont on souffrait depuis fort longtemps : divorce entre l'épopée et l'art, entre l'épopée et la psychologie. On peut dire que, depuis l'Arioste, par une série de dégradations successives, le roman de chevalerie avait cessé d'être une œuvre d'art pour devenir un simple chatouillement de la fantaisie, qui ne pouvait plus trouver sa profondeur que par un recours involontaire à la comédie. Les exceptions ne manquent pas, mais on ne peut nier que ce caractère exceptionnel, très fréquent, ne leur confère une faiblesse interne. Seul, peut-être, Dumas père avait réussi, dans la perfection, cette conciliation difficile, mais il y avait fallu toute la chaleur, un peu monstrueuse, de son génie, si bien que son succès était affecté, lui aussi, d'une faiblesse, si l'on peut dire, posthume, tant on pouvait être assuré qu'il serait sans lendemain. Après lui, et malgré tout le talent des auteurs, le roman de chevalerie s'est réduit à un roman policier, très court, et gagnant sur le public une faveur, un peu méprisante, fortement compensée par un attrait naïf des penchants, dits supérieurs, vers la psychologie des livres sérieux, et vers des élégances ruskiniennes ou wildiennes, au fond non chevaleresques, c'est-à-dire privées du meilleur.

M. Simenon, avec une maîtrise dont l'évidence sera, de jour en jour, plus sensible, a réussi à réduire ces fractures rebelles, et à réaliser *in vivo* cette synthèse périlleuse.

On l'a beaucoup desservi, en parlant, à son propos et avec les meilleures intentions du monde, de « roman d'atmosphère ». L'atmosphère est, par définition, ce qui est autour, ce qui ne pénètre que par une subtile effraction, et Dieu nous garde des auteurs qui mettent partout de l'atmosphère, comme cet autre mettait de la muscade.

Maigret est d'une vérité beaucoup plus banale, et, partant, beaucoup plus précieuse. Avec sa pipe, son melon et ses gros souliers de « Hambourgeois », il ne saurait être ce héros, trop en avance sur nous-mêmes, qui dessine, en secret, notre *conscience imageante*, quand elle se complaît à elle-même, dans un snobisme confidentiel. Mais il nous tient, plus bassement, au corps — j'allais écrire : il nous prend au corps — et fait justement son héroïsme, le nôtre, de cette seule richesse de lourdeur, de paresse et de fumée, qui nous rend, avec une joie si aiguë, le temps des bistros et des cafés-crème. Nous regrettons beaucoup que les limites de cette chronique ne nous permettent plus de citer, mais qui, plus que Simenon, aura compris l'homme de notre temps, dans sa profondeur et dans sa pureté? Qui aura mieux vu naître le héros?

Et, comme les règles de la chevalerie sont plus vivaces que celles de la police, le commissaire Maigret, dont l'impitoyable humanité ne se devrait marquer que par la tristesse, se cache pour donner de la « poudre blanche » à une de ses clientes, parce qu'il la voit souffrir. Les policiers amateurs de la collection du Masque n'eussent jamais osé en faire autant. Je vous disais bien que le héros est toujours et, quelque décent qu'il paraisse, un anarchiste.

FIESCHI.

BILAN

Voici deux ans que dure cette tentative de faire marcher à Paris par les temps qui courent une sorte de revue littéraire.

Ai-je eu tort, ai-je eu raison de me lancer dans cette petite entreprise? J'ai certes eu tort à l'égard de moi-même considéré comme écrivain, car le propre d'un écrivain est d'écrire et non de s'occuper de l'écriture des autres. J'ai eu tort aussi à l'égard de celui qui en moi est solitaire. J'ai eu tort encore à l'égard de mes opinions qui se seraient certes exprimées avec plus de rigueur dans une revue neuve où je n'aurais pas eu à respecter dans quelque mesure l'autonomie de mes collaborateurs.

Mais j'ai eu raison de risquer quelque chose. Et puis, je ne voulais pas du silence, je ne voulais pas que s'établît à Paris un silence qui ressemblât à celui de la mort — puisqu'on dit que la mort est silencieuse : mais elle fait peut-être beaucoup de bruit, ailleurs.

J'aurais pu mieux réussir certes; mais qu'aurait été la réussite? Une revue neutre, purement littéraire comme on dit. Je ne crois ni à la neutralité, ni à la pureté, ni du même coup à la réussite.

D'ailleurs, les autres ont-ils réussi mieux que moi? La littérature française, comme toutes les autres forces françaises, est dispersée, renversée sous les puissances énormes qui parcourent le monde et qui broient et absorbent tout ce qui est à la mesure d'hier.

Je suis loin de croire que *Fontaine* et *Poésie* 41, 42 aient présenté des sommaires plus importants que les nôtres.

Les anciens se sont abstenus : paix à leur silence. Cela a eu l'avantage de mettre en évidence toute une nouvelle génération qui sans cela aurait piétiné encore longtemps. Toute une nouvelle génération de poètes s'est levée dans la *Nouvelle Revue Française* comme dans *Poésie* 41, 42 et dans *Fontaine*. A Paris, il y a eu Audiberti, Guillevic, Rolland de Renéville, Follain, Fombeure, Henri Thomas, Armand Robin, Fieschi, que sont venus appuyer Paul Fort, André Salmon, tandis qu'ailleurs se multipliaient Pierre Emmanuel, Lanza del Vasto, d'autres que je connais moins et que soutenaient Jouve, Supervielle, Aragon, Saint-John Perse. Patrice de la Tour du Pin, revenu parmi nous, fera de nouveau entendre sa voix.

Ici, nous avons eu notre part dans cette levée des poètes, notre large part. Et cela suffit à justifier l'entreprise.

Est-il besoin de dire, à ce propos, que sans Jean Paulhan mon travail eût été beaucoup plus difficile, sinon impossible.

Il faut avouer que le temps n'est guère favorable aux romanciers et aux conteurs et que le petit nombre de nos pages ne nous a guère permis de mettre en valeur une pléiade de prosateurs comparable à celle des poètes. Je crois que la nouvelle et le roman demandent, sinon une stabilité sociale, tout au moins le développement assez long d'un bouleversement pour que ceux qui racontent aient le temps d'amasser leur matière.

Les chroniques de Rolland de Renéville, de Bazaine, de Purnal, de Fieschi et surtout celles de Fernandez maintiennent le fil de la pensée.

Certains m'ont beaucoup reproché de faire *de la* politique dans la revue. J'aime mieux ceux qui me haïssent pour y avoir fait *une* certaine politique. Dieu merci, dans les anciennes N. R. F. on n'a jamais abusé de l'agnosticisme à l'égard de ce souci humain qu'est la politique et qu'un véritable humaniste doit considérer aussi bien que les autres. Si la revue d'avant 1914 montrait son ignorance et son dédain, celle de Jacques Rivière et celle de Jean Paulhan, celle-ci du moins dans ces dernières années, se mêlaient de ce qui, somme toute, les regardait. J'ai donc continué une tradition. Et quoi qu'on pense de ma préoccu-

pation européenne et de mon vif intérêt pour le mouvement hitlérien à travers l'Europe, je trouve qu'il aurait été affreux que dans un lieu de vigilance, comme doit être une revue, le silence se fît sur ce qui se passait non plus à nos portes, mais dans notre cité.

A côté des poètes et des écrivains qui ne sont point touchés directement par la passion du siècle ou qui n'ont pas l'habitude de rendre leur émoi en termes tout de suite déchiffrables, il est bon que deux ou trois hommes — Petitjean, Chardonne, moi — aient exprimé des sentiments et des idées sur la convulsion du temps. Si une seule opinion s'est manifestée, il n'a pas tenu à moi qu'il en fût autrement. Je crois qu'il aurait été possible à certains, s'ils l'avaient le moins du monde voulu, d'exposer dans une mesure discrète mais substantielle, sinon leurs refus, du moins une bonne partie des raisons qui les amenaient à ces refus.

Mais ils ont préféré se réserver pour un futur qui, si jamais il prend corps comme ils le croient, composera pour eux une figure singulièrement surprenante et décevante. Car, en tout état de cause, la France n'en a pas fini avec les occupations, les censures et le débordement sur elle de puissances à qui semble appartenir, avec une évidence qui m'a crevé les yeux depuis longtemps, le nouveau cycle de l'Histoire.

J'ai déjà essayé d'expliquer tout cela et je n'y reviendrai guère, car je n'aime pas me répéter. Je l'ai expliqué avec assez de sobriété la plupart du temps, avec quelquefois des éclats d'humeur que je ne regrette pas, car serais-je vivant si j'étais tout confit dans la modération? Qu'il soit simplement entendu encore une fois ceci : je suis fasciste parce que j'ai mesuré les progrès de la décadence en Europe. J'ai vu dans le fascisme le seul moyen de contenir et de réduire cette décadence, et par ailleurs ne croyant plus guère dans les ressources politiques de l'Angleterre comme de la France, réprouvant l'intrusion d'empires étrangers à notre continent comme ceux des États-Unis et de la Russie, je n'ai vu d'autre recours que dans le génie de Hitler et de l'hitlérisme.

Ceci me paraît, d'ailleurs, une position bien fâcheuse. S'en remettre aux autres de son salut est le signe de la

dernière misère humaine, pour les peuples comme pour les individus.

Mais c'est ainsi que nous sommes aujourd'hui Français. Au-dessus du troupeau qui ne songe qu'à ce qu'il mange ou ne mange pas, les activistes ne voient de recours que dans telle ou telle obédience étrangère. Les uns attendent tout des Russes, les autres des Américains, les autres des Allemands. Or, que donne-t-on au mendiant paresseux? L'aumône, en mettant les choses au mieux.

Il aurait fallu nous sauver nous-mêmes par le travail, la discipline, l'unité. Vichy y a songé, mais Vichy a échoué.

Pour des raisons politiques établies depuis plusieurs années. Le pseudo-fascisme catholique a échoué en France comme il a échoué en Autriche et ailleurs; et il connaîtra encore d'autres échecs, là où il se maintient à l'ombre de quelque grande puissance. Ce n'est pas une solution que de tout faire pour éviter une solution.

Nous ne pardonnerons jamais aux hommes de Vichy, catholiques à demi masqués, démocrates mal lavés — d'avoir gâché la dernière chance de la France de se ressaisir et de se retremper, en maintenant d'abord à tout prix son unité intérieure. C'était possible, mais il fallait pour cela faire la franche révolution du socialisme viril, établir la règle de fer du parti unique.

Fort peu de Français veulent du remède spartiate, le seul. Fort peu de Français veulent quelque chose de clair, à part les communistes et quelques poignées de fascistes dispersés entre la collaboration américanophile, où ils sont les dupes des démocrates, et la collaboration germanophile où ils sont aussi menacés par l'insinuation démocrate.

En tout cas, en dépit de son immense retard à faire depuis deux ans la révolution socialiste en Europe, l'hitlérisme m'a paru et me paraît plus que jamais comme le dernier rempart de quelque liberté en Europe, de ce qui peut être sauvé de liberté en Europe contre la ruée de la Russie et contre les ravages irréparables que déchaînerait un conflit final sur le sol de l'Europe entre l'Amérique et la Russie.

Hitler, pour moi, c'est la fatalité du socialisme accomplie avec le moindre mal. Ce mal est encore énorme au regard de

nos vieilles coutumes, de nos vieilles façons d'être et de penser; mais il est bien certain que celui qui lutte contre la violence toujours accourant de l'Est doit participer de cette violence pour s'y opposer. Lénine a commencé avant Mussolini et Hitler.

Si jamais l'Allemagne se lassait de défendre seule l'Europe contre les coups conjugués de l'Est et de l'Ouest, au moment où les armées communistes déferleraient sur Berlin, le lettré tremblant dans son appartement de Paris ou de province pourrait jeter un dernier coup d'œil sur cette petite revue; du moins il pourrait se dire qu'il y avait eu en 41 et 42 une dernière lueur de conscience dans quelque recoin de l'être français.

*
* *

Et, après tout, il convient de revenir une dernière fois sur la chose russe. Je crois parler au nom de quelques-uns.

Dans ce mois de novembre 1942, quand le mouvement de la guerre entre dans une nouvelle phase, il importe de marquer à nouveau la position que nous avons toujours tenue. Cette position nous semble plus forte que jamais.

Nous avons toujours regardé l'Est. Depuis des années, nous avons toujours considéré qu'en dépit de ses profondes divisions, de ses violentes querelles de nation à nation, l'Europe se trouvait unie au regard de l'Histoire dans un seul bloc, par le danger formidable, absolu que représentait pour toutes ses parties la puissance de l'idéologie communiste maniée par les Russes, maîtres d'un des plus grands empires coloniaux du monde et disposant d'immenses ressources.

Nous répétons ce que nous avons écrit maintes fois depuis deux ans : la seule puissance capable de remplacer l'Allemagne en Europe est la Russie ; le seul système philosophique, politique, économique capable de remplacer le système hitlérien, est le système communiste.

Nous voyons que les seules résistances efficaces qui se soient exercées contre l'Allemagne depuis 1939, ce sont les résistances russes et communistes dans tous les domaines.

Le monde anglo-saxon n'a pu survivre au choc allemand de 1940, au choc japonais de 1941, que grâce à la pression exercée sur la puissance allemande par la puissance russe et au divertissement de la puissance allemande qui en a résulté. En 1942 le monde anglo-saxon n'a pu se ressaisir, s'organiser et se développer que grâce à la vigueur des combats menés par les Russes.

Aujourd'hui, les succès remportés par les Anglais et par les Américains en Afrique ne sont que l'exploitation relativement facile d'une situation qui n'a pas été créée par eux. Certes, les Russes ne pourraient pas continuer la lutte contre les Allemands si les Anglo-Saxons n'existaient pas, mais dans la vie il faut toujours pour faire des calculs justes apprécier avant tout le poids spécifique des forces. Or, dans l'évaluation des forces qui s'opposent à l'Allemagne, il est bien certain que c'est la force russe qui a un caractère positif, incitateur, capable de marquer une situation.

Eh bien, pour nous, ce qui s'est passé jusqu'ici nous paraît la seule figure possible de ce qui pourrait advenir demain si la puissance allemande fléchissait. Le bloc anglo-saxon peut porter des coups à l'Allemagne, la force originaire de ces coups sera venue de Russie et ces coups ne seront jamais qu'un appoint à ceux que la Russie pourra encore porter à l'Allemagne.

Si jamais on voyait la puissance allemande refluer vers son centre, les armées qui avanceraient en Europe avec une véritable vertu d'attraction, avec un véritable prestige de mérite militaire, et de gloire idéologique, ce seraient les armées russes.

Jusqu'ici les armées américaines aussi bien que les armées anglaises n'ont remporté, dans la mesure où elles étaient livrées à elles-mêmes, aussi bien en face des Allemands qu'en face des Japonais, qu'un succès tout à fait récent, de caractère subalterne, après avoir essuyé une longue série d'échecs.

La victoire d'El-Alamein a été remportée sur la Volga et non pas dans le sable africain. Quant à la prise d'Alger, elle vaut la prise de Beyrouth.

Si jamais l'Allemagne se fatiguait d'être seule à défendre

l'Europe, nous verrions s'avancer d'un côté des armées qui auraient remporté des succès tardifs, des succès qui auraient été des résultats et non pas des causes, et de l'autre côté, des armées qui auraient inventé et créé la cause de la nouvelle situation.

Mais il ne faut pas s'en tenir au domaine militaire : le domaine politique et idéologique est beaucoup plus important et, avant et après tout, le domaine militaire ne fait qu'enregistrer ce qui est acquis ou perdu dans le domaine politique. Là, la différence entre la signification d'une marche anglo-saxonne en Europe et la signification d'une marche russe nous paraît flagrante.

D'un côté progresserait une coalition disparate de croyances, d'intérêts, de classes et de partis qui ont fort peu de choses en commun, et de l'autre côté se présentera une puissance idéologique unique et homogène, s'appuyant non seulement sur des armées, mais sur les diverses sections d'une internationale, mises au point depuis plusieurs années et constituant pour les troupes venant de l'Est des renforts prêts à se lever dans chaque pays et habitués à obéir au doigt et à l'œil.

L'avance des armées anglo-saxonnes ne déclencherait dans les pays d'Europe qu'elle atteindrait qu'une émeute négative de rancunes, de vengeances, de restaurations ou un tumulte d'espoirs nationaux qui immédiatement s'opposeraient les uns aux autres, faute du ciment d'une idéologie encore sûre d'elle-même et n'ayant pas été altérée par les catastrophes de la guerre et les efforts mêmes faits pour réparer ces catastrophes. Car les démocraties cessent d'être démocraties dans la mesure exacte où elles sont capables de se défendre.

Au contraire, l'avance des armées russes communistes apparaîtrait comme l'occasion décisive de la reprise d'un développement qui a toujours été systématique et universel, qui a toujours réuni le sang-froid d'une méthode éprouvée à l'enthousiasme d'élans sans cesse renouvelés.

Qu'adviendrait-il enfin si ces armées venues de l'Ouest et ces armées venues de l'Est se trouvaient face à face?

Est-ce que les traités signés pendant la guerre et parta-

geant les dépouilles auraient alors le moindre poids? Non. Il y aurait conflit. Si le conflit pouvait être retardé de quelques mois ou de quelques années, tôt ou tard il éclaterait.

Pour nous d'ailleurs, il nous paraît évident qu'il éclaterait tout de suite et qu'il prendrait instantanément la tournure d'un avantage irrésistible pour ceux qui viendraient de l'Est.

Alors, à ce moment-là, à l'Ouest on regretterait l'Allemagne. Mais que serait devenue l'Allemagne? De quel côté verserait la plus grande partie de cette énorme masse populaire, de cet énorme prolétariat, le plus nombreux et le plus puissant d'Europe?

C'est ici qu'on prend la mesure exacte de l'importance unique du facteur allemand au milieu de l'Europe. C'est parce que nous avons toujours eu la vision complète du rôle primordial en tous temps et dans n'importe quelle circonstance de ce facteur, que nous avons toujours préconisé une politique qui en tiendrait compte de la façon la plus précise, au prix de grands sacrifices particuliers de notre part.

Entre les progrès apparemment égaux du communisme victorieux et des démocraties victorieuses, le choix que ferait l'Allemagne aurait autant d'effet qu'en a eu jusqu'à maintenant son hostilité triomphante contre celles-ci et celui-là. Le peuple allemand, selon la décision majoritaire qu'il prendrait dans un sens ou dans l'autre, apporterait la victoire dans l'un ou l'autre camp.

S'il versait du côté des démocraties, celles-ci seraient enfin obligées de reconnaître que l'Allemagne, bien qu'assaillie et meurtrie par elles, les aurait toujours protégées contre le danger total que représente Moscou pour tout ce qui n'est pas russe et communiste. Mais supposons que par extraordinaire, à la limite de tout possible, l'Allemagne ressentît trop d'amertume de la gageure insensée poursuivie par les Anglo-Saxons de se défendre contre la pluie en se jetant dans la mare, et de l'indifférence non moins insensée des peuples neutres ou occupés pour les efforts qu'elle fait aux confins de l'Est, alors nous verrions une grande partie des soldats qui ont remporté les plus énormes victoires sur

les Russes se joindre à ces Russes qui auraient été les seuls à leur tenir tête. Comment n'aperçoit-on pas que cette conjonction monstrueuse ferait une force instantanément et absolument irrésistible et que ce qui déferlerait vers l'Occident balayerait tout devant soi, aussi bien les vaincus de l'avant-veille que les vainqueurs de la veille?

Comment n'aperçoit-on pas que la proclamation des Soviets à Berlin où les Russes seraient certes avant les Américains, produirait une sensation tout à fait bouleversante non seulement dans tous les partis communistes d'Europe, mais aussi dans toutes les masses incertaines — et aussi chez les adversaires les plus déterminés de ces partis communistes, lesquels adversaires perdraient définitivement tout espoir et toute velléité de résistance.

Comment réagiraient devant ce flot chargé de victoire, d'enthousiasme, d'universalité et de terreur les armées anglo-saxonnes ébranlées depuis des mois par les effets de l'alliance avec les Soviets et qui n'auraient pas pour résister au prestige des vrais vainqueurs le sentiment d'avoir été les plus glorieuses?

C'est parce que nous avons toujours eu devant les yeux la possibilité de ce développement effroyable que nous avons toujours tout essayé pour apaiser la douleur aveugle des patriotes prêts à sacrifier à de terribles alliés la Patrie sous prétexte de la sauver d'un ennemi beaucoup moins dangereux, et pour aviser cet ennemi d'avoir à agir à fond dans le domaine de la politique intérieure européenne et de montrer dans la construction immédiate de la nouvelle Europe, autant de rapidité, d'audace et de valeur que dans les opérations militaires qui préparent cette Europe mais qui ne la font pas.

DRIEU LA ROCHELLE.

NOTES

LA PEINE CAPITALE, par *Roger Lannes* (Denoël, éditeur).

Dans une préface, l'auteur tient à nous préciser : « *Ce livre est né sur la paille, dans le grenier d'une ferme, non loin de Saint-Quentin. Mes camarades se réveillaient à l'aube avec des bourrades de collège. Il fit rapidement froid et la terre pluvieuse collait aux bottes.* » C'est la preuve qu'en semblable situation, un poète peut encore retrouver ce qu'on est convenu d'appeler sa « tour d'ivoire ».

Dans ces pages où Roger Lannes veut comme forcer dans leurs plus obscurs retranchements le lyrisme et l'épopée, on découvre un sens certain de la grandeur et une authentique fierté. On y trouve aussi une sorte d'élégance défensive avec laquelle il va au-devant de toute une critique dont il semble deviner les réactions : « *On voudra bien pardonner à ce livre* — écrit-il — *d'avoir fait du mystère comme un vaisseau attaqué fait de la fumée.* » Cette fumée pourtant s'ordonne en images aux plis baroques et douées comme l'art baroque lui-même d'une vertu incantatoire dans des drapés violemment théâtraux, dans des inflexions torturées.

C'est, d'ailleurs, par la force de son tempérament même que le style de Roger Lannes se laisse volontiers aller au panache, à la crispation, à l'invocation précieuse mais néanmoins émue, et l'on ne s'étonne pas de voir l'auteur des *Voyageurs étrangers* saluer au passage la mémoire du grand poète prophétique que fut Milosz : « *Et vous qui enseigniez, Milosz, ce que l'avenir fabriquait derrière le mur, vous avez pris le mal de la terre avant qu'il ne se révèle, comme le saint couché sur le lépreux.* »

Sous le dehors de ses phrases fastueuses, *la Peine capitale* reste un ouvrage d'une réelle intensité et qui garde en ses meilleures pages quelque chose de grave, d'impérieux, de flamboyant, en quoi réside sa beauté. Dans ces transpositions apocalyptiques de moments qu'il

a vécus alors que « *la crise de la solitude était à son comble* », on ressent, s'imposant au poète, la présence, le cheminement, l'éclatant mystère du sang et la force triomphante des mythes

JEAN FOLLAIN.

*
* *

GRAF HERMANN KEYSERLING :

Betrachtungen der Stille und Besinnlichkeit. (Eugen Diederichs Verlag, Jena 1941.)

Le dernier livre du comte Keyserling se présente comme un bréviaire de la vie spirituelle. Il ne suppose pas la connaissance de la philosophie que son auteur a exposée dans ses autres ouvrages et il s'adresse à tous ceux que la religion sollicite sans les avoir encore conquis.

C'est en effet à propos des limites de la religion et de la psychologie que Keyserling a été amené à écrire le chapitre qui devint la cellule-mère de son livre. En se référant aux travaux de Jung, plus ou moins déformés par certains disciples, on a cru parfois que cette école de psychanalyse avait exploré le domaine subconscient où se trouverait le mot de l'énigme religieuse. Or Keyserling — en mettant d'ailleurs Jung lui-même hors de cause — montre, il nous semble, de façon décisive, que des investigations de ce genre, si instructives, justes ou fécondes qu'elles puissent être, demeurent sur un plan qui n'est en aucune façon celui de la religion. Confondre les deux plans, celui de la religion et celui de la science (ici science psychologique), c'est chevaucher deux domaines essentiellement différents et s'abuser par des similitudes de langage. Toute religion va du dedans au dehors, pose un acte de foi, affirme et, en un sens, se révèle créatrice : elle ne décrit pas, elle ne reçoit pas son enseignement de faits constatés au dehors, elle apporte elle-même son levain. *Credo ut intelligam*... « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé... »

La langue allemande permet ici des formules particulièrement heureuses : d'un côté il y a des *Erscheinungen*, de l'autre des *Entscheidungen*, ce qui veut dire, en sacrifiant les assonances, d'une part des phénomènes, ce qui se présente comme un fait, une donnée imposée, et de l'autre des décisions qui sont de l'ordre de la volonté, de l'option, du caractère. La religion n'est pas un reflet, mais un foyer; elle n'endosse pas, elle crée. Le psychologue ne voit que l'âme empirique et il n'analyse que sa projection parmi les faits. L'âme religieuse au contraire se sent re-liée à quelque chose d'autre que les

faits et elle pense que c'est « Dieu qui prie dans l'homme ». Cette attitude, les âmes non religieuses ne peuvent la comprendre. Le moi est comme enraciné dans un monde plus profond d'où lui viennent la sève et la vie. Si on appelle ces couches profondes le Soi (Selbst), il n'a avec celui de Jung de commun que le nom, car il est l'Être des mystiques et toute observation *a posteriori* ne peut qu'en donner une image traduite dans le langage de la science, c'est-à-dire tombée hors de la sphère religieuse.

Ce bréviaire de la vie intérieure s'attachera donc d'abord à préciser ces notions fondamentales de l'Être et du Moi (ce qui revient à définir l'attitude de l'homme envers lui-même, envers la meilleure expression de son être), l'égoïsme, le désintéressement, le renoncement, les rapports du Toi et du Moi. Or la façon dont le problème est posé laisse apercevoir des perspectives nouvelles. Cette distinction entre le Soi et le Moi, qui n'accorde au Moi que la valeur superficielle de la personne au sens étroit (on sait que « persona » est en latin le « masque » de l'acteur) condamne l'égoïsme ou plutôt le dépasse et liquide le problème parce que l'égoïsme reste attaché à la périphérie de l'être.

Mais, précise Keyserling, aucune religion n'a jamais condamné le *Selbstsuchen*, la recherche de son âme. Le Selbst, l'être profond, est en réalité le sujet absolu, celui qui n'est jamais captif du monde extérieur; il est la force interne qui parle en nous, qui commande et qui construit. Ainsi s'impose cette notion complexe de *Abgeschiedenheit* qui joue un si grand rôle dans toutes les mystiques et qui est à la fois le détachement du moi, la retraite, le retour à la vie intérieure, le dépouillement et aussi le lieu d'asile où l'homme retrouve dans le renoncement les plus hautes valeurs spirituelles.

Il faut lire les pages lourdes de sens humain, d'expériences réfléchies, où l'auteur déroule sa méditation de philosophe, de musicien et de poète en usant à la fois, selon la manière qui lui est propre, de plusieurs claviers : les sonorités du langage y ont des harmoniques inattendus et les jeux de son orgue évoquent tour à tour dans une symphonie pleine et richement contrepointée les idées que les dénominations coutumières semblaient condamner à s'exclure ou à se combattre.

Nous retrouvons entre autres cette idée, déjà vivante chez Gœthe, que le particulier (ou l'unilatéral) est un des plus sûrs chemins vers l'universel. Les fortes personnalités, qui ont commencé naturellement par l'affirmation souvent indiscrète de leur moi, iront plus vite et plus sûrement que les autres vers cette forme de renoncement qui dépasse et anéantit l'égoïsme vulgaire en l'absorbant. Car il faut avant tout « se prendre au sérieux », entretenir en soi l'élan créateur,

l'effort continu, le *Streben* qui porteront tous leurs fruits dès que le dépouillement sera accompli.

Ainsi les rapports de l'individu et de la communauté apparaissent sous un jour nouveau où les polémiques courantes perdent leur sens et leurs arguments. Les plus nobles vertus, celles où l'âme trouve sa pleine réalisation, c'est-à-dire se trouve en réalité elle-même dans ce qu'elle a de plus authentique, apparaissent comme des émanations de la communauté spirituelle qui nous entoure et nous régit à la manière d'un destin. Mais ce destin appelle notre amour, l'*amor fati*, et ces vertus sont rayonnantes, « vertus qui donnent » et qui, en retour, n'attendent rien. C'est en se donnant que l'on se trouve. Ainsi le Toi et le Moi, qui posent les problèmes de l'égoïsme et de l'altruisme, sont ensemble dépassés. Comment parler de renoncement quand l'élan instinctif est la générosité? La culture du devoir austère et rudoyeur, la *Soll-Kultur*, celle de l'impératif catégorique qui reste chez Kant « le mauvais côté de l'esprit protestant », fait place à celle d'un rayonnement naturel et libéral. Keyserling concilie ainsi Schiller et Nietzsche, la « belle âme » et Zarathustra.

Il y aurait une étude à faire sur l'idéal humain d'après Keyserling et elle pourrait avoir une singulière ampleur. Particulièrement instructives sont les pages où il distingue la Culture de la vérité (vérité qui peut briser les cœurs, mais qu'il faut qu'on dise), Culture de la beauté (les Grecs) et au-dessus de l'une et de l'autre cet humanisme qui n'est pas fondé sur un principe abstrait, sur une définition de l'homme, mais plutôt sur le respect, la « courtoisie », Hombria (voyez les *Méditations sudaméricaines* de l'auteur), et qui peut impliquer la passion ou la colère mais admet l'homme tout entier, avec sa dignité et son honneur, — qu'il s'agisse de soi-même ou d'autrui. Le contraire d'humanité, dit Keyserling, n'est pas la volonté de destruction, mais « l'objectivité froide ».

Les limites d'un bref compte rendu ne nous permettent pas d'esquisser cette étude, elles nous interdisent même de signaler encore tout ce que ce livre contient d'idées organiques et suggestives : sur le travail créateur et le travail stérile (créer pour savoir ce que l'on veut), l'artiste et l'homme d'action; le sens et le poids du silence, la valeur spirituelle des loisirs; la culture de l'esprit et celle de la personnalité (contre Klages qui oppose la Terre et l'Esprit, Keyserling parle de polarité, de lien nécessaire, de fécondation mutuelle); les pages sur de Tarde et Gustave Le Bon qui mettent en relief l'action vivante des impondérables qui sont dans la personne humaine, ne constituent en aucune façon la « persona », le masque superficiel, mais sont la substance radio-active dont l'œuvre écrite ne garde souvent pas l'énergie; enfin, sur l'éducation et sur son contraire, ou

plutôt son complément indispensable, « l'inspiration », qui provoque l'éveil par une technique que soutient une sorte de magie et qui satisfait à la fois au *gnôti seaûton* de Socrate et au *Werde der du bist* de Nietzsche.

Avant de terminer, rappelons cependant cette remarque de Keyserling sur la Discussion, car elle montre de façon frappante combien cette pensée est avide de plénitude et opposée dans son essence à tout ce qui détruit ou désagrège. Toute discussion qui n'est pas condamnable sans appel est comparable, dit-il, à l'antagonisme de l'homme et de la femme, à cette lutte qu'est au fond l'amour dans son désir de possession : les deux partis ne veulent pas se vaincre, mais s'unir et créer un troisième être, issu de leur substance.

MAURICE BOUCHER.

***

LA PENSÉE DE JAWAHARLAL NEHRU

Dans les trop rares informations qui nous arrivent de l'Inde, le nom qui revient le plus souvent, après celui du cher Gandhi, c'est celui du pandit Jawaharlal Nehru.

Pandit : ce mot n'est pas compris de tous. Parmi les lettrés indous on distingue les *pandits* et les *babous*. Les *babous*, formés aux méthodes occidentales, ont fait surtout des études anglaises. Les *pandits*, riches d'une culture plus traditionnelle, ont surtout consacré leurs efforts au sanscrit et à son immense littérature. Dans la plus grande partie de l'Inde, ce titre n'est donné qu'aux érudits renommés pour leurs vastes connaissances; mais il est accordé de droit à tous les brahmanes du Cachemire.

Jawaharlal Nehru est le fils d'un homme remarquable, qui, avant lui, a joué un rôle de premier plan, Motilal Nehru (1861-1931). Le pandit Motilal Nehru, brahmane du Cachemire, était avocat au barreau d'Allahabad : renommé pour son éloquence, il jouissait d'une grande fortune et fréquentait avec satisfaction la société européenne. C'est seulement après la guerre mondiale de 1914-1918 qu'il prit figure d'opposant. Il partagea l'indignation de l'élite indoue contre la perfidie de l'Angleterre, qui, pendant la tourmente, avait promis à l'Inde des libertés accrues, et qui les lui refusait, une fois le danger passé. Il accepta la présidence du *Congrès National*, dressé contre la domination britannique, participa à la campagne de *non-coopération* recommandée par Gandhi, se fit un devoir de renoncer à sa brillante situation d'avocat, fut emprisonné. Devenu président du

parti *Swaraj*, il rédigea le rapport fameux — connu sous le nom de *Nehru report* — qui définissait le régime de dominion réclamé pour l'Inde.

Motilal Nehru avait fait donner une excellente éducation à la fois indoue et anglaise à son fils Jawaharlal — « le joyau de l'Inde » —. Celui-ci fut, en Angleterre, élève au Collège de Harrow, puis étudiant à Cambridge. Revenu en sa patrie, il devint très vite l'un des leaders de la jeunesse, fut alors considéré comme le chef de la tendance dite extrémiste. Bien qu'admirant et adorant son père, il se sépara de lui à diverses reprises, vota contre le rapport Nehru : il ne se contentait pas de l'état de dominion, il réclamait pour son peuple une totale indépendance. Il attachait aussi plus d'importance qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, aux problèmes d'ordre économique; il exigeait une transformation non seulement politique mais sociale, voulait l'émancipation des paysans, victimes à la fois de l'État, des grands propriétaires et des usuriers.

Ayant eu, en 1900, le privilège de visiter l'Inde, j'avais passionnément admiré la grandeur de cette civilisation magnifique et constaté la misère actuelle de ce peuple, cruellement exploité et stupidement méprisé par ses maîtres. Je suivais, dès lors, avec une sympathie lointaine les progrès du mouvement libérateur.

En août-septembre 1927, j'eus la joie de faire la connaissance de Jawaharlal Nehru. Je passai avec lui une vingtaine de jours, en Suisse, au bord du Léman, à Gland, lors d'un congrès consacré à l'étude des rapports entre races blanches et races dites de couleur. Avec le grand biologiste sir Jagadis Bose, Jawaharlal Nehru y représentait l'Inde britannique. Tout de suite je fus séduit par sa personnalité, d'une rare distinction : un beau visage ovale et imberbe, couleur de bronze clair; un large front prolongé par un crâne découvert, évocateur d'intelligence; d'admirables yeux brun foncé, révélant une vie intérieure riche et profonde; sur tout le visage, une expression complexe où se mêlaient énergie et douceur. Cet Oriental portait le costume européen avec une exceptionnelle élégance, témoignant de ses habitudes à la fois sportives et mondaines. Froid d'aspect, au premier abord, il s'animait dès qu'il avait l'occasion d'exprimer ses sentiments intimes, ses idées chères; très vite, alors, il réussissait à communiquer son ardeur, son enthousiasme passionné. Lors d'une conférence que j'eus l'honneur de présider, et où, en un anglais impeccable, il nous fit connaître la triste situation du peuple indou, j'ai vu sa sincérité chaleureuse émouvoir même ceux des auditeurs qui comprenaient mal ou ne comprenaient pas ses paroles.

*
* *

Quelques années après cette première rencontre, Nehru me fit l'amitié de me donner trois volumes écrits par lui, publiés en 1935, par la maison Kitabistan d'Allahabad. Peut-être n'y a-t-il pas beaucoup d'exemplaires de ces livres en Europe : notre Bibliothèque Nationale ne les possède point.

Ces ouvrages contiennent les lettres écrites, en anglais, par Jawaharlal à sa fille Indira : les journaux nous ont appris qu'en septembre dernier, à Allahabad, la police anglaise arrêta cette jeune femme et son mari, Férézé Gandhi, qui tentaient d'organiser un meeting.

La plupart de ces lettres ont été écrites dans les prisons où Nehru, bien avant le soulèvement actuel, a passé plusieurs années d'une vie noblement consacrée au salut de son peuple.

Le premier de ces livres est intitulé *Letters from a father to his daughter* (*Lettres d'un père à sa fille*). Indira est alors âgée de dix ans. Son père lui apprend, en une forme admirablement adaptée à l'intelligence enfantine, comment s'est constitué le monde, comment est apparue la terre, comment ont évolué les animaux et les premiers hommes, comment ont été créées les premières sociétés. Cet exposé clair et vivant, où de discrètes suggestions morales se mêlent à la présentation des faits et des hypothèses, pourrait servir de modèle aux ouvrages du même genre. On ne peut mieux amener un enfant à réfléchir sur le monde, ni mieux l'engager à interpréter ce qu'il peut observer lorsqu'il lit dans « le livre de la Nature ».

L'autre ouvrage, en deux énormes volumes (1.569 pages *in-octavo*) est intitulé *Glimpses of world history* (*Coups d'œil sur l'histoire du monde*). Indira est alors âgée de quatorze ans. Son père lui expose ses points de vue sur l'histoire universelle, depuis les plus antiques civilisations jusqu'à cette année 1933, où sa clairvoyance lui révèle, s'avançant sur le monde, « l'ombre de la guerre » (p. 1485).

Histoire vraiment universelle : si l'on a pu accuser certains historiens français d'« européocentrisme » ou même de « gallocentrisme », l'écrivain indou échappe à un reproche analogue. Il a grand soin de rappeler à sa fille que « l'Inde, si vaste soit-elle, n'est qu'une petite partie de la surface terrestre » (*Letters*, p. 1). « L'histoire est un tout » (*Glimpses*, p. 2). Dans cette correspondance, l'Asie n'est pas exagérément avantagée par rapport à l'Europe; elle est seulement remise à la place qu'elle devrait partout occuper, et qu'on ne lui accorde pas toujours.

Il est amusant de voir comment le penseur indou présente quelques personnages de l'histoire européenne particulièrement connus de

nous : Alexandre le Grand, « un fameux conquérant mais un vaniteux jeune homme » (p. 70); Jeanne d'Arc, une des héroïnes d'Indira (p. 368), que celle-ci rêve d'imiter (p. III); Napoléon, qui fut un des héros préférés de Jawaharlal pendant sa jeunesse, mais qu'il a jugé moins grand à mesure qu'il l'a mieux connu (p. 597), etc.

Si l'on n'oubliait point la brûlante actualité politique, on pourrait surtout chercher en ce livre ce que l'auteur pense de la situation faite à son pays par ses maîtres étrangers, depuis qu'ils le dominent. On admirerait la netteté avec laquelle il analyse la colonisation impérialiste caractéristique des XIXe et XXe siècles (pp. 622 et suiv.). Non sans fierté, Nehru écrit à Indira : « Dans l'Inde d'aujourd'hui, nous faisons de l'histoire : vous et moi avons la chance de participer nous-mêmes à ce grand drame » (p. IV). Le patriote indou prophétise, dès 1932, la fin de l'Empire britannique (p. 646), comme il annonce ailleurs « le crépuscule du capitalisme » (pp. 90-91). Dans ces lettres à sa fille, il a souvent l'occasion d'exprimer son amour passionné pour sa mère l'Inde. (Si le terme européen de *patrie* évoque plutôt le pays des pères, « en sanscrit et en hindi nous parlons de notre patrie comme d'une mère, *motherland :* que préférez-vous ? » demande Nehru à Indira [*Letters*, p. 49].

En cet article, conformément à l'esprit de la *Nouvelle Revue Française*, on retiendra surtout quelques pensées se rapportant à la vie littéraire et aux aspects intellectuels de la civilisation.

***

Nehru est amené à prendre position sur les problèmes traditionnels que posent la méthode et le but de l'histoire; problèmes auxquels vient de rendre une particulière actualité la *Pétition pour l'Histoire* de M. A. de Monzie. L'attitude du révolutionnaire indou est, sur ce point, d'une raisonnable modération.

Il faut reconnaître les bienfaits du passé : c'est à lui que nous devons notre civilisation, notre culture, nos connaissances d'un certain nombre de vérités; mais nous avons moins de devoirs à l'égard du passé que du futur : « car le passé est passé, irrévocable; le futur est à venir, et peut-être pourrons-nous quelque peu le modeler... Mais souvent le passé est jaloux du futur, il nous impose une terrible emprise : nous devons lutter pour nous libérer, pour faire face à l'avenir et pour avancer dans sa direction » (*Glimpses*, p. 1501).

Dans quelle mesure nous aide alors la connaissance du passé ? « L'histoire, dit-on, a bien des leçons à nous donner; mais on dit aussi que l'histoire ne se répète jamais. Les deux affirmations sont vraies : nous n'apprendrons rien de l'histoire si nous essayons de

reproduire servilement le passé, ou si nous attendons qu'il recommence et demeurons passifs; mais nous pouvons apprendre quelque chose de l'histoire si nous avons la curiosité de dépasser les apparences et si nous essayons de découvrir les forces qui meuvent les sociétés » (p. 1501).

Nehru n'exclut pas le récit des guerres et des massacres; mais il préférerait connaître la vie quotidienne des peuples, sur laquelle on a beaucoup moins de renseignements (p. 389). Il comprend qu'on s'intéresse aux actes des grands hommes; mais, d'abord, il ne faut pas donner ce nom aux rois et aux dirigeants, qui « ont besoin de livrées et d'uniformes pour cacher leur nudité ». Les vrais grands hommes ne se soucient ni de titres ni de couronnes. Surtout, ce qu'il y a de « fascinant » dans l'etude du passé, c'est l'histoire du travail, « l'histoire de l'humaine lutte pour la vie » (p. 88).

L'histoire nous fait connaître la lenteur du progrès vers une civilisation digne de ce nom, et de fréquentes rechutes dans la barbarie (pp. 5-7; p. 90). Mais, avec l'optimisme de tous les vrais hommes d'action, Nehru n'admet pas que l'on tire de cette étude, pas plus que de la vie elle-même, des leçons de découragement. « Car l'histoire nous montre la croissance, le progrès de l'homme, la possibilité pour lui d'un développement illimité. Et la vie est riche et variee... il y a la vaste mer, et les montagnes, et la neige, et les glaciers, et d'admirables nuits étoilées (surtout quand on est en prison !), et l'amour familial, et l'amitié, et l'affection des camarades qui luttent pour une cause commune, et la musique, et les livres, et l'empire des idées » (p. 1503.)

Dans l' « empire des idées », l'un des thèmes auxquels se plaît particulièrement cet Oriental européanisé, c'est celui des rapports entre l'Asie et l'Europe. Il aime à les comparer, à les rapprocher ou à les opposer, et à dégager leurs relations aux différentes periodes du passé. C'est à ce sujet que se rattachent les plus intéressantes des grandes vues synthétiques qu'il expose à sa fille en une forme d'une séduisante lucidité. Invitant Indira à regarder une carte du monde, il lui montre « la petite Europe collée à l'immense continent asiatique » (p. 12). Rappelant les découvertes récentes sur la civilisation qui prévalait dans l'Inde du nord bien avant la venue des Aryens, il y a plusieurs milliers d'années, il constate qu'alors « l'Europe devait être un désert » (p. 11). Cependant, grâce à sa culture scientifique et à son développement économique, l'Europe a imposé sa domination à l'Asie. Mais l'Asie s'éveille, surtout depuis la victoire du Japon sur la Russie en 1904-1905 (p. 691).

Bien que se plaisant à comparer Asie et Europe, Nehru se demande, à certains moments, si l'opposition de ces termes n'est pas quelque

peu conventionnelle. « Asie, Europe : ce sont, après tout, des expressions géographiques : les problèmes qui nous font face ne sont ni asiatiques ni européens, ce sont des problèmes humains. Tant que nous ne les aurons pas résolus pour le monde entier, le monde sera troublé... En combattant pour la liberté de l'Inde, nous devons nous souvenir que le grand but, c'est la liberté humaine, qui comprend la liberté de notre peuple et de tous les autres peuples » (pp. 284-285).

C'est en évoquant la future libération de l'Inde que Nehru termine son grand ouvrage. Il adopte comme conclusion un poème de Rabindranath Tagore, extrait du *Gitanjali* ; poème que nous avons la bonne fortune de pouvoir lire en français dans la traduction faite de cette œuvre par notre André Gide (*L'Offrande lyrique*, N. R. F., 1921, p. 47). Le poète adresse à son Dieu cette prière :

« Là où l'esprit est sans crainte et où la tête est haut portée;

» Là où la connaissance est libre;

» Là où le monde n'a pas été morcelé entre d'étroites parois mitoyennes;

» Là où les mots émanent des profondeurs de la sincérité;

» Là où l'effort infatigué tend les bras vers la perfection;

» Là où le clair courant de la raison ne s'est pas mortellement égaré dans l'aride et morne désert de la coutume;

» Là où l'esprit guidé par Toi s'avance dans l'élargissement continu de la pensée et de l'action;

» Dans ce paradis de liberté, mon Père, permets que ma patrie s'éveille ! »

... J'ai récemment voulu faire l'expérience de l'effet qu'aurait sur un public français actuel la lecture de ce poème. Je l'ai adopté comme conclusion d'une conférence faite à Bordeaux, en juillet dernier, sur le thème du progrès « vers la libération de l'Inde ». J'ai senti un grand frisson secouer l'auditoire aux paroles de Tagore traduites par André Gide et résumant les aspirations de Nehru. Le public m'a paru pressentir quelle contribution magnifique apporterait à la civilisation universelle une Inde libérée du joug étranger. Ce peuple, qui a le premier dégagé l'idée de la communion de tous les êtres en l'Être Universel; qui a défini les rapports devant exister entre tous les hommes par la sublime formule : « Tu es cela »; ce noble peuple pourra mieux qu'aucun autre aider à réintroduire dans les âmes la tendance dont l'humanité aura le plus besoin en sortant de l'effroyable guerre : le sentiment de l'universelle fraternité.

FÉLICIEN CHALLAYE.



LE PRINCE, suivi de L'ANTI-MACHIAVEL (Garnier, éditeur).

Lorsque l'ancien secrétaire de la République de Florence dédia *le Prince* à Laurent II de Médicis, se doutait-il de la fortune attendant cette centaine de pages? On aurait peut-être bien étonné Machiavel en lui parlant de machiavélisme : « Politique dépourvue de conscience et de bonne foi », dit le bon Larousse. Que voilà une définition sommaire ! Suivant un procédé courant, elle laisse de côté l'essentiel. Le mot : « politique » seul compte dans cette définition. Le reste est secondaire dans le machiavélisme. Le mot : « politique », seul, serait d'ailleurs peut-être suffisant pour définir le système de Machiavel. Le machiavélisme est l'art de la conduite politique, mais d'une politique seulement préoccupée d'elle-même, de la réussite de ses projets. C'est la politique en soi, s'exerçant et se justifiant dans l'action. Par là, tout le machiavélisme est dans *le Prince*, alors qu'apparemment le souci de l'universalité échappe à Machiavel dans cette œuvre. Il ne s'agissait pour lui que de l'Italie, de son unité, de sa liberté et de sa grandeur. Mais le machiavélisme est là justement : dans le fait que toutes les recherches de Machiavel gravitent autour de cette seule nécessité politique de l'Italie de son temps. Réalisme et sens précis et limité de l'œuvre, telles sont les caractéristiques premières du machiavélisme. Le reste vient par surcroît. Qui veut la fin veut les moyens. Cette formule où l'on résume d'ordinaire le machiavélisme n'en est que la conséquence. Machiavel trouve auparavant sa force dans une vision de la réalité sans artifice, sans peur, sans timidité et sans vergogne : « Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre, que celui qui tient pour réel et pour vrai ce qui devrait l'être sans doute, mais qui malheureusement ne l'est pas, court à une ruine inévitable », écrit-il, et plus loin : « La prudence humaine consiste à estimer comme un bien le moindre mal. »

Machiavel connaît les nécessités vitales de son époque. Son idéal est « conditionné », dirait-on aujourd'hui, par les obligations de la réalité, « d'autant qu'à la fin, le Prince se trouvera avoir été plus humain, en faisant un petit nombre d'exemples nécessaires, que ceux qui, par trop d'indulgence, encouragent des désordres et provoquent finalement le meurtre et le brigandage ». Il a le sens politique véritable, le sens de l'œuvre à entreprendre, le goût de l'action, la passion de créer. Il sait dès l'abord qu'on ne crée que sur les réalités.

Il veut donc énergiquement la fin. Comment ensuite ne voudrait-il

pas les moyens ? Il les étudie, les détermine en vue de la fin. Tous lui sont bons, à condition qu'ils garantissent la fin. Il sait surtout qu'il faut forcer la fortune. Sa phrase est admirable : « Au reste, je pense qu'il vaut mieux être trop hardi que trop circonspect, parce que la Fortune est femme : elle ne cède qu'à la violence et à la hardiesse; on voit par expérience qu'elle se donne aux hommes farouches plutôt qu'aux hommes froids. Aussi se déclare-t-elle plus souvent pour ceux qui sont jeunes, parce qu'ils sont hardis et entreprenants. »

Qu'on ne se scandalise donc point si tous les grands politiques, Henri IV et Richelieu entre autres, se sont intéressés à Machiavel. *Le Prince* constitue le manuel par excellence de la pensée politique, moins peut-être par ses formules, dont certaines sans doute ont vieilli, que par son exemple : celui de la recherche d'une méthode convenant parfaitement à une époque, en vue de réaliser les promesses de cette époque dans le sens de la grandeur. Par là il est aussi le manuel de la valeur politique, car Machiavel insiste sur la grandeur du Prince, celle qu'il doit manifester dans ses actions comme dans sa conscience, la grandeur de celui qui s'applique à répondre avec éclat aux ordres de son destin.

Le Prince, d'autre part, représente par avance l'antidote le plus sûr de l'irréalisme dont malheureusement une partie de l'humanité a voulu se nourrir : il s'agit, bonnes gens, du *Contrat social* de ce grand guignol que fut Rousseau. Machiavel se méfie de la bonté de l'homme, et son Prince gouverne en montrant sa force pour ne pas s'en servir toujours et qu'ainsi on lui sache gré de ne s'en servir point. Rousseau se gargarise de l'homme bon : ça finit par la guillotine et la terreur.

Sans doute actuellement le Chef a succédé au Prince dans le rôle souverain. *Le Prince* contient déjà cependant quelques indications utiles à retenir sur cette voie. La notion de Chef est inséparable de la notion de Peuple, car le Chef est un chef de peuple. Les partisans des méthodes d'autorité n'oublieront point cela sans danger. « Dans nos États modernes, c'est du peuple qu'il importe de mériter l'affection, car il est le plus fort et le plus puissant », indique Machiavel, qui met l'accent aussi sur la stabilité de l'ordre établi, conseille de ne jamais tolérer un désordre pour éviter une guerre, recommande de régler sa conduite sur le temps, et déclare enfin : « Celui qui compte sur un appui étranger sera à la merci de son sauveur. »

Enfin la vigueur de Machiavel s'augmente de sa colère de républicain trompé, trompé surtout dans sa confiance aux possibilités du régime républicain. Cela n'est pas sans laisser dans son œuvre quelque aigreur parfois, mais son jugement n'en est jamais atteint dans sa rectitude. Machiavel connaît bien que s'il combat, il ne

se préserve qu'avec plus de courage contre l'irréalisme de ceux qui voudraient bien agir, mais récusent les moyens. Sa lucidité demeure entière. Il est le théoricien des siècles forts.



La librairie Garnier, qui vient de sortir dans ses *Classiques* une édition du *Prince*, dans la traduction de Giraudet et avec une introduction et des notes par M. Raymond Naves, y a joint dans le même volume *l'Anti-Machiavel* de Frédéric II, avec les corrections de Voltaire. On sait que Frédéric II écrivit cette réfutation de Machiavel alors qu'il n'était encore que prince héritier. Rien n'est plus intéressant que de voir ainsi la différence entre les rêves idéalistes d'un jeune prince, et les nécessités, forcément machiavéliques, de la grande politique. Le futur Frédéric II prend dans *l'Anti-Machiavel* « la défense de l'humanité »; il est curieux de retrouver sous sa plume tout ce qui fera plus tard la phraséologie révolutionnaire, et même une sorte de pacifisme parfois chez ce futur guerrier. Machiavel est traité d'infâme séducteur; on oppose même à son Prince le Télémaque de Fénelon, ce qui est pour le moins comique A tel point que Voltaire, effrayé des déclamations de son disciple, retrouve à leur lecture quelque sens du ridicule et barre sans arrêt. Mais ses corrections prouvent qu'il ne saisit pas davantage que son disciple la hauteur politique du *Prince*. Dans une préface, il définit le système de Machiavel : « L'art d'être méchant », et qualifie Frédéric II de « vertueux auteur », le tout enrobé de raison, de justice et de vertu du genre humain. On n'est pas plus candide. Pauvre Arouet ! La thèse de *l'Anti-Machiavel* se résume en ceci : « La vertu devrait être l'unique motif de nos actions. » Rousseau n'est pas loin.

Sur la fin cependant le politique apparaît en Frédéric II, quand le jeune idéaliste a jeté sa bile. A propos d'Annibal on peut même prendre le disciple des Philosophes en flagrant délit de machiavélisme. N'écrivait-il pas, d'ailleurs, cinq mois plus tard, avant d'entrer en Silésie, et au même Voltaire : « C'est le moment du changeleng total de l'ancien système politique »? Puis, rejoignant en roi la doctrine que combattait le prince royal : « Conserver le rôle d'honnête homme avec des fourbes est une chose bien périlleuse », confie-t-il à son ministre, après Milvitz. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice que déjà dans *l'Anti-Machiavel* il expose sa doctrine du Prince serviteur de l'État, qui sera celle de toute sa longue et noble vie de roi.

En somme, *l'Anti-Machiavel* peut être considéré dans la vie de Frédéric II comme une aventure de jeunesse. Une fois de plus la

thèse de Machiavel se trouve confirmée : les nécessités de l'action emportent les bonnes intentions. Cela aide à comprendre justement à quel point la hauteur d'une vie d'action dépasse les bonnes intentions. N'oublions pas que Napoléon dans sa jeunesse fut un admirateur du faux humanisme du XVIIIe siècle.

CHRISTIAN MICHELFELDER.



LA SÉRIE D'OR, par *E. Béothy* (Chanth).

M. E. Béothy est un sculpteur de grand talent qui est en même temps un mathématicien et, en ce genre, beaucoup plus qu'un amateur. Il vient de publier un livre intitulé *la Série d'Or* qui expose le résultat de recherches faites à ce sujet pendant de longues années. Il s'agit de l'application pratique du Nombre d'Or. On connaît ce fameux rapport mathématique, rapport irrationnel, qui se retrouve partout dans la nature, aussi bien dans les mesures exécutées sur les espèces naturelles que dans les œuvres d'art des grandes époques. M. Matila Ghyka lui a consacré de beaux livres presque complets. Ces livres attendaient leur application pratique, que vient de leur donner M. Béothy.

M. Béothy intègre le Nombre d'Or dans ce qu'il nomme la Série d'Or, méthode mathématique plus maniable et plus pratique que la géométrie qui lui était jusqu'ici appliquée. Cette Série d'Or, dont l'intervention peut être comparée au calcul différentiel de Leibniz, permet l'introduction de valeurs intermédiaires.

M. Béothy a réussi à établir entre la mathématique musicale et celle des arts plastiques une union beaucoup plus visible et compréhensible qu'auparavant. Son travail rejoint celui de M. Pius Servien qui avait jadis appliqué la théorie des groupes à l'étude de la musique.

Le livre de M. Béothy présente l'avantage, pour les artistes, de leur offrir une méthode toute faite d'application basée sur le développement complet de la Série d'Or. Elle est utilisable pour tous puisque l'harmonie à ce niveau joue au delà de toutes les différences de style personnel. Elle joue même au delà des différences de nature puisque à travers le fait physique, l'harmonie de la Série d'Or émeut en nous, par similitude, ce qu'il y a de plus secret dans notre psychisme intérieur.

Jusqu'ici la musique avait le privilège de posséder des lois de composition et d'harmonie dont l'art plastique paraissait manquer sauf des recettes d'atelier qui n'avaient rien de précis. Ces lois de l'harmonie plastique, le Cubisme avait la prétention d'en favoriser

la peinture. C'est pourquoi, à la recherche des valeurs absolues, la peinture cubiste avait abandonné la perspective arbitraire de la Renaissance.

La Série d'Or est beaucoup plus précise et complète. Elle introduit, si l'on peut dire, le calcul différentiel dans la mathématique des proportions, c'est-à-dire la continuité, la variété indéfinie. Elle permet le passage continu entre l'objet et l'être vivant, entre le cristal et l'homme. Elle permet, suivant le noble désir de M. Béothy, une création consciente de la beauté.

Le livre se termine par le développement de l'arithmétique exponentielle de la Série d'Or, c'est-à-dire de séries d'or fondées sur des unités différentes, ce qui permet toutes les applications pratiques possibles, but précis de cette belle étude.

LUC BENOIST.

*
* *

LES SCIENCES DE LA VIE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES, par *Émile Guyénot* (Albin Michel).

A l'analyse sommaire, nous sous-estimons souvent l'effort de création que représente pour la pensée humaine le progrès scientifique. Certes, nous n'ignorons pas que dans les dix à quinze dernières décades ce développement a connu un rythme très rapide; nous réalisons que le XVIIIe siècle ne concevait pas la vérité scientifique comme le XXe, et que la représentation que l'on se faisait de la matière et de la nature, à cette époque, marquait sur l'époque de Pline et Strabon un perfectionnement sensible.

Ce qui nous échappe en général dans l'histoire des sciences, c'est la qualité de l'apport individuel ou collectif d'une époque déterminée. Ce que nous ignorons, ce sont les difficultés qui ont entravé le développement et la maturité d'un concept. Alors que l'évolution des idées nous semble procéder d'un effort régulier et continu, mille circonstances ont contrarié cette gestation. Le respect des traditions, les influences religieuses, les contingences personnelles sont, avec bien d'autres, quelques-unes de ces circonstances.

Il est certain qu'un Buffon et qu'un Lavoisier n'ont pu attacher leur nom à une période scientifique que parce qu'ils occupaient un certain rang social. Alors qu'un Lamarck a fait œuvre durable malgré un sort défavorable rencontré tout au long de sa carrière. Peut-être même à cause de cela.

Nous avons trop tendance, également, à ridiculiser l'importance qu'ont eue, en leur temps, des conceptions auxquelles les faits nou-

veaux donnent maintenant un caractère puéril. Peut-on dire s'il était plus difficile à Aristote, en son temps, d'élaborer sa conception de l'univers; à Lamarck de penser, au XVIIIe siècle, le transformisme; ou à de Vries de découvrir, à la fin du XIXe, le mutationnisme?

Certes, entre les hypothèses qui ont été fécondes, et celles qui demeurèrent stériles, il faut savoir distinguer; mais il existe une justice historique élémentaire, qu'on ne saurait négliger sans s'exposer à ne rien comprendre à la philosophie scientifique. Un livre comme celui du biologiste genevois Émile Guyénot est, à ce point de vue, une œuvre des plus utiles.

Ce n'est point arbitrairement que l'auteur s'est attaché à écrire l'histoire des sciences de la vie pendant les deux siècles extrêmement féconds qu'on été le XVIIe et le XVIIIe. Il est vrai que ce volume n'est qu'un élément d'une vaste fresque retraçant l'évolution de l'humanité, œuvre dirigée par Henri Berr; cette exigence du programme d'une collection mise à part, il reste le fait que cette époque fut celle d'une progression décisive de la pensée; les esprits se libèrent de l'enseignement traditionnel, hérité des anciens, pour en arriver aux idées lamarckiennes. On sait quel retentissement la théorie de l'évolution eut sur la biologie moderne.

La science d'Hippocrate et celle de Galien écrasent lourdement le début du XVIIe siècle sous l'hypothèque de leur tradition scolastique. Bien que des hommes comme Vésale sachent très tôt discerner les erreurs et les dénoncer, leurs voix sont peu écoutées. Nous assistons alors à une floraison de systèmes, d'interprétations, d'explications, aussi bien en ce qui concerne la systématique que l'anatomie, la physiologie ou le problème de la génération. Parfois une intelligence plus compréhensive s'approche du réel. Mais combien ce réel est encore lointain de celui que nous connaissons. C'est Linné donnant aux naturalistes un système de classification qui, dans son principe, vit jusqu'à nous. C'est Harvey découvrant la circulation sanguine; Lavoisier créant la physiologie expérimentale. C'est surtout de Réaumur fondant, peut-on dire, cette lignée d'observateurs que vit éclore le XVIIIe siècle.

Mais il ne s'agit encore que de tendances sporadiques. Souvent sans lendemain. Des jalons posés dans le temps. Un siècle nouveau devra prendre jour avant que l'essor ainsi amorcé soit repris par de nouveaux naturalistes.

Il est, en certaines époques de la science, des problèmes auxquels l'esprit se heurte, comme devant un obstacle irrenversable. Pour ces problèmes un ordre d'explications est admis, dont l'origine peut se discerner dans les écrits des plus anciens philosophes. Autrefois il satisfaisait l'esprit. Mais les faits nouveaux sont venus ajouter trop

de contradictions à l'armature volontairement imprécise du système, pour qu'un malaise ne se manifeste point chez tous les hommes passionnés par ces études.

Certains pourraient entrevoir la marche nouvelle. Mais il leur faudrait faire table rase d'un si grand nombre d'idées reçues qu'ils hésitent à comprendre; parfois cette vérité nouvelle, ils la jugent erronée, en prenant pour terme de comparaison les anciennes idées. Souvent, ils sont incapables de cet effort intellectuel; mieux, ils ne le désirent pas.

De ces hésitations, de ces timides avances suivies de reculs prudents, l'histoire du problème de la génération présente peut-être le plus d'exemples. Ovistes et animalculistes s'affrontent, au cours de ces deux siècles qui s'achèvent dans l'incertitude la plus complète. Des théories, comme celle de la préformation et de l'emboîtement des germes, aboutissent à des conceptions inacceptables; telle, par exemple, celle-ci : les lombes d'Adam, ou celles d'Ève devaient renfermer, à la création, toutes les générations futures, chaque être étant déjà préformé dans les éléments reproducteurs de ses ancêtres.

Cependant, si la science officielle ignore en général les nouvelles conquêtes de la pensée agissante, on assiste peu à peu à l'abandon des traditions scolastiques. L'esprit se satisfait moins facilement des explications fantaisistes, des arguties spécieuses, il exige avec plus de sens critique que le verbalisme cède la place à la certitude scientifique.

Cette maturation est aidée par l'atmosphère générale du XVIIIe siècle. En particulier, dans la genèse des théories transformistes, l'émancipation des esprits par rapport aux dogmes religieux, sous l'influence notamment des encyclopédistes, est un facteur décisif. Lorsque Buffon publie, en 1744, la *Théorie de la Terre*, ses idées font scandale, car elles ne tiennent aucun compte de la Genèse. La Sorbonne exige une rétractation; Buffon s'y soumet et désormais n'écrit qu'avec une extrême prudence.

Aucune manifestation hostile de l'opinion publique ou des corps constitués n'accueille au contraire le *Discours d'ouverture* de l'an VIII (1800) de Lamarck. Désormais, rien n'interdit donc un renouvellement des conceptions biologiques. C'est à cette tâche féconde qu'avait préparé le labeur ingrat des XVIIe et XVIIIe siècles.

MAURICE DAUMAS.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

CHANSONS DES EAUX DOUCES

A P. D. L. R.

I

Sous l'arc-en-ciel.

(Rêverie du pont au Change au pont Saint-Michel.)

A la flèche dorée de la Sainte Chapelle se bercent les grains bleus de la pluie suspendue.

Un rayon du soleil, navette en ses dentelles, y brode les reflets miroitant vers la nue.

Goutte à goutte l'ondée est bue par la colombe qui tourne tout autour de l'œuvre fine et rare

sous l'arche révélée au ciel, mais le soir tombe, cependant que se dresse encor plus haut le phare

d'où s'exalte Paris, cette elfine élancée, l'élégance de ta pensée.

II

Le jet d'eau.

(Rêverie sur un banc du Luxembourg.)

Au ciel de mes vingt ans ou du moins aussi bleu, fusée de souvenirs, offre-toi, jet d'eau blanc.

Cette gerbe est pour vous, Manon des jours heureux, pour vous cette autre, eh! oui, Jeanne des soirs troublants.

Plus souple vers l'azur et déchiré des sylphes, voilà tout un bouquet de rosée pour Thérèse :

où donc est-il son fin petit nez qui renifle? au paradis? eh non, cendre au Père-Lachaise.

Plus haut cet arbre d'eau qui rechute pleureur, en saule d'Ophélie, est pour vous, Amélie,

et pour vous, ma douceur, ma douleur, ma folie, Germaine Tourangelle, ô vous la plus jolie,

le fluide arc-en-ciel s'égrenant sur mon cœur.

III

La petite source et la petite fée.

(Rêverie en mon jardin de Bicêtre.)

Je laisse à George Sand la Creuse, à Balzac l'Indre, notre Seine à Villon, à Moreau la Voulzie,

itou l'Iton au clerc féru de poésie ébroïcienne, moi je ne sais que peindre

sourceau, lac japonais, roseaux de mon jardin pas plus grand qu'un mouchoir de priseur, et encore!

jet d'eau, jeux d'eaux où l'hydromètre va bon train, l'hippogriffe léger coureur de météores.

— « Mais l'hippogriffe est un cheval-oiseau, mon maître! » — Que dis-je! un fin prodige errant sous mes lunettes,

un cheval-oiseau-mouche, un Pégase? — oui, peut-être — que sous des roseaux nains chevauche une féette

nommée Ilse ou Ilsette ou Miette et peut-être, aussi, ma Petite-âme-de-petit-poète.

Je laisse à George Sand la Creuse, à Balzac l'Indre, notre Seine à Villon, à Moreau la Voulzie,

comme aussi leur — et non la mienne — poésie, et la gloire ici-bas que je ne sais aveindre.

IV

L'Authie.

(Rêverie en consultant « Joanne ».)

Le petit fleuve de l'Authie naît au hameau de Rossignol, près de Coigneux, et mi-parti en Pas-de-Calais et en Somme : quelle musique! — Mais en somme, c'est Joanne que je copie.

Que fait l'Authie à sa naissance et puis dans son adolescence? Il s'élance, il court, même il danse, frôle Vauchelles et Doullens, fournit de poissons bleu-faïence

Auxi-le-Château-sur-Authie, Vitz-sur-Authie et lès-Authie-Boufflers, Dompierre-sur-Authie, et pas très vieux comme l'on pense (il est si petit! si gentil! col marin blanc sur bleu coutil)

se meurt entre deux champs d'orties — bleu de rêve — en la baie d'Authie... ainsi, la, do, ré, mi, fa, sol, finit le chant de rossignol du petit fleuve de l'Authie, en Pas-de-Calais et en Somme :

quelle musique! — Mais en somme, c'est Joanne que je copie.

V

L'IMMOBILE PÊCHEUR.

(Rêverie nocturne sur le pont de Pont-de-l'Arche.)

Le soleil meurt au fond des bois. Chut! c'est l'heure où le barbillon — l'arc de son dos tendu vers moi — s'élève des cailloux du fond.

Chut! rossignol, fauvette sombres, chut! carriole sur le pont, chute des feuilles, chut! moins prompt, le choc sur l'eau floue de leurs ombres.

Du haut de ce pont descendue, ma ligne est la suite d'un bras auquel fait suite et jusqu'aux nues le bras du Dieu qui me créa.

Une inflexible volonté, barbeau, te fera voir, ce soir, que ton dos où le soir se moire s'ajoute à mon éternité.

Mais non, trépassé le passé, présent, avenir vont glisser... *Lui* ne mordra pas, je le sais, pas plus que je ne démordrai.

Banc d'étoiles qui nages, en marche vers un gouffre ample et solennel, pris au filet de Dieu sous l'arche, vois-tu pêcher l'homme éternel?

VI

Au pays des Morins.

(Rêverie en souvenir de souvenirs.)

Qui babille et chantonne et roucoule et ronronne? C'est la terre des rus, c'est le pays briard où vont Petit et Grand Morin, vifs et traînards, se creuser des lits droits ou en semi-couronne

entre vos pentes emmamelonnées de cimes d'arbres, coteaux verts, coteaux bleus sérénissimes, faisant briller sous maints castels des cascatelles, vrais désespoirs des peintres, un tel, un tel, un tel.

Peintres assis, foulard au col, chef-d'œuvre aux doigts, rendez-nous les velours de ce pays déclive, où l'on se baigne et pêche en eau gourde, en eau vive, où la palette est reine, où le génie est roi!

En outre paradis, paradou, part-idée, ce fief de Mac-Orlan (qui le fut de Frédé), cor' de Francis Jourdain, de Servin Amédée, et de la nymphe rose qui m'y a guidé,

la nymphe aux cheveux d'or, la Marguerite ô gué, s'échappant d'une ronde de petites filles, pour m'aider à franchir tes gués, pays d'eau gaie qui chantonne et roucoule et jabote et babille.

VII

Sur le fleuve enjoué.

(Rêverie en Seine.)

Dans la brume irisée où le fleuve est la harpe de l'aurore enchantant courlis, écluse et carpes, l'écluse joue aux grâces avec des auréoles. Courlis de rosée gris et carpes cabriolent.

Barque, piquant d'un nez retroussé par Éole, encense et, bas et haut, sur la vague frivole, des joues de ta voilure à ton drapeau pimpant, recueille du zéphyr les petits patapans.

Je vogue — ailé navigateur de l'irréel espace ample, fin, large, étroit, selon, flottant, que le fleuve est ruban d'eaux ou rayon de ciel — je navigue à l'aurore et j'ai le cœur content.

Soucieux cependant de n'aller point gésir parmi les roseaux-nymphes dont l'envol s'amuse à bercer l'âme des noyés sans repentir — ni de me poudroyer dans l'éternelle écluse.

VIII

Heure dernière.

(Songerie en Loire.)

Le regard du Soleil s'abaisse à l'horizon sur une longue larme ou bien sur ce lent fleuve, il se rouvre et veut s'y revoir, mais à quoi bon y remirer ses feux à l'instant de mourir ?

Il faut mourir et plus un flot qui s'en émeuve. Paupière, voilez tout car c'est l'heure dernière. Adieu jour, feux du soir! L'horizon vous a bu, larme éteinte... non, presque éteinte. Œuvre sans but,

je voudrais retarder moi-même sur ma lyre ce regard, cette larme, hélas! mais à quoi bon poursuivre ces feux mi-voilés de la paupière, ces feux du soir longtemps vagues de souvenirs?

en mon âme longtemps, si longtemps à mourir.

IX

Mon étoile.

(Rêverie au bord de la Marne.)

Le soleil boit dans l'océan, la lune boit dans les rivières et, ce soir, diamant géant, ma paisible étoile en mon verre.

De cette boucle de la Marne où je lève mon verre au ciel, je mire à travers le champagne ma petite étoile sans fiel,

non conquérante pour un sou, propre comme tel cependant, honneur de La Varenne itou, c'est la perle de l'occident.

Buvant avec moi dans mon verre, hôtesse de sa transparence, mon étoile est Vénus altière? Mars le butor? — quelle apparence!

Fine sur les martins-pêcheurs endormis que bercent les fleurs des joncs bercés par la vapeur de Marne qui berce mon cœur,

signe clairet du Renouveau, je vous le dis en confidence, boucle de la Marne aux roseaux, mon étoile se nomme France.

X.

Les ursulines.

(Rêverie en souvenir de Châlons-sur-Marne.)

J'ai tant aimé les ursulines que j'avais prises pour des fées, lorsque mon âme était gamine et ma perruque ébouriffée !

Mon aïeul, Châlonnais de race, doux enchanteur de mes enfances, m'accueillait pendant les vacances rue des Ursulines ou place ?

Je ne sais plus. Ce que je sais encore est le très divin charme que l'on ressent à voir danser des ursulines sur la Marne.

Les ursulines sous mes yeux, car je les voyais toutes belles, étaient des fées à rubans bleus et qui dansaient par ribambelles,

le cul nu parmi les canards et sur la rougeur des roseaux, puis s'envolaient, venu le soir, avec mon âme au fil de l'eau.

Bien loin de Châlons, à Saint-Maur, là, dessus la Marne voisine, cette nuit, songeant à la mort, je vois voler des ursulines.

XI

A L'AFFUT.

(Rêverie de chasseur.)

Vers l'étang noir, d'où vient, d'où vient ce léger bruit? D'une horloge sonnant bien loin douze coups tristes.

La grenouille s'insurge et répond au choriste, seul éveillé, du chœur des canards à mi-nuit.

O querelle vocale! on n'en a pas fini! cependant que le ciel miroite autour des nids...

Non, la grenouille fait silence et fait silence le canard, et silence même le Silence.

Alors j'entends mon cœur battre sous les roseaux. Il n'éveille ni la grenouille ni l'oiseau.

Faire silence ou tuer quelque part ici? Ma nocturne bonté fait honte à mon fusil.

Vers l'étang noir, d'où vient, d'où vient ce léger bruit? D'une horloge sonnant lointaine un seul coup triste.

Alors je laisse errer, se perdre dans la nuit la bécasse... moi bécasson, comme un artiste.

(A suivre.) PAUL FORT.

LIGNE DE VIE DE LA FRANCE

Dans la crise cyclique et sans précédent, naturelle et apocalyptique qui secoue la planète, les Français faussement protégés par leur capitulation, et pour la première fois absents de l'histoire qui se fait, paraissent ne plus avoir de souci que du quotidien. Ils tournent en rond dans leurs restrictions et leur armistice, comme le canard dans sa mare, aux prises avec les glaces de l'hiver. Ils ont encore des cris, des jactances de canards, et rentrent sous l'aile à chaque coup du sort, poursuivant des rêves impossibles, d'introuvables poissons...

Mais ils sont aussi des hommes, des animaux croyants et douteurs. Il arrive même aux plus moyens, aux plus rêveurs, aux plus combinards de sentir crouler leurs combines, leurs rêves et leurs raisons de vivre qui ne sont plus que combines et que rêves. Il arrive au financier de douter de ses billets de banque; au politicien, de ses opérations; au petit bourgeois, de ses assurances; à l'intellectuel, de l'esprit pur; au ménage stérile, de son foyer sans vie. Il arrive aux plus magnanimes de douter. Et parfois, dans le silence de nos armes, sous les appels officiels à l'union et les chuchotements clandestins de la guerre civile, par delà une indifférence mortelle à ce monde nouveau qu'engendre la guerre, jaillissent des interrogations passionnées sur le salut de la France. De notre grandeur passée, nous avons du moins conservé l'habitude, lorsque ce monde

nous gêne, de nous retourner vers notre pays. Que peut un homme? s'interrogeait M. Teste sur le déclin d'un siècle décadent. *Que peuvent des Français?* voilà quelle commence à être notre « question fixe ».

Alors il semble que sur le plus beau royaume du monde, l'orage de juin 1940 n'ait été qu'un signe précurseur de la plus lourde angoisse. Alors nous ne sommes plus absents du drame de cette terre. C'est au contraire ici, à l'avant-garde de l'Europe, dans ce Finistère où le soleil d'Occident pourrait se coucher à jamais sur la baie des Trépassés, que se livre le dernier combat de la première nation du continent. Elle engage avec elle la civilisation tout entière. Il ne s'agit même plus du combat des principes et des caractères dont parlait naguère Fichte à la Prusse défaite : ce peuple est absolument nu devant son destin. Dans les balances qui pèsent tout, ses risques de mort et ses chances de survie s'équilibrent. Sa nature défaillante, son histoire écrasante ne le peuvent plus sauver : il n'a de ressources que dans sa volonté. Puisse-t-il ne plus jamais y avoir de paix dans nos cœurs tant que cette incertitude fatale restera suspendue sur la France! Et puissions-nous tenir un compte exact des raisons de croire et de celles de douter!

Quels sont les rapports que la France entretient d'une part avec son génie, d'autre part avec les Français? Quel est le charme qui tient ceux-ci paralysés? Quelle vertu un pays terrassé peut-il puiser dans son âme pour redresser son corps? Telles sont, en développement, les questions inséparables que nous voulons poser.

Que la France ait un génie, les Français le savent bien, parfois trop, et même ils s'en flattent plus souvent qu'ils ne cherchent à s'en inspirer. S'ils s'en prévalent pour se préparer des revanches spirituelles sur leurs déboires temporels, il les condamnera plutôt que de les sauver. Le génie d'un peuple ici-bas n'est pas une garantie. Le nôtre plane encore comme un aigle royal sur ce pays coupé en

morceaux et sur ces hommes abandonnés, avant de se perdre définitivement dans le ciel. Une dernière fois, il veut être entendu. Il veut commander au monde des vivants, où sa noblesse loin de nous protéger nous oblige. Il nous crie que lui seul est éternel : ni la France, ni nous-mêmes. Athènes et Rome sont mortes dans l'histoire, qui vivent dans le ciel et son reflet terrestre, la tradition des hommes, et vivront aussi longtemps qu'il y aura des humains soucieux de leur héritage, des Renan pour prier sur l'Acropole, des Chateaubriand sur la campagne romaine. En ce sens aussi, il y a un génie français qui rentre dans l'éternel : un Paris de musées qui retourne à l'âge de pierre; une France de châteaux, d'annales, de collections et de panoplies pour vieux Européens, ou de cartes postales et de boîtes de nuit pour Américains.

Est-ce cela que nous voulons : vivre dans un pays de musées comme des fantômes, des esclaves des vivants? Mais que deviennent alors les Français terriblement mortels? Est-ce le génie éternel de la France, de cette personne selon Michelet qui s'appelle la France ; sont-ce même des prières publiques pour la France qui empêcheront les Français d'avoir faim, de recevoir en pleine figure les outrages et les bombes, de servir de punching-ball entre les deux moitiés de ce monde tragiquement divisé et, par-dessus tout, de rester privés de ce qui fut jadis leur nourriture humble et quotidienne : la grandeur?

Comme chacun de nous, la France est à la fois éternelle et sur le point de mourir. Bien plus qu'une personne, elle est une créature, et comme toutes les créatures, composée de gloire et de poussière, d'une âme et d'un corps. La France n'est pas seulement le génie de la France incarné dans l'histoire, une civilisation, une patrie : elle est aussi reine et servante des Français qui appartiennent à une race et à une ethnie, et qui ont besoin, pour vivre, d'un gouvernement, d'un État, d'une Nation. Nous ne sauverons pas l'un sans l'autre.

Le génie de la France, tout d'abord, veut être protégé aussi bien contre ses détracteurs que contre ses panégyristes. C'est, dit-on souvent, le génie de l'humain. A ceux qui parmi nous l'oublieraient, pour idolâtrer la Science ou le Sang, la Race ou la Matière, le Progrès ou les Premiers Ages, l'un de ces Persans providentiels qui depuis Montesquieu se trouvent sur notre chemin pour nous renvoyer à nous-mêmes, le rappelle en ces termes (1) : « Nous avons fait un choix, et adopté la culture française pour les raisons suivantes. Elle est le plus pénétrée d'humanité; le particularisme national s'y montre moins qu'ailleurs; elle peut être transportée dans un pays quelconque sans y altérer le sentiment national. » Des Sud-Américains en 1918, des Allemands même du temps de Leibniz ou de Rivarol eussent pu tout aussi bien tenir ce langage. Mais de quel homme s'agit-il? Il faut le demander, puisque ce qualificatif d'humain, loin d'embrasser la pleine extension de l'homme, s'est affadi de nos jours jusqu'à devenir une nuance trop humaine, laissant échapper sa flamme la plus divine, celle qui le pousse à se surmonter. Et l'on a pu récemment poser une question incompréhensible pour les Français de la grande époque : « L'homme est-il humain? » (2).

Si le génie français se réduit à une certaine conception de l'homme, valable pour une époque de l'histoire des peuples et pour un âge de la vie des individus, celle qui précisément s'enseigne, en même temps que l'antiquité gréco-latine, dans les lycées des pays civilisés, sous le nom d'*humanités*, alors il a fourni en effet, au XVIIe siècle, la course la plus brillante de sa carrière. Et les peuples qui, après les Français, montent vers leur sommet n'y chercheront plus pour leurs fils qu'une leçon de haute culture. Les Persans eux-mêmes, après les Sud-Américains, les

(1) Le ministre de l'Instruction publique, dans un discours à l'université de Téhéran, février 1942.
(2) Ramon Fernandez, N. R. F. 1938.

Allemands et l'Europe entière qui gravitait autour de la cour du Roi-Soleil, ne nous accorderont plus d'existence que dans leurs lycées, leurs offices de tourisme et quelques-uns de leurs salons : non dans leurs écoles de guerre, leurs ambassades, leurs grandes entreprises, et moins encore à cette table entre toutes les tables où l'on ne convie jamais de fantômes, celle de la Paix.

Déjà notre langue, qui par toute l'Europe fut celle des politiques et des hommes d'action du temps de Gustave-Adolphe, de Frédéric et de Catherine, est en passe de jouer le rôle même du latin dans notre moyen âge. Déjà certains de nos humanistes ont si peu de vigueur qu'ils ne conçoivent plus d'autre Europe qu'une Europe française à la Rivarol, qu'ils n'aperçoivent plus dans le monde que le reflet de nos grands classiques. En 1942, Jacques de Lacretelle, découvrant ce passage de Baldur von Schirach : « Les intellectuels modernes ignorent la foi, ils ignorent le sacrifice, le devoir, le respect, la fidélité et l'honneur qui sont les valeurs de l'âme », entre dans une sainte fureur : « Un Français n'aurait pas écrit cette phrase, parce qu'il aurait eu le sentiment de trahir l'esprit européen » (1). Depuis des années sans doute, l'on nous parlait de « la France sentimentale », des « plaisirs de France », de « France la doulce ». Mais si l'armistice a suspendu nos vies, il a du moins libéré une certaine conception suisse du génie français, qui n'attendait évidemment pour fleurir que le désastre de nos armes et qui se plaît à le voir sourire aux anges, loin du bas monde des vivants (2).

Eh bien non, le héros des Français du moyen âge, de la Renaissance, du Grand Siècle, n'était pas trop humain, et pour cette raison même, il ne faisait ni l'ange ni la bête. Comme celui de Protagoras, il était la mesure de

(1) *Candide*, 4 février 1942. Il suffit d'ouvrir un Le Play, par exemple, pour y trouver des diatribes cent fois plus violentes contre les « gens de lettres » et autres « philosophes ».

(2) Cf. par exemple Marcel Raymond : « Réflexions sur le génie de la France », *in Génie de France* (Baconnière, Neuchâtel, 1942).

toutes choses. Mais il se mesurait aussi à toutes choses, aux bêtes, aux dieux comme au reste des hommes, et ne revenait jamais bredouille de ces corps à corps. Loin de se voiler la face, il attirait l'étranger et maîtrisait le barbare.

Avec Gargantua et Pantagruel, il fait son apparition dans le monde sous des espèces rieuses, éclatantes, animales et gigantesques (1). Il se nourrit des sens, des sentiments, de l'imagination autant que de l'intellect. Bientôt il bande ses instincts, ses passions, ses raisons, dans l'arc non de la Raison, reléguée au rang d'instrument pendant tout le grand siècle, mais de la volonté. Rien de plus absurde que la querelle qui s'élève aujourd'hui entre cartésiens et anti-cartésiens, si l'on songe que Descartes a osé le mot le plus « faustien » de tout l'Occident : « Le jugement est affaire de volonté, non d'entendement. » Ce Descartes fut son propre héros, convaincu que par la philosophie il arracherait aux dieux le secret de la survie.

Le héros de Corneille se veut « maître de soi-même et du monde ». Celui de Pascal embrasse l'univers par l'ambition et se donne tout entier dans l'amour. Et le mystique d'Occident qui prit de Dieu la mesure la plus fulgurante n'en fut rejeté que plus violemment vers la condition humaine. Comme tous nos grands catholiques, il s'intéresse davantage à l'Homme-Dieu qu'au Seigneur transcendant, il souffre la passion de celui qui se met lui-même en posture de Dieu. Deux siècles après lui, Rimbaud, plus héroïque qu'Orphée, revient de sa Descente aux Enfers pantelant mais vivant.

Nos plus sûrs témoins le déclarent : le génie français, lorsqu'il régnait sans partage non seulement à Versailles, mais sur le reste du monde, était celui de l'*homme total*, avec sa part animale et divine, bien plus que de l'humain.

(1) Rabelais est-il donc si loin de nos cœurs chagrins, que Giraudoux puisse écrire en 1940 : « Le héros français... est un être que la fiction même ne cote que d'une taille moyenne, d'une force moyenne » ? (*Littérature*, Grasset, 1941, p. 313.)

Il trouvait dans le spectacle et la domination de l'homme le même ravissement que d'autres devant la femme, la nature, la matière, la machine, l'inconscient ou le surhumain. Il se plaçait ainsi d'instinct au cœur de l'Occident, dans son entreprise de recréation de l'homme par lui-même. Et les flèches lancées par Zarathustra dans le ciel retombaient plus vite, parce qu'elles avaient été tendues par moins de passion virile, que celles des *Mémoires* du grand Cardinal, du *Traité des passions*, ou du *Discours sur les passions de l'amour*.

Aujourd'hui encore, malgré le verdict de Nietzsche : « C'est dans la France contemporaine que la volonté est le plus malade », il assure aux Français le départ le plus impétueux dans la course du monde. Et sa foulée royale reste admirée de tous, même si nous ne concourons plus que sur notre lancée. C'est Rimbaud qui veut éperdument « posséder la vérité dans une âme et dans un corps ». C'est Péguy qui ose concevoir le Dialogue de Dieu et du Français. Et qui d'autre a parlé du Métier d'homme comme Saint-Exupéry, de la Condition humaine comme Malraux, de l'Animal humain comme Montherlant, du Héros et du Saint humains comme Bernanos ?

Si pourtant nous trahissons le héros français, nous avons quelque excuse. Il s'est comporté comme un terrible consommateur d'hommes : le Minotaure avait moins d'appétit que le génie de l'homme total. Car il ne s'est pas seulement repu de nos instincts, de nos passions comme de nos raisons individuelles : il a fini par attenter à la vertu des races qui s'emmêlaient dans le chaos de notre moyen âge, à la volonté de puissance germanique, à l'idéalisme celtique et à l'ordre romain, en même temps qu'à l'ambition de chacune de nos couches sociales. Par-dessus tout, il lui fallait pour proie des Français en accord intime, quasi mystique avec leur peuple, leur époque et leur destin. L'avons-nous trahi, nous a-t-il désertés ? En tout cas, la rupture est certaine. Il semble quelquefois que l'on soit

forcé de choisir entre l'amitié des Français et la fidélité à leur génie. Voyez dans quel état de misanthropie se met aujourd'hui un Céline, qui voici quatre cents ans eût fourni un parfait Rabelais. Et le génie de la France se plaint de ceux-là mêmes qui, après en avoir pris conscience au XVIIIe siècle, se complaisent en lui sans lui fournir de nouvelle pâture.

Or lui-même semble s'être prêté à plaisir à toutes les confusions. Il était séduisant de prendre pour une clarté naturelle sa puissance d'élucidation; pour une mesure allant de soi, son effort volontaire pour maîtriser toutes nos démesures: et pour un don gratuit, sa force d'assimilation. Montaigne, écrivant sous la dictée même du génie français, que « chaque homme porte en soi la forme de l'humaine condition », ou Descartes, que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », oubliaient peut-être déjà que l'affirmation de la condition humaine, à laquelle aucun Français ne peut renoncer sans suicide, est une affirmation héroïque. Valéry l'a dit, dans un de ses meilleurs jours : « Le Français a plus de foi en l'homme qu'il n'a d'illusions sur cet homme. »

Nous croyons passionnément en cette foi, nous la défendrons fanatiquement parmi nous contre l'idolâtrie des dieux étrangers. Au filigrane de toute l'histoire de France et jusque dans les moments les plus tragiquement nationaux de la Révolution, où Robespierre parlait de bonheur à son peuple ensanglanté, les Français n'ont trouvé de jouissance que dans l'extension de leurs gestes particulières à l'ensemble de la condition humaine.

La première vertu du Français est de se sentir à l'aise dans le monde. J'ai toujours vu mes camarades de régiment et de guerre aborder l'étranger sur un pied d'égalité absolue, comme s'il était Français. Et cette attitude vaut bien celle des peuples qui ne s'affirment qu'en s'opposant, en éprouvant tour à tour leur infériorité ou leur supériorité sur les autres. Mais la foi française en l'homme

n'est virile qu'autant qu'il n'entretient pas d'illusions sur cet homme. Il s'agit aujourd'hui de nous prémunir contre ces illusions de plus en plus ruineuses.

Or c'est une illusion, et une perversion totale du jugement, que de croire qu'il est celui du reste du monde, sous prétexte qu'il affirme la condition humaine; et c'en est une autre, que de le croire seul au monde. Il se dégrade également lorsqu'il se transcende en oubliant ses particularités, et lorsqu'il se complaît en soi au mépris de tout autre. Dans le second cas, il verse dans l'erreur nationaliste et réactionnaire de la France éternelle et seule; et dans le premier, dans l'hérésie franc-maçonne et démocrate-chrétienne du genre humain et de la personne humaine.

Tout d'abord, n'allons pas confondre l'affirmation héroïque de la condition humaine avec un certain universalisme qui n'est que l'extension au reste du monde d'un impérialisme national. Tous les peuples se sont successivement ou simultanément attribué une mission universelle, en particulier lorsqu'ils ont pris possession de leur génie propre : l'Angleterre de Kipling comme celle de Seeley ou de Froude, l'Allemagne de Spengler comme celle de Hegel, l'Italie de Papini comme celle de Mazzini, la Russie de Lénine et de Plekhanov comme celle de Dostoïewsky et de Solowiev, l'Espagne de Gimenez Caballero comme celle de Unamuno, l'Amérique de Luce (1) comme celle de Walt Whitman. Aux dernières nouvelles, les Américains du Sud ont eux aussi découvert leur mission (2). Nos Jacobins n'ont pas manqué à cette loi qui veut que toute société qui fait sa révolution nationale, jouissant de l'exaltation de ses forces vives, rayonne au delà de ses frontières et exploite à son profit particulier sa puissance d'attraction internationale. La seule diffé-

(1) Cf. dans la *Revue universelle* d'août 1941 la traduction de l'article de Luce intitulé : « Le vingtième siècle, siècle américain. »

(2) Cf. Hugo Barbagelata, *Histoire de l'Amérique latine* (Colin, 1936) : « La jeune Amérique, ce ne sont pas les Etats-Unis, c'est l'Amérique latine. »

rence consiste en ceci que leur génie étant celui de l'humain, ils sont passés à l'impérialisme par universalisme, plutôt que l'inverse.

Il y a pourtant un abîme entre l'effort passionné de tout l'être français pour accéder à la condition humaine, et l'affirmation abstraite et *a priori* de l'identité du genre humain à travers l'espace et le temps, ou du progrès indéfini de l'esprit humain. Dans le héros classique, l'Europe entière pouvait reconnaître des traits généraux et permanents parce que Corneille, Racine et Molière dépassaient en effet les particularités de leurs modèles du XVII[e] siècle français, *dans la mesure même où ils en prenaient conscience.* En même temps, le génie français de l'humain fut aussi le premier à constituer ce peuple en nation, avec ses frontières physiques et spirituelles, définies par rapport aux autres, comme disent les logiciens, par « les différences spécifiques et le genre prochain ». Renan a même remarqué (1) que « cette grande royauté française » — qui culmina dans le classicisme mais n'en eut pas le monopole (2) — « a été si hautement nationale que le lendemain de sa chute, la nation put tenir sans elle ». Et d'ailleurs tous les peuples à leur adolescence ont successivement traversé cette période des humanités classiques, où ils éprouvaient davantage leurs ressemblances que leurs différences avec leurs aïeux ou leurs voisins. L'universalisme et l'éternalisme de la France adolescente ont sans doute été les plus glorieuses incarnations de notre génie de l'homme total : ils ne l'épuisent pas pour autant, et ne se laissent pas confondre avec lui.

En revanche, les peuples de l'Europe qui parvinrent après nous à l'âge de la nation, ne pouvaient que réagir

(1) *Qu'est-ce qu'une Nation?* (*Discours et Conférences*, Paris 1887, p. 149.)

(2) Cf. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne* (3 vol., Boivin, 1939). Hume écrivait : « Pour connaître les Grecs et les Romains, étudiez les Français et les Anglais d'aujourd'hui ». Cf. dans le même sens le *Laocoon* de Lessing.

violemment contre les abstractions de l'Individu et du Genre humain, que la Révolution française cherchait à leur imposer par la propagande d'abord, puis les armes à la main. Nous prétendons déjà que le génie français ne rayonne à l'étranger que lorsqu'il a pris conscience de sa nature particulière et l'engage dans sa plénitude pour le dépasser. Nodier professait qu'il faut connaître son patois pour posséder à fond sa langue. De même, les Français ne parlent le langage de l'humanité que s'ils parlent d'abord français. L'amour de la chose singulière, de la revue de détail, comme disait Napoléon, ne nous caractérise pas moins que la passion des vues d'ensemble et des idées générales. René Descartes et Jean Fouquet, voilà un diptyque français qui, entre la recherche de l'architecture divine et de la miniature humaine, fait une part royale au rêve et au sentiment.

L'idéologie du genre humain, qui ne pesait pas lourd du temps des Girondins, et que leurs épigones radicaux-socialistes, francs-maçons, et pour finir les intellectuels communisants de la Maison de la Culture ont vidée de toute substance, est une tentation qui nous guette en permanence. Nous négligeons alors de nous appuyer sur le particulier pour aller vers le général, sur la nature française pour nous élever à la condition humaine. L'illusion du progrès indéfini de l'esprit humain est en contradiction directe avec le dur réalisme de nos moralistes. L'homme *a priori* se situe aux antipodes de l'homme total. Et l'internationalisme ou le « progressivisme » ne font que singer notre recherche patiente et passionnée des caractères généraux ou permanents de l'espèce humaine.

Mais encore la nation de 93 sut-elle nourrir du sang, de l'énergie, de l'enthousiasme de tous ses fils les pâles abstractions de 89, importées pour une bonne part de la Genève calviniste, de l'Angleterre libérale et de l'Amérique puritaine où elles prenaient d'ailleurs un tout autre sens. Que dire aujourd'hui de cette Personne humaine dont les

démocrates-chrétiens posent l'éternité et l'universalité en principe, quittes à condamner l'histoire moderne entière et les peuples de chair et de sang qui échappent à leurs songes impuissants? Qui est prêt à mourir pour la Personne humaine? Qui peut y voir ne fût-ce qu'une ombre de la grandeur de nos héros passés? Écoutons plutôt leur apôtre, Jacques Maritain, qui déclare (1) : « La personne humaine est un univers de nature spirituelle, douée de la liberté de choix, et constituant pour autant un tout en face du monde, sur lequel ni la nature, ni l'État ne peuvent mordre sans permission. » Ainsi donc, cet humanisme exsangue se barricade aussi bien contre le monde de la politique que contre celui des instincts : il s'oppose au monde tout court. Dieu lui-même, qui aime ceux qui font ici-bas leur salut, a-t-il permission de frapper à la porte de ces singuliers chrétiens? Ils osent parler de fidélité française : mais le génie de l'homme total parmi eux, n'étreignant plus une once de réalité charnelle, privé du moindre souffle surnaturel, tourne à la masturbation. Ils feraient encore volontiers des Français les soldats de Dieu et de l'Humanité, sans songer une seconde à les équiper mieux qu'en 1940 comme soldats de la France. En fin de compte, la Personne humaine des démocrates-chrétiens, réduite à l'état de pur esprit, tend fatalement la main au prolétaire marxiste, esclave de la matière.

L'erreur du nationalisme clos n'est pas moins traîtresse que celle de l'internationalisme sans bornes : elle en est même complice. Or depuis l'accomplissement de la nation française, en 93, nous n'avons pour ainsi dire plus pratiqué que ce nationalisme-là. Il a fait les preuves de sa capacité de résistance en même temps que sa fille chérie, la ligne Maginot, qui ne se dressait, après tout, qu'à quelque cent kilomètres du palais de la S.D.N. à Genève. Et c'est un jeune communiste qui, dans le lit d'hôpital

(1) Dans son *Humanisme intégral.*

voisin du mien, parmi les Arabes en larmes et la bande d'ilotes qui fêtait l'armistice au champagne, saluait en ces termes attendris la carte hexagonale de notre pays, étalée sous nos yeux : « Tout de même, elle avait de belles formes, la France. » Comme Maurras, il la faisait rentrer dans le repos éternel...

Or, s'il se trouve des Français pour arrêter la configuration physique de la France aux frontières de 1789 ou de 1815, et sa constitution morale aux limites de l'honnête homme du XVIIe siècle, à l'âge des humanités classiques, il s'en présentera fatalement d'autres à qui ces frontières, ces limites et cet âge paraîtront insupportables. Ils oublieront ce que la passion de l'homme, considéré sous son aspect général et permanent, comporte de particulièrement français. Ils oublieront le patient effort de l'histoire de France, de la politique de nos rois qui nourrissaient le génie le plus audacieux du monde d'une race à sa mesure. Ils oublieront qu'il n'est de grandeur et d'équilibre possibles, pour les Français, que s'ils parviennent à accorder le rayonnement spontané de leur génie, qui vise la totalité de l'homme, et leur effort de concentration volontaire, qui engage leurs vertus particulières. Car plus qu'à quiconque il leur faut des bases nationales solides, pour pousser plus loin leurs entreprises de connaissance, de domination et de libération de la condition humaine.

L'homme français fut grand dans le passé, moins par la conscience de son génie que par sa marche irrésistible à la conquête du génie. Et de même notre nation fut grande et elle fut la première parce qu'il y eut des hommes, jusqu'au Premier Empire, pour arracher au reste du monde le domaine propre du génie français. Une même force, un même mythe, secrets et mystérieux d'abord, puis de plus en plus lumineux à mesure qu'ils prenaient possession des esprits et des cœurs, poussaient les rois de France avec leurs politiques, leurs diplomates et leurs hommes de guerre à arrondir leur pré carré jusqu'aux Pyrénées, aux

Alpes et au Rhin, à disputer pied à pied à l'étranger cette part temporelle du monde qui est la part française : cependant que nos prêtres, nos savants, nos artistes et nos écrivains arrachaient aux ténèbres, au chaos des races qui s'entremêlaient en nous, à l'animalité et même à l'angélisme de tout homme, notre part de l'esprit humain qui, aujourd'hui encore, n'a pas sa pareille.

Où donc, depuis cent vingt-cinq ans, retrouve-t-on dans la courbe de l'histoire de France cet accord souverain entre l'ambition de notre génie, qui embrasse le monde entier, et l'effort de nos politiques et même de nos mystiques, de nos hommes d'action et même de nos penseurs, pour lui assurer une nourriture temporelle, un corps charnel essentiellement français? Nous n'avons fait que nous sacrifier au nom du genre humain, nous répéter au nom de la France seule. Et Clio n'a guère goûté ni ces éclats de voix, ni ces pâles échos... Lorsque Renan écrit, dans une phrase fameuse (1) : « Ce qui fait la nationalité moderne, ce n'est ni la langue, ni la race, ni la religion, ni même l'histoire : c'est la volonté de vivre ensemble prouvée par des actes suivis... La vie d'une nation est un plébiscite de tous les jours », il exprime inconsciemment cette rupture entre le génie de la France, réfugié dans l'absolu, et sa race qui se désagrège. Car « le plébiscite de tous les jours » de la France par les Français est de plus en plus douteux à mesure que les liens raciaux, sacrés et historiques, se distendent parmi nous.

C'est crucifier la France que de lui clouer les ailes au ciel, en lui tirant les pieds plus bas que terre. Nos humanitaires et nos démocrates-chrétiens ne trouvent-ils pas d'ailleurs le comble de leur jouissance masochiste dans ce rôle de Christ des nations et de l'Humanité? Jamais ils n'ont éprouvé un tel prurit de justice éternelle et internationale, jamais ils n'ont poussé davantage les Français à

(1) *Op. cit.*, p. 153.

saisir le glaive même de Dieu pour protéger les bâtards de l'histoire que depuis que nous sommes incapables d'assurer notre ordre, notre fécondité et notre vie intérieurs. A l'inverse, on étouffe ce pays qui aimait respirer la gloire à pleins poumons lorsqu'on lui refuse toute autre fonction ici-bas que de conserver sa situation acquise au cours des siècles passés. Il y a un génie français, des chances et des risques français également exceptionnels : mais non point de privilège français. Et jamais les Français n'ont été davantage en demeure, et d'ailleurs en état, d'affronter et de comprendre les génies étrangers que depuis qu'ils ont pris conscience du leur. Tel est le moment choisi par les Othellos de la France seule pour se barricader derrière des lignes Maginot ou Descartes, aussi fragiles l'une que l'autre.

Les peuples se condamnent également à la mort, qui trahissent leur génie et ne sauvent pas leur race. Péguy, que l'on nous fera difficilement passer pour un idolâtre, exprimait ainsi le mystère qui noue indissolublement l'âme et le corps chez les créatures de Dieu, et dans ces créations de l'histoire que sont les nations, le génie et la race :

Car le surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est enraciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Si, sur la paume largement ouverte de la destinée où s'inscrivent les élans de l'âme et les aventures de la chair, la ligne de vie de la France marque une interruption tragique depuis cent vingt-cinq ans, c'est que les Français ont rompu entre leurs raisons d'être humains et leurs façons d'être français.

ARMAND PETITJEAN.

POÈMES

Je te poursuis encor sur le versant des songes
Mais tu glisses de moi comme sable en la main
et comme un coquillage invente son mensonge
la courbe de ton corps fleurit de tes destins

Je te traque et tu fuis je te perds et tu plonges
les forêts des grands fonds ont d'étranges détours
Je marche sur la mer et mon ombre s'allonge
sous le soleil obscur et la torche des tours

Aux plages de fraîcheur que dérobe le lit
la trace de nos pas s'efface avec le jour
le lit s'enfle et se gonfle aux brises de la nuit
Tristan la voile est noire et tu mourras d'amour

Tristan la voile est noire Iseut ne t'aime plus
La belle au bois s'endort du sommeil des enfers
Mourir ou bien dormir le flux et le reflux
me ramènent toujours au lieu où j'ai souffert

Mais que le chant du coq à l'aube revenue
mais qu'un rais de soleil qu'un pigeon qu'un appel
que le matin léger te rendent l'enfant nue
te voici de nouveau le complice du ciel

Dans tes cheveux mêlés l'alphabet du bonheur
de son corps la colonne unique et fabuleuse
sur son front la couronne invisible des Sœurs
Tristan la voile est blanche au flot des nébuleuses.

BESTIAIRES DES ÉTOILES

Légère ô ma légère enfant
mon petit nuage éveille-toi
ô mes délices assoupies
ma douce amie mon endormie
éveille-toi reviens ici
car tandis que tu n'y es pas
par la fenêtre du jardin
parmi les branches du tilleul
une étoile entre et vole et vire
pleine de familiarité
et vient se poser sur ta main
doucement sans te réveiller
puis caresse un peu tes cheveux
et s'en va comme elle est venue
par la fenêtre ouverte et claire
avec son pas d'enfant pieds nus
sa lourdeur d'ange maladroit

L'étoile appelle tout le ciel
qui nous effleure en bourdonnant
les mille abeilles de la nuit
viennent tendrement butiner
les fleurs éclosent de ton corps
et ta tiède clarté de lait
fait le ciel de l'obscurité
Altaïr et Denebola

se reposent sur ton cou
Betelgeuse et les trois rois
viennent boire dans ta main
Celène Mérioe Orion
Antarès et Procyon
sont blottis contre tes flancs
le Centaure et le Grand Chien
se sont couchés à tes pieds
et si je te prends dans mes bras
j'embrasserai le ciel entier.

Mon doux œillet tiède et serré
mon beau bouquet d'ombre et de chair
entre Mirab et le Navire
tu reposeras jusqu'au jour
quand le grand jardinier d'en haut
récoltera tous ses fruits mûrs
et rentrera tous ses troupeaux
et lâchera tous ses oiseaux
qui viendront goûter à leur tour
ce que les astres disparus
auront veillé toute la nuit
le rossignol et le loriot
prendront la place des Gémeaux
mais quand tu ouvriras les yeux
tu sentiras contre ta joue
un petit reste de clarté
un peu plus salée que le jour
comme un souvenir de Persée.

ARBRE

(fragment)

Le neigeux lit d'amour n'est pas ce que l'on croit
le sommeil des amants a des pièges de feu
où la nuit devient jour où le chaud devient froid
où l'écureuil est roi des cartes et du jeu

Car les forêts des bêtes et celles des vivants
se ressemblent au fond des songes de l'amour
de l'arbre et de l'écorce et des bras des amants
Philémon et Baucis ressuscitent toujours

Au travers de ton corps un arbre étend le sien
ses rameaux ses oiseaux ses abeilles d'été
la fraîche obscurité captive de ses liens
et la tendre tiédeur des taches de clarté

Je pénètre avec toi je me donne
à ce jardin perdu que nous rendra un jour.
La pomme et l'acacia et les roses d'automne
ont imprégné ce corps si léger et si lourd.

Je m'avance en aveugle et je confonds encor
Les clairières du cœur et les palmes du sang
je m'avance à tâtons entre les buissons d'or
et les arbres de juin bourdonnants et bruissants

Plus que le lierre à l'arbre plus qu'à l'arbre la pluie
ton amour et le mien se confondent et se mêlent
dans le jardin d'été qui redonne à la nuit
les astres et tes yeux l'étoile et tes prunelles

Les draps glissent aux vents et s'écartent de nous
Et voici le verger tes seins et les rameaux
l'allée de peupliers tes cheveux tes genoux
et le tranquille accord des verdoyants ormeaux

Philémon et Baucis s'en vont main dans la main
Vers les sources du jour et les eaux de clarté
vers la sève et le flux et les obscurs chemins
qu'aux amants comme à l'arbre a révélés l'été.

L'arbre pense obscurément
du poids lent de ses racines
Il frissonne doucement
de son pied jusqu'à la cime
Arbre arbre ton essor
qui te condamne au ciel
pèse sur toi et ton sort
ainsi qu'un décret cruel
qui t'interdit les chemins
où s'engagent les vivants
qui s'en vont main dans la main
sur la grand'route du vent

Et quand au petit matin
l'arbre lâche ses oiseaux
le dur poids de son destin
fait se courber ses rameaux
un grand flot de pesanteur
envahit ses songeries
et fait trébucher son cœur
d'où la sève s'est enfuie
Arbre arbre ton élan
s'est construit une prison
ta colonne aux nobles flancs
dédaigne nos horizons.

Les arbres de la ville et les arbres des bois
capturent au couchant
de grands brouillards d'oiseaux cent ruisselantes voix
qu'ils offrent aux amants

Il faut être léger non pas comme une plume
mais comme ces oiseaux
et comme eux voltiger insoucieux de fortune
entre chêne et roseau

entre lune et soleil comme entre ciel et mer
libre de tout oser
sachant qu'il est toujours après les routes d'air
un arbre où se poser.

CLAUDE ROY.

JOURNAL TERRIBLE

Je ne prétends pas atteindre à la vérité, mais je sais où elle est.

Le chemin est simple. Il s'agit de ne rien attendre de l'extérieur, d'échapper ainsi au pouvoir du temps qui est fatalement attente d'un recours venu du dehors, regard tourné vers le dehors. Ne rien attendre jamais.

Le bruit des pas peut s'éloigner ou se rapprocher, ou même ne pas se faire entendre, qu'est-ce que cela peut faire ? Pour l'homme qui s'est libéré de lui-même, qui est sorti des indigentes limites personnelles, il n'est dorénavant ni intérieur ni extérieur.

Je sais qu'il me faut être semblable à ce solitaire qui n'attend aucune visite, aucun ami, aucune femme, qui ne guette pas les bruits du dehors, n'attend personne, n'attend rien.

Mais si je sais ce que je dois faire, je le sais mal, je le sais seulement dans l'abstrait.

Ainsi, n'ai-je pas vécu aujourd'hui comme l'aurait fait le premier idiot venu ?

Quel besoin me harcelait de courir ainsi de rue en rue, de café en café, dans le pauvre vague espoir de rencontrer une autre femme puisque au fond de moi je sais ne pouvoir aimer que toi ?

Et comment prier après de semblables heures ? Comment

la lumière de la prière pourrait-elle filtrer à travers toute cette opacité en moi et l'éparpillement de la poussière ?

***

J'ai encore passé de longues heures en compagnie d'êtres indignes, sans grandeur aucune, des êtres auxquels rien de réel ne me lie, à donner vainement mon opinion sur celui-ci, et puis sur celui-là, et puis sur celui-là encore...

Paracelse mettait en garde contre les fantômes engendrés par les brûlantes images qui accompagnent la jouissance solitaire. Tout ce qui est rêvé existe, se projette sur un certain plan.

Aussi je frémis quand je songe à tous ces êtres irréels, à toutes ces larves nées du jugement des hommes sur leurs semblables, nourries et vivifiées par l'envie, le mépris ou la haine comme les succubes le sont par le désir.

Chaque homme est entouré d'autant de reflets de lui-même, de fantômes, qu'il existe de lui d'images diverses engendrées par l'opinion.

***

Que dois-je faire ? Question inepte. Ce qu'il me faut faire, je le sais pour autant qu'il soit possible de savoir quelque chose. Avant tout, je dois achever ces tristes pages, dire les choses qui me torturent, qui crient au fond de moi, et peut-être un jour, qui sait, la pureté de leur désespoir aidera un homme, un inconnu, à supporter l'horreur qui écrase toute vie, comme d'autres hommes, en écrivant d'autres pages, me l'ont permis à moi-même quelquefois.

Oui, d'abord finir ce livre. En ce sens le devoir est clair. Aussi ne pas laisser ton image s'effacer de mon esprit. Faire effort sans relâche pour te recréer intérieurement,

reconstituer ton visage, ta beauté, ta souffrance, ton être tout entier.

Et surtout ne pas me laisser abattre par la voix mauvaise qui chuchote : l'amour ne s'efforce pas pour penser à son objet, au contraire, il doit se défendre contre l'obsession de son image.

Mais cette voix ment. Parler comme elle fait, c'est méconnaître la réalité du temps, l'affreuse puissance d'oubli dont est faite la trame de la durée.

Cette maladie de l'esprit, l'amour, comme toutes les maladies physiques passe par plusieurs phases.

L'amour dans sa première phase se mesure à la force obsédante de l'image aimée chez celui qui aime, mais plus tard, quand l'absence se prolonge, au cours d'une seconde phase, la force de l'amour est fonction des puissances d'imagination capables de ressusciter l'image aimée dans le cœur de celui qui aime toujours.

***

Chaque homme est soumis à une ligne de vie tracée dès avant sa naissance au plus profond des ténèbres de son être. Tous les événements, toutes les circonstances de sa vie sont délimités par cette ligne comme par une frontière.

Quiconque ose vouloir s'écarter d'elle s'aperçoit très vite de l'impossibilité d'une telle transgression.

J'ai souvent essayé de m'éloigner de cette ligne. Dernièrement encore, j'ai voulu connaître des femmes, des créatures essentiellement différentes de moi, que je ne devais pas connaître, qui n'étaient pas faites pour moi.

J'ai voulu passer outre, tenter l'expérience. Peine perdue. Une fois de plus la preuve me fut donnée qu'il est absurde de vouloir ce qui ne veut pas de vous, car il est impossible de le vouloir véritablement.

Mais là n'est pas la question.

Il ne saurait s'agir que de ramener notre ligne de vie en un seul point; car toute ligne est inscrite dans l'espace et l'espace implique le temps, la succession irréversible, féroce des jours. Le but de l'homme est de vaincre cette succession qui est fatalité, d'arriver au point où toute multiplicité s'évanouit. Parvenu à ce *point*, il n'est plus, il n'est *point*. Et mort à lui-même, il naît à la vérité.

Toi que j'aime, toi seule es capable de me sauver de la dispersion et de soumettre ma vie au règne de l'unité monotone de l'amour.

***

Et de nouveau cette pitié déchirante.

Sur un quai de métro une femme assise, adossée à l'appareil à sous, jeune encore, une femme aux traits irréguliers, à la face trop grande pour son corps, aux jambes trop grêles, un miroir à la main, se fardait lentement, précautionneusement comme si de cette tâche devait dépendre tout son bonheur humain.

Je la regardais, le cœur navré, car je savais que son entêtement n'arriverait pas à fléchir le sort qui avait voulu faire d'elle une déshéritée, qu'elle était laide, qu'il n'y avait rien à faire, que c'était peine perdue que de s'obstiner à vouloir changer cela. Je voyais que même un subtil maquillage n'aurait su modifier sa face d'enfant prématurément vieillie, ses joues usées, ternies. Je voyais qu'au delà d'une certaine limite, elle ne pouvait plus rien.

Je me surpris alors à murmurer une phrase idiote sans lien apparent avec le spectacle offert à ma vue et pourtant suscitée par lui : La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Que ce qu'elle a ! Ces mots sont terribles. Comment supporter cela ? Comment se résigner aux limites de tout ? Comment admettre qu'un homme ne parvienne malgré son immense désir à former ses pensées, à les contenir, à les

comprendre en une page définitive, parfaite; et cette pensée pourtant brûle dans son esprit et le consume? Comment admettre qu'un homme, malgré les résolutions farouches qu'il adopte, malgré la volonté tenace dont il investit son cœur, succombe finalement au mal remonté de son enfance? Ce mal, renforcé, et accusé toujours davantage par l'horrible succession des jours de sa vie.

Et comment enfin consentir à l'inéluctable indigence de cette pauvre fille assise là devant moi dans l'ombre, et condamnée en dépit de toutes ses tentatives à garder toujours cette face simiesque de fausse vieille, cette bouche trop grande et ces jambes trop grêles?

Je ne peux me résigner au monde, dire oui à ce qui est, louer la justice de tout. Je ne peux ni ne le veux.

Parfois, il me semble que je dois tendre vers ce but, mais plus souvent et plus clairement je vois la seule dignité de l'homme dans l'insoumission de son esprit aux lois du monde, dans son insubordination devant le fini et la férocité du monde.

***

J'ai honte. Sans cesse, je pense à toi, je désire de toutes mes forces te recréer en moi, te créer en vie et en vérité, et les puissances violentes de ce désir sont telles qu'elles en viennent à projeter en moi l'ébauche de ton image, ma chérie, mon amie, mon grand amour vivant.

Je revois tes cheveux doucement lumineux, les indicibles plis de la paupière qui font bouleversant ton regard, ton visage agrandi par l'approche. Il se lève, il est baigné de larmes.

Mais le temps impitoyable flétrit, tue toute vie. A peine mon vœu ardent allait-il susciter ton image, que déjà il n'est plus qu'un cadavre en moi.

Ce sentiment, il y a si peu de temps encore, il était vrai,

vivant comme tout ce qui est vrai, mais maintenant, il est mort et je me mens à moi-même en semblant le croire encore en vie, en faisant comme si de rien n'était.

Un homme atteint un sommet de lui-même. Il l'atteint bel et bien, mais le malheur est qu'aussitôt il s'imagine avoir acquis une position définitive, l'avoir acquise pour de bon et que la victoire lui appartient. Hélas, tout est toujours à recommencer.

Ce qu'un homme a gagné, il ne peut que le perdre. Tenter de le garder est la plus vaine des tâches.

La vérité échappe à toute prise, elle fuit comme un souffle. Ce que l'on a conquis est toujours à reconquérir, quitte à le perdre encore, et encore le poursuivre, et ainsi sans fin.

Paris, novembre-mai 1940.

***

Dieu merci, la vie, l'effrayante vie continue. L'horreur épisodique propre à ce temps ne suffit pas à masquer la grande horreur primitive, l'horreur d'être un homme, l'horreur d'exister.

Un souvenir de métro après tant d'autres. Il est remarquable que la promiscuité et l'anonymat de ces grandes voies souterraines incitent tant à la méditation.

Je vois en face de moi un homme encore jeune, aux traits insignifiants, aux vêtements râpés, à l'air soucieux. Tout en le regardant je ne peux m'empêcher de penser à la bizarrerie du sort qui veut que cet inconnu, qui m'est totalement étranger, pourtant soit semblable à moi. Je songe qu'il a lui aussi un visage, des mains, un corps, qu'il possède lui aussi une vie qui lui appartient en propre, qui ne saurait être celle d'aucun autre. Je me dis cela. Mais je ne suis pas bien persuadé de cette affirmation. Au fond

de moi demeure vivace la croyance que cet homme est d'une nature différente de la mienne, la croyance, et rien ne peut m'en dissuader, que dans le monde, il y a moi d'une part, et d'autre part tout ce qui n'est pas moi. Un seul sujet, tout le reste est objets. Moi, je pense ce qui n'est pas moi. Mais ce qui n'est pas moi ne peut me penser moi, ni même penser tout court.

Et c'est la grande solitude qui mord au cœur comme une brûlure.

Je regarde longuement, obstinément l'inconnu, mais lui ne semble pas me prêter la moindre attention. Son regard est fixé sur un troisième personnage, un homme seul lui aussi, debout à mon côté, qui tient sans le lire un journal déployé devant ses yeux. Il continue à scruter l'homme aux vêtements râpés et soudain je vois — non dans ses pensées mais derrière elles, dans les ténèbres de lui-même. Soudain, je devine que l'homme au journal est pour celui que je scrute un inconnu exactement au même titre qu'ils me sont inconnus tous les deux à moi-même.

Cet homme est seul comme je suis seul. Je crois comprendre que je ne suis pas seul à me sentir seul dans le monde, et alors se confirme mon sentiment que la peur est au fond de tout. Je saisis l'insuffisance de mon premier jugement aveugle à tout ce qui n'était pas moi. Maintenant, je vois se dresser autant d'autres moi qu'il y a d'existences distinctes dans le monde. Et chaque existence est un mur. Il y a autant de murs au monde que d'existences humaines, d'entités souffrantes et séparées.

Paris, mai-juin 1940.

***

Pourquoi faut-il que toutes mes pensées, si lourdes qu'elles me semblaient quand elles se formaient en moi, m'apparaissent, une fois écrites, comme embuées de bana-

lité, restées à la surface de la vie, en un mot insignifiantes?

Cette insignifiance d'où vient-elle? Elle vient de ce que je ne sais pas écrire. Qu'est-ce que de ne pas savoir écrire? C'est succomber à la tentation de toutes les abstractions, c'est prouver son incapacité à faire saisir avec les mots simples de tous les jours l'unité du monde, sa cohésion, l'adhérence totale du visible à l'invisible. Mais aussi, comment pouvais-je dire ce que je n'avais pas compris, faire transparaître dans la forme une vérité dont le fond même m'échappait?

Je me souviens de la rencontre que nous fîmes d'un héron H. C. et moi, sur une grève d'Irlande. Figé dans une attitude absolument immobile, plein de la perfection de sa propre innocence, il n'avait rien d'un héron, d'un oiseau. Il se tenait debout au seuil d'une région supérieure où tout comme lui demeurait immobile. Il n'était que hiéroglyphe, que signe, un des signes alphabétiques de la création.

Nous devrions parvenir à voir chaque spectacle particulier, pour insignifiant qu'il paraisse, de ce même regard qui a vu le héron, et quand nous écrivons il faudrait nous laisser guider par l'esprit du héron et décrire toutes choses comme nous l'aurions décrit lui, c'est-à-dire n'extraire d'elles que les lignes suffisant à déterminer la différence essentielle qui singularise leur existence dans l'univers. Ainsi, sous les apparences accidentelles, on peut desceller et faire apparaître la trame profonde, l'indice éternel, le signe. C'est entrevoir les *desseins* de la nature que de considérer tous les aspects de l'univers comme autant de *dessins* qui signifient quelque chose et dont il ne saurait s'agir que de pénétrer le sens.

Un enfant jette une pierre dans l'eau, la surface de l'eau se trouble. La pierre donne naissance à des cercles de plus en plus grands, mais aussi de moins en moins précis. Enfin toute forme s'évanouit, l'eau redevient une.

Tout ce qui advient suscite des figures semblables aux

ondes concentriques que fait naître à la surface de l'eau la chute d'une pierre. Ainsi tout a lieu comme en un choc, se répercute en conséquences qui se déterminent et s'étendent comme les ondes, puis s'imprécisent et s'évanouissent. Ce qui a eu *lieu* n'existe plus, n'a plus de *lieu*. Ce que nous nommons événements n'est rien autre que l'agitation de l'eau, des figures nées d'un choc qui se meuvent un instant sur la surface d'eau du temps.

Concevoir la multiplicité sans fin des figures que créent les relations des hommes entre eux, mais c'est tout aussi hallucinant que si une main traçait des lignes dans le ciel pour joindre les unes aux autres les étoiles ! Nous disons par exemple « le cercle de nos connaissances » et nous ne voyons pas comment d'ami en ami, de proche en proche, ce cercle grandit jusqu'à contenir en lui la totalité des hommes qui ont vécu, vivent et vivront sur la terre.

Je pense à ceux que l'amour joint et que la vie sépare sans qu'ils sachent mieux ce qui les pousse l'un vers l'autre que ce qui les arrache l'un à l'autre. Deux lignes s'approchent, confondent un instant leurs courbes, puis se séparent; et pendant quelques instants, elles semblent poursuivre encore un chemin parallèle, mais bientôt inéluctablement elles s'éloignent à jamais, chacune attirée par un pôle opposé du ciel, par l'étoile inconnue de sa propre destinée, et en chemin chacune fera encore d'autres rencontres, se confondra encore un instant avec d'autres lignes pour s'en éloigner à nouveau, et engendrer, recommencer, faire renaître une nouvelle figure aussi mystérieuse que la précédente.

Tout développement de la pensée sous-entend une notion d'espace. Le langage ne peut se concevoir ni se construire que dans l'espace. Et il n'est pas de pensée sans langage. Ne craignons donc pas de décrire — de décrire comme nous décririons une ligne dans l'espace — tout ce qui s'inscrit en nous comme hors de nous.

Cassis, juillet 1940.

*
* *

J'ai perdu tous les papiers où j'avais noté à la hâte le produit de mes réflexions, tout ce que j'avais écrit ces derniers temps. C'est la première fois que je perds mes manuscrits sans aussitôt les retrouver enfouis quelque part dans le fouillis de mon bagage. J'y vois un signe qui me fait peur.

J'ai peur. Ce n'est pas tant que je craigne l'effort qu'il me faudra fournir pour reconstituer les pages perdues, mais c'est leur perte même qui me fait peur.

Il est terrible de perdre, de perdre réellement ce qu'on a écrit quand comme moi on s'efforce de n'écrire que l'essentiel de peur d'oublier. C'est alors perdre une partie de son être essentiel.

Du reste, perdre un objet quel qu'il soit est toujours un signe néfaste. Car perdre, c'est aussi perdre absolument dans le sens où perdre est le contraire de gagner.

*
* *

Je n'en pouvais plus. Ce jour-là, je m'étais levé à grand'-peine. La vie pesait si lourdement sur moi que je ne me sentais pas la force de la porter encore, de la supporter.

Je voulais mourir, il me semblait que j'allais tomber...

Et le matin même quelques heures plus tard, je tombais réellement; un cycliste me renversait boulevard d'Arenc.

Cette chute ne pouvait me surprendre. Il fallait que je tombe. Ce qui m'étonne, c'est simplement que l'incident en demeura là, banal, ridicule, n'atteignant même pas le degré de gravité qui met la vie en jeu. Je m'écorchais les genoux les mains, une pierre aiguë entra sous un de mes ongles, ce fut tout.

Pourquoi toujours cette médiocrité de la vie qui rape-

tisse tout? Pourquoi les plus profondes aspirations de l'être ne suscitent-elles en fin de compte qu'une poussière d'incidents vulgaires, sans grandeur? Pourquoi un drame intérieur se résout-il presque toujours en un acte symbolique dégradant?

***

Je ne comprends rien. Je ne sais rien. Je constate seulement que la solitude quelquefois est par trop noire. Jusqu'à quand me faudra-t-il remarquer, chaque soir à nouveau, en retrouvant ma chambre, que rien n'y a changé de place, qu'il ne s'y est rien passé, que la vie en mon absence est demeurée comme suspendue, figée?

L'effroi suinte de tous ces objets que le regard retrouve bêtes, inertes, morts aux lieux mêmes où pour la dernière fois il les a laissés.

Et je me revois encore chaque soir assis sur mon lit, en proie à une sorte affreuse de paralysie. Je voudrais me coucher, mais je ne m'y résouds pas. Il faudrait auparavant déplacer quelques livres, ouvrir les draps, me laver, me déshabiller. Tout cela exige une quantité formidable de forces qui me manquent absolument.

Je ne peux plus! Il me faut te retrouver, je le veux, je le dois. Toi seule peux d'un geste calmer le mal qui m'étreint et me paralyse. Toi seule peux me rendre la force et le mouvement quand la torpeur implacable fond sur moi et me terrasse.

Je veux penser à toi, rêver de toi, t'imaginer si obstinément en moi, imprimer si fort ton image, dessiner ton être d'un trait si sûr, si profond, qu'il puisse percer les ténèbres du temps, trouer le corps de l'espace, et derrière eux, plus grande et plus vraie qu'eux, te ressusciter.

***

Si seulement je savais ma souffrance salutaire, je ne me plaindrais plus, tout serait dit. Qu'en moi règne la certitude que notre séparation me permet de te faire revivre en moi, et je suis comblé de reconnaissance.

Parvenir à recréer en soi l'être aimé dans les ténèbres personnelles quoi qu'il advienne, à quelque refus que l'on se heurte, telle est bien la mission suprême de tout amour.

A quelques hommes, victimes privilégiées, est échu le sort glorieux de ne connaître l'objet de leur amour qu'à l'absence que celui-ci crée en eux. Ils prennent connaissance de la forme de cet objet par le vide qu'il fait en leur cœur. L'absence leur enseigne la présence, et ainsi, quelquefois, l'angoisse du vide confine à la plénitude de la béatitude. Affreusement lésés de ce qu'ils aiment, ils en mesurent la perfection. Pour eux, toujours, partout, le creux révèle et moule le plein de la forme à venir.

Ce que j'écris là est vrai, et je me le suis dit bien des fois, mais il demeure que, ces secondes mises à part, je ne suis qu'une ombre, sans vie, sans volonté. La souffrance éveille quelquefois, mais plus souvent elle aplatit.

Je me souviendrai toujours de ce soir d'été. Comme tous les soirs, je regagnai mon gîte, longeant de mornes rues sordides, toutes semblables les unes aux autres dans une banlieue sans fin. Il faisait noir et désert. Seuls surgissaient de temps à autre quelques vieilles gens au seuil de leurs portes. Rien ne sollicitait l'esprit, et la pensée de l'amour moins encore que toute autre pensée.

Quand soudain, mystérieusement surgie de l'ombre, j'aperçus une robe blanche. Une jeune femme, selon toute apparence une ouvrière, s'avançait dans la nuit entre deux hommes, Cette femme, à vrai dire, n'était ni belle ni particulièrement attachante — et j'avais rencontré au

cœur de la ville bien des créatures plus brillantes et plus désirables —, mais cette présence féminine dans ces rues désolées était si imprévue, si neuve, si étrange, que l'émotion me paralysa. C'est à peine si je pouvais avancer.

Les rares heures de bonheur qui m'attendent dans l'avenir, qu'elles me soient aussi précieuses que la vision, ce soir-là, de cette passante vêtue de blanc dans la nuit.

Marseille, juillet-décembre 1940.

ARTHUR ADAMOV.

SUR LE THÉATRE DE MARIONNETTES

Passant à M... l'hiver de 1801, j'y rencontrai un soir, dans un jardin public, M. C..., qui tenait depuis peu l'emploi de premier danseur à l'Opéra de cette ville et que le public accueillait avec une extraordinaire faveur. Je lui dis ma surprise de l'avoir trouvé plusieurs fois dans un théâtre de marionnettes qui s'était établi sur le marché dans une baraque de planches, et qui réjouissait la populace par de petites farces dramatiques mêlées de chants et de danses. Il m'assura que la pantomime de ces poupées lui faisait grand plaisir et laissa entendre assez clairement qu'à ce spectacle un danseur soucieux de se perfectionner pouvait apprendre bien des choses.

Cette déclaration me parut être, à la manière dont il la proféra, plus qu'une simple boutade, et je m'assis à côté de lui pour m'informer plus avant des raisons sur lesquelles il pouvait fonder une affirmation si singulière. Il me demanda si je n'avais pas effectivement trouvé fort gracieux certains mouvements des poupées, et en particulier des plus petites. Je ne pus m'en défendre. Un groupe de quatre paysans, qui dansaient une ronde sur une cadence rapide, n'eût pas été plus joli si Teniers l'avait peint.

Je m'informai du mécanisme de ces personnages. Comment était-il possible de gouverner leurs différents membres sans avoir des milliers de fils dans les doigts, et de le

faire ainsi que l'exigeaient le rythme des mouvements ou la danse?

Il me répondit que je ne devais pas m'imaginer que chaque membre fût animé séparément par le machiniste au cours des différentes phases de la danse. Chaque mouvement avait un centre de gravité, qu'il suffisait de gouverner à l'intérieur du personnage ; les membres, simples pendules, suivaient d'eux-mêmes et sans la moindre intervention. Il ajouta que ce mouvement était fort simple : chaque fois que le centre de gravité est déplacé suivant une ligne droite, les membres décrivent des courbes; et souvent il arrive qu'un ébranlement fortuit imprime à l'ensemble une sorte de mouvement rythmique analogue à la danse.

Cette remarque me parut jeter enfin quelque lumière sur le plaisir qu'il avait déclaré prendre au théâtre de marionnettes. Cependant j'étais loin de pressentir les conséquences qu'il allait plus tard en tirer.

Je lui demandai s'il croyait que le machiniste qui gouvernait ces poupées dût être lui-même un danseur, ou du moins se faire une idée du beau dans la danse.

Il répondit que si un métier était facile dans sa partie mécanique, il n'en résultait pas qu'il pût être pratiqué sans aucun sentiment. La ligne que doit décrire le centre de gravité était, à vrai dire, très simple : dans la plupart des cas, à ce qu'il croyait, elle était droite. Quand elle était courbe, la loi de sa courbure semblait du premier degré ou tout au plus du second, et même dans ce dernier cas elle était seulement elliptique. Or, l'ellipse étant la forme de mouvement naturelle aux extrémités du corps humain, à cause des articulations, le machiniste n'avait guère de peine à la décrire. Mais, par un autre côté, cette ligne était, au contraire, quelque chose de très mystérieux. Car elle n'était rien moins que le chemin de l'âme du danseur; et il doutait qu'on pût la trouver autrement que par ce seul moyen : le machiniste se transporte dans le centre

de gravité de la marionnette, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il danse.

Je repartis que l'on m'avait dépeint le métier de ce dernier comme une activité assez dépourvue d'esprit, à peu près comme celle qui consiste à tourner la manivelle d'un orgue de Barbarie.

— En aucune façon, répondit-il; il faut dire plutôt que les mouvements de ses doigts ont avec les poupées qui y sont attachées un rapport assez complexe, à peu près comme celui des nombres avec leurs logarithmes, ou celui de l'asymptote avec l'hyperbole.

Cependant il croyait que même cette dernière parcelle d'esprit dont il avait parlé pouvait être éloignée des marionnettes, que l'on pouvait faire entièrement passer leur danse dans le domaine des forces mécaniques et la produire au moyen d'une manivelle, ainsi que je l'avais imaginé.

J'exprimai mon étonnement de voir quelle attention il consacrait à ce spectacle inventé pour la foule et dérivé d'un art supérieur. Il ne se bornait pas à le tenir pour capable de perfectionnement : il semblait s'en occuper lui-même.

Il sourit et dit qu'il osait affirmer que si un mécanicien voulait construire une marionnette selon ses exigences, il présenterait avec cette poupée une danse que ni lui-même, ni aucun autre habile danseur de son temps, sans excepter Vestris, ne serait en mesure d'exécuter.

— Avez-vous, demanda-t-il comme je baissais les yeux en silence, avez-vous entendu parler de ces jambes mécaniques fabriquées par des artistes anglais pour les infortunés qui ont perdu leurs membres inférieurs?

Non! Je n'avais jamais rien vu de pareil.

— Je le regrette, répliqua-t-il, car si je vous dis qu'avec de telles jambes ces infortunés dansent, j'ai presque peur de vous trouver incrédule. Que dis-je, danser? Assurément, le cercle de leurs mouvements est limité; mais ceux qu'ils

ont à leur disposition s'effectuent avec un calme, une légèreté, une grâce qui plongent dans l'étonnement tout esprit porté à la réflexion.

Je déclarai d'un ton plaisant qu'il avait donc trouvé, de cette manière, l'homme qu'il cherchait. Car l'artiste qui savait construire une jambe si remarquable pourrait sans aucun doute lui composer une marionnette confome à ses exigences.

— Quelles sont, demandai-je comme à son tour il baissait les yeux, un peu décontenancé, quelles sont donc ces exigences que vous prétendez poser à la dextérité du mécanicien?

— Rien, répondit-il, qui ne se trouve déjà ici : l'harmonie des proportions, la mobilité, la légèreté, mais d'un degré supérieur, et surtout une ordonnance des centres de gravité qui soit plus conforme à la nature.

— Et l'avantage qu'aurait cette poupée sur des danseurs vivants?

— L'avantage? Il serait d'abord négatif, mon excellent ami, à savoir qu'elle ne serait jamais affectée. Car l'affectation apparaît, comme vous savez, quand l'âme (*vis motrix*) réside en tout autre point que le centre de gravité du mouvement. Comme le machiniste, par l'intermédiaire du fil ou de la ficelle, n'a pas d'autre point en son pouvoir que celui-là, tous les autres membres sont ce qu'ils doivent être, de purs pendules, et n'obéissent qu'à la loi de la pesanteur. C'est là une précieuse qualité, que l'on cherche en vain chez la plupart de nos danseurs.

Regardez donc la P..., continua-t-il, dans le rôle de Daphné, quand elle se retourne vers Apollon qui la poursuit; son âme est dans ses vertèbres lombaires, elle se penche comme si elle allait se briser, telle une ondine de l'école du Bernin. Regardez le jeune F... quand il figure le léger Pâris au milieu des trois déesses et tend la pomme à Vénus; son âme est installée — spectacle horrible! — dans son coude. De telles erreurs, ajouta-t-il,

changeant soudain de propos, sont inévitables depuis que nous avons goûté à l'arbre de la science. Mais le paradis est fermé, le chérubin est derrière nous; il nous faut faire le tour du monde pour voir s'il n'est pas possible d'y pénétrer de nouveau par quelque porte de derrière.

Je ris. « Certes, pensais-je, l'esprit ne peut se tromper quand il est absent. Mais j'observai qu'il avait encore d'autres réflexions sur le cœur et je le priai de continuer. »

— En outre, dit-il, ces poupées ont l'avantage d'échapper à la pesanteur. L'inertie de la matière, particularité entre toutes opposée à la danse, leur est inconnue, parce que la force qui les élève dans les airs est supérieure à celle qui les retient à la terre. Que ne donnerait pas notre brave C... pour être plus légère de soixante livres ou pour qu'un contrepoids de cette importance la secourût dans ses entrechats et ses pirouettes? Les poupées n'ont besoin du sol que comme les elfes, pour l'effleurer et pour donner une impulsion nouvelle à leurs membres par la vertu d'un obstacle momentané; nous en avons besoin pour y reposer et pour nous rétablir des fatigues de la danse; c'est là un moment qui manifestement n'est pas de la danse et dont il n'y a rien d'autre à faire que de le dissimuler autant que possible.

Je dis que si habile qu'il fût dans la conduite de ses paradoxes, il ne me ferait jamais croire qu'un pantin mécanique pût recéler plus de grâce que le corps humain.

Il répliqua qu'il était absolument impossible à l'homme, non seulement de dépasser, mais même d'égaler le pantin à cet égard; seul un dieu pouvait dans ce domaine se mesurer avec la matière, et c'était justement le point où se rejoignent et s'unissent les deux extrémités du monde circulaire.

J'allais de surprise en surprise et je ne savais que répondre à des affirmations si singulières.

— Il semblait, observa-t-il en prisant du tabac, que je n'eusse pas lu avec attention le troisième chapitre du premier livre de Moïse; et avec ceux qui ne connaissent pas cette première période de toute l'évolution humaine on ne peut parler convenablement des suivantes, et encore moins de la dernière.

Je dis que je savais fort bien quel désordre la conscience provoque dans la grâce naturelle des hommes. Un jeune homme de ma connaissance avait, par l'effet d'une simple remarque et pour ainsi dire sous mes yeux, perdu son innocence; ensuite, malgré tous les efforts imaginables, il n'en avait jamais retrouvé le paradis.

— Mais quelles conclusions, ajoutai-je, pouvez-vous en tirer?

Il me demanda quel était l'événement auquel je faisais allusion.

— Je me baignais, racontai-je, il y a environ trois ans, avec un jeune homme dont le corps avait à cette époque une grâce merveilleuse. Il pouvait être à peu près dans sa seizième année, et l'on n'apercevait que dans le lointain, suscitées par la faveur des femmes, les premières traces de vanité. Il se trouva que peu auparavant nous avions vu à Paris le *Tireur d'épine;* le moulage est connu et figure dans la plupart des galeries allemandes. Un regard que le jeune homme jeta dans un grand miroir, au moment où il posa le pied sur un tabouret pour l'essuyer, le fit songer à la statue; il sourit et me dit quelle découverte il venait de faire. Effectivement, j'en avais été frappé en même temps que lui; mais soit pour éprouver la sûreté de la grâce qui était en lui, soit pour causer à sa vanité quelque salutaire contrariété, je me mis à rire et répondis qu'il avait des chimères. Il rougit et leva le pied une seconde fois pour me convaincre; mais sa tentative, comme il eût été facile de le prévoir, échoua. Confus, il leva encore le pied une troisième fois, une quatrième. Il recommença bien dix fois, mais en vain! Il était hors d'état de reprendre

la même attitude. Que dis-je? Les mouvements qu'il faisait avaient un élément si ridicule que j'eus peine à garder mon sérieux. A partir de ce jour et pour ainsi dire de cet instant, une inconcevable transformation se produisit dans ce jeune homme. Il se mit à poser devant le miroir pendant des journées entières. Une puissance invisible et inconcevable semblait étreindre comme un réseau de fer le libre jeu de ses gestes, et au bout d'un an on ne pouvait plus découvrir en lui la moindre trace de cette allure charmante qui naguère avait ravi les yeux de ceux qui l'entouraient. Un témoin de ce singulier et malheureux événement est encore actuellement vivant, et pourrait confirmer mot pour mot le récit que je vous en ai fait.

— A cette occasion, dit M. C... d'un ton aimable, il faut que je vous conte une autre histoire dont vous comprendrez sans peine qu'elle est ici à sa place. Au cours de mon voyage en Russie, je me trouvais dans la propriété d'un noble livonien, M. de G..., dont les fils étaient alors passionnés d'escrime. L'aîné surtout, qui revenait de l'université, faisait le virtuose; comme j'étais un matin dans sa chambre, il m'offrit une rapière. La passion acheva de le troubler! Presque tous mes coups portaient, et finalement sa rapière vola dans un coin de la pièce. Mi-riant, mi-fâché, il dit en ramassant sa rapière qu'il avait trouvé son maître; mais chacun en avait un dans ce monde, et il allait me conduire auprès du mien. Les deux frères éclatèrent de rire et s'écrièrent : « Allez! Allez! Au bûcher! » Puis ils me prirent par la main et me conduisirent voir un ours que M. de G..., leur père, faisait élever à la ferme. Quand je m'approchai de lui avec surprise, l'ours était debout sur les pattes de derrière, adossé à un pieu auquel il était attaché, la patte droite levée comme pour frapper, et il me regardait dans les yeux : c'était sa garde d'escrimeur. Je ne savais si je rêvais en me voyant en face d'un tel adversaire. « Mais, poussez, poussez! dit M. de G... et

voyez donc si vous pouvez le toucher! » Quand je fus un peu remis de mon étonnement, je fondis sur l'ours avec ma rapière; il fit un mouvement très bref de la patte et para le coup. J'essayai de l'égarer par des feintes : il ne bougea pas. Je me fendis encore avec une prompte agilité; j'eusse infailliblement touché une poitrine humaine, mais l'ours fit un mouvement très bref de la patte et para le coup. Maintenant j'étais presque dans le même cas que le jeune de G... La gravité de l'ours achevait de me décontenancer. Les bottes et les feintes se succédaient, j'étais en sueur ; rien n'y faisait! Non seulement l'ours, comme le premier escrimeur du monde, parait tous les coups, mais il ne tenait même pas compte des feintes — ce en quoi nul escrimeur du monde ne saurait l'imiter : les yeux dans les yeux, comme s'il y pouvait lire mon âme, il restait debout, la patte levée pour frapper, et quand mes coups n'étaient pas sérieux, il ne bougeait pas.

— Croyez-vous cette histoire?

— Parfaitement! m'écriai-je avec une joyeuse approbation. Je la croirais de la bouche de n'importe quel étranger, à plus forte raison de la vôtre!

— Eh bien, mon excellent ami, dit M. C... vous voilà en possession de tout ce qui est nécessaire pour me comprendre. Nous voyons que dans la mesure où dans le monde organique la réflexion devient plus obscure et plus faible, la grâce apparaît plus rayonnante et plus souveraine. Mais de même que l'intersection de deux lignes, sur l'une des faces d'un point, reparaît soudain sur l'autre face après être passée par l'infini, ou de même que l'image du miroir concave, après s'être éloignée à l'infini, revient tout près de nous, de même quand la connaissance est pour ainsi dire passée par un infini, la grâce reparaît; si bien qu'elle se manifeste sous la forme la plus pure, soit dans le corps humain qui n'a aucune conscience, soit dans celui qui possède une conscience infinie, c'est-à-dire soit dans la poupée articulée, soit dans le dieu.

— Ainsi donc, dis-je un peu distrait, nous devrions goûter de nouveau à l'arbre de la science pour retomber dans l'état d'innocènce?

—Assurément, répondit-il : c'est le dernier chapitre de l'histoire universelle.

HEINRICH VON KLEIST.

LA RAPÉE

(Fin.)

Elle monte un calvaire inutile, Coralie, mais la nuit, à Montmartre, elle sent flamber le phosphore de ses vieux os. La salive lui dégouline de chaque côté du menton... C'est la louve traquée aux projecteurs... Elle tend la main et on lui donne vingt sous; c'est l'entrée dans l'enfer aux feux doux qu'elle mendie. Elle implore de l'œil le chasseur en livrée écarlate ou azur qui soulève d'une main gantée de blanc la portière noire ou la tenture pourpre.

Là, elle sent sa défaite. Elle n'a pas même la ressource de commettre un crime : elle tuerait que cela ne lui ouvrirait pas les portes. Il n'y a pas de Méphisto pour lui proposer de payer de son âme une heure de ce paradis. Je crois bien qu'elle la donnerait pour la seule volupté de poser le pied sur l'un de ces tapis qui viennent chercher le client jusque sur le trottoir.

Soleil qui mettrait des heures à se lever, le Moulin Rouge fait tourner ses ailes à l'extrémité de la rue Pigalle. A minuit, dans ce coin de Montmartre, le diable se change en fée... On y marche sur du gazon... Ça flambe sans flamme derrière les vitres et les rideaux... Ça brûle sans odeur de roussi... Après avoir déposé leurs cargaisons d'élus à l'entrée des bocages illuminés, les chauffeurs de taxis hésitent à redescendre vers la ville... La Rapée n'a jamais eu d'oreille pour la musique, mais elle entend

celle, étouffée, des jazz qui mitonnent dans les lointains proches... Vous connaissez cela : c'est une musique comme en pourraient faire les poulpes, les méduses et les étoiles de mer... Ça se glisse sous vos pieds... Ça se gonfle à la manière des gorges de pigeons à l'endroit des saxophones... Elle voit faire une cuisine folle dans des casseroles en or et bondir dans une glace les vagues du French Cancan par l'entrebâillement d'une porte de Tabarin... Elle a manqué son affaire... C'est là qu'elle aurait dû venir, au lieu d'épouser son coquebin de faculté... La vieille bique en a son galurin de travers.... Elle n'est guère visible que pour le pauvre bougre en casquette de loutre qui se précipite sur les portières, le marchand de journaux et la petite vieille qui vend des violettes... Les nègres, au comptoir des bars, la mettent en extase : ces dieux secs qui font jaillir la flamme au bout de leurs doigts pour allumer des cigares de luxe... Leur peau a des reflets d'or dans les ténèbres... Les mots et les dés du poker font le même bruit dans leur bouche vieux rose et dans leurs mains havanes... Eux seuls pourraient l'entendre, la comprendre... Ils la prendraient sous leur protection... Ils la feraient entrer dans les antres délicieux... Elle leur parlerait comme une vieille grand'mère à de gentils jeunes gens... Ils auraient pitié, ces déracinés qui profitent... Si elle était tombée à Montmartre du temps que nous y étions, elle était sauvée... Nous l'adoptions. Elle buvait le champagne comme le chien du vieux grenadier fumait la pipe...

Vieux volcan éteint...

La fête est finie... On perçoit très bien l'instant où le maître de cérémonie se retire, content de soi : encore une nuit de gagnée... On fume des cendres... La bière sent l'abîme... La fine a perdu sa grâce... Les anges du démon ont suivi le patron... Les aiguilles ont disparu du cadran : entendez que les ailes du Moulin Rouge se sont éteintes... Les portiers et les musiciens redeviennent des croquants... Les nègres ont disparu : leurs complets moelleux, que

vous diriez tirés de voluptueuses plantes exotiques, sont pliés sur des chaises d'hôtel; la montre d'or pend à l'extrémité de sa chaîne. Ils attendent en dormant les femmes qui leur gagnent leur faste dans le voisinage... Les grands mâles parlent d'une soupe à l'oignon et d'un entrecôte Bercy... A l'heure où la vie commence à ruisseler le long de la Butte, La Rapée renifle les décombres déjà froids et s'en va dormir sur un banc du square d'Anvers.

* * *

Ils s'y sont mis à deux pour faire un homme, les amants de La Rapée. Ils ont chacun une moitié de barbe et une moitié de bagage... Deux types dans le genre des apôtres... Ils savent qu'elle les quittera bientôt pour retourner à sa gloire passée... Leur ménage fait, dans une niche de la berge de Bercy, ils déambulent... Les Coralie's boys... Ils ont l'œil, l'oreille, l'épiderme et la narine humbles mais sensibles. Ils sentent le printemps, le miroton, le soleil, le bois et le plâtre. Ils voient les lettres dorées de l'Institut, les renaissants bourgeons, les cannes à pêche du quai de l'Hôtel-de-Ville, les menus à la craie sur les ardoises, les têtes des statues derrière les fenêtres du Louvre, une moitié de mappemonde derrière celle de je ne sais plus quelle société de géographie de la rue Vaneau, l'échine du plésiosaure lorsqu'ils remontent la rue de Buffon, les volants de la Compagnie des Eaux de l'avenue Ledru-Rollin : ça a l'air de machines à battre les rêves de la capitale... Ils ont des regards de collégiens pour les estampes grivoises : un postérieur féminin les regarde passer qui, de loin, leur paraît d'un rose beaucoup plus chair qu'il ne l'est sur le papier.

Ils entendent chanter le coq autour du Châtelet. Ils voient sortir la Mariée dans son décor rouge et la Mort dans ses draperies noires.

Ils sentent vaguement les roses de l'air : celles du matin et celles du soir...

Sans savoir pourquoi, s'ils voient décharger un piano, passer un type avec sa contrebasse sous le bras ou du matériel de concert dans une voiture à bras, ça leur fait plaisir.

Ils voient les vieux casques du quai Saint-Michel, qui ne sont pas là pour être vendus, mais pour faire partie du décor, de même que les médailles et autres jetons du quai des Grands-Augustins n'ont pas d'autre objet que de maintenir un vieux rapport entre eux, les arbres et la Monnaie.

S'ils descendent au Vert Galant, ils sont vaguement émus de voir la ville un peu au-dessus d'eux, et ils sont trop conscients de leur mauvaise mine pour ne pas trouver tout naturel qu'un gardien se mette à leurs trousses lorsqu'ils font l'ascension du Labyrinthe, au Jardin des Plantes.

Ils connaissent les lions à face plate du quai Conti, ceux, aux amples testicules, du pont Alexandre et une pie qui siffle les sonneries militaires à la porte d'un troquet de Port-Royal.

On peut les leur montrer à cinquante kilomètres de Paris, ils ne confondront pas la grille du Jardin des Plantes avec celle du Luxembourg, la grille de la Halle aux Vins avec celle de Cluny.

Ils sont de la France et de la Chrétienté... Les drapeaux en berne les rendent mélancoliques. Je dirai même que ces vieux scrupuleux sont plus sensibles aux deuils qu'aux liesses; personne ne leur reprochera de trop s'abandonner aux premiers, ils sont conscients de n'avoir sur les seconds que de très modestes droits... S'ils l'osaient, ils diraient aux petits soldats de se montrer respectueux envers leurs chefs, de bien soigner leur tenue et de bien cirer leurs godillots. Ils saluent les enterrements. Ils baissent la tête en passant devant les hôpitaux; s'ils avaient le leur à choisir à l'avance, ils demanderaient l'Hôtel-Dieu, comme vous et moi... Mourir à l'Hôtel-Dieu, c'est encore une

façon de mourir chez soi... Entre Notre-Dame et le marché aux fleurs, à la lumière bleue, on doit mourir en s'imaginant qu'on la voit du dehors... Ils pensent, eux, en longeant les cimetières, qu'ils y entreront sans cérémonie... Ils ignorent qu'ils seront d'abord charcutés à l'amphi d'anatomie de l'École de Médecine sans avoir eu besoin de léguer leurs corps à la science, qu'on les opérera morts, qu'on fouillera leur cadavre comme un vieux terrain vague, que leurs viscères tomberont dans le domaine public... A la Maubert, ils se sentent en terre d'asile... Ils n'imaginent pas qu'ils pourraient avoir droit à d'autres spectacles qu'au Guignol des Champs-Élysées, et à une autre cuisine qu'au rabiot des militaires.

Ils ont vu suer la cire autour du tombeau de sainte Geneviève, et ils ont compris qu'elle suait un peu pour eux... Ils sont dans le coup... Ils restent sujets du Charlemagne du parvis Notre-Dame et de l'Henri IV du pont Neuf; citoyens d'Étienne Marcel...

Ils ont leurs entrées au Palais de Justice et au Collège de France... Ils ont entendu citer l'article 33 du Code et commenter la Chanson de Roland... Ils reconnaissent et respectent le savoir et l'autorité, ces deux fouille-quartiers.

De temps en temps, ils échangent une impression, mais ça ne dit pas très bien ce qu'ils voudraient dire : qu'ils sont figurants dans une grande tragédie dont tout leur échappe, par exemple...

Leur part leur suffit... Ils ont le sentiment de leur infériorité; d'être des enfants prodigues qui ont usé leur crédit depuis longtemps... Ils marchent l'oreille basse et mesurent vaguement la distance qui les sépare de M. Berthelot devant son mur ou de Claude Bernard en haut de son escalier... Ils promènent peut-être un savant ou un homme de loi endormi dans la vase, dans les marécages de leur individu... Il leur arrive d'appréhender la colère soudaine de la ville qui, les trouvant décidément trop bêtes, trop inu-

tiles et trop miteux, les enfermerait à la Conciergerie, cette forêt changée en château fort, ou les chasserait comme Adam et Ève l'ont été du paradis terrestre : « Allez, ouste; et qu'on ne vous voie plus ici !... »

Depuis qu'ils ont La Rapée, ils se font encore un peu plus petits. Un beau jour, on découvrira l'énorme resquille. Si un sergot leur mettait la main sur l'épaule, ils sauraient ce que cela voudrait dire : « Il ne faut plus vous gêner, mes gaillards... On se paye des femmes de la haute, maintenant !... »

Deux vieux cancres !... On les dirait honteux de ne pas pouvoir retrouver la voix d'Abélard en écoutant M. Joseph Bédier..

Ils ont vu brûler Étienne Dolet... Ils ont rencontré Restif de la Bretonne, ce trousseur de ténèbres, coiffé de son hibou... Ils ont connu la Seine lorsqu'elle attrapait au passage, complice et receleuse, les cadavres balancés tout vifs du haut des ponts... Ils ont entendu rouler le bronze des défaites, alourdi par le silence, et celui, léger, des victoires; sonner le glas chargé de la mort des rois... Ils ont assisté à la succession des fêtes et des massacres — la mitraille et le flon-flon... — Ils ne se souviennent de rien... C'est peut-être bien pour en avoir tant vu et tant entendu qu'ils sont aussi abrutis... Ils ont trinqué avec Villon... Ils pourraient dire qu'il avait une étrange façon de se passer sur le front la main qui avait essuyé sa bouche, lorsqu'il avait bu... On ne savait pas s'il cherchait à se souvenir ou à oublier... Jamais la comparaison de Baudelaire ne s'est mieux appliquée : leur mémoire, c'est le palimpseste, seulement il a beaucoup plu dessus et on n'y voit plus rien... S'ils n'avaient oublié le passé, ils connaîtraient peut-être l'avenir... S'ils entendaient encore grouiller la cour des Miracles, ils entendraient craquer les peupliers sous la poussée de l'île Saint-Louis, le jour où le courant l'emportera.

Ah ! oui alors, ils peuvent s'estimer heureux d'avoir

droit aux drapeaux des fêtes nationales, à la musique du Luxembourg, au rabiot des trouffions, et qu'on leur laisse traverser la cour du Louvre — il n'est pas interdit de penser qu'on y pourrait trouver des pigeons aussi vieux que les carpes du bassin de Fontainebleau — et celle des Invalides, où ils rencontrent des généraux plus vieux qu'eux et droits comme des I... Un matin que le printemps les rendait audacieux, ils sont entrés dans la cour de la Sorbonne... Ils y ont vu de grandes gosses qui seront un jour des avocates, des femmes médecins, et ça les a émus comme s'ils eussent été leurs oncles...

Ils sont sociables... Jamais un marchand de cacahouettes, une marchande de journaux ou de limonade n'a refusé de leur répondre lorsqu'ils ont eu envie d'entendre une autre voix que la leur... Là encore, ils n'en ont qu'une pour eux deux... On n'a jamais refusé de les recevoir dans les bistros de la rue de Bièvre, où ils profitent, en buvant leur verre de rouge, des trois serins dans une cage, de la marmite au pot-au-feu et du gosse qui fait ses devoirs. Évidemment, les collègues ne leur pardonnent pas La Rapée : « Madame la Dussèche ». Ça les grandit... Ça leur donne une raison d'être. En eux, la sainte honte de Maître Harrigaud s'est changée en fierté sourde. Le notaire souffrait par elle, ils pâtissent pour elle. Pour le mari, c'était une épreuve, pour eux c'est un don de la Providence... Ils se regardent et ils savent qu'ils pensent à elle... Ils admirent là où l'autre s'épouvantait... Ils trouvent une grâce là où il trouvait de la disgrâce... Qui sait ?... S'ils savaient où est sa tombe, ils l'iraient peut-être visiter... Histoire de connaître quelque chose de leur prédécesseur et d'alimenter leur fierté de son marbre.

La vieille bouquiniste du pont Sully leur prête des bouquins qu'ils vont lire à l'ombre du quai... Ils croient à Fantomas comme nous croyons à Ulysse, le vrai...

*
* *

La Rapée ne l'ouvre pas de la journée... Elle ne voit pas les caisses des bouquinistes... Le notaire, qui aimait la lecture, lui lisait du Victor Hugo, du Balzac, du Lamartine et du Musset dans des éditions reliées. Elle supputait les nouvelles occasions de le faire cocu et les chances du favori sur lequel elle avait misé cinq louis. Il voyait bien, par-dessus son livre, qu'elle ne l'écoutait pas, mais il n'en continuait pas moins à prêcher dans le désert : ça remplissait la soirée. Il poussait même son apostolat désespéré jusqu'à commenter sa lecture : le souffle lyrique de Lamartine, la puissance d'évocation de Balzac. Il n'aurait pas osé lui dire, de Musset, que c'était le poète de l'amour: par pudeur, pour ne pas évoquer l'idée qu'elle s'en faisait, elle, de l'amour...

Elle bâillait sans mettre la main devant sa bouche... « On y va », disait-elle... Elle y allait seule. Lui se retirait pour s'abîmer dans les dossiers, au milieu des cuirs, des cuivres et des bronzes réchauffés par un feu de bûches, symbole de la vie domestique qui lui avait été refusée... Les joies du feu de cheminée ne sont pas pour ceux qui ont une Adélaïde dans leur maison... Il lui arrivait de méditer devant la gravure, encadrée de noir, qui représentait la répudiation de Joséphine par Napoléon...

« J'ai épousé un monstre », pensait-il; plus exactement, une « virago », et le mot le troublait tout particulièrement parce que c'était celui qu'eût employé sa mère... Comme elle aurait dit, sur quel ton navré : « Mon pauvre petit, tu as épousé une virago!... » Il remerciait le ciel qu'elle fût morte avant son mariage, et il demandait pardon au même ciel d'être contraint de le remercier de n'avoir pas eu d'enfant d'Adélaïde. Elle était frappée de stérilité et il se trouvait entraîné dans cette malédiction... La femme qui montrait ses cuisses, comme elle le faisait des siennes, lorsqu'elle était assise, ne pouvait être que stérile... C'était

comme si l'indécence eût tari en elle les sources heureuses de la maternité... Il la trouvait d'une impudeur biblique. Elle représentait à ses yeux tout ce qui est tari, desséché, impur, maudit, calciné, foudroyé, pétrifié, dans les deux testaments... Le puits sans eau, le figuier sans fruit, la terre sans pluie, le champ sans récolte, la pourvoyeuse de chair nubile.

Pas la moindre source ne pouvait sortir de cette rocaille, pas le moindre souffle de cette géométrie. Il en avait honte pour le genre humain et il avait honte de lui-même lorsqu'il se laissait aller à la comparer à une bête... Il avait été bien souvent sur le point de lui dire : « Tu ne peux vraiment pas être un peu plus humaine? », mais ça lui était resté sur le cœur... A quoi bon!... Le jour où sa disgrâce lui avait été tout particulièrement sensible avait été celui où il s'était avisé qu'ils auraient pu être les personnages d'un roman de Bourget ou d'Estaunié.

***

Il avait très tôt — ou très tard, comme vous voudrez — compris à qui il avait affaire. En Italie, où ils avaient fait leur voyage de noces, il lui montrait les palais, les ruines, les chefs-d'œuvre, et elle regardait les portiers, les militaires, les gondoliers et les gardes... Elle paraissait avoir des mains dans le regard pour leur ôter leur uniforme. A Venise, il lui avait vu échanger un clin d'œil avec le maître d'hôtel, et il s'était souvenu, en pleurant tout seul dans sa chambre, de Musset et de George Sand, qui devait avoir les mêmes allures hommasses... Elle ouvrait toute nue pour mettre les souliers devant la porte... Elle ronflait... Elle n'avait pas vingt-cinq ans et paraissait connaître la vie depuis l'antiquité... Il l'entendait rire avec les femmes de chambre... A la seule observation qu'il lui avait faite, elle avait répondu : « On n'est tout de même pas à l'enterrement!... » Il avait envie de pleurer dans les moments que

vous pensez : il se sentait alors entouré d'une espèce d'abîme d'où sortait un monstre qui lui prenait la tête dans ses mains comme s'il se fût agi d'une pierre, accomplissait ignoblement sa fonction... Un matin, elle lui avait dit : « Tu n'aimes pas beaucoup ça, hein! », et la honte l'avait recouvert.

Il n'aimait pas beaucoup ça, mais elle continuait... Pour lui en faire prendre le goût?... Parce qu'elle estimait que, s'il avait pris une femme, c'était pour s'en servir?... Parce qu'elle manquait encore d'occasions de se passer de lui?... Quoi, à tout prendre, ce n'était pas une mauvaise fille... Elle précisait : « C'est parce que tu n'en as pas encore pris l'habitude, mon pauvre loup... Ça te viendra... » Son cynisme même prouvait que c'était une bonne nature... En tout cas, ça ne lui vint jamais... Il était condamné à vivre avec la figure de la luxure, avec une Circé sans raffinement, sans artifice, vulgaire, happeuse, égoïste, aux voluptés saccadées, brutales, goulues; puis, plus tard, la quarantaine passée, osseuse, géométrique, mécanique, et dont il était bien obligé de reconnaître qu'elle l'impressionnait.

Suprême disgrâce, Joseph Harrigaud admirait presque l'autorité d'Adélaïde Mageoire. Elle aurait dû lui faire honte, au restaurant, au théâtre; il se faisait honte à soi-même de son infériorité à côté de ce grand cheval, de ce grand meuble vivant aux allures de grande intellectuelle, de pianiste herculéenne... On paraissait étonné que ce ne fût pas elle, et non lui, qui eût la Légion d'honneur... Le mot qu'elle avait eu, lorsqu'il avait été décoré : « Autant toi qu'un autre... » Il la traitait comme la plus digne des épouses. Elle avait un bijou pour sa fête et pour son anniversaire... Le fleuriste lui apportait sa gerbe tous les vendredis... Elle trouvait moyen de recevoir tout cela en grande dame, et c'est tout juste si elle ne donnait pas au notaire le sentiment qu'elle avait, en l'épousant, été victime d'une mésalliance!...

Maître Harrigaud avait dû renoncer à ses relations pour ne pas risquer d'introduire le scandale dans les ménages... Au premier dîner qu'ils donnèrent, à leur retour d'Italie, Adélaïde, au dessert, avait mis ses deux pieds déchaussés sur la table et, de l'un d'eux, s'était amusée à tirer de la poche de son gilet la montre d'un invité, devenu président à la Cour de Cassation... Chaque fois que le haut magistrat et l'officier ministériel se rencontrent, le pied d'Adélaïde se glisse entre eux, et ils n'osent pas, même après vingt ans, se regarder en face...

Notre bonhomme n'ignorait pas qu'il devait à Adélaïde une partie de la considération dont on l'entourait au Palais et dans la corporation... Il avait Adélaïde au lieu d'avoir un cancer, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir, à l'estomac, l'ulcère dont il mourut... C'est à cause d'elle, en manière de consolation, qu'il avait été porté à la présidence de la Chambre des Notaires, ce qui avait fait dire à un jeune membre du Conseil d'État qu'il avait sa façon à lui d'arriver par les femmes... Lorsqu'il avait à prendre la parole devant ses confrères, il le faisait sur le ton du monsieur qui n'en a plus pour longtemps à vivre; c'était là sa façon de s'excuser d'en être un dont tout le monde savait qu'il était outrageusement cocu!...

***

Je la vois, la veuve dont le mari ne pesait pas lourd. Elle n'a pas besoin de « scribes » pour lui dévorer sa maison, comme cela se voit dans l'Évangile. Elle s'en chargera. Elle se ruinera méthodiquement avec ces grands airs de celles qui gèrent leur fortune. Elle usera, pour ce faire, auprès du confrère de Maître Harrigaud chargé de ses intérêts, de toute l'autorité que lui vaut le souvenir de son mari... « Alors, madame, puisque c'est ainsi, je n'insiste pas... » Le jour où il insistera, elle en changera, tout comme s'il avait cessé de mériter sa confiance...

Elle vend, et on jurerait qu'elle achète. Elle descend le courant, et on jurerait qu'elle le remonte. Elle s'écroule avec l'apparence de se maintenir...

Elle met cinq ans pour descendre de son appartement du boulevard Malesherbes au trottoir de la Glacière.

Pour les premiers meubles, un antiquaire du faubourg Saint-Honoré vient à domicile, le chapeau à la main. Il tâte le noyer et le palissandre, ausculte l'Empire, soupèse le bronze et propose, en s'excusant, une petite fortune.

Le dépouillement a ses grands instants; c'est ainsi que l'on profite de la vente du petit castel solognard hérité jadis d'un grand-oncle pour « faire les châteaux de la Loire » avec le chauffeur, qui passe pour le mari, à moins que l'on ne trouve au mari des allures de chauffeur... La tournée des châteaux de la Loire!... Ç'avait été l'un des projets abandonnés du défunt... A quoi bon!... Il a hérité des boutons de manchettes et des épingles à cravate du patron, le chauffeur. En les lui donnant, La Rapée a rétabli la justice; ils étaient sur un Jean-foutre, ils sont sur un mâle.

Elle paraît liquider une lointaine succession qui n'ajouterait pas grand'chose à sa fortune personnelle.

Le second lot de meubles va se perdre à la salle des ventes; les derniers échoueront chez un bric-à-brac de l'avenue du Maine.

C'est une forte joueuse, La Rapée... Elle ne bronche pas, en portant, un à un, ses bijoux au mont-de-piété; en bazardant, à Aligre, son monument d'astrakan râpé... Son royaume n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir. Le vrai geste n'est pas de tendre une vieille boîte de conserve au guichet de la soupe populaire, c'est de mettre cent balles à celui du P. M. U... Entre le passé et l'avenir, c'est le néant... Elle traverse le néant et le néant la traverse.

Si le passé existait pour Coralie, elle aurait la nostalgie de l'époque de la rue de Lille, qui succéda aux premiers

temps du veuvage. Là, elle a vécu dans son jus, avec Armande, sa femme de chambre, qui l'appelait « ma bienfaitrice »... Ce fut la saison de la vieille cure, des cherrys, des bénédictines, des fruits à l'eau-de-vie, des liqueurs poisseuses et sucrées, des nougats, des pralinés, des fondants, des fourrés... C'était le premier Janvier tous les jours.

L'après-midi, on allait aux courses; la nuit, on courait les boîtes en sortant de la Scala, de Déjazet, ou de l'Eldorado... Adélaïde avait enterré l'Opéra — le sérieux et le comique — et la Comédie-Française en même temps que le notaire. Elle lui laissait son chef-d'œuvre et son interprétation de premier ordre pour compte... Ce n'est pas elle qui se vantera d'avoir vu les Le Bargy, les Coquelin et les Lucien Guitry!... Jamais on a donné autant de confiture à un cochon... N'allez pas croire qu'elle était plus ouverte aux modernes qu'aux anciens, à Hervieu et à de Flers qu'à Racine et à Corneille... Le bon mot ne l'atteint pas plus que la grande tirade : « Une bûche!... Une pauvre bûche!... », pensait Maître Harrigaud; puis, se reprenant : « C'est ta femme!... »

Ce qu'il lui faut, c'est du caf'-conc', du vaudeville militaire... Quand elles entraient chez Bruant, Armande et elle, on annonçait : « Ma tante et sa nièce!... »

En rentrant, on soupait au champagne, en robe de nuit... Adélaïde parlait des hommes : vous eussiez dit qu'elle les dévorait en même temps que sa cuisse de poulet... Armande l'écoutait en regardant fonctionner, au rythme des mandibules, les clavicules pareilles aux deux branches dissociées d'une paire de tenailles, et ressentait une sorte de vénération effarée pour cette patronne qui se léchait les doigts jusqu'à la deuxième phalange et dont elle ne songeait naturellement pas à faire une déesse des bas instincts...

Je pensais à elle l'autre matin en lisant le menu d'un dîner donné en 1857 chez Millaud, directeur de *La Presse*. On trouve ça dans un recueil de chroniques de l'un de

vos confrères de ces temps puérils et dévergondés... Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'aime mieux lire ça que *Dominique* ou *Madame Bovary*... Ce qu'ils ont pu manger, cette nuit-là, chez Millaud, les rédacteurs du *Constitutionnel*, du *Siècle*, du *Pays*, de *l'Estafette* et du *Journal amusant* : Émile Augier, Champfleury, Anaïs Ségalas et Félicien David!... Les bartavelles au fumier de gibier, les suprêmes de volailles à la Coligny, le chaud-froid d'alouettes, les faisans rôtis sur croustade, le bœuf de Hambourg à la tyrolienne, la chartreuse d'oranges... Si vous trouvez encore un directeur qui vous donne ça aujourd'hui, je me fais chroniqueur...

— Vous l'êtes beaucoup plus que vous ne pensez...



La Rapée a fait ses douze hôtels... Le premier avait des chasseurs, une porte à tambour et un ascenseur qui filait comme une étoile; les autres, des valets de chambre en gilet à rayures, des femmes de service, puis des souillons; une entrée à part à côté du restaurant, puis du bistro... Le premier avait des palmiers aux quatre coins de son hall, et le dernier des fusains dans la rue. Elle était descendue dans le premier avec une malle et des valises en peau de porc de luxe ; elle arriva dans le dernier avec un sac en toile cirée... Elle est passée par toutes les nuances de la vieille bique... La vieille bique au sac... La vieille bique secrète... La vieille bique qui voyage... La vieille bique à passions et la vieille bique dans la dèche, pour finir par être « la vieille taupe du 33 » — c'était le numéro de son cabinet.

Elle a pu être refaite par des gigolos, grugée par des maîtres d'hôtel, roulée par des larbins, ils l'ont toujours sentie plus forte qu'eux en la voyant à table... Elle les enterrait sous le menu.

Ah! ç'avait été du bel ouvrage...! Qu'est-ce que vous

voulez, moi, je l'admire, cette bougresse-là. Elle avait opéré avec méthode, sans brûler une étape. Il y a de la grandeur dans sa dégringolade. On imagine des architectes démolisseurs qui commenceraient par déboulonner la tour Eiffel pour finir en rasant la zone... Du grand au petit appartement, du petit appartement au grand hôtel, du grand au petit hôtel, du petit à l'hôtel borgne, de la chambre au cabinet, du cabinet au trottoir...

Le propriétaire de son dernier matelas ne l'a même pas regardé partir... Elle ne lui revenait pas. Elle ne lui avait pas raconté son boniment... Il n'avait pas eu à lui dire que si on ne lui payait pas ses cabinets, il ne pourrait pas amortir son fonds et qu'il n'était pas l'Armée du Salut... On n'aime pas beaucoup les gens qui ne vous donnent pas l'occasion de leur refuser la charité... « Qu'elle aille au diable!... » Pas à celui du bon Dieu, mais à un diable étranger; un diable qui ne se fait pas, des choses, la même idée que le nôtre... Un diable dans le genre de l'Anubis des Égyptiens... Un diable froid pour les âmes sourdes...

Bon voyage et sale vent, vieille poutre...

Artiste sans public, artiste méconnue, artiste pure, elle allait coucher dehors pour la première fois.

Elle a supprimé les moyens de transport de son existence. Elle ne connaît que la marche. Elle engloutit les avenues, les boulevards, les rues, les quais, les escaliers. Tout ça lui rentre dans les os.

Elle refuse la fatigue et la température. Le soleil ne l'émeut pas ; elle ne sent pas le froid, cette vieille corne...

Vieux pressoir serré à force et d'où s'égoutte une âcre sueur... Vieux pas de vis... Vieille meule... Les kilomètres de bitume, de pavé, de façades la tannent, la décharnent. Elle se reposera fortune refaite... Elle attend la résurrection... La vermine et la crasse sont sur une autre carcasse... L'eau des fontaines est sans voix pour son épiderme... L'eau de granit de la fontaine Saint-Michel... L'eau de cristal

du Rond-Point... L'eau d'argent du Palais-Royal... L'eau de plomb de la place Valhubert.

Elle qui a sablé le Moët au buffet de Longchamp, elle ne boit ni le coco, ni la grenadine, ni le pipermint du père Jules ou de la mère Durand, à la pelouse.

Mais, rue Réaumur, elle flaire le chèque, la sébile d'anciens louis et l'invitation au tourisme... Elle aurait encore la rate d'aller à Prague, à Venise, à Bruges, à Nuremberg... Son nom est en sommeil sur les registres du Crédit Lyonnais.

Elle voit les bijoux de la rue de la Paix... Elle n'a pas renoncé aux bagues pour ses doigts coriaces, aux bracelets pour ses poignets ; aux bagues et aux bracelets qui flattaient ses amants tout en les maintenant à leur place...

***

— Quoi?...

— Rien, cher Barques, rien : je vous écoute.

— Je vous dis qu'elle nous donne une leçon... Nous sommes trop attachés à notre clarinette, à notre flûte de Pan, à notre cithare... C'est une ville de petits-maîtres, votre Paris... C'est une ville de natures mortes... Vous savez : le plat d'huîtres avec la moitié de citron, la semelle de pêches, la tranche de melon avec la bouteille de sauternes... C'est la ville musique de chambre, quatuor à cordes... Comment voulez-vous sentir grand, imaginer grandiose et fantastique avec des maisons qui sont toutes au même niveau?

— Ça doit être votre dernier dada...

— Nous sommes condamnés à la mélodie... Si vous montez à Montmartre, vous n'avez plus qu'une plaine à vos pieds... Vous n'avez rien de travers; pas un escalier dont on ne puisse voir, d'en bas, la plus haute marche, une colonne qui n'en finisse pas... C'est toujours du Chardin ou du Le Nôtre... En dehors du canal Saint-Martin

et du bassin de la Villette, je ne vois pas où l'on pourrait se donner un semblant de chair de poule... Si, il y a, pour les connaisseurs, le fourbi à vapeur qui tire les péniches de l'Arsenal au canal Saint-Martin, en passant sous le boulevard Richard-Lenoir : un sabot à chaîne manœuvré par des types qui guettent les macchabées à cent sous la tête ou les sauvetages à dix francs... On glisse dans du velours crasseux... Les beaux jours, quand le soleil descend là dedans, on s'attend à y rencontrer tout un personnel de sylphes, de nymphes et de lutins urbains et suburbains à moitié charmants et à moitié sordides.

*
* *

A quoi pense-t-elle, en marchant, la vieille seringue? A Ulysse, par elle transformé... Un Ulysse Télémaque sorti du bistro de Bercy, tiré du faubourg et de la banlieue, en veston ou en smoking, flottant dans des complets de drap pareils à ceux que portent les nègres de Montmartre — ça les entoure d'algues, de complaisantes liquidités... Mais un Ulysse qui, de temps en temps, reprendrait le grimpant de velours et la vareuse de ratine dans l'intimité, de même que le vieux cabot, de temps à autre, donne une tirade de *Ruy Blas*, et que la danseuse qui s'est embourgeoisée passe, pour elle toute seule — parce que ça gênerait le mari — le cotillon qu'elle garde au fond d'un placard.

Un Ulysse Télémaque qui fume son cigare dans un salon du Claridge, ou en chasseur copié sur un mannequin de la Belle Jardinière.

Il a son cercle, son tailleur, son bottier, son valet de chambre, son carnet de chèques et son régime, comme Maître Harrigaud... Ah! Elle l'écouterait, lui, parler des ministres et de la chute des cabinets...

Il donne des ordres au chauffeur qui lui ouvre la portière, casquette à la main... Il lit *le Temps* et *le Figaro* :

encore un emprunt au mort !... Il envoie des billets de mille pliés en quatre sur les tables de jeu... Je ne jurerais pas qu'elle ne va pas jusqu'à lui donner une maîtresse... Elle contemple l'ongle de son pouce, cette monstrueuse splendeur, cette sublime disgrâce : c'est sa table de la loi, son astronomie, son Acropole, ses pyramides, son forum, son colisée... Il faudra que je vous emmène voir ça... Le pouce et le pied...

Elle découvrirait son tatouage — deux fleurets croisés sur l'avant-bras — et ça lui ferait l'effet d'un blason, d'une couronne ducale dans le coin d'un papier à lettre.

— Vous les avez vus, les deux fleurets d'Ulysse?

— Bien sûr que je les ai vus... Je les vois chaque fois que je vais à Bercy, quand il se retrousse les manches pour se laver les mains, et je vous prie de croire que c'est autre chose que Jouvet dans *Knock*... Ce n'est pas que Jouvet ne se lave pas bien les mains, mais, que voulez-vous, Ulysse fait cela naturellement, au milieu de la salle, en prestidigitateur qui va changer la mousse du savon de Marseille en nuée de colombes, ou bien, si vous préférez, en grand sacrificateur, et la bonne, en extase, lui tend la serviette...

***

Elle remâche des rêves qui la bouleversent, et c'est pourquoi vous diriez, par moments, qu'elle vient d'échapper à un sinistre... Ses deux vieux la battent comme plâtre... Elle galope à pied derrière Ulysse, qui file sur le gagnant... Elle est dans un appartement comme on n'en faisait pas de son temps, avec des chambres jaunes, bleues et vertes, et elle s'enveloppe dans une étoffe bouton-d'or, que lui tend Armande, et qui a la propriété de la faire sangloter...

Ulysse invite le public à la contempler sous la tente où elle fume la pipe, et elle porte des tresses dont elle s'aperçoit que ce sont des serpents... Coiffé d'une tiare, recouvert

d'or, assis sur un trône, Maître Harrigaud d'une main lui fait signe d'approcher et, de l'autre, de s'éloigner... Ulysse, en planteur de Caïffa, suit les évolutions d'une petite guenon à peau humaine enfermée dans une cage suspendue aux branches d'un cocotier, et elle, à plat ventre, souffle sur le feu de braises qui réchauffe le café du maître...

La Rapée, avec son dernier rêve, c'est la poule qui traîne à reculons le gros ver qui ne se laisse pas avaler...

***

Depuis l'aube — ce n'est pas elle qui empêchera que ce soit l'aube!... C'est l'aube, c'est l'aube; qu'elle soit verte ou qu'elle soit noire — depuis l'aube, donc, une bielle lui cogne dans la tête... Elle voit trouble... Elle bave... Elle lève le pied deux fois plus haut qu'il ne faudrait pour monter sur le trottoir...

Sa paupière droite s'est fermée, et elle ne peut plus la relever... Elle est borgne... Voilà qu'elle se mâchonne la bouche...

Elle marche dans un Paris de matin de Vendredi Saint, tout poivré de soleil... Un Paris qui se souvient qu'il s'appelait Lutèce... Qui transpire, qui fuse par tous ses pores... La Seine chante en se retournant dans son lit... Les ponts sont légers. Vous connaissez cela aussi bien que moi...

Elle marche vers le moment où sa paupière se relèvera, où sa mâchoire s'arrêtera, où ça ne lui cognera plus dans la tête...

Elle vient d'être coupée en deux dans le sens de la hauteur... Elle n'a plus qu'une moitié de tête, un bras, et elle ne marche plus que de sa jambe gauche... L'autre moitié, l'autre bras, l'autre jambe sont dans l'ombre... Une éclipse... Elle est à l'affût de sa carcasse... Elle guette la nouvelle avarie qui s'y produira... Il n'est pas question

de demander du secours à la ville, et il n'est pas question, pour la ville, de lui en proposer...

Vous connaissez Jeanne la Folle, de Breughel?... Elle bat la campagne des allégories avec un profil en dents de scie et une pie dans la tête, depuis qu'elle a accouché de Till Eulenspiegel, le mauvais loustic qui écorche les chats tout vifs, coupe les pis des vaches, perd les filles, conduit les servantes d'auberge au crime et trompe l'honnête ouvrier en prenant, par surprise, sa femme étourdie de s'être penchée pendant des heures sur sa lessive.

Remplacez Jeanne par Coralie et le décor flamand par vos scènes parisiennes.

— Mettons les nôtres...

— La visite des filles en carte... Elle aurait aussi bien pu faire partie du troupeau, être roulée par le fleuve de chair bourbeuse.

Les catacombes... Il ne lui est pas passé moins de pavés sous les pieds, depuis dix ans, qu'il y a de crânes entassés là dedans, avec des tibias croisés... C'est très décor de festival mortuaire réalisé par un ancien forain philosophe.

La salle des furieuses, à Sainte-Anne... Elle y sera peut-être demain, après être passée devant mon ami le docteur L..., gentleman aliéniste, à l'Infirmerie spéciale du Dépôt...

La salle des Pas perdus... Le mont-de-piété.. La turne où les figurantes du Châtelet attendent l'heure d'être des bayadères dans *le Tour du Monde en* 80 *jours*... Ça tient de la cage aux fauves et du bousbir arabe.

Enfin, vous voyez tout ce qu'on pourrait mettre dans le tableau.

***

Elle s'assied sur un banc de pierre du pont Neuf... Elle regarde sa main gauche essayer d'empoigner sa jupe... Elle pourrait se souvenir que, dans son pays, on dit des

moribonds qui cherchent à tirer leur drap, qu'ils « ramassent », mais elle ne pense pas à la mort... Elle attend la fin de la panne.

Les avocats reçoivent des coups de téléphone de leurs clients... Les pianistes font des gammes... Les cuisiniers taillent des viandes... Les curés font les cent pas dans leur sacristie en préparant le sermon des Ténèbres... Les filles de salle des restaurants installent les couverts du déjeuner... Ulysse Télémaque fait du chausson dans sa villa de Charenton.

On attend un prince.

La rose des vents oscille.

Une harpe, à moins que ce ne soit une lyre, traverse le monde. Il y a quelque part une rose dans un vase louis-philippard et un type qui fume sa pipe devant... Un rayon de soleil tombe sur un fœtus en bocal du muséum... La cavalerie de Médrano tourne aux claquements du fouet dans un clair-obscur acier...

La Rapée ramasse ses derniers instants... Elle ratisse le fond du tiroir... Ça ressemble au cheval de cirque qui compte avec sa patte...

Qui est-ce qui découvrira, vers quatre heures du soir, à son attitude déglinguée, qu'elle est morte?...

* * *

Une espèce de vent amer s'est levé... On a passé un chiffon sale sur le soleil... La Seine s'aigrit, et sa propre aigreur lui fait faire la grimace... On pense à la panthère qui se rebrousse le poil.

La terre se resserre...

L'armée des ténèbres monte du sud : les cavaliers de l'avant-garde se haussent sur leurs étriers et se retournent pour s'assurer que le gros des troupes suit à juste distance.

Ponce Pilate, ce gentleman, s'est lavé les mains.

La vieille est inerte comme un tas de terre... Son œil

est resté ouvert et personne ne le fermera... Elle ne mendie pas qu'on le ferme... Elle sera enterrée borgne... Elle n'est pas borgne parce qu'elle a un œil fermé, mais parce qu'elle a un œil ouvert... L'œil ouvert de La Rapée, c'est la main qui sortait des ruines de Pompéi.

Les deux vieux zouaves se souviennent que Jésus va mourir pour eux... Leur part de rachat est proportionnée à la place qu'ils tiennent dans la ville : ils auront leur rab de rachat comme ils ont leur rab de soupe... Quoi?... Le sang entend les coups de la masse qui cloue les mains et les pieds sur la croix et sur les siècles.

— T'as fait ta première communion, toi?

— Oui, et toi?...

— Moi aussi...

Ils se souviennent qu'on lui a ouvert le flanc d'un coup de lance et qu'ils lui ont tendu une éponge trempée dans du vinaigre.

Il y en a dans l'air, du vinaigre... Nous en avons tous un peu sur les lèvres, du vinaigre de la Passion...

— Barques, mon vieux, vous parlez comme un mystique.

— Je ne sais pas si je parle comme un mystique, mais je sais qu'il ne leur vient pas à l'idée qu'ils seront les premiers dans le Royaume des Cieux pour avoir été les derniers ici-bas... Ils ne se font pas d'illusion sur la valeur de leur humilité... Ils n'ont pas confiance dans leur façon d'être les derniers... S'ils le sont, c'est qu'ils l'ont bien voulu... Ils seraient plutôt enclins à penser que ce n'était vraiment pas la peine que le Christ ait été crucifié pour qu'ils soient, eux, aussi lamentables... « Ça vous fait tout de même quelque chose, le Vendredi Saint... »

Les grandes orgues repétrissent la création et lâchent toutes les eaux du Déluge.

Les animaux du Jardin zoologique ne se reconnaissent plus sous leurs poils et sous leurs plumes.

Des fauves invisibles rôdent désemparés.

Le prédicateur de Notre-Dame reçoit des accents de prophète... Celui de Saint-Séverin se laisse tomber à genoux dans la chaire pour mieux exprimer la chute de la vie dans le corps suspendu. Celui de Saint-Étienne-du-Mont fait de l'anatomie sacrée. On entend craquer les jointures, on entend crier les chairs...

Le ciel se souvient...

Pour les voluptés, les arrachements; la mousse du sang pour celle du stupre — ah! décidément, quel mot!... Les clous dans les poignets pour le plaisir de torturer l'amour.

— Barques, Barques, vous avez manqué votre vocation.

— Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est le prédicateur de la Madeleine... Pour la gourmandise, le vinaigre... Pour les forfaitures, le poids des nues sur les épaules du Roi des Juifs... La nue le repousse et la terre l'attire... La terre l'attire et le ciel le retient : c'est la torture de la loi de la pesanteur pour payer l'orgueil des sciences.

Et au Sacré-Cœur? Paris tremble du tremblement qui ébranla Jérusalem.

Et à Saint-Médard? La vie va recevoir son pain.

C'est l'heure de la livraison de la chair... Ça sent l'orage et le sang... Les centurions qui poussaient des cris de charretiers dans une côte, en escortant le cerf blessé à mort, sont devenus des bouchers en cuirasse.

Vieux buis rongé par les termites.... Vieille païenne d'après la Passion... Vieux Golgotha... Elle ignorait le Christ comme elle ignorait la ville... Elle mangeait contre le jeûne...

— Est-ce que vous jeûnez, vous, Barques?...

— Non, mais, vous savez, entre elle et moi il n'y a pas tellement de différence... Elle était ce que vous savez contre la chasteté.

Les deux bougres participent au sacrifice en marchant la tête plus basse que d'habitude et sans s'arrêter pour ramasser les mégots... On ne les ferait pas se retourner

pour un paquet de gris... Lorsqu'ils s'arrêteront, à l'autre bout de Charenton, pareils à deux voleurs qui ne sentent plus les gendarmes à leurs chausses, tout sera consommé...

La chrétienté est en deuil pour trois jours... L'esprit a laissé un cadavre sur le terrain... Les cloches sont en berne... Jésus est descendu dans les caves de la maison du Père... Il a bien fallu que La Rapée s'écarte pour le laisser passer... La terre attend le verdict...

Remontera ?... Remontera pas ?... Ressuscitera ?... Ressuscitera pas ?...

« Tu vois pas qu'elle disparaisse le jour du Vendredi Saint ? » Ça leur en fiche la chair de poule : une chair de poule noire comme le vent... « On a beau dire : il y a du mystère sur la terre. »

Ils n'ont plus qu'à se grouiller pour être à l'heure au rendez-vous... Coralie ne les a jamais attendus... L'un d'eux surveille la cuistance et l'autre guette, sur le quai, derrière un arbre ou la vespasienne : que tout soit prêt et qu'elle n'aille pas se mettre en tête qu'on l'espionne.

***

Peu importe que ce soit un employé de la T. C. R. P. ou un employé de la C. P. D. E. qui découvre sa mort...

« Elle est morte, celle-là, ma parole !... Hé ! la mère !... Hé !... La vieille !... » « Hé ! la mère », parce qu'elle vit peut-être encore... « Hé ! la vieille », parce qu'il y a des chances pour qu'elle ne puisse plus entendre.

Il prévient le sergent de ville en service devant la Samar : « Je crois bien qu'il y a une vieille qui a avalé son acte de naissance sur le pont Neuf... » Ledit sergent de ville chargé de la circulation l'envoie à son collègue de l'Institut...

Sur le passage de l'ambulance qui la conduit à la morgue, les cœurs sensibles s'apitoient : « Ça doit être un grand malade qu'on transporte, d'urgence, à l'hôpital. »

Ils ne se doutent pas, les Coralie's Boys, qu'ils cassent la croûte à deux cents mètres de son cadavre... Elle est là, sous le métro, inconnue, anonyme... Qu'est-ce que c'est que cette vieille insurgée?... Qu'est-ce que c'est que cette vieille réfractaire?... Qu'est-ce que c'est que cette vieille pétroleuse?... Demain matin, la loi retroussera les manches de l'art...

Les deux vieux se repassent le litre fraternel qui ne touchera pas le sol avant d'être vide.... Une rumeur, un souffle de départ leur arrivent de la gare de Lyon, d'où monte une aube électrique... Elle est peut-être sur le quai, Coralie, avec des valises et des couvertures?... Chacun à son tour, ils lèvent vers le campanile aux quatre cadrans le litre de vin lourd et froid : c'est leur façon d'aboyer à la mort...

Voilà comment je la vois, La Rapée...

(Moosburg, 1941.)

MARIUS RICHARD.

VERLAINE ET RIMBAUD

C'est par une note du 4 avril 1873, émanant d'un rapport sur les réfugiés politiques à Londres, que la Préfecture de Police de Paris fut alertée sur

> Verlaine, ex-employé de l'Hôtel de Ville avant & pendant la Commune, ami de Vermesch, d'Andrieux & Cie... parti hier pour Paris (réglement d'affaires de famille).

En marge, au crayon bleu, il était demandé de vérifier d'urgence l'information et d'indiquer les relations et les antécédents.

Une deuxième note de Londres, datée du 8 avril 1873, insistait à nouveau :

> Verlaine, ex-employé de l'Hôtel de Ville qui avait continué ses fonctions sous la Commune, ami d'Andrieux et Vermesch, membre du club des études Sociales est retourné à Paris après être allé plusieurs jours de suite ostensiblement à la gare de Victoria et avoir fait semblant de partir. Il a fait répandre le bruit de son séjour à Namur; il est tout tranquillement chez sa mère.

Ce n'était pas pour Paris mais pour la Belgique, ce n'était pas pour affaires de famille mais pour retrouver Rimbaud parti, que Verlaine avait quitté Londres pour s'embarquer à Douvres, le 4 avril, sur le *Comtesse de Flandre* qui faisait le service d'Ostende.

Pendant cette traversée, il devait écrire la dernière « aquarelle » *Beams*, si imprégnée du rythme rimbaldien,

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement,
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches...

Verlaine s'était rendu à Jehonville, près Bouillon, chez une de ses tantes, Mme Julie Evrard, et sa mère allait venir l'y rejoindre vers le 20 avril.

Rimbaud se trouvait alors à Roche, près de Vouziers, et les deux poètes n'allaient pas tarder à se rencontrer à Bouillon, en compagnie de leur ami commun, Ernest Delahaye, et à reprendre l'aventure.

Employé de la Préfecture de la Seine, resté à son poste pendant la Commune, Verlaine n'avait pas cru devoir reparaître à son bureau dès l'entrée des Versaillais dans Paris.

Fonctionnaire quelque peu fantaisiste, ayant su jouer avec adresse de son service à l'Hôtel de Ville et de son inscription à un bataillon de la Garde Nationale, son nom dut passer inaperçu. En tout cas, on ne trouve nulle trace qu'il ait pu être recherché à cette époque.

Il avait fallu ces notes de Londres pour que la police fût alertée et la lourde « machine » mise en marche à la recherche du pauvre Lélian.

Le chef du cabinet du préfet, M. Patinot, insistait le 17 avril 1873 auprès de M. Lombard, officier de paix de la 4e Brigade des Recherches :

CABINET
DU
PRÉFET DE POLICE
—
1er Bureau
2e Son

Paris, le 17 avril 1873.

NOTE
POUR MONSIEUR LOMBARD.

Un né Verlaine, qui était employé à l'Hôtel de Ville avant et sous la Commune, aurait quitté Londres, le 3 du ct, pour se rendre à Paris, où il se prétendait appelé pour affaires de famille (V. rappt partie (4), du 4 de ce mois).

Monsieur Lombard est prié de faire rechercher le né Verlaine et de transmettre tous les renseignements qu'il sera possible de se procurer sur ses antécédents, sa moralité, sa position et sa conduite pendant l'insurrection.

Que vient-il faire à Paris?

Le Chef du Cabinet :
PATINOT.

Les recherches du Service des Garnis, pour retrouver à Paris le passage du « nommé » Verlaine, restaient naturellement infructueuses et l'officier de paix Lombard en informait le cabinet du préfet par une note du 13 mai 1873.

Sans être passé par Paris, le poète regagna l'Angleterre, le 27 mai, en compagnie de Rimbaud, et tous les deux logent alors dans le nord-ouest de Londres, 8 Great College Street, Camden Town.

Mais un rapport plus précis allait à nouveau rappeler l'attention de la Préfecture.

Ext. d'un Rapport de Londres (n° 4) 26 juin 1873.

Une liaison d'une étrange nature unit un ancien employé de la préfecture de la Seine (resté pendant la Commune), poète passager du « Rappel », Mr Verlaine, et un jeune homme qui vient souvent à Charleville où il a sa famille, et qui, sous la commune, a fait partie des francs-tireurs de Paris, le jeune Rimbault. La famille de Mr Verlaine est si sûre de l'authenticité de ce fait dégradant, qu'elle base sur ce point un des éléments de sa demande en séparation.

Retenons cette indication de Rimbaud, signalé comme franc-tireur de la Commune.

De Londres, encore, cette note :

Ext. d'un Rapp. de Londres (n° 4) 9 juillet 1873.
Paul Verlaine, ami intime de Wermesch et d'Andrieux, est parti de Londres et s'est rendu à Bruxelles, où il reçoit ses lettres poste restante.

Verlaine a eu plusieurs ouvrages poëtiques édités chez Dentu et a écrit au « Rappel ».

Les événements vont se précipiter. Verlaine, arrivé le 4 à Bruxelles où il loge rue du Progrès, à l'Hôtel Liégeois, est rejoint par Rimbaud le mardi 8 juillet 1873.

Les deux amis s'installent le même jour à l'Hôtel de la Ville-de Courtrai, 1, rue des Brasseurs, où ils occupent au premier étage une chambre contiguë à celle de la mère de Verlaine, auprès de son fils depuis le 5.

Et de Bruxelles, le 11 juillet 1873, la nouvelle du drame.

Bruxelles, 11 juillet 1873.

Il y a quatre jours est arrivé ici venant de Londres, un né Verlaine, Paul, homme de lettres, natif de Metz, âgé d'une trentaine d'années. Il a été rejoint il y a deux jours par un autre français du nom de

Rimbaud, Arthur, également homme de lettres, natif de Charleville, âgé d'une vingtaine d'années et venant aussi de Londres.

Hier dans le courant de l'après-midi Verlaine a tenté de tuer Rimbaud en lui tirant un coup de revolver. Il a été atteint au bras gauche.

Verlaine a été arrêté. Il a été impossible de connaître jusqu'à présent la cause réelle de cette tentative de meurtre.

Je pourrai sans doute vous en indiquer les motifs au prochain courrier.

CAT.

Le même agent complète bientôt ses renseignements :

Bruxelles, le 21 juillet 73.

J'ai annoncé il y a peu de jours, une tentative d'assassinat commise par un Nr Verlaine, Paul, homme de lettres, sur le sieur Rimbaud, Arthur, également homme de lettres; tous deux français. L'enquête vient de faire connaître que la cause doit en être attribuée à des relations immorales, existant entre ces deux individus.

Rimbaud a quitté Bruxelles le surlendemain de l'attentat pour se rendre à Paris.

CAT.

Ce dernier renseignement n'était pas exact. Rimbaud était entré à l'hôpital le surlendemain du drame. Il devait le quitter, le 20 juillet, pour se rendre à Charleville et de là à Roche où il allait écrire *Une saison en enfer*, confession douloureuse et testament littéraire, somme des écœurements du génial enfant, de l'incompréhension trouvée autour de lui, et pourquoi pas, peut-être honteux du scandale, brisant tout son passé pour vivre une nouvelle vie.

Dès le premier rapport de Bruxelles, le chef du cabinet

avait prié M. Lombard « de vouloir bien faire suivre cette affaire et de rendre compte au Cabinet en transmettant tous les renseignements qu'il pourrait avoir ou se procurer sur Verlaine & Rimbaud ».

Le rapport de M. Lombard est du 1er août 1873. Il est entièrement rédigé suivant celui que lui avait fait parvenir, deux jours auparavant, son informateur anonyme.

S'il y a quelques erreurs de classification, de prénom, de date, même si ce rapport sommaire relate quelque circonstance inexacte, il faut reconnaître que l'auteur s'était cependant assez bien renseigné. N'oublions pas que nous sommes en 1873, que Verlaine n'était connu que de quelques lettrés, et Rimbaud que de très rares initiés. L'entrevue entre Verlaine et sa femme est contée avec une certaine verve et semble plus près de la réalité que bien d'autres récits.

PRÉFECTURE DE POLICE
POLICE MUNICIPALE
4e Brigade
des recherches
M. LOMBARD
Officier de paix
sommaire
renseignements
concernant le
Né Verlaine.

Paris, le 1er août 1873.

RAPPORT

En réponse à la note ci-jointe, j'ai l'honneur de transmettre à Monsieur le Préfet de Police, des renseignements qui me parviennent sur le compte du né Verlaine, qui en fait l'objet.

« La scène se passe à Bruxelles.

« Le parnassien Robert Verlaine était marié, depuis trois ou quatre mois, à la sœur de Civry, un compositeur pianiste qui a été emprisonné à Satory après la Commune, pontonné, puis relaxé.

« Ce mariage s'était opéré au commencement ou au milieu de l'année dernière.

« Le ménage allait assez bien en dépit des toquades insensées de Verlaine, dont le cerveau est depuis longtemps détraqué, lorsque le malheur amena à Paris un gamin, Raimbaud, originaire de Charleville, qui vint tout seul présenter ses œuvres aux parnassiens. Comme moral et comme talent, ce Raimbaud, âgé de 15 à 16 ans, était et est une monstruosité.

« Il a la mécanique des vers comme personne, seulement ses œuvres, sont absolument inintelligibles et repoussantes; Verlaine devint amoureux de Raimbaud, qui partagea sa flamme et ils allèrent goûter en Belgique, la paix du cœur et ce qui s'en suit.

« Verlaine avait lâché sa femme avec une gaité de cœur sans exemple, et pourtant elle est dit-on, très aimable et bien élevée.

« On a vu les deux amants à Bruxelles, pratiquer ouvertement leurs amours. Il y a quelques temps, madame Verlaine alla trouver son mari, pour essayer de le ramener. Verlaine répondit qu'il était trop tard, qu'un rapprochement était impossible et que d'ailleurs il ne s'appartenait plus : « La vie du ménage m'est odieuse », s'écriait-il : « Nous avons des amours de tigres! » et, ce disant il montra à sa femme, sa poitrine tatouée et meurtrie de coups de couteau que lui avait appliqués son ami Raimbaud. Ces deux êtres se battaient et se déchiraient comme des bêtes féroces, pour avoir le plaisir de se raccommoder.

« Mme Verlaine découragée revint à Paris. Madame Verlaine, mère, qui adore son fils, voulut à son tour, essayer de ramener Robert au sens des convenances, et c'est à ce propos, que s'est passée la scène qui a mis Bruxelles en émoi. Devant sa mère, il y a une semaine ou quinze jours au plus, Verlaine eut avec son *amie* Raimbaud, une dispute à propos d'argent et après toutes les injures imaginables, tira un coup de pistolet sur Raimbaud, qui

cria à l'assassin! La mère Verlaine ne sachant quel était l'auteur de la tentative de meurtre, cria aussi à l'assassin! et Verlaine fut arrêté et enfoui à la prison des Carmes, où il attend son jugement.

« De sa prison, Verlaine a écrit à Victor Hugo pour le prier d'intercéder pour lui et pour lui expliquer son amour pour son ami! Victor Hugo n'a pas répondu et a expédié la lettre à la femme de Robert Verlaine.

« Les faits sont exacts, informez-vous en à Bruxelles. Peut-être est-ce Raimbaud qui a tiré le coup de pistolet à Verlaine, car je n'ai pu savoir au juste l'auteur du revolver en jeu. Cependant je crois ma version bonne, pour la fixation du personnage. La question de l'individualité de l'assassin réservée, tout le reste est parfaitement vrai. »

Je transmettrai ultérieurement les autres renseignements qui doivent me parvenir sur cette affaire.

L'Officier de Paix
LOMBARD.

Le 30 août 1873, l'agent de Bruxelles informait :

Verlaine qui a commis une tentative d'assassinat sur Raimbaud, Arthur, a été condamné le 27 courant, par la Cour d'Appel, à deux années d'emprisonnement.

KATH.

Pendant que se jouait à Bruxelles la fin du drame Verlaine-Rimbaud, les bureaux de la Préfecture, alertés sur le cas de cet ex-employé de la Préfecture de la Seine, continuaient à vouloir connaître ce qui s'était passé sous la Commune.

C'est, le 25 juillet 1873, cette note du chef du 1er Bureau de la 1re Division, M. Lejeune, au chef du 1er Bureau du cabinet :

> J'ai l'honneur de prier mon Collègue du 1er Bureau du Cabinet de vouloir bien me transmettre tous les renseignements qu'il pourrait posséder sur le nᵉ Verlaine, Paul, homme de lettres, né à Metz, âgé de 27 ans, qui aurait pris part à l'insurrection.

puis ce rappel du 12 août 1873 :

> J'ai l'honneur de prier mon Collègue du 1er Bureau du Cabinet de vouloir bien me transmettre, le plus promptement possible, les renseignements demandés par une note du 25 juillet dernier, sur le nᵉ Verlaine, Paul, employé à l'Hôtel de Ville pendant la Commune.

Le commissaire de police Clément, délégué à Versailles auprès des tribunaux militaires, faisait connaître le 13 août 1873, en réponse à une demande du chef du cabinet du préfet :

Délégations judiciaires

Versailles, le 13 août 1873.

> En réponse à la note ci-jointe, j'ai l'honneur de faire connaître que toutes les recherches faites à la Justice Militaire, pour me procurer des renseignements sur le nᵉ Verlaine, Paul, homme de lettres, âgé de 27 ans, né à Metz, ayant demeuré rue de l'Écluse, 26, qui a été employé à l'Hôtel de Ville pendant l'insurrection, sont demeurées infructueuses.

Le Commissaire de Police :
CLÉMENT.

Le dossier des Archives de la Préfecture de Police, qui nous a révélé ces quelques rapports, entièrement inédits, ne fait que confirmer ce que le procès avait fait connaître.

Il contient encore quelques documents qu'il est intéressant de noter.

Tout d'abord cette indication du retour à Paris du poète :

Paris, le 18 août 1878.

... M. Robert Verlaine, le poëte qui avait quitté Paris il y a 6 ans pour suivre en Belgique son am...i le poëte Rimbaud, est rentré à Paris depuis quelques jours et se montre sans embarras au café de Madrid.

Et cette lettre confidentielle de Bruxelles qui clôt le dossier Verlaine-Rimbaud.

PARQUET DE LA COUR D'APPEL DE BRUXELLES — n° 25653

Bruxelles, le 28 Novembre 1882.

Monsieur le Préfet

En réponse à votre apostille du 31 Octobre 1882 N° 6453, j'ai l'honneur de vous adresser confidentiellement les renseignements que j'ai recueillis sur la conduite du Né Verlaine, Paul, homme de lettres, né à Metz, le 30 mars 1844. Les sommiers judiciaires mentionnent, en ce qui le concerne, une condamnation à deux années de prison et 200 frs d'amende pour coups et blessures volontaires. Cette condamnation lui fut infligée par un jugement du Tribunal correctionnel de Bruxelles, en date du 8 août 1873, confirmé par arrêt de la Cour d'Appel, le 27 Août, même année.

Voici en quelles circonstances le délit a été commis : Verlaine, après avoir quitté Paris avec son ami Rimbaut, âgé de 19 ans, comme lui, originaire de France, et se donnant comme homme de lettres,

habita Londres pendant plusieurs mois, partageant son logement et sa bourse avec son compagnon. Mais à la suite d'un différend, Verlaine quitta Rimbaut qui lui annonça qu'il retournait en France. Verlaine le supplia de rester avec lui mais l'autre persista dans sa décision. Cette persistance exaspéra Verlaine qui, deux jours après l'arrivée de son ami, arriva en état d'ivresse dans leur chambre commune. Il était armé d'un revolver. Alors il supplia encore Rimbaut de ne point le quitter, mais il lui fut répondu par un refus opiniâtre. Exalté, désespéré, Verlaine visa alors son ami et lui tira un coup de revolver qui l'atteignit au poignet.

Nous ne connaissons pas d'autres condamnations prononcées contre Verlaine; mais l'instruction de l'affaire dont nous venons d'exposer les circonstances, nous révèle la moralité plus que douteuse de ce personnage. En effet, le Juge d'Instruction de Bruxelles ayant ordonné la visite corporelle du prévenu par les docteurs Semal et Vleminckx, ceux-ci firent un rapport en ce sens que Verlaine portait sur sa personne les traces de pédérastie active et passive.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Procureur général :
signature illisible.

Deux fiches du Service des Garnis situent et datent exactement deux domiciles de Verlaine :

Entré le 25 mars 1888, rue Royer-Collard, 14, venant de l'hôpital.

Entré le 30 novembre 1888, rue Saint-Jacques, 216, venant de la rue Royer-Collard.

Un rapport du 21 septembre 1891 signale une rixe entre un journaliste et un gérant d'hôtel, à laquelle fut mêlé le poète.

> Le Sr Verlaine (Paul), 47 ans, homme de lettres, logeant depuis le 11 février dernier dans la maison meublée située rue Descartes n° 18, recevait le 17 Septembre courant la visite d'un Sr Cholin (Henri), 23 ans, journaliste, demeurant rue Dejean n° 6.
>
> Le gérant de l'hôtel rue Descartes, 18, les voyant complètement gris voulut les mettre dehors et quelques coups de poing furent échangés.
>
> Cholin conduit au commissariat du quartier de la Sorbonne a été relaxé aussitôt.
>
> Il a, dit-on, l'intention de poursuivre judiciairement le gérant de l'hôtel.
>
> Le Sr Verlaine, à la suite de cette rixe, a changé de domicile. Il demeure actuellement rue Descartes n° 15.

Un extrait d'un rapport en date du 9 mai 1892 :

> Cholin qui a été signalé par lettre de l'Intérieur comme ayant conçu avec d'autres anarchistes le projet d'assassiner Lhérot est lié d'amitié avec Paul Verlaine membre de la Société des Gens de Lettres qui collaborerait à « L'Écho de Paris » et au « Chat Noir ». Verlaine est âgé de 47 ans et originaire de Metz, fait sa fréquentation habituelle des filles publiques et passe pour être un alcoolique.

Et cet épilogue, non prévu, d'un banquet de « La Plume », connu par cette note du commissaire de police du quartier de la Sorbonne, du 10 février 1894.

> Le poëte Verlaine qui devait assister au banquet de la Société Littéraire « La Plume », étant arrivé de bonne heure au lieu du rendez-vous a pris de si nombreux apéritifs qu'on a dû le reconduire à son domicile.

Deux autres rapports du dossier, postérieurs au décès de Verlaine, rappellent deux des anniversaires célébrés de la mort du poète, ceux de 1898 et 1910.

Verlaine était passé du plan *Police* au plan *Célébrités* et il importait à la Préfecture de connaître si quelque manifestation avait pu être provoquée par ces réunions du Souvenir.

Comme le disait l'un des assistants de cette réunion du 9 janvier 1910, les vrais amis de Verlaine étaient les humbles et les méconnus; les poètes et littérateurs de haute volée qui accaparèrent sa personnalité dès sa disparition le laissèrent mourir dans la misère.

N'oublions pas, parmi ceux qui en abusèrent, l'éditeur qui lui mesurait chichement une pièce de cent sous en échange d'un poème et qui, moyennant une rente annuelle à son fils de 1.200 francs, allait se rendre propriétaire de tous les droits.

AUGUSTE MARTIN.

LAMENNAIS

Lamennais porta le romantisme intellectuel et moral à un degré de tension et de chaleur que nous n'avons pas observé jusqu'à présent dans notre petite rétrospective. Auprès de lui, Lamartine paraît bien verbeux, Tocqueville bien froid, Montalembert, qu'il aima, bien modeste. Le génie de Lamennais rougeoie et prophétise. Devant cet ancien prêtre tremble l'ombre inquiétante de la soutane abandonnée. On imagine l'interprétation dramatique, à la fois courte et démoniaque, qu'un Barbey d'Aurevilly ou un Bernanos en eût pu imaginer. Enfin, cet homme, qui est bien du passé, a parfois pour nous-mêmes un relent d'avenir.

Entre lui et nous, la politique de l'Église catholique s'est assouplie et nuancée, insinuant dans la tradition et liant à l'orthodoxie ce que Lamennais brandissait dans une orgueilleuse solitude; non pas toutes ses idées, sans doute, mais quelques-unes de celles que dénonçait le Vatican au siècle dernier. Lamennais est dépassé et corrigé par les prolongements historiques de ses propres idées, et, par un choc en retour, ces idées, relevées à leur source, apparaissent souvent assez pâles et quelquefois peu consistantes. Son socialisme ferait aujourd'hui le bonheur de conservateurs rajeunis, quoique, par ailleurs, nous l'allons voir, quelques chapitres de sa doctrine annoncent la doctrine fasciste; et son déisme assez littéraire ne contente plus que quelques attardés. Pourtant, nous en connaissons, ou nous en avons connu hier, de ces attardés : ils unissaient singulièrement Lamennais et Montaigne dans un libéralisme d'attente qui souhaitait répondre aux appels du sièole sans trop cependant

lui concéder. L'attaque menaisienne devenait entre leurs mains une défense plus ou moins camouflée devant les assauts du nationalisme ou du marxisme. L' « Entre-deux-chaises », cette curieuse philosophie de nos maîtres encore chauds, comptait Lamennais parmi ses grands patrons, ses apprentis-saints tourmentés.

Sainte-Beuve, au lendemain de sa mort, inscrivait pour longtemps son image dynamique : « Aujourd'hui qu'il est couché dans le tombeau et que l'idée entière de l'homme plane et surnage, rendons-lui son nom véritable; c'est le soldat de l'avenir, le soldat démocratique croyant et fervent, sans paix ni trêve, ne connaissant que le cri : « *En avant!* » Et M. Spuller écrivait, plus modestement : « Impropre à toute action dans la vie politique, il était, si l'on peut ainsi parler, homme d'action dans la vie de la pensée. » La formule est heureuse et caractérise bien cette déviation romantique dont nous avons relevé quelques témoignages. Mais il faut la nuancer un peu. S'il s'agissait tout littéralement d'être homme d'action dans la vie de la pensée, en respectant le sens des termes, Lamennais eût été un faiseur d'hypothèses, un savant, un théoricien. Mais il ne se contentait pas de prévoir par la conception : il se jetait tout entier dans son idée; il la colorait, la déformait afin de la plier aux exigences de son besoin d'agir et de régner, ce qui n'allait pas sans confusion et sans conflits. Lamennais était bien romantique en ceci, qu'il voulait *à la fois* les bénéfices de la pensée et les bénéfices de l'action, et que cela l'empêchait de discerner exactement le choc de l'imagination et celui de la certitude.

Très romantique aussi, la confusion qu'il fait naître entre son style et sa pensée. M. Claude Carcopino, qui vient de consacrer à Lamennais un intéressant et consciencieux ouvrage (1), note que le style de Lamennais, qui est parfois un grand style, nous égare sur sa pensée. Un juge autorisé et qui ne l'aimait point, Renan, est allé jusqu'à dire que le « tour absolu des opinions de Lamennais nous a valu aussi les cinquante pages de grand style, les plus belles de notre

(1) Presses Universitaires de France, 1942.

siècle ». Le compliment est à peine forcé. Dans certaines pages des *Paroles d'un croyant* et de l'*Essai sur l'indifférence*.., Lamennais atteint en effet à cette expression prophétique et comme transfigurée que ses contemporains recherchaient trop souvent par des moyens de réthorique. Si l'on ne craignait le blasphème, on irait même jusqu'à dire que, parfois, parfois seulement, ce style fait songer à Pascal, à un Pascal de fortune un peu délirant. C'est ici que M. Claude Carcopino remarque finement que le génie littéraire de Lamennais est plus passionné que lui-même. L'exagération scripturale est très sensible chez lui, comme en témoigne, par exemple, ce passage : « La France pourrit sur son fumier, tout s'use à vue d'œil, ou meurt peu à peu. Nul cependant ne peut dire combien de temps durera la dégoûtante agonie de ce demi-cadavre étendu dans la boue dont il se gorge et qui l'étouffe. » Le procédé, lié à ses pulsations sentimentales, se voit ici à nu : l'image se « gorge » d'elle-même et bientôt chasse l'idée pour se vautrer dans une sorte de complaisance. Et cependant la vérité, la vérité moyenne de cette année 1834 dont il s'agit, s'efface et disparaît dans l'imprécation du style. Lamennais, dès son enfance, se passionnait pour l'escrime et la musique. Son style retient à la fois la charge et l'harmonie d'un escrimeur musicien.

Dans l'histoire des Lettres et des idées, Lamennais offre cette particularité d'avoir eu une considérable influence sur la pensée sociale de son temps et d'être aujourd'hui, quand tout est dit, un génie oublié. Si quelque Sainte-Beuve s'avisait, comme le souhaiterait M. Carcopino, d'édifier un Port-Royal du dix-neuvième siècle avec Lamennais pour figure centrale, il faudrait alors le faire entièrement revivre, le dégager de l'ombre du passé comme Sainte-Beuve l'a fait pour Saint-Cyran. Ajoutez que Lamennais, très sensible aux influences, mais plus sensible encore à son démon intérieur, quoi qu'il mariât en lui l'admiration pour Bonald et l'admiration pour Chateaubriand, ne fut le fidèle disciple de personne.

Ce Breton indomptable (voire par lui-même) descendait « d'armateurs cossus et de marins audacieux ». Son père, dont on dit qu'il fut le dernier bourgeois anobli par

Louis XVI, était ouvert aux idées du temps. Il y avait du grand bourgeois dans la contexture de Lamennais, ce qu'on oublie trop souvent quand on le juge. Je veux dire que la gêne qu'il éprouvait, que l'on notera plus loin, à aller jusqu'au bout de sa pensée et de sa passion sociales, provenait peut-être de l'action freinante de son origine et de sa formation. Orphelin de mère, élevé auprès d'un intelligent oncle paternel, il manifesta tout jeune ce que nous appellerions aujourd'hui un esprit totalitaire. Il concevait, comme le feront Balzac et un bon nombre des hommes de l'époque, les problèmes, surtout politiques et sociaux, comme un tout à organiser décisoirement. Les drames de la Révolution, qu'il vécut enfant, devaient le marquer : évolutionniste, il ne devint jamais révolutionnaire, malgré cette violence trompeuse du style.

Il est important de noter que, comme Balzac, il fut initié au commerce (celui de son père), qu'il se crut la bosse des affaires, et que, toujours comme Balzac, il fonda une entreprise (non pas une imprimerie, mais une librairie), s'y ruina mais en recueillit des lumières sur les rouages de la finance. Le rapprochement avec Balzac n'est point formel. Tous les deux subirent ce rentissement sur l'imagination d'une expérience pratique malheureuse qui éclaire sur les causes et donne une lucidité à retardement, ce *trauma* qui dramatise la conception. Et cet échec eut une autre conséquence : réduit au dénuement après une vie studieuse et assurée à la campagne, jeté, après 1836, du calme domaine de La Chesnaie dans un logis de pauvre parisien, il reçut le choc de la vie laborieuse et souffrante. Il passe ainsi du paysan, du « peuple » indéterminé des *Paroles d'un croyant* (1833) au peuple ouvrier dont on sait la misère alors, et la servitude. Ajoutez dix-neuf années de sacerdoce, le pli de la prédication, un certain usage des mathématiques qu'il enseigna, une santé frêle, traversée de troubles nerveux caractérisés qui outrèrent son style et lui communiquèrent une violence qui n'était pas dans le noyau premier de sa nature; et puis la surdité, qui s'aggrava parallèlement au développement de sa passion et de sa pensée.

Lamennais, comme un bon nombre de ses contempo-

rains, parcourut toute la gamme des variations politiques, ce qui était une manière, d'ailleurs, de vivre au pas du siècle. Tour à tour légitimiste, ultramontain, démocrate, quasi-socialiste. il a écrit cette remarque typique : « Penser et systématiser est une seule et même chose. » Ceci, peut-être, explique cela, car l'esprit systématique change d'un bloc, et radicalement, si bien que les penseurs les plus variables sont souvent ceux qui éprouvent le plus impérieusement l'appel de l'absolu et qu'on voit en même temps désunis d'un seul coup par la perception de détails qui ne cadrent pas avec l'ensemble. La pensée absolutiste, ne supportant pas les contradictions, fait mauvais ménage avec une trop vive sensibilité idéologique, à moins que la force impérieuse de l'esprit n'emporte tout, ce qui n'était certes pas le cas de Lamennais. « Un des traits les plus remarquables de M. de Lamennais, écrivait Sainte-Beuve, et ce qui en fait véritablement un aigle d'intelligence (quoique cet aigle ait besoin quelquefois de son saint Jean pour le ramener et le conduire), c'est la faculté qu'il a, à tout instant, d'entrer avec impétuosité, puissance, intérêt, et pour des heures entières, dans n'importe quel sujet élevé, métaphysique, mathématiques, musique, etc..., etc..., et là, sans parler des hommes ni des livres, mais ne s'adonnant qu'aux seules idées, d'en produire, d'en susciter de fortes, de justes, de charmantes, et d'étonner ceux mêmes qui ont fait de la question soulevée leur sujet d'étude le plus habituel. » On ne pouvait mieux dire, avec cette réserve que l'aigle, parfois, dépassait son aire et ne trouvait plus de point d'appui ni de point de repos. Lamennais est un homme qui ne se repose pas. S'il ne brûle pas les étapes dans sa dure et fiévreuse ascension, il brûle les abris échelonnés sur la montagne, et l'on n'est pourtant pas très sûr qu'il veuille atteindre le sommet.

Son horreur instinctive du compromis déclenchait en lui des réflexes de violence qui lui faisaient affronter un danger abstrait, quelquefois imaginaire, de la même allure qu'il eût fait un danger réel. Il lui fallait le tout pour le tout, et (cela va bien ensemble) il ne tenait aucun compte de l'opinion des autres hommes, même des plus proches et des plus

chers. Sur une différence de doctrine et de tactique, on le verra se dresser contre Montalembert, son compagnon d'idéal. Avec cela, une grande finesse de perception et de touche, l'escrime d'une argumentation serrée, le sens des réalités pratiques, ce qui ne veut point dire, faisons-y bien attention, le sens pratique. M. Carcopino croit, avec raison me semble-t-il, et contrairement aux biographes précédents de Lamennais, que celui-ci dut à « son solide bon sens de ne pas « cabétiser », c'est-à-dire de se garder du socialisme sommaire de Cabet et de ses émules. Toutefois, et c'est ici que le romantisme reprend ses droits sur l'homme, l'esprit de Lamennais était proprement emmuré dans ses convictions du moment, lesquelles, le moment suivant, faisaient place à d'autres. Il défendait violemment, à mesure, et à fond, l'étroit espace où il s'était aventuré.

Dans l'âme de Lamennais il n'y avait pas d'harmonie. Notre mode psychiatrique lui prête de bon cœur un ou plusieurs refoulements, dans les affaires du sexe notamment, que semblent autoriser ces délicates suggestions de Sainte-Beuve : « Quant à ce qui touche le genre d'émotion auquel dut échapper difficilement une âme si ardente, et ceux qui le connaissent peuvent ajouter, si tendre, je dirai seulement que, sous le voile épais de pudeur et de silence, qui recouvre aux yeux même de ses plus proches ces années ensevelies, on entreverrait au loin, en le voulant bien, de grandes douleurs, comme quelque chose d'unique et de profond, puis un malheur décisif qui, du même coup, brisa cette âme et le rejeta dans la vie pratique chrétienne... » Il faut dire enfin qu'on ne lui connut aucune liaison sentimentale féminine, et qu'il écrivait à ses jeunes amis des lettres très passionnées. Mais surtout, pour compliquer ce nœud sentimental, il ne se croyait absolument pas fait pour appeler une forme quelconque de l'amour. « Je l'ai dit bien des fois, écrivait-il à son jeune et cher ami Benoît d'Azy, et je le sens chaque jour davantage, je suis étonné qu'on puisse m'aimer. » Cet étonnement, ou plutôt la conviction préalable qui l'engendrait, devait provoquer, au sein d'une si vive et si exigeante passion, de grandes ruptures d'équilibre.

Tous les témoignages, néanmoins, s'accordent à recon-

naître à Lamennais le magnétisme et le don d'attirer. Il y joignait le don de prophétie, qu'il est possible de vérifier. Ce n'était pas seulement qu'il sentait « le murmure confus et le mouvement intérieur des peuples en émoi », car cela était conforme aux habitudes de son époque; mais il prédit clairement, en 1815, le retour de Napoléon, et continua de prophétiser même après 1848. M. Carcopino se laisse un peu trop entraîner par son sujet quand il imagine ce que Lamennais penserait aujourd'hui, et qu'il applaudirait aux principes d'énergie raisonnables et convenables de notre révolution nationale. Au vrai, nous n'en savons rien, et nous ne devons pas oublier que ce franc-tireur ne rectifiait pas toujours son tir dans la direction souhaitée par le bon sens et la sage opportunité patriotique. Mais il reste enfin que certaines idées de Lamennais concordent avec certaines aspirations que nous formons pour le redressement et le sain rajeunissement de la France.

M. Claude Carcopino a traité la biographie de Lamennais moins comme l'histoire dramatique d'un homme que comme une fiche psychologique, non sans précision et sans agrément pour le lecteur. On nous donne les points et les tournants essentiels, et on nous laisse méditer là-dessus. L'œuvre proprement dite de Lamennais est bien analysée, les lignes marquantes en sont bien dégagées, et l'on peut faire à l'auteur le compliment qu'il nous incite à relire son héros. Avouons que nous avions besoin d'y être invités. Les esprits de la classe de Lamennais, qui ne peuvent supporter la moindre contrainte, que l'on veut bien dire sans orgueil, mais qui ont le sentiment, ni plus ni moins, d'une mission providentielle, ce qui relève tout de même de l'orgueil, à qui il tarde de « rentrer dans l'obscurité » qu'ils aiment, mais qui prononcent ce vœu en pleine lumière et devant la foule, de tels esprits gâtent souvent leur œuvre par l'ombre portée de leur personnalité. J'avoue qu'à mon sentiment l'œuvre de Lamennais (j'entends le fond de l'œuvre, non la forme, qui caresse, entraîne, séduit) se ressent un peu, et même beaucoup, de sa présence, du tremblement, des secousses, des oscillations que cette présence imprime à la parole pensée et écrite. Ses commentateurs ne s'entendent

même pas sur ses qualifications. M. Claude Carcopino le veut sociologue, mais, dans son aimable préface, M. Gaétan Pirou le réduit au rôle de moraliste et de réformateur social. Disons que Lamennais fut en effet un sociologue, mais un sociologue romantique, qui se plaisait plus à l'hypothèse, au jet de l'idée, qu'à la sage vérification.

Ayons d'abord présente à l'esprit l'évolution de Lamennais, à laquelle on faisait allusion plus haut, et que M. Carcopino résume dans une image un peu appliquée, mais claire : « Ainsi la pensée de Lamennais peut se comparer à ces fusées des feux d'artifice qui, après avoir éclaté dans le ciel de leurs mille scintillements bleutés, se transforment en de multiples étoiles de mer d'une blancheur aveuglante pour retomber en cascades sous la forme d'étincelantes étoiles rouges : trois incendies d'un égal éblouissement qui semblent s'ignorer mais dont le foyer est unique et qui se sont allumés les uns aux autres. » Ces trois incendies vont laisser une lave durcie, qu'on pourra découper en un corps de doctrine. Nous obtiendrons ainsi le problème politique menaisien, son éthique sociale individuelle, ses doctrines esthétiques et religieuses.

M. Carcopino soutient, nous l'avons vu, que Lamennais est encore utile à consulter aujourd'hui. En effet, dans son exaltation de la solidarité sociale, d'une solidarité organique, agissante, dans son défi à l'impérialisme de l'or, dans sa croyance très ferme que le bonheur n'est pas « la jouissance ni l'accumulation des richesses », on peut trouver les traces d'un fascisme romantique qui ne s'était pas encore dépouillé de sa gangue nébuleuse. Mais on y trouve aussi bien des utopies, et cette répugnance à choisir, à accepter ceci et à rejeter cela, cette paresse synthétique pour ainsi dire, qui brouille la pensée et décourage la vérité. Lamennais conçoit par exemple une armée nationale, une armée populaire semblable à ce que devait être, aux yeux de Jaurès, l'« armée nouvelle », mais il ne peut arriver à opter pour la conscription. S'il ne peut se tenir dans un cadre tout fait, ce qui n'est pas mauvais en soi, bien loin de là, il ne parvient pas d'autre part à refondre les catégories. Il voit bien l'ensemble d'un problème et la solution qu'on en pourrait souhaiter, mais il n'entre pas dans les difficultés pour en trou-

ver la véritable issue. « *Nous croyons*, écrira-t-il par exemple, qu'on peut aisément arriver à cet état si désirable pour les travailleurs et pour la société entière dont ils forment la plus nombreuse partie. Nous croyons que progressivement par la croissance naturelle du bien dont on aura déposé le germe dans les institutions et les lois, on atteindra le terme vers lequel on doit tendre; en un mot, que le jour viendra où nul ne moissonnera le champ qu'il n'a pas semé, où chacun recueillera le fruit de son travail, moins seulement la portion nécessaire pour subvenir aux charges générales de la société, aux dépenses qu'entraînent forcément l'intérêt commun et la sûreté commune, et qui que ce soit ne peut légitimement demander rien de plus, car demander plus ce serait prétendre au fruit du travail d'autrui, ce serait ramener le désordre auquel on veut remédier. » Tout cela est bel et bon, mais n'est que de l'ordre du souhait. On assouplit l'utopie, on lui donne un tour normatif, mais chemin faisant on ne la munit pas de l'outillage nécessaire pour changer l'ordre des choses et s'incruster dans le réel. Et les socialistes auront beau jeu, devant les remèdes qu'il propose, à agiter leurs armes et leurs explosifs. Tel nous apparaît Lamennais dans ces lignes, tel nous le verrons toujours : préférant son humeur à la raison positive, et la beauté du souhait à la possible laideur des conséquences.

Lamennais ne pouvait se tenir dans un cadre tout fait, d'où la difficulté de le définir. Il ne pouvait pas davantage s'oublier (j'entends oublier ses préférences) dans la poursuite d'une pensée coordonnée. Voici de lui qui est typique : « Le problème à résoudre est d'arriver à un État tel que désormais ils travaillent pour eux et non pour autrui, c'est-à-dire, à un travail dont les conditions ne soient pas viciées par les injustices qui caractérisent l'esclavage à tous ses degrés et sous toutes ses formes; et l'esclavage encore une fois, c'est, pour ce qui fait son essence, le travail forcé et rétribué au gré de celui qui l'impose. » Les principes sont posés, la norme établie; tout le reste, le principal, la transformation reste à faire et n'est pas faite. Lamennais ne fond pas, comme Proudhon, l'esprit chrétien dans l'esprit économique : il ramène l'esprit économique à l'esprit chrétien, et le laisse

en l'air. Souhaitons, sur ce propos, que notre gouvernement, auquel M. Carcopino donne Lamennais pour modèle, ne l'imite pas en cela et ne se contente pas de codifier des souhaits.

Ce grand bourgeois appauvri, qui avait vécu la Révolution et qui ne l'oubliait pas, hésite entre Bonald, Le Play et Rubichon, aujourd'hui obscur. Son économie a pour horizon et pour limite une espèce d'américanisme qui ferait des riches de tout le monde. Il croit qu'il suffirait d'organiser proprement les conditions du travail. Il ne perçoit pas clairement le mécanisme du capitalisme anonyme, non plus que les contradictions inhérentes à la production des richesses. Il ne sent pas assez la nature matérielle des réalités économiques. Il choisit, nuance, proportionne ses hiérarchies au gré seulement de son jugement moral. C'est ainsi qu'il veut de la propriété mais non pas de la richesse, et qu'il tente de circonscrire la première. Ayant posé le droit d'appropriation, comparable au droit de vivre, il en déduit « que tout ce qui est nécessaire à la satisfaction des besoins du corps ou des besoins physiques de l'individu, à sa conservation et à son développement selon sa nature, est apte à devenir sa propriété; qu'il y a un droit radical et imprescriptible, d'où il suit qu'à mesure que les natures s'élèvent — les besoins se multipliant et se diversifiant — la propriété aussi s'étend à un plus grand nombre d'objets divers ». On se demande où sera fixé le point d'arrêt, et comment cette propriété-là sera différente, organisée, enfin convenable à une société renouvelée?

Ce frein qui intervient toujours dans la pensée de Lamennais est sensible aussi dans son projet sur les banques, où il admet la nationalisation, mais où il refuse de recourir à la contrainte vis-à-vis des obligataires. Il ignore les conditions nouvelles que posait l'essor de la grande industrie. Enfin, et pour tout dire, Lamennais glisse ou dérape de l'économique sur le moral. Il ne réussit pas à justifier sa thèse, qu'on peut instaurer un socialisme de fait sans porter atteinte à la propriété. Nos socialistes modernes seront plus malins. Ils rongeront la propriété, mais pas assez pour que les propriétaires ne puissent continuer à déguster leur

gâteau. Un bourgeois qui voulait paraître aussi noble et aussi gentil que possible était fort satisfait quand le hasard lui mettait sous les yeux quelque sentence économique de Lamennais.

Son esthétique (car il y a une esthétique menaisienne, qui eut son heure de célébrité, et qui, ignorée aujourd'hui, influence bien des théories où on ne la cite pas) ressemble au reste de sa pensée. Logicien fanatique et dépourvu de tout sens comique (il tenait fort que le rire est l'image d'un mauvais sentiment et devait pleurer sur *le Misanthrope*), il veut que la beauté plastique se résume à l'idée qu'elle exprime et que l'art soit à cette beauté « ce que l'écriture est à la pensée », ce qui ne signifie pas grand'chose. Pour lui, « l'Art... n'est que la forme extérieure des idées, l'expression du dogme religieux et du principe social dominant à certaines époques », principe qui dispose parfaitement à discerner les œuvres qui reflètent le sens d'une époque, mais non pas du tout la qualité de ces œuvres elles-mêmes. C'est comme si l'on confondait l'objet d'une science et la valeur d'un travail scientifique accompli sur cet objet. Comme l'art est une émanation de Dieu, il a des devoirs, et c'est sur ces devoirs qu'on le juge.

Nous voilà conduits à la religion de Lamennais qui, dans sa chaleur et son éclat, n'est pas moins confuse. Il reconnaît qu'aucune société n'est possible sans religion, mais il rejette l'Église catholique et échoue complètement dans l'imagination de son culte nouveau. Il se fait une idée de l'évolution et des modifications du dogme nullement soutenue, ordonnée, intégrée dans la tradition comme celle de Newman et qui aboutit, au nom d'une mystérieuse et commode *loi de vie* (comme il souligne), à mettre la foi à la remorque du train de l'existence. Croyants et athées ont rejeté Lamennais ni plus ni moins que les socialistes révolutionnaires, et pour des raisons analogues; pour la raison, surtout, que ce penseur noyait sa pensée dans le sentiment et que le sentiment le subordonnait complètement à son équation personnelle.

Ce qui nous reste de Lamennais, c'est en somme un nom, l'indication et le symbole d'une force et d'une intention;

d'une force vive et confuse, où la révolte et l'orgueil se combinent avec l'intention noble d'une renaissance évangélique sur mesure; d'une intention qui rejoint aujourd'hui, dans notre mémoire, tant d'intentions qui lui étaient contemporaines, et dont quelques-unes lui ont survécu. Le romantisme, qui s'équilibre chez Lamartine dans la mélodie de l'inspiration, chez Montalembert dans une action volontaire et bien liée, chez Tocqueville dans l'harmonie lucide des idées, ne se sauve chez Lamennais que dans l'élan et l'allure du style et dans le symbole dramatique de sa destinée. Il brûle plutôt qu'il n'éclaire; il prend son ombre pour l'ombre portée de l'avenir; il n'échappe à la prison des dogmes que pour devenir le captif de sa conscience, d'une conscience qui se refusait à la communion des consciences autrement que comme lui-même, personnellement, l'entendait. Si les romantiques ont sans doute moins apporté qu'ils n'ont détruit, nous ne pouvons guère retenir de Lamennais qu'un exemple et qu'un avertissement. Par là, bien connu il peut encore nous être utile et aider chacun de nous, dans les moments difficiles où le sentiment excite notre pensée contre nos disciplines, à déjouer le Lamennais qu'il porte en soi.

RAMON FERNANDEZ.

TROIS POÈTES RUSSES : ESSÉNINE, MAIAKOVSKY, PASTERNAK

Au moment de demander aux poètes arabes et chinois d'intervenir à leur tour contre les poèmes que je serais menacé d'écrire, je voudrais remercier Essénine, Maïakovsky, Pasternak, de m'avoir défendu contre ma poésie. Dès que je pus lire le russe, je me sentis délivré, mieux, accompagné : j'avais rencontré une langue natale; j'étais depuis longtemps sevré du breton; après une longue quête je retrouvais une langue aux mots frais, touchants et violents, animés d'une tendre barbarie encore mal domptée. Ce fut bien mieux dès que je pus connaître Essénine, Maïakovsky : je me sentis *traduit :* tout ce que j'avais à dire, d'autres, sur une terre autrement poignante, l'avaient crié quelques années auparavant; le plus grand bonheur que je puisse concevoir m'était échu : j'étais dispensé de mon œuvre et cependant je pouvais la chérir sans m'y choquer à mon importune présence.

Je ne suis pas très sûr de ce que je vais affirmer et je consens que les Russes s'en offensent : il me semble que la poésie russe, en ce qu'elle a d'irréductiblement russe, n'a commencé qu'au xxe siècle. Essénine et Maïakovsky surgirent entre 1913 et 1917 comme deux tempêtes de neige, passèrent comme des ouragans, s'écroulèrent brusquement comme de tragiques souffles finalement traqués par ces espaces douloureux où ils venaient de se déchaîner; par instants on croit n'entendre d'eux que ce qui persiste d'une plainte d'accordéon encerclée de steppes; à d'autres

moments, tout proche, une immense étendue, que la neige morte semblait ensevelir, éclate en brusque printemps; ils sont des éléments. Sans doute Pouchkine, Lermontov, Blok sont-ils de plus grands poètes ou tout au moins des génies plus achevés; mais enfin on imagine leur œuvre écrite en anglais ou en français; ils ont besoin de Byron pour justifier l'Aragva qui gronde en eux, ils cherchent des références pour la steppe; chez nos « tempêtes », plus aucune précaution n'est prise : la terre russe s'exprime au paroxysme, hurle, roule, titube, danse; Essénine et Maïakovsky ne sont que Russes, ne passent par aucun intermédiaire visible ou secret, ne songent jamais à se garantir, à s'appuyer au garde-fou de l'Occident. Et ce n'est point un hasard si, presque au même instant, Alexandre Blok, ce songeur flottant à mi-chemin entre Dante et Swinburne, cet amoureux ténu d'une musique réduite à l'âme pure, laissa soudain ses poèmes éclater en nuit de fureur; lui qui, plus qu'aucun de nos symbolistes, s'était énamouré d'une « dame de beauté », le voilà qui prend la parole pour les *Scythes*, qui déchaîne son épopée des *Douze*, l'un des plus beaux poèmes qu'on ait écrits, l'un de ceux où les mots se soumettent le plus directement aux choses.

Verlaine, Yeats, Calloc'h et peut-être Ady mis à part, nos poètes d'ici sont devenus des dieux de pure pensée, riraient bientôt de nous si nous leur donnions de notre cœur; pour nous faire concevoir leur but, ils nous entraînent hors la poésie. Les poètes de là-bas sont aussi simples que le bouleau, que l'orage, que les foules auxquels ils se comparent si abondamment; ils ne sont pas du tout sortis de la nature et très peu du naturel; ils vous en imposent sans préméditation, comme un bel arbre subitement rencontré; ils n'ont fait aucun préparatif; avec leurs airs de bogatyrs bohèmes, ils sont comme des enfants; avec leurs allures violentes, ils n'ont aucune défense; ils s'engagent candidement dans le scandale, se font partout rudoyer, donnent sans aucune raison ou contre toute raison le maximum de leur âme; ils sont terribles et démunis, sont là qui attendent aussi confiants et trahis d'avance que le plus soumis des chevaux ou la plus nerveuse des rues; ils disparaissent comme de très

humbles atomes parmi les plaintes des herbes ou des usines; ils ne furent jamais que choses chantantes.

*
* *

Essénine et Maïakovsky furent ennemis, de cette sauvage inimitié qui unit et désunit les hommes chargés d'un message semblable; ils se reprochèrent leurs casquettes et leurs blouses; l'un prit parti pour les chevaux, l'autre pour les locomotives et tous deux forment une même voix.

J'avoue que je préfère Essénine, non pas seulement parce qu'il a surgi miraculeusement d'un milieu d'illettrés et qu'il a parlé tragiquement pour ceux qui n'ont pas droit à la parole, mais encore parce que, une fois la littérature admise, jamais personne ne fut plus simple dans sa vie et son œuvre; on ne peut guère le comparer qu'à Villon, mais encore faudrait-il ajouter que sa tragédie fut plus ramassée, plus poignante et, en un même sens, plus *abandonnée:* livré à la mort, il n'eut jamais recours à la prière; il fut parmi les hommes de tous les temps l'un des plus nus; contraint d'écrire, il sait du moins à chaque vers qu'il était né plutôt pour manier un outil que pour tourner cette meule de forçat qu'on nomme strophe; devant le peuple dont il est né, il s'accuse à chaque poème d'être poète.

Sans doute sera-t-il toujours impossible qu'un poète russe connaisse une mort humaine; quelques poètes sont morts sur l'eau, lit plus fragile; Essénine semblait encore bouger dans les vents lorsque pour la première fois les hommes purent le bien saisir, le tenir sans qu'il sût se dérober; est-il possible de croire qu'il eut jamais conscience d'une vie à conserver? Il passa près de nous, près de tout, aussi insouciant que désespéré, douloureusement détaché de cela même qu'il possédait le mieux : les bouleaux, les tilleuls, la steppe bleu ciel. De nulle famille, de nulle patrie, de nulle femme, de nul arbre même il n'emporte rien qui soit aide ou consolation; son odyssée paysanne n'est pas recherche haletante d'un refuge, errance casanière, elle est vagabondage de vent.

Pour Essénine l'homme n'existe guère à moins qu'il ne soit ouvrier ou paysan ennoblis de sueur, ou encore ivrogne

ou prostituée; il n'aime dans le genre humain que les êtres dont le regard, à force de se faire inanimé, s'est dépouillé de toute méchanceté. Essénine aime sa mère parce qu'elle est un élément absent de soi, presque innocent; il la justifie parce qu'elle fait partie de la misérable maison russe, comme il justifie le peuple parce qu'il fait partie des tempêtes de neige et des forêts transies de lune et d'abandon. Un critique de chez nous dirait très vite qu'il aime la nature; mais Essénine, créature du peuple, ne se tourne pas vers les ruisseaux et les arbres, comme le font nos romantiques fils de bourgeois, afin de se conquérir à peu de frais un triomphe que les hommes leur refusent; il ne demande pas à une complice, la nature, d'être glorieuse pour lui, il n'accable pas la majesté des vallons et des collines : il se porte en paysan au secours des humbles choses, se fait leur paladin.

Pour Essénine, l'homme et ce qu'il aime sont également menacés; il n'y a de place que pour un chant de détresse et de pitié, que pour une grande plainte funéraire. La déchéance est le signe à quoi l'on reconnaît ce qu'il est beau et bon de chérir. Les bêtes qu'il aime sont toutes blessées, telle la renarde :

Sa queue jaune, a croulé en flamme de neige;
Un pus de carottes chaudes stagne à ses lèvres.

Les ponts sont timides, se préparent à être brisés; le sorbier pleure tout son sang de baies, l'univers du peuple attend son désastre.

Essénine, au delà des révolutions et des institutions, nous fait souvenir d'un âge où l'homme ne se savait pas important; l'animé et l'inanimé se confondaient. La poésie du miraculeux paysan russe nous reporte à des ères où les éléments étaient sacrés; elle est plus que primitive, elle est ancestrale, comme, en un autre sens pourtant très proche, celle de Rimbaud. Ces poèmes tentent de rétablir la prééminence des choses sur les hommes; admirables et douloureux tours de passe-passe : la lune plonge dans la mare et devient grenouille, le vent prend un balai, hennit, mange, se saoule, fait l'amour, « tout comme moi, mieux que moi », semble se crier le poète.

De là vient sans doute que la vie ne rendit d'autre ser-

vice à Essénine que de lui faire connaître un enfer de tortures; il ne pouvait rien apprendre de cette dérisoire vie bourgeoise que maintes circonstances et en particulier son mariage lui voulurent enseigner. Sa poésie n'était que le développement d'un état initial, antérieur à ce qu'il pouvait devenir, elle était inconscience populaire; comment pourrait-elle être renouvellement? Elle ne connaît guère le renouveau, le printemps : elle est comme la neige qui se ressemble éternellement à elle-même; cet homme, né pour ne rien posséder, aura beau tout avoir : gloire, habits, festins, femme et femmes, le malheur est en lui du jour où du monde ne peuvent lui parvenir que des images : l'animé ne remplace pas le vivant. De ce cercle de fatalités, Essénine ne pouvait se libérer; il lui faut non l'harmonie, mais le refrain : tous ses poèmes exigent un retour sur eux, s'achèvent sur leur point de départ, montent une garde jalouse sur le premier monde qui fut donné au chantre : qui est né du peuple au xxe siècle sentira le peuple en soi comme un rythme plus exigeant, percevra que tout le reste du monde lui est ennemi, en viendra à se replier en soi; Essénine eût peut-être été capable, grâce à Isadora Duncan, de rompre ce destin, mais cet effort plus que tous les autres finit en tragédie. Lorsqu'il revint à lui, Essénine ne disposa plus que d'un reste de traditions populaires à épuiser. Du moins voulut-il mourir en sauvage.

***

Il y a dans l'œuvre de Maïakovsky toutes les ébauches d'une épopée; il joue avec le grandiose comme le premier enfant venu joue à vouloir happer le ciel; il n'est pas né du peuple et ce que construit le génie prolétarien lui apparaît sous les dehors d'un Walpurgis; il marche d'étonnement en étonnement comme un Méphistophélès de bonne volonté; ses chants se traînent derrière ce que créent les ouvriers et les paysans; il prend son poème à la gorge, lui impose un rythme d'outils, le dispose typographiquement comme une échelle; il y a de l'élève appliqué en lui; il représente le maximum de ce que le peuple peut attendre d'un étranger.

Avec lui on se croit d'abord à quelque opéra-bouffe : cet

arlequin pour bourgeois barbares se colore d'une blouse safran, singe grotesquement son âme dans les cabarets; d'autre part, à la veille de se tuer, pour « mieux marcher sur la gorge de son poème », il écrira des poèmes pour aider à la campagne des journaux soviétiques contre les épidémies dues à l'eau non bouillie; dès le premier jour le complexe d'infériorité du bourgeois devant l'homme du peuple l'a possédé, a disposé de lui; il sait trop que son âme est d'un élégiaque, qu'il est né pour chanter tumultueusement deux ou peut-être trois femmes; ce tinorossiste herculéen et sauvage n'a d'autre choix, devant ce peuple qui l'étonne, que de broyer son cœur, que de le détruire enfin dans un suprême tête-à-tête avec le revolver; la besogne poétique, du début jusqu'à la fin, ne fut qu'imbécillité, dit-il :

Sournoises se débattent dans l'âme, dans la vase,
Les carpes béates que sont les images !

Du moins a-t-elle parodié, parfois jusqu'au vraisemblable, le pas d'un ouvrier.

Maïakovsky jalouse terriblement Essénine, cet homme qui doit au privilège de sa naissance d'être installé d'emblée dans le peuple et qui connaît la tempête naturelle des éléments; c'est contre Essénine que vers 1923 il choisit d'être officiel plutôt que vrai : il lui semble qu'obéir aux mots d'ordre du parti jusqu'à l'absurde lui assure une victoire sur cet homme du peuple qui a conçu naïvement les espoirs, les efforts et les craintes des siens et qui n'a pas besoin de subir les contraintes d'un organisme pour être l'organe de la révolution. Il se sent trop tragiquement bourgeois pour pardonner au chant candide d'un être populaire.

On ne peut dire de Maïakovsky qu'il parla : il fut tonnerre; ses vers dégringolent du haut des pages en dessinant des zigzags de foudre; craignant de ne pas être assez docile aux rêves du peuple, il hurle sur l'estrade, joue de la grosse caisse pour de simples caramels soviétiques; ce n'est pas de sa faute si le peuple lui demeure chose incompréhensible; ce très émouvant bohème se rompt la gorge à crier pour ceux qui lui refusent le droit de parler en leur nom; rien de plus tragique que l'anecdote célèbre : Lénine, lors d'une fête donnée par

l'armée rouge, écoute la Gsovskaïa; tous les chants lui plaisent; mais la cantatrice en vient à l'un des poèmes les plus caractéristiques de Maïakovsky : *Notre marche*; Lénine fronce les sourcils, se lève et sort : « Ce n'est pas un poème, mais un tarara boum ! »

Maïakovsky, avec cette ubris à laquelle leur raison pousse certains Russes, revendique bientôt le titre de « hurleur-chef »; lui, chez qui le cœur était si vulnérable jadis, lui, en qui l'amour inspirait des élégies nerveuses, désordonnées, dominées par la hantise du suicide, il se soumet avec une joie de plus en plus âpre aux besognes du prosélytisme; si grandes que soient les différences, il nous fait songer d'un autre grand Russe, de Tolstoï retiré à Iasnaïa Poliana et mettant au service d'une école de village la plume qui écrivit *Guerre et Paix;* puis un jour il sent la misère de tout cela : il s'est isolé de soi et pourtant il est resté isolé du peuple; quelque accident, quelque amour malheureux suffisent pour que se réalisent les vers de 1915 :

Je veux que cette nuit ne dorme pour personne !
Moi qui songe
A fixer une balle comme point sur ma fin,
Dans cette ombre je donne un récital de mort
Pour m'accorder d'avance au la de mon destin...
Et moi qui sur les bords du gouffre joue et souffre
Du tréteau de mes jours je tomberai bientôt !

... Peut-être, en fin de compte, cette carrière d'agitateur mi-politique mi-poétique lui fut-elle imposée par une nécessité de l'âme : avait-il besoin de se cacher un drame individuel, qui lui proposait périodiquement l'image du suicide et dont il avait honte et peur.

*
* *

Boris Pasternak applique au poème les mêmes violences ingénues. On peut s'y tromper; apparemment, ce fils d'un peintre célèbre, nourri dans les milieux les plus habitués à l'esprit et même au génie, n'est qu'un artiste pur, préoccupé,

selon le titre d'un de ses recueils, de « thèmes et de variations »; ses poèmes paraissent d'abord un comble de préciosité; d'infinitésimales nuances seules semblent préoccuper celui que la Russie actuelle considère pourtant comme son plus grand poète vivant; on cherche chez lui l'âme et on ne trouve que des mots, habilement, trop habilement joints ou séparés; on est d'abord tenté de se retirer avec seulement quelques syllabes. Bref, dans la Russie soviétique, dans la Russie tout court, cet équilibriste de l'allitération apparaît comme un paradoxe : c'est comme si Ivan le Terrible vous était soudain changé en un simple joueur d'échecs.

En fait Pasternak surgit aussi sauvagement dans l'artifice qu'Essénine dans l'art; ces airs de grand garçon très simple et un peu gauche qu'on lui voit dans la vie, ces allures de berger embarrassé à toutes ses entournures par une civilisation compliquée, on les retrouve très vite dans ses poèmes : Pasternak manie les subtilités avec des doigts d'enfant, titube effaré d'une image à l'autre; il a toujours peur que ce château de cartes ne s'écroule et ne lui fasse mal aux doigts, si léger qu'il soit; à chaque vers on le devine anxieux devant ce diable à ressort qu'est pour lui tout mot russe; Pasternak prouve par l'absurde, si l'on peut dire, à quel point la langue russe est encore innocente de toute littérature; ce Vincent Voiture apparent est un primitif du vocabulaire; il connaît devant une syllabe exactement la même sorte de tremblement qu'Essénine devant un cheval et Maïakovsky devant une usine.

L'âme aussi l'affole; aurai-je jamais des gestes assez délicats pour toucher cette icone intérieure? semble-t-il se dire. Dans l'un de ses ouvrages en prose : *Sauf-Conduit* (chez Pasternak le prosateur est aussi grand que le poète), mille détours dans les neiges ou dans le soleil précèdent l'analyse des sentiments; écoutons-le raconter le suicide de son ami Maïakovsky : « Le début d'avril surprit Moscou dans le blanc saisissement de l'hiver revenu; le sept, la neige se mit à fondre et le quatorze, jour où Maïakovsky tourna contre lui son arme, tous n'avaient pas encore compris l'arrivée du printemps »; veut-il se remémorer sa visite à Skriabine? Il ramasse au passage dans toutes les rues tous les éléments qui

composent le monde et c'est seulement muni de ces armes qu'il ose arriver chez le musicien. Il lui faut toutes les garanties du vent, du gel, des nuits, des fleurs, des animaux, des maisons pour se hasarder à évoquer quelque chose qui soit visage ou cœur humains; cet homme, que l'on accuse trop vite de pointillisme, a besoin de toute la nature et de toute sa nature pour affronter le moindre élément de la vie de l'âme ou du règne de l'art; ces apparentes complications accumulées ne sont qu'autant de précautions prises par un être très simple.

* * *

Trois hommes, une seule tempête, c'est la poésie russe depuis 1913; d'Essénine à Maïakovsky et à Pasternak, la bourrasque s'humanise, finit presque par prendre gîte en nous : chez Essénine elle n'atteint guère que les « branches-jupes des bouleaux » et la « crinière des coursiers-épis »; chez Maïakovsky elle gronde dans les foules citadines; chez Pasternak elle donne des forces de géant à l'enfant qui veut aborder l'âme ou les mots.

Et maintenant c'est l'heure pour moi d'aller vers Imroulqaïs, Li-Po, K'iu-Yuan. J'espère un tour du monde assez long pour que jamais je ne puisse revenir à moi; je voudrais m'interdire tout retour à mon cœur; la jalousie, la hargne, la fausseté, la sottise, tout près de moi, ont brisé mon poème. — Il est urgent par ailleurs que nous accédions à quelque règne universel et général.

ARMAND ROBIN.

LE CAS DURANTY

Nous avons — il faut bien l'avouer — abordé le cas Duranty, avec un préjugé fermement défavorable. Nous n'aimons pas les exhumations, bien qu'elles soient fort à la mode. Il n'est pas d'auteur en renom, de grand critique, d'éditeur qui ne veuille avoir ses grands-écrivains-méconnus comme certaines femmes du monde ont « leurs pauvres ». Et plus le pauvre ancêtre est gueux, besogneux, gratuitement ridicule, plus ils en sont fiers, et moins ils souffrent que leur admiration ne soit point partagée. Le cas le plus naïvement touchant est peut-être celui de Maurice Scève. Il m'était pénible de penser que Jean Paulhan, malgré son aversion spontanée pour toute vanité, se laissait gagner, à son tour, par la fièvre exhumatrice, et voulait, contre la nature et la fortune, mettre Duranty à l'honneur.

Mais il fallait bien lire Duranty avant de le condamner, et le préjugé défavorable n'a pas résisté à la lecture. Il nous faut bien accorder que l'échec de Duranty est un paradoxe, et que la sagacité de Jean Paulhan l'avait bien conduit sur une bonne piste. A tout prendre, nous eussions préféré l'autre solution. Quand un écrivain ne réussit pas, quand quelqu'un, n'importe qui, n'importe où, ne réussit pas, la solution la plus consolante est, sans contredit, de dire qu'il ne le méritait pas. Le vieux Corneille le savait déjà : « Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas. » Ainsi se trouve confirmée la confiance que chacun d'entre nous a dans son propre mérite et dans le jugement providentiel de la postérité. C'est

là surtout qu'il faut s'insurger. Que les contemporains se trompent, c'est presque naturel, et cela donne plus de piquant à la revanche posthume. Mais que la postérité puisse se tromper, voilà ce qui bouleverse notre quiétude, ce dont nous ne voulons à aucun prix. Quand la pression de l'évidence est trop forte, il nous reste, pour éviter le pessimisme, à chercher une explication qui nous permette de concilier ce que nous devons à l'auteur méconnu avec ce que nous devons au public, c'est-à-dire, en dernière analyse, à nous-mêmes.

Peut-on expliquer le cas Duranty? Voilà un homme qui a su obtenir les amitiés les plus précieuses, celle de Baudelaire, par exemple. Zola voyait en lui le vrai réaliste. Les peintres impressionnistes l'accueillaient avec honneur, dans leurs réunions du café Guerbois. Il faisait figure de chef d'école. C'était, dans le monde littéraire, un personnage important, et cela non point par la vertu de quelque charge officielle ou par quelque position provilégiée aux carrefours de l'intrigue, mais par la naïve qualité de son génie. Et pourtant rien de lui n'a passé jusqu'au public. Sa grêle renommée est allée décroissant. Alors que Flaubert ou Zola s'installaient durablement dans la gloire, Duranty, aujourd'hui, relève du fossoyeur.

Si l'on examine de plus près cette situation paradoxale, on voit qu'elle s'éclaire, tout de même, par certains côtés. Et d'abord, il faut bien avouer qu'aucune constellation ne pouvait être plus défavorable à un écrivain tel que Duranty, que la constellation réaliste. Aucun parti pris littéraire qui fût plus contraire à son tempérament, plus inaccessible à ses moyens. Qu'on relise le jugement de Zola sur Duranty. (Nous empruntons cette citation à la préface écrite par Jean Paulhan pour *le Malheur d'Henriette Gérard.*) Voici le texte : « J'en ai peur, ce n'est pas encore la vérité qu'on aime en nous, ce sont les épices de la langue, les fantaisies de dessin et de couleur dont nous l'accompagnons. Chez M. Duranty, rien de tout cela. » Il faudrait être bien naïf pour croire que cette « vérité », à laquelle Zola avouait qu'il ajoutait foi, ait jamais été, pour l'école réaliste, autre chose qu'un être de raison, sans aucune réalité, sans aucune

efficace dans les rapports concrets de l'œuvre avec le public. Ces « épices » dont parle Zola n'étaient pas qu'une coquetterie, une imperfection dans la pureté du réalisme. Elles étaient, pour le public, et, à leur insu, pour les auteurs, la vérité, la réalité même, cette réalité qui faisait le but et le fond de la doctrine. L'essentiel de ces épices — comme on peut le voir chez tous les romanciers réalistes ou naturalistes, chez Flaubert, chez Zola, chez Maupassant même, à des degrés divers, c'est d'abord un certain érotisme, une complaisance dans la peinture animale de l'amour ; ensuite, et c'est peut-être plus important encore, une certaine survivance de l'idéologie balzacienne. Ces deux choses ont toujours été fort goûtées du public, surtout du public de ce temps-là. Que l'on ôte à Flaubert M. Homais, Bouvard et Pécuchet, et il ne lui restera que la Bovary toute nue — un mélo à la Dumas fils — et les effets de style de *Salammbô* et des *Trois Contes. La Tentation de saint Antoine*, elle-même, qui n'est au fond que *Bouvard et Pécuchet* sur le mode épique, privée de son armature idéologique, se réduirait à une fatigante parade verbale. Quant à Zola — sauf le respect qu'on doit à son génie —, il portait en lui M. Homais, Bouvard et Pécuchet, et les suait par tous les pores. Qu'on l'en prive, et on le privera, du même coup, de presque toute sa gloire. Balzac, lui-même, eût connu un succès moins brillant s'il avait épuré sa vision psychologique de toute cette « physiologie », ambitieuse et stérile, pour laquelle il fut beaucoup admiré.

Voilà donc, chez notre Duranty, une lacune monstrueuse, une maladie mortelle, l'absence totale d'idéologie, on serait presque tenté de dire d'idées. Quelle modestie dans les conversations qui se tiennent dans le salon de Mme Gérard ! On n'y évoque ni les mages, ni les philosophes, ni les physiciens. On sent que Duranty n'a pas de dictionnaire philosophique caché sous sa table, qu'il n'écrit pas pour nous apporter la lumière sur le problème de l'hérédité ou sur celui de l'immortalité de l'âme. C'est presque une offense pour le lecteur qui aime qu'on l'instruise, et surtout qu'on le juge digne d'être instruit. Bouvard et Pécuchet n'aiment pas qu'on les amuse, comme des femmelettes, à des histoires sen-

timentales, mais ils veulent qu'on les entretienne en « idées ». Voilà le premier péché mortel de Duranty.

Quant au second, il tient, tout entier, dans la chasteté. Comment peut-on raisonnablement s'étonner de ne pas voir Duranty participer aux succès du réalisme, quand on voit à quel point il pousse la chasteté? Aucun romancier, peut-être, sauf ceux qui écrivent pour les enfants de chœur, n'a été plus chaste. L'idylle de Livise et de Louis, celle d'Henriette et d'Émile, sont d'une pureté ombrageuse, et la passion amoureuse y peut croître jusqu'au paroxysme, sans que jamais s'y mêle le moindre émoi sexuel, pas même sous la forme d'une équivoque ou d'une réticence, d'un clin d'œil de l'auteur au lecteur par-dessus la tête des personnages. Il fallait un talent prestigieux pour faire des amoureux aussi peu « excités », et pourtant aussi passionnés, aussi ardents, aussi pleins d'un enthousiasme contagieux. Pourtant cela n'a rien pour satisfaire le commun des lecteurs, ceux qui font le succès. Il leur faut un peu de cette émotion spéciale que Panurge éveilla chez les chiens de Paris, pour se venger d'une dame qui lui avait été rebelle. Maupassant, pour ne pas parler de Zola, aurait beaucoup perdu à dépouiller ses écrits de cette parure aphrodisiaque.

En toute bonne foi, que reste-t-il au réalisme — je ne dis pas au réalisme de droit, qui n'est qu'un *flaxus vocis*, mais au réalisme de fait, à celui qui a fait son trou dans l'histoire — quand on l'a dépouillé de l'idéologie et de l'érotisme! Vous me direz qu'il reste justement ce qu'on trouve chez Duranty, mais c'est un point de savoir si ce « réalisme »-là est compatible avec l'autre, ou, plutôt, s'il n'y aurait pas lieu de remanier toute cette terminologie. Quoi qu'il en soit, le réalisme de fait était incompatible avec le génie de Duranty. Duranty ne pouvait pas prospérer dans un climat réaliste.

Oui, dira-t-on, mais il pouvait réussir par d'autres voies. A côté des « réalistes », et abritant une autre marchandise sous le même pavillon, il pouvait, par ses propres forces, et, peut-être, sans le savoir, trouver son climat et ses parentés véritables. Son père Mérimée nous revient alors en mémoire. Il est permis de ressembler à son père, même et surtout quand on est un fils naturel. Il est surprenant que personne

n'ait songé à cette parenté littéraire — entée sur la parenté biologique — pourtant très visible. On peut même se demander si quelques-unes des plus fortes inflexions de l'œuvre de Duranty ne dérivent pas d'un désir, plus ou moins conscient, d'imiter Mérimée. Cette aversion pour le tape-à-l'œil, pour les moyens grossiers, cette pudeur passionnée, cette élégance facile et profonde, sont des caractères très mériméens. Pourquoi ce même génie subtil et redoutable, qui a fait la gloire du père, a-t-il été de nul profit pour le fils? Ici encore, c'est le manque d' « épices » qui a perdu Duranty. D'abord, il n'a su trouver sa dimension. Mérimée frappait vite et fort. Duranty laisse cette fine étincelle électrique s'éteindre dans la lenteur du roman, pour qui — répétons-le — la toile d'emballage est nécessaire, dont il n'a jamais voulu se servir. En outre, Mérimée avait appris l'un des maîtres secrets du romantisme, la violence. Le poignard de Don José, le fusil anglais d'Ors' Anton donnent, tout de suite, plus de champ et plus de portée au drame. C'est un procédé que Duranty n'a jamais su employer. La noyade d'Émile Germain, un fait-divers. Le coup de fusil du beau Guillaume, une tragédie pour garde champêtre. Quant à la bastonnade échangée entre le beau Guillaume et Louis Leforgeur, c'est, sans contredit, la scène la plus ridicule qu'un romancier ait jamais osé présenter à ses lecteurs. Enfin, chez Mérimée, la prestance du décor (la Corse, l'Espagne) donne au récit une surcharge inépuisable d'intérêt, alors que Duranty dissout intentionnellement le décor dans la pauvreté d'une garniture bourgeoise.

Qu'on rapproche maintenant Duranty de son autre parrain, Stendhal, avec qui il a manifestement des affinités très étroites, au point qu'on pourrait dire qu'il est placé très exactement, comme un intermédiaire nécessaire, entre Stendhal et Proust. La même pureté de fond, le même mépris pour le clinquant sous toutes les formes, le même bonheur dans la peinture de l'amour. Mais Stendhal avait compris, comme Proust le fera plus tard, que l'amour, à lui tout seul, tend à l'expression purement lyrique, et ne peut soutenir un roman étendu. Il est étonnant que Duranty n'ait pas vu la nécessité de faire une place à cette passion, à qui l'on

donne le nom étroit d'ambition ou de « désir d'arriver », et qui n'est que la forme la plus spontanée, la plus hardie, la plus innocente du mouvement expansif qui fait la vie et la jeunesse. Il n'est rien qui nous touche plus sûrement et plus profondément que ce départ du jeune homme pour l'aventure, pour la conquête. Un roman nous paraît toujours mutilé quand il ne nous satisfait pas sur ce point-là. En tous les temps, qu'il s'agisse d'Énée ou de Télémaque, de d'Artagnan sur son cheval jaune ou de Julien Sorel, ou du Gilles de Drieu la Rochelle, suspendu cruellement entre soi-même et l'argent, il y a là, pour tous les lecteurs, pour les moins ambitieux comme pour les plus « arrivés », un chatouillement très vif de l'âme, où l'on peut voir le type même de l'intérêt. L'amour lui-même ne prend force et couleur que quand il se greffe sur ce tronc vigoureux, faute de quoi il s'affadit et se perd. Or les jeunes hommes de Duranty ne connaissent point ces élans de l'être à travers sa propre destinée. Ils sont d'une modestie, d'une résignation presque pathologiques. Émile Germain attend sagement une petite promotion dans sa carrière de rond-de-cuir. Louis Leforgeur se suffit d'une petite rente. Il faut voir dans cette faiblesse de l'ambition comme le signe d'une impuissance profonde, essentielle, qui conduira, pour finir, à l'échec et au malheur, leur amour, pourtant partagé.

Nous croyons, par ces diverses comparaisons, avoir mis en lumière quelques-unes des lacunes les plus graves du génie de Duranty. Mais tout cela est encore très extérieur, et doit nous conduire à une vision plus directe et de la substance de cette grande œuvre et du principe secret de toutes ses imperfections.

Nous n'avons, jusqu'ici, envisagé l'œuvre de Duranty que sous ses aspects négatifs. Il n'était pas possible de procéder autrement, mais il est visible qu'une telle analyse donne une idée singulièrement fausse de cette œuvre. S'il manque à Duranty presque tout ce qui peut faire le succès, ce n'est point faiblesse, mais, au contraire, richesse. Duranty avait senti, avec tant de force, ce qui, pour lui, faisait l'essentiel, qu'il devait négliger naturellement les accessoires les plus importants, les plus brillants, ceux qui semblent se con-

fondre avec les lignes maîtresses de l'œuvre, mais dont la pression d'une intuition progressive, d'un art toujours insatisfait, ne tarde pas à montrer la fragilité. *Le roman de Duranty, c'est le roman pur,* dans le sens où l'on dit qu'il y a *une poésie pure.* On ne saurait mieux comprendre Duranty qu'en voyant en lui une sorte de Mallarmé du roman. On sait les difficultés que les esthéticiens ont rencontrées quand ils ont voulu définir la poésie pure et enfermer sa vertu incantatoire dans une formule. L'échec de l'interprétation mystique de l'abbé Bremond, malgré sa hardiesse, montre bien qu'il y a là une impuissance formelle, radicalement insurmontable. Il en est ainsi du roman pur. On peut tourner autour, et, comme lorsqu'on entreprend de définir Dieu, dire qu'il n'est pas ceci ou cela, mais non point dire ce qu'il est. On sent bien que le courant qui va de Stendhal et de Mérimée jusqu'à Proust passe par Duranty. Si l'on veut suivre ce courant et en éprouver la force mouvante, il faut passer par Duranty. Il est la partie souterraine et secrète de ce fleuve si largement ouvert avant et après lui. Mais le courant, ainsi dérobé aux éclats de la lumière, y est peut-être plus limpide et plus dur. C'est chez lui qu'on sent le mieux, sous les doigts, la texture même de cette essence pure du roman où se dessinent le visage de Julien Sorel comme celui d'Albertine. On en trouvera bien des preuves, en lisant *la Cause du beau Guillaume* et *le Malheur d'Henriette Gérard*, ou, si l'on veut en prendre une vue rapide, en recourant à l'étude magistrale que Jean Paulhan a donnée pour préface au *Malheur d'Henriette Gérard* (1). La réalité de Duranty s'impose inexorablement à tout esprit curieux. Le charme subtil de ses livres est comme ces parfums, discrets et persistants, dont on ne peut se débarrasser, et qui se mêlent à la durée même. Et sans doute est-ce là le réalisme, si différent du « réalisme », dont Duranty avait le secret, et qui était si peu fait pour les « amateurs ».

Faut-il donc croire à une conjuration pour refuser à Duranty sa place? Nous croyons, plus simplement, que Duranty est le propre artisan de son insuccès. Non pas seu-

(1) On peut consulter aussi avec fruit l'excellente analyse de Jean Vandal qui sert de préface à *la Cause du beau Guillaume.*

lement par sa pureté orgueilleuse qui lui interdit de se servir des moyens de la tribu, mais aussi et surtout parce qu'il y avait, au fond de cette pureté même, une discordance dangereuse et comme un principe de dissolution. Jean Paulhan l'a bien vu, quand il dit que le lecteur devait se lasser de rencontrer « toujours » le même personnage, c'est-à-dire Duranty lui-même sous les traits de Louis Leforgeur, d'Émile Germain ou de Louis Séguin.

Nous voici bien au but. Duranty, qui a su créer des jeunes filles si étonnamment vivantes qu'on sent leur cœur battre, malgré la distance, s'est montré radicalement incapable de construire un jeune premier qui ait un peu d'allure. C'est d'ailleurs un défaut bien français : les « jeunes premiers » bien venus sont de plus en plus rares dans les lettres françaises, comme, d'ailleurs, à la scène ou sur l'écran. On devrait souhaiter, semble-t-il, que tous les romanciers fussent homosexuels, ou que, du moins, tout se passât comme s'ils l'étaient. Ainsi, peut-être, dessineraient-ils leurs « jeunes premiers » avec un peu d'amour, et, par là, avec quelque grâce, au lieu de nous présenter, comme le fait Duranty, toujours le même fantoche ridicule, échappé prématurément du théâtre des Marionnettes, avec sa gaucherie d'automate, si peu faite pour le monde souple et tragique où vivent Livise comme Henriette.

C'est toujours la même projection pathologique de l'auteur dans son personnage, et non pas même de ce Duranty vrai, avec tous ses replis et toutes ses ressources, mais de ce « double » velléitaire et souffreteux, dont son étrange complexe d'infériorité lui suggérait l'image, dans *la Double vue de Louis Séguin.*

Alors que tous les romanciers se complaisent dans leurs personnages, que Balzac ou Flaubert les tournent et les retournent, comme des poulets à la broche, jusqu'à ce qu'ils soient cuits à point, Duranty se sent mal à l'aise avec les siens, et il ne saurait en être autrement puisque ces personnages ne sont que de diaboliques incarnations de ce double odieux qui le persécute. Au vrai, *la Double vue de Louis Séguin* n'est qu'une notice explicative. Alors que la dimension d'une nouvelle suffit à Dostoïewsky pour traiter

le thème du double, la même tragédie se poursuit pour Duranty tout au long de son œuvre, où il fuit sans répit devant ce double impitoyable qui corrompt tout ce qu'il entreprend, qui chasse le vrai Duranty de l'âme de Louis ou d'Émile, où il commençait à être aimé, pour faire échouer la bonne aventure dans une sorte de veulerie à la fois inquiète et résignée.

Ainsi, croyons-nous, il n'y a plus de mystère dans l'échec de Duranty, rien qui soit incompatible avec la réalité de son génie. Nous croyons qu'il en sera de l'œuvre de Duranty comme de certains tableaux qu'il faut voir sous un certain angle pour en découvrir la beauté. Pour lui, l'angle est très étroit. Mais le temps fait tourner les œuvres, et il arrivera nécessairement qu'un jour l'œuvre de Duranty se présentera comme il faut pour attirer en foule les lecteurs et conquérir, en un moment, la gloire qui, pendant si longtemps, lui devait échapper. Sans doute faut-il voir un signe précurseur de ce dévoilement, dans la lumière qui commence doucement à se faire autour de lui. Nous croyons que le temps est proche.

L...

LA REINE MORTE

Il est parti de très haut et de lustre en lustre il a gagné un nouveau palier; le voici installé, s'il ne l'était pas déjà, sur le plus haut relief, semble-t-il, que puisse atteindre sa génération.

C'est qu'aussi, à bien des vertus qui marquaient les catégories diversement voisines de son travail tel que nous le connaissions jusqu'à ce jour, vient de s'en ajouter une qui n'était pas encore tout à fait évidente, celle de l'œuvre entièrement créée, entièrement détachée de son auteur.

Un ouvrage qui donne le sentiment de la création, c'est un ouvrage apparemment tout emprunté. Paul Valéry, par l'un de ses raccourcis ironiques qui jettent la lumière au delà du point qu'il semble seul viser, a indiqué l'utilité de la commande, du sujet donné qui impose à l'égotisme d'un auteur de notre temps ce qui était spontané chez les auteurs d'autrefois et, en l'obligeant à sortir de lui-même, lui permet de servir enfin, comme il ne l'avait jamais fait jusque-là dans des ouvrages subjectifs, son essence.

Ce que n'avait pu nous donner Montherlant dans tant de confessions parce qu'il nous l'y donnait trop, le voici donc qui nous l'offre comme un don royal, c'est-à-dire hautainement discret, dans ce drame dont J.-L. Vaudoyer lui a montré la suggestion chez un vieil Espagnol. Le délicat observateur des naissances rares, l'ami subtilement modeste de toutes les beautés qu'est le présent administrateur de la Comédie-Française, en poussant l'analyste des *Voyageurs traqués* dans la filière de Racine et de Musset, lui a permis de s'accomplir.

Pierre Benoit savait ce qu'il disait quand il faisait l'apologie du plagiat. Rien de plus difficile que de trouver un sujet; cette quête est pour des raisons profondes d'une diffi-

culté imbécile : aussi bien le recevoir tout constitué, apparemment, d'un autre qui lui-même l'a reçu d'un précédent — car la chaîne des emprunts est sans fin et se perd dans la multitude anonyme.

C'est à quoi n'a manqué aucun des grands dramaturges d'autrefois : Shakespeare et Molière ne se sont pas embarrassés de faire leurs enfants tout seuls, par le miracle impossible de la génération spontanée; ils ont élu un être qui attendait passif, plastique, féminin, un organisme déjà constitué et vivant où le leur pouvait s'insérer selon ses lois. Une loi rencontre une autre loi, un législateur fond les deux textes qui certes préparaient leurs affinités et cela fait un nouvel article du code éternel.

Il est difficile aux romanciers comme aux dramaturges de trouver un sujet, parce que tous les prétextes qui certes ne manquent pas dans le for intérieur et qui brûlent de voir le jour sont trop près de l'auteur, trop fortuitement et anecdotiquement embrouillés dans la conscience de ses jours. Plutôt prendre un fait-divers dans l'histoire de Rome ou du Portugal, dans un procès plaidé quelques années plus tôt (comme firent Stendhal et Dostoïewski) : là tout ce qu'on a de plus intime dans son expérience, libéré de soi-même, va s'ordonner sobrement selon l'apparenee nécessaire de l'objectivité.

Montherlant est un prince comme tout grand artiste; s'il nous le dit à propos de sa maîtresse ou d'un café-crème nous ne le croirons pas ou nous ne le croirons qu'avec un sourire qui dérange l'accommodation de notre esprit; mais qu'il nous montre un roi qui a été, voilà que, par ce subterfuge exigé de nos enfantines dispositions d'hommes, il va pouvoir nous entonner une bonne fois, de façon décidément irrésistible, ses pensées princières.

Certes, la mort de l'écrivain lui donne un pouvoir égal à celui d'un roi mort et le trépas précoce et mystérieux de Rimbaud donna bientôt à la moindre de ses lignes ce pouvoir monarchique ou pontifical dont jouirent ceux qui furent ostensiblement maîtres de l'heure temporelle. Mais pourquoi attendre sa mort, pourquoi ne pas se saisir du prestige de la mort des autres?

* * *

La matière de *la Reine morte*, sous le sujet emprunté, sous l'anecdote transmise, est celle des responsabilités humaines, de toutes les responsabilités humaines : celle du roi à l'égard du royaume, celle du père à l'égard du fils, du fils à l'égard du père, des hommes à l'égard des femmes et des femmes à l'égard des hommes.

Il est remarquable qu'au moment où le peuple de France se décharge de sa faculté affirmative et la laisse glisser sous les pieds de toutes les puissances en marche par le monde, un grand écrivain français se jette sur cette question de la responsabilité du chef et la pénètre des maximes les plus cruelles, celles qu'on n'a certes jamais osées sur la scène et guère souvent dans les livres — les seules qui soient valeureuses et utiles.

Quand il n'y a plus de peuple, il n'y a plus de chef, et il n'y a de chef que là où il y a un peuple pour le mériter. Le Portugal du XVIe siècle qui conquérait un monde pouvait jouir d'un roi, d'un de ces rois comme il n'y en a pas beaucoup dans une dynastie, d'un de ces rares rois qui se dressent avec le caractère insolite, irremplaçable, dictatorial du génie, d'un de ces rois qui sont comme les grands bâtards de l'âme de leur lignée et de l'âme de leur peuple.

Ces rois ou ces dictateurs sont terribles comme le peuple belliqueux et conquérant qu'ils chevauchent. L'orgueil de Louis XIV était dans chacun de ces Français qui envahissaient et incendiaient l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie et l'Espagne.

Montherlant dresse son roi Ferrante dans la solitude du génie. Au moment même où un peuple est à son période altier et foisonne de talents et de vigueurs, le génie d'un homme qu'il produit comme suprême vague au-dessus de tant de vagues de travaux et d'exploits est projeté tellement haut que les distances sont les mêmes que dans des époques de stérilité entre les rares hommes qui ont gardé le privilège de vivre et la cohue des moribonds. Bien que Louis XIV fût entouré de géants, c'est-à-dire de vrais hommes qui relevant leur stature aujourd'hui feraient tomber en

poussière Vichy, Paris et deux ou trois centres d'émigration, il se sentait aussi isolé dans sa cour et parmi ses ministres par la grandeur implacable et impossible de son dessein qu'en ce moment en France les quelques hommes qui sans en avoir les moyens personnels — à eux refusés par la communauté destituée — rêvent parmi tant de complots et d'affiliations secrètes, tous et toutes en des mains étrangères.

Ce roi dit tout ce qu'il faut dire sur la rigueur du gouvernement. Ce sont de ces sentences sévères et douloureuses comme il n'en manque pas dans Montaigne, Corneille, Racine, Pascal, Bossuet, Voltaire (*Siècle de Louis XIV*), Montesquieu, Rousseau (dans le *Contrat social*, il spécifie avec soin que les grandes nations ne peuvent s'accommoder des mœurs suisses; mais il ne savait pas que la Confédération suisse a été faite par de petits groupes germaniques fort rudes et fort impérialistes), Michelet à ses bons moments, Claudel. Seuls les romantiques, invertis, ont protesté contre cette sévérité qu'aurait impliquée pourtant leur patriotisme s'il n'avait pas perdu la conscience de ses moyens.

Donc, le roi de Montherlant dit ce qu'il faut dire et fait ce qu'il faut faire, il tue. Il ne dit ni ne fait rien de gaîté de cœur et en cela il se distingue de ses conseillers qui sont séparés par un hiatus imperceptible, immense de la totale responsabilité. Ce roi est un homme d'expérience, il connaît le revers de chaque chose, le revers hideux de chaque chose belle et le revers beau de chaque chose hideuse, il pèse à chaque minute dans ses mains le poids de la vie et le poids de la mort, il ne juge si bien les autres que parce qu'il se juge soi-même et il ne paraît inhumain et surhumain que parce que rien de ce qui est humain ne lui est étranger et qu'il a tout le temps sous les yeux la série totale des actes et des pensées, selon toute la série des opérations que cela comporte : addition, soustraction, multiplication, division et la terrible preuve par neuf qu'on fait sur soi-même.

Dieu sait ce qu'on dira de ce roi! Bah, pas plus que ce que la rumeur dénigrante accueillie par l'auteur dans sa pièce et par le roi dans son âme n'en dit déjà. Car cette œuvre écrite par un vrai poète — c'est-à-dire par un homme de toutes les expériences pressenties et préservées dans leur

infini — sur un homme d'action — c'est-à-dire un homme de toutes les expériences accomplies et soudain tronquées — n'écarte rien, n'exclut rien et est pour cela solide et durable. Toutes les voix sont entendues et le chœur est complet, complet parce que disposé dans l'ordre hiérarchique qui seul permet de faire entendre chacune à sa hauteur.

La voix du peuple se fait largement entendre en face de la voix du héros, du peuple qui a produit ce héros et qui le renie, qui en a peur et horreur et qui voudrait bien en être débarrassé, du peuple qui rêve toujours qu'on va le laisser tranquille, que vont le laisser tranquille la vie et la mort, les dieux et les maîtres, et les poètes qui ont besoin d'événements, et qu'enfin il va pouvoir faire l'amour *en paix*.

La voix du peuple se fait entendre par les porte-voix les plus délicats, les plus émouvants et les plus nostalgiques, deux amoureux. C'est l'éternelle histoire de la « permission », qu'on voudrait prolonger indéfiniment. Avec une grande sagesse Montherlant a mis dans la bouche d'un homme, travaillé par les femmes certes, mais d'un homme, les paroles qui représentent l'autre nécessité, celle de s'arrêter et de souffler, et justement de faire l'amour et de faire un enfant qui recommencera le calvaire, entrecoupé de joyeux bistros et chambres d'amour.

On dit que Montherlant est un grand contempteur de la femme et il s'en donne les gants non sans cette pointe de démagogie qui décèle toujours l'inévitable cabotin chez le plus hautain artiste (démagogie de la prostitution chez Baudelaire, de la sodomie chez Proust, etc.); mais, somme toute, c'est l'homme qui pense aux femmes avec le plus de soin et elles ne s'y trompent pas. Et dans cette pièce cela éclate mieux que dans *la Petite Infante* ou *les Jeunes Filles*. Des deux femmes qui sont en scène, l'une, la Reine qu'on refuse, est la sœur d'âme du Tyran, et l'autre, la Reine qu'on tue, est somme toute secrètement amoureuse de son beau-père qui lui-même est pris par la séduction qu'il exerce sur elle, et, à la fin, elle est bien près d'oublier ce petit amant dont elle parle tant et avec qui elle a tant fait l'amour.

Ces deux femmes sont de vraies femmes, qui comprennent les hommes et qui à leur féminité préfèrent tout ce qui est

de l'homme, justement pour que leur féminité soit accomplie.

*
* *

Après cela, il n'y aurait plus rien à dire, car nous n'allons pas parler de la forme après avoir si bien parlé du fond. Ayant parlé du fond nous avons parlé de la forme. Puisque cette pièce est fortement conçue, par un homme chez qui la pensée est une vraie pensée, c'est-à-dire non pas quelque chose d'abstrait mais quelque chose d'irréfutablement concret, quelque chose où l'idée et l'image ne font qu'un, où à chaque motif psychologique se joint un motif philosophique, où le style de la composition générale se prolonge sans solution de continuité dans le style de chaque scène et de chaque réplique, nous avons déjà tout dit.

Cette connivence entre les degrés de la création se retrouve chez tous les bons écrivains de théâtre. Chez eux tout se tient.

Et, à propos, il est bien réjouissant de constater que les seuls hommes qui subsistent de tout le XIXe siècle n'étaient pas des hommes de théâtre, mais des écrivains tout court. Que reste-t-il en dehors de Mérimée, de Musset, de Vigny et de Hugo? Ce sont là les répondants de Corneille, Racine, Molière et Marivaux, lesquels œuvraient à une époque où le théâtre ne s'opposait pas à la littérature. Or ces hommes-là n'étaient pas du tout exclusivement consacrés au théâtre, ils ne croyaient pas que le théâtre était un monde spécial qui enferme ses adeptes dans un réseau initiatique d'ignorance générale et de trucs particuliers. Ils ont écrit pour le théâtre sans y penser et à l'occasion se sont fort bien accommodés de n'y réussir pas tout de suite, de n'y pas réussir de toute leur vie, ayant d'autres ressources dans leur œuvre et dans leur vie. Voilà qui est tout à fait contraire à tout ce qu'on affirme dans le présent monde du théâtre sur le théâtre. Un ou deux des chefs-d'œuvre de Musset ont été joués avant sa mort, le charmant *Quitte pour la peur* de Vigny a connu une carrière posthume comme *le Theâtre de Clara Gazul* (qu'on jouait pas dérision dans les salons de Compiègne devant les gens du monde).

Mais n'exagérons rien et même le succès immédiat peut s'ajouter aux autres usurpations de tous ces hérétiques du théâtre qui, somme toute, font le théâtre. *Ruy Blas*, qui est maintenant classé comme une des meilleures comédies du répertoire, a tout de suite séduit, et si Claudel a mis du temps, un demi-siècle, à faire remarquer sur la scène son admirable génie dramatique qui est le plus haut depuis ceux de Corneille et de Racine, voici Montherlant qui emporte tout de suite la palme. Il faudra étudier de près tout ce qu'ont fait les pionniers du théâtre poétique avant et tout de suite après 1914 pour préparer cette revanche de la poésie sur le théâtre et qui a permis des accessions plus aisées comme celles de Giraudoux, de Cocteau, hier, et de Montherlant aujourd'hui.

Je pensais il y a quelques années que seuls les poètes ou les écrivains poétiques étaient de plain-pied avec la scène; mais penser cela, c'était encore sacrifier à une conception trop spécifique du théâtre. Les romanciers eux-mêmes peuvent réussir non pas seulement à écrire mais à faire jouer et applaudir de bons ouvrages dramatiques. Ils ne s'en sont pas fait faute en Russie et en Angleterre (Gogol était d'abord conteur et romancier avant de faire le *Revizor*, Wilde ne semblait pas destiné à la scène au premier moment); et, enfin en France, Mauriac, après Romains, a fait la démonstration avec *Asmodée* (d'ailleurs, Marivaux est aussi bon romancier que bon auteur de comédie, tout comme Hugo, Vigny, Musset). C'est qu'au fond il n'y a pas de littérature qui s'oppose à une autre littérature, mais seulement une poésie de prose ou de vers ou de n'importe quoi, comme disait à peu près Cocteau, ou rien du tout.

Il n'y a pas de lois spéciales pour la composition dramatique, mais les lois de toute composition poétique sont valables sur les tréteaux comme dans le livre. C'est pourquoi des innocents comme Mérimée et Musset ont réussi — ces innocents, ayant profondément réfléchi sur l'art en général et s'étant exercés sérieusement dans un art particulier, ont pu réussir dans un autre. Leur innocence était profonde étude.

Gide n'a pas réussi au théâtre, sans doute, pour les mêmes

raisons qui l'ont empêché de s'accomplir dans le roman proprement dit. Et encore, qui sait? Il faudrait voir, on n'y a jamais été regarder de près.

*
* *

Je ne parlerai pas dans le détail de la mise en scène et de l'exécution de *la Reine morte*. Je suis bien assez subjectif comme cela dans ces chroniques. Or, pour parler sincèrement de la troupe du Français, il me faudrait avouer une manie d'*aficionado* qui dépasserait les limites de la décence. J'ai tellement traîné mes pieds dans cette chère vieille boîte même au temps où elle était tombée au plus bas, que les comédiens qui y défendent la tradition sont pour moi comme les personnages d'une des chambres de mon esprit, les personnages d'un roman que je n'aurais jamais écrit mais qui serait d'autant plus obsédant. Ils me plaisent ou me déplaisent d'une façon intime. Je goûte leurs efforts, je m'irrite de leurs échecs de telle manière que le dire engendrerait pour moi des scènes de ménage ou des drames de famille. Et je ne veux pas déflorer en la publiant cette perpétuelle réjouissance secrète, entrecoupée de colères à casser mon fauteuil.

Et, plus j'ai aimé le théâtre en général, et singulièrement ce déroulement sur la vieille scène parisienne d'un répertoire si riche et si incomplet, si routinier et toujours dispensateur de quelque surprise (du moins, depuis que des hommes de qualité y ont été administrateurs), plus j'ai eu horreur des coulisses et de l'esprit superstitieux qui y règne. J'aime le théâtre, j'aime aussi les comédiens et les comédiennes, mais je n'aime pas les gens de théâtre et donc j'évite les fréquentations de ce côté-là comme d'autres côtés. Autant que possible ne pas connaître personnellement ces gens qui vous versent un plaisir de l'esprit : c'est passer du ciel à l'enfer, on sait que l'enfer c'est le lieu de la médiocrité. N'introduisons ni nos travers ni les leurs dans ce commerce qui par chance peut rester délicieux. DRIEU LA ROCHELLE.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

UN POÈTE D'AVENIR

Je ne suis pas de ceux qui se laissent troubler par quelques romantiques étrangers selon lesquels nous n'aurions pas, chez nous, le sens du mystère et ne vaudrions que par ce qui appartient à la clarté, à cette fameuse clarté française, pas plus que je ne me laisse croire, avec M. de Malézieu, que nous n'avons pas non plus chez nous la tête épique. Voire. Les quatre millions de vers du moyen âge prouveraient rudement le contraire. Dans le domaine épique pur, nous ne pouvons peut-être rien montrer de comparable à l'*Énéide* ou à l'*Odyssée*, c'est entendu. Mais dans le peloton des têtes mystérieuses, pour ne citer qu'un seul exemple — et de quel tonnage! — nous pouvons sans crainte aligner le père Hugo. Il n'y a peut-être pas d'œil plus grand ouvert, malgré son compère-loriot d égocentrique et peut-être grâce à lui, sur le monde secret et les horizons du fantastique.

Autrefois, notre imagination était plus fraîche et plus enfantine. Elle jetait les êtres dans le merveil eux presque à leur naissance. Le prince et l'artisan, le monarque et le vagabond avaient dans l'épopée la même foi simple et dramatique, et l'on sait que si nous n'avons pas donné aux peuples d'immenses poèmes épiques, c'est que la langue ne s'y prêtait pas encore, quoi qu'on puisse dire. Les sujets circulaient entre les imaginations, aucune cire ne les recevait. Les Français trempaient dans les contes, chers

à Platon, mais ils n'avaient pas d'instruments à leur disposition pour les graver sur la pierre éternelle.

Il manque peut-être au Romantisme les brumes, les obscurités gratinées et les complaisances sinueuses du moyen âge. Et encore celles-ci se greffaient-elles sur un merveilleux somme toute assez pauvre et généralement subjectif. La peur, les démons hérissés d'alfanges, les anges ignivomes, les apparitions et les distances morales y jouaient évidemment un grand rôle. Mais le répertoire en était restreint. L'épique et le merveilleux tenaient, tout compte fait, en un certain nombre de cris et de légendes que les cerveaux, bon conducteurs d'appréhensions, maintenaient dans une atmosphère lourde et lugubre. Mais chez le père Hugo, quels chants, quels solos, quelles symphonies, quelles trompettes, quels tambours, quels écroulements de murailles!

A l'égard de la postérité, dont l'attitude et les conceptions en matière de grands hommes ne varient pas, ne varieront jamais, dont le choix semble à peu près fait d'avance, les torts de Victor Hugo sont nombreux. Il aurait pu naître anarchiste, revolutionnaire, et mourir en saint des saints. Il a préféré vivre au rebours des confrères immortels au point de mettre son immortalité en danger. Quant à l'homme de lettres, au poète, au dramaturge, ce qu'on lui reproche, je crois, c'est d'avoir été original dans le banal.

Hugo n'a pas été un génie ordinaire, un génie normal, un génie conforme et rassurant, comme peuvent l'être Pascal ou Tolstoï, et il faudra des années encore, et des révolutions dans la métaphore, dans le martyrologe, dans le snobisme, dans la mythologie politique, avant que la postérité consente à lui pardonner et à le classer dans son Olympe. D'ici là, on sera toujours obligé de prendre les gens par l'oreille, de mettre la main au collet des petdeloups, et de leur dire, de la voix douce du sergent de ville qui indique la bonne rue : « Mais si, Hugo, c'est très bien; Hugo, c'est excellent. Vous ne l'avez jamais lu. »

Le malheur est qu'ils penseront longtemps comme

Gœthe, pour qui le plus grave affront que l'on puisse faire à la postérité est de mourir en vieux radical à cheveux blancs. Des parties d'université, des portions d'académies croiront toujours que le dangereux pair de France est fort capable de s'agiter dans sa tombe et d'en sortir tout armé de rhétorique, comme un Neptune hargneux.

Or, ce Rabelais mêlé de Ronsard, cet ogre qui adorait les enfants, ce Rubens qui faisait tout lui-même, ce Dickens épileptique et enragé, ce Dickens d'orage, ce chêne trop célèbre, trop touffu, qui ne laissait pas de place autour de lui, et dont l'ombre fastueuse gêne encore aujourd'hui quelques pissenlits, cet entrepreneur plus gaillard que Dieu devrait être moralement, humainement, littérairement, reconnu d'utilité publique...

Mais l'ascension de cette montagne est difficile, et l'on préfère rester dans les vallées bureaucratiques, plutôt que de s'entendre dire sur les sommets : *La baisse de l'honneur dans la hausse des rentes*, ou quelque autre vers du géant trop peu connu. Car on ne connaît pas Victor Hugo. C'est le gros bouquin dont on parcourt quelques pages, sans aller plus loin, sans avoir le courage d'une ligne de plus. Le cerveau des hommes n'est qu'un fromage de tête bourré de titres, de clichés, de tables et de principes. Le cerveau humain hait naturellement les créateurs. Il essaye de les évincer, comme les chairs pénétrées d'un corps étranger repoussent à petits coups l'intrus vers la surface. Or le meilleur, le plus retentissant de Victor Hugo, comme le plus suave, est à l'intérieur de cette espèce de muraille de Chine qu'il a construite et dans laquelle il faut parfois se faufiler.

J'ai cité un jour ces deux vers à un lettré :

... J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous offrir une aile de cheval.

Il douta s'il n'étaient pas de Mallarmé. Rien, aucun exemple, aucun lapsus ne saurait mieux montrer que

Victor Hugo est à l'origine d'une grande partie de la littérature contemporaine. C'est lui qui avait les clefs.

L'auteur du *Satyre* a comme autorisé le Parnasse, le Symbolisme, la poésie industrielle, la publicité, la Tour Eiffel, Dada, le Surréalisme et les dérivés d'Apollinaire. Il a créé des routes, il a colonisé les forêts vierges du Verbe, rendu habitables l'Arabie pétrée de la rime, les déserts du rythme et de l'inspiration. Il a tracé des sentiers dans la nuit, exécuté d'une patte de peintre-navigateur un ciel d'images et de boussoles particulières, que tout le monde, de l'amiral académique jusqu'au mousse littéraire, peut consulter pour se guider dans l'aventure poétique.

Il est à l'origine du commerce des présages et du roman rocambolesque. Il a indiqué même aux feuilletonistes la route qu'ils devaient prendre. Il est le précurseur du reportage de qualité, de la pièce audacieuse, du roman populaire, et de cette virtuosité en matière d'art qui permet aujourd'hui à une poignée de bricoleurs en chambre de se faire admirer par un public pour qui la littérature universelle date de Félix Faure.

Hugo, c'est la grosse cloche de la cathédrale romantique, le bourdon, la Savoyarde. Il a créé, il a enfoncé quelques murs et crevé quelques plafonds. Sa poigne à la manière noire aura mis en selle bien des jockeys de l'art épouvantable ou mystérieux, dont les chefs-d'œuvre cuisent encore. Autour de lui, et après lui, poètes de toutes pointures et de toutes sonorités n'ont bien souvent vécu que des éclats du son de ce trombone. Hugo, c'est le tableau électrique de la poésie moderne avec toutes ses manettes. Lautréamont est à la fois dans *les Travailleurs de la Mer* et dans *l'Homme qui rit*, livres inouïs qui font de leur auteur le Jules Verne des poètes du XXe siècle. Il est le père de Banville et l'oncle à héritage d'Edmond Rostand. Mais toutes les formes de ce que nous appelons l'avant-garde, et non pas seulement en France, sont contenues dans ses orgues. Aujourd'hui

encore ses vers, ses cris, ses emportements et ses sourires travaillent dans le silence des bibliothèques et dans la pierre des tombeaux, comme les vins et les métaux. Il nourrit de vitamines tous ceux que la blancheur du papier n'inspire pas.

Où en serions-nous, à quel abbé Delille, à quel Pompignan, à quel Népomucène Lemercier, à quel Ponsard, sans ce Falstaff, sans ce Juvénal, sans ce grand industriel, sans ce maréchal de France de la fécondité, qui nous a donné le droit d'écrire un peu de ce que nous écrivons, de risquer mentalement ce que nous risquons?

« *Crainquebille* est à la suite des *Misérables* », écrivait naguère M. Calzada. Depuis Hugo, les bureaux de la poésie ne refusent plus aucun brevet d'invention. Chez le moindre fabricant de voyelles ou de consonnes, le seul nom du poète devrait amonceler des frissons de reconnaissance. La démocratie l'a servi peut-être mal, et pas très bien remercié, ce qui permet à la non-démocratie de se demander parfois si Victor Hugo écrivait en français, s'il a réellement existé, s'il n'a pas touché de l'argent étranger. Il est douloureux de voir mon maître Huysmans, qui lui doit pourtant quelque chose, écrire qu'il ne trouvait Hugo « guère meilleur comme poète de l'amour que comme poète social ». C'est le saignement de nez à côté du Missouri!

Lanson, qui lui trouvait de la niaiserie, me fait songer à je ne sais quelle voyageuse dont on m'a raconté, quand j'étais au lycée, qu'elle avait perdu une pièce de monnaie, ou une épingle à cheveux, en visitant le Parthénon, et qu'elle avait cherché cet objet tout le temps que dura la promenade.

Or, ce qu'il y a justement d'admirable chez Hugo, c'est qu'il savait accueillir la banalité, c'est qu'il a comme enjambé le pédantisme, la niaiserie, le solennel, laissant ces médailles à ses commentateurs. Il y a des poèmes qui devaient être faits, des images qui manquaient, des noms

propres qui ne rimaient pas. Notre littérature épique avait des mers de glace à faire fondre, des précipices à combler. Des puissants n'avaient pas été fustigés comme ils le méritaient, des victoires semblaient mal gagnées, certaines batailles avaient été trop perdues. Enfin, il fallait ramoner la vieille cheminée classique qui ne tirait plus.

Victor Hugo s'est chargé de ce travail. Il a rallumé le feu. Il a été le saint Nicolas, la mère Gigogne que réclamait le XIXe siècle. Et quel technicien! A-t-on bien examiné les images du grand homme? Non, on se contente d'opérer en son honneur un lâcher de mots œdémateux et massifs : olympien, colossal, sublime, aveuglant, énorme, divin, apocalyptique et catapultueux. Rien n'est plus vague. Et rien n'est plus faux. C'est l'abondance de l'œuvre qui nous fait croire à la surabondance de ces qualités de titan ou de typhon.

Ce qu'il y a de plus frappant pour moi, chez Hugo, c'est ce quelque chose de constamment présent qui respire et vit dans ses images. Le secret est quasi en plein jour, et nous ne le voyions pas! Hugo poète arrive toujours à mettre les choses à leur place, à tirer ses métaphores, ses fusées, de la chose même qu'il considère ou contemple, de façon à obtenir un certain synchronisme qui éblouit. Il fixait à la fois la chose, l'heure, la couleur, le climat, la température, le souvenir et l'odeur. Tel est le secret de ce Pactole. On comprend mieux ainsi qu'il ait pu dire, en 1885, à l'empereur du Brésil qui avait manifesté l'intention de le voir : « Les poètes sont aussi des conducteurs de peuples. »

Hugo, c'est vraiment l'honneur de la profession. On me l'a montré, un jour, alors que j'étais encore un gamin, sortant avec Vacquerie de sa maison de l'avenue d'Eylau, qui était au coin de la rue de la Pompe où nous habitions. C'était un très vieux monsieur à barbe de soie blanche, dont la silhouette et la démarche de bon ours électrisaient la rue. J'ai eu ce jour-là la révélation de ce qu'il était, de

ce qu'il devait être, de ce qu'il sera toujours : un Père Noël.

Un Père Noël qui a deposé des jouets jamais vus encore, des jouets merveilleux, des jouets insensés, dans les souliers de la littérature.

LÉON-PAUL FARGUE.
de l'Académie Mallarmé.

CHANSONS DES EAUX DOUCES

(Suite.)

XII

BALLADE DE L'ASSASSIN.

(Rêverie en ramant sur le lac d'Enghien.)

Le lac est d'ancienne origine. Ma peine est d'hier, ô mon cœur! Tremblant vieux miroir de glycines, lac d'Enghien, tu me fais horreur.

Non, jamais, par un soir plus gai, canoë n'avait navigué si doux aux mains de Caroline. Et puis querelle. J'assassine.

Ce fut prompt, car on n'a rien vu. Ses jupes ont dû faire sac. N-i-ni, ni vu, ni connu. Caroline est bien dans le lac.

Depuis je rame autour d'une onde où le duc de Montmorency, sous une lune rouge et ronde, noya, subtil, une Lucy.

Ce fut en 1217... Je m'en souviens, car c'était moi, qui viens de renaître aussi net que, lune horrible, toi, oui, toi!

Depuis je rame aux sons lointains d'*Orphée aux Enfers*,

de roseaux entrechoquant fées et lutins comme fait l'enfer ses robots.

Ce fut hier ou tout à l'heure mon jeu fol au casino? — Soûl, très soûl, j'ai joué tous mes sous. Elle aimait les sous, quel malheur!

Non, jamais, par un soir plus gai, canoë n'avait navigué si doux aux mains de Caroline. Vieille eau, reflets vieux des collines,

vieux miroir des vieilles glycines, lac d'Enghien tu me fais horreur! Ma peine est d'hier, ô mon cœur. Le lac est d'ancienne origine.

XIII

Jean de Luxembourg et la rivière Maie

(Rêverie sur un champ de bataille.)

Près de toi je rêve entre saule et tremble, ô vive rivière où les grues, par bandes, mirent leur vol en triangle, ô Maie, onde soyeuse et drue,

née native de Crécy-en-Ponthieu : sur tes rives les vaches meuglent. A cette place vint saigner des yeux Jean de Luxembourg, Jean l'Aveugle.

Où donc est son âme?... entre ces rayons?... Son heaume saignait dans sa barbe. Vieux roi de Béhaigne mort sous son pennon, là-bas où s'envole une outarde.

Je tremble, il fait froid. Quelle froide nuit a vu, massés,

perdant leurs tripes, ses chevaliers accrochés après lui! Quel noir Prince a vaincu Philippe!

Le champ de bataille est, au crépuscule, près de ce flot rude et câlin berçant les joncs où dort la libellule, un champ de lin et trois moulins.

Ce soir, 'es tremb'es, chantez l'Infortune, la Tombe du français courage — et pour laisser passer les rayons de la lune, Zéphire, écartez le feuillage.

XIV

L'Ourcq de La Ferté-Milon.

(Rêverie pendant un retour au cher pays de Racine.)

Châ eau barlong qui dans son eau te mire, et vous, ô lavandières dont j'admire les frais minois que tu t'es offerts, toi, cruel et doux Racine le Fertois, je vous prends à témoin que, non! jamais! lorsque je vins rêver, en mois de mai 1912, aux jolis bords déclives et tout velours de l'Ourcq vive ou oisive, je ne me suis inquiété de savoir — (assis dessus la planche du lavoir) — dans sa vapeur jaunette ou gris-souris, si l'Ourcq, en outre, est l'outre de Paris.

Plus m'enchantait, pour ma félicité, sa fluidité que son utilité, plus sa minime chance de mirer sous sa vapeur un objet adoré, nommé l'Amour! et moi son chevalier qui te baisait (murmure en ce murmure) petite bouchette rouge de mûres, — et comment, sur la planche d'un lavoir, lorsqu'on s'embrasse du matin au soir, poser un tel problème à ses esprits : l'amour est-il éternel? — non! *savoir* : si l'Ourcq, en outre, est l'outre de Paris?

XV

Nocturne.

(Rêverie au chant de l'écluse de Seine-Port.)

Les roseaux ont chanté, chantent, ils chanteront toujours, ils ont dansé, dansent et danseront toujours, sur un air de l'écluse aux mains d'argent, l'écluse qui pianote un air lointain, changeant.

Le bal chanté se meut sous voile de vapeurs, invitant le millier des subtiles étoiles à murmurer des choses encor sous le voile aux roseaux et la lune enchante la rumeur.

Un bachot dérivant vient mol de l'autre rive, un fantôme de barque où ne se voit pas bien le rameur rythmant l'eau de bras musiciens et de lames vers les roseaux bleus — ou qui vive! —

mon fantôme à moi-même, ange ou poète ou rien : les roseaux ont chanté, chantent, ils chanteront toujours, ils ont dansé, dansent et danseront toujours au vent rythmeur léger qui va et vient

de l'écluse aux roseaux, rameur musicien, rêveur de l'autre rive, ange qui va et vient ou moi-même ou la barque ou le vent seul ou rien. Et toujours lune, étoiles, roseaux, rêves toujours.

XVI

Sur une berge en automne.

(Rêverie de l'homme seul.)

Tout seul. Plus rien au monde à chérir ou qui l'aime. — A chérir? si, peut-être : un bord flou de la Seine, une

barque effondrée, noyée en ce flou même, qui parlent à son cœur déserté de sa peine.

Rien qui l'aime? Ce soir de lent soleil oblique, il n'a guère besoin d'amour sur cette berge. Qui s'attacherait à lui? les fils de la vierge ou la petite fleur bleue de la véronique?

Comme un rais de soleil mourant, c'est de travers qu'il s'en va vers le flou de l'eau et vers deux rames : les ailes de la mort à son délire offerts — les voilà! — pour franchir le désert de son âme

et disparaître au flou vaporeux des flots verts.

XVII

La danse des nénuphars.

(Songe à la manière de Breughel d'Enfer.)

Avec leurs têtes ils dansent, les nénuphars du lac, leur souple corps aussi mais sous l'onde caché. Molle danse en cadence des danseurs rapprochés par les fronts, enlacés par les corps. — L'Offenbach

fantôme, d'un fluide archet sur contrebasse fluide, éveille, assis au creux mol des roseaux, la danse à l'air livrée ou les remous dans l'eau d'une danse enivrée offrant mazurke ou valse

aux yeux phosphorescents et glauques des crapauds. Toute une grenouillée a peur du sortilège et bondit hors de l'eau quand les roseaux soulèvent et tendent vers la lune aux masques de nuages

ce fantôme, Offenbach livide, mains volages, sous la

dentelle, et — fol — cet archet saccadé! Un ruban de corbeaux voltige. Il tourbillonne. Puis couche les roseaux où l'archet mol frissonne...

Disparaissez, mol abandon, fluidités! L'archet se dresse, éclair ou jet d'eau? Le ciel tonne. L'archet s'abaisse, éclair! Ses reflets édentés glissent, crissent dans l'eau sur l'instrument qui sonne :

tout le lac soulevé par la tempête ulule, il danse échevelé jusqu'où sombre la lune dans l'ombre où les nymphées, entrechoquant leurs cloches, mêlent bonds de Pierrots et chahuts de Clodoches.

XVIII

La petite Seine.

(Rêverie entre Montereau-Faut-Yonne et les derniers roseaux de la Voulzie.)

Petite Seine, en soie, des saules argentés, des nénuphars, des peupliers, de la Voulzie, des rus, des *noues*, du fin brouillard de poésie que sont Brie et Bassée — vos rêves enchantés,

vos rêves ont charmé Trudaine, André Chénier, hors celui que voici : coupant une colline en falaise, un détour de l'eau froid comme acier, brillait. Encore il brille. Et s'écoute, hallucine

un choc matinal blanc, bleu, bref de guillotine, ou, je puis me tromper, c'est la musique seule de votre clair battoir, lavandière et voisine, dont le Divin-André chanta la fine aïeule.

(A suivre) PAUL FORT.

O FORTUNATOS NIMIUM...

A Philippe Rouvier.

Relire une page de Platon ou de Lucrèce, d'Euripide ou de Cicéron, et brusquement la voir dans un éclairage nouveau, y découvrir un sens, une richesse, un secret qui dormait depuis tant de siècles à l'abri des philologues comme les momies dans leurs tombes, c'est une jouissance savoureuse, mais une jouissance inquiète. Après le premier enthousiasme, on se reprend, on ramasse ce qu'on peut avoir en soi, contre soi, de critique et d'ironie, on dépiste l'Illusion et l'on se remémore toutes les idées vaines qui, chaque année, encombrent les voies de la science et qu'un peu de réflexion eût permis à leurs pères de tuer dès leur naissance. Il arrive pourtant que ce procès malveillant ne se termine pas aux torts de l'idée suspecte. Il arrive qu'il lui fournisse du renfort. C'est, croyons-nous, le cas de l'interprétation un peu révolutionnaire que nous avons proposée récemment d'une page bien connue de Properce.

***

Les lecteurs de *Jupiter, Mars, Quirinus* se souviennent peut-être des conditions dans lesquelles intervient ce texte (pages 136 et suiv.).

Il nous était apparu, en étudiant la triade divine des plus anciens Romains, Jupiter, Mars et Quirinus, ainsi que la triade des flamines majeurs, prêtres respectivement

attachés à ces dieux, que la Rome royale, les Romains d'avant la conquête étrusque, se faisaient encore, du monde et de la société, une image très proche de celle que se faisaient les Indo-Européens et qui, à l'extrême-est du domaine, chez les Iraniens et surtout chez les Indiens post-védiques, allait présider pour de longs siècles aux réflexions philosophiques et politiques. Ils distinguaient, exhaustivement, trois fonctions solidaires et hiérarchisées : leur Jupiter exprimait et garantissait, au sommet, la fonction de Souveraineté magico-politique ; puis venait, avec Mars, la Force guerrière; enfin, avec Quirinus, la Fécondité.

Il était dès lors nécessaire de chercher si cette théorie, si cette conception tripartite des fonctions cosmiques et sociales, ne se doublait pas, dans la plus ancienne Rome comme dans l'Inde et dans l'Iran, d'une division réelle du groupe humain en trois classes définies par ces fonctions : une classe de chefs magico-politiques, une classe de guerriers, une classe d'éleveurs-agriculteurs. Là se présentaient une tentation et une difficulté. Car la Rome primitive s'était bien formée, si l'on en croit le témoignage unanime des légendes, par la réunion de *trois* « tribus », les *Ramnes* (ou *Ramnenses*), les *Luceres* et les *Tities* (ou *Tatienses*), mais il ne paraissait pas, à première vue, que ces tribus dussent à aucun degré se définir par des *fonctions*. Les anciens leur attribuaient une autre origine : Rome se serait constituée par l'association de trois éléments *ethniques*, *les compagnons de Remus et de Romulus* d'abord; puis *les Sabins du roi Titus Tatius* qui, après une guerre sanglante, se seraient unis aux précédents; enfin *le corps d'armée étrusque de Lucumon* que Romulus aurait appelé à son aide contre les Sabins et qui, lors de la réconciliation, serait resté en tiers avec ses alliés et ses adversaires de la veille. Les premiers auraient été légalisés en Ramnes, les seconds en Tities, les derniers en Luceres.

Nous nous sommes efforcé de montrer que, entre cette

explication ethnique des trois tribus que fournit la tradition romaine et l'explication fonctionnelle que nous suggérait l'analogie indo-iranienne ainsi que l'ensemble des faits groupés autour de la triade Jupiter, Mars, Quirinus, il n'y a ni opposition ni incompatibilité, et que les Romains du temps d'Auguste savaient plus ou moins obscurément que les trois éléments ethniques, compagnons de Remus et de Romulus, Étrusques, Sabins, étaient affectés chacun d'une spécialité, les derniers figurant les ruraux par excellence, les seconds étant les prototypes des guerriers, et les premiers se réservant l'administration et le culte. Et c'est lu dans cette perspective qu'un passage de Properce a pris un sens imprévu, certes, mais d'autant plus précieux qu'il semble philologiquement démontrable. Il s'agit des vers 9-32 de la première élégie du quatrième livre, de l'élégie *De urbe Roma*.

Le thème général de ces vers est l'opposition saisissante qui se remarque entre l'opulence de la Rome classique et l'humilité des origines. Le développement comprend trois parties de longueur bien inégale suivies d'une conclusion.

1° Vers 9-26 : le poète rappelle l'exiguïté de la maison de Remus et de son frère (9-10), la brutale simplicité de ce qui figurait alors le Sénat et l'assemblée du peuple (11-14), et, plus longuement, le caractère primitif du culte : pas de théâtre (15-16), pas de dieux étrangers (17-18), des *Parilia* tout élémentaires (19-20), ainsi que des *Vestalia*, des *Compitalia* et des *Lupercalia* sans nulle pompe (21-26) ;

2° Vers 27-29 : « Encore primitif, *rudis*, le soldat n'étincelait pas sous des armes terribles; on se battait nu, avec des pieux durcis au feu; le premier camp, ce fut un général en bonnet de peau, Lygmon, qui l'établit » (*Lygmon* n'est qu'une forme grécisée de *Lucumo*);

3° Vers 30 : « Et la richesse de Tatius était en grande partie dans ses brebis » ;

4° Vers 31-32, conclusion :

Hinc Tities Ramnesque viri Luceresque coloni,
Quattuor hinc albos Romulus egit equos...

« C'est de cette origine que se formèrent les Tities, et les Ramnes, et les colons Luceres; c'est de là que Romulus lança son quadrige de chevaux blancs... »

Il est évident que chacune des trois parties est consacrée à l'un des trois éléments ethniques que rapproche ensuite la conclusion : le Tatius du vers 30 et le Lygmon du vers 29 sont les éponymes des Tities et des Luceres; quant aux Ramnes, ils ne sont pas annoncés dans ce qui précède par le nom de Romulus (réservé pour présider à la synthèse romaine du vers 32) mais par celui de Remus qui ouvre la première partie, celle des vers 9-26. Jusqu'ici, rien de nouveau : Properce se conforme à une tradition constante.

Mais le lecteur n'a pu manquer d'être frappé par un autre caractère de cette page : les trois parties ne nomment pas seulement les chefs *ethniques*, Remus, puis Lygmon, puis Tatius, elles les caractérisent, eux ou leurs compagnons, par *leurs activités spéciales*, par *leurs fonctions*, et ces fonctions sont, dans l'ordre attendu : l'administration politique (11-14) et le culte (15-26) rattachés aux gens de Remus et de son frère; l'art militaire, propriété de Lygmon; l'élevage en tant que richesse, signe distinctif de Tatius. En conséquence, nous nous sommes permis d'écrire (*Jup., Mars, Quir.*, p. 140) : « Le hasard et le caprice n'ont pu si harmonieusement et si fermement conduire la main du poète : Properce ne savait sans doute plus que les trois tribus avaient été fonctionnelles, juxtaposant des prêtres, des guerriers et des éleveurs-agriculteurs; mais la tradition dont il se fait l'écho se représentait encore, sans comprendre le sens de ces liaisons, Tatius et les Tities comme des éleveurs, Lucumon et les Luceres comme des

guerriers, et le reste de la société, les Ramnes, comme occupés surtout du gouvernement et de la religion. »

***

Nous ne pouvons que nous réjouir de l'accueil qu'ont fait à cette démonstration les latinistes, les historiens et les philosophes. Mais plus d'une fois, dans les adhésions les plus généreuses, nous avons senti une surprise, une réserve, ou plutôt deux éléments de surprise et de réserve.

Le premier dépasse de beaucoup le présent problème et concerne l'ensemble de nos études : comment s'est fait, sur ce point comme sur tant d'autres, le mélange de la *mythologie* héritée des temps indo-européens et de l'*histoire* proprement romaine ? Comment les classes fonctionnelles de la plus vieille préhistoire, bien antérieures à la descente des « Italiotes » en Italie, se sont-elles, à Rome, confondues avec les trois éléments ethniques qui ont authentiquement contribué à peupler le site, les Latins, les Étrusques, les Sabins ? Nous ne pouvons que répéter que la difficulté, si elle existe, est dans nos esprits plutôt que dans les faits, qu'elle tient à la conception nette et simpliste de « l'histoire » que nous devons à notre formation classique, et qu'elle met seulement en évidence un caractère original de l'imagination romaine que nous soupçonnions à peine et auquel il faut nous habituer.

La seconde difficulté est plus précise. Si le texte de Properce porte bien les classes fonctionnelles en filigrane dans le tableau des classes ethniques, que savait au juste le poète de ce très vieux système, aussi étranger que possible aux conceptions politiques de la Rome républicaine et impériale ? Dans quelle mesure comprenait-il ce qu'il écrivait et d'où tenait-il ce thème ? Dans quelle mesure ses contemporains, eux aussi, comprenaient-ils, savaient-ils ? Nous avons réuni (*Jup., Mars, Quir.*, pp. 141-147) plusieurs textes latins qui semblent établir que,

pris séparément, les Luceres et les Tities, ou leurs éponymes Lucumon et Tatius, éveillaient bien dans l'esprit des Romains du premier siècle, respectivement, l'idée d'une bande et d'un chef militaires et celle d'un peuple et d'un chef ruraux; un passage de *l'Énéide* met aussi sur le nom de Ramnes, une définition (*rex et augur*) qui répond bien à ce que nous attendons. Mais ce sont là des indications fragmentaires. Aucun texte, ni en prose, ni en vers, ne venant confirmer dans leur harmonie les trente vers de Properce, on ne sait quelle « position » attribuer au poète dans la question qui nous occupe. Érudit, certes, il l'était, et bien informé de la tradition. Mais que lui fournissait au juste la tradition? A quel degré d'usure la trouvait-il? L'interprétait-il, et dans quelles proportions?... Et des esprits circonspects ont craint que l'impression de système que laisse incontestablement le texte de Properce ne fût, malgré tout, un mirage, et que, malgré tout, ce document unique ne fût le fils du hasard.

Nous leur donnions presque raison, certains jours, quand le hasard s'est bel et bien chargé de nos affaires.

***

Trois ou quatre lustres avant Properce et son élégie, un poète non moins patriote et non moins érudit avait donné, dans une forme voisine, le même tableau d'ensemble. Ce nouveau texte n'est rien moins que confidentiel, mais, comme il ne s'éclaire pleinement que par celui de Properce, il avait passé inaperçu et il ne nous a frappé nous-même que tout récemment, alors que nous relisions avec un groupe de brillants rhétoriciens les grands auteurs « du programme » : c'est, à la fin du second livre des *Géorgiques*, le morceau qui termine l'éloge de la vie rurale, *O fortunatos nimium*...

Ce long éloge, d'ailleurs fort beau, est d'un plan assez lâche. Virgile y traite à plusieurs reprises, sans ordre évi-

dent, les mêmes thèmes positifs et négatifs : beauté et tranquillité de l'existence paysanne, misère, tracas et périls de tout ce qui ne se borne pas à la campagne. Mais, du vers 513 au vers 531, le développement reprend une dernière fois, plus serré et dans un ordre clair, décrivant les aspects caractéristiques de la vie des *agricolæ*. Puis il conclut (vers 532-535) :

Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus et frater, sic fortis Etruria crevit,
Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma
Septemque una sibi muro circumdedit arces...

« Voilà la vie que jadis menèrent les vieux Sabins, voilà la vie que menèrent Remus et son frère, c'est ainsi que grandit la vaillante Étrurie et que Rome devint la plus belle chose du monde, unissant sept collines dans l'enceinte de son mur... »

Faute de se référer à la conclusion parallèle du texte de Properce, on a généralement méconnu le sens synthétique de ces quatre mentions : les Sabins, puis Remus et son frère, puis l'Étrurie, puis Rome. On a pensé que le poète avait simplement cité les deux empires, qui, à des moments divers, dominèrent l'Italie (Étrurie, Rome), y joignant, pour donner plus de généralité à sa réflexion, les Sabins, comme il aurait dit les Ombriens ou les Osques. Et l'on n'a pas pris garde à cette étrangeté : les deux mentions successives et inégales de Rome, une première fois insérée sous la forme *Remus et frater* entre les Sabins et les Étrusques, puis évoquée dans toute sa puissance à la quatrième place, après l'Étrurie. Pourquoi ce double emploi ? Et pourquoi ces simples noms d'hommes (*Remus et frater*) entre les noms génériques de toute une nation (*Sabini*) et de toute une terre (*Etruria*) ? Le texte de Properce suggère une interprétation bien plus satisfaisante : *Sabini, Remus et frater, Etruria*, ce sont les trois composantes ethniques qui, régularisées dans les trois tribus Tities,

Ramnes et Luceres, ont formé dans la seconde partie du règne de Romulus la cité incomparable, *rerum pulcherrima Roma :*

> *Hinc Tities Ramnesque viri Luceresque coloni,*
> *Quattuor hinc albos Romulus egit equos...*

Ainsi, plus de double emploi : *Remus et frater* ne désignent qu'un des trois éléments de la synthèse Rome; et si ces noms d'hommes figurent entre un nom de peuple et un nom de pays, c'est que, à la différence des Sabins de Tatius et des Étrusques de Lucumon, Remus, Romulus et les réfugiés hétéroclites qui les entouraient supportaient mal une désignation proprement ethnique : cette bande de sans-patrie était mieux caractérisée par les seuls noms de ses chefs.

Bien rares sont les philologues, de la Renaissance à nos jours, qui ont ainsi compris les vers 532-535. Honorons particulièrement l'in-folio de Johannes Ludovicus de la Cerda (Cologne, 1647, p. 350) et le compact commentaire de Cornelius Schrevelius (Leyde, 1661, p. 141). Le second dit brièvement que Virgile nomme ces nations et ces personnages parce qu'ils sont à l'origine du peuple romain et il cite le témoignage de Properce, *horum ergo meminit, quia Populus Romanus ex his tribus initio conflatus est, quos Propertius hoc versu complectitur : Hinc Tities*, etc. Le premier est aussi précis, et plus soucieux du détail : *Tres populos numerat, Sabinos, Romanos, Hetruscos. Primos et extremos aperte nominat; medios signat per Remum et Romulum. Hos populos nominant scriptores Romani Tatienses Ramnenses Luceres : iidem enim Tatienses et Sabini, Ramnenses et Romani, Luceres et Tusci aut Hetrusci...* Et, après une savante et contestable référence, il interprète l'intention du poète et définit excellemment le rapport de la mention finale et synthétique de Rome aux trois mentions analytiques qui précèdent : *cum poeta post Sabinos Romanos Thuscos nominet extremo loco Romam,*

videtur hæc esse ejus sententia : crevere isti populi vitam rusticam exercentes, a quibus facta est Roma...

Après cette lucide exégèse on est surpris de voir contemporains et épigones s'en tenir à la même et sommaire interprétation, *hæc vita fuit priscæ Italiæ*, les Sabins, Remus et son frère, l'Etrurie n'étant que des échantillons représentatifs de cette *prisca Italia*, et bien entendu, la double mention de Rome restant inexpliquée. Quand un commentateur veut introduire une note originale, il n'est pas heureux : tels au dix-huitième siècle quelques Hollandais et quelques Anglais — sévèrement repris un peu plus tard par les grands philosophes allemands — qui voyaient dans l'honneur fait ici à l'Étrurie une flatterie à l'adresse de Mécène, *out of compliment to Maecenas, who was descended from the old race of the kings of that country* (Holdsworth, *Remarks and dissertations on Virgil*, Londres, 1768, p. 135).

Ce qui reste vrai, c'est que, n'employant pas les termes limitatifs et spécifiquement romains de Ramnes, Luceres, Tities, mais nommant au contraire les Sabins et les Étrusques dans toute leur généralité, comme nation ou comme État, Virgile paraît perdre de vue Rome dans le temps même où il en énumère les composantes, en quoi il use du droit souverain qu'a tout poète de suggérer plusieurs choses à la fois. Cela est certain du moins pour l'Étrurie, le vers 533 faisant évidemment référence, comme le remarquait déjà Servius dans son commentaire, à cet empire étrusque qui, un temps, s'étendit, *crevit*, jusqu'au détroit de Sicile, *usque ad fretum Siculum*. Mais cet arrière-plan, ou ce second plan, de l'évocation ne détruit pas, n'obscurcit même pas le premier : Virgile prend simplement les trois composantes de Rome, tout au moins la composante étrusque, très haut dans le passé, bien plus haut que ne fait Properce, à un moment où l'Étrurie vaut par elle-même en tant, comme dit toujours Servius, que *maximum imperium*.

***

Si, après Schrevel et de la Cerda, nous avons raison, on est tout naturellement conduit à regarder si, dans Virgile, la conclusion introduite par *hanc...* ne soutient pas avec le développement des vers 513-531 qui la précède le même rapport que, dans Properce, la conclusion introduite par *hinc...* avec le développement des vers 9-30. La réponse est immédiate, il suffit de lire :

1° Du vers 513 au vers 526, on a la description détaillée, selon les saisons, des tâches rurales, agriculture et élevage, ainsi que de l'abondance économique, de la sécurité alimentaire, de la fécondité générale qui en résultent ;

2° Les vers 527-529 sont une brève mention, illustrée par un exemple typique, des cérémonies religieuses du monde paysan;

3° Les vers 529-531 sont une brève mention des simulacres de combats auxquels, par jeu, se livrent les paysans :

I. *Agricola incurvo terram dimovit aratro :*
Hinc anni labor, hinc patriam parvosque nepotes
Sustinet, hinc armenta boum meritosque juvencos.
Nec requies quin aut pomis exuberet annus
Aut fetu pecorum aut Cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos atque horrea vincat.
Venit hiems : teritur Sicyonia bacca trapetis,
Glande sues læti redeunt, dant arbuta silvæ.
Et varios ponit fetus autumnus, et alte
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circum oscula nati,
Casta pudicitiam servat domus, ubera vaccæ
Lactea demittunt, pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.

II. *Ipse dies agitat festos fususque per herbam,*
Ignis ubi in medio et socii cratera coronant,
Te libans, Lenææ, vocat.....

III. *...pecorisque magistris*
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo
Corporaque agresti nudant prædura palestræ.

I. « Le paysan, de sa charrue recourbée, ouvre la terre : c'est par là qu'il commence les travaux de l'année, par là qu'il soutient la maison de ses pères et sa jeune descendance (515) et ses troupeaux de vaches, et ses bons serviteurs les bœufs. Dès lors plus de repos, que l'année regorge des fruits des arbres, ou de prolifiques portées, ou des épis de Cérès en gerbes, au point que la récolte écrase les sillons et fasse céder les granges. Voici l'hiver, et l'olive de Sicyone s'écrase dans le moulin, (520) et les porcs rentrent gavés de glands, les bois sont pleins d'arbouse. L'automne n'est pas en reste de générosités, et la savoureuse vendange se dore au soleil sur les pentes des rochers. Cependant les enfants chéris font à leur père un collier de baisers, sa chaste maison abrite la fidélité, ses vaches offrent leur lait (525) et, bien en chair sur un gazon épais, les chevreaux s'affrontent à coups de cornes. »

II. « Le paysan lui-même célèbre les jours de fête : couché sur l'herbe près du feu du sacrifice, et tandis que ses compagnons ornent de guirlandes le cratère, il offre une libation et t'invoque, ô dieu du pressoir... »

III. « ... aux bergers, (530) prenant un ormeau pour cible, il propose des concours de javelots, et les voici qui mettent à nu leurs corps vigoureux pour une lutte champêtre. »

En bref, sans chevauchement, sans la moindre bavure, on a successivement un tableau de l'agriculture et de l'élevage comme tels, puis deux références, l'une aux cultes des ruraux, l'autre à ce qui, dans leur activité, tient lieu de vie militaire, de *certamina*. Et cela dans l'ordre même où ensuite la conclusion énonce les composantes de la société romaine, *Sabini, Remus et frater, Etruria*, c'est-à-dire *Tities, Ramnes et Luceres*, c'est-à-dire encore, si nous

avons raison, les éleveurs-agriculteurs, la classe sacerdotale, la classe militaire. La correspondance, autrement présentée, est aussi rigoureuse dans Virgile et dans Properce. Il était déjà difficile d'admettre une fois le caprice d'un malin génie. Mais deux fois?

***

Properce connaissait sans doute Virgile lui-même en tout cas les *Géorgiques*. Quel est donc le rapport des deux passages que nous considérons?

D'abord il est clair que Properce n'a pas tout tiré de Virgile : les noms techniques des tribus figurent chez lui, non chez son prédécesseur, ainsi que ceux des chefs de file Lygmon et Tatius, et par suite, implicitement, les étymologies connues par ailleurs de Luceres et de Tities. Properce n'a donc fait que reprendre le même thème traditionnel que Virgile, rivalisant peut-être avec lui, et surtout se plaçant à un point de vue sensiblement différent.

Que veut établir Properce? L'extrême simplicité de ceux qui, par leur union, ont constitué Rome. Que veut établir Virgile? L'excellence de la vie rurale. Aussi, des trois composantes de Rome, ce n'est pas la même qui a fourni aux deux poètes l'essentiel de leur démonstration : la simplicité est surtout frappante là où, par la suite, s'est surtout établie la magnificence, dans le culte, dans le domaine des Ramnes, de Remus et de son frère, et c'est en effet au culte et aux Ramnes que Properce donne la vedette. Tandis que, l'excellence de la vie rurale éclatant dans son domaine propre, au niveau des Tities, de Tatius et de ses Sabins, c'est elle, c'est la vie rurale considérée du point de vue économique qui occupe la place d'honneur dans Virgile.

Pour les deux autres composantes de la société ou pour leurs fonctions — ici force guerrière et richesse agricole, là culte et force guerrière — il est remarquable que

Properce comme Virgile les expédie en quelques mots. Properce rappelle simplement que les premiers guerriers de Rome se battaient nus, n'ayant pour armes que des pieux, et que le premier technicien de la guerre lui-même, Lygmon, portait encore un bonnet de peau; puis que la plus grosse part de la fortune de Tatius consistait en brebis (complétons : et non pas en métaux précieux ni en objets de luxe). Virgile, lui, rappelle simplement que, dans tout paradis rural, même les « *dies festi* », même les « *certamina* » revêtent l'uniforme du lieu, et aussi, semble-t-il, que les paysans se suffisent à eux-mêmes, qu'ils sont si l'on peut dire leurs propres prêtres et leurs propres champions.

Des deux textes, celui de Properce présente incontestablement une plus habile adaptation du thème légendaire au sujet; la Rome primitive n'y apparaît pas seulement en conclusion mais c'est elle que l'ensemble du développement, depuis le début, prétend décrire, sans qu'il soit ensuite besoin, comme dans Virgile, de passer d'une théorie générale à un exemple particulier. Dans le même ordre d'idées, Properce évite la confusion, du moins la double intention que nous avons signalée tout à l'heure dans les *Géorgiques* et qui fait que la *fortis Etruria* par exemple est évoquée avec toute son impériale autonomie dans le temps même où elle ne devrait figurer sur la liste tripartite des composantes de Rome que sous la forme humble et limitée des Luceres, de la troupe amenée en renfort à Romulus par Lucumon.

D'autre part, le point de vue auquel se place Properce est extérieur aux trois fonctions et permet par conséquent à leur sujet trois notations homogènes : si c'est le culte qui se prêtait le mieux à établir, par des détails spectaculaires, la simplicité de la Rome primitive, certaines formes de guerre et de richesse, certains types d'armes et de capital pouvaient aussi, sans gaucherie et sans violence, être déclarés « simples ». Au contraire, Virgile, qui célèbre

essentiellement la vie rurale, se trouve installé, en fait, dans la troisième fonction et dans elle seule; s'il peut ensuite parler de « cultes ruraux » où le paysan officie lui-même, il se trouve gêné quand il arrive à la troisième fonction, à la guerre, puisque l'idylle rurale — il l'a suffisamment dit dans la centaine de vers qui précède — exclut le principe même de la guerre; il en est dès lors réduit à remplacer les *certamina*-combats par des *certamina*-concours, la violence hostile par la violence sportive, ce qui est certes peu proportionné avec la mention correspondante de la « vaillante Étrurie ».

En troisième lieu, Properce, partant du culte, première fonction sociale, pouvait ranger les trois fonctions dans leur ordre hiérarchique décroissant, dans celui de la triade Jupiter, Mars, Quirinus : il n'y a pas manqué, du moins dans le développement des vers 9-30 (car, dans la conclusion des vers 31-32, les évidentes correspondances des noms des trois tribus avec ceux de leurs trois éponymes mentionnés précédemment permettaient plus de fantaisie). Virgile, au contraire, qui n'est à l'aise qu'au niveau de la troisième fonction sociale, qui même, de par son sujet, a tendance à en faire la fonction-mère, la fonction supérieure, Virgile altère la hiérarchie : le Culte et la Force ne viennent qu'après l'Abondance (et l'on remarquera que, dans Virgile, la conclusion des vers 532-535, qui n'est pas reliée à ce qui précède par une triple et voyante correspondance onomastique, devait présenter sous peine de confusion et présente en effet les trois groupes constituants de Rome dans l'ordre même où le développement des vers 513-531 a évoqué les trois aspects de la vie rurale).

Enfin, à propos des cultes, Virgile ne retient, comme exemple typique, qu'une fête de Bacchus, et il cite ce dieu sous le vocable athénien de *Lenæus*, patron du pressoir et des fêtes dites Lénéennes. On a vu là « une preuve de l'art avec lequel Virgile composait » (Benoist), et c'est exact, puisque l'ensemble du chant II des *Géorgiques* est

consacré aux deux provinces de Bacchus, aux arbres fruitiers et à la vigne, et puisque, dès le vers 2, Bacchus y est mis à l'honneur (*nunc te, Bacche, canam*...). Mais cette finesse est fort bonne tant que la vie rurale est décrite dans sa généralité; elle fait au contraire anachronisme quand le poète paraît appliquer le tableau général de la vie rurale aux composantes de la Rome primitive : quoi, cet étranger dans la plus ancienne Italie? Ce Grec chez Remus? Bacchus sur le site romain avant la fondation de Rome, avant la naissance du Sénat qui condamnera plus tard les Bacchanales comme une scandaleuse nouveauté? Properce a pris garde à cette petite imperfection. Non seulement toutes les fêtes qu'il énumère, lui, du vers 19 au vers 26, depuis les *Parilia* jusqu'aux *Lupercalia*, sont rigoureusement indigènes, mais il ouvre cette énumération par deux vers (17-18) qui prennent tout leur sens si l'on pense au *Lenæus* de Virgile :

Nulla cura fuit externos quærere divos,
Quum tremeret patrio pendula turba sacro.

« Nul ne se souciait d'aller quérir des dieux étrangers, car la foule tremblait, attachée au culte ancestral. »

Cette opposition, qui a tout l'air d'une aimable critique du cadet à l'aîné, est d'autant plus significative que, lorsqu'il s'agit de la fonction de Force, Properce emploie au contraire des expressions qui suivent de près celles de Virgile :

Corpora agresti nudant prædura palestræ, disaient les *Géorgiques;*
Miscebant usta prælia nuda sude, reprend l'élégie.

On pourra relever d'autres points où les deux poètes se rencontrent ainsi jusque dans le détail. En voici un, par exemple, où l'accord témoigne peut-être, non d'une imitation de l'un par l'autre, mais d'un commun respect

de la tradition : dans Virgile (vers 533) comme dans Properce (vers 9-10), c'est Remus et non Romulus qui est poussé en avant comme répondant de la composante Ramnes de Rome, Romulus étant dissimulé là dans le singulier *frater*, ici dans le pluriel *fratrum*. Dans Properce, nous l'avons souligné, on croit voir immédiatement la raison de cette anomalie : le nom de Romulus est réservé pour le vers 32, pour la synthèse de la fin, pour la Rome totale, pour le quadrige triomphal. Virgile qui, dans sa synthèse finale, désigne *Roma* en clair, ne dit rien de tel, mais rien non plus qui y contredise. En tout cas, le fait reste que Virgile comme Properce nomme de préférence Remus en rapport avec les Ramnes. On peut se demander si le double témoignage de ces poètes attentifs à leur expression n'atteste pas un trait, par ailleurs perdu, de la plus ancienne légende de Remus.

***

Ces correspondances et ces différences, cette sorte de retouche générale prouvent du moins que Properce comprenait déjà les vers de son devancier au sens où nous les comprenons. Du même coup et notre interprétation de Virgile et notre interprétation de Properce lui-même se trouvent renforcées.

Il n'est plus possible de dresser contre ces deux exégèses à la fois diverses et concordantes des objections *a priori*. On doit admettre bon gré mal gré que, sous Auguste, une tradition vivace unissait encore la conception ethnique et la conception fonctionnelle des trois tribus primitives ; que « Remus et son frère », c'est-à-dire les Ramnes, étaient non seulement les Albains, mais les dépositaires de la première fonction, de l'administration politique et surtout religieuse; que les Luceres étaient non seulement les Étrusques, mais les guerriers par excellence; que les Tities enfin, en même temps que l'apport sabin, représen-

taient le groupe spécialiste de l'élevage et de l'agriculture. Ce n'est pas tout : même si l'on éprouve quelque difficulté à concevoir leur état d'esprit, on doit admettre que Virgile, aussi bien que Properce qui le corrige délicatement, avaient encore un sentiment net de ces associations, et que sans en voir ni en chercher toutes les incidences sur le culte et sur « l'histoire », sans non plus renoncer à utiliser ailleurs d'autres traditions différentes, ils comprenaient encore le sens de celle-ci. Peut-être cette tradition — savante ou populaire, nous l'ignorons — se transmettait-elle dans le cadre où la présente Properce, plus complet et plus harmonieux ici que Virgile : une suite de tableaux associant chacun l'un des trois modes de vie à l'un des trois peuples, puis une brève conclusion négligeant les trois modes de vie et associant les trois peuples dans le concept résultant, dans l'image de Rome. D'autres traces de cette sorte de conte étiologique se laisseront-elles relever dans la littérature classique ? Nous recommandons cette vaste et importante recherche aux jeunes latinistes de notre Université.

GEORGES DUMÉZIL.

CORPS DE GARDE

A Louis Girouard.

Afin de déchiffrer le morceau de papier qu'il venait de trouver au fond de sa poche, l'adjudant Bataut s'arrêta. D'une chiquenaude, il envoya son képi en arrière, comme lorsqu'il s'attablait devant un apéritif, et ses jambes arquées s'écartèrent davantage l'une de l'autre pour donner à son corps un parfait équilibre. L'adjudant Bataut n'a jamais monté un cheval de sa vie, mais, vers la vingt-cinquième année, il voulut, pour augmenter son prestige auprès du beau sexe, se donner des allures de cavalier. Ses jambes ont depuis lors gardé l'habitude du mensonge.

« J'ai l'honneur de vous informer, lut-il, de ce que les eaux polluées qui aboutissent au puisard sont la cause d'un état de nuisance du fait que... » Il n'alla pas plus loin et, ayant chiffonné ce vieux rapport, s'apprêtait à le jeter quand il se ravisa et le remit dans sa poche.

Il reprit sa marche, le képi cette fois enfoncé jusqu'aux oreilles... D'habitude l'adjudant Bataut avançait comme une carpe dans une eau stagnante. On le voyait rôder en quête de pâture, les mains derrière le dos, l'œil métaphysique, tourner lentement autour des urinoirs où il a fait éclore toute une littérature. Cousins des nénuphars, les arbres avaient conclu, semble-t-il, quelque pacte avec lui pour le cacher dans leur ombre et donner de fausses joies aux futures victimes. Quand il était de semaine, on ne rencontrait que lui dans le quartier.

Mais la guerre menaçante avait changé bien des choses. L'adjudant se dirigea donc d'un pas presque léger vers les hommes qui à quelques centaines de mètres l'attendaient en ligne, l'arme au pied.

Le jour baissait. Devant le bâtiment A, une lampe s'alluma. Quelques instants après, celles du bâtiment C brillaient à leur tour. Le B et le D s'allumèrent en même temps. L'adjudant haussa les épaules. On a beau être à cent kilomètres de la frontière, c'est idiot de ne pas prendre de précautions. Ils devraient illuminer pendant qu'ils y sont... Avec tout ça, je n'ai pas encore fait acheter de tabac en ville et ma seconde paire de godasses n'a pas été ressemelée. Si c'est pour cette nuit, je suis frais. Il faudra que je me débrouille quand on embarquera. Faire la guerre sans tabac, ça serait le comble! J'ai demandé cent fois à cet imbécile de Durimet de renouveler ma provision quand on a commencé à sentir venir la bagarre, et il a attendu qu'on soit consignés pour y penser. Je l'aurai au virage... Il croisa deux officiers qui parlaient avec animation. Leurs képis étaient hauts et leurs pantalons étroits... Qu'est-ce qu'ils ont à s'énerver ceux-là? Ils s'imaginent peut-être qu'on leur a donné des galons pour leurs beaux yeux. Allez, allez, c'est plus le moment de discuter, messieurs les réservistes. Vous êtes là pour faire le boulot comme les autres. Moi je trouve ça régulier d'en mettre un coup. Depuis quinze ans qu'ils m'engraissent, ils peuvent bien me demander un petit service. A quoi ça m'aurait servi alors de faire le couillon tous les jours dans le paysage? Pour sûr qu'y aura de la casse, et de la vraie. Mais ça fait partie du métier. Et puis je rigolerai un peu de voir comment va s'en tirer Géraudie. Ça se promène avec des mines de premier communiant. Ça met des gants pour aller à l'exercice. Par-dessus le marché, c'est à tu et à toi avec les hommes pour se faire bien voir, sous prétexte de belles théories. « Mon ami », qu'il m'appelle, mais c'est pas des trucs qui prennent avec moi. Je me passerais

d'apéros pendant huit jours si ça pouvait m'apprendre quelle gueule tu feras, papillon, quand les mitrailleuses cracheront sur nous. Moi, je te montrerai que c'est pas la peine d'avoir fait des études pour savoir conduire une section.

Un groupe de réservistes passa devant lui. Plusieurs avaient gardé leurs chaussures civiles et l'un d'eux était même en pantalon rayé. Les visages avaient perdu leur gravité du départ, mais l'on parlait presque à voix basse, comme si l'ennemi eût été là-bas, derrière cette ligne d'arbres qui s'assombrissaient peu à peu et marquaient la limite du camp. Ces hommes qui couchaient maintenant seuls étaient prêts à se battre.

Y a qu'une chose qui m'ennuie là-dedans, c'est le gosse. Ma parole, je crois qu'il grandit tous les jours et ça me ferait vraiment quelque chose de ne pas le connaître quand il aura dix-huit ans, parce qu'alors ce sera un beau gars. La dernière fois que j'ai pu descendre en ville, il est venu chez le coiffeur avec moi. Il m'a demandé s'il aurait bientôt de la moustache, et des tas d'autres questions comme d'habitude. Quand on est rentrés on a retrouvé Lucienne qui se baladait en peignoir. Ça puait le tabac, d'Orient, qu'elle dit. Elle nous a demandé d'où qu'on venait. Comme si elle le savait pas! Un genre de pose qu'elle se donne de tomber à chaque instant de la dernière averse et de nous regarder avec pitié. J'ai dit : « Tiens, t'as de nouvelles godasses. » C'était pas dans ses pieds qu'elles se trouvaient mais sur une chaise, avec des talons trop hauts, encore plus hauts peut-être que les dernières... Qu'est-ce qu'elle a encore dû payer ça! Et elle prétend qu'elle fait des économies... avec quoi, bon Dieu! Mais j'aime mieux pas fourrer mon nez là dedans... A part le rejeton, on n'a pas dit grand'chose pendant le déjeuner. Alors le tintamarre de la foire a recommencé. Même avec les fenêtres fermées, il faut élever la voix pour se faire entendre, aussi c'est les manèges qui font la conversation

depuis quelques jours, et on s'en porte pas plus mal pour ça. Le gosse m'a demandé de l'aider à remonter son auto mécanique. Comme de juste, il l'avait mise en pièces détachées. J'ai été forcé de m'asseoir sur le tapis à côté de lui pour pouvoir m'y reconnaître. Lucienne était dans la chambre, et comme la porte était restée ouverte elle nous voyait dans la glace devant laquelle elle s'était assise pour se coller encore je ne sais quoi sur la figure. Au commencement, j'ai cru qu'elle se foutait de nous. Mais c'était autre chose. Elle avait un air que je n'aime pas. Ses yeux faisaient des étincelles dans la glace comme le soir où elle voulait aller chez cette garce de Louise et où je m'étais mis dans la tête de ne pas la laisser partir. Le petit a dit quelque chose à ce moment-là. Puis il a répété sa phrase plus fort parce qu'il croyait que la musique m'empêchait de l'entendre. Heureusement que de sa place il ne pouvait pas voir les yeux de sa mère, brillants et pointus comme des couteaux...

« Garde à vous ! » L'adjudant fut surpris par l'ordre qu'on venait de donner. Il avait tout à coup devant lui les hommes dont il devait faire l'inspection. Il dit : « Repos » d'une voix moins assurée que d'habitude et s'arrêta devant Nevarais sans doute parce que celui-ci pensait depuis une minute qu'il aurait plaisir dans la bagarre à crever la peau de cette sale bête d'adjudant, sachant bien au fond de lui-même qu'il n'en ferait rien. L'adjudant Bataut commença alors une lente promenade le long de ceux qui allaient cette nuit assurer la garde du camp. Il s'arrêtait quelques instants devant chaque homme, l'examinait des pieds à la tête, lui faisant parfois faire demi-tour pour s'assurer que son équipement était bien en règle, puis passait au suivant. Les gestes rituels furent exécutés comme de coutume, mais ni Nevarais, assoiffé de vengeance, ni Ledoux qui pensait à la soupe et au rabiot qu'il obtiendrait s'il allait lui-même la chercher aux cuisines, ni Dupin dont les songes mêlaient l'angoisse de ce soir si

pauvre en promesses pacifiques et l'intrigue d'un roman qu'il avait dans sa poche, ni aucun des autres ne devinèrent que celui qui les passait en revue ne cherchait plus l'arme mal graissée, le bouton décousu, la musette tachée, le motif de quelque rapport. Pour la première fois depuis qu'il était sous-officier, Bataut cessait en effet de considérer un homme comme le propriétaire d'une capote, d'un fusil, de bandes molletières. Il découvrait des yeux, des visages, des mains. Tout cela, avec la rigidité du garde à vous et la complicité de la nuit, restait anonyme. C'était justement cet anonymat, la fixité glacée de ces yeux sous la visière du casque qui lui posaient une énigme. Quels allaient être sous le feu ses rapports avec ces garçons, alors qu'entre lui et eux n'existerait plus la barrière des jours de consigne et de salle de police?... Il sentait confusément que la plupart continueraient à le respecter par habitude. Il était adjudant, après tout. Et qu'est-ce que pouvait faire une section sans chef à l'heure où il fallait aller au devant des balles et vivre quand même? Mais le perpétuel frôlement de la mort leur donnerait des droits sur lui. Il lui faudrait peut-être sous le tonnerre meurtrier parler un autre langage qui ne s'adresserait plus à des numéros matricules mais à des yeux inquiets et exigeants. Il devinait qu'il serait terriblement nu devant ces hommes (oui, des *hommes*) et qu'à chaque instant on remettrait sa valeur en question. Alors, la crainte devrait céder la place à l'estime.

Et tandis que l'adjudant Bataut se dirigeait vers le mess, les épaules rejetées en arrière à la manière d'une femme enceinte, une certaine dose d'humilité pesait déjà dans sa poitrine, décorée d'un ruban depuis qu'il était revenu de Syrie.

Il y eut un ordre rapide. La colonne fit demi-tour et s'ébranla dans la direction du poste. Là-bas, à l'entrée du camp, brillaient déjà les baïonnettes de ceux qu'on allait relever. Brissoire demanda à Dupin qui marchait devant

lui si les lettres étaient sonnées. Celui-ci murmura qu'il n'en savait rien. Quand la relève fut faite, les nouveaux venus entrèrent au poste. Chacun s'en alla d'abord placer son fusil dans le râtelier puis s'adjugea un lit, une paillasse, des couvertures. Le sergent cria :

— Léveillé! Aux chenillettes... Massicot! Aux poudrières.

Et, s'adressant à ce dernier qui s'était avancé, il ajouta :

— Vous vous mettrez à la disposition du sous-officier de service.

— On vous gardera à bouffer, dit Ledoux

Au même instant un clairon sonna la soupe dans la cour.

Nevarais regarda la nuque épaisse de Ledoux.

— C'est toi qui vas aux cuisines? dit-il en retirant son casque.

— Pour sûr que je ne vais pas céder ma place à un autre. Tu sais bien que je suis un spécialiste de la question.

— Pas étonnant que tu engraisses tous les jours : tu passes ton temps à tourner autour des cuisines, à faire de la lèche au chef pour qu'il te refile un bon morceau. Tu me dégoutes! — Il rit, découvrant sous la fine moustache noire deux incisives très blanches et écartées l'une de l'autre. — Je me demande comment ta poule peut supporter la vue et le contact d'un homme aussi gras et je frémis à l'imagination de certaines choses...

Il avait prononcé cette dernière phrase sur un ton emphatique et gouailleur qui en atténuait la méchanceté.

— Frémis tant que tu voudras et fous-moi la paix, grogna Ledoux. Tu ferais mieux de me passer ta gamelle au lieu de déconner.

— Tu prendras des plats aux cuisines! cria quelqu'un.

— T'en as de bonnes, toi! Dans quoi que je mettrai la confiture alors?

Nevarais tendit son bidon à Ledoux :

— Avec le tien ça sera suffisant. Et surtout, soigne-nous

bien. Il faut en profiter pendant qu'ils ne nous servent pas encore du singe. C'est peut-être la dernière fois qu'on mange sur une table.

La porte du vaguemestre était juste en face celle du poste. Quand Ledoux fut dans le couloir, il vit Brissoire, courbé en deux, et qui regardait par le trou de la serrure.

— Tu vas te faire engueuler, mon petit pote, si le sergent s'aperçoit que tu manques, dit-il en passant.

Brissoire ne répondit pas. Il était tout entier de l'autre côté de la porte, le plus près possible de ce tas de lettres que le vaguemestre compulsait et classait par compagnies. La guerre imminente en avait fait venir beaucoup plus que d'habitude. Il était probable que ceux qui ne recevaient jamais rien tiendraient tout à l'heure dans leur main une enveloppe qu'ils retourneraient dans tous les sens avec étonnement. Les cartes postales étaient rares, mais les lettres avaient pris du poids : elles contenaient sans doute quelque mandat ou les confidences de toute une famille. Et certaines adresses tremblaient d'angoisse.

Brissoire voyait avec impatience le petit sergent-chef manier de ses doigts lents tous ces trésors, se pencher sans hâte sur une écriture compliquée... Vite, vite! Qu'il se grouille au lieu de lécher son doigt quand il tourne les pages du cahier. A-t-il bientôt fini de balancer son porte-plume en faisant remuer sa moustache avant d'enregistrer une lettre recommandée? Et maintenant le voilà qui se gratte la tête et qui regarde par la fenêtre! Il ne se doute pas, l'idiot, que c'est peut-être justement cette lettre qu'il tient là qui va décider de mon sort, me donner pour des semaines une provision de joie et de courage ou bien me faire aller au devant des balles. Je dis cela, mais je sais bien que, même si le goût de vivre m'est enlevé, je me cacherai, je me terrerai devant l'ennemi, comme un lâche que je suis.

Le vaguemestre éclaira la pièce pauvre et sale. La nuit se fit d'un coup plus dense derrière la fenêtre. Elle enve-

loppa le bois voisin, effaça les arbres ignorants de l'acier qui pouvait cette nuit même déchirer leurs branches. Le ciel sans soleil, ni lune, ni nuages était étrangement accessible à la mort. La voilà ! Je suis sûr que c'est celle-là... D'ailleurs, il l'a mise sur le tas de ma compagnie. L'écriture est longue et penchée comme la sienne et elle a collé le timbre un peu de travers. Ça veut dire : je t'aime, parce que ce ne serait pas convenable de l'écrire sur l'enveloppe. Pourtant, elle n'est pas de la même couleur que d'habitude... Plus claire, il me semble. Ce doit être la lumière électrique qui produit ça, ou bien elle a changé de papier à lettres. Elle doit m'écrire : « J'ai couru toutes les librairies pour trouver un papier qui me plaise ». Comme je l'envie de pouvoir passer une après-midi entière à se promener avec une peau encore toute fraîche du bain matinal, un estomac garni de poulet ou de langouste ou d'asperges... Ça y est ! Il l'a recouverte d'autres lettres. Je ne vois plus qu'une petite corne qui dépasse, et encore je ne suis pas sûr qu'elle appartienne à ma lettre.

— Qu'est-ce que vous fabriquez là ?

Brissoire se redressa et vit le caporal de semaine de la 9e compagnie. Il répondit simplement :

— J'attends les lettres.

L'autre cogna à la porte et le vaguemestre vint tirer le verrou. Brissoire fut tenté de se précipiter vers le paquet de lettres et de s'emparer de la sienne, mais il savait que c'était un genre de plaisanterie qui lui coûterait cher. Il resta donc planté au milieu du couloir, le regard absent, immobile, jusqu'à l'arrivée du caporal de sa compagnie. Un grand vide se fit en lui lorsqu'il vit celui-ci qui tenait le paquet à la main. Il lui sembla que son cœur flottait dans sa poitrine comme un balancier d'horloge et sa voix lui parut sortir d'une bouche étrangère quand il demanda s'il y avait quelque chose pour lui. L'autre répondit distraitement qu'il le saurait après l'enregistrement, mais il découvrit à ce moment une anxiété si grande

sur le visage de Brissoire qu'il consentit à parcourir les enveloppes.

— Rien, dit-il.

— Mais j'étais certain qu'il y avait quelque chose pour moi...

— Vous avez eu des visions, mon pauvre vieux!

Et il se dirigea vers un autre caporal qui l'interpellait. Brissoire regagna le poste de police.

*
* *

Les gamelles de Ledoux s'entre-choquaient avec un bruit argentin. Il était en effet parvenu à la zone marécageuse qui tout le long de l'année (sauf peut-être pendant les gelées) entoure les cuisines. Il lui fallait à chaque instant enjamber des flaques boueuses, sauter de petits fossés, car la nuit était si opaque qu'il n'avait pas su trouver l'unique chemin de terre ferme emprunté par les corvées de soupe. Parfois, la gueule rougeoyante d'une cuisine roulante s'ouvrait, dessinant la silhouette confuse d'un homme qui enfournait une pelletée de charbon. Ledoux se dirigeait machinalement vers ces lueurs intermittentes. La réflexion de Nevarais avait installé Marguerite dans sa grosse tête joufflue. Et la fille réjouie que Ledoux avait un jour rencontrée sur des montagnes russes et à laquelle il avait ensuite offert des cacahuètes pour conclure l'accord bénéficiait depuis un bon moment déjà de presque toutes les pensées de son séducteur. Il fallait en convenir : ce n'était pas une beauté, ni une adolescente. Mais rien ne vaut les femmes mûres, et les Greta Garbo, c'est bon pour se les faire faucher. Ledoux se souvint qu'il avait eu l'imprudence un matin de montrer sa photo à Nevarais et que celui-ci s'était mis à hurler par tout le quartier qu'on lui avait coupé la digestion. Marguerite n'avait pourtant rien de repoussant. Son nez était peut-être un peu trop long,

ses seins un peu trop plats, mais elle avait encore de la fraîcheur. Et puis, elle savait faire de la si bonne cuisine; des sauces épaisses avec beaucoup de poivre et qui parfumaient tout le voisinage. Sans doute mangeait-il trop souvent chez elle du boudin, de l'andouille, et des escargots à l'ail, mais elle avait une façon vraiment surprenante de repasser ses caleçons et elle l'accusait de n'être pas gentil avec elle s'il oubliait une semaine de lui donner des chaussettes à raccommoder. « Tu feras attention de ne rien attraper... », lui avait-elle dit avant de le quitter. Et s'il s'était senti légèrement vexé dans le fond du peu d'amour-propre de Marguerite, il lui avait été également reconnaissant de sa magnanimité. Il n'y avait pas à dire, c'était une bonne fille. Alors qu'il était déjà dans la rue, elle l'avait rappelé pour lui donner un petit paquet : un saucisson entier, une savonnette, un paquet de gitanes et un roman qui s'appelait : *la Fille de l'autre.* Et comme il leur restait bien encore cinq bonnes minutes, ils avaient fait ça une dernière fois avant de se dire adieu.

A la faveur de ces pensées, Marguerite se disposait à quitter la grosse tête joufflue de Ledoux pour se glisser dans son bas-ventre lorsqu'une voix cria :

— Oh! Ledoux!

Celui-ci reconnut sur la porte des cuisines son ami Bébert qui tenait un quart à la main.

— « Ledoux! Le doux agneau de mon cœur... », chanta Bébert de cette voix éclatante qui lui valait tant de succès lorsqu'il poussait ses chansons de marin à la cantine.

— Qu'est-ce qui te prend? cria Ledoux.

Mais il comprit dès qu'il fut devant Bébert et vit son bonnet de travers, ses yeux larmoyants.

— Tu vois, dit ce dernier en prenant Ledoux par les épaules et en le faisant entrer, je me prépare à la guerre et — il montra son quart — je te présente l'instrument de ma honte, l'instrument du crime.

Il y eut un rire général. L'un des cuistots renversa sur

l'immense fourneau une flaque de sauce qui se mit à crépiter dans un nuage de fumée.

— Salut! crièrent quelques voix.

Et Ledoux apprit bientôt par le détail les circonstances du crime qu'avait commis Bébert.

A quatre heures et demie, le chef avait chargé celui-ci de saler la soupe et Bébert avait jeté dans la cuve cinq ou six poignées de gros sel. Puis, pour compenser l'effort, il avait empli son quart deux ou trois fois au tonneau qui se trouve dans l'arrière-cuisine, près de la réserve de charbon. Vers cinq heures, Bébert s'était demandé avec une certaine inquiétude si oui ou non il avait exécuté l'ordre du chef et, comme sa mémoire refusait de l'éclairer, il avait abondamment puisé dans la caisse au sel et avec non moins d'ardeur dans le tonneau de vin. Mais la fatalité avait voulu qu'à peu près à la même heure le cuisinier Combot, passant par là dans un état d'allégresse indicible, se fût soudain senti l'impérieux besoin d'imiter le geste de Bébert. Les deux amis se retrouvèrent par hasard près de la réserve de charbon où ils se livrèrent à une discussion animée sur les harmonies imitatives. Ils vidaient leur quart lorsque le clairon avait sonné la soupe. Bébert s'était précipité vers les fourneaux. Poirier lui avait alors annoncé que les Allemands bombardaient Paris et remis une lettre qu'il avait lue en pleurant. Certains racontèrent qu'ils l'avaient vu à ce moment-là renverser d'un geste désespéré la caisse au sel dans la soupe. Mais Ledoux eut l'impression qu'ils exagéraient car ils semblaient avoir tous fait de fréquentes excursions du côté de la réserve de charbon.

L'épilogue de l'affaire, le crime proprement dit, semblait difficile à contester. Bébert avait, paraît-il, annoncé d'une voix sépulcrale que le tonneau était maintenant aussi vide que la caisse et que son quart contenait les dernières gouttes de pinard. Après quoi il avait fait quatre fois le tour de la cuisine en chantant *la Marseillaise*. Personne n'avait songé à l'interrompre parce qu'au même instant

l'ennemi devait lancer des millions de bombes sur les femmes et les petits enfants. L'inquiétude n'était venue que lorsqu'on l'avait vu se pencher dangereusement sur la cuve pleine de liquide bouillonnant qui, passé le seuil des cuisines, allait se nommer : « potage Turenne » (car Condé avait été mis la veille à contribution). Le geste fut beaucoup plus rapide que l'éclair... « Mort aux vaches! » cria Bébert et il retourna son quart au-dessus de la cuve tandis que s'élevait un cri d'horreur tellement aigu que le déplacement d'air imprima un léger mouvement au bonnet du chef.

Quand ce récit fut achevé, Bébert se tourna vers Ledoux :

— Voilà mon crime! dit-il d'une voix accablée. Et tu peux m'en croire, mon vieux Ledoux, quand je dis que je suis coupable, parce que même Alfred, tu sais, le grand Alfred qui fait tintin de pinard à cause de son albumine, eh bien, même Alfred a crié quand il a été témoin de mon sacrilège. Non, non, ne m'interromps pas. Je sais ce que tu vas dire. Écoute-moi, Alfred — voilà que je t'appelle Alfred maintenant! — tu es mon meilleur ami. Tu te dis en ce moment que je mérite la mort sans te douter que j'ai toujours eu de l'affection pour toi. Tu as raison : je mérite la mort, mais si tu connais le crime, tu ignores ce qui le motiva. La guerre m'avait brouillé la tête quoique à la réflexion je m'en foute un peu de savoir Paris bombardé. C'est une sale ville. Je l'ai traversée une fois, en venant de Guémené-Penfao, même que j'ai eu une drôle de veine d'échapper aux putains et aux autos qui voulaient ma peau. Mais en plus de cela, il y a eu pour me chavirer les idées la lettre de Lucullus, un copain à moi...

Bébert fouilla dans ses poches et, comme il laissait pendre sa mâchoire en signe d'inquiétude, ses trois mentons enflèrent soudain. La lettre était chiffonnée et tachée de sang car Bébert l'avait déjà montrée à toutes ses relations, en particulier au boucher. « Cher copain, commença-t-il, deux mots pour te faire savoir de mes

nouvelles qui sont très bonnes pour le moment et je désire que tu sois de même. Il me tarde qu'on sache si oui ou non on fait la guerre parce qu'avec toutes ces histoires le singe devient pas aimable et passe son temps à me casser les pieds en répétant qu'on sera sûrement canardés rapport à la fabrique de chaussures du coin... » Bébert marmonna la suite en fronçant les sourcils. « Je passe le laïus sur les événements... Ah! Voilà le passage qui m'a bouleversé : rien de plus à te dire pour le moment. Si! Que je suis veuf, car je fréquentais Lucie, une gosse qu'était mignonne, je t'assure, et dimanche soir, en descendant en ville, elle s'est fait accrocher par une bagnole et elle est morte deux heures après. Je t'assure, ça m'a fait quelque chose car j'y tenais malgré tout. Pas de chance, ça fait la deuxième qui m'est enlevée de la sorte. La première, j'étais encore à Vannes. Elle s'est noyée accidentellement. Enfin, maintenant, peut-être que la troisième, ce sera en avion. Il faut jamais douter de rien. J'ai l'air de rigoler, mais je ne serai jamais verni... etc... » Bébert fit une pause.

— Alors? Ça n'a pas l'air de t'émouvoir...

— Si, si, dit Ledoux sans conviction. Et il ajouta pour avoir l'air de s'intéresser à l'affaire : tu la connaissais, toi, cette Lucie?

Le chef, qui s'était approché, intervint :

— C'est pas tout ça, mon petit Ledoux, mais si tu veux que tes copains aient quelque chose à becqueter il faut te faire servir. Attends pas trop, ça va être froid. Et des nouilles froides...

— Encore des nouilles!

— Il n'y en a pourtant que le mardi... Tiens, donne-moi les gamelles. La bidoche n'est pas mauvaise ce soir. Oh! Combot! Viens voir ici. Tu vas servir Ledoux.

Il passa sa main sous son bonnet et fit tomber, en se grattant, une pluie de pellicules sur le foulard plein de taches de graisse qui entourait son cou ridé. Puis, après avoir approché son lorgnon de sa bouche édentée et

l'avoir soigneusement essuyé dans son tablier, il campa ses mains aux hanches.

— Alors, dit Ledoux, vos fourneaux vont bientôt se promener sur deux roues ?

— Pour sûr que oui ! Ils ont raconté tout à l'heure que Paris était bombardé, mais c'était un canard comme tous ceux qu'on fait courir ces jours-ci. Si tu veux m'en croire, la nuit ne se passera pas sans pétard... L'autre jour — il caressa du bout des doigts la petite touffe de poils qui décorait sa joue gauche — tenez, justement le soir où la Tchécoslovaquie a mobilisé, j'ai dit à ma femme : « Y a pas de doute, on va remettre ça... »

Ledoux se sentit tout à coup mal à l'aise, car il devinait vaguement que le chef serait déçu si rien n'arrivait et qu'il avait, comme pas mal d'hommes de son âge, le goût de la catastrophe : dans sa vie où plus rien de vraiment agréable ne pouvait arriver, la catastrophe valait mieux que le néant.

***

— Moi je plains surtout ceux des chars. Je ne suis entré qu'une fois dans leurs machines et je t'assure que ça n'est pas drôle. On y étouffe, on voit très mal ce qui se passe autour de soi, on offre une bonne cible à l'ennemi. Tu connais les petits canons antichars qui font mouche très souvent et qui sont morts quand ils ont tiré sept cents coups. Il y a beaucoup mieux : des fosses dont on ne sort pas vivant, des marmites qui explosent sur le passage du char. Quand il rencontre un de ces engins, il se retourne et brûle en deux minutes sans que personne ait naturellement pu en sortir.

L'un de ceux qui jouaient à la belote sur la table du poste se retourna vers Dupin :

— Quand tu auras fini de nous raconter des histoires réjouissantes !

Dupin haussa les épaules.

— Il a raison, dit Nevarais à voix basse. Ça n'est pas parce que tu es antimilitariste qu'il faut dégoûter les autres. Regarde-les. Ils ont déjà pris leur parti de la guerre. Tu ne les verrais pas changer même si ça devait durer quatre ans comme la dernière. Ils joueront aux cartes entre les attaques. De temps en temps, il y en aura bien un qui gueulera, qui dira que lui n'a pas voulu la guerre et qu'il s'entendrait bien avec les Allemands, que ceux qui déclenchent les guerres sont des salauds et qu'on devrait les fusiller ou les laisser s'expliquer entre eux, enfin toutes les histoires habituelles.

— Je préfère encore les voir rouspéter inutilement que se résigner.

— Mon pauvre vieux, tu as encore des illusions! Crois-moi, tu lis trop de bouquins... On dirait que tu n'as encore jamais regardé les gens dans le métro, dans l'autobus, dans la rue. Ils font pitié avec leurs mines plates, résignées. Quand le portillon du métro leur barre le passage, ils sont bien obligés d'attendre sagement par derrière, même si un des leurs agonise au même instant. Voilà des gens prêts à tout, à être cocus comme à faire la guerre. Il y a ceux qui tuent leur amant ou leur maîtresse, ceux qui assassinent les présidents de la République, mais ce sont des exceptions...

Dupin resta quelques instants sans répondre. Les deux jeunes gens étaient assis au bout de leurs lits. Au-dessus d'eux, une ampoule souillée par les mouches répandait une lueur jaunâtre. Une autre lampe protégée par du fil de fer et accrochée à la poignée de la fenêtre éclairait le groupe qui jouait aux cartes. Un peu à l'écart, le sergent potassait le manuel du chef de section. Dupin s'aperçut que Brissoire n'avait pas bougé ni prononcé une parole depuis le début de la garde : il était sur sa paillasse et fixait obstinément le plafond de ses yeux grands ouverts.

— Selon toi, reprit-il, il faut donc aller au feu le cœur

léger sous prétexte que la guerre fait partie de notre héritage. Évidemment, tu t'en fous, tu n'as ni femme, ni fiancée, ni maîtresse à laquelle tu tiennes vraiment. Je suis certain que si tu étais marié et avais quelques gosses, tu parlerais autrement.

Il songeait en disant cela à la nuit où il avait retrouvé Nevarais dans un petit bar de la rue Champollion. Son camarade portait une veste trop courte aux épaules trop carrées. Sa cravate insultait l'œil. Ce costume civil qu'il venait de revêtir et l'alcool absorbé depuis le dîner lui donnaient dans cette atmosphère familière une aisance un peu vulgaire qui le faisait parler fort et interpeller les filles. Dupin se souvint qu'il lui avait raconté entre deux fines comment la bonne de l'hôtel lui faisait faire des connaissances intéressantes, et qu'il avait discuté d'une manière déplaisante avec un type qui vendait pour presque rien des chemises de soie passées en contrebande.

Pour le moment, Nevarais s'amusait à sortir de quelques centimètres sa baïonnette du fourreau et à la renfoncer d'un coup sec.

— Tu as raison, dit-il en souriant, je parlerais autrement si j'étais marié, mais ça ne m'empêcherait pas, dans le fond, de trouver un certain plaisir (que peut-être je ne m'avouerais pas) à faire la guerre...

— Ne te moque pas de moi!

Non, je suis simplement lucide. Je sens qu'il y a des joies d'aventure, de risque, de discipline, que seule la guerre peut me donner. Comme l'amour pour certains, elle ferait sans doute naître en moi des énergies nouvelles dont elle doit avoir l'unique secret et qu'autrement je n'aurais jamais soupçonnées.

— Me crois-tu incapable de comprendre la part d'imprévu et l'expansion qu'un jeune homme peut trouver dans les tranchées?

— Non, mais tu vois trop ça en esthète. J'imagine parfaitement ton attitude sur le front. Tu feras la guerre

ou plutôt tu la subiras en la détestant parce qu'elle menace ta fortune, ta santé, tout ce à quoi tu tiens. Derrière toi, il y aura ta famille, tes relations. Et quand tu y repenseras tu regretteras la sécurité des salons où tu prenais le thé en parlant de Paul Valéry. Tu es docteur en droit ou quelque chose comme ça. Voilà un handicap terrible pour un combattant... D'ailleurs tu ne seras pas insensible au côté pittoresque de l'affaire. Les gémissements des blessés t'apitoieront, la brutale poésie des champs de bataille aura en toi sa résonance. Je te vois très bien observant et écoutant tes camarades, pour prendre ensuite des notes dans un calepin. Peut-être même écriras-tu ensuite quelque bouquin. La guerre sera pour toi comme une bête monstrueuse dont tu étudieras les réflexes avec une curieuse répugnance...

Il s'arrêta pour constater l'effet de ses paroles, mais l'autre ne bronchait pas. Il se tenait penché en avant, les genoux écartés, les mains jointes, et ses yeux mi-clos regardaient sans le voir le corps immobile de Brissoire.

Un bourgeois, pensa Nevarais, découvrant une nouvelle fois le visage sans relief, à la fois inquiet et satisfait, de son ami. Voilà ce qu'il est : un bourgeois indécrottable. Et il poursuivit sa pensée tout haut :

— Pour moi, la guerre est autre chose. Je sens que je m'y donnerai tout entier. Tu vas rire, mon vieux, mais je voudrais me transformer en soldat comme on devient moine ou cambrioleur. Ah! ce n'est pas la demi-douzaine de filles que je connais au quartier qui me retient, ni mon compte en banque qui me donnera des regrets... Ça t'étonne qu'on puisse être libre de se faire casser la gueule?... C'est pourtant mon cas. Note bien que je ne pose pas au héros. Je n'ai aucune envie de mourir et passerai probablement comme les autres par des accès de trouille intense. Mais je *vivrai*. Je ne serai pas de ces larves ignobles dont les rues sont pleines et qui ne pensent qu'à gagner de l'argent, manger, dormir, faire l'amour. Voici la seule chance

qui me sera offerte au cours de ma vie d'échapper aux marais dans lesquels vous pataugez tous. J'aurai sur le front le sentiment de vivre, parce qu'à chaque instant la mort sera là. Il faudrait être...

« A la soupe! » Un coup de pied ouvrit la porte et Ledoux apparut avec ses gamelles. Tous se levèrent d'un bond, sauf Brissoire qui regardait toujours le plafond.

* * *

— Allons, mon vieux Vardin, tu ne vas pas me refuser ça? Un petit pernod de plus ou de moins, est-ce que ça compte quand on a un coffre comme le tien?

— T'es bien gentil, mais je te dis que ça me fait mal au foie et c'est pas le moment d'attraper une crise.

Le sergent Huet se tourna vers le sergent-chef Bontemps :

— Je vais vous demander un service, chef... Voulez-vous donner l'ordre à ce sacré Vardin d'accepter ma tournée?

Il parlait d'une voix de tête, un peu nasillarde, et affectait beaucoup de familiarité avec ses camarades, car il voulait se faire pardonner d'être le fils d'un député et de porter des tenues en drap d'officier. Bontemps dirigea lentement vers Vardin ses yeux globuleux, larmoyants, et eut un sourire chargé de finesse et de sous-entendus.

— Si on se ligue contre moi, j'accepte, plaisanta Vardin... Je ne tiens pas à être mis aux arrêts avec un motif aussi infamant.

— Ah! Voilà une bonne parole! s'écria Huet en donnant une grande tape dans le dos de son voisin.

Puis il se tourna vers le deuxième classe qui rinçait des verres au bar.

— Pierrot! Apporte-nous trois pernods. Et bien tassés!

— Au fond tu as raison, dit Vardin. Il faut se remonter le moral. C'est bon pour les civils de trembler dans leur

culotte. Je voudrais bien les voir descendre leur matelas à la cave, monter du sable dans leur grenier! Il paraît qu'à Paris les sirènes marchent toute la journée et qu'il n'y a plus de lumière le soir. Mon oncle, qui tient un bistro à la porte d'Orléans, m'a écrit que les gens foutaient le camp comme des lapins. Ils mettent la femme et les mioches dans la bagnole et avant de boucler la porte ils s'aperçoivent qu'ils ont oublié quelque chose. Alors, savez-vous ce qu'ils emportent?... Une descente de lit ou bien une paire de bougeoirs ou encore un fer à repasser. Je n'exagère pas! Mon oncle me cite le cas d'une de ses voisines qui est partie en combinaison avec juste un peignoir par dessus.

Ils ne s'arrêtèrent de rire que lorsque la porte du mess s'ouvrit. L'adjudant Bataut apparut. Il avait un air si bizarre que toutes les conversations cessèrent immédiatement. Même ceux qui buvaient avec avidité les confidences de l'ami du cousin d'un ami de Marcel Thil furent impressionnés par la mine troublée du sous-officier.

Celui-ci s'arrêta sur le seuil et dit simplement :

— C'est la paix!

On avait beau savoir qu'une plaisanterie d'adjudant n'a pas la même légèreté que celle d'un sergent mais qu'elle est plus profonde parce qu'elle vient toujours après quelques minutes de recueillement et qu'il s'y mêle généralement un soupçon d'astuce byzantine lorsque l'auteur a gagné des galons au Levant, on eut cependant peine à imaginer que Bataut tournait une chose aussi grave en dérision... La bouche de Vardin, habituellement ouverte, s'agrandit jusqu'aux prémolaires. Quelqu'un fit un geste énergique à l'adresse de Pierrot qui tirait divers sons de ses verres et de ses bouteilles.

— Ne vous réjouissez pas trop, reprit l'adjudant, je viens de rencontrer Réveillon qui prétend avoir entendu la nouvelle à la T. S. F. Daladier, Chamberlain, Hitler et

Mussolini se rencontreraient demain en conférence pour essayer de régler la question. Mais j'ai peur qu'on ne nous ait encore monté un bateau.

— Espérons que vous vous trompez, mon adjudant, dit Huet qui trouvait toujours le moyen de placer son mot. Il reste environ dix minutes avant le dîner. Vous prendrez bien quelque chose avec nous?... Et sans attendre la réponse de Bataut, il cria : Pierrot, un Cap Corse pour l'adjudant. Et que ça saute!

Ce dernier, en même temps qu'il prenait place sur la banquette à côté de Bontemps, envoya d'une chiquenaude son képi en arrière. C'était un moyen ingénieux de se dépouiller de la dignité de son grade tout en gardant son couvre-chef. L'adjudant Bataut ne s'en séparait que pour les repas, mais à regret.

Aux autres tables les conversations reprirent : on était sceptique... L'ami du cousin d'un ami de Marcel Thil fut de nouveau maître de la situation. Il était au courant des moindres faits concernant le champion et lorsqu'il assura que celui-ci préférait pour se raser le savon à la crème, mais qu'il avait horreur des artichauts, on le regarda avec beaucoup d'amiration. Celui-là, au moins, c'était un vrai sportif.

— J'ai été prudent, dit Bataut, pour ne pas risquer de lancer encore une fausse nouvelle. Pourtant, je crois que tout va s'arranger. Réveillon m'a donné d'autres détails qu'il n'a pas pu inventer. C'est d'ailleurs assez compliqué : il y a une histoire de coup de téléphone entre Hitler et Mussolini, de télégramme adressé par Hitler à Chamberlain. On verra ça demain dans les journaux. Il paraît que les quatre chefs d'État se réuniraient à Munich.

— Ça serait extraordinaire qu'ils n'arrivent pas à s'entendre, dit Bontemps. Du moment qu'ils veulent bien causer, c'est qu'ils n'ont pas envie de la bagarre. A mon avis...

La voix nasillarde de Huet l'interrompit :

— Tout à fait d'accord. De la discussion jaillit la lumière.

Cette dernière phrase ne fut pas dite sur le même ton que la précédente, car il employait volontiers dans le monde le même genre de formule.

— Je bois à la paix! lança-t-il en frôlant avec son verre celui de l'adjudant.

Ils trinquèrent tous.

— C'est curieux, dit Vardin après avoir bu quelques gorgées, ça n'a pas l'air de nous faire tant d'effet que ça. On avait dû s'y habituer... Moi, je peux pas arriver à croire que c'est fini, que je verrai plus défiler mes sept ou huit cents réservistes par jour... Bon Dieu! Quand je pense qu'il va falloir maintenant les déshabiller! Vous rigolez... Savez-vous qu'à Châlons un capitaine qui faisait le même boulot que moi en est devenu fou?

— Ça montre qu'il devait y avoir une jolie pagaïe, répondit Huet. Moi, j'en connais un qui va sauter de joie : Borde. Depuis quinze jours, il se demandait qu'est-ce qu'il allait faire de sa collection de cendriers. Vous savez, ceux qu'il chipe depuis des années dans les cafés. Chaque fois que je le rencontrais, il m'arrêtait pour que je lui donne un conseil. Finalement, il avait décidé d'emporter les plus beaux dans une de ses musettes.

Il y eut un silence... Les yeux globuleux de Bontemps virent le petit Melot, celui qui prépare Joinville, s'approcher sur la pointe des pieds de la table où se tenait Rabourdin et lui verser un peu de pernod dans son byrrh. L'autre, qui discutait avec animation, s'aperçut du manège et cria :

— Vas-y, mon vieux, continue; mais tu paieras la tournée!

C'était une bien bonne plaisanterie.

L'adjudant Bataut soupira :

— Vous avez raison, Vardin, il n'y a pas grand'chose de changé. Dans le fond, nous sommes tous faits pour la guerre et je ne scandaliserai personne en disant que certains d'entre nous seront déçus si rien n'arrive. La bonne

nouvelle, elle est pour nos femmes qui s'apprêtaient à reprendre leur rôle de pleureuses.

Il s'arrêta. Qu'est-ce qu'il racontait là? Qu'est-ce qui le prenait de faire de grandes phrases comme dans les journaux? Il savait pourtant que Lucienne n'eût pas versé une seule larme s'il était parti. Mais il avait fallu qu'il dise ça parce qu'au fond il était ému et éprouvait un certain plaisir à mettre Lucienne dans la catégorie des pleureuses.

Il fut heureux de la diversion que créa l'annonce du dîner. En se rendant à la salle à manger des adjudants et adjudants-chefs, l'adjudant Bataut fit craquer ses doigts, mais il y avait une phalange qui ne voulait rien savoir.



Les lampes du poste de police étaient d'habitude les seules qui fussent autorisées à luire après l'extinction des feux. Mais l'officier de nuit venait de passer et on l'avait entendu chuchoter au sergent des consignes spéciales pour les heures à venir. Maintenant que le bruit des pas s'était évanoui, la salle était plongée dans un silence qu'interrompait seulement de temps à autre la respiration soudain plus forte d'un dormeur ou le bourdonnement de quelque mouche qui venait se griller les ailes à la flamme d'une bougie. Auprès de celle-ci veillait le sergent. Il lisait, penché en avant, et quelquefois s'arrêtait brusquement pour tendre l'oreille ou jeter un rapide coup d'œil autour de lui... Ils étaient tous là : Ledoux, Brissoire, Nevarais, Dupin, les autres. Ils avaient discuté longtemps après la soupe. Tous, sauf Brissoire que l'on n'était pas parvenu à dégeler, avaient dit leur mot sur la guerre et, parce que ce n'était pas un soir comme les autres, certains s'étaient fait des confidences. Puis ils avaient l'un après l'autre abandonné la conversation pour devenir autant de formes immobiles roulées dans des couvertures.

Dupin et Nevarais avaient encore poursuivi quelque temps leur discussion à voix basse; mais leurs vingt ans avaient bientôt mis des nuages pesants dans leurs têtes et fermé leurs yeux. Même Tessier, celui qui était tout à l'heure revenu des chenillettes en criant comme un dément qu'il avait entendu des ronronnements d'avions et qu'on allait être canardé d'un instant à l'autre, reposait paisiblement, le coude sous la tête, sa joue de gamin encore salée des larmes qu'il avait versées lorsque le sergent l'avait menacé de l'envoyer en tôle s'il continuait à gueuler comme ça.

Seul, Brissoire ne dormait pas. Ce n'étaient pas ses songes qui chassaient le sommeil car il ne pensait à rien de précis, se laissant traverser par des impressions fugitives. Son regard se portait machinalement sur Nevarais, son voisin de lit, dont le visage aigu était parfois crispé par un tic nerveux et qui à plusieurs reprises se retourna en murmurant des mots indistincts. Il glissait aussi le long du canon de la mitrailleuse placée au milieu de la pièce et dont l'œil noir était dirigé vers le sol. Dans l'ombre, elle luisait davantage que les cheveux pommadés de Nevarais. Brissoire imagina qu'il se levait silencieusement et allait caresser la poignée dorée... Comme elle était froide! Il plaçait son doigt au bout du fuseau d'acier. Non, impossible de l'introduir . Peut-être le commencement du petit doigt... Il su fisait alors de mettre en mouvement la bande d cartouches déjà engagée et il aurait un morceau de doigt en moins avec des lambeaux de chair sanguinolents qu'il faudrait couper aux ciseaux. Il pouvait encore tirer en balayant la pièce. Mais ça n'avait pas d'intérêt. Le sergent tomberait probablement sur le nez avec un air idiot, mais les autres, parce qu'ils étaient couchés, auraient juste un petit sursaut à l'arrivée des balles. Et puis, ils étaient jeunes, donc sympathiques. Ils n'avaient pas encore eu le temps de faire des saloperies. Il aurait fallu avoir là une collection de gens bons à tuer : au moins

officiers de la Légion d'honneur, avec une maladie de la prostate ou quelque chose dans ce genre. A la rigueur, tirer dans les carreaux. Quel potin! De quoi faire mouiller tous les lits du camp.

Des pas résonnèrent dans le couloir. Brissoire entendit le bruit d'un fusil qu'on replaçait sur le râtelier, puis un chuchotement de voix qui lui sembla se prolonger indéfiniment. Son tour de garde viendrait bientôt. Si la mouche qui bourdonnait continuait à tourner autour de la bougie elle allait se griller. Elle ferait un petit bruit sec en tombant sur le livre du sergent. La poignée de sa baïonnette lui rentrait dans les côtes, mais son bras était si pesant qu'il n'arrivait pas à faire le geste qui la remettrait en place. Il lutta longtemps contre cette sensation désagréable qui revenait par intermittence après des oublis dont la durée s'étendait peut-être à quelques secondes ou à des heures. A la fin, il y eut de nouveaux bruits de pas dans le couloir et des chuchotements qui se rapprochaient de son lit. Il lui sembla que quelqu'un avait prononcé son nom tout près de son oreille. Il ne répondit pas car il était en train d'observer un vol de canards au-dessus d'un étang. Son frère le dérangeait toujours quand il ne fallait pas... Mais il sentit tout à coup qu'on lui secouait l'épaule et vit le visage du sergent tout près du sien. Il se mit sur son séant et bâilla.

— Vous allez aux poudrières, dit l'autre à voix basse. Vous savez où ça se trouve? Faites attention aux chevaux de frise; on a dû en poser un peu partout.

Il hocha la tête sans répondre. Nevarais poussa un grognement et respira fort pendant quelques secondes.

— Là-bas, vous prendrez les ordres du chef...

Le sergent avait une voix d'homme conscient — un peu trop conscient même — de sa responsabilité.

Brissoire se leva lentement, contrôla ses bretelles de suspension, accrocha son masque et ses musettes, prit son casque, son fusil, et sortit.

« Salut! » lui dit la sentinelle, comme il se faufilait le long de sa guérite pour gagner la route. Il fallait marcher une cinquantaine de mètres, puis tourner à droite et prendre celle qui longe les bâtiments A et B. Brissoire se demanda comment il pourrait dans une nuit aussi compacte éviter les fossés et les chevaux de frise, mais il s'aperçut quand il fut au tournant que le gravier de la route traçait une ligne pâle, facile à suivre. A droite s'élevaient d'ailleurs les murs des bâtiments et sur la gauche se trouvait, un peu en retrait, un petit bois qui devait s'étendre jusqu'aux poudrières. Brissoire frissonna et allongea le pas : il avait froid. Le sommeil était encore dans son corps. Tout ce silence, toute cette ombre autour de lui entretenaient cet état de somnolence qui lui faisait se demander qu'est-ce qu'il fabriquait sur cette route et s'il ne rêvait pas. Il lui semblait extraordinaire de jouer en ce moment un rôle. Des hommes comptaient sur lui; ils l'attendaient. Il faisait ainsi partie d'une sorte de mécanisme qui serait faussé s'il lui prenait par exemple l'envie de s'enfoncer dans le bois et d'y passer la nuit. Il ne pouvait croire que cela s'appelât déserter et méritât la mort en temps de guerre.

Brissoire distingua bientôt le mur des poudrières. La porte devait être à une centaine de mètres. Il la reconnut à la grille qui la surmonte et dont les pointes déchiraient le ciel noir. Sa main chercha quelques secondes la sonnette qu'elle tira. Une cloche retentit assez loin de là et des chiens commencèrent à aboyer. Ils devaient être enfermés car leurs voix étaient étouffées. Des pas se rapprochèrent... Un judas s'ouvrit dans la porte de fer et l'on braqua une torche électrique sur le visage du jeune homme. « Vous pouvez ouvrir », dit une voix. Il y eut des grincements de verrous tirés. L'un des battants de la porte tourna; deux hommes apparurent. L'un d'eux portait un pistolet au ceinturon : ce devait être le chef. Bien qu'ils fussent en service commandé, Brissoire esquissa un vague

salut. Les aboiements des chiens cessèrent en même temps que la porte se refermait. L'un derrière l'autre, ils se dirigèrent par une allée étroite vers un bâtiment long et bas situé sur la gauche. La salle dans laquelle ils entrèrent était faiblement éclairée par une unique ampoule voilée d'un morceau de journal. Des lits avaient été mis côte à côte pour recevoir un plus grand nombre d'hommes. Ceux-ci étaient là, pêle-mêle, immobiles, comme si un obus les avait tous fauchés d'un même coup. Le sergent-chef consulta sa montre.

— Attendez un peu, dit-il à voix basse, vous allez prendre la garde dans quelques minutes.

Brissoire s'assit sur le coin d'un lit. La salle devait être éclairée dans la journée par deux lucarnes devant lesquelles on avait braqué des mitrailleuses. Entre les deux engins se trouvait une caisse pleine de bandes. Sur la table, des gamelles contenaient encore les restes d'un repas. Brissoire s'aperçut qu'il était appuyé contre le pied de l'un des dormeurs. La lumière sourde donnait à celui-ci une face terreuse, creusant les orbites et soulignant la fente noire de la bouche. Il avait l'air d'un cadavre. Le chef revint bientôt accompagné d'un caporal.

— Il va être trois heures et demie, dit-il à Brissoire. On ira vous relever à cinq heures et demie. C'est le moment le plus dur et vous tâcherez de ne pas dormir debout.

— Soyez tranquille, chef, j'ai pris du café.

— Vous connaissez les consignes... Halte-là! Halte-là ou je tire!... Vous faites feu après la troisième sommation.

Brissoire suivit le caporal dans une sorte de terrain vague, formé de vallonnements successifs. Ils avaient mis l'arme sur l'épaule et marchaient en silence, au même pas. Des barbelés intriqués les obligeaient d'avancer en zig-zaguant. Ils arrivèrent ainsi à un petit tumulus surmonté d'une sorte de guérite où un homme se tenait immobile. Celui-ci se redressa en les voyant venir. Brissoire et lui se présentèrent les armes. Brissoire resta seul sur la

butte tandis que les deux autres s'enfonçaient dans la nuit... Longtemps, il entendit décroître le bruit de leurs pas, puis les baïonnettes brillèrent une dernière fois avant de disparaître derrière un tertre, et ce fut le silence.

Il essaya alors de reconnaître les lieux... Vers l'est, du côté où s'orientait la guérite, c'était la même suite de vallonnements, mais le terrain était moins nu. Il distingua çà et là de petites masses plus sombres que la nuit et qui pouvaient être des buissons ou des chevaux de frise. Impossible de soupçonner derrière lui les bâtiments bas des poudrières. Au ciel, une seule étoile brillait. Encore avait-elle quelque peine à faire remarquer sa présence. Le jeune homme fut impressionné par sa solitude. Il vérifia si son arme était bien chargée et fit quelques pas de long en large; mais la plate-forme était si exiguë qu'elle l'obligeait à de continuels demi-tours. Finalement, il se réfugia dans la loge où il eut la tentation de déposer son fusil; cependant il se souvint de la recommandation du sergent : ne pas dormir. Il fallait rester bien droit s'il ne voulait pas céder à cet engourdissement qui s'infiltrait déjà dans tous ses membres. Il bâilla tellement fort que les larmes lui vinrent aux yeux. Courage! L'aube serait vite là... Et alors, il aurait la lettre, une lettre pleine de détails charmants qui en eux-mêmes avaient peu d'importance, mais autour desquels il broderait pendant des heures tout ce qu'il voudrait. Il y aurait des tas de petites réflexions qu'il découvrirait en travers, dans les marges, et des traces carminées près de la signature, car c'est là qu'elle pose les lèvres quand elle a fini d'écrire... Non! Je ne dois plus penser à cette lettre que je ne recevrai jamais. Je me suis fait des idées. J'ai cru que je pourrais la mener comme je voudrais, où je le voudrais, et qu'elle me remercierait encore de m'occuper d'elle pour la salir. Un démon me soufflait : « Tu la tiens bien, profites-en. »... Une cigarette? Il ne faut pas signaler ma présence. Ce serait pourtant le meilleur moyen de ne pas dormir... Après la scène de l'autre jour, j'ai le

culot d'attendre une lettre! Elle m'aime, mais elle n'est pas folle. En réalité, ce n'était pas une scène : une explication seulement. Elle a pleuré, signe que ça se passait en surface, qu'elle ne souffrait pas beaucoup... Voilà que je suis maintenant seul comme les gens qui vont mourir, avec des bougies de chaque côté de moi, comme le père Fausset qui tirait sa couverture toujours plus haut, toujours plus haut... C'est une honte de mourir à mon âge. Tout ça parce que j'ai froid. La capote ne suffit pas quand on est immobile... Les cils de Nevarais, longs comme ceux d'une fille... Écoute, Yvonne, nous ne devons pas rester sur cette route. Terrain militaire; c'est défendu, je t'assure. Et puis je monte la garde avec mon fusil... Comme il fait sombre sur cette route, si sombre que tes cheveux sont devenus tout noirs! C'est bien toi, Yvonne, et pourtant je ne te reconnais pas : tu as quelque chose de changé que je n'arrive pas à définir. Tes yeux surtout, ils ne me regardent pas comme autrefois. Pourquoi n'as-tu pas répondu à ma lettre? Tu ne pouvais pas mettre le timbre de travers... Voyons, c'est peut-être une excuse, mais il me semble qu'en t'appliquant tu y serais arrivée. Curieux comme je raisonne bien quand je rêve. Oh! tu ne vas pas te mettre à pleurer! Je t'ai dit je ne sais combien de fois pourquoi c'est impossible. Après la guerre, je te promets. Et tu auras un jardin avec toutes les fleurs que tu aimes. Yvonne! où es-tu? Ne me laisse pas seul... Cette guérite doit être rongée des vers. Elle craque, elle gémit comme si elle souffrait. Si je n'avais pas les jambes et les paupières si lourdes, je ferais un petit tour. Mais il pourrait y avoir quelqu'un qui m'épie tout à côté et qui profite juste de ce moment pour se glisser derrière moi avec un couteau. Les armes à feu font trop de bruit. Un coup de couteau entre les deux épaules et on me retrouverait à l'aube, froid, les yeux grands ouverts comme dans les romans. Ça me rappelle l'histoire du type qu'on avait mis de garde le long du mur des poudrières.. L'homme se promenait en

haut du mur et lui est tombé sur les épaules. Vlan! Ici, rien à craindre de ce genre. Le moyen le plus astucieux pour s'approcher sans être vu serait encore d'utiliser les buissons comme dans Shakespeare. Devant les bâtiments, il se ferait recevoir à coups de mitrailleuse, mais j'aurais eu le temps d'être massacré mille fois. On bouge à droite... Non, je ne me trompe pas : quelque chose a remué là-bas; quelqu'un s'approche... Halte-là où je tire!... Sacré Nevarais, un peu plus je t'envoyais une balle dans la peau. A quoi penses-tu de te promener comme ça? Nous sommes repérés. Tu as eu raison de ne pas prendre ton masque à gaz parce que c'est surtout là dedans qu'ils visent, et ils vous envoient en même temps de la terre plein les yeux, plein la bouche... Je sens que je m'y donnerai tout entier... Te voilà tout pâle maintenant. Tu te moques de moi : on ne se promène pas debout quand on est mort. Tu n'es que blessé, mais il faut mettre une cartouchière devant si tu ne veux pas que les intestins s'en aillent...

Brissoire vit seulement les deux hommes de la relève lorsque ceux-ci furent tout près de lui. Alors, il s'aperçut qu'à l'est l'horizon était devenu blanc, comme si l'on avait renversé une grande bassine de lait sur cette partie du ciel.

— T'as pas l'air vif, dit une voix. Tu connais pourtant la nouvelle... Non?... Eh bien, ça n'est pas encore pour cette fois. Hitler accepte de discuter le coup. Allons, secoue-toi un peu, mon vieux. C'est la paix, tu entends, la paix!

On éclata de rire. Brissoire recommença de penser quand il fut derrière le caporal qui le ramenait au bâtiment. Le jour s'avançait, filtrant au travers des barbelés. Au creux des vallonnements, les dernières ombres s'enfuyaient et la terre revenait à la sagesse.

Sur la route qui mène des poudrières au camp, Brissoire rencontra des voiturettes à croix rouge, chargées de

pansements individuels. Il les regarda défiler avec plaisir. Le poste était rempli des éclats de voix de l'adjudant Bataut qui était entré au moment même où sonnait le réveil et avait déjà distribué un certain nombre de jours de consigne. Brissoire alla s'étendre sur son lit et ferma les yeux. Environ trois heures après, quelqu'un demanda à voir Ledoux à la grille. C'était Marguerite. On sut plus tard qu'elle avait pris un taxi pour serrer plus vite dans ses bras son Alfred qui avait failli se faire tuer pour les Sud-Est. Quelques hommes du corps de garde sortirent pour les voir se bécoter par-dessus les chevaux de frise. On discuta de leurs possibilités amoureuses. Et le petit Huchon qui a un casque trop grand et des boutons plein la figure prit à la conversation une part d'autant plus active et raffinée qu'il n'a jamais déshabillé de femme de sa vie. Ledoux avait pour Marguerite des gestes familiers, afin que l'on ne songeât pas à mettre en doute sa qualité de propriétaire. Quand elle le quitta, il regagna le poste avec une légèreté inhabituelle, paré quelques instants encore du prestige que lui avaient donné des yeux amoureux. Brissoire était toujours allongé, mais il tenait à la main une lettre dépliée et souriait vaguement.

JEAN FOUGÈRE.

NAISSANCE D'UNE PRINCESSE

Le grand monsieur maigre est assis dans le wagon-restaurant, pour devenir gras sans doute. Son nom figure sur le carton qui s'appuie contre le verre posé devant l'assiette : Monsieur Peps. Il s'appelle ainsi parce qu'il est le roi-du-parapluie. M. Peps est donc un potentat d'Amérique. Ils sont quelques uns : M. Gilette, M. Morgan, M. Morgenthau, M. Peps... Peut-être aussi Charlot. Le voyage pour les milliardaires américains ne constitue pas une distraction suffisante. L'ivresse de l'aventure devient vite exigence quotidienne.

Et comme les gens très riches ont accoutumé de ne point se priver de ce qu'ils peuvent si aisément acquérir avec leur argent, et comme l'aventure s'achète aussi bien que tout le reste, hélas!... on peut se demander dans quel but M. Peps avait pris à minuit quinze le train qui part de Saïgon pour Hanoï.

Il paraît de méchante humeur. Pourtant il est au faîte de la célébrité, comblé de richesse et, dans la mesure où un homme peut se dire libre, il l'est.

Le groom du wagon-restaurant vient allumer les lampes portatives des tablettes, et la lumière, qui ne manque jamais un jeu, dispose des arcs-en-ciel derrière chaque carafon, lance des éclairs sur les couverts d'argent et s'envole sur les volutes de fumée lancées par les dîneurs.

Contre la paroi gigote une pancarte qui doit rassurer les voyageurs :

Ce train ne déraille jamais
N'est jamais tamponné
Ne s'arrête que dans les gares
En conséquence
Il est inutile de tirer
La sonnette d'alarme

— C'est pourtant ce que nous allons faire, dit M. Peps à un jeune homme assis en face de lui.

Sur tous sujets, il avait des idées personnelles, de ces idées qui souvent ne s'accommodent point des principes admis et que ne peuvent exprimer publiquement sans morgue ni timidité que le pauvre hère proche de la mort ou le seigneur que la fortune a libéré de beaucoup d'entraves.

— Naturellement, répond l'interlocuté, mais seulement lorsque nous aurons fini de dîner, si vous le voulez bien, mon maître?

La réplique du garçon marquait plutôt une tournure d'esprit que de l'astuce; mais cela convenait au milliardaire, le contentait jusqu'à lui plaire. Peps bougonnait :

— Il est fâcheux que par un simple écriteau, on enlève ainsi aux hommes l'inquiétude; il ne nous restait dans ce monde trop en ordre que le risque : on nous l'enlève... C'est idiot...

— Et véritablement de la manière la plus sotte, ajoute le garçon, puisque nous n'étions pas du tout inquiets en prenant ce train.

M. Peps souriait. Sa colère était tombée. Le garçon était pour lui un partenaire commode qui comblait sa paresse et son oisiveté en saisissant au delà de l'expression sa pensée, et réussissait à lui donner parfois (la plupart du temps) la forme de l'ironie contenue. Il s'appelait Saint-Esprit. L'interpeller par son nom eût été gênant. Lui dire :

« Garçon ! » eût prêté à confusion surtout en un bar ou un restaurant. Alors le milliardaire lui disait « *Mon garçon* », ce qui avait un air de douceur et de familiarité qui seyait à leurs rapports qui n'étaient pas autrement définis.

A la fin du repas, M. Peps, impatient, exaspéré de monotonie, mais ayant sans doute une idée derrière les sourcils, se leva et tira brusquement à lui l'anneau de la sonnette d'alarme. En même temps il est juste de dire que son geste pouvait paraître provoqué par le fait que Saint-Esprit venait de briser la grande vitre-fenêtre du wagon-restaurant en projetant sur la voie la carafe qui étincelait sur la tablette.

Rien de plus prompt à s'organiser que le désarroi : les serveurs accourent; des clients se lèvent; des cris jaillissent; des gestes circulent. Tout cela dans un train qui roule un train d'enfer, — ce qui d'ailleurs pour ce rapide d'Extrême-Orient était un train-train ordinaire. M. Peps tire toujours sur l'anneau; il y reste suspendu en quelque sorte; on va se saisir de lui et dans cet instant Saint-Esprit, qui veille sur son maître, sort de ses poches deux revolvers.

La cohue menacée s'arrête pile.

— Que personne n'avance ni ne bouge! s'écrie-t-il.

M. Peps regarde devant lui. Il lâche même l'anneau, car le train ne s'arrête pas, et déjà ça le fatigue, ce brave milliardaire, de poursuivre une tâche aussi ingrate! Peut-être est-il d'autre part trop étonné de voir s'approcher d'eux, malgré l'injonction de Saint-Esprit et malgré les deux pupilles noires des brownings, une jeune femme, fragile et gracieuse. Lorsqu'elle se trouve à portée de main des voyageurs scandaleux, elle se retourne et, s'adressant aux autres terrifiés :

— Vous êtes des poltrons, leur dit-elle doucement quoique avec sécheresse ou insolence (qui le dira?); vous pouvez aller vous asseoir; ces messieurs (elle désigna Peps et le garçon) sont inoffensifs; et l'incident sera réglé à la station.

— Non! non! non! ça ne se passera pas comme ça, grogne le chef cuisinier.

Mais aussitôt Saint-Esprit lâche deux coups de revolver en direction du toit du wagon; chacun comprend qu'il est en effet préférable d'attendre l'arrêt du train. Et les voyageurs, furtivement, regardent les deux points qu'ont inscrits les balles dans le plafond.

— Faites-nous l'honneur de vous asseoir à notre table, madame, dit alors M. Peps; et bavardons à notre aise : ce terrible garçon m'a causé une telle peur! Il est si maladroit.

En manière de politesse ils se présentent tous trois les uns aux autres. Peps et Saint-Esprit, on les connaît déjà. Reste la jeune femme : en réalité, c'est une jeune fille : « Mademoiselle Princesse », dit-elle.

Et certes, il y avait dans son allure, dans son regard, dans son audace ces éléments essentiels qui ont dû, en des temps plus anciens, distinguer certaines créatures de leurs semblables et les élever au rang des privilégiés, — parmi lesquels les princes.

MAURICE TOESCA.

Mrs LEE

Chaque journée passée au tribunal m'apporte une nouvelle preuve de l'instinct, du pur génie des Anglais pour tout convertir en loi; chez nous autres Allemands, il est bien rare que l'acte le plus accompli s'achève en une « forme » d'une valeur universelle; nous faisons bien venir de Neufchâtel des mam'selles françaises et de Naples des castrats; qu'attendons-nous pour importer à prix d'or un quarteron de législateurs britanniques! Il y faut des capitaux? Nos mineurs laborieux, armés de leurs tabliers de cuir, ramperaient et furetteraient dans les galeries souterraines pour ramener vers le soleil impatient tout le minerai nécessaire!

Oui, même les plaisirs d'une seconde, ces plumes que le simple poids d'un moucheron renverse dans le vide, doivent se contraindre aux formes strictes d'un ordre solennel et bourgeois s'ils veulent passer les douanes anglaises : bon déguisement pour l'ennui qui, en tout autre pays, peut être voilé, mais non celé. La présence, là-bas, d'un maître de cérémonies dans les établissements de bain, ce conformisme qui règne en tyran jaloux sur les manières des jeunes Britanniques, autant de sujets d'ébahissement pour l'étranger qui vit ces mêmes Anglais, au sortir de cette stricte discipline, se déchaîner hors de leur pays comme dans une lice où toute licence est permise. Dans l'église catholique de Dresde, n'ai-je pas de

mes yeux vu de jeunes lords allonger leurs jambes et leurs bottes crottées sur le lutrin des livres de prière? Et ils n'auraient rien changé à leur maintien si quelque suisse, géant en livrée gris et jaune, n'était venu les toucher de sa masse. Qu'on songe alors au Grand Opéra de Londres où la consigne est de n'admettre au parterre que des hommes en jaquette, souliers et bas de cérémonie!

Quel rituel pour l'étranger! Depuis l'aube il peine pour tout visiter; le soir venu, nouvelle corvée : c'est soi-même qu'il doit inspecter. La salle de l'Opéra est agencée pour mettre en vue non le spectacle, mais les beaux spectateurs : les décorations sont usées, effacées; ni au dedans ni au dehors, nul ornement ne s'impose au regard; par contre les loges sont un firmament où règnent de calmes constellations de belles femmes, et les Anglais de la bonne société, vraie nation de navigateurs, savent le nom de chacune de ces étoiles : toutes sont des « personnalités publiques », celle-ci pour sa beauté, celle-là pour son mari; il en est même qui sont tout simplement publiques : elles brillent dans les fauteuils d'orchestre comme des étoiles filantes qui viennent de toucher terre.

On donnait ce soir-là *la Belle Meunière*; vers le milieu de la pièce apparut une nouvelle étoile : sa lumière, en atteignant la terre, suscita autant d'émoi que le feraient les canons de Hyde Park tonnant soudain pour la victoire; du coup qu'importaient la cantatrice et sa voix poignante! L'obsédante curiosité à qui l'Amour, oui, las, l'Amour, donnait des ailes, domina tout. La beauté qui venait d'apparaître en souriant était quelque peu forte de taille, mais nullement grasse; sans que rien d'elle fût jeunesse, elle était jeune; lumière et beauté coloraient sa peau; on ne sait quoi de profond et de brouillé flottait dans son regard; elle avait des cheveux blonds, très épais, savamment bouclés; elle portait un châle rouge. Ces détails me suffirent; résolu à ne point regarder davantage, je tournai le dos, me livrai à fond aux fascinations du chant. A la fin de la

pièce, comme si la journée avait été chaude, je fus pris de soif; je me hâtais de partir. Hélas! le Knifehall (c'est l'endroit où l'on attend les voitures) était plein à craquer; je fus entraîné, traîné plutôt, dans un tourbillon de plus en plus serré, mené ainsi jusque devant cette beauté, objet de tant de regards; ce que tous recherchaient avec passion m'importunait et je pestais très fort contre ce dont tous me semblaient bien aises. J'en fis la remarque à un Anglais de ma connaissance, qui justement était planté là et la contemplait droit dans les yeux :

— Comment! me cria-t-il ou presque, vous ne connaissez pas la célèbre, la splendide Mrs Lee?

Je fus effrayé : il est rare que les Anglais descendent leur ton jusqu'à chuchoter ou l'élèvent jusqu'à crier; quant à ce mot « célèbre », il n'a d'autre sens ici que celui que lui prêtent quelques journaux ou que certains Allemands cultivés y mettent : il désigne ce que le monde entier *devrait* connaître.

— N'est-elle pas la sœur de l'Eva de Cranach? demandai-je en badinant; elles ont un air de famille.

— Impossible, trancha-t-il; en Angleterre personne au grand jamais n'irait songer que cela doit provenir de journaux étrangers!

Je me mis à rire; à côté de mon Anglais je passai par bien des tentations : « J'ai un air qui me trotte perpétuellement par la tête; si je le fredonnais? C'est une chose que seul un ivrogne peut faire la nuit à Londres ». Nous entrâmes dans un café de Newbondstreet et là, installés dans une niche devant un verre de Nigus, nous en vînmes fatalement à parler de notre belle; elle avait été l'héroïne d'un enlèvement et mon ami tenait de ses ravisseurs tous les détails de son histoire; je vous résumerai son récit.

J'aimerais au préalable vous peindre le caractère de Mrs Lee, de Laudon Gordon et de son frère Lockard, ces trois êtres étonnamment entremêlés puis désunis. Sur les deux frères mon opinion est simple : Laudon était

toute bonté, mais peut-être quelque peu indécis, ce qui lui venait sans doute de sa vie passée; quant à Lockard, il avait de quoi se faire partout une réputation de méchanceté; voulait-il être bon il donnait des conseils qui risquaient d'être bien mauvais, car il ne pouvait en même temps communiquer la supériorité d'esprit indispensable pour les mettre en pratique. Il avait connu dans la capitale la vie des bas-fonds; au demeurant, pas plus mauvais gars que le commun des mortels; de toute sa vie tumultueuse il n'avait gardé qu'une seule passion : celle de la chasse; les femmes et le jeu lui servaient d'appoint pour les heures creuses. Agir était son vice; lui, qui jamais n'avait envie d'aider qui que ce soit, volait à chaque instant au secours du premier venu. Les deux frères portaient leur caractère inscrit sur leurs traits et dans leur comportement : Lockard était d'une charpente robuste et rude; les femmes trouvaient bien plus d'attraits dans la tendre mélancolie répandue sur le visage consumé de Laudon et dans cette réserve que la vie militaire avait encore développée et affinée. Quant à Mrs Lee, les faits vous expliqueront son caractère; pendant plusieurs années, sous le nom de Miss Dashwood, elle avait été élevée par la mère de nos Gordons; vous constaterez bientôt qu'avec elle on ne saurait jamais songer à la classique distinction entre le bien et le mal; ces deux notions ont une base ferme, mais elle!... quel déconcertant mélange : intelligente et bornée, méchante à l'œil nu et pourtant compatissante et tendre! Il n'y a que les femmes de notre siècle pour être ainsi : le feu des naïves années consumé, il ne leur reste que la cendre de la banale indifférence, et les souffles qui s'exhalaient des flammes ne sont plus, sitôt ce brasier tombé, que de l'air hostile à toute forme, à toute chaleur.

Miss Dashwood fut une jeune fille précoce : elle était de celles qu'on ne s'imagine plus avoir vues petites; les héros de Richardson fixèrent l'idéal de son âme instable; elle chercha quelqu'un d'une étoffe assez souple, assez

tendre pour qu'elle y pût broder les traits d'une âme satellite; pour un tel travail nul ne lui parut mieux désigné que Laudon, que justement sa faiblesse séduisante exposait aux quolibets de Lockard.

Telle fut longtemps la mutuelle intimité de leur innocente enfance; un jour on fit entrer Laudon, qui n'avait pas de ressources, à l'école militaire de Woolwich. Miss Dashwood, presque fillette encore, s'en retourna chez sa mère. Déjà, au cours de son histoire d'enfant avec Laudon, elle s'était laissée aller à des accès de petit démon : au plus beau des grands sentiments elle se mettait à persifler le meilleur de leur amitié; maintenant ces variations, ces retournements subits se multipliaient, devenaient choquants; mais elle évoluait en un milieu d'hommes très vulgaires qui s'émerveillaient de ces sautes comme d'autant de signes d'un esprit supérieur et ne voyaient que suprême grâce dans ses pires extravagances. Ses jours l'un après l'autre s'embourbaient dans l'indifférence; il lui en coûta fort peu d'épouser un certain M. Lee, un barbon décrépit, aussi mal fait que possible pour elle, mais riche immensément, grâce à quoi ce prétendant promit à sa belle de l'introduire dans le monde. Elle eut vite fait de connaître par cœur le bonhomme et sa liste d'infirmités ; elle menaça de le mortifier devant tous, et lui, pour éviter ce sort, se sépara d'elle, mais sans divorce : par un arrangement oral il lui fit une rente de 6.000 livres par an.

Cependant, Laudon, âgé de seize ans, entrait dans l'artillerie et était envoyé aux Indes, d'où il ne revint que l'an dernier. Il était trop indolent pour être ponctuel ou strict en affaires; puis il commença par penser aux relations de sa famille avec la haute société, ce qui lui fit perdre jusqu'à l'idée d'un train de vie raisonnable. Lui qui n'avait rien d'un fils prodigue, il accumula les dettes et dut un jour quitter l'armée pour cette raison et c'est pour tenter d'arranger l'affaire qu'il vint à Londres il y a deux ans, en octobre; son régiment lui avait consenti un brevet de

bon officier. Il fut hébergé par son frère qui entre temps avait obtenu un bénéfice ecclésiastique. Lockard devait à la saine pratique de la chasse et à l'habitude de bien vivre sa belle prestance, son corps bien développé, ses traits bien remplis; mais le visage desséché et brûlé de Laudon exerçait toujours beaucoup plus de charme sur la plupart des femmes du monde.

Dès son retour : « Et miss Dashwood? Qui a-t-elle épousé? » fut sa première question; seules quelques rumeurs vagues lui étaient parvenues; Lockard connaissait approximativement l'histoire du mariage, de la séparation : « Elle vit à Woolford », ajouta-t-il. Prétextant un malaise insignifiant, Laudon entra chez Mr Blanket, le vieux pharmacien de sa mère, et lui posa les mêmes questions; il apprit ainsi plusieurs détails sur Mrs Lee, notamment qu'elle venait de s'installer à Picadilly.

On était en décembre. Il se rendit chez elle. Elle l'accueillit avec joie et tous deux, dans ces premiers instants, furent tout à leur intimité d'autrefois; ce n'est qu'ensuite, lorsqu'ils furent assis l'un en face de l'autre, qu'ils virent comme ils avaient changé. Le tendre Laudon avait connu beaucoup d'épreuves; malgré ses vingt-trois ans il avait incontestablement acquis de l'assurance; c'était justement ce qu'elle avait perdu au long de son veuvage solitaire, fantasque, peuplé de chimères : elle regardait à brûle-pourpoint tout un chacun, comme pour lui demander s'il ne pourrait pas, même sans l'aimer, la délivrer de l'affreuse solitude. Quant à l'amour et à l'abandon qu'il demande, elle l'avait trop désappris pendant son mariage. Ils se faisaient ainsi vis-à-vis; il ne s'étonnait nullement de trouver une femme belle et grande là où il n'avait laissé qu'une petite fille; il vit sa main : si bien faite, si blanche! il la prit sans la sienne; oui, ses sentiments étaient les mêmes, mais bien plus forts; ni pendant plusieurs années cet éloignement à des centaines de milles, ni le terrible soleil tropical n'avaient pu les réduire en cendres; ils

étaient restés là, mi-oubliés, attendant patiemment à l'écart dans cet intervalle de temps qui gisait entre eux. Mrs Lee elle aussi parut se réveiller aux souvenirs de leur commune vie d'autrefois; elle lui demanda des nouvelles de sa mère, de son frère :

— J'aimerais beaucoup que vous m'ameniez Lockard à votre prochaine visite!

Puis elle parla en pleurant de leur sœur qui était morte aux Indes; elle sonna sa femme de chambre, la Davidson, pour se faire apporter une lettre reçue d'elle quelques jours avant sa mort; elle montra à Laudon un portrait de la défunte. Tous deux se sentaient tenus de rattraper ce qu'ils avaient vécu chacun de leur côté pendant toutes ces années; au bout de deux heures il prit congé d'elle; les adieux furent très affectueux :

— Revenez vite, dit-elle; je le veux!

A sa visite suivante, il crut cependant sentir quelque chose de bizarre dès les tout premiers mots qu'ils échangèrent. C'est que dans l'intervalle il avait supprimé dans sa pensée tout ce qui dans les habitudes de Mrs Lee ne le concernait pas et risquait de le désorienter. « Elle ne s'occupe plus que de moi », s'imaginait-il de bonne foi. Or elle lui demandait des nouvelles de Lockard :

— Pourquoi ne pas me l'avoir amené?

— Mais vous connaissez bien sa passion pour la chasse; elle ne lui laisse pas beaucoup de temps pour les visites et encore moins d'envie d'en faire.

Ils en vinrent à parler littérature; il fut désarçonné : « Ce que mon séjour aux Indes m'a fait négliger tout ce qu'elle aime le plus! » songeait-il. Elle fut presque seule à parler.

— Je voudrais votre avis sur *les Voyages* de Vaillant; je vais vous prêter le livre.

Il voulut apporter à son tour à la conversation l'écot de quelque remarque savante et ne trouva rien de mieux que de parler d'une traduction d'Anacréon; et elle :

— C'est le seul poète que j'aime! vous devriez m'envoyer ce livre!

L'instant d'après :

— J'avais d'abord dans mes projets d'aller faire un tour à Bath ces jours-ci; mais je ne pourrais vous quitter si vite!

Il revint une seconde fois, sans Lockard.

— Je devine pourquoi il ne vient pas : je passe pour une sceptique, mais dites-lui bien que je ne lui parlerai pas de religion.

Il protesta :

— Mon frère ne sait très probablement rien de semblable et, en tout cas, je le crois trop libéral pour prendre ombrage sur ce point; mais il a tant de gens à voir!

— Moi, voilà deux mois que je n'ai mis les pieds hors de chez moi.

— Seriez-vous dans une crise d'hypocondrie? demanda t-il inquiet; c'est ce que je vois dans vos recherches sur le mysticisme. Il faudrait vous remuer; pourquoi n'irions-nous pas aux pantomimes de Noël?

— Oui, oui, je voudrais! mais j'ai peur! si on allait m'offenser en plein théâtre!

— Je vous protégerai; je saurai le faire! assura Laudon.

Mais tout cela lui paraissait soudain étrange. Mrs Lee eut un rire :

— J'ai fait un rêve... que peut-il bien signifier... un peu avant le dernier météore ou peut-être en relation avec lui?

Voilà Laudon plus abasourdi que jamais : ni Clarisse, ni les Indes ne lui avaient rien fait prévoir de tel!

— Donnez-moi la feuille sur laquelle vous avez écrit votre rêve! Je ne la montrerai qu'à mon frère, je vous le promets.

Vint le moment où elle lui fixa une date pour sa prochaine visite :

— Étrange! avec nos amis le hasard décide; nous ne fixons jamais de jour.

Mais elle était belle, de plus en plus belle! Il retourna chez lui où, sans prendre le temps d'ôter son chapeau, il lut à son frère le rêve que voici :

« Il devait être dans les trois heures du matin, à ce que j'appris dans la suite par le garde; je vis vers le sud-est le soleil dans toute sa gloire briser les nuages frangés d'or; jamais je n'avais rien vu de si somptueux; je m'abîmai dans cette contemplation, fus prise d'un songe, m'exclamai : « Il n'est que trois heures; sur ce côté de notre terre, c'est « encore nuit noire et lui pourtant, il s'épanouit! » Tout à mon extase, je me tournai vers le nord-est où j'aperçus la pâle et nuageuse lune; deux sphères à splendeur de soleil l'entouraient; lentement elles l'illuminèrent et ce fut le jet d'une colonne de feu. O spectacle d'allégresse! déjà sur elle s'édifiait la demeure de splendeur infinie dont nul art humain ne peut retrouver l'image. Les colonnes s'élevaient colossales, rudes, bosselées de gemmes; le vestibule était de cristal et si vertigineusement dressé que tout sommet m'y échappait; tous les ordres se mêlaient dans cette architecture, si bien que je ne pouvais me la définir; je savais seulement qu'une grandeur, une force, une beauté venues de par delà l'humain inspiraient de part en part ce chaos. J'avais sombré au plus profond de l'extase lorsque soudain le garde, criant trois heures, m'éveilla; longtemps encore je pus distinguer mon rêve debout devant moi; ce qui d'abord lentement se dissipa, ce fut le palais... »

Lockard se mit à rire, proposa une interprétation obscène.

Laudon se fâcha tout rouge :

— Il s'agit plutôt de nostalgie mystique, affirma-t-il.

Il s'assit, proclama victorieusement qu'il avait trouvé, écrivit sur-le-champ à notre belle rêveuse :

« Chère Madame,

« Avant de vous donner de votre rêve mon interprétation qui est toute chrétienne, laissez-moi vous dire que je voudrais cependant ne pas vous apparaître en paladin du christianisme; nos saintes vérités pourraient pâtir de la médiocrité de nos explications. — Le soleil surgissant avant l'aube, c'est la première apparition de Notre Seigneur Jésus en Judée : ne le nomme-t-on pas souvent « Lumière du monde et soleil de la justice »? Les nuages chamarrés d'or, ce sont les ténèbres où tous les peuples, à l'exception de quelques-uns, étaient plongés. La lune voguant au nord-est, c'est la première révélation de l'Évangile (le nord, qui est toujours nommé en tête, est symbole de commencement). La lune en s'enténébrant figure l'humiliation et le martyre de Notre-Seigneur; les deux sphères de feu sont images pour Dieu le Père et l'Esprit Saint; la lune lentement illuminée et grandissante, c'est la figure des progrès où s'accomplit le grand œuvre du salut; d'où votre extase et le surgissement final du grand édifice de la chrétienté, palais que nul regard humain ne peut dominer. Les pierres précieuses, ce sont les splendeurs natives de la vertu; le vestibule de cristal, c'est l'allégresse du cœur chrétien. L'architecture y est un peu trop composite, il est vrai, mais c'est pour mieux s'harmoniser avec tous les ordres des demeures humaines : n'est-ce pas en effet d'après ceux-ci que les anges, du milieu de leur béatitude éternelle, s'efforcent de nous connaître et n'est-ce pas d'autre part ce qui met fin aux doutes et à l'assurance des démons? Puisse votre âme trouver dans ces propos un peu de calme; qu'elle domine le scepticisme autant que votre esprit domine l'esprit des autres; tel est le vœu de votre dévoué LAUDON GORDON.

» P.-S. — Nous obéirons, mon frère et moi, à votre aimable invitation et viendrons vous voir vendredi prochain. »

Le vendredi les deux frères furent reçus avec ces démonstrations de tendresse qui sont de mise entre vieilles connaissances, mais Mrs Lee ne souffla mot ni de son rêve ni de l'interprétation de Laudon; d'ailleurs celui-ci, sitôt après ce premier accueil, trouva qu'elle avait changé : elle se tint presque sans cesse tournée vers Lockard et tout ce qu'elle lui disait avait toujours quelque rapport avec lui.

— Je n'osais pas venir chez vous aujourd'hui; j'ai les bottes toutes crottées!

— Je vous croyais plus hardi! N'êtes-vous pas un chrétien?

Elle avait ainsi répliqué en riant, mais elle se hâta de reprendre :

— Personne plus que moi ne devrait croire à une Providence : chaque fois que j'ai eu des difficultés, même d'argent, un miracle est venu m'aider.

Laudon fut consterné d'apprendre qu'elle avait eu tant d'ennuis. « Et elle ne m'en a rien, rien confié...; mais sans doute a-t-elle agi ainsi par délicatesse, pour ne pas me faire de peine. »

Mrs Lee à ce moment demandait à Lockard des nouvelles de sa mère :

— Elle se porte toujours très bien.

— Comme j'en suis heureuse! C'est une femme si distinguée, mais, voyez-vous, vraiment trop à cheval sur les principes!

— Comme si des principes pouvaient être trop fermes!

Il n'y avait dans leurs paroles aucune allusion à sa séparation d'avec son mari; pourtant, comme s'ils s'étaient entendus, elle se mit à chercher des justifications pour sa conduite; en termes émouvants elle se peignit abandonnée de tous au lendemain de son mariage avec M. Lee; les mauvaises mœurs du sire avaient écarté d'elle tout le monde; tous sentaient que le mieux pour eux était de se séparer et c'est précisément pourquoi personne n'avait

voulu le lui conseiller. Elle avait, disait-elle, passé chaque journée dans les larmes et chaque nuit partagé un lit sans joie avec un homme odieux et cruel, un homme qui ricanait de sa délicatesse et de son désespoir, un homme dont les confidents la traquaient comme une meute de chiens! Lockard, violemment ému :

— Vous nous bouleversez tous deux!

Lors elle évoqua pour lui les heureux jours de leur enfance :

— Que d'heures nous avons passées à rire sans cause! Et rappelez-vous comme vous étiez bourru! Jusqu'à mon nom à qui vous avez fait violence en l'abrégeant en Dash! Et ce jour où vous êtes revenu de l'école! Vous avez fait un bruit de tonnerre à la porte; c'était moi qui avais charge d'ouvrir et je vous entendais crier : « Dash, vite, vite, j'entre! »

Lockard, semblable en cela à tous les hommes rudes qui, dès qu'ils deviennent tendres une seconde, regrettent de ne l'avoir pas toujours été, adoucit sa voix :

— Cela me fait mal au cœur de songer que je vous ai traitée avec brutalité et grossièreté; un vrai vaurien de collège! Et pourtant, quand je vous rouais de coups, je n'avais vraiment pas la moindre intention de vous faire du mal; c'était ma façon à moi, la seule que j'avais trouvée, de vous dire que je vous voulais du bien.

— Vous ne m'avez jamais maltraitée; j'ai tout pris du bon côté et jamais je n'ai songé à vous dénoncer; j'avais compris que c'étaient des preuves d'affection et je vous considérais comme un garçon généreux, un cœur franc!

Laudon lui rappela comme elle lisait Richardson; elle se tut, comme s'il s'était agi d'une chose presque oubliée. A la fin de l'entretien :

— Venez n'importe quand! Vous me ferez toujours grand plaisir! N'importe quand! vous me ferez si grand plaisir!

Les deux frères prirent congé; Laudon voulut être le

dernier à repasser le seuil. Elle les accompagna du regard.

— Je serai bien fâché qu'elle pense que j'ai fait exprès de ne pas venir la voir, dit Lockard; dorénavant, quand l'occasion s'en présentera, je déposerai toujours ma carte chez elle.

Quelques instants plus tard Laudon recevait d'elle une lettre, la première! Il commença par l'examiner en long et en large; le cachet représentait l'ancre de l'espérance, était d'une forme quelque peu irrégulière. Il déchira brusauement l'enveloppe :

« Votre interprétation de mon rêve est pleine d'esprit et de bon sens; votre esprit se manifeste dans votre habileté à percer à jour le règne du fantastique, votre bon sens, dans l'aveu que ce que vous me dites n'est que vraisemblable. Dès l'abord je dois vous mettre en garde contre une imagination dramatique, qui sait évoluer dans les situations les plus diverses, ce qui flatte fort la vanité, mais détruit la seule, l'unique impression naturelle. « Soleil de la Justice » pour Christ : l'image, si usée qu'elle soit, est très belle; du moins elle le fut pour beaucoup de chrétiens, bien que la plupart d'entre eux fussent plongés dans les ténèbres et le mal. Quelques-uns ont imaginé aussi l'expression « Fontaine d'aube ». Votre exégèse au sujet des hautes colonnes m'a fait une profonde joie; moi aussi je crois que la vertu a été donnée à l'homme. Las! elle suppose une sérénité qui, dans l'état présent du monde, est pratiquement refusée à tous. L'attrait naturel qu'exercent sur moi tous ceux qui aidèrent au bonheur de notre enfance me fait vous prier de revenir me voir cette semaine. »

Par deux fois Laudon négligea d'aller la voir; il avait trop d'affaires; peut-être aussi voulait-il ainsi lui faire payer ses adieux trop brefs lors de sa dernière visite. Elle lui écrivit de nouveau pour l'inviter et huit jours après ils eurent une nouvelle rencontre. Longtemps ils s'occupèrent à parler des rêves et de leur signification; entre temps

Laudon avait pêché dans la science de Lockard un fatras de connaissances sur le sujet.

— Aucun doute possible : votre rêve correspond à du réel; Horace ne place-t-il pas après minuit le temps des songes véritables?

Il poursuivit par le beau vers d'Ovide sur les rêves :

Ils nous vont ramenant ce que nous prit l'absence.

De là il aborda Brutus : incontestablement il dormait lorsqu'il vit apparaître son fantôme. Il termina sur Alexandre : avant d'entreprendre la guerre contre la Perse il vit en rêve un vieillard en costume étranger venir à sa rencontre devant une ville inconnue et lui se prosternait à ses pieds avec le plus profond respect; or, quand il arriva devant Jérusalem, il se jeta effectivement aux pieds de l'homme de son rêve : ce n'était autre que le grand-prêtre des Juifs. Finalement, Mrs Lee convint que les rêves pouvaient nous être envoyés quelquefois pour nous aider; et soudain :

— Justement, puisqu'il en est ainsi, il faut que je vous dise quelque chose qui me concerne et qui m'est venu dans un rêve.

— Qu'est-ce?

— Je me crois tenue de vous donner à temps un avertissement : n'allez pas tomber amoureux de moi; toutes les fois que vous viendrez, ne voyez en moi, je vous le demande, qu'une vieille dame sans le moindre charme; je me connais fort peu moi-même et il se peut que j'exerce sur vous un attrait dangereux!

Mais Laudon lui avait saisi la main, la regardait droit dans les yeux :

— Trop tard! heureusement! Mon bonheur est entre vos mains; depuis mon enfance mon bonheur était en vous, uniquement en vous, près de vous. Songez à toutes ces nuits dont je passais la plus grande moitié à vous faire la lecture à travers votre porte! Songez combien de fois

je me suis battu avec le robuste Lockard à cause de vous! Et le jour le plus sombre de ma vie, je vous le jure, fut celui où je vous appris aux bras d'un autre!

— Comment l'avez-vous su? Il n'y avait entre nous qu'une affection d'enfants; de ce côté du moins je ne croyais pas avoir à m'inquiéter.

— Affection, oui! l'affection est toujours en moi, mais mille fois plus forte.

— Moi aussi, je veux l'avouer, je vous aime toujours de même.

A ces mots elle se pencha en avant sur la table, se couvrit les yeux, saisit les mains de Laudon :

— Que comptez-vous faire? Vivre avec moi dans cette maison? Impossible : mon mari loge à deux rues d'ici.

Laudon d'un bond fut debout, l'embrassa :

— Je n'ai formé aucun plan; ce qui vous plaira, je le ferai.

Elle parut très contente : c'était là le moment pur de sa vie et cet instant l'avait surprise, saisie, au point de ne pas lui laisser le temps d'effroi. Oui, le destin voulait bien leur bonheur; hélas! l'homme va presque toujours au delà.

— Mais qu'en dira le monde?

— On a doué l'Amour d'ailes légères; ce n'est pas pour rien; c'est pour qu'il puisse s'élever au-dessus des liens humains.

Ce propos l'attendrit infiniment; elle lui prit le menton dans les mains :

— C'est donc vrai, bien vrai, tu désires que je devienne ta petite femme?

— Les liens humains interdisent pour le moment que tu sois autre chose que la reine de mon cœur.

A ces mots elle se mit à déplorer de toute son âme son mariage malheureux et prononça le mot d'enlèvement. Leur intimité grandissait; elle y mit fin brusquement par une sorte de cri d'effroi, alla prendre dans sa bibliothèque

un album où elle avait transcrit des vers de Browning sur l'immortalité; elle lui en lut quelques-uns, lui donna le livre. Lors, si pénible que cela lui fût, il prit congé.

Rentré chez lui, il se sentit tout nerveux, voulut lire, fut incapable de la moindre concentration : « J'ai manqué quelque chose », songeait-il, mais en même temps il se félicitait : « Je n'ai pas abusé de sa bonté ! » Le jour s'écoula; il sortit au crépuscule, regarda dans la rue les hommes et les femmes : autant de désirs pressés l'un contre l'autre, tantôt secrètement, tantôt au vu et au su de tous; une folle envie le prit de se glisser tout près de sa maison, d'aller voir si elle ne dormait pas encore. Il s'approcha, très doucement, aperçut sa lumière; il était onze heures; il frappa; le domestique lui répondit que Madame était couchée; il ne le crut pas, insista :

— J'ai pour elle une nouvelle importante.

Le domestique revint bientôt, lui annonça qu'elle dormait.

— Je reviendrai demain matin.

Il courut les rues comme un égaré, revint se jeter tout habillé sur son lit. A l'aube il sonnait de nouveau chez elle; la femme de chambre lui ouvrit la porte et, d'un geste rapide, lui tendit un billet qu'il ouvrit avec impétuosité :

« Je ne puis comprendre votre conduite étourdie d'hier soir qu'en la mettant sur le compte de l'ivresse; je ne pourrai vous revoir tant que vous ne m'aurez pas fait vos excuses; nous nous reverrons au simple titre d'amis d'enfance; si vous ne pouvez pas, il vaut mieux briser là toute relation. »

Ne trouvant rien à répondre, il s'éloigna tout chancelant; il passa la journée à tourner et retourner une centaine de formules d'excuses; vers le soir il se décida à lui faire porter une lettre qui, de toutes celles qu'il avait ruminées, était la plus mal venue :

« Madame,

» Oui, vous avez raison d'attribuer à l'ivresse ma tardive visite de la nuit; oui, mon cœur était ivre, ivre d'un breuvage sans prix que mes lèvres avaient aspiré sur les vôtres; mes lèvres dès lors ont dédaigné le vin, n'en ont pas bu une goutte; d'ailleurs j'ai pris mes repas chez moi. Pardonnez-moi cet acte, le seul de ma vie qui vous ait causé quelque inquiétude. Ne me réduisez pas au désespoir, acceptez de me voir; traitez-moi comme un esclave d'Afrique, comme un chien; je le supporterai, je l'ai mérité, mais il faut, il faut que je vous voie! »

Elle lui fit dire de monter; la femme de chambre n'était pas là; il se jeta à ses genoux, la regarda gravement. Cette posture de tragédie la fit rire :

— Laudon, vraiment, ce n'était pas bien de venir si tard? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, pourquoi?

La voyant dans ces bonnes dispositions, il lui baisa la main, se releva, lui conta avec force détails comment, depuis leur baiser, un étrange démon le possédait : il n'était plus maître de lui; le vin qui fermentait depuis tant d'années dans le cellier de son âme avait tenté cette nuit-là de se débonder. Une table les séparait :

— Rapprochez votre chaise, vous pouvez.

Il fit comme elle l'avait dit et elle à son tour se rapprocha davantage encore de lui, et les voilà tous deux en train d'imaginer un plan d'enlèvement; ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire à qui en revenait la paternité, mais le remarquable est qu'elle y mit plus de réflexion, plus d'assurance, ce qui n'aurait pas dû exister. Lui, le moindre obstacle lui paraissait montagne. Il proposa comme refuge le pays de Galles :

— Non, non, pas d'auberge galloise!

— Mais je vous dénicherai là-bas une maison de campagne!... A propos, et vos gens, les emmènerez-vous?

— Oh non, non! je puis bien faire le voyage sans

domestiques; je prendrai des servantes galloises... Surtout, oh, surtout, cacher nos projets à la Davidson! Elle a servi longtemps dans la maison Lee; c'est sûrement une espionne de mon mari; je l'ai prise justement pour que personne ne puisse jeter la pierre contre ma vie.

De penser à toutes ces mesures la conduisit à songer à ses revenus : sa maison lui paraissait trop coûteuse; elle prit un livre.

— Votre livre de comptes?

Elle y cherchait une page, qu'elle lui montra; elle y avait écrit : « Ma résolution est de vivre avec un homme le reste de ma vie, selon les règles de la secte des Frères Modaves qui, à l'exception du célibat, imposent toutes les rigueurs de la vie monastique ». Elle voulait ainsi lui prouver que sa décision n'était nullement un caprice, mais avait lentement mûri dans sa pensée.

— Donc, vous voyez, il me faut me défaire de tout domestique, de toute ma maison... Et jusqu'en février je n'aurai pas d'argent pour réaliser mon projet.

Sur ce Laudon, à qui son frère avait promis de l'argent :

— Mais j'y ai pourvu et la journée de demain pourrait marquer le début de votre bonheur.

— Quoi! si vite! Pressentez-vous qu'un malheur me menace d'une minute à l'autre?

— Nullement; mais nous préparer davantage à cette entreprise serait, je le crains, vous apporter du tracas et troubler notre bonheur!

— Mais je suis si seule! je voudrais consulter un ami sûr!

— Posez votre tête sur ma poitrine! Il y aura deux cœurs pour partager vos soucis et vous serez allégée.

Elle lui sauta au cou en criant :

— Oui, oui, sûr, voilà ce que voulait dire mon rêve : un changement radical de mon destin; c'est vous qui me serez cette demeure où Beauté, Puissance et Grandeur m'ont apporté pleine extase; la foi que vous me jurez

contient les trois. Mais que dira votre mère, que dira Lockard? Sûrement votre mère vous condamnera; elle nous lisait si souvent dans le Nouveau Testament les passages contre les mauvais désirs!

— Quoi, ce que nous désirons, est-ce mal?

— C'est donc vrai, bien vrai, je serai ta petite femme?

— Bien vrai! mais je veux que vous me donniez un gage de votre accord pour l'enlèvement.

Elle fit un instant la sourde oreille, puis lui donna son fichu :

— Voyez, il est brodé d'un 9, chiffre parfait.

Ils discutèrent encore longtemps, convinrent de la date du 12; afin d'écarter tout soupçon, Laudon resterait deux jours sans venir la voir. A onze heures, riche de baisers et d'espoirs, Laudon partit, collant à ses lèvres, afin d'épurer l'air profane qu'il respirait, le fichu mystique. Tout mystère intentionnel constitue un terrible abîme pour qui ne sait s'y laisser crouler avec toute sa nature. Ainsi de l'entrée d'une mine de charbon : on y serait fatalement étouffé, si la chute à travers les exhalaisons d'air empesté n'était assez rapide pour que tous puissent parvenir à destination au fond de l'abîme avant d'avoir tout à fait perdu conscience. Et pourtant ce fut aussi pour un bout d'étoffe que l'âme d'Othello devint sauvage, pauvre bout d'étoffe destiné à la vouer entièrement à la tendresse!

A peine chez lui, Laudon, bouillant d'impatience, écrivit :

« Tu mets ma constance à rude épreuve : deux jours loin de toi! Volez, heures traînardes, je me soumets à votre joug! Mais comment ne pas soupirer vers toi, comment ne pas venir te saluer, toi, seule digne d'admiration, toi dont je guette les volontés en esclave! »

Il fit porter sa lettre par un messager; presque par retour du courrier il reçut de Mrs Lee une réponse qui l'abasourdit. Nous n'aurons pas de mal à éclaircir le mystère;

nous aurions dit à Laudon : « Qui nourrit des espoirs encore vifs n'a point de peine à prendre un parti, mais passer à la réalisation suppose une habitude de l'action et des affaires. Une femme, qui a toujours eu recours à l'entremise d'une tierce personne pour presque toutes ses affaires, ne peut supporter longtemps de rester seule, si quelque situation nouvelle l'embarrasse; elle n'a de cesse qu'elle n'ait consulté de vieux amis, dont les conseils maintes fois lui furent utiles. » Mrs Lee alla trouver l'homme d'affaires qui s'était occupé de sa séparation. Pardonnons-lui : elle s'était mariée, piteusement mariée et la force de la candeur ne la protégeait plus. L'avocat ne vit l'affaire que du seul point de vue de la pension alimentaire :

— Vos ressources à vous ne sont pas grandes, celles de Gordon sont nulles; après une telle équipée il faudra dire adieu à la rente annuelle de votre époux.

« Puis, d'un air soucieux :

— Connaissez-vous Gordon de plus près? Les inclinations enfantines sont trompeuses; six ans sous un ciel étranger, et il ne reste plus grand'chose de l'homme d'autrefois; la question se pose : est-ce qu'il ne veut pas simplement se procurer le moyen de se dépêtrer de ses dettes? Rassasié par surcroît de vos attraits, il s'en retournera bientôt après comme soldat dans le nouveau monde et bien loin!

Elle conçut des doutes et fut assez faible pour se laisser dicter la lettre suivante :

« Hier soir, vous m'avez écoutée très attentivement pendant que je vous parlais de ma situation difficile; mais, à la réflexion, vos moyens de l'alléger me paraissent bien étranges : vous avez tout à gagner et moi tout à perdre dans cette histoire; ni votre situation ni votre âge ne me garantissent la protection dont j'ai besoin. Consultez votre cœur et votre raison. Si j'avais en vue le plaisir, ni nos esprits, ni nos corps n'y seraient prêts; tous deux nous devons mettre au-dessus de tout le

jugement du monde. Vous vous dites mon ami; prouvez-le en me sacrifiant votre passion. Quand vous étiez enfant, j'ai remarqué en vous des germes de générosité; montrez-moi que le temps et les cieux étrangers ne les ont pas détruits, mais mûris. Vous vous proclamez soumis d'avance à mes volontés; je vous demande de me tenir cette promesse. Ma décision est irrévocable et qui ne l'appuie ne peut être mon ami; faites-le savoir à votre frère et croyez-moi votre dévouée

» D. Lee. »

Un petit diable malicieux se joue parfois de nos paroles et travaille de préférence contre ceux qui ont passé leur vie à tourner et peser les termes dans tous leurs sens. Dans l'esprit de l'homme d'affaires la fin de cette lettre signifiait très clairement qu'il fallait abandonner tout plan d'enlèvement; ce fut justement cette fin qui braqua tout l'esprit de notre amoureux vers la réalisation de ce plan : le début avait pétrifié Laudon. « Mais c'est une précaution pour le cas où la lettre tomberait en mains étrangères », se dit-il; « Peut-être aussi m'exprime-t-elle ainsi son désir d'avoir une promesse écrite de ma part et un gage de la collaboration de mon frère, dont le caractère lui inspire tant de confiance. » D'ailleurs, aurait-elle terminé par un mot signifiant de la façon la plus explicite qu'il ne saurait plus être question d'enlèvement et lui interdisant de revenir chez elle au jour convenu, tout aurait pu encore être sauvé.

Laudon, empêtré dans son projet, obsédé de mille difficultés dont il n'avait aucune habitude, alla trouver son frère; il lui communiqua et ses tracas et le billet de Mrs Lee, lui demanda son aide.

— Je t'ai eu à l'œil tous ces temps; aujourd'hui tu m'es une énigme avec ton projet; quant à mon aide, compte dessus! seulement, remarque, mon aide ne peut rien par elle-même; on ne peut aider que ceux qui savent se débrouiller tout seuls!

Laudon se fâchait.

— Tu me rappelles le petit Laudon, toujours si gourde avec les autres marmots; à chaque coup je devais venir le sortir du pétrin; mais que je le refasse avec un Laudon devenu un grand, rien à faire! ou alors que le diable m'emporte! A toi d'arranger ton histoire tout seul devant les lois, devant moi, devant tous! Sinon, que la peste m'étouffe! Je refuse de te donner un conseil. Faudrait que je fusse timbré pour le faire. Décide donc et je suis ton homme.

Laudon, tout indécis, arpentait la chambre.

— L'affaire est trop emmanchée; Mrs Lee est d'accord, elle m'écrit qu'elle y est décidée; il faut, il faut que tu m'aides!

— Bien, allons-y; c'est d'ailleurs pas mon affaire que de te détourner de ton équipée d'idiot; cela me ferait circuler le sang à tort et à travers.

Il se lava les mains, s'en alla dans sa chambre, en rapporta deux pistolets sur lesquels il y avait un petit billet, les tendit à son frère, qui pendant ce temps venait d'écrire une missive à sa belle :

« Ma femme bien-aimée,

» Je suis si heureux de voir que tu es d'accord! Tu as surmonté les préjugés. La protection que je t'offre, c'est la force de mon corps et de mon âme; c'est une force qui a l'habitude du danger. Quant à mon âge, le malheur l'a mûri. Ma situation de fortune n'est pas en rapport avec ma naissance, c'est vrai, mais, si la conscience est en paix, elle est très supportable. J'ai consulté mon cœur : s'il n'était entier dévouement pour toi, je l'arracherais; j'ai consulté mon esprit : il juge que de toutes les créatures j'ai choisi la plus parfaite. Ce n'est pas un simple désir que j'ai en vue, mais l'union de deux âmes, que seule l'union de deux corps peut achever; obéis à la première des lois divines et humaines. Le monde n'est

pas digne de toi; pourquoi redouter son jugement. Non, il n'a pas le droit d'ébranler ta foi. Mon frère va venir lui-même te donner les mêmes conseils. Je puis à peine dire ce que je sens pour toi. »

Lockard sans attendre s'assit et écrivit en dessous :

« Chère Madame,

» J'approuve de tout mon cœur ce que vous écrit mon frère. S'il vous contait des mensonges, ce serait moi qui lui romprais les os, puis nous serions traînés, lui et moi, devant la justice et condamnés comme nous l'aurions mérité. Un sentiment fort brise les chaînes des conformismes cérémonieux et adopte le langage inculte de la nature. Vous avez en Lockard un ami qui vous offre une tête pour vous comprendre, un cœur pour suivre vos sentiments, un bras pour faire tout ce qu'il faut pour votre bonheur.

» LOCKARD. »

Laudon porta lui-même la double lettre. Dès qu'elle l'eut parcourue, Mrs Lee le pria de venir tout de suite. Quelle stupéfaction pour lui de l'entendre dire à mi-voix, sur un ton tremblant, qu'elle avait consulté son homme d'affaires et qu'elle s'était vu déconseiller l'enlèvement!

— Je dois rester sur le sol où je suis; si je fuis, sûr que tous les chiens de l'enfer seront lancés à mes trousses!

Cependant la présence de Laudon eut vite fait d'étouffer ces vertueuses résolutions; à peine eut-il plaidé qu'elle oublia sa décision et voilà par elle l'enlèvement fixé au lundi. Laudon se mit à lui parler avec moins de gêne, ce dont elle laissa paraître une secrète joie :

— D'ici là, il faudra que vous alliez voir mon portrait par le peintre Cosway.

Nouvelle stupeur de Laudon : quoi! c'était à de telles choses que le grand jour fixé la faisait songer!

— Je vous jure que vous ne me reverrez jamais si l'enlèvement n'a pas lieu.

Elle promit tout ce qu'il voulut, joua avec ses doigts.

— Venez dîner dimanche; amenez Lockard; le reste ira bien.

Laudon raconta le tout à son frère; celui-ci ne vit dans cet ensemble de bizarreries qu'insignifiantes minauderies de femme :

— Elles ne sont jamais fichues de réaliser complètement quoi que ce soit.

Lockard pour sa part, sitôt prise une décision, agissait avec la plus grande impétuosité.

— Si tu cèdes à ses lubies, elle fera de toi sa bourrique. Dimanche nous ferons sauter le baril; ou elle sera enlevée dimanche ou bien tu pourras toujours attendre qu'un chien vienne s'intéresser à ton affaire!

Le dimanche ils arrivèrent sur le coup de quatre heures; la ville paisible, la souvenance du temps où on les envoyait à l'église avec la petite Dash créaient entre eux une grande intimité. Mrs Lee ouvrit la fenêtre :

— Quel miracle! un temps de mai! pas de doute! il y a au ciel quelque merveilleuse conjoncture d'astres. (Puis s'adressant à Lockard :) Ce que Laudon vous a dit vous a-t-il étonné?

— Je vous assure que ce n'est pas la première histoire de ce genre que je vois.

— Mais (et elle prit un ton de doute) dans un an d'ici, est-ce que Laudon ne courra pas après d'autres femmes?

— Votre beauté est ce qui vous en garantit le mieux, interrompit Laudon.

Soudain Lockard, pensant qu'il ne pouvait y avoir la moindre cause d'hésitation sur ce sujet, trancha :

— Le mieux, c'est de quitter Londres ce soir même en chaise de poste.

Elle se mit à en rire comme d'un badinage. Le repas était prêt; ils ne purent guère parler de leur histoire en mangeant, car le domestique était sans cesse autour d'eux. Mrs Lee prit des manières de franc-maçon pour porter

un toast à Lockard; elle en porta un aussi à Laudon; de temps à autre ils firent allusion à leur entreprise; ils burent beaucoup et gaiement, restèrent à table jusqu'à sept heures, parlant bagatelles; brusquement Lockard tira sa montre :

— La chaise de poste sera là dans un instant.

— Quelle chaise? demanda-t-elle.

— Celle qui doit vous mener, Laudon et vous, au pays de Galles!

Elle éclata de rire et, du ton d'une fillette sceptique :

— Il y a du sérieux dans tout ça?

LAUDON. — Du sérieux? Quelle joie qu'il n'y ait que cela! Nos vœux communs vont être comblés; mais il nous faut être résolus, c'est notre devoir.

LOCKARD. — Donne donc notre petit cadeau à notre belle hôtesse.

Laudon, qui avait déjà un peu perdu la tête, prit une bague dans ses mains, ne sut qu'en faire; Lockard la mit au doigt de Mrs Lee :

— Pour le moment c'est le seul gage de son attachement.

Bien que très émue, elle repoussa la bague, qui resta sur la table.

— Mais je ne suis pas protégée!

LOCKARD. — Nous avons tout prévu; nous avons des pistolets pour vous défendre.

La pauvre femme connut alors le comble du désarroi; elle avait songé à cet enlèvement, mais comme à un mythe où projeter son inconsciente espérance de bonheur; jamais elle n'avait pensé aux dangers que comportait l'exécution d'un tel projet. Elle prit un des pistolets dans la poche de Lockard, l'examina, le remit dans la poche; puis elle palpa la veste de Laudon. Lockard dit à son frère d'aller se mettre en quête de la voiture et pria Mrs Lee d'aller prendre un vêtement de voyage et un peu de linge. Elle s'y refusa, sonna, s'en alla dans sa chambre; la Davidson y était; dans son extrême affolement, comme si à force

d'effroi son âme lui était sortie du corps et qu'elle se parlât à elle-même, Mrs Lee lui cria :

— Ils ont un plan pour m'enlever! Ils ont même des pistolets!

Elle revint dans un état de somnambule; la Davidson ne savait quel parti prendre; Lockard s'approchait; la voiture attendait tout près; Laudon s'attarda une seconde :

— Je ne veux pas la laisser seule; j'ai peur de ses imprévoyances.

Il monta dans sa chambre, la trouva agenouillée, le visage contre le dos d'une chaise, cherchant à mettre un peu d'ordre dans ses sentiments; la tâche n'était pas facile, car ses membres tremblaient de tant d'effrois imprévus, elle respirait à peine! Il la prit dans ses bras, lui demanda de s'habiller, lui dit beaucoup d'autres choses qui lui paraissaient importantes en la circonstance. Las! plût au ciel qu'il n'eût pas troublé sa méditation! Elle, toute gémissante :

— Mais je ne peux pas, je ne suis pas prête!

Il lui prit la main; à ce moment Lockard entra, cria :

— Tout est prêt! Venez, Mrs Lee!

La Davidson et le domestique lui barraient le chemin; la Davidson proclama :

— Madame ne doit pas sortir de cette maison.

Mais Laudon avait déjà fait passer Mrs Lee devant eux; comme ils voulaient ameuter le voisinage, Lockard se détourna, tira son pistolet, obtint instantanément leur silence. Laudon cependant menait Mrs Lee vers la voiture qui attendait à une centaine de pas; en route elle croisa un homme qui la regarda :

— Qui êtes-vous? Me connaissez-vous? criait-elle, terrorisée.

Laudon la calma; ils montèrent dans la voiture.

— A-t-on fermé la porte de ma maison? s'inquiéta-t-elle.

— Mais Lockard est encore là-bas.

Justement Lockard arrivait, portant le pardessus que son frère avait oublié; de nouveau les domestiques se mirent à pousser des cris; alors lui, se servant d'une de ses expressions de chasseur :

— En avant, postillon, ou je te descends!

Mrs Lee avait presque perdu connaissance, mais elle se reprit, songeant qu'elle se devait de montrer plus de fermeté, et même elle demanda :

— N'est-ce pas que j'ai montré de la présence d'esprit?

L'instant d'après, comme si rien n'était survenu :

— Aurai-je un bon feu dans ma chambre?

Sa peur mollissant peu à peu, finit par se muer en chaleur fiévreuse; elle embrassa Laudon à plusieurs reprises, essaya de lui tirer du doigt cette bague qu'elle avait posée sur la table une heure auparavant. Laudon vint à son secours, la lui mit au doigt.

— Dieu nous protège! Tu me l'as mise à la main droite!

Elle la retira, la mit à son autre main :

— C'est à celle-là qu'on porte les alliances. Je dois suivre l'usage.

LOCKARD. — J'espère qu'elle vous va.

MRS LEE. — Très bien.

LOCKARD. — C'est un beau gage.

MRS LEE. — Là, j'ai une autre bague : elle représente un serpent qui se pique la queue; c'est une vieille amie; elle fera bon ménage avec la nouvelle.

Elle abaissa la portière.

LOCKARD. — Je crois que vous avez jeté quelque chose par la fenêtre.

MRS LEE. — Oui, mon collier; j'y avais accroché un sachet de camphre, destiné à me protéger contre tout plaisir coupable; je n'y aurai plus recours. N'est-ce pas que j'ai bien fait de m'en débarrasser?

Laudon se hâta de l'approuver. Soudain Lockard :

— Il va falloir que je retourne à Londres.

MRS LEE. — Mais ce serait une honte pour vous; vous

ne pouvez pas m'abandonner ainsi; le monde ne vous le pardonnerait pas!

Depuis un certain temps elle ne le quittait pas des yeux.

LOCKARD. — Il n'a jamais été dans mes projets de vous accompagner; je n'ai d'ailleurs pas apporté la garde-robe nécessaire. J'ai une affaire importante en ville et puis je dois paraître demain dans un bal afin d'éloigner tout soupçon.

MRS LEE. — J'imagine que vous conterez à toutes ces charmantes demoiselles comment je me suis enfuie avec Laudon.

LOCKARD. — Comment pouvez-vous railler ainsi? C'est d'ailleurs par trop mon intérêt que tout reste secret.

Ils se chamaillèrent longtemps, mais les femmes en détresse entendent rarement raison; le visage énergique de Lockard lui était si nécessaire pour son repos qu'il dut enfin céder, malgré tous les inconvénients que cela représentait pour lui. Aussitôt tout son trouble la quitta; elle regardait droit dans les yeux de tous ceux qu'elle croisait pour savoir ce qu'ils pourraient bien penser d'elle; puis, dès que la voiture s'approchait d'un réverbère, elle se cachait de nouveau, se blottissait si étroitement dans les bras de Laudon que Lockard s'en irritait : il grommelait, jurait que « ça lui faisait mal de voir une pareille chose dans une voiture ». Le roulement uniforme de la chaise de poste finit par les assoupir et les calmer tous troi . Mrs Lee s'endormit dans ce silence et ne se réveilla qu'à Tetsworth.

Les aubergistes y étaient déjà couchés. Laudon choisit soigneusement une chambre pour son frère et lui : deux lits assez éloignés l'un de l'autre et une seule gravure : l'Espérance avec son ancre, la Foi avec son livre, l'Amour avec son enfant. Dieu merci, très rares sont dans l'Old England les chambres où l'une de ces divinités n'ait son autel. Le souper fut excellent; mais ils étaient trop près l'un de l'autre en même temps que trop peu liés par

l'habitude pour se parler à cœur ouvert de cela seul qui les occupait; ils prirent de préférence les sujets les plus lointains, parlèrent des pyramides d'Égypte, des hiéroglyphes, sujets qui tous étaient pour eux pleins de signification. Étonnant comme l'attente du bonheur peut devenir un fardeau! L'homme volontiers commencerait par feuilleter le livre de sa vie avant qu'il ait besoin de le lire pare par page. Au moment de se séparer, Mrs Lee voulut dire un mot aimable à Lockard, mais il la fixa d'un regard si sévère qu'elle ne put s'avancer.

Elle monta dans sa chambre. Quel effroi en se trouvant seule! Jamais elle n'avait dormi dans la solitude et la nuit toute chambre isolée la faisait frissonner; ici, entourée d'étrangers, elle se sentait encore plus épouvantée (après la séparation la Davidson avait toujours dormi dans sa chambre). Elle demanda à la servante de l'auberge si elle ne pourrait pas rester près d'elle. Impossible : des diligences arrivaient en pleine nuit. Elle s'assit indécise sur son lit; la servante s'en alla faire son service dans la chambre des deux messieurs. Laudon lui dit :

— Nous n'avons besoin de rien; allez seulement demander à la dame si rien ne lui manque.

La servante revint chez Mrs Lee, lui fit la commission « de la part de son mari », donnant ainsi à Laudon la qualité qu'elle lui croyait. La pauvre femme, qui avait passé tous ces instants dans les affres de la solitude, ne sut que répondre, sauf qu'elle n'était pas au lit, parce qu'elle ne pouvait dormir seule. Sitôt que Lockard eut entendu cette réponse :

— Si tu n'y vas pas tout de suite, je te descends!

Laudon bondit. Comme leur fut étrange tout ce qui se passa entre elle et lui! et cela, personne dans la maison ne le soupçonnait! Nul ne songeait à jalouser leur double bonheur; on les avait pris pour un vieux couple d'époux!

Laudon se réveilla très tard. Lockard s'était fait donner de l'encre et une plume, élabora un bel épithalame qu'il

n'eut l'occasion de prononcer devant les deux conjoints que vers midi. Mrs Lee le remercia en rougissant :

— J'ai déjà eu matière aujourd'hui pour admirer votre sagesse : j'ai regardé les pistolets de Laudon et j'y ai trouvé ce billet! Vos conseils et votre présence seront toujours les bienvenus pour nous.

Le billet portait :

« Je te donne ces pistolets pour défendre ton honneur et protéger une femme offensée; elle te fait un don entier; à toi de lui tout offrir avec amour et respect. Garde-toi de la première dispute et de la première satiété; faites lit à part, ne vous habillez pas dans la même pièce; sois plus doux que moi en parole; use, mais sans excès, des joies du mystère d'amour. Ceci est le fruit de mainte observation. »

Elle défendit contre lui le principe du lit commun :

— Dans toute la vieille Angleterre on y voit le signe essentiel d'un mariage heureux.

Lockard persista contre elle dans sa thèse, en termes presque grossiers, puis soudain :

— Il faut que je rentre à Londres!

Elle en fut profondément froissée, lui lança :

— Je soupçonne que vous voulez y aller pour amuser les jeunes filles à mes dépens.

Lockard ne la comprenait plus du tout. Laudon, qui accourait pour se faire valoir, fut rabroué. C'est donc à nous, narrateur, de résoudre l'énigme : nous en sommes au moment précis où Mrs Lee venait pour la première fois de s'avouer (cela après s'être liée à Laudon!) qu'en réalité depuis sa jeunesse elle aimait Lockard, mais qu'à cause de ses façons grossières elle s'était joué la comédie d'un amour avec Laudon; et la voilà toute gémissante au rebord de cet abîme creusé à la suite d'une étrange, radicale erreur de calcul. Elle sombre de plus en plus à fond dans le gouffre : plus de salut possible! Alors, du moins, s'efforcer d'être blessée, pour avoir prétexte à se venger!

Ici-bas les caprices font la puissance du diable. Elle entrevit en un clin d'œil que, si elle se ne décidait pas rapidement, elle serait pour toujours séparée de Lockard (il avait projeté un voyage dans les Indes Orientales); elle était déchirée à l'extrême. Le fait que Laudon, sans être cependant Lockard, le lui rappelait mit le comble à son affolement. Ce doux garçon lui apparut sous les traits d'un spectre, d'un épouvantail.

Dans son égarement elle descendit trouver Mme Edmond, l'aubergiste (devant une femme elle n'avait pas à paraître en coupable) et lui raconta qu'elle avait été enlevée de force.

— Enlevée! cria quelqu'un (elle n'avait pas remarqué de tierce personne dans la pièce). Seriez-vous la femme de Mr Lee? Il vous cherche dans l'auberge d'en face.

Et l'homme sortit précipitamment. Mrs Lee voulait sauver les deux frères, dont l'un lui était si cher et dont l'autre la connaissait si intimement; las! ce fut l'irruption de Mr Lee flanqué de plusieurs huissiers.

— Sont-ce là ceux qui vous ont enlevée de force et dont vous vous plaignez? lui cria l'un des recors.

Lockard prit son pistolet, voulut le décharger sur elle (il croyait que c'était elle qui l'avait livré), mais la poudre brûla dans le barillet. Ils furent, son frère et lui, maîtrisés par la foule et traînés en prison, menottes aux mains.

Mrs Lee en voiture, aux côtés de son mari, rentre à Londres; vrai retour triomphal : chez elle on l'accueille comme une captive libérée. Las! maintenant commençait sa dure captivité : l'aventure était trop choquante pour qu'elle pût continuer à vivre séparée de ce mari plus odieux que jamais. Elle veut aider Lockard, mais le moyen de dire à cet époux : « Il y a erreur! je les ai suivis de mon plein gré! » En vain se démène-t-elle pour Lockard qui, coupable d'avoir nettement voulu la tuer, encourt la peine de mort.

A quoi bon nous arrêter aux délibérations compliquées

des meilleurs juristes? La déposition des deux frères eut beau contenir maint élément vraisemblable prouvant qu'elle les avait suivis de son plein gré, elle avait contre elle la déclaration de Mrs Lee à la Davidson et à l'aubergiste ainsi que les coups de pistolet tirés par Lockard au moment du départ et dans la suite. Seule l'intervention de Mr Lee (sa femme finit par l'y déterminer au prix de quelles caresses!) obtint de la grâce royale qu'elle commuât la peine de mort prononcée contre Lockard en travaux forcés à Botany-Bay, sort qu'il devait partager avec Laudon.

Comment a vécu Mrs Lee depuis? C'est à peine croyable et pourtant c'est vrai : son premier chagrin eut une fin; bientôt les espoirs de sa jeunesse capitulèrent devant une joie nouvelle : un enfant lui a, semble-t-il, apporté ce qu'elle avait toujours le plus puissamment désiré; elle a reporté sur lui tout son besoin de tendresse; aujourd'hui elle se complaît dans la platitude de son monde et de son mari. Vous l'avez vue paraître, très à l'aise, à l'Opéra; elle y était pour la première fois. Cette insensibilité placide, immuable, fait le bonheur de son mari; leur séparation a pris fin tout de suite après cette aventure et environ neuf mois après elle lui donna cet enfant. Il est au comble de la joie, car auparavant il avait connu auprès d'elle trois ans de mariage stérile. Lui, par un meilleur contact avec elle, s'est développé, mais elle, son âme l'a quittée.

Sur les deux frères courent les rumeurs les plus étranges : peu après leur arrivée à Botany-Bay ils se seraient évadés avec d'autres forçats et régneraient en maîtres indépendants sur une île; prenant le contre-pied des mœurs de ces contrées, ils ont, dit-on, institué un régime d'une rigueur terrible dans l'idée que leur propre destin puisse servir de base à l'éducation d'un peuple entier. Rien d'étonnant à ce que tout un chacun ait inventé une fable sur leur compte : n'avaient-ils pas été pendant une saison

le point de mire du Tout-Londres? Pour ma part, je les aimais beaucoup; nous nous sommes rencontrés maintes fois ici, où nous voilà, vous et moi. Aussi, quand j'en suis arrivé à ce procès infamant où j'ai plusieurs fois déposé comme témoin, je me suis précipité plus loin, semblable en cela au patineur hâtif qui fuit les endroits clairs et dangereux d'une rivière gelée sans regarder derrière lui si la glace a craqué. Je n'aime pas en parler; les subtilités des juristes, comme tout ce qui est ratiocination et ergoterie, peuvent faire du plus honnête homme le plus noir des coquins.

La conséquence, incroyable si l'on songe à ce vieil attachement si fidèlement conservé, fut que Laudon finit par ne plus voir en Mrs Lee qu'une libertine infâme : elle voulait goûter aux jouissances sans connaître de dépendance et, telles les amazones de la légende, elle tuait l'homme qui venait de l'assouvir. Mrs Lee de son côté soutenait devant ses intimes que Laudon ne l'avait enlevée qu'à seule fin de payer ses dettes : sinon, disait-elle, pourquoi tant brusquer cet enlèvement, m'enlevant le temps de prendre un parti? Pourquoi de prime abord abuser ainsi du premier réveil de mes rêves d'enfant?

« O les femmes, l'infecte engeance, conclut mon Anglais. Quand elles paradent dans le monde avec leurs robes somptueuses, leurs bijoux étincelants, regardez de près, regardez leurs cheveux noirs et reconnaissez qu'elles ont beau les guillocher de perles, elles ne seront jamais que des corbeaux avides de chair, planant sur la mer et ses tourbillons, guettant avec une feinte indifférence la proie que le monde va leur mener ! »

ACHIM VON ARNIM.

(*Traduction d'*Armand Robin).

MONTESQUIEU (1)

Afin de juger convenablement un auteur classique, il n'est pas mauvais de changer de point de vue, et, par exemple, de se demander ce qu'en peuvent penser quelqu'un qui l'a plus ou moins approché autrefois, au temps de ses « classes », et puis quelqu'un qui s'est vu ou se voit dans l'obligation de l'enseigner. Ce petit dédoublement permettra, je crois, de partager les écrivains en deux familles : ceux dont tout le monde a quelque chose à dire, et ceux qui sont comme à demi effacés par leur gloire même et par leur éternité. On peut voir, à ce jeu, qu'entre Voltaire et Rousseau, Montesquieu est réservé aux seuls initiés. Son œuvre n'a presque rien laissé à l'automatisme d'une mémoire moyennement cultivée, ni proverbes, ni mots, ni idées-forces, j'entends depuis le discrédit du libéralisme. A peine sait-on qu'il y a un Persan dans l'affaire et (en se recueillant un instant) que le seigneur de La Brède est un des pères du gouvernement représentatif. Si l'on rappelait le vieux mot que *l'Esprit des Lois* est de l'esprit sur les lois, le sel en serait aussitôt fondu dans l'eau claire de l'ignorance. Et, pour en revenir à l'enseignement, je sais d'expérience que les cours consacrés à Montesquieu exigent un plus grand effort que ceux où l'on entretient les élèves de *Candide* ou de l'*Émile*.

Cela ne va pas sans certaines commodités. Alors que l'œuvre de Voltaire et celle de Rousseau se prêtent mal aux découvertes, parce que, précisément, le *Touring Club* des Lettres y a relevé tous les reliefs et posé partout des écriteaux, celle de Montesquieu est aussi favorable aux explorateurs que ces montagnes sans danger qu'on avait oubliées

(1) Montesquieu : *Histoire véritable*. Préface et notes de Louis Émié (1942).

et qui se prêtent aux « premières ». Son œuvre aussi a peut-être été moins fouillée et retournée que celles de ses grands contemporains. On y met moins de passion et moins de curiosité. Enfin, Montesquieu est plus rassurant, de meilleure compagnie. Rien d'explosif dans cette matière-là. La politique de Montesquieu convient aux périodes tranquilles, où les dangers urgents sont écartés ou bien ne sont pas encore sensibles, où l'on peut régler encore suivant la raison le sort des citoyens : les premiers moments de l'Assemblée Constituante, la deuxième partie du règne de Louis XVIII, la première de celui de Louis-Philippe et les partis modérés de la Troisième République. Pour bien goûter Montesquieu, il faut avoir de la marge, le temps et la puissance de ne pas céder au rythme de la passion. Ses disciples, ces libéraux du XIX[e] siècle que nous venons d'étudier ici même, se sont trouvés incommodés par les courants passionnels qui tourbillonnaient autour d'eux. Montesquieu est un de ces hommes bien inscrits dans la société dont ils ont le pouvoir élégant de se détacher par la pensée, dont ils démontent les coutumes sans perdre aucun écrou pour les remonter ensuite. Nul n'est moins révolutionnaire que ce critique minutieux des lois et des mœurs. S'il fallait incarner une disposition du génie français à se détacher des choses sans rompre avec elles, c'est Montesquieu qu'il faudrait choisir.

Cependant, si Montesquieu est Français, sans jeu de mots, jusqu'à la gauche, il ne se prête pas réellement à cette intelligence facile de son œuvre qu'il semble afficher. Faguet signalait le décousu de cette œuvre qui, pour un peu, semblerait écrite par différents auteurs. Ses livres ne semblent pas s'appeler nécessairement les uns les autres. Chacun a sa forme, son histoire et son destin. Les *Lettres persanes* annoncent un genre, qui sera fécond, mais qui n'engendrera pas les *Considérations ;* et ces *Considérations*, ordonnées comme une belle tragédie, ne font pas prévoir le morcellement et comme le papillotement de *l'Esprit des Lois.* C'est là, je l'avoue, un grand charme que je lui trouve. Il y a chez lui des têtes de lignes pour des itinéraires si différents! Partez des *Lettres persanes :* elles vous mèneront doucement, par *Micromégas* et *Candide,* jusqu'aux *Physiologies* du

XIXe siècle et jusqu'aux *Nuits* de Paul Morand (si toutefois vous avez pris un billet circulaire). Les *Considérations* qui, tant par le style que par le rythme de la pensée, vous rendront plus aisée l'exploration de Tite-Live et de Tacite, vous conduiront aux paysages romains plus fouillés du XIXe siècle, à Fustel et à Mommsen. Quant à *l'Esprit des Lois*, qui est loin d'être seulement, comme on l'a dit, de l'esprit sur les lois, mais qui se donne parfois trop négligemment l'apparence de l'être, il vous introduira, ni plus ni moins, à la sociologie moderne.

Montesquieu, grand écrivain à sa manière, a l'écriture plus claire que la pensée, différence qui rend souvent difficile à saisir la pensée d'un « philosophe ». Son indifférence à la critique des origines l'a dispensé de doutes et de recherches sur les premiers temps de Rome, si bien que les chapitres qui la concernent relèvent plus de la mise-en-scène que de l'Histoire. C'est une étrange idée de faire expliquer *l'Esprit des Lois* aux candidats à la première partie du baccalauréat, voire aux étudiants de la licence classique. La notion de loi que définit Montesquieu y est au moins équivoque : s'agit-il d'une loi *analogue* à la loi naturelle (ce que semble indiquer la « nature des choses »), ou d'une loi voulue et créée par l'entendement humain? Montesquieu, quand tout est dit, n'établit pas clairement si les lois et les coutumes sont nécessaires, comme le climat ou le relief d'un pays, ou si elles peuvent évoluer suivant une intention normative, autrement dit suivant les vœux d'une opinion libre et, comme on dit, éclairée. L'équivoque de la sociologie moderne comme du déterminisme tainien trouvent là leurs sources, ainsi que cette autre équivoque du libéralisme dont nous nous entretenions à propos de Montalembert. Ceux qui ont vécu dans un temps où les idées existaient encore peuvent se rappeler la surprise d'un étudiant qui passait de l'audition d'Émile Durkheim à celle de Paul Desjardins, par exemple. Le premier infléchissait Montesquieu dans le sens d'un déterminisme à prétentions rigoureusement scientifiques; le second cueillait chez lui la permission d'un libéralisme à démultiplications subtiles.

Mais si Montesquieu est un auteur difficile parce qu'il dédaigne d'ajuster soigneusement les pièces de sa pensée, et parce qu'il évite quelquefois de se plier à toutes les

rigueurs logiques d'une définition, il y a bien plus d'unité que ne le pensaient Faguet et quelques autres, dans la suite de ses œuvres. M. Louis Émié, dans la préface de l'*Histoire vraie*, le note justement (comme l'avait noté Albert Sorel, qui a écrit une solide et claire étude sur notre auteur) : « Les Muses sont sœurs », écrivait-il encore (Montesquieu), voulant signifier par là que, pour un écrivain de sa trempe, tout était sollicitation, le sérieux comme le frivole, et qu'il n'existait point de hiérarchie sévère et intransigeante dans les sujets qu'il lui plaisait de traiter : n'est-ce pas à la fin de sa vie, après le rude effort que lui avait coûté *l'Esprit des Lois* que, presque aveugle, il donne tous ses soins à ce petit roman, *Arsace et Isménie*, dont l'Orient de convention le ramenait aux anciens jours du *Temple de Cnide* et des *Lettres?* On peut même dire qu'il a y plus. Les *Lettres persanes*, notamment, contiennent des passages qui sont comme des fragments mis en ballet de *l'Esprit des Lois*, et on peut faire assez doucement passer un lecteur débutant à ce majestueux ouvrage en le laissant s'attarder sur tel chapitre des *Lettres* concernant les mœurs. En vérité, Montesquieu nous offre la dernière image, et comme la fonte plus fine et plus parfaite, le chef-d'œuvre, si l'on entend ce mot au sens que lui donnait la coutume des métiers, du magistrat de l'Ancien Régime, capable de s'intéresser aux sciences exactes comme un Fermat (avec moins de génie, certes), comme à l'Histoire intelligente des nations, comme aux Lettres; capable aussi de badiner savamment et de se moquer avec une grâce pertinente et percutante.

Mais cette image du magistrat, une fois esquissée, ne suffit pas à dessiner Montesquieu fidèlement dans notre mémoire. Toutes proportions gardées, Montesquieu est à la famille des magistrats lettrés et savants ce que Molière est à la famille des auteurs comiques ses prédécesseurs. Il fait craquer le cadre. L'amateurisme, chez lui, s'élève jusqu'au génie. Et, surtout, chacun de ses livres est comme un signal, le signal d'un départ et d'une course qui bientôt, perdant le secret de sa foulée, s'emportera chez d'autres dans la fièvre d'une imagination passionnée. Le flambeau brille mais n'est pas transmis longtemps.

C'est ainsi que les *Lettres persanes*, ces *Provinciales* de l'épicurisme, ouvrent le champ aux romans de Voltaire, à ces allégories illustres qui, tout en ayant l'air de se moquer en passant, en courant, détachent allégrement le citoyen de sa croyance instinctive en son milieu social. Pour y atteindre, il suffit d'habiller le Français en Persan, de l'appeler Usbek, et de lui faire *oublier* qu'il est Français. Cet Usbek n'est autre que Montesquieu regardant *en étranger* sa propre patrie, et s'étonnant, par un détachement de l'intelligence, de ce dont ses habitudes l'empêchent de s'étonner. Ce détachement doit être ici entendu au propre : l'homme est délié de ses coutumes. Ce n'est point Molière, qui secoue le monde d'un rire d'autant plus violent qu'il ne peut et sait qu'il ne peut s'en débarrasser : c'est le sourire, exactement, de la délivrance. Déshabillez le Persan un peu, vous aurez Candide; encore un peu, et ce sera l'Ingénu; faites-le descendre d'une autre sphère, et ce sera Micromégas. Si vous en faites maintenant un sauvage qui se prend au sérieux, vous obtiendrez Jean-Jacques; un plébéien sans patrie, dont les sarcasmes excitent une foule assemblée, et vous dessinerez déjà les gambades de Figaro. Enfin, si vous voulez organiser cette *distraction*, rendre l'homme systématiquement surpris de son passé, et dépaysé dans le présent social, vous canaliserez et dévierez cette puissance de distraction, par le canal des Loges, vers les clubs révolutionnaires. A ce travail de dépaysement, qui rendra l'homme étranger à lui-même en vertu de sa raison, les *Lettres persanes* forment une introduction gracieuse sur le mode mineur. Elles offraient à Montesquieu l'occasion et le plaisir d'essayer, sur ce mode, quelques-unes de ses idées fondamentales.

Les *Considérations* pâtissent à nos yeux du beau développement de l'histoire romaine aux siècles suivants. Si Fustel de Coulanges nous semble insuffisant, nous trouverons assurément la critique des sources, chez Montesquieu, plus insuffisante encore. Les origines, surtout, ne l'inquiètent pas assez, comme je l'ai dit plus haut. Et puis son idée du destin de Rome infléchit l'historique vers le dramatique. La beauté, la ligne respectée de l'idée nuit à sa vérité. Mais il est opportun, afin de goûter les *Considérations* à leur prix, de nous

considérer la justification historique proprement dite que la façon dont l'intelligence de Montesquieu réagit à son objet. On l'a dit et il est bon de le répéter : la substitution rigoureuse des causes efficientes aux causes finales, de la propulsion des événements les uns par les autres, comme par les effets successifs de chocs intelligibles, à la Providence de Bossuet, marque incontestablement une date. L'Histoire, dans les *Considérations*, se démonte et se remonte comme un mécanisme; la décadence s'engendre de la grandeur par une déduction qui satisfait si bien l'intelligence qu'on ne songe pas à déplorer la disparition de la fatalité et du surnaturel. A suivre les déductions de Montesquieu, on désapprend à souhaiter, à craindre, à haïr. On ne s'en prend plus aux dieux : on veut seulement comprendre. On apprend à subir cette fascination de l'intelligence qui fait la beauté et aussi le péril du rationalisme.

On n'attend point que j'entre ici dans le détail de *l'Esprit des Lois*. C'est une œuvre considérable et magistrale, un véritable monument qui marque la fin d'une ère, la promesse d'une ère nouvelle. Malgré ses précautions et ses prudences, l'auteur y donne positivement la permission de faire passer les lois du plan sacré sur le plan profane, et de considérer la société comme un milieu physique, au moins par analogie. Le déterminisme des lois n'y est certes pas positivement démontré (comment aurait-il pu l'être?), mais la clé de ce déterminisme est donnée, pour ainsi dire. Montesquieu nous montre comment faire marcher la machine, même s'il se trompe sur l'origine des pièces et sur la route à suivre. Ce qui caractérise surtout la manière de Montesquieu, c'est, pourrait-on dire, une méthode comparative qui met une notion, une loi, une coutume, aux enchères du passé historique, puis un choix de causes sans rapport *moral* avec l'effet *moral* obtenu, grand progrès de l'explication qui, discutable peut-être dans les cas particuliers considérés, n'en ouvre pas moins l'intelligence au véritable enchaînement des effets sociaux. Consultez, comme exemple de la première méthode, le chapitre II du livre XI sur *les diverses significations données au mot de liberté*. La liberté cesse d'être une fin en soi pour entrer dans un pluralisme radical. Pour exemple de la seconde

méthode ou manière : « Une des conséquences de ce que nous venons de dire, c'est qu'il est important à un très-grand prince de bien choisir le siège de son empire. Celui qui le placera au midi courra risque de perdre le nord; et celui qui le placera au nord conservera aisément le midi. Je ne parle pas des cas particuliers : *la mécanique a bien ses frottements qui souvent changent ou arrêtent les effets de la théorie : la politique a aussi les siens.* »

L'ampleur du sujet, les moyens dont disposait Montesquieu rendent souvent ses déductions courtes ou arbitraires. Il inaugure cette manie des explications catégoriques qui brouillera la cervelle du XIXe siècle, ou du moins il lui donne sa signature. « Les Indiens, écrira-t-il, sont naturellement sans courage. » Mais leur imagination vive leur fait craindre mille choses plus que la mort. D'où leurs actions atroces et leurs pénitences barbares. Cela peut être vrai, cela peut être faux. Nous nous sentons en tout cas incertains et la nature catégorique du jugement paralyse notre intelligence au lieu de l'exciter. Du moins Montesquieu, par l'excès même de sa certitude, nous suggère de l'assouplir et de la corriger. Et l'ordre décousu de *l'Esprit des Lois* nous ramène à Montaigne aussitôt que nous en avons brisé l'armature démonstrative. D'autre part, on a reproché à Montesquieu, notamment par sa théorie de la séparation des pouvoirs, d'avoir inspiré ces constitutions plus ou moins abstraites qui, depuis la première révolution, ont grignoté la vie politique française et se sont trouvées impuissantes à résister aux dominations tyranniques parce qu'elles ignoraient les besoins tyranniques qui se faisaient jour. On ne saurait le nier, non plus que ce mélange du *normatif* et du *constatif* qui rend si difficile une exégèse précise de *l'Esprit des Lois.* Et il est bien vrai, dans ce sens, si l'on donne au terme d'esprit toute son étendue et tout son mordant, et toute sa liberté, qu'il y a bien là, en effet, de l'esprit sur les lois.

Ces quelques observations disposeront peut-être le lecteur à goûter l'*Histoire vraie*, « écrite pour le plaisir », dit justement M. Louis Émié. Ouvrage conçu par Montesquieu dans la première partie de sa vie littéraire, remanié, repris beaucoup plus tard, probablement après les grands voyages à l'étranger qui exercèrent sur lui une forte influence, l'*Histoire*

vraie doit être entendue plutôt comme un brillant échantillon que comme une œuvre du rang des autres. C'est l'histoire des transmigrations successives d'un barbier de Tarente, résultats d'une condamnation. Mais un bon juge lui accorde la grâce relative de se ressouvenir d'une âme dans l'autre. Ce thème est naturellement un prétexte, pour un homme fait comme notre Président, à réflexions générales, comme celle-ci, dont il devait faire tant usage : « Si j'avais su quelque chose qui m'eût été utile et qui eût été préjudiciable à ma famille, je l'aurais rejeté de mon esprit; si j'avais su quelque chose utile à ma famille et qui ne l'eût pas été à l'Europe, ou qui eût été utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je l'aurais regardée comme un crime. » On ne peut assurément pas dire que l'évolution du genre humain, depuis Montesquieu, se soit poursuivie dans ce sens! mais l'évolution du rationalisme, certainement, d'où a suivi, d'où suit encore l'antinomie tragique des temps contemporains.

L'*Histoire vraie* est comme le noyau, ou la maquette, d'un roman picaresque. Développée par un Lesage, à défaut d'un Fielding, sans parler d'un Cervantès, elle eût formé un des chefs-d'œuvre du genre, car le thème est bon et « rend » bien. Sous la forme que nous a laissée Montesquieu, ce n'est qu'une suite d'esquisses et d'ébauches. Ce barbier qui devient femme ou éléphant, sans oublier l'eunuque traditionnel, est dépourvu de responsabilité. Il est l'animal-témoin de l'humanité. Il lui arrive même une fois de devenir une manière de Montesquieu : « Je vivais en Égypte dans une connaissance profonde des intérêts des divers États dont elle était composée. J'étudiais les vues des Princes, et aucun de leurs desseins ne m'échappait. » « Corps aérien », il concourt à la formation d'un héros, ce qui amorce en jouant la critique de l'héroïsme. Les idées, au courant de la plume, deviennent un peu trop aisément des bons mots. Le Président s'amuse. Et il est assez émouvant de suivre un esprit qui sait s'amuser des idées mêmes qu'il sait creuser et lier aux grands problèmes du sort humain. Ce secret semble perdu. S'il l'était vraiment, l'esprit aurait perdu une certaine légèreté qui, seule, quand il le faut, peut faire apprécier son poids.

RAMON FERNANDEZ.

HISTOIRE LITTÉRAIRE ANECDOTIQUE

Deux originaux : Le comte Stanislas Rzewuski et M. de Milty
Deux lettres inédites de Léon Bloy.

Natif de Kiew, fils d'un noble polonais à qui le tsar fit l'honneur de le choisir pour aide de camp, le comte Stanislas Rzewuski (prononcez Gevouski) avait quitté le corps des cadets pour suivre ses démons familiers qui étaient ceux de la métaphysique, de la littérature et du jeu. Son nom commençait à être connu et ses pièces étaient discutées à Varsovie et à Saint-Pétersbourg, quand on l'avait vu débarquer à Paris, rêvant de se distinguer parmi les philosophes, les romanciers et les auteurs dramatiques de la « capitale spirituelle de l'univers pensant ». Il avait obtenu des succès d'estime comme auteur dramatique avec *le Comte Witold*, que joua Antoine, *l'Impératrice Faustine*, qui eut quelques représentations à la *Porte Saint-Martin*, le *Justicier*, à l'*Ambigu*, *Tibère à Caprée*, et, comme romancier, avec *Alfredine, le Doute, les Filles du Rhin.* Comme philosophe, il était resté inédit, ses *Essais de philosophie néo-kantienne* n'ayant jamais vu le jour.

Le comte Stanislas était uniformément habillé de noir, des pieds à la tête. Chaussé de bottes noires, coiffé d'un haut de forme, il sanglait sa taille, qu'il avait haute et mince, dans une redingote noire boutonnée jusqu'au cou, ses longues jambes disparaissaient dans des pantalons de drap noir, l'hiver, toute sa personne flottait dans un vaste paletot de ratine noire au collet frileusement relevé. D'aspect maladif, le teint d'autant plus pâle que ses cheveux plats, qui avaient été châtains, étaient devenus, avec l'âge qui les avait éclair-

cis, comme ses épaisses moustaches, d'un noir de jais soigneusement entretenu par le coiffeur, le comte Stanislas, avec son visage ravagé, son front large et bombé, ses maxillaires saillants, ce qui lui restait de cheveux fièrement rejetés en arrière, et ses yeux noirs pleins de finesse et de douceur qui brillaient enfoncés dans leurs orbites, avait assez l'air d'un étudiant en philosophie, d'un demi-solde de Balzac ou d'un héros de Dostoïevsky évadé de Sibérie et qui se serait réfugié à Paris. Bien que nihiliste de conviction, le comte Stanislas n'y conspirait pas. Grand viveur, grand lettré, grand joueur, il restait surtout grand seigneur, d'une politesse d'ancien régime, rempli d'indulgence pour les travers et les inconséquences du monde en général et les siens en particulier. Aimant passionnément le théâtre, il ne manquait aucune première. Il s'y rendait en compagnie de Machiavel, de Kant, de Schopenhauer, d'Hartmann, de M. Taine, de Nietzsche, qu'il sortait d'une de ses poches aux entr'actes ou quand la pièce l'ennuyait, et restait plongé avec une parfaite sérénité dans sa lecture, dont il ne se laissait distraire ni par les tirades des acteurs, ni par le voisinage de quelque jolie femme, ni par les papotages du Tout-Paris. Il s'était comporté de même chez Paillard, soupant avec des actrices, au Petit Bignon, au cercle de la rue Boissy-d'Anglas où, entre deux services, il reprenait la lecture d'un aride traité de philosophie ou de métaphysique, dont il ne s'arrêtait de tourner les pages que pour abattre son jeu. Le visage impassible, indifférent à la bonne comme à la mauvaise fortune, il ne quittait le tapis vert qu'à l'aube. En moins de dix-huit mois, le comte Stanislas, qui « était né guignard comme on naît brun ou blond, grand ou petit », avait, disait-on, laissé sous le râteau des croupiers près de douze cent mille francs sans qu'un seul instant il se fût départi de son flegme. Il en avait laissé presque autant aux mains de ses trois maîtresses, réputées parmi les plus belles filles de Paris, qu'il entretenait simultanément. Il ne savait rien refuser à ses amies. L'une d'elles, actrice du Palais-Royal, et des plus jolies, n'ayant accepté de l'accompagner à Varsovie qu'à la condition qu'un train spécial fût mis à sa disposition, il lui passa cette ruineuse fantaisie. Un chroniqueur l'avait publiquement prévenu

du sort qui lui était réservé. « Sympathique à tous les points de vue, écrivait Carle des Perrières, ce grand seigneur slave, original et indulgent aux vices humains, qui se lève régulièrement à cinq heures du soir et vit entre un livre de philosophie et un tirage à 5 mal réussi, saura s'arrêter à temps sur la pente rapidement savonnée de la grande culotte, ou bien alors, après la dernière banque, il lui faudra refaire sa fortune avec ses ouvrages, et, si le théâtre produit quelquefois, la philosophie n'a qu'un public bien restreint. » Le siècle n'avait pas fini de s'écouler que le comte Stanislas, complètement décavé, s'était trouvé acculé à ce dernier parti. Résigné avec le fatalisme slave à la perte de sa fortune, il réduisit son train de vie, sans rien changer à son humeur et à ses habitudes. S'il paraissait sombre, taciturne et triste, extravagant et mystérieux, c'est qu'il l'avait toujours été au temps de sa prospérité. Comme alors, il se montrait passionné pour les jeux de l'amour et du hasard et pour la philosophie qui le consolait des déconvenues què le baccara et les filles de théâtre lui avaient values. Il comptait pour se renflouer un peu, non sur ses romans, qui ne se vendaient guère, mais sur des drames qu'il avait charpentés. En attendant, tant par goût que par nécessité, afin de se procurer quelque argent de poche, il plaçait sa copie dans les petites revues et les grands journaux.

*
* *

M. Jean de Mitty était Roumain. Craiova l'avait vu naître en 1868. Il s'appelait en réalité Démetrius Golfineano. D'excellente famille, il jouissait d'un revenu de 3.000 francs. Étudiant à Grenoble, cette « lointaine, monotone et paisible ville de Grenoble », le premier il s'était avisé de prospecter les manuscrits de Stendhal qui y dormaient à la bibliothèque, et avait tiré de précieux inédits de « la masse énorme de projets, notes, pensées et correspondances réunis là après la mort du mystérieux écrivain et de l'énigmatique romancier ».

Très souvent, vers la fin du jour, a-t-il écrit, dans les vastes salles dont nul ne venait troubler la solitude, et alors que, le travail achevé, j'en résumais mentalement les points essentiels, M. de

Stendhal venait s'asseoir à mes côtés. Et nous causions. Il m'entretenait de ses voyages, de ses aventures de guerre, des hommes qu'il avait connus ; il me parlait de l'Empereur, de la première campagne d'Italie, de la retraite de Russie, de Louis XVIII, — qu'il abominait —, de Louis-Philippe, de M. Thiers. Il me parlait surtout de lui-même. C'était son sujet préféré.

Ces manuscrits inédits, M. de Mitty, les avait soumis à Henry Céard, qui les jugea du plus haut intérêt. M. de Mitty, qui n'était encore que Mitty Golfineano, assurait « que son unique ambition était de joindre des pièces nouvelles au volumineux dossier de Stendhal. Il souhaitait seulement que, comparant les faits nouveaux avec les faits déjà connus, rapprochant les détails et rapprochant les dates, la critique se servît utilement de son travail le jour où il lui plairait de reprendre sur le ténébreux personnage une enquête toujours à recommencer, et de faire un peu plus de lumière sur le cas psychologique et littéraire d'un écrivain si scrupuleusement retiré de ses œuvres ».

L'auteur des *Résignés* et d'*Une belle journée* se porta garant du jeune étranger lettré qui se doublait d'un curieux de psychologie, et fit profiter de sa découverte les lecteurs de *l'Evénement*. Elle y parut sous ce titre :

STENDHAL INÉDIT
ŒUVRES POSTHUMES
tirées des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble et publiées par
Mitty G...

Dès lors M. de Mitty s'était pris de passion pour l'auteur de *la Chartreuse* et lui avait voué un culte, l' « éditant à genoux » et « faisant germer une fleur nouvelle sur ces deux cercueils que sont une bibliothèque de province et un manuscrit indéchiffrable ». Ce manuscrit était celui de *Lucien Leuwen*. Desservant de la chapelle beyliste, où communiaient les *happy few*, M. de Mitty se déclara, « beyliquement », l'ami de tous ceux qui partageaient sa ferveur pour M. de Stendhal, et l'ennemi des autres. Il ne permettait pas qu'on touchât à son dieu sinon pour l'encenser et l'exalter, et on l'avait vu s'en prendre au gros Sarcey qui avait osé prétendre que M. de Stendhal eut des défaillances en amour alors que,

selon lui, doué d'un tempérament excessif, il n'avait eu que des hésitations. M. de Mitty fréquentait volontiers le café de la Régence où M. Beyle, « premier qu'y pénétrer », composait des attitudes. M. de Mitty s'en composait de même, qui se ressentaient de ses admirations diverses, lesquelles allaient de Napoléon à Mallarmé, en passant par saint Ignace de Loyola, Brummel, Talleyrand, Orsay, Morny et Maurice Barrès. Au physique comme au moral il s'était modelé sur ces maîtres.

Glabre, rasé de près, le monocle enchâssé dans l'arcade sourcilière, M. de Mitty se montrait distant, hautain et savait être tout à la fois d'une exquise courtoisie et d'une rare impertinence. Il était aussi prodigue de son argent que de son esprit, qui était fait d'un singulier alliage : léger, mousseux, brillant et scintillant, à la française; grave, sérieux, imperturbable, à l'anglaise. Fermé, renfermé sur lui-même, il ne se livrait guère et défendait son intimité contre les indiscrets. Lui aussi, il murait sa vie. Par un piquant contraste, ce lettré précieux était un boulevardier accompli. Affectant de rire de tout, il était secrètement superstitieux comme un oriental. La rencontre d'un rousseau, les taches de son sur l'épiderme des femmes, il les interprétait comme d'heureux présages.

M. de Mitty s'était inventé de hautes et flatteuses relations. Il manquait rarement d'invoquer l'autorité du baron F..., un prétendu ancien préfet de l'Empire, à qui il prêtait, comme un ventriloque aux marionnettes, ses propres sentiments et opinions sur les thèmes qui lui étaient chers et sur lesquels il se plaisait à discourir paradoxalement, tels que la courtoisie, le bon goût, et la disparition, qu'il déplorait, des formes protocolaires. Sir Patricius Marmaduke lui était par ailleurs caution pour le choix d'une étoffe, d'une cravate ou d'une quelconque particularité de toilette.

M. de Mitty s'était improvisé le théoricien du dandysme, lequel, pour lui, était avant tout une élégance de l'esprit, un sybaritisme intellectuel et sentimental. Il professait que le dandy n'est pas un dilettante : il peut quelquefois d'aventure toucher au dilettantisme, disait-il, mais il est surtout, et il n'est que dandy. Pour lui, l'idéal du dandy, c'était.

« au milieu de l'émeute populaire, parmi la foule hurlante, Baudelaire en frac, ganté de clair, cravaté de rose, se promenant une badine à la main ».

M. de Mitty affichait une sainte horreur des omnibus, qu'il trouvait laids, ridicules et sales, et il piquait une crise de nerfs toutes les fois qu'il entendait chantonner. Il était également sensible au charme de la place Saint-Sulpice et à celui de Montmartre, à l'ironie de Zo d'Axa et à celle de Félix Fénéon.

Comme il s'était composé des attitudes et un costume, M. de Mitty s'était composé un style d'une solennité surannée, « âpre et tendu, âpre et gouailleur, ironique et narquois », émaillé de vocables rares, et qui avait fini par lui devenir naturel, assorti qu'il était à son esprit, à son humeur et à ses goûts.

Il parlait et écrivait volontiers la langue du XVIIe, dont le tour de phrase l'enchantait particulièrement, et il était préoccupé de perfection, en dépit de cet axiome du baron de F... : « C'est un grand tort de pousser trop loin le scrupule littéraire. Il ne faut pas attacher trop d'importance aux choses importantes sans quoi on ne les fait pas. Pour être un grand architecte, il ne sert de rien d'avoir les subtilités de Cellini. Avec ces subtilités, on fait une demi-douzaine de poignards et la vie passe. » Avec de semblables subtilités, M. de Mitty avait ciselé quelques essais qu'il avait lus, sous forme de conférences à la Bodinière où Mme Allys Arcel, son amie, avait déclamé des poèmes de Poe, Baudelaire, Mendès et Mallarmé, il en avait publié d'autres au *Mercure de France*, à *la Revue Blanche*, à *la Vie Parisienne*, au *Gil Blas*, à *la Presse*, et les années s'étaient écoulées sans qu'il eût publié *la Vie et la Volonté de saint Ignace de Loyola*, *George-Bryan Brummel*, *la Grande Chartreuse*, *l'Accessible Devenir*, *Trois jours chez M. de Talleyrand*, *l'Enthousiasme*, roman, ouvrages dont il annonçait la publication prochaine au revers de la page de garde de *Napoléon*, œuvre posthume de M. de Stendhal par ses soins éditée. M. de Mitty commençait, mais ne finissait jamais, et montrait, semble-t-il, le plus profond détachement à l'endroit des nombreux feuillets noircis par sa plume.

* * *

La *Nouvelle Revue Belgique* vient de rééditer quelques-unes des lettres reçues par Émile Bernard et qu'il publia de son vivant même, il y a quelques années, en les faisant précéder de notices qui sont comme des fragments de ses mémoires.

A propos de Léon Bloy, Bernard écrit :

Au 12 rue Cortot, sur les hauteurs de Montmartre, en vue du Sacré-Cœur dont on bâtissait le clocher, j'avais installé en 1906, dans l'ancienne maison de Rose de Rosimond, comédien de la troupe de Molière, mon atelier de peintre et le bureau de *la Rénovation Esthétique.* Dans cette antique maison aux airs de ferme, entourée de jardins, vint habiter en 1907, près de moi, le farouche écrivain Léon Bloy. Je le rencontrais souvent dans l'escalier, roulant ses yeux, frisant sa grosse moustache blanche. J'avais lu *le Désespéré,* je m'étais fait une idée tragique de *Marchenoir,* le héros du livre, sous la figure duquel j'avais deviné l'auteur; la singularité d'habiter auprès de lui me poussa jusqu'à tenter de le connaître. Je lui envoyai mon livre *Réflexions d'un témoin de la Décadence du Beau* avec une dédicace à « Marchenoir, le désespéré ».

Bloy lui répondit que son livre l'avait « profondément et délicieusement surpris ».

Pouvais-je savoir qu'il y avait encore des peintres chrétiens capables de penser sur les cimes? lui disait-il.

Par malheur, poursuit Bernard, aussitôt que je commençai à parler avec lui, nous ne nous entendîmes pas. En fait d'art, il n'aimait que la déformation des œuvres gothiques, avait une horreur de barbare pour Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Titien et la Renaissance. En fait de littérature, il ne voulait s'arrêter qu'aux Psaumes, et en fait de catholicisme, il ne considérait comme sincère que lui, Léon Bloy...

Si je conservai une grande admiration pour l'écrivain puissant et hardi, je m'écartai de l'homme nerveux, injuste et critiqueur qu'était mon voisin.

Léon Bloy ne fit rien, de son côté, pour se rapprocher de lui, et, Bernard lui ayant écrit, c'est à Mme Bernard qu'il répondit :

Paris, 12, rue Cortot
20 juillet 1907.

Madame,

Je reçois de votre mari et de Tonnerre une lettre où il me nomme « le grand Léon Bloy », affirmant que « Michel-Ange met ses muscles à mes phrases ». Il dit aussi avoir eu, au moment de votre départ, « la révélation de ma prodigieuse sensibilité ». Ce dernier mot me décide.

C'est à vous que je veux écrire.

Il est sûr que certaines choses de vous m'ont impressionné, non parce que je suis « grand », mais parce que je suis vivant et je désire que vous le sachiez.

Être vivant parmi les morts, inter mortuos liber, comme dit le Saint Livre en un psaume qui fut inspiré pour moi, il y a trois mille ans.

Vous pouvez comprendre cela, vous, Madame, qui avez le sens des mélancolies profondes et de l'ironie grandiose, vous qui paraissez avoir deviné ce que souffrent les aveugles quand on leur crève le cœur et ce que peuvent souffrir les morts condamnés à se regarder éternellement.

Ne vous emballez pas sur moi, chère Madame. Je suis une pieuse et vieille tête, incapable de comprendre ce qui n'est pas la prière et l'amour de Dieu. J'ai cru vous entrevoir cependant malgré l'offusquant Wagner qui est un bonhomme fort étranger à ces deux choses et si j'ai pu paraître sensible, c'est simplement parce que je discernais une âme douloureuse et que je ne peux pas résister à ça. Me suis-je trompé? Ce serait malheureux, puisqu'il n'y a rien d'aussi beau.

Voici une petite histoire que j'ai dû raconter je ne sais où. Un jour on périssait de misère chez moi une fois de plus. Arrive une lettre recommandée et lourde. Ivre de joie, je donne au facteur nos derniers sous. C'était un portrait de Wagner envoyé par Henry de Groux, alors à Bayreuth ! L'aride, la désespérante figure d'huissier ou de prêteur sur gages de Richard Wagner ! Il y a environ dix ans et je ne suis pas encore complètement remis de cette farce.

Enfin, Madame, je vous aime et je ne vous l'envoie pas dire. Émile Bernard est prié de croire que je suis très heureux du

voisinage et que les miens s'en réjouissent aussi. Dieu veuille que vous reveniez avec lui dans trois mois.

Je suis votre ami dévoué

LÉON BLOY.

Ma femme qui est toujours avec moi et qui a été au moins aussi impressionnée que moi par votre musique me charge de vous dire ses sentiments affectueux.

Ce que Bloy disait de Wagner dut choquer encore Emile Bernard qui eut toujours une admiration passionnée pour l'auteur de la *Tétralogie*.

Les deux hommes évitèrent de se lier et même de se fréquenter.

L'artiste reçut une nouvelle lettre de l'écrivain, qui n'avait, celle-là, rien de littéraire :

17 *janvier* 1908.

Cher Monsieur Bernard.

La concierge nous dit de votre part *que vous reprochez à nos chats de faire des ordures devant votre porte.*

Pourquoi nos chats? Il y en a plusieurs autres dans la maison et je ne pense pas que les excréments des nôtres aient un aspect distinctif. Si on veut éviter de tels accidents, il suffit d'établir une porte au bas de l'escalier. Cela regarde le propriétaire.

J'ajoute que vous auriez pu faire vos plaintes à nous directement et non à la concierge. C'eût été beaucoup plus courtois.

Je vous salue en bon voisin.

LÉON BLOY.

Quelques mois plus tard, au début d'octobre, Bloy quittait la rue Cortot et son voisin ne le revit jamais.

AURIANT.

LES VISITEURS DU SOIR

Les poètes seraient-ils jaloux que la poésie, adorée, caressée, suppliée depuis deux ans dans toutes les revues de France, excitât maintenant la convoitise des cinéastes et semblât céder à leurs prières? On le croirait vraiment si l'on écoutait leurs protestations. Cela, de la poésie? s'écrient-ils. Mais c'est un faux : Pelléas à Prisunic! Vous ne pouvez appeler poésie cette longue bande glacée, alors qu'elle est avant tout chose vivante, brûlante... Et de refuser toute valeur à une œuvre qui les scandalise et les ennuie. Il y a des exceptions, Audiberti par exemple, à qui l'une des plus somptueuses imaginations de notre temps fait souvent voir les films tels que son œil les désire. Il y a aussi le gros public dont l'irritation semblerait donner raison à Audiberti. Car, que ces amours médiévales aient communiqué un fort mal de tête aux admirateurs de M. Fernandel, cela est plutôt bon signe : le cinéma n'a pas tous les jours l'audace de jouer avec le diable. Pour moi, une seconde vision des *Visiteurs du soir* ne me laisse pas d'hésitation. Voilà une œuvre manquée, mais d'un intérêt exceptionnel.

Il est évident que si M. Marcel Carné avait pu réaliser ses intentions le film eût été une sorte de chef-d'œuvre. Il avait mis beaucoup d'atouts dans son jeu. D'abord, une exigence, une rigueur vraiment admirables quand on songe aux moyens mis à sa disposition. Le sujet excusait presque la rhétorique. Il eût été si facile d'éblouir en déployant le tournoi au grand jour dans un galop de coursiers lancés l'un contre l'autre, dans un fracas de lances brisées, de nous présenter une chasse spectaculaire avec chiens hurlants,

bêtes traquées au cœur des profondeurs sylvestres. Au contraire, tout ce qui pourrait ressembler ici à un morceau de bravoure est écarté. Aucun « clou » n'est donné en pâture au public. Pour une fois on aura osé ne pas le flatter.

M. Carné avait également pour lui un facteur essentiel à la création d'une œuvre d'art : la durée. On dit qu'il a mis un an pour faire son film, ce qui nous change des habitudes cinématographiques. Mais il faut se demander si le temps au lieu de servir le metteur en scène n'a pas malignement travaillé contre lui. Un poème, une fois conçu, ne s'écrit pas en une année : il suffit d'un soir pour lui donner une forme presque définitive. Ici, les exigences multiples du studio, qui font par exemple que les scènes ne sont pas tournées dans l'ordre où elles seront plus tard présentées, semblent avoir nui à la beauté du film. Celui-ci ne donne pas du tout l'impression d'un jaillissement spontané, comme il eût été nécessaire pour nous toucher vraiment, mais d'une lente et difficile élaboration, d'une sorte de mosaïque, d'ailleurs choisie et assemblée avec une science, un goût rares.

Nulle équivoque ne doit peser sur la notion de poésie. M. Carné est poète. Il a naturellement le sens d'une certaine poésie un peu trouble qui est celle du *Quai des brumes* et qui colle au réel. Voilà sans doute ce qu'il était fait pour exprimer : la laideur désespérante, sous un jour gris, des faubourgs au pavé humide, bordés de maisons pour des passions simples et brutales (inoubliables façades du *Jour se lève*, de l'*Hôtel du Nord*). Non pas la dialectique amoureuse, l'alchimie sentimentale des *Visiteurs*. On n'est pas à la fois Ibsen et Giraudoux.

Je ne crois pas, comme certains l'ont prétendu à propos de ce film, que la féerie soit impossible à photographier. Le cinéma semblerait au contraire avoir été inventé spécialement pour cela. Mais il a manqué à la réalisation des *Visiteurs du soir* une certaine grâce, une certaine gratuité sans quoi la poésie ne se laisse pas apprivoiser. Elle ne répond pas quand on la somme à grands coups d'olifant. Par contre, *le Quai des brumes* avait reçu sa visite. Là elle naissait tout naturellement du rythme des images. L'affabulation, les dialogues des *Visiteurs* la cherchent trop pour l'obtenir.

Ce film blême et poli comme le marbre débute dans un silence où le pas de deux chevaux, le roulement d'une pierre, le coassement des grenouilles intriguées par la ligne du bourreau prennent une valeur étrange. La pure lumière qui frappe les murailles du grand château blanc n'est pas celle à laquelle nos yeux sont habitués. Les éléments ont des mœurs singulières. Du ciel ne viennent ni soleil, ni pluie, ni vent, mais seulement, lorsque le diable apparaît, les craquements d'une foudre surnaturelle. Le feu qui brille dans la cheminée médiévale jette des flammes plus hautes lorsque Méphisto s'en approche. Et l'eau de la fontaine est un écran de télévision que vient brouiller à l'issue du tournoi le sang du vaincu.

L'enchantement qui plane ainsi sur le décor du film n'a rien d'artificiel. Il est poussé jusqu'à la perfection d'un style. Il m'a même semblé que M. Carné avait donné un coup de pouce à la nature, que les arbres, les fleurs frôlés par les amants nous révélaient une dimension nouvelle. A ce point de vue, *les Visiteurs du soir* atteignent leur but de poésie. Voilà pourquoi le début du film, la fresque presque silencieuse qu'il déroule pendant le premier quart d'heure, est une réussite unique.

Les choses commencent à se gâter lorsque Gilles et Anne veulent se déclarer leur amour. Ils parlent; et ce dialogue trop littéraire, trop volontairement poétique ne jaillit pas de leur cœur. On a cru indispensable de leur faire prendre la lune, les oiseaux et bien d'autres accessoires à témoin. « Je m'appelle Anne », dit avec égarement la jeune personne, alors que son partenaire ne lui a rien demandé. Dans *le Grand Meaulnes*, c'était peut-être merveilleux. Ici, on ne marche guère.

Les personnages de Dominique et du diable nous entraînent d'ailleurs beaucoup moins. Mais c'est pour une autre raison : on ne fait pas de la poésie avec du vieux. Entre Mme Arletty, M. Berry et nous se pressent trop d'images de Parisiennes acidulées, de filous élégants, pour que nous acceptions leur dépaysement. Impossible d'oublier les chapeaux croquignolets de l'une, les impeccables vestons de l'autre. Mme Arletty s'efforce pourtant d'être sage. Elle y

parvient tout le long de l'histoire sauf au moment où, dans la chambre qu'elle partage avec Gilles, elle s'anime, croise les jambes en se renversant sur le lit et parle — l'espace de quelques secondes — comme à Ménilmontant. Ce n'est plus Dominique mais la grue de l'*Hôtel du Nord*.

Quant à M. Jules Berry, son cas pose un problème presque métaphysique. Une longue carrière machiavélique désignait tout naturellement cet excellent comédien pour incarner Satan lui-même. Il semblait que ce dût être son apothéose. Or il ne réussit jamais à se montrer vraiment diabolique. Diable d'opérette, peut-être, mais pas d'une œuvre qui se voudrait transcendantale. Il a beau transformer en serpents les fleurs du vase qu'il brise, ricaner, tempêter, gesticuler, nous restons froids. C'est justement qu'il s'agite, bavarde et surtout se montre excessivement. M. Carné est trop fin pour n'avoir pas senti l'écueil d'une présence diabolique tangible. Aussi a-t-il insisté sur l'ubiquité du démon en nous le montrant à la fois en plusieurs endroits, auprès de divers personnages. Mais il n'était pas nécessaire, pour exprimer cette suprême agilité de l'esprit malin, de lui prêter des gestes de rastaquouère en folie. On songe avec regret à ce qu'un diable plus discret (j'allais écrire invisible) eût ajouté de mystère, de poésie véritable aux *Visiteurs*. Celui-là manque par trop de dignité. Il a une façon de parler de lui, d'expliquer ses motifs, de discuter le coup avec ses victimes, qui ne le laisse guère prendre au sérieux. Il fait même de l'esprit et pas du meilleur (qu'il aille au diable ! s'écrie-t-il). Il achève enfin de perdre tout prestige lorsque nous nous apercevons que nous sommes plus malins que lui. Ne prend-il pas la peine de nous expliquer — à nous pauvres innocents qui déjà n'eussions pas manqué, si l'on ne nous avait gentiment mis en garde, de prendre cette féerie pour une opérette ou un film policier — que le cœur des amants changés en pierre continue cependant de battre.

Le seul acteur qui dans *les Visiteurs du soir* obtienne notre adhésion est M. Alain Cuny. Il n'y a qu'en lui que l'on puisse croire parfaitement. Sur son visage neuf qui ne ressemble à rien de ce que nous connaissions, il porte toute l'angoisse de l'homme déchiré entre le bien et le mal. Il n'attire pas l'atten-

tion par une beauté particulière ni par un jeu éblouissant, mais par une flamme intérieure dont le reflet met dans ses yeux tranquilles un mélange émouvant de douceur et d'immense lassitude. On n'oubliera pas la scène où sa haute silhouette, après avoir lentement traversé la salle du festin, semblant traîner avec elle toutes les déceptions du monde, vient s'agenouiller devant la belle Marie Déa. Il chante en s'accompagnant du luth. Et sa voix est à la fois l'émerveillement grave de l'amour naissant et la désespérance de devoir le perdre déjà.

JEAN FOUGÈRE.

NOTES SUR LA SUISSE

En note, au bas d'une page, j'ai parlé l'été dernier d'une « Suisse mythique » à laquelle de façon latente n'appartiendraient pas que des citoyens suisses. Que voulais-je dire?

Je ne me pique pas d'érudition et j'espère me tromper quand j'écris : « Quel malheur que n'existe pas un grand ouvrage d'ensemble sur les rapports spirituels de la Suisse et de la France! » Thibaudet aurait pu en être l'auteur...

*
* *

— Les Français ignorent la Suisse aussi bien que n'importe quel pays au monde, et même mieux car ils croient avoir là plus qu'ailleurs un droit d'intuition. Prononçant le mot : Suisse, ils pensent tantôt à un pays de langue allemande, tantôt à un pays de langue française, mais quand ils conçoivent l'un ils ne conçoivent plus l'autre, et surtout jamais que la Suisse est un mystère comme Dieu et que cette unité ne peut être saisie qu'à travers les vertus dialectiques d'une trinité. Car il y a aussi une Suisse de langue italienne, qui a eu et qui a encore une grande signification historique. Il y a même une Suisse romanche, et ce dieu en trois personnes est un dieu en quatre personnes, mais ne demandons pas à ceux qui ignorent tant les dieux de l'Europe un trop grand effort métaphysique.

— La Suisse m'est un bon exemple de certaines vieilles thèses sur l'âme et le corps qui sont tout bonnement les thèses de toute spéculation sérieuse : elle est un corps complexe comme une âme.

C'est dans la complexité des corps qu'on sent qu'ils sont

en quelque sorte spirituels. C'est pourquoi, dit saint Paul, ils ressusciteront. La résurrection des corps est un mythe qui exprime admirablement la fonction spirituelle des corps.

Écoutez saint Paul : « S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint une âme vivante ». (I Corinthiens, 15, 45.)

Insistant sur le corps, je n'ai jamais rien voulu dire autre chose — et Dieu sait si j'ai pris toutes les précautions; mais à comprendre nul imbécile n'est tenu — que le corps est le moyen de manifestation et l'instrument par lequel s'articule l'âme, c'est pourquoi plus on est spiritualiste et plus on doit tenir compte du corps. C'est ce qu'un ascète comprend aussi bien qu'un gymnaste. Les chrétiens, quand ils sont profonds, l'entendent presque aussi bien que les védantistes ou que les bouddhistes; en tout cas, un mystique chrétien devrait avoir soin de mériter le nom révélateur de « gymnosophiste » que les philosophes grecs donnaient à leurs aînés de l'Inde (1).

— De l'autre point de vue, la Suisse est une âme complexe, incarnée dans un seul corps politique. Il y a là une très forte jointure entre ce qui dépasse le politique et ce que la loi politique exige de réduire aux notions pratiques d'État et de Nation.

— On récite couramment : Il y a en Europe les peuples germaniques et les peuples latins. Chacun de ces mots est un mystère ou une erreur. La Suisse est là pour rappeler d'abord que l'Europe n'est pas une juxtaposition de germanisme et de latinisme, mais une interpénétration inextricable de ces deux courants mythiques.

Mystère et erreur de ces mots : germain, latin. Car sous le mot : germain, il faut distinguer beaucoup de choses, et sous le mot : latin, aussi. Par exemple, il y a un fait celte en Suisse qui ronge par-dessous aussi bien la notion trop simple de latinisme que la notion trop simple de germanisme, mais qui les unit aussi — puisqu'il y avait des Celtes aussi bien en Allemagne du Sud qu'en Italie du Nord, qu'en France de l'Est.

(1) *Gymnaste :* qui s'exerce nu; *gymnosophiste :* le sage nu.

En dépit de l'insuffisance des mots, il faut prononcer : la Suisse exprime le nœud indestructible dont est faite l'Europe : le nœud germano-latin.

Le Saint Empire romain germanique figurait aussi ce nœud inévitable. Et la Suisse est une survivance du Saint Empire. Impossible d'imaginer la Suisse sans le Saint Empire. La Suisse s'est créée non dans la marge mais dans le milieu du Saint Empire. Les Waldstätten, les trois cantons primitifs, étaient des terres impériales sur la route du Simplon, laquelle, de bonne heure au moyen âge, ajouta un nouveau lien entre les terres romaines et les terres germaines de l'Empire à tous ceux qui existaient déjà, corporels et spirituels, physiques et métaphysiques.

— La Suisse n'a pas été une survivance de l'Empire au sens funèbre du mot : ce fut un surgeon. La Suisse exprima la ressource organique de l'Europe.

— Il y a aussi la Belgique. Mais je remets à une autre fois — y aura-t-il une autre fois? — de comparer la Suisse et la Belgique, pour marquer les différences, aussi importantes que les ressemblances.

— La Suisse est-elle une contradiction physique et métaphysique à l'Empire? Beaucoup le pensent, les uns contre l'Empire, les autres contre la Suisse. Certes, les deux idées ne coïncident pas; mais une coïncidence, c'est un accident abstrait qui n'intéresse pas les sciences de la vie. Les deux idées se contredisent et sont une menace l'une pour l'autre, dans la proportion où chacune n'est pas capable de comprendre ce que l'autre lui ajoute.

On ne peut pas faire une Europe d'où serait exclu ce que représentent la réalité et le mythe suisses, ce que représentent la réalité et le mythe de l'Empire.

— Pour être le symbole de l'Europe, il manque quelque chose à la Suisse, d'impliquer un élément slave. Cette adjonction ne manquait pas dans l'ancien Empire : à une époque où toutes les parties qui ensuite firent la Suisse relevaient du Saint Empire (Genève ou Locarno aussi bien que Berne ou Zurich), le royaume de Bohême apportait la voix des Slaves d'Occident dans le concert mystérieux qui impliquait les notions d'Europe et de Chrétienté.

Au Reich d'aujourd'hui, il manque aussi pour l'heure et cruellement la capacité d'amener à sa place en Europe, selon une hiérarchie de modes vivants, les éléments slaves qui sont vraiment du continent. Mais jetterons-nous la pierre au Reich, alors que nous savons que la Genève de la Société des Nations n'a pas pu arriver à une conception stable et sereine de la partie encore chaotique de l'Europe, de la partie slave — partie chaotique, mais traversée par des traits de lumière?

— Il est curieux que les parties « touraniennes » de l'Europe, Hongrie et Turquie, se montrent plus élaborées que le parties slaves.

— Pour en revenir à la Suisse, disons plus amplement que nous n'avons encore dit que la Suisse est, corporellement et spirituellement (sauf cette absence slave que compensa mal de 1919 à 1939 le voisinage de la « République Tchécoslovaque » très apparentée à la Suisse par plus d'un trait, mais, hélas! fort mal pénétrée de son génie fédératif), le point par excellence de l'Europe, tant elle marque d'intersections et de recoupements.

Elle fit partie des royaumes burgondes, elle fit partie de la Lotharingie et si, en se tendant de toutes ses forces, elle brisa la Bourgogne de Charles le Téméraire, c'est qu'elle se sentait une mission semblable à celle de cette Bourgogne. Car tout cela, c'était des tentatives faites dans les moments de carence et de distorsion du Saint Empire, pour parer à à la déchirure entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale.

— La Suisse fut dans le drame des guerres de religion. Elle manqua y périr, comme l'Allemagne et la France. Fait important à noter, elle reçut la parole protestante autant de la France par Calvin que de l'Allemagne, et même plus, car Zwingli s'opposa à Luther. Dans le premier moment, ce n'est pas tant la Suisse protestante (de langue française) qui a influé sur la France que la France protestante sur la Suisse. Cela ouvre un horizon sur les simplifications maurrassiennes et aussi sur certaines simplifications allemandes qui correspondent aux maurrassiennes.

— La Suisse double la jointure germanisme-latinisme

par la jointure protestantisme-catholicisme; mais ce qui est capital, et c'est là un des points les plus dangereux de l'irréflexion sinon de l'ignorance française, c'est que les deux jointures ne coïncident pas. Les cantons primitifs qui avaient commencé la confédération étaient restés catholiques, si les cantons qui apportèrent à la Suisse l'élément français étaient en bonne partie protestants.

— Il y aurait beaucoup à dire sur la formation lente et progressive de l'État suisse. Le fait fédératif a beaucoup déconcerté et aveuglé les Français. Ils croient que le fait de fédération est contradictoire avec le fait d'État. Mais la pensée du moyen âge a merveilleusement harmonisé ces deux faits. La rupture de 89 nous empêcha de comprendre quoi que ce soit à tout ce qui dans le monde européen et... américain participe encore, sans solution de continuité, au moyen âge, au monde des libertés opposé au monde de la liberté. Bien que fédéral, l'État suisse n'est nullement libertaire et parlementaire comme l'État français et par certains côtés il est autoritaire, il l'a toujours été, de même que l'État américain et l'État anglais.

C'est que dès l'origine chaque cité suisse ou chaque canton suisse vivait de ce mélange indélébile d'aristocratie et de démocratie que nous ne savons pas percevoir dans le monde anglo-saxon, ni dans les régions intermédiaires entre le monde anglo-saxon et le monde allemand (Belgique et Pays-Bas, Scandinaves, Baltes), ni dans l'Allemagne elle-même. Nous sommes également incapables de comprendre que la démocratie américaine est dictatoriale, que la démocratie anglaise est aristocratique et monarchique et que la dictature allemande est démocratique.

— L'État suisse s'est formé non point par un vague consensus anarchique, mais par la pression souple et ferme des premiers cantons qui avaient pris l'initiative du pacte fédéral et selon des procédés variés d'amalgamation qui n'admettaient nullement l'égalité. Avant le passage niveleur de la Révolution Française (qui a simplifié selon notre esprit abstrait, mais qui n'est pas parvenu à couper tout à fait le nœud d'une complexité vivante) la confédération était for-

mée de cantons souverains, de cantons sujets et de pays alliés. Il y avait là toute une hiérarchie embrouillée mais viable qui sentait à plein nez ses origines médiévales et féodales. En cela encore la Suisse ne peut se comprendre que par l'Italie d'autrefois, l'Allemagne et les pays saxons, et non par la France qui, avant même 89, perdait le sens de ces enchevêtrements de « libertés » dont pourtant elle-même était née et continuait lointainement à se nourrir — et dont Maurras, grâce à sa connaissance du fait capétien, a assez bien restitué le sens.

— Le rôle dominant qu'a joué l'État de Berne comme rassembleur de la confédération ne peut être comparé qu'à celui des États du Nord dans le resserrement et le grandissement des États-Unis d'Amérique. La confédération suisse a connu aussi des guerres de sécession, et la dernière a eu lieu en 1847, peu de temps avant la guerre de Sécession américaine. Elle fut peu sanglante et peu longue, mais elle rappela comme un dernier spasme une suite de siècles où les maladies étaient d'autant plus fréquentes que la santé était plus forte. Forte santé, dont nous devrions bien nous rappeler l'ampleur si nous voulions apprécier tout ce qui persiste de viril, de conforme aux rudes lois de la vie sous l'aspect trompeusement modéré du fait de fédération, et du fait de neutralité.

— Au XIVe, au XVe, au XVIe siècle, la Suisse a été une grande puissance, d'essence germanique, militaire et conquérante. Elle a tenu tête à l'Autriche, à la Bourgogne, à la France. Elle a remporté de grandes victoires et manqué d'établir un domaine plus vaste que celui où elle s'est restreinte : elle a manqué absorber tour à tour le Tyrol, la Souabe, l'Alsace, la Savoie et descendre jusqu'aux portes de Milan. Et quand, après Marignan, elle a dû céder à une évolution contraire de l'histoire (1), elle s'est étrangement métamorphosée sans perdre sa vertu belliqueuse; puisque, alliée perpétuelle de son vainqueur, elle a fourni sans cesse de nombreux régiments à celui-ci. On a vu cette poignée de petites répu-

(1) A Marignan, le canon a tué l'infanterie suisse de Morat comme le char et le Stuka ont tué en 40 l'infanterie et l'artillerie de Verdun.

bliques démo-aristocratiques nourrir la grandeur d'une monarchie absolue. Étrange phénomène de collaboration.

— Il y a là un des aspects seulement de cette puissance de transfiguration qui jointe à la puissance de synthèse fait de la Suisse un symbole insistant des fortunes de l'Europe, un réceptacle abondant des secrets alliages qui assurent sa vitalité.

— La Suisse est le point de l'Europe, le point de tous les croisements physiques et métaphysiques, le point crucial — ce n'est pas en vain que son emblème est une croix; c'est donc un point sacré. Territoire sacré, comme autrefois celui de Delphes au milieu de la promiscuité des cités grecques. Territoire sacré parce qu'y convergent les routes venues de tous les horizons, et non pas seulement des horizons géographiques; territoire sacré, parce que naissent là deux des trois fleuves artériels de l'Europe : le Rhin, le Rhône, sinon le Danube; territoire sacré, parce que ses montagnes sont l'échine de notre continent qui signifie mieux son unité que ses contours maritimes et qui le retient sur sa pente vers les plaines eurasiatiques; territoire sacré aussi, parce que là se rencontrent les génies dissemblables et nécessaires des races, des religions, des systèmes politiques; territoire sacré surtout, parce que son génie ne pourrait être remplacé que par un génie plus sacré encore.

— Qu'est-ce que le sacré? C'est l'incrustation dans le comportement humain par des usages efficaces de tout ce qui est nécessaire à l'humain, du visible et de l'invisible. Celui qui supprimera la Suisse devra faire mieux que la Suisse. Or il est difficile de réunir tant de force et de délicatesse, d'imiter ce lent travail de la nature. Certes, la nature procède par bonds, mais ces bonds sont souvent mortels.

— La Suisse s'est développée dans la mesure où le Saint Empire périclitait et pour répondre au besoin qu'il avait satisfait. Elle ne peut être remplacée que par quelque chose qui dépasserait et la Suisse et le Saint Empire, par quelque chose qui conjoindrait avec autant de souplesse et de complexité les esprits germanique, latin et slave-occidental, le génie de l'aristocratie et le génie de la démocratie, le génie fédératif et le génie unitaire.

C'est pourquoi à Genève la Société des Nations a échoué. Elle n'avait rien absorbé de ce qui est vivant dans l'expérience historique du Saint Empire et de la Suisse.

— L'Europe est aussi difficile à faire que le fut la Suisse.

— La Suisse s'est faite d'une fédération et d'une hégémonie dans la fédération, mais l'hégémonie y a toujours suivi les chemins de la fédération.

— Étrange paradoxe : l'histoire de la Suisse semble une préfiguration de ce qui peut encore advenir à l'Europe : un aimant celto-germanique auquel se sont amalgamées de fortes particules celto-latines. Mais attention, cela peut n'être qu'un mirage : la main de fer de Zurich ou de Berne s'enveloppait d'un velours épais et s'est toujours refusée aux contractions trop fortes. Et puis, les cantons souverains bénéficiaient de ce merveilleux avantage qui a été si bien exploité dans toute l'Europe par le moyen âge — et qui l'était encore récemment par les Anglo-Saxons demeurés maîtres de quelques vertus du moyen âge : fortifier toujours son droit de la considération apparente et nominale du droit des autres. L'hypocrisie quoi qu'elle en ait est un hommage définitif à la mesure.

— Sans doute, la Suisse a fait son temps, les petites nations, les nations moyennes ont fait leur temps, et aussi les grandes nations qui s'abîment dans les empires dont elles sont obligées de s'envelopper. Mais il reste l'inouïe et divine puissance de métamorphose qui inscrit l'âme des nations dans l'orbe des empires. Trois ou quatre âmes, qui figurent les destins successifs de la Suisse, vivent encore et confondent leur souvenir dans la conscience européenne : l'âme des libertés tumultueuses qui vivifiaient par-dessous le Saint Empire dont un jour se détachèrent Schwytz, Uri et Unterwalden, l'âme de la réformation protestante à jamais enlacée à l'âme de la contre-réformation, l'âme de Rousseau à jamais enlacée à l'âme de l'État moderne si grand qu'il soit, l'âme guerrière des Celtes et des Germains, suprême garante du salut européen.

— Je dis tout cela parce que je suis hanté par l'esprit de l'histoire qui n'est autre que l'esprit de l'Apocalypse (c'est « Saint Jean » qui a inventé la philosophie de l'histoire).

Or, que me dit l'Histoire en ce mois de janvier où j'écris cet article? Deux choses :

1° Frédéric II pendant la guerre de Sept ans a vaincu les Autrichiens et les Français mais n'est venu à bout des Russes qu'à cause de la mort de l'impératrice Elizabeth et l'avènement d'un prince germanophile. Berlin a été occupé quatre jours par les Russes en 1760.

2° Une armée russe a pénétré en Suisse en 1799 et n'en a été chassée que difficilement par Masséna après la bataille de Zurich.

— Beaucoup de gens ont pronostiqué dans ces derniers mois que les armées anglo-américaines, envahissant l'Europe par l'Italie, atteindraient l'Allemagne par la Suisse. Si elles arrivaient en Suisse, qu'y rencontreraient-elles? Étant donné l'immense inconscience du monde européen qui n'est peut-être, hélas! que le monde bourgeois, inconscience admirablement pressentie par les prophéties de Marx et de Lénine, admirablement analysée par les résolutions de l'Internationale Communiste forte des prochaines divisions de l'ennemi, il est à prévoir que la Suisse apparaîtra vraiment comme le territoire sacré de l'Europe ce jour où elle en sera le dernier bastion contre l'invasion slave.

*
* *

... J'avais commencé cet article avec l'intention de parler du mythe intellectuel et littéraire de la Suisse dans la littérature française; mais mon humeur habituelle l'a emporté. Quand cet article paraîtra en mars, fasse que cela ne paraisse pas trop naturel.

DRIEU LA ROCHELLE.

L'Entr'aide sociale de la Publicité publie un ouvrage de luxe au profit des publicitaires prisonniers.

Les *Visages du Stalag* sont illustrés de lithographies originales par Cluseau-Lanauve. Le texte est de Jacques-Paul Burin.

Il a été tiré de cet ouvrage sur les presses de l'Imprimerie Minerve, par les soins de Raymond Jacquet, des exemplaires sur papier Hollande Van Gelder Zonen à la forme et 250 exemplaires sur vélin d'Arches à la forme.

C'est un ouvrage sobre.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LE « SCHÉMA DES CRISES »

On a remarqué que l'Europe tente de se donner une pensée nouvelle. Divers courants débouchent sur un même objectif : surpasser la nature et constituer une philosophie qui puisse appréhender l'Histoire, la Société et la Vie dans leur essence propre. C'est un objectif de cette sorte qu'ambitionnait Dilthey quand il concluait, au terme de la difficile élaboration de sa philosophie, que l'Histoire est seule capable de révéler dans l'homme l'être vrai.

Le moment semble venu en effet où l'incompréhension de l'intelligence devant la vie doive disparaître. Entre autres valeurs que nous nous garderons de citer pour conserver à notre exposé toute sa simplicité, l'Espagne apporte la philosophie vitaliste de José Ortega y Gasset. L'illustre penseur — et l'écrivain, de surcroît, le plus dense, le plus brillant et le plus abondant de nos jours dans un savoureux castillan — n'a cessé d'ajouter, ces dernières années, de substantiels chapitres à son œuvre. *Schéma des Crises*, le dernier de ses livres, prend place au plus pressant de l'actualité et donne sur la plus profonde réalité intellectuelle et morale de notre temps des vues si aiguës que nous n'hésiterions pas, si le mot n'était tellement galvaudé, à les qualifier de géniales. Du moins en ferons-nous ici l'analyse. Peut-être le lecteur français trouvera-t-il dans la pensée d'Ortega sur les crises historiques de quoi réfléchir et s'instruire; notre brève étude

concourra peut-être aussi à attirer l'attention sur l'œuvre de notre philosophe — œuvre copieuse, diverse, vigoureuse, mais qu'à notre grand regret la France connaît à peine (1).

Dans l'impossibilité de s'arrêter ici à une exégèse, nous demandons qu'on ait présent à l'esprit que, maître sans égal en définitions, Ortega y Gasset répond souvent en phrases originales et bien frappées aux plus angoissantes questions que le Sphinx pose aujourd'hui à l'intellectuel vrai : Que vaut la vie? l'Histoire ? la culture? la science ? et que signifient les concepts « humanisme », « renaissance », « crise »?... Questions équivalant en somme aux « D'où venons-nous? », « Où allons-nous? » Et à tout cela Ortega répond dans une langue très humaine, et que ne traverse aucune vapeur de trépied.



Mais avant d'aborder le thème des Crises, objet central de cet article, il nous faut essayer, en guise d'introduction, de synthétiser les concepts de base qu'Ortega manie au cours de sa construction (2). Fidèle à la lettre, nous userons des mots et images mêmes du philosophe; nous devrons inventer, par contre, un ordre d'exposition, la pensée d'Ortega y Gasset ne s'étant pas exprimée sur ces matières en un corps de doctrine systématique, mais à l'occasion de ses leçons, de ses conférences, et d'essais ou d'articles dans les journaux.

(1) On a traduit seulement, en plus de quelques essais isolés : *Essais espagnols*, trad. M. Pomès, Éditions du Cavalier, Paris; *la Révolte des masses*, Éd. Stock, Paris.

(2) Il a dû composer un vocabulaire philosophique castillan propre à nos jours et à l'expression de sa pensée particulière. Voici quelques-uns de ces mots. Ils traduisent dans un sens neuf, quelques idées fondamentales de sa construction : *peripecia* (péripétie), *circunstancia* (circonstance), *razón vital* (raison vitale), *vida* (vie), *destino* (destin), *ensimismamiento* (être en soi même), *alteración* (sortie de soi même), *autenticidad* (authenticité), etc.

Voyons, pour commencer, ce qu'Ortega, touchant notre thème, dit de la vie. Il en dit d'abord qu'elle est solitude, solitude radicale. Pour décider de notre existence, de faire ou ne pas faire, il nous faut posséder un répertoire de convictions concernant le monde, convictions d'où dépendront les résolutions que notre conduite prendra, que prendra notre être. Quand il s'est forgé lui-même ces convictions, qu'il les a fondées sur sa propre évidence, l'homme est en soi-même; il est « ensimismado ». Le contraire d' « ensimismarse », c'est « alterarse », « s'altérer », se troubler. L'homme altéré et hors de soi a perdu son authenticité, vit d'une vie fausse. Il est fréquent que notre vie ne soit que falsification, supplantation d'elle-même. En pensant « comme tout le monde », en agissant « comme les autres », au lieu de vivre authentiquement notre vie, nous la « desvivons », nous l'altérons (1). Pour définir les deux concepts de « ensimismamiento » et « alteración », Ortega compare l'homme à la bête. Elle, elle est perpétuellement l'autre chose; elle est paysage; elle n'a pas de « chez soi », de dedans, un soi-même. Il est au contraire donné à l'homme de n'être pas toujours hors de soi, dans le monde; il lui est donné de « se retirer du monde » et de « ensimismarse ». Mais un excès de sursauts, une période d'altérations nombreuses submerge l'homme dans la nature, le « bestialise », c'est-à-dire le barbarise.

Passons à la théorie des « Idées et Croyances ».

Le titre général d' « Idées » couvre deux choses très différentes : il y a les idées que l'homme invente, qui lui viennent à l'esprit — les idées-« ocurrencias » (littéralement, occurrences); et d'autres qui sont loin de lui venir, qu'il voit comme si elles étaient la réalité même et sont celles auxquelles on croit — les idées-croyances. Ces deux classes d'idées sont comme deux couches de valeur très distincte dans l'architecture de notre vie. Les croyances

(1) « Ensimismamiento y Alteración » ont inspiré naguère à Ortega l'un des ouvrages les plus caractéristiques de sa pensée.

sont les ciments qui portent et soutiennent tout le reste. L'étude des croyances comme telles nous révèle les divers états par où ces croyances passent. On se trouve en face des trois états suivants : celui où la foi est vive, celui où la foi est inerte ou « morte » et celui où elle est doute. Une autre des choses que montre enfin la théorie des croyances, c'est qu'une croyance, au plein sens du mot, ne peut se donner que si elle est collective. On entre dans les idées pures et l'on en sort; elles ont portes et fenêtres; tandis que l'on n'entre pas dans une croyance, mais que l'on se trouve, par une sorte de magie, depuis toujours, au dedans d'elle.

Voyons maintenant comment il convient d'entendre les termes « problèmes » et « solutions ».

C'est une opinion latente dans la plupart des philosophies, que l'homme n'est en propre et pleinement homme que lorsqu'il s'adonne au savoir. Ortega professe au contraire que la vie de chacun est pour chacun la seule chose qui compte. Elle est la réalité radicale et par là même d'un sérieux inexorable. L'homme s'est efforcé de savoir, c'est-à-dire de se donner devant chaque chose une pensée réfléchissant l'être de la chose et de faire que sa pensée et l'être des choses coïncident. (Mais il peut arriver, remarque Ortega, que les choses, elles, n'aient point d'être, et l'homme alors, précisément parce qu'elles n'ont point cet être, se sent comme perdu en elles et n'a de ressource que de leur en faire un, de leur en inventer un.)

Le sens qu'Ortega donne aux mots « problème » et « solution » exclut dès l'origine l'interprétation intellectualiste et scientiste. Pour lui, une chose est problème non point parce que nous en ignorons l'être, non point parce que nous avons manqué à nos prétendus devoirs d'intellectuel envers elle, mais seulement quand ayant cherché en nous-mêmes nous n'avons pas trouvé quelle est notre attitude authentique envers elle. Et, à l'inverse, « solution » d'un problème ne signifie pas nécessairement

découverte d'une loi scientifique, mais seulement être au clair avec nous-mêmes vis-à-vis de ce qui nous a été problème. Bref, le problème substantiel — substantiel et, dans son sens originaire, unique —, c'est de s'encastrer en soi-même. de coïncider à soi-même, de se rencontrer soi-même. Nous avons, en venant au monde, été lancés dans le chaotique et puissant essaim des choses. « Je me perds *dans* les choses », dit Ortega, « parce que je *me* perds moi-même. La solution, le salut, c'est de me trouver de nouveau avec moi-même, de me définir clairement ce que doit être ma sincère attitude en face de chaque chose, Peu importe ce que sera cette attitude »... « Ce qui importe. c'est qu'en chaque cas l'homme pense en effet ce qu'il pense. Le paysan le plus humble est tellement au clair touchant ses convictions effectives... qu'il n'a de problèmes qu'à peine. » (De ces paysans, la culture, le topique, la socialisation leur étant advenus, bien peu subsistent...)

Ce n'est donc pas pour la consacrer à l'exercice intellectuel que nous avons reçu la vie; mais, inversement, c'est parce que nous avons été mis bon gré mal gré à la tâche de vivre qu'il nous faut œuvrer de l'intellect, avoir vraiment des idées à nous concernant ce qui nous environne. Nos pensées effectives sont conséquemment elles aussi un irrémédiable élément de notre destin. Il ne nous appartient pas de penser et de croire ce que nous voulons. Résumé : la vérité pour Ortega, c'est la coïncidence de l'homme et de soi-même.

Que l'on remarque enfin que l'intelligence n'est ni substantive ni indépendante; elle est régie par les profonds besoins de notre vie; elle n'est qu'une forme spéciale de la croyance. Et ainsi conçoit-on que l'homme puisse passer d'une foi à une autre.

*
* *

Ces notions données, nous pouvons aborder le concept de Culture suivant Ortega : « La culture n'est que l'interprétation que l'homme donne de sa vie, la série de solutions... qu'il invente pour obvier à ses problèmes vitaux et nécessités vitales. » « Les solutions créées pour des nécessités authentiques sont authentiquement elles aussi des solutions; ce sont des idées, des évaluations, des enthousiasmes, des modes de penser, d'art, de droit, qui émanent sincèrement du fond radical de l'homme. » Mais justement parce que les solutions créées sont effectives, les générations suivantes n'ont plus qu'à les recevoir. « Oui, seulement, la réception qui épargne l'effort de la création a le désavantage d'inviter à l'inertie vitale. » De là qu'héritier d'un système culturel, l'homme s'habitue progressivement alors à ne pas prendre contact avec les problèmes radicaux. Sa vie est de moins en moins à lui et de plus en plus collective. Et, produit de l'authenticité vitale le plus pur, la culture en arrive à être la falsification de la vie. La culture s'interpose entre le monde vrai et la vraie personne de l'homme. Il ne reste donc plus à l'homme qu'à secouer de lui cette culture et à se replacer devant l'univers en chair vive et vivre de nouveau vraiment.

Ces données prises pour base, il est temps de se demander : Qu'est-ce que l'homme ? Le plus important que l'on puisse dire de l'homme et de tout l'humain, répond Ortega, c'est que rien en lui, absolument rien, n'est exempt de changement. Si le système corporel de l'homme est tel à présent qu'il y a vingt mille ans, cela veut dire que dans l'homme le corps n'est pas l'humain. Il en résulte donc que l'homme n'a pas de nature puisque rien en lui n'est invariable. Au lieu de nature il a l'Histoire, qui est ce que n'a aucune autre créature. L'Histoire est le mode d'être propre à une réalité dont la substance est précisément la varia-

tion, le contraire par conséquent de toute substance. L'homme est insubstantiel. « Il est libre parce que, ne possédant pas un être donné et perpétuel, il n'a d'autre recours que de s'en chercher un. Et cela — ce qui va être dans tout le futur immédiat ou lointain — il lui faut le choisir et en décider lui-même. En sorte que l'homme est libre... par force. » D'autre part, « l'homme n'ayant point de nature et manquant d'être fixe », ni lui ni rien en lui ne sont chose quiète. Il est pure mobilité et agilité.

Nous savons à présent ce qu'est l'homme. Voyons, pour le situer, ce qu'est le monde, son monde.

L'homme, dit Ortega, est entouré par la « circonstance », laquelle est composée d'énigmes contrariantes qui le forcent à penser, à se faire des idées avec lesquelles il vit. L'ensemble de ces idées forme notre horizon vital ou monde. (Mais d'ordinaire nous vivons trop sûrement installés dans la certitude de nos idées habituelles, topiques, et avons accoutumé de les prendre pour la réalité même; ce qui fait que nous ne comprenons même pas nos propres idées, parce que ne vivant pas les problèmes auxquels elles sont la réaction, les idées que nous avons de ces problèmes manquent de sens, ne sont pas des idées vécues.)

Ortega use ici du concept, cher à Thibaudet, de génération : organe visuel qui nous fait voir en une authenticité effective et vibrante la réalité historique ; structure de la vie humaine à chaque instant. Les générations donnent aux faits leur caractère : le même fait advenu à deux générations différentes est une réalité vitale et par conséquent historique entièrement distincte. Le fait d'une guerre a de la sorte, selon la date où il se produit, les sens les plus divers.

Cet horizon vital, ou monde, subit certain changement à chaque génération. Normal et inévitable, ce changement fait que l'histoire est mouvement et variation, procès et mutation. Le changement opéré par chaque génération est un changement dans la tonalité générale du monde.

Ortega insiste sur la différence entre « changer le monde » ou seulement « changer quelque chose dans le monde ». Si beaucoup de choses concrètes et même importantes ont changé, on dira qu'il y a eu des changements dans le monde. Mais c'est là une situation très différente de celle dont Ortega dira : « le monde a changé ». Par l'exemple de la découverte de Copernic — dont l'influence ne s'exerce que quatre générations plus tard — Ortega rend patente la différence essentielle entre un changement d'horizon vital et toute innovation de caractère singulier.

On voit maintenant par ces prémisses qu'Ortega donne à l'Histoire une importance de premier ordre. Or, de cette Histoire, quelle est l'origine? « L'homme fait de l'Histoire parce qu'en face du futur, qu'il n'a pas en main, il se trouve avec la seule chose qu'il détienne, qu'il possède, c'est-à-dire son passé. Nous vivons en effet, originairement, lancés vers le futur; mais le futur est par essence problématique : c'est ce qui n'est point. Pour nous orienter dans ce futur, nous n'avons qu'une ressource : explorer le passé, sa figure étant immuable et fixe. » Le passé, « c'est la nacelle où monte l'homme, en route pour le mobile avenir ».

Suivant Ortega, l'Histoire est la succession des formes de la vie humaine qui a été. L'Histoire est système — un système linéaire tendu dans le temps (1). En sortant l'une de l'autre, les formes de la vie humaine intègrent la mélodie du destin humain universel. C'est pourquoi l'Histoire — bien que les dernières générations n'y aient point cru — est une science supérieure, la science de la réalité fondamentale; elle, et non pas la Physique. Il est impossible de comprendre une époque à la rigueur si l'on n'a pas compris les autres. De ce point de vue, l'Histoire, pour Ortega, est un enthousiaste essai de résurrection; une guerre illustre contre la mort; la tâche de reporter à sa

(1) Voir *Historia como sistema*, Sté. éd. « Revista de Occidente », Madrid, 1942.

source vitale toute donnée sur le passé, jusqu'à convertir le prétérit de l'homme en un immense présent virtuel. Quelque chose du passé une fois vraiment compris, c'est, de ricochet, quelque chose du présent et de l'avenir qui s'éclaire.

En accord avec la théorie des croyances, ce que l'Histoire doit avant tout vérifier de l'homme ou d'une époque, c'est leur système de croyances. L'Histoire se mue ainsi en connaissance des profondeurs. Cette conception impose de créer de nouvelles méthodes et une technique nouvelle.

De nos jours, l'homme moyen, dans son ignorance de l'Histoire, est un peu comme un primitif; de là qu'en sa vieille âme surcivilisée, soudain montent, inattendus, des modes de sauvagerie et de barbarie. Ortega a souvent fait remarquer que le type d'homme qui au XVIIe ou au XVIIIe siècle correspond à l'homme moyen de notre temps sait bien plus d'Histoire que lui. Notre homme moyen à nous est nul en Histoire; et c'est l'une des causes de la grave désorientation dont il pâtit personnellement.

* * *

Pourvus ainsi de tous les concepts basiques, entrons dans le thème des « Crises ».

Ortega tient la crise historique pour une catégorie de l'Histoire, une forme fondamentale que la structure de la vie humaine peut prendre. Le concept « Crise » se réfère d'une façon concrète à ce que la vie historique a de changeant. Une crise est un changement historique particulier. Qu'a-t-elle de spécial? Ceci : c'est normal qu'à la figure du monde en vigueur dans une génération en succède une autre un peu différente; qu'au système de convictions d'hier succède celui de demain, et cela continûment, sans saut, la principale armature du monde conservant toute sa force à travers le changement. « Eh bien », dit Ortega, « il y a crise historique quand le changement

de monde advenu consiste en ce qu'au monde ou système de convictions de la génération antérieure succède un état vital où l'homme est démuni de ces convictions, donc sans monde. L'homme ne sait de nouveau que faire, ne sait vraiment que penser du monde. C'est pourquoi le changement croît en crise et prend caractère de catastrophe... » « C'est un changement qui commence par être négativo-critique. On ne sait de nouveau plus que penser : on sait seulement, ou l'on croit savoir, que les idées et les normes traditionnelles sont fausses, inacceptables. On se sent un profond mépris pour tout ou presque tout ce à quoi l'on croyait hier; la vérité toutefois, c'est que l'on n'a pas encore de nouvelles croyances positives par quoi remplacer les traditionnelles. » Le plan qui lui permettait d'aller avec quelque sécurité lui manquant, « l'homme se sent de nouveau éperdu, effaré, sans orientation ». Il essaye d'un côté, d'un autre; il se feint à soi-même d'être convaincu de ceci, puis de cela.

Ortega relève qu'en temps de crise les positions fausses simulées sont fréquentes. La vie comme crise enfin, c'est pour l'homme — situation terrible — de se trouver dans des convictions négatives, ce qui lui interdit d'enchâsser sa vie dans un destin clair. D'autres phénomènes caractérisent ces périodes-là. Prêcher des choses raisonnables en temps de crise, par exemple, c'est vouloir perdre la partie. Saint Paul, en des jours singulièrement critiques, prêche et préconise l'idée chrétienne, précisément parce qu'elle a tout l'air d'une folie et de l'absurde. Et c'est que toute crise débute par le renoncement cynique à avoir raison. Ortega a dit autrement : toute crise commence par une étape de cynisme; et la première qu'ait connue l'Occident, celle de l'histoire gréco-romaine, a précisément commencé par l'invention et la propagation du cynisme.

Et maintenant, quelle est la cause des crises historiques? Pour quel motif cesse-t-on de croire au système

du monde auquel on croyait jusqu'alors? Tout le reste, remarque Ortega justement, est secondaire en comparaison de cette question très aiguë. Et il ajoute : l'homme primitif, perdu dans son âpre circonstance élémentaire, réagit en créant un répertoire d'attitudes qui lui représentent la solution des problèmes qu'offre cette circonstance : ce répertoire de solutions, c'est la culture. Reçue par les générations subséquentes, cette attitude se complique peu à peu et perd son authenticité. L'homme alors s'égare de nouveau, se démoralise, mais cette fois dans l'excessive végétation de sa propre culture : les notions sur les choses et les normes de conduite débordent la capacité intellectuelle et morale de l'homme et perdent leur évidence aux yeux des hommes qui ont à en user; la culture supérieure est mécaniquement injectée dans les masses, qui en restent falsifiées. C'est le phénomène de la socialisation. Les crises historiques se produisent toutes au moment où s'ouvre une ère d'uniformisme, ère où l'aliénation ou altération de l'homme s'élève au plus haut. En d'autres termes, asphyxié par la surabondance, l'homme, pour se sauver, taille dans l'excessive fronde culturelle, se mettant à nu et sentant la nostalgie de la simplicité primitive. « L'homme des civilisations extrêmes, désespéré, en appelle au sauvage qu'il se soupçonne de porter en soi-même. Et notre sauvage intérieur accourt toujours à l'appel. » « L'asphyxie culturelle provoque la rébellion, et la rébellion, toute rébellion, débute par le sauvagisme. »

Peut-être cette explication ne suffira-t-elle pas à convaincre entièrement.

C'est un fait, certainement, qu'à certaines périodes l'homme se trouve dans la nécessité de secouer de lui sa propre culture : phénomène sans doute étrange qui se reproduit tout au long du processus historique européen le mieux connu. Si nous appliquons à ce fait les concepts ci-devant exposés de la pensée d'Ortega sur la vie et sur

l'Histoire, nous devrons déduire que le phénomène provient d'une mutation dans les nécessités vitales de l'homme: à nécessités nouvelles, nouvelles idées. Mais pour quelle raison ses nécessités vitales ont-elles changé? Est-ce, demandera quelque ironique, parce qu'ont changé ses idées? Évidemment, il faut creuser la question. Il est seulement clair que le phénomène n'a pas encore été étudié. Peut-être le secret se trouve-t-il en quelque dégradation que les idées subiraient dans leur vertu et leur puissance jusqu'à en devenir inopérantes, insipides et stériles. Non qu'elles aient été combattues du dehors ni qu'on en ait même démontré l'inanité, mais par la seule perte de leur efficacité et de leur vitalité.

En tout cas et en conclusion, ce qu'on appelle crise, ce n'est, d'après Ortega, que la transition de l'homme ayant vécu attaché et appuyé à de certaines choses pour s'aller prendre et appuyer à d'autres. La transition consiste donc en deux rudes opérations : l'une où il se déprend de la mamelle qui lui donnait la vie et l'autre où il dispose son esprit à se saisir d'un nouveau pis, c'est-à-dire à se faire une autre perspective vitale. Car l'existence humaine a le vide en horreur. « Autour de cet état de négation effectif, de ce défaut de convictions, fermentent d'obscurs germes de tendances positives. Il y a plus : pour que l'homme cesse de croire à de certaines choses, il faut qu'en lui la foi confuse en d'autres déjà germe. » Cette nouvelle foi sourd parfois à la surface négative qu'est la vie de l'homme en crise et lui donne de subites allégresses et des enthousiasmes instables... « Ces enthousiasmes commencent à se stabiliser bientôt dans quelque dimension de la vie, pendant que les autres continuent d'être dans l'ombre de l'amertume et de la résignation. » Ortega insinue ainsi une explication de la fabuleuse allégresse des hommes de la Renaissance : cette « dimension de la vie où commence à se stabiliser la nouvelle foi, c'est proprement l'art ».

On finit, la crise surmontée, par entrer dans une « époque classique»; disons plus, les « siècles d'or » sortent des crises.

« Époque classique », « siècle d'or », ce sont, pour Ortega, les noms — un peu gauches — de la catégorie historique opposée à la crise. L'homme, à l'époque classique, au « siècle d'or », croit savoir à quoi s'en tenir touchant sa circonstance : il a un système de convictions fermes et, devant lui, un monde transparent. Et ce monde contient peu de problèmes à résoudre. Cela ne signifie pas qu'il ait résolu tout ce qui pour nous est problème; non, mais il a résolu la plupart des siens et les plus graves. Ortega en dit autant des solutions. Elles sont solutions pour l'homme de cette époque et de ce siècle. Le classique est donc cette parfaite équation où l'homme aboutit avec sa circonstance en ces temps-là. Et le classique, conséquemment, n'est classique, c'est-à-dire parfait, que pour lui-même. D'où « vouloir qu'une autre époque vive des classiques, c'est l'inviter à sa falsification intime »; « ce qui paraît profitable et exemplaire dans le classique, ce n'est pas le contenu de ses idées en particulier, mais l'équation entre ses idées et sa vie ».

***

De quels exemples tirés de l'Histoire, Ortega soutient-il sa thèse? Mais ici le doute nous prend, et voici une anecdote pour l'illustrer. C'était à Majorque; le peintre B. accumulait sur sa toile la pâte dans l'espoir d'exprimer ainsi la splendeur du paysage de l'île; et, derrière lui, un paysan le regardait faire sans souffler mot. Surpris de la patience du curieux, le peintre finit par lui demander ce qu'il pensait du tableau. « Voici bien une demi-heure que j'ai les yeux sur vos mains, répondit-il, et je ne sais pas encore si vous prenez de vos peintures ici pour les mettre là, ou au contraire ». Et il avait désigné tour à tour la palette et la toile. Eh bien, c'est cela aussi qui nous

arrive : nous ne savons pas nous non plus si c'est sa théorie qu'Ortega applique à l'Histoire, ou le contraire. Il est possible qu'il y ait ici un fécond interchange.

Ortega arrête son attention sur la série : chute du monde antique — existence médiévale — Renaissance — temps modernes; et il note qu'il ne s'agit point là d'une simple succession, mais qu'en elle chaque stade sort du précédent. Que relève-t-il en chacun d'eux?

Selon lui, le premier siècle avant J.-C. porte dans l'Histoire méditerranéenne les traits caractéristiques du début de toute crise historique. Les cultures se mêlent les unes aux autres et en même temps se vulgarisent. L'intellectualisme grec pénètre le volontarisme romain, le dissout. Les religions orientales, qui depuis des siècles pressent la périphérie de la civilisation méditerranéenne, inondent les cuvettes de l'âme occidentale; peuples, cultures nivellent leurs différences. Des Gaules à la Mésopotamie la vie tend à l'uniformité. L'homme commence alors à se désespérer — désespoir dont, répondant d'avance aux objections, Ortega dit qu'il a ses étapes, des hauts et des bas; l'homme se maintient ferme derrière ses désespérances, et paraît, jusqu'à l'heureuse époque des Antonins, — ère espagnole —, les avoir surmontées. Première en date dans le monde antique, une propagande sur les masses comme telles se manifeste. Aux propagandistes démagogiques, aux philosophes cyniques ou semi-stoïques se joindront, deux siècles plus tard, les prosélytes chrétiens. Un même radicalisme inspire tous leurs discours; tous s'élèvent contre la richesse des riches, contre l'orgueil des grands; marchent contre les savants, contre la culture non constituée... Si la richesse ne fait pas le bonheur, la pauvreté le fera; si les connaissances ne résolvent pas tout, eh bien, le vrai savoir, ce sera l'ignorance. « Si les hommes n'ont pas réussi, recourons aux femmes, et il est de fait que l'intervention de la femme dans la vie politique ou intellectuelle, religieuse s'entend, est proche. »

Cette facile dialectique dispose les âmes à admettre la grande et authentique innovation du christianisme. L'essai de socialisation de l'homme que fut l'Empire romain ayant failli, l'homme voit de nouveau dans sa vie individuelle l'intransmissible problème de son propre destin. Le désespoir le porte dans une première étape à l'exaspération. Puis, rapaisé, il reconnaît qu'il n'est pas d'espérance et découvre ainsi sa nullité essentielle. Et « c'est là précisément le salut suivant le christianisme ».

D'autre part, au moment où tomba le monde antique, l'excès de sursaut qui mène à la barbarie parut gravement; cette féroce crise-là n'a pas consisté dans l'irruption des barbares sur la culture : ce sont au contraire les gens cultivés qui se muèrent en barbares. « Il fallut neuf autres siècles — du IIIe au XIIe — pour que l'homme réussît à réorganiser son contour de façon qu'il lui fût de nouveau possible de s'en désintéresser et d'entrer en soi. »

*
* *

Le christianisme a jailli de la sorte génialement d'une époque où les hommes — l'ancien monde — avaient eu le sentiment de leur propre et fatal échec. L'homme s'est reconnu valeur négative : il n'est rien, ou un rien vivant. Il va seul, avec ses propres moyens, à la dérive et au désespoir. Seul un secours transcendant peut le sauver. « L'homme alors — chose admirable, émouvante, exemplaire — coulant dans son intime et propre océan de nullité, s'accroche farouchement à la planche flottante qui est Dieu. » En d'autres mots, l'homme a découvert que sa réalité et sa vérité ne sont point en lui, mais hors de sa nature; que l'affaire la plus importante pour lui, sa vie, n'est pas affaire de nature et que ce qui lui paraissait irréel, notre préoccupation de l'absolu ou de Dieu, c'est cela la réalité vraie. L'homme fut durant maints siècles, « d'une façon collective, dans cette croyance, et sa manière

de vivre prit l'apparence d'une tâche surnaturelle ».

Le XIIIe siècle fut le siècle classique du moyen âge — l'ère d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. L'homme est alors comme installé « dans un monde calfaté contre d'insolubles, de tragiques problèmes. L'homme, dans ce monde, sait à quoi s'en tenir touchant ce qui l'entoure et touchant lui-même. Pour se défendre de toutes les inquiétudes de l'homme contemporain, il s'est fait un répertoire d'idées claires, répertoire peu compliqué, mais suffisant ». Le système de croyances du moyenageux a été en effet l'un des plus fermes qu'ait eus le passé visible; celui des peuplades primitives lui est seul comparable.

A cette heure classique du XIIIe siècle, l'armature de la vie a consisté dans l'articulation du penser grec et de l'inspiration chrétienne. Ortega, ainsi, est mené à une intéressante digression sur la philosophie chrétienne. Contact pris avec la civilisation arabe, les croisés se retirèrent sur leurs glèbes occidentales en y emportant le limon de la science arabo-hellénique, et « dans la vie médiévale se mit de nouveau à couler l'inquiétante source d'Aristote : la science comme telle, la raison pure et toute crue, la chose autre que la foi religieuse ». Face au dilemme : anéantir l'ennemi ou l'avaler, le christianisme décide d'intégrer la foi à la science aristotélique. C'est la deuxième hellénisation de l'esprit chrétien. Pour Ortega, « sans les Croisades, sans Aristote, peut-être une philosophie rigoureusement chrétienne eût-elle commencé dès le XIIIe siècle à prendre forme et vigueur ». La déformation de l'aristotélisme, voilà, dit ironiquement Ortega, ce que M. Gilson appelle précisément « philosophie chrétienne ».

Mais « l'homme du moyen âge est le prisonnier d'un monde paralytique, sans dimension de futur. Il est en lui maintes choses distinctes, mais n'y sont que celles qui y sont. L'innovation est impossible ». « Il en arrive à donner

caractère de réalité absolue à tout, inclus les moindres détails. On pense en formule, en adage, en emblème. » Ortega montre ailleurs que la complication de la culture est « une des causes principales de la crise subie par l'extrême moyen âge : le savoir se donne sous une forme si enchevêtrée, si surchargée de distinctions, classifications, argumentations, qu'il n'est moyen dans un bois si serré de découvrir le répertoire d'idées claires et simples qui dirigent vraiment l'homme dans son existence ».

Cette foi du moyen âge se dissipa. Nous l'avons déjà dit : le pourquoi de ces sortes d'évaporations reste mystérieux. Le défaut d'étude sur le cas médiéval révélerait, selon Ortega, jusqu'à quel point ce que l'on appelle « science historique » a été jusqu'à présent effort naïf. « Car c'est là l'événement le plus grave du passé de l'Occident et sa considération la plus importante pour le futur. Et s'il en est ainsi, ce n'est pas parce que le contenu de cette foi était le christianisme : car, remarque Ortega, réduire au christianisme la foi du moyen âge est une méprise; la foi du moyen âge a de nombreuses dimensions; c'est tout un système dans lequel on croyait indivisément. En Grèce, le platonisme et l'aristotélisme n'ont jamais été objet de foi; mais au moyen âge ils entrent dans les âmes en même temps que les croyances religieuses. Ces philosophies sont l'une et l'autre une interprétation du monde, et elles font de ce monde une pluralité de réalités immobiles. Pluralité et invariabilité sont les deux traits décisifs de l'univers médiéval.

*
* *

Ortega dit de la Renaissance qu'elle est un temps de crise lente, très lente; et, d'autres fois, qu'elle est le moment central de cette crise, moment intercalé entre la vie du moyen âge — chrétienne et gothique — et la vie moderne — naturaliste et baroque —. La Renaissance se trouve entre

Dante (1300), qui représente l'homme encore pleinement installé dans le système des croyances médiévales — christianisme et scolasticisme —, et 1630 où Descartes va réinstaller l'humanité occidentale dans sa nouvelle demeure, la « modernité ». La Renaissance est donc d'abord l'effort pour se déprendre de la culture traditionnelle formée durant le moyen âge.

Un grand pas s'opère au cours de cette période dans l'abandon de la conception théocentriste et surnaturaliste. La réaffirmation humaine, l'exaltation de l'homme et de l'intramonde commencent, c'est-à-dire, de ce *monde-ci* en face ou à côté de *l'autre*. Et cet homme, ce monde qui commencent à être affirmés sont « nature ». On va découvrir dans l'homme une série de dons et de facultés qu'il possède *a nativitate*. Ces dons se résument dans la raison, instrument supposé prêt et suffisant en tout être humain. Les formes traditionnelles, c'est-à-dire historiques, de la culture vont s'éliminant. « Le retour à la nature » s'apprête; c'est le début de l'idée d'une « religion naturelle », d'une « morale naturelle », d'un « droit naturel » et d'une « science naturelle ». L'homme se suffit à soi-même. Dieu est inutile. L'homme, en somme, passe d'être dans la croyance que Dieu est la vérité, à être dans la croyance que la vérité est la science. Enfin, cette saison de crise d'où a surgi la modernité a pour nous, suivant Ortega, cet intérêt très singulier qu'elle a été une saison de crise comme la nôtre.

Comment se produit la crise ? Le système des croyances médiévales est entré dans une voie qui aboutira à leur volatilisation « en tant que foi plénière et collective ». Si l'on sait, note Ortega, ce que représente pour la vie humaine une foi solide et, en même temps, riche en contenu, il n'est pas de fait plus dramatique que sa volatilisation. Qu'est-il arrivé pour que ce magnifique système de croyances s'évaporât ? L'homme s'asphyxiait une fois de plus dans l'excès de sa propre richesse créa-

trice. Les générations depuis 1400 — et auparavant en Italie — ont le sentiment que le monde marche vers son terme. Pétrarque même est convaincu que le monde agonise. Or, dans cette culture sans avenir, on continue à croire que l'on a désormais toute l'Histoire dans le dos. Et Ortega explique par là l'intime mouvement que suscite le désir de renaître, de chercher le nouveau contact avec soi-même. Que peuvent faire les meilleurs hommes en pareille situation? Ils ont à leur dos un christianisme inerte, sans foi vive, et en face, la falaise d'un monde intransformable. Si la transformation ni l'innovation ne sont possibles, le seul changement qui se puisse faire, c'est d'aller en arrière, de s'en retourner aux formes primaires et pures de la religion, du savoir, de la poésie — aux évangiles, à la science classique, aux poètes romains. La solution, ce sera la réformation, et la rénovation, la *restitutio*, la Renaissance.

Ainsi, donc, « Humanisme, Renaissance et Réforme ont été des mouvements en arrière », et, concrètement, la Renaissance une étape de pur pressentiment et de confusion. Renaissance, selon Ortega, est un nom qui désoriente et il demande qu'on redéfinisse cette fameuse Renaissance et l'évalue de nouveau. La vérité, suivant Ortega, c'est que l'homme ne renaît qu'avec Galilée et Descartes; tout ce qui précède n'est que *pálpito* et espoir que l'homme va renaître. Avec l'authentique renaissance de Galilée et de Descartes, on renaît avant tout à la clarté; le temps officiellement appelé Renaissance fut, au contraire, suivant Ortega, une époque de formidable confusionnisme. Car la confusion est annexe à tout temps de crise. Entre 1350 et 1550, les générations européennes paraissent donc vivre « en pure perte ». On n'aboutit à rien de ferme et de positif; mais, au cours de ces deux siècles, les ciments fonciers de l'esprit occidental se polarisent progressivement, rendant possible la nouvelle construction. Quand, vers 1560, sous Galilée, Kepler et Bacon, ce labeur souterrain

se sera terminé, l'Histoire prendra décidément une nouvelle droite, s'avancera jour par jour sans perte et l'on pourra dire vers 1650, quand meurt Descartes, que l'édifice de culture selon le nouveau *mode* est fait.

Dans cette crise moins profonde que celle du monde antique, on relève les traits propres à toutes crises : des phénomènes démagogiques se manifestent, et des ironies contre la culture : les simples et les laïcs de la *devotio moderna*, la *docte ignorance* de Cusano, puis l'*Éloge de la Folie*, d'Érasme et, dernier résidu, au XVIe siècle, la *lode de l'asino*, de Bruno. Le symptôme de rebarbarisation ne manque pas, lui non plus. César Borgia fut le prototype du nouveau barbare qui fleurit soudain au milieu d'une vieille culture. Il est l'homme d'action — albatros de la tempête proche — qui surgit à l'horizon dans l'aube de toute crise. Le stoïcisme, enfin, donne son rejet : dernier essai pour restaurer en l'homme la confiance en la nature. Montaigne, Bruno sont des stoïques.

J. ESTELRICH.

(à suivre.)

L'ANGUILLE DES MOTS (1)

(*Fragment*).

« L'instinct est un cycle fermé. »
(ANGUILLE DES MERS).

L'homme aux yeux peuplés, l'homme sait
Assouplir le cycle à souhait.
Une âme agile l'oriente
Vers la Grand'Cause illuminante :
Dieu est le tout, Dieu est le centre
En Dieu d'abord il se concentre.

Mais Dieu qui fusela l'Anguille
Pour être sa véloce fille
Permit aussi que le poète
Mimant une Anguille imparfaite
Par le mystère humain des Mots
Semblât moins une créature
Soumise aux lois de la pâture
Obtuse d'esprits animaux
Qu'un fils qui retrouve du Père
Le rituel héréditaire.

(1) Ce poème, écrit durant le mois de mars 1942, fait suite au poème « L'Anguille des Mers », écrit en 1924 et publié dans le recueil d'épopées didactiques, paru chez Fourcade sous le titre de : *Jeux Cosmiques*.

Vous fûtes créés mots mimeurs
Pour tenter par votre magie
Quelque vif décalque de vie
Et transposer en double ardeur
Musicante l'être et l'action
Mariant en votre matière
— La dense syllabe unitaire —
Les Voyelles substantielles
Aux Consonnes de motion.

Pour dire l'Être, âme des êtres
Et âmette des choses
Puis l'infini de Dieu inexplicable Cause
Le langage a élu des Voix
Sept frêles voix musiciennes
Capables de chanter, des Règnes
Le catalogue prodigieux
Mais aussi la note profonde
Des passions lave du monde.

a, *bouche étonnée*
Large portail du pâtre ouvert aux caravanes
A l'ache des gagnages, au buvard du brouillard :
a, *Glas de marbre de la chute des graves*
Cataracte des avatars
De l'insécable atome au plastique plasma
Nuage au pays des Bataves
Razzia par les mâles des montagnes
Parfois camarades écarlates
Mais calme des dieux fatals
Alabama.

Sommet nébuleux, séraphique extase
(L'animale mâchoire fait un effort aux cieux)
Chant bienheureux des sphères
Poudre d'azur sur les architectures de la terre :

e, ange bleu qu'enrobe la flamme.
Le murmure des muettes amenuise une abeille
Une âme, une ombre, une omble
Soupir et soupçon d'aile.
Finale amoureuse et craintive de Dieu.

Ondées géminées
Buées et rosées
Pluie de graminées
Vous ont emperlées
O mes Galatées !
Au creux des numphées
Soupirs étouffés : é.

La Belle et la Bête
L'épais et l'épaisse
Le frêle et le frais
Promesse et prouesse
De l'è, Malabaraise !

Dents filtrant un filet de bruit
Voix intérieure qui dit sa nuit
i, alibi de colibris
Dans les Louisianes humides.
Jaillis terrienne tige
Hors les vases unis des mers incorruptibles
Ile !
Dessine les Aricie, les Bérénice, les Virginie
Leurs rires liquides de jeunes filles
Leur flexible langueur d'élégie.

Rondeur de la bouche et de l'o
Volute, anneau, boucle, couronne
Ovale vivant du visage
Invocation aux héros et aux dieux.
Ode colonne de paroles

Ove volume laiteux qui gonfle la déesse
Et la mortelle de sa blanche promesse.
O pavots, ô brûlots, ô sanglots !

Double tube de flûte aux bouches des bergers
*(Leurs jambes versent l'*u *qu'offrent leurs bras levés)*
u, *le plus nu des clairs de lune*
Sa brutale froidure illumine Ulalume.
u, *sifflet des gabiers dans les dunes d'azur.*
Les vents aux voix sans lèvres par myriades les huent
Ainsi qu'aux temps confus de Tohu, de Bohu.

* * *

Le peintre éblouissant aux godets de lumière
Où le prisme solaire verse les sept couleurs
Sait aussi dispenser les tons d'un arc-en-terre
Basses profondes près des ténors de l'arc-en-fleur.
De même le poète, près des Voyelles pures
Sorties de la mandore moelleuse du palais
Emet quatre Voyelles à nasale figure
Timbres sourds se mêlant à leurs frères de lait.

an

L'enfant blanc, l'enfant de céans
Par l'œil est enfant d'océan.
Au paradis de saint Brendan
L'iceberg dérive diamant.

in

Il vint en vain jusqu'aux confins
De pins et de térébinthes
Quérir l'insecte smaragdin
Dont le pourpoint n'est qu'une feinte
Pour échapper aux spadassins.

un

Pour chacun des tribuns à jeun
Pile l'alun et le nerprun,
Emprunte au soir ses parfums bruns
D'arbre, d'humus, de jour défunt.
Tribuns ne sont plus si communs.

on

Quand Fanchon, Suzon, Madelon
Avec Florimonde la blonde
Toutes quatre allaient au sermon,
Autour de leurs cols de colombes
Et de leurs cuisses, violons
Venait rôder maint soutanon...

La Diphtongue est la couvaison
De deux Voyelles tourterelles
Sous une même paire d'ailes :
Lueur, sueur froide des pieuvres
Lianes, lieux diurnes des lions
Nuit hier encore sombre sciure !

*
* *

Vers les Voyelles de dentelles
Demoiselles musiciennes
De toutes parts s'agite et sonne
Le seizain bruyant des Consonnes.

Les Vibrantes *agitent l'air*
De leur double hélice motrice :
L'r, le rude roi des terres
Au bouquet de rose et de rue
Malgré ses roucoulants ramiers
Est le chien enragé des routes

Mais l, *la liquide pure*
Grâce de bulle, de lude, d'aile
Sait nous transporter au ciel
Elle, tulle, libellule...

Les Chuintantes *sont les chouettes*
De la palatale voûte :
Chuchotements chers aux amants
Jet d'eau des j..., qui gicle et jase.
Jaillis jubilation juteuse de juillet.

Les Labiales *sont baisers :*
Bulles, béatrices, baumes
Et colombes borromées
Mais aussi pestilence, pic, priape, poison.
Faut-il vous secourir, colombes poignardées ?

Les Dentales *dures et douces*
Sont terreur ou sont merveille
Dieux, déesses, damoiselles
Divinations de Dodone
Ou satyres, tyrans, Teurs.
Tue, soldat, le Teutatès !

Gueuses, les Gutturales *cassent*
Le kiosque aux mille glaces
Où le gong sonne profond.

Des Nasales *évite le non !*
La noire nénie, la nasarde.
*Aime la majesté de l'*M
Aux maternelles mamelles
La motte d'émeraude et la mauve de mer.

Les Fricatives *ou frotteuses*
Soufflent sur le fétu, l'effluve, le flot, le feu
Sur la fuite du fleuve et la fable friable.

Ouvrent la volupté des v...
Volants de velours vert sur la jupe envolée
Va-et-vient des vaisseaux qui valsent sur les vagues.

Ouïs susurrer les Sifflantes
Aves leurs assassins, leurs sorgues, leurs serpents
Mais aussi leur azur, suave zézaiement.
César, les Sibilantes franques te saluent !

***

Peinture ébauchée par le son
Unissant Voyelles chantantes
Dans la Syllabe bien gorgée
Aux mâles Consonnes mouvantes
L'Idée, ce siccatif divin
En Mot perpétrant son dessein
Te transcende.

*L'*être *et l'*acte *déjà infus en ton tissu*
Se partagent le Mot en maisons princières :
Nom *et* Verbe, *entourés de quelques serviteurs*
Se chargent d'incarner le chœur de l'univers.

Le Nom *est le saint Jean-Baptiste des personnes*
Gentilhomme de la lune ou le dernier des hommes :
Fraiseur, ornemaniste, nonne, faiseuse d'anges
Lys Gauty, Barbara-la-May et Jacques Blanche
(Madame Obscur, femme d'un céramiste).

Le Nom *est ce poète qui dénombre les Bêtes :*
Mante religieuse et papillon Priam
La guêpe cartonnière, l'oiseau paradisier
L'ossifrage géant, briseur d'os du rivage
Puma, méduse, hémione, delphinule, actinie
(La Demoiselle de Numidie est une grue).

Le *Nom est l'amoureux magasinier des Choses :*
La myrrhe, l'eau régale et l'écu à la rose
Le cordeau-à-dormir et la dame d'onze heure;
Vent de galerne, mer des Faluns, aiguade, ozone
Nouan-le-Fuselier, le Minervois, Épone
Rues Bois-le-Vent et de la Tombe-du-Soir.

Il a son musée des horreurs, ses apocopes :
Ciné, métro, radio; prof. de math., compo de géo;
Ses initiales en fil d'archal : ô Pécébé !
Urs et Essennecéeffe, Uessa, Téesseffe;
Ses monstrueux accouplements à la Carrier
Où Michel-Ange-Auteuil *acceptent de mener*
A Richelieu-Drouot *et* Sèvres-Babylone.

*L'*Adjectif, *Nouvelles-Galeries,*
Tient camelote et qualité :
Herbe verte *et vin* herbé
Iles Sanguinaires *ou Faisan* vénéré
Peste écarlate, *pierre* hyaline, *poire* crassane
Jours Alcyoniens !
Et Verlaine ivre-folle *et Rimbaud* ivre-sage
— Très purs car rédimés par le Psalmiste.

Le Verbe *est moteur immobile*
Dans la phrase, durable stase.
Indicatif, supputateur, imperator
Il incarne l'action épaisse et nécessaire
Harnais de l'homme, malgré machine et animal :
— Va, travaille, dévore, bats-toi, aime. Témoigne.
Puisque l'être lui-même a son verbe pensif.

Ouïs parmi les temps, le passé poétique
Où la musique afflue ainsi qu'aux fils des harpes :
Nous voulûmes; vous fûtes; il vînt; vous convolâtes

Et bientôt nous nous regimbâmes
Avec l'automne, malgré la couleur des colchiques.

Le Verbe mue en trois Personnes :
Celle qui parle, l'inéluctable moi
Qui ne sait pas qu'il fait un avec nous;
Celle à qui sa parole et son geste s'adressent
Mettant debout le Dialogue-de-Théâtre;
Celle de qui l'on parle, et qui tient le destin
Sans doute dans sa main, et qui nous fait trembler
Masque dans la coulisse, ô troisième, Ananké !

Puis vient la menuaille du Discours :
*L'*Article, *pour le Nom petit groom et amour,*
Pronom, *la commode doublure.*
*L'*Adverbe *de service prend la température :*
Opinion, quantité, manière, circonstance.
La Conjonction *sert de tampon entre wagons*
Et la Préposition *en fléchette s'élance*
Dans toute utile direction...

PIERRE GUÉGUEN.

MYSTIQUE ET MÉTAPSYCHIQUE

Un jour de décembre 1847, Hugo, se souvenant de certaines critiques soulevées par *Notre-Dame de Paris*, déclarait, en guise de revanche, à l'un de ses confrères de l'Institut tout effarouché : « Savez-vous ? Depuis quelques temps, à son insu. l'Académie des Sciences, dans ses séances du samedi, ne fait autre chose que réhabiliter la magie. » Vers le même temps, Balzac, ce réaliste qui savait bien que tout le réel n'est pas plus réductible au petit cercle des choses visibles autour de nous que notre conscience ne l'est à l'écran limité sur lequel défilent en nous les idées claires, écrivait : « Aujourd'hui, tant de faits avérés, authentiques, sont issus des sciences occultes, qu'un jour ces sciences seront professées comme on professe la chimie et l'astronomie. » A près d'un siècle de distance, voici que ces affirmations de deux grands visionnaires se trouvent vérifiées. Des presciences anciennes ont été consacrées. Le mot même de sciences occultes ne vaut plus par aucun de ses sens possibles : ces sciences ne sont plus cachées, réservées à des initiés, mais elles sont publiquement enseignées; elles ne s'exercent plus sur des phénomènes secrets, mais sur des faits dont la cause demeure obscure sans l'être davantage que celle de l'attraction réciproque des masses. Toute négation *a priori* dans ce domaine est désormais irrecevable. L'homme vit au milieu de plusieurs univers enchevêtrés dont un seul est d'ordinaire

perçu par ses sens : ce serait d'un esprit antiscientifique qu'il niât ce qu'il ne perçoit pas. Il vit au milieu de forces qui le dépassent : ce serait d'une extrême vanité qu'il déclarât hors de la nature ce qui n'est que hors de sa portée.

Dans ces recherches toujours plus poussées concernant des facultés encore mystérieuses de l'âme humaine, les métapsychistes doivent diriger leur attention sur toutes les manifestations qui semblent s'apparenter, par leur activité, à celles qu'ils font profession d'élucider plus particulièrement. Parmi ces manifestations figurent au premier rang les phases qu'offre l'expérience mystique avec, au degré inférieur, des faits extraordinaires comme la lévitation, à un plus haut degré des extases productrices du don de prophétie, puis, dans sa plénitude, une saisie de Dieu, une connaissance relative de Dieu que ne peut réaliser l'intelligence pure. Il serait intéressant, dans ces conditions, de rapprocher les deux plans, mystique et métapsychique, de les superposer, pour ainsi dire, et de vérifier s'ils ne coïncident point, ne fût-ce que par quelques détails. Un tel essai peut paraître hasardeux. Aussi bien, en toute occurrence, en retirerions-nous sans doute quelque profit : n'est-il pas passionnant, en dehors de toute spéculation intellectuelle, de surprendre l'effort de l'âme, fût-il illusion, pour irradier au delà de la matière, d'admirer des psychologies magnifiquement particulières, et de voir des hommes, des femmes, brûlants d'une intense ferveur religieuse, possédés d'une étonnante fièvre d'action, ne pas accepter les conditions misérables où se débat notre race? L'histoire humaine s'appauvrirait singulièrement si elle ne comptait pas de tels défricheurs de routes, de tels pionniers de l'inconnu.

Il convient d'ailleurs de délimiter aussi exactement que possible le sujet d'une telle étude et de préciser tout d'abord qu'il n'est, bien entendu, nullement question de ramener le phénomène mystique à des manifestations métapsy-

chiques : Métapsychique et Mystique ont chacune leur domaine défini et l'on pourrait dire en usant d'une image hardie que la première, sous sa forme cryptesthésique que nous retenons ici, a pour but l'inépuisable panorama des événements, et la seconde, dans sa phase supérieure, le lieu des archétypes (1). Il s'agit simplement de les examiner dans leurs développements parallèles, de résumer, par exemple, une expérience mystique et de voir si quelques-uns de ses états ne correspondraient pas à ceux que nous révèle une expérience de cryptesthésie. L'âme, lorsqu'elle s'efforce de se dégager des sens, ne serait-elle pas amenée à user des mêmes méthodes, ne pourrait-elle point passer par des stades pareils de libération, qu'elle désirât simplement rejoindre des actes ignorés ou qu'elle voulût connaître, en Dieu, l'essence même des choses? Ne pourrions-nous surprendre — autant qu'il est possible de le faire et sur un plan certes plus vaste, plus émouvant, plus mystérieux, plus chargé aussi de richesses spirituelles que le plan qu'il est convenu d'appeler métapsychique — une activité de l'âme qui s'exercerait hors des cadres normaux où se trouve engagée notre existence habituelle, et qui se développerait sans le secours des sens ou, pour mieux dire, se développerait d'autant plus puissamment que le concours des sens deviendrait de plus en plus faible jusqu'à s'évanouir totalement? Si profonde que soit la différence qui sépare la métapsychique de la mystique, l'on peut se rendre compte, la question ainsi posée, des raisons qui incitent le chercheur qui s'occupe de l'une à ne pas se désintéresser de l'autre. Ne prouveraient-elles pas toutes deux, par un pareil synchronisme, que l'âme peut

(1) Je sens bien à quel point cette dernière expression prête à la critique, et de fait, c'est par l'amour que la plupart des mystiques s'élèvent jusqu'à Dieu; ils ne cherchent dans l'état théopathique que l'effusion divine. Mais je vais précisément évoquer saint Jean de la Croix, qui retrouvait en Dieu l'essence des choses — ce qu'un philosophe exagérant son réalisme, au temps de la scolastique, aurait pu traduire sous cette forme.

travailler, peut agir en dehors de la matière et se mouvoir, fût-ce à de brefs instants, dans un monde où ni le temps ni l'espace ni peut-être le nombre n'exercent plus leur tyrannie fragmentaire et limitative?

En second lieu, nous laisserons de côté le problème de la transcendance des faits, la nature de cette réalité objective dont les mystiques portent témoignage. La légitimité de la mystique a été mise en doute. Nous devons, en effet, nous en remettre, en ce qui concerne la valeur des faits extraordinaires et purement personnels qui nous sont soumis, aux récits, aux descriptions, aux affirmations des seuls privilégiés qui nous en entretiennent. Nous possédons cependant de nombreux documents, souvent très riches en observations psychologiques, qui, provenant de sources différentes, s'accordent dans leurs principales lignes. Un certain nombre de mystiques nous ont ainsi légué de lucides analyses qui nous permettent de suivre avec quelque netteté le processus de leurs expériences, et la constatation des concordances que révèlent ces observations (1), qu'elles nous viennent de catholiques comme saint Jean de la Croix, de musulmans comme Ibn al'Arif, ou même, à quelques égards, d'un protestant comme Kirkegaard, nous laisse déceler, au delà des recherches expérimentales mais éparses du divin, un fonds général ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sorte de réalité métaphysique — le royaume infini de l'universel. Au soir d'une vie consacrée à une douloureuse évolution spirituelle, un homme que son positivisme un peu sec n'inclinait guère personnellement au mysticisme, Alfred Loisy, a rappelé que si le mysticisme n'avait d'autre objet que le néant il ne serait ni si vivace ni si fécond, mais qu'en fait il apparaissait comme le pressentiment que nous avons de l'esprit dans le monde. « Nous ne sommes pas, déclarait le vieil exégète, devant deux séries de phénomènes,

(1) Malgré des discordances finales d'interprétation sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

essentiellement indépendants, les phénomènes mystiques qui seraient rêveries pures et hallucinations plus ou moins morbides, les phénomènes rationnels qui seraient pure expérience et immuable vérité... Ainsi le mysticisme, à son plus haut degré, qui est aussi sa plus simple expression, n'est pas la vision sensible ni la révélation conceptuelle d'un au-delà abstrait, c'est le sentiment intuitif d'un au-delà présent, d'un infini où s'absorbe momentanément la conscience du moi, pour se retrouver ensuite agrandie, affermie, meilleure. » Il est prudent de s'en tenir, pour ce qui concerne nos recherches, à cette sobre définition qui a l'avantage de maintenir la réalité de la mystique sans la couler dans une forme purement confessionnelle.

Nous pouvons maintenant, ces réserves initiales assurées, aborder utilement l'examen d'une expérience mystique. Il est préférable, d'ailleurs, de ne pas chercher à établir le processus général des expériences de cet ordre, assez difficile à dégager de l'ensemble des renseignements fournis, mais, à la condition de le prendre parmi les plus grands, de choisir un mystique et de le suivre dans la voie de la contemplation. J'ai choisi un mystique espagnol. Pourquoi ? Parce que le mysticisme hispanique est pur d'alliage : nous aurons l'avantage de nous trouver en présence d'un mysticisme orthodoxe qui ne sombrera ni dans le panthéisme comme parfois le mysticisme germanique, ni dans le quiétisme comme parfois le mysticisme italien. Enfin, parmi ces mystiques espagnols, j'ai choisi Jean de la Croix. Pourquoi encore ? Parce que ce maître douloureux des joies a surtout évoqué des visions spirituelles, n'a guère écouté que des voix intérieures, s'est efforcé d'écarter, au cours de ses étapes ascensionnelles, ces apparitions de substance corporelle, ces accents venus de l'extérieur, à l'égard desquels subsiste toujours une présomption d'erreur; parce qu'il se révèle, de plus, un analyste méfiant, un historien retors d'états d'âme extrêmement délicats à définir, nous ayant laissé sur la

vie supérieure un admirable précis qui offre un caractère intellectuel d'une pureté assez rare; enfin, parce qu'il me permettra mieux qu'un autre de délaisser ce vocabulaire habituel aux mystiques qui, usant des formules commodes du Cantique des Cantiques comme d'un langage convenu, surprend désagréablement les lecteurs peu habitués aux transpositions du cœur et à la spiritualisation des images.

Jean de Yopez (1) naquit à Fontiberos, l'an 1542, en Espagne et dans la pauvreté. La vieille Castille offre un spectacle ascétique : un sentiment d'absolu s'élève de ce plateau harcelant le ciel. Il semble qu'ici les os mêmes du globe, jaunis et durs, affleurent le sol, en révèlent la plus profonde structure. Ce paysage modela cet enfant. La famille de Yopez appartenait à cette noblesse ruinée qui anime de sa fierté râpée et de ses haillons blasonnés tant de romans picaresques. Tout enfant, Jean rabota d'abord les planches chez un menuisier. Ayant accompagné à Medina del Campo sa mère devenue veuve, il fut remarqué par son maître qui, pour reconnaître son intelligence, lui ouvrit à titre d'étudiant un hôpital spécialisé dans le traitement des plaies hideuses. Fils de pauvres, consolateur de misérables, grandi sous une sinistre lumière, Jean de Yopez refusa tous les bénéfices ecclésiastiques et, rêvant d'une rigueur qui intégrât sa vie monastique dans un décor pareil à celui de son enfance, aride et nu mais brûlé de soleil, il songea vite à quitter l'Ordre des Carmes — alors mitigé et chaussé — auquel il s'était agrégé, pour suivre l'âpre règle de saint Bruno. Une rencontre changea tout.

(1) Les pages qui suivent ne peuvent donner de l'œuvre de saint Jean de la Croix qu'une vue simplifiée. Les lecteurs que cette question intéresserait pourraient utilement se reporter à l'ouvrage, fondamental en la matière, de M. Jean Baruzi : *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, ainsi que, dans un autre ordre d'idées, aux volumes du P. Garrigou-Lagrange : *Perfection chrétienne et Contemplation selon saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix*, et du P. Ludovic de Besse : *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix*.

Comme il suivait les cours de l'université de Salamanque, il dut gagner Avila. A cette époque, et dans le couvent de l'Incarnatión de cette ville, la carmélite Thérèse de Jésus qui, dévorée de ferveur, avait assez vite éprouvé parmi des moniales élégantes, endiamantées, fréquentant les salons, l'impression du vide, songeait à réformer son monastère. Malgré l'appui du vieil Antonio de Heredia elle y éprouvait quelques difficultés, lorsqu'elle apprit la présence du jeune carme dans la cité. Renseignée sur sa haute spiritualité, elle désira le voir.

Ce fut un grand jour dans l'histoire religieuse de l'Espagne, dans l'histoire de la chrétienté tout entière, que celui de la rencontre de Thérèse d'Avila et du moine qui allait devenir Jean de la Croix. C'était en septembre, dans le mois où, ayant lentement mûri, les fruits s'épanouissent. Ses études terminées, le carme voulant vivre la Réforme avant de la prêcher, se retira dans une masure de Duruello où Antonio de Heredia le rejoignit. Une pierre servait d'oreiller, sous une croix et près d'une tête de mort. Les deux premiers carmes de la Réforme y vécurent dans une perpétuelle oraison, et parfois, par les aubes d'hiver, des passants les retrouvaient agenouillés, couverts de neige, insensibles. Là peut-être commencèrent pour Jean de la Croix ces grandes étapes mystiques vers l'union divine, son entrée dans les Ténèbres auxiliatrices.

De ce jour commencèrent aussi les dures épreuves. La réforme carmélitaine s'étendait, des monastères se créaient, et les tenants de la règle relâchée s'irritaient. Sainte Thérèse, désignée pour réorganiser son ancien monastère, en franchit le seuil au milieu d'une véritable émeute de nonnes. Saint Jeàn de la Croix n'en soutint pas moins son effort, exigeant le retour de l'Ordre à la contemplation primitive. Mais dans la nuit du 3 au 4 décembre 1577, quelques carmes mitigés — et que serait-ce s'ils ne l'avaient pas été! —, escortés d'hommes armés, envahirent sa chambre, fouillèrent ses papiers, le hissèrent, les

yeux bandés, dans une voiture et l'emmenèrent à Tolède. Il fut enfermé dans une étroite geôle qu'éclairait une haute lucarne. Parfois on lui laissait quelque jaune suif pour lire son bréviaire. Parfois, au réfectoire, il devait se coucher à terre, près du broc d'eau et du morceau de pain, et les Pères, tout à tour, venaient lui donner la discipline, l'enveloppant d'objurgations, lui promettant un poste de prieur s'il se rechaussait. Les épaules ensanglantées mais les pieds nus, il regagnait l'ergastule pour y composer ces poèmes qui font de lui l'un des lyriques essentiels de l'Espagne.

Il est inutile de retracer ce martyre aux effusions indicibles. Tour à tour, après la prison, il connut des persécutions, des accalmies, l'inquiétante curiosité de l'Inquisition. Toujours il combattit, pour que la contemplation demeurât l'essence même de la vie carmélitaine. Toujours, aux pires heures, il demeura perdu dans l'oraison, enlevé par l'extase. Dans ce miroir brisé la Trinité rutilait encore. Il mourut, obsédé par les avanies du prieur auprès duquel, traqué par la maladie, il avait dû chercher un refuge. « J'ignore si j'ai bien agi, dit-il à ses derniers moments, mais je mets la main sur mon cœur et mon cœur est tranquille. J'interroge ma conscience et ma conscience est muette. J'ai commis bien des fautes, mais involontairement. » Échappant pour jamais au monde des sens, il achevait la montée de la montagne sainte, rejoignait, après l'union divine d'ici-bas, l'éternelle vision béatifique.

Ce contemplatif, un des plus grands, un des plus émouvants qui aient vécu, laissait quelques volumes composés en majeure partie à Grenade, dans une de ses rares haltes de paix, et qui constituent l'une des plus précieuses analyses des tentatives surnaturelles qui soient : *la Montée au Carmel, la Nuit obscure, la Vive Flamme* forment une suite de méditations lourdes d'ombre et de feu au cours desquelles il conseille les aspirants à la vie spirituelle, guide les initiés dans leur progression, dépeint enfin la

joie suprême de la connaissance infuse de Dieu, l'accès, dans le renoncement absolu et l'amour parfait, au triomphe de la vie théopathique.

Nous possédons le symbolique itinéraire que Jean de la Croix dessina pour préciser la difficile montée, avec ses aspérités et ses sentiers perdus. La gravure s'emplit d'une haute montagne aux sommets savamment étagés, offrant toute une hiérarchie de cimes. La route principale part de la plaine, droite au travers de terres dont des cartouches aux suscriptions brillantes nous révèlent les noms : Considération, Joies, Gloire, Honneurs, Liberté, mais elle déploie sur son propre ruban un seul mot sans cesse répété : *Nada* — Rien. Certes, d'autres chemins commodes et sinueux serpentent au flanc des premières collines, mais ils ne mènent qu'à de médiocres points de vue ou s'égarent au hasard des boqueteaux, et de minces banderoles nous renseignent sur leurs dangers : « Je n'ai pas monté la montagne, déclare l'une d'elles, pour m'être trompé de chemin. » Soudain, entre des bouquets d'arbres, la route médiane disparaît et une nouvelle indication nous renseigne : « Il n'y a point de chemin par ici parce qu'il n'y a point de joie pour le juste. » Là, où s'évanouit la règle commune, se dressent la Foi, l'Espérance et la Charité, les trois vertus qui doivent préparer l'union avec Dieu en produisant le vide et l'obscurité dans chacune des puissances qui leur correspondent — la Foi dans l'entendement en l'empêchant de se soumettre à la logique, en l'empêchant de comprendre; l'Espérance dans la mémoire en tournant tout effort mental vers l'avenir; la Charité dans la volonté en l'anéantissant pour lui substituer la volonté divine elle-même. On voit, par cette carte routière de la mystique, se préciser en quelque sorte dans ses linéaments le graphique de l'ascension de l'âme. L'homme doit prendre, pour aller à Dieu, le chemin rude et direct, et, brusquement, tout tracé humain disparu, s'en remettre à la puissance divine.

Cette montée au Carmel doit s'opérer par la nuit obscure. Le problème est de rendre possible l'union du fini et de l'infini, l'union de ce qui a une forme et de ce qui n'a pas de forme. Il est donc nécessaire que l'âme se débarrasse à la fois de ce qui l'emplit et de ce qui la limite. Nous comprenons dès lors pourquoi cette ascension, que l'on se plairait à considérer comme un voyage de lumière, ne peut s'accomplir que dans une ombre épaisse : d'une part, le dépouillement que l'âme doit réaliser, cette sorte de retour à la nudité première qui la séparent de tout ce que les sens lui apportaient familièrement de clair et d'animé, la plongent dans l'obscurité; et, d'autre part, son seul moyen d'union avec Dieu reste la Foi, qui est une nuit pour l'entendement. Enfin Dieu, infiniment parfait, lui demeure incompréhensible par cette perfection même tant qu'elle n'a pas franchi la mort, et ne peut encore lui apparaître dans sa suprême clarté. Cette méthode de néant est ainsi la seule qui puisse préparer l'être humain à l'état théopathique.

Deux contraires ne peuvent être contenus dans un même sujet et l'affection que l'on porte aux créatures étant en opposition avec l'amour qu'exige le Créateur, il convient que l'âme se dépouille de tout ce qui se trouve en elle d'étranger au divin. Rien dans les objets créés ni dans nos pensées ne pouvant servir à l'entendement des moyens propres à l'union divine, il convient que l'âme renonce à tout lien avec l'extérieur. Elle doit entrer dans une tranquillité immobile et supérieure, se reposer tout entière, en toute quiétude, dans la Foi. Elle doit entrer dans l'isolement et le silence. Que l'on n'imagine point, au surplus, que ce premier dépouillement soit tragique. L'heure n'est pas venue du crucifiement. Il y a au contraire, dans ce début d'expérience mystique, une joie secrète, un vert bouillonnement. Jean de la Croix a célébré au cours du poème dont il a tiré cette partie de ses méditations — car celles-ci apparaissent comme le com-

mentaire théologique d'une efflorescence lyrique — l'exaltation mystérieuse de l'âme à l'heure d'un tel départ :

Par une nuit profonde
Étant pleine d'angoisse et enflammée d'amour,
Oh ! L'heureux sort !
Je partis sans être vue
Tandis que ma demeure était déjà en paix.

J'étais dans les ténèbres et en sûreté
Quand je sortis déguisée par l'escalier secret,
Oh ! L'heureux sort !
J'étais dans les ténèbres et en cachette
Tandis que ma demeure était déjà en paix.

Considérée en elle-même, cette nuit première est double, nuit active et nuit passive. Il est nécessaire, en effet, que l'âme fasse un effort pour franchir les obstacles sensibles et intellectuels qui l'emprisonnent dans le monde du sentiment et des représentations, mais elle ne pourrait y parvenir par ses seules forces et son seul désir. Cette nuit doit donc être d'abord active, c'est-à-dire que l'âme doit, par sa propre volonté, tout éteindre en elle, y réaliser l'obscurité totale. Mais elle doit être également passive, c'est-à-dire que l'âme, pour parachever l'œuvre entreprise, doit recevoir avec empressement l'action purificatrice de Dieu. Considérée dans son développement, cette même nuit offre un triple aspect successif. L'ombre envahit d'abord les sens, et l'âme quitte le monde illuminé du sensible; ce premier degré peut être atteint assez facilement et les initiés y accèdent en assez grand nombre. L'ombre englobe ensuite l'esprit; toute discussion intellectuelle, toute méditation discursive disparaissent : ceux qui parviennent à ce stade sont déjà clairsemés. L'ombre, enfin, se trouve comme adoucie par un rayon, celui de la volonté et de l'union divines. Nous allons assister main-

tenant à ce lent et parfois douloureux déplacement de l'âme qui, se débarrassant de ses liens terrestres, s'élève jusqu'à Dieu pour se perdre en lui — tout au moins jusqu'à cette limite indistincte qu'elle ne peut dépasser qu'après la mort. Nous la suivrons dans son passage au travers de cette triple nuit que saint Jean de la Croix comparait lui-même au crépuscule qui estompe, efface insensiblement le décor matériel, puis à l'heure des ténèbres complètes, enfin à l'aube qui commence à dessiner des paysages de lumière avant la gloire du jour.

L'âme possède en principe quelques indices qui lui permettent de comprendre qu'elle se trouve au seuil du ravissement. Elle ne découvre plus de joies surnaturelles dans la méditation elle-même, elle ne distingue plus, dans des images ou dans des effusions, ses ordinaires sujets d'édification, elle n'éprouve plus aucun goût pour tout ce qui correspond aux sens, mais ressent un attrait profond de Dieu, le désir de s'élever vers lui dans la solitude et dans le silence, hors du monde. Souvent, d'ailleurs, ce sentiment de détachement général qui correspond à l'appel secret de Dieu s'empare brusquement de l'âme qui vaquait à ses occupations spirituelles familières et qui tout à coup se trouve comme immobilisée dans une sorte de paix adorante.

Cette première nuit que traversera l'âme est celle des sens. Elle représente l'étape initiale qui n'est d'ailleurs ni la plus terrible ni la plus redoutable. L'âme doit alors s'évertuer à ne pas reprendre son ancien penchant pour les choses sensibles, à écarter toute affection déréglée. « L'âme, écrit saint Jean de la Croix, qui est attachée à la beauté d'une créature quelconque est devant Dieu souverainement laide, et par conséquent cette âme laide ne pourra se transformer en la beauté, car la laideur n'atteint pas à la beauté. » Elle doit écarter tout ce qui, créé, lui arrive par les sens. Certes, l'essentiel n'est pas de supprimer complètement, tout d'abord, les puissances sen-

sibles, — car l'amour divin est encore mêlé d'angoisses et d'élans qui doivent nous permettre de les opposer aux angoisses et aux élans des amours terrestres —, mais de ne plus les considérer comme leur propre fin. Une insondable nuit submerge ainsi peu à peu l'univers. Ce monde, formé par Dieu, si merveilleusement modelé dans la matière, ces collines chantées par les prophètes, ces étoiles dont le psalmiste disait qu'elles célébraient la gloire du Seigneur, ces arbres que Jésus faisait fleurir dans ses paraboles, ce monde est-il donc si méprisable? Il semble l'être, mais seulement parce que nous en saisissons la seule apparence, parce que nous ne le voyons pas encore dans son Créateur, participant à l'infini, à la splendeur de la sagesse éternelle.

L'âme est entrée dans l'isolement, elle va pénétrer dans le silence. Le corps, les sens sont comme annihilés. La seconde nuit est celle de l'esprit. L'âme doit maintenant laisser son intelligence s'assoupir. Elle ne doit plus se fortifier dans la foi par des arguments, s'appuyer sur la méditation, s'éclairer par des syllogismes. Elle doit baigner dans une foi sans étais, simple et totale. Si Dieu répond à cette disposition de l'âme, il l'élève alors jusqu'à la perfection de l'amour. L'âme va pouvoir accéder enfin à la contemplation, à la connaissance infuse de Dieu. Mais l'accès à cette contemplation, mais l'acquisition de cette connaissance ne peuvent s'acquérir qu'à travers une épreuve, et les délices spirituelles ne s'atteignent point par un enchantement progressif et merveilleux. Cette rencontre du fini et de l'infini, ce dégagement de l'âme qui échappe à la matière, qui rompt des liens terrestres, ne vont pas sans torture morale ni sans souffrances physiques : les ténèbres et la douleur envahissent l'âme en même temps que le divin.

Jean de la Croix décrit avec émotion ces effrayantes épreuves au cours desquelles Dieu saisit la substance spirituelle de l'âme, l'absorbe dans une sorte d'insondable

obscurité, si bien qu'elle se sent fondre, anéantir dans une cruelle nuit et qu'elle s'épouvante à l'apparition de ses propres misères sinistrement surgies. Elle est séparée du monde, elle n'est pas encore unie à Dieu. Elle n'a plus d'appui qui la soutienne d'en bas et n'a pas encore d'aide qui l'attire d'en haut. Elle est comme perdue dans une solitude sans bornes, comme suspendue dans un abîme sans limites. Ce mélange d'angoisse et d'espoir est tel que le Père Ambroise de Jésus, bouleversé par une extase pendant qu'il prononçait un sermon, mourut en chaire. L'âme, qui n'est pas encore séparée du corps, souffre d'incertitudes, de sécheresse, se demande parfois si son salut même est assuré. Le corps, lui, qui n'est pas encore séparé de l'âme, participe aux souffrances de ce déchirement : il éprouve des faiblesses étranges, et tour à tour une terrifiante anesthésie ou de telles douleurs que l'on entend craquer ses os. Il y a là une période incertaine et tragique. « Il faut remarquer, écrit saint Jean de la Croix, que, comme c'est le même feu qui prépare le bois et qui achève de le changer, ainsi c'est la lumière divine qui dispose l'âme et qui la conduit à l'union. » Il faut remarquer en second lieu que, « comme le feu fait souffrir le bois à cause de ses dispositions contraires à l'activité du feu, de même ce feu divin fait souffrir l'âme à cause de ses imperfections opposées à l'impression de Dieu ». La désappropriation est ainsi extrêmement pénible. Mais peu à peu l'âme est dégagée du corps, qui demeure inerte là-bas, au loin. Maintenant, d'autres sensations apparaissent, qui viennent d'un monde inabordé. Une grande voix se fait entendre, multiple et souveraine, pareille à l'immense grondement des fleuves; une grande présence amicale se dessine et l'âme semble entrer dans les délices spirituelles. La seconde épreuve est finie, l'âme arrive à l'union transformante, va entrer dans l'état théopathique.

Peu nombreuses sont les âmes royales qui parviennent au sommet de la symbolique montagne où se sont évanouies

toutes les perceptions des sens et l'activité même de l'intelligence. L'âme, dépouillée de tout, se trouve maintenant devant Dieu. Jean de la Croix pourrait s'écrier ici, comme, au moment de mourir les pieds et les mains coupés, Al Hosayn Ibn Mansour, le mystique de l'Islam : « Ce que cherche l'extatique, c'est l'Unique, seul avec lui-même. »

L'âme éprouve d'abord la présence infinie de Dieu, avec toutes ses perfections. « La substance de Dieu touche à la substance de l'âme. » L'âme connaît l'immensité, l'incompréhensibilité de Dieu, certes non encore comme dans la vision béatifique, mais dans une sorte de demi-jour; c'est une union d'esprit à esprit, provoquée par le fait que les deux volontés, divine et humaine, se ressemblant, ne font plus qu'un, et que l'âme n'est plus ainsi qu'un seul esprit avec Dieu.

Cependant, maintenant mêlée à Dieu, elle participe à la connaissance divine et voici qu'elle retrouve en lui, par lui, le monde abandonné dès le seuil de l'expérience mystique, ou plutôt qu'elle découvre le monde véritable, celui dont nos sens ne nous transmettent ici-bas qu'une vision fragmentaire et superficielle. Elle ne voit plus les formes illusoires et passagères des choses, mais bien les essences elles-mêmes, réelles et perdurables, de ces choses : elle voit dans sa vérité la magnificence de la création. Elle n'est pas seulement unie à Dieu, elle est, en Dieu, unie au monde. Reconnaissant en elle-même les splendeurs qu'elle admirait d'abord en Dieu, elle comprend à ce signe que l'union est réalisée. Reconnaissant en Dieu et par Dieu en elle le monde, elle se réintègre dans cet univers dont les faux enchantements et les images obliques la détournaient auparavant de l'amour divin. Tout lui apparaît transformé et splendide. Une magie cosmique l'enveloppe ineffablement. Jean de la Croix déclare que l'âme, par l'Union avec Dieu, comprend que Dieu est toutes les choses en un être simple. Les choses et les êtres ne lui apparaissent plus comme des fragments séparés, individua-

lisés, de la matière, mais comme des aspects de Dieu. A ce spectacle que les lèvres humaines ne peuvent redire, l'âme se fortifie, s'ennoblit, se dilate. Elle est en Dieu, le monde est en elle. « O mon âme, s'écrie l'auteur de *la Vive Flamme*, les cieux sont à moi, la terre est à moi, à moi les nations. Qu'as-tu donc à demander et à chercher, ô mon âme? Tout cela n'est-il pas en toi et pour toi? » Sa gloire triomphale est telle qu'un frisson peut s'en communiquer au corps lointain, au corps abandonné qui sent soudain en lui comme un peu de la chaleur, comme un peu de la lumière de la transfiguration profonde qui l'attend lui-même dans le Paradis futur. L'âpre ascension du Carmel s'achève donc dans la lumière. L'âme a échappé au temps, à l'espace, au nombre. Elle est Dieu, elle est l'Univers. L'Amour a réalisé la Connaissance; dans un rayonnement prodigieux, l'Unité est atteinte.

Cette vue mystique de Jean de la Croix, qui pouvait légitimement dire : « Je suis monté plus haut que toute science », renferme ainsi tout le système de la connaissance et parvient, au delà des formes et des images, à la substance même des choses. Différente par sa méthode, par son allure subjective, elle est comparable, par sa grandeur, par son puissant effort pour dépasser le monde et l'embrasser ensuite tout entier d'un immense regard spirituel, au système métaphysique de Scot Erigène, au système scripturaire de Joachim de Flore.

Ayant ainsi brossé une esquisse de l'expérience de saint Jean de la Croix, ne serait-il pas possible d'y découvrir — en tenant compte des réserves indiquées plus haut — quelques concordances avec la thèse métapsychique de la cryptesthésie? A la réflexion, trois points au moins paraissent, dans les deux expériences, présenter quelque similitude, l'un qui touche à la méthode, l'autre qui rapproche certains résultats obtenus au début de ces expériences, le troisième qui se rapporte à certaines possibilités de connaissance.

Tout d'abord nous ne pouvons que remarquer la parité des méthodes employées pour mettre l'âme à même d'agir indépendamment du corps et de manifester son activité propre en dehors des sens et du contrôle des sens. Déjà, au IIe siècle, Apulée estimait que, pour entrer en communication avec l'univers immatériel, l'expérimentateur devait s'endormir à l'aide de parfums, d'incantations magiques et perdre ainsi le contact avec le monde extérieur, ses miroirs déformants et ses lumières fausses. Il n'est pas inutile de rappeler ici que certains mystiques orientaux ont jugé que l'âme peut, par l'amour de Dieu, arriver à la connaissance, et qu'elle doit, pour y parvenir, se dépouiller de tout ce qui est sensible comme de tout ce qui est intellectuel; de rappeler également que, dans l'Inde, les Yoghis procèdent à la mise en sommeil des sens, puis de l'intelligence. Or, au XXe siècle, Charles Richet parlait, lui aussi, du détachement de nos sens habituels qu'il estime indispensable à l'activité de ce sixième sens destiné à nous mettre en communication avec l'univers invisible. Certes, il n'y a similitude, dans certains de ces cas différents, qu'au début même de l'expérience. Mais pour que le mystique s'élève jusqu'à Dieu, pour que le sujet d'une expérience de cryptesthésie puisse atteindre le passé ou l'avenir, les mêmes conditions premières sont semblables et nécessaires. L'âme emploie, sous des formes diverses, contemplation ou automatisme, la même méthode d'isolement. Et cela est frappant.

Nous pouvons ensuite mettre en parallèle certains résultats obtenus par l'âme au seuil de cette libération qu'elle vient d'obtenir. L'âme, dans cette phase, reçoit en effet la vision du passé et de l'avenir. Les sens qui nous maintiennent avec exactitude et ténacité dans le présent et dans un lieu n'exerçant plus leurs fonctions limitatrices, elle peut voir se dérouler ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Apulée, avec l'affabulation propre à son siècle, montrait l'âme ascensionnant dans l'atmosphère hantée de

démons et, de là, embrassant à la fois tous les aspects du temps. Charles Richet — dessinant par une comparaison heureuse la ligne ténue qui sépare la monition de la prémonition — montre un observateur qui, placé sur une haute montagne, voit, grâce à ses lorgnettes, des malfaiteurs préparant un déraillement au sortir d'un tunnel et, plus loin, dans une gare, un voyageur qui va monter dans le premier wagon du convoi : s'il prend note de ces deux faits, puis oublie qu'il les a vus de ses propres yeux, cet observateur tiendra entre ses mains un remarquable exemple de prémonition. Ce sont là des images. Mais l'âme, à ce degré, entre en contact avec la durée : seulement le sujet d'une expérience de cryptesthésie s'y arrête, tandis que l'âme qui veut rejoindre Dieu le dépasse (1). A ce degré donc, si l'âme, mue par une force intérieure, a entrepris de s'élever jusqu'à l'état théopathique, elle peut acquérir, au cours de l'extase, des notions générales sur les événements et recevoir ainsi le don de prophétie. Si, douée de certaines qualités particulières, elle cherche seulement, en s'isolant du monde sensible, à connaître un fait passé ou futur, il s'agit de voyance. Dans les deux cas il y a perception, par l'âme séparée des sens, de faits disparus ou encore à naître, et la similitude, ici encore, est frappante.

Enfin l'âme libérée, qu'elle s'élève vers les régions mystiques ou qu'elle dirige son activité vers des recherches

(1) A titre de simple indication, il y a lieu de signaler ici qu'à ce même degré se manifesteraient des phénomènes physiques qui rentrent dans le domaine des faits soumis aux recherches de la métapsychique, tels que la lévitation. Les hagiographes nous rapportent, en effet, que l'on vit un jour saint Jean de la Croix et sainte Thérèse au parloir d'Avila, en extase de part et d'autre de la grille, et flottant à plusieurs pieds du carrelage. Les Yoghis, au début de leur entrée en transe, sentent la pesanteur de leur corps diminuer et parfois quittent le sol. Bien des phénomènes de cet ordre ont été catalogués, depuis le récit qui nous montre des sages hindous assis en demicercle dans l'espace et recevant Apollonius de Tyane, jusqu'aux faits enregistrés par W. Crook. De telles manifestations ne pourraient être aujourd'hui acceptées que sous un sérieux contrôle photographique.

que notre condition habituelle nous empêche logiquement de poursuivre, passe de l'habitat matériel et limité à un autre mode d'existence. Cet élargissement des possibilités spirituelles, qu'il soit dû à la mystique ou à la métapsychique, nous laisse ainsi entrevoir un monde où le temps et l'espace sont remplacés par la durée et par l'infini, où, dans des conditions rarement atteintes, l'âme se trouverait à même de saisir la succession entière des faits et l'essence des choses. Il y aurait peut-être, pour les métapsychistes, des recherches curieuses à poursuivre dans cette direction.

Un tel rapprochement entre la haute mystique et des exercices de cryptesthésie ne doit choquer aucun esprit : l'activité, sous sa forme inférieure ou supérieure, n'implique nullement la grandeur ou la banalité de la matière sur laquelle elle s'exerce. Il n'aboutit nullement à mettre sur le même plan une voyante et saint Jean de la Croix, mais il nous permet de nous rendre compte que la voyante aborde, sous un angle rétréci et dans les régions inférieures, le même monde dont les cimes rayonnent, pour le mystique, de la vision divine — le monde des causes. Le poète médiocre qui traduit son émotion en images fatiguées aborde cette même sphère de l'inspiration où flottent les grands symboles neufs qui donnent à Shakespeare ou à Hugo leur lyrisme et leurs foudres.

Évidemment, ces concordances établies, l'esprit revient invinciblement au problème que j'éludais aux premières pages de cette étude : la transcendance des faits. Il ne faut cependant l'évoquer encore que pour l'éluder à nouveau. Certes, nous sommes entourés d'apparences. Si nous regardons au-dessus de nos têtes, nous n'apercevons en réalité que des superpositions de cieux, étagés pour nos regards selon la rapidité de la lumière : un mélange de siècles nous fausse le firmament. Et si nous regardons en nous-mêmes, qu'est-ce que cette illusion du présent? Nos doubles sont en voyage dans le temps. L'homme,

d'autre part, semble atteindre mais temporairement et souvent superficiellement, au delà de ces apparences, un monde où se dissipent nos catégories, où disparaissent les antinomies. Seulement les privilégiés qui ont pu dépasser nos expériences habituelles nous rapportent bien de ce monde, nous l'avons indiqué, la même impression, mais ils ne la traduisent pas par les mêmes phrases. S'il est frappant que les mêmes méthodes de désappropriation, de délaissement des sens, aboutissent aux mêmes perceptions, puissent déclencher les mêmes dons de prophétie ou de voyance, il est non moins frappant que ces investigations, confrontées, ne fournissent pas une identique vision de l'universel. Et sans doute nous pouvons expliquer par la poésie particulière de chaque pays les dissemblances de certaines peintures et que Jean de la Croix traverse la nuit obscure alors que le mystique persan passe par les vallées de la recherche, de l'amour, de la connaissance : le désaccord est plus profond. Lorsque tant de mystiques, que ce soit Ruysbroeck l'Admirable ou Farîd-ed-Dîn-Attâr, envisagent l'unité sous le même aspect d'un océan, l'image est semblable; la différence vient de ce que ces océans ne reflètent pas les mêmes cieux.

Chaque initié apporte ainsi sa formule particulière. « Mais, écrit Ibn al 'Arif dans son *Mahîsin al Madjâli*, Dieu ne se voit, comme avec les yeux, que lorsque les formules s'évanouissent. » Comment franchir, précisément, ces affirmations variées dans lesquelles se résument, se concrétisent, les expériences de tant de hauts esprits que nous ne pouvons taxer ni de supercherie ni d'illusion? Comment arriver au stade où l'on dépasse définitivement les expressions diverses? L'important est de ne pas perdre de vue les quelques données qui nous sont fournies comme le signe, auquel chacun a donné l'empreinte de sa propre philosophie, qu'une accession à certaines clartés ne nous est pas définitivement interdite. Pour reprendre une phrase du Renan de 1845, rien n'est

plus affreux que la peur d'être dupe. Il faut ajouter que rien, non plus, n'apparaît plus stérilisant. Ne négligeons aucune des puissances parmi celles qui sont proches de nos mains humaines. Nous sommes enfermés dans une salle, éclairée d'une lumière fabriquée, qui possède plusieurs portes, ouvragées ou sévères mais toujours closes. Nous savons bien qu'au delà s'étendent à l'infini les paysages véritables, qu'au delà brille une substantielle lumière. Secouons les portes, qu'elles soient la religion, la poésie, la science : l'une d'elles finira peut-être par céder pour nous laisser apercevoir enfin les perspectives de la réalité.

Au surplus les formules en question, pour être diverses, n'en sont pas moins précieuses. Elles nous mettent à même d'éprouver la sensation que nous ne sommes pas réduits à nos apparentes limites. Et nous devons toute notre gratitude à ceux qui, comme saint Jean de la Croix, se sont efforcés de nous faire bénéficier de leurs expériences privilégiées, qui ont essayé de nous tendre les clefs d'or des évasions célestes et qui nous permettent d'entrevoir, à travers le voile aux grands plis mystérieux, la possibilité de la Connaissance suprême.

EMMANUEL AEGERTER.

LE NOM QUI CHANTE

Dans les vagues éteintes où perle le vent
Dans les cœurs broyés par les roues du temps
Et partout semé de hublots déserts
Le ciel me prend tout Tout me désespère

S'il me restitue un limon sans air
Où les effigies mordues par le gel
Les yeux dénoués n'ont plus pour lumière
Qu'un falot drapé de sombres éclairs

S'il me veut absent privé de soleil
Et si j'ai roulé sur les pierres d'ombre
Je garde figé au fond des prunelles
Le Nom dévoré par la meute blonde

Le Nom enferré par les chaînons rouges
Une fois forgé au feu du voyage
Une fois rivé à la voix qui bouge
Et qui meurt debout au mur des otages

Celui qui franchit le son des couchants
Toujours refleuri et toujours sanglant
Meule où s'amincit le couteau tranchant
Que le souvenir dépose en partant

Ses syllabes hâlées me parlent de voiles
De goudron luisant de rogue et de sable
Un filet d'azur happe ses étoiles
Il tourne à jamais semant ses pétales

Le Nom sans effroi enchâssé de vert
Comme un peuplier tintant sur le soir
Comme un bond rompu sur le toit des mers
Dont le souffle errant disperse le noir

Oublié perdu toujours désarmé
Douce flottaison sur les vases mortes
Et qui cherche encore en ouvrant les portes
Les bouquets d'écume et les voix fanées

Nom qui restera dormeur et plaintif
Sans savoir qui passe à la nuit au jour
Sans savoir tresser la soif des récifs
Et les cordes lâches aux mains de l'amour

Verras-tu ton ombre attiser le ciel
Recouvrir la chambre où le gel s'enlise
Verras-tu gicler sur le mur des veilles
La gerbe de larmes la plaie qui s'aiguise ?

Ton Nom transpercé oriflamme d'encre
Aux plis du labour torride du sang
Ton Nom empalé aux pointes de l'ancre
Et qui teint de fiel mes moindres accents

Je te quitterai je te reprendrai
Toujours lisse frais comme un col de biche
Voyageur fardé de cendre et de grès
Qui n'a plus pour faim qu'une terre en friche

Mais parfois tu sombres au cœur du matin
Tes lettres de feu embrasant la proue
La sève immergée des songes éteints
Fleurit l'emmuré de branches de houx

Rien ne te dépeuple et rien ne t'effeuille
Bel arbre de chair d'où naît le rayon
D'où roulent les cris hissés par le treuil
Qui arrache aux voix leurs derniers festons

Tu chantes à la vitre une chanson morte
Tu chantes au laurier l'éclat de l'averse
Tu chantes si bas que l'écho des grottes
Ravit au rocher le trait qui le perce

Ce n'est pas si près ce n'est pas si loin
Mais par le détour suave des sources
Je te vois faiblir au fond du ravin
O Nom décharné rompu par la course

Je ne t'ai pas dit les chambres de quart
Où la lampe oscille en touchant ton front
Des bouffées d'embruns neigent sur les phares
Et il n'est plus temps de cacher ton Nom

La terre te cerne et tes ailes vides
Ne sauraient plus fuir vers leur nid désert
Et jusqu'au profond secret de tes rides
Je trouve le soc de mes yeux ouverts

Rends-toi à mes larmes à mon souvenir
Nu comme une perle nu comme une aurore
Rends-toi à la voix qui sut te polir
Rends-toi C'est assez Je t'appelle encore

Même le fossé que le genêt grise
Qu'un désir d'oiseau recouvre de flammes
Même le cadran qu'un mage éternise
Même ma rancœur baignent dans ton âme

Je te rejoindrai au signal du temps
A force de rames et de voiles hissées
Quand la houle aura sur son blason blanc
Nos deux miroirs vides d'ombre entrelacés

Mais pour te guérir des jours incrustés
Sur les parois frêles qui sanglent ton front
Plongeur agrafé aux crocs du Léthé
Je te cueillerai l'éponge sans nom

L'éponge au rucher croulant des hier
L'éponge buveuse où la lie s'enroule
L'éponge aux pigments de rage et de fer
Pour te flageller pour que tu la foules

Et plus vive alors qu'une nuit d'éclairs
Plus lavée qu'un os dans l'eau des ténèbres
Sur tous les îlots ancrés sur la mer
Une autre saison t'ouvrira son cœur.

LE NAVIRE ARGO

A qui donc ce sang qui drape la route
A qui ce silence en croix sur le monde
Et tous ces déserts blanchis par la lune
Qui tournent sans bruit autour de mon front?

A qui ce hibou qui clame sa honte
De n'avoir pour chant qu'un éclat de soufre
Et deux soleils morts rivés à son ombre
Deux soleils éteints dans la lie du gouffre?

A qui cette nuit qui trace sa courbe
Sur le marbre blond du dernier cadavre
A qui ces haleines figées dans la tourbe
Ces fumées d'adieu neigeant sur les havres?

Rien n'est plus à moi si les bourgeons même
N'ont plus pour destin que des fruits amers
Si le ciel halète en traînant ses chaînes
Si le cri découd le flanc de la terre

Un éclair de plomb remplit ses prunelles
La belle de mousse immolée sur l'ombre
Et qui dans les flots brisés de ses ailes
Cherche le rayon parti du Levant

Mais le clair descend les routes du monde
Chassant le troupeau tintant des couleurs
Une lourde meute décime la ronde
Des feux accourus dans le ciel veilleur

Noir La nuit encore et des lauriers froids
Sur les crânes lisses évidés de chants
Sur les regards gourds mangés par l'adieu
Sur la voix qui meurt en robe de sang

Que de printemps vifs broyés par l'enclume
Sans avoir conquis le vent de haut bord
Sans avoir franchi la barrière d'or
Où la diane hèle l'aube appesantie

Qui donc aujourd'hui touchera l'épaule
Des statues géantes debout sur les pôles
Et tendant leurs mains tachées de nécroses
Au vaisseau qui tangue sur les mers en fleurs?

Le carquois est vide et la flèche veuve
Sur des proies muettes achève sa course
Ah que s'ouvre enfin une tombe neuve
Un palais d'air bleu sous la voûte rousse

Puisqu'il n'y a plus de blondes distances
Ni de clairs midi ni de rouges heures
Puisque tout est sombre et que l'espérance
Dans le champ qui marche oublie la moisson.

MICHEL MANOLL.

OCCIDENT ET RÉVOLUTION

CARACTÈRES DES RÉVOLUTIONS D'OCCIDENT.

Examinons les principaux caractères des révolutions d'Occident. Toutes sont l'œuvre du chef et de la minorité qui prennent en charge le destin de la masse. Dans le désordre qu'ils parviennent à rendre insupportable, l'énergie afflue vers eux comme vers l'aimant la limaille de fer. Autant leur volonté paraît supérieure aux yeux du commun, autant elle s'éprouve elle-même comme un instrument surhumain ou divin. Le pathétique de nos révolutions — même les plus « athées », les plus destructrices des formes religieuses établies — vient du débat entre les fins surhumaines et les moyens trop humains qu'elles ouvrent parmi des peuples sensibilisés par elles-mêmes aux valeurs sacrées. Le moment où ce n'est plus ni l'ordre établi ni Dieu, innocents par nature de nos tares humaines, mais un homme ou un groupe d'hommes qui assume le destin de ses semblables, est toujours un moment dramatique.

Ce moment n'est pas nécessairement celui du désarroi religieux, de la misère physiologique, de l'injustice sociale ou de l'humiliation nationale portés à leur comble. A l'extrême du malheur pour un civilisé, à l'extrême de l'innocence primitive, les fellahs et les coolies, indifférents jusqu'ici à l'amélioration de leur sort, poursuivent impassiblement leur existence végétative, à travers pestes, famines,

guerres et révolutions. Nietzsche remarque (1) : « A l'époque où l'Église était le plus corrompue, c'est en Allemagne qu'elle l'était le moins, c'est pourquoi la Réforme prit naissance dans ce pays; c'était le symptôme d'une répugnance insurmontable pour la moindre corruption. » A Faguet qui disait que notre Révolution de 89 s'était faite simplement « parce qu'on crevait de faim », Bergson répond à juste titre (2) : « A supposer que ce soit exact, il faudrait expliquer pourquoi c'est à partir d'un certain moment qu'on n'a plus voulu crever de faim. » Avant le fascisme, une série presque ininterrompue de vraies défaites, de victoires et de paix manquées n'avait guère excité le sentiment national italien. Si parmi toutes les classes sociales du XIXe siècle, le prolétariat dégageait le plus d'énergie révolutionnaire, c'est moins en raison de sa misère que de sa disponibilité, de son asservissement par le capital au monde des villes ou des machines, que de son arrachement par la grande industrie à la glèbe, et au rythme éternel des travaux et des jours. Marx lui-même, parlant avec dédain du *Lumpenproletariat*, c'est-à-dire des ouvriers déjà usés par la condition prolétarienne, disait qu' « il sera plutôt disposé à se laisser acheter par des manœuvres réactionnaires ». Et si les indigènes rejettent un jour les colons à la mer, ou si les jaunes écrasent les blancs sous le nombre, ce sera parce que ceux-ci, en les exploitant, les délivrent des servitudes naturelles et leur fournissent les armes mêmes de leur libération.

Ainsi la révolution n'éclate pas au moment des plus grands désordres ou de la pire injustice; mais lorsque ses éléments les plus ardents, les porteurs de valeurs nouvelles, ont, sous la façade de l'ordre existant, accumulé suffisamment de forces pour les rendre insupportables à la majorité et pour les faire exploser. L'ancien ordre ne présente plus alors que le visage d'une fatalité haïssable. Et Renan écri-

(1) Dans *Le Gai Savoir* (trad. Vialatte, p. 113).
(2) *Deux Sources*, p. 201.

vait (1), dès 1848 : « L'extension plus ou moins grande qu'un peuple donne à la fatalité est la mesure de sa civilisation. »

Par là s'explique aussi le cours de nos révolutions. On y distingue toujours une phase de libération, et une d'intégration. Dans la première, préparée de façon plus ou moins consciente par les précurseurs — hérésiarques, prophètes, « philosophes », révolutionnaires professionnels, chefs de bandes et de groupes francs, hommes de choc de l'Occident — les énergies longtemps contenues, mais inemployées par un ordre conservateur, font brusquement explosion. Cette explosion se manifeste sous plusieurs formes. La plus évidente est celle du sacrilège, sans lequel il n'est pas de vraie révolution : sacrilège, s'entend, aux yeux des tenants de l'ordre établi, irruption de nouvelles valeurs sacrées pour les protagonistes de l'ordre nouveau. Quand Martin Lüther écrivait en 1518 : « Je me demande qui est le Pape, l'Antéchrist lui-même ou simplement son Apôtre? » quand Cromwell en 1648 jetait bas le monde féodal de la vieille Angleterre; quand Saint-Just en 1791 publiait sa réponse étonnamment libertine aux critiques d'Organt, ou Marx, en 1848, le *Manifeste du Parti Communiste*; ou quand, plus simplement, en 1922, Mussolini faisait prendre aux anarcho-conservateurs constipés, qui se croyaient installés dans le désordre de l'Italie pour l'éternité, leurs premières purges à l'huile de ricin, ils jetaient chez leurs adversaires une terreur sacrée, signal de toute révolution. Français, rappelons-nous que le manifeste « néo-socialiste » de Déat, Marquet et Montagnon suffisait naguère à épouvanter Léon Blum.

Cette terreur désarme la violence physique plus qu'elle ne la multiplie. Les révolutions sont d'autant plus sanglantes qu'elles se présentent comme moins foudroyantes et moins sacrilèges. Et c'est lorsque les mouvements néces-

(1) Dans *l'Avenir de la Science.*

saires de l'histoire ne sont pas voulus qu'ils explosent avec une violence anarchique. Les républicains espagnols, qui appelaient révolution leur accès au pouvoir en 1931, se flattaient d'épargner à leur pays les horreurs de la guerre civile. Et l'on soutiendrait sans paradoxe que seuls ceux qui ont lutté durement pour le pouvoir sont capables de l'exercer avec mesure, parce qu'ils en connaissent le prix. A l'inverse, la révolution nationale...

Terreur pour les uns, saturnales pour les autres. Mais la phase libératrice des révolutions n'a qu'un temps. Quand le peuple parisien eut fêté l'écroulement de l'Ancien Régime, quand Lénine eut fini de danser à la joie d'avoir franchi le cap des Cent-Jours de la Commune, quand les hitlériens en eurent assez de brandir les torches de la libération allemande, tout en pillant les Juifs : il fallut bien ensuite procéder à l'organisation d'un ordre nouveau, et à l'intégration des énergies libérées par la révolution.

C'est alors que les vainqueurs, dans la guerre civile comme dans la guerre étrangère, ont à faire preuve de leur capacité politique, et de leur aptitude à maîtriser, centraliser et redistribuer les forces déchaînées par les prophètes, les avocats ou les agitateurs. C'est alors aussi que se joue le grand drame de la révolution, où elle paraît se retourner contre elle-même, opposer ses moyens et ses fins. Dans son propre sein, ceux qui la chérissaient pour elle-même et ceux qui la voulaient pour établir un nouvel ordre commencent à s'entre-déchirer. Lüther, jetant l'anathème contre la révolte des paysans, déclare : « Mes pires ennemis ne m'ont pas assené un coup aussi dur que celui de ces amis. » Robespierre réclame « les moyens de la dictature pour assurer la liberté », mais répète avec dégoût : « Du sang, toujours du sang. » Staline se débarrasse de tous les protagonistes de la révolution d'octobre, en particulier du théoricien de la révolution permanente. Et Hitler, proclamant que : « L'organisation du parti est un mal inévitable », abat Roehm, son compagnon d'armes, de ses

propres mains. Les archanges de la révolution choisissent ce moment pour disparaître, éclipsés par les figures césariennes. « Quelqu'un ce soir m'a flétri le cœur », s'écriait Saint-Just sur le point de mourir.

Ce quelqu'un, quel qu'il fût, n'était autre qu'une incarnation de l'irrésistible histoire. Toute réforme religieuse tend à se stabiliser en se sécularisant, toute révolution sociale, en se nationalisant, et toute entreprise de restauration nationale, en se socialisant. Bientôt elles tourneront vers l'extérieur de la communauté les énergies jusqu'alors employées au dedans. Elles passeront de la guerre civile à la guerre étrangère, et fonderont des empires, perdant en intensité ce qu'elles gagnent en extension. Et le cœur de la vie communautaire s'atrophiera, les liens sociaux se distendront, les individus jouiront et créeront pour leur propre compte. Jusqu'au moment où des couches vierges du peuple surgiront de nouveaux révolutionnaires, de nouveaux constructeurs, de nouveaux conquérants : des Occidentaux jaloux d'étendre le pouvoir de l'homme non seulement sur la nature ou lui-même, mais sur les autres hommes.

Ainsi les révolutions, loin de constituer des explosions anarchiques ou des accidents dans l'histoire d'Occident, en assurent le progrès. C'est dans leur période révolutionnaire que nos peuples sont le plus occidentaux : en proie tout entiers au prurit de recréation qui, dans les phases de repos communautaire, possède les individus. Et quelle que soit l'image harmonieuse que l'on aime à donner de l'histoire, progrès indéfini de Condorcet, éternel retour de Vico, alternances de systoles et de diastoles gœthéennes, ou dialectique ternaire de Hegel, il faut bien constater que périodiquement l'équilibre des forces se détruit dans les sociétés, comme entre les nations. Les révolutions à l'intérieur, les guerres à l'extérieur représentent la conséquence et la solution de ces ruptures d'équilibre : elles n'en sont pas la cause, comme le soutiennent toujours les conserva-

teurs, ennemis jurés de l'histoire. Bien mieux, leur solution de continuité apparente en assure seule la continuité profonde.

Chez nous Français, qu'en eût-il été de notre pays si nos religieux, nos nobles, nos rois, nos bourgeois et nos ouvriers n'étaient entrés tour à tour en révolution, fournissant la relève de la direction de la France, chaque fois que les rênes lui échappaient des mains ? Et n'est-ce point faute d'hommes nouveaux, capables de l'arracher au désordre qui progresse depuis cent vingt-cinq ans, qu'elle se meurt aujourd'hui ? Notre sort, le premier à se décider avec cette netteté, est celui de toutes les grandes communautés nationales et sociales d'Occident. Dans chaque société, les races, les dynasties, les ordres ou les classes différentes ont les uns après les autres assuré le train de l'histoire. Et de même les différentes nations ont successivement pris la tête du continent. Comme si les protagonistes s'usaient fatalement sur la scène de l'histoire, et comme si dans nos sociétés et dans la société de nos nations d'Occident, montées comme des feux d'artifice, chaque composante couvait, jetait, puis étouffait sa flamme historique.

Leurs luttes, leurs triomphes et leurs affaissements sont les avatars de la Révolution, de la Guerre et de la Recréation continue de l'Occident tout entier, aujourd'hui même en demeure d'affirmer son empire sur le monde, ou de s'effondrer.

LES DIFFÉRENTES RÉVOLUTIONS D'OCCIDENT.

Si tels sont, dans leurs protagonistes, leur énergie et leur développement, les traits communs aux révolutions d'Occident, elles diffèrent suivant les génies et les âges nationaux et selon leurs formes, leurs origines et leurs intentions.

Le style des révolutions françaises n'est pas celui des révolutions anglaises, allemandes ou russes. Chaque peuple porte en permanence, dans sa nature et dans son esprit,

dans sa structure géo et psychopolitique, les points de passage obligés de ses énergies déchaînées. La stratégie révolutionnaire française, par exemple, est commandée par la situation capitale de Paris, stérile s'il est isolé, mais tenseur et redistributeur merveilleux des courants profonds de la province. Et notre haute fréquence révolutionnaire tient autant à la nervosité de notre tête parisienne qu'à la lenteur avec laquelle notre corps, nos provinces, nos communautés de base, qui garantissent normalement notre assise et nos libertés, s'adaptent aux modifications de l'équilibre social ou international. Au moment des ruptures, la tête reprend le contrôle absolu du corps pour une courte période de dictature révolutionnaire. Au contraire, la stabilité relative de l'histoire d'Angleterre est manifestement en rapport avec la continuité de ses progrès impériaux, qui occupaient son surcroît d'énergie sociale. Dans un autre ordre d'idées, le club et la section, l'artel et le soviet, le corps franc et les S. S., sont marqués du génie de leur peuple.

De même, les Renaissances italienne et française, les Réformes de Lüther et de Calvin, initiant les modernes à la libre pensée, ne se laissent pas confondre avec la Révolution de Cromwell, ouvrant l'ère du capitalisme puritain, avec la Révolution de 89, inaugurant le XIXe siècle libéral, ou celle de 93, présidant aux nationalismes actuels. Celles-ci à leur tour sont aussi loin de l'internationalisme de Marx et de la Révolution d'octobre que du fascisme, de l'hitlérisme et du phalangisme.

Enfin, les révolutions qui font éclater un déséquilibre intérieur paraissent s'opposer à celles qui naissent d'une humiliation ou d'une contrainte extérieures. Les « révolutions sociales », qui tendent au reclassement des forces internes, songent d'abord à une nouvelle répartition des biens, des charges et des honneurs dans la communauté; et n'envisageant de celle-ci que sa structure sociale, elles croient pouvoir ignorer les frontières nationales. Les

« restaurations nationales » au contraire cherchent à rétablir l'existence de la communauté menacée du dehors par une guerre, un traité de paix ou l'ordre international existant : elles peuvent s'imaginer qu'elles régleront le problème de la défense nationale en vase clos et sans égard de la question sociale.

La grande querelle du XIXe siècle entre historiens nationalistes et économistes prêchant l'Internationale, entre révolutionnaires de l'*être* de l'homme et de son existence temporelle, historique et, en fin de compte, métaphysique, et révolutionnaires de l'*avoir*, de la propriété, de la production, de la connaissance scientifique, de la puissance de l'homme sur la matière et l'espace, n'est pas encore vidée. Ceux-là poussent vers l'avenir des nations éblouies par leur grandeur historique : leurs mots d'ordre sont renaissance, réveil et résurrection. Ceux-ci écartent des fatalités, des misères du passé les sociétés qu'ils excitent aux cris de « liberté » et « émancipation ».

Cette distinction n'a pourtant de valeur que de classification : les origines et les intentions différentes de ces types de révolution finissent par se rejoindre sous la grande poussée de l'histoire. Et de fait, le double aspect national et social d'une même communauté, selon qu'elle se considère en elle-même, ou par comparaison, par opposition à d'autres, n'est pas plus contradictoire que les profils d'un visage. Laissons à MM. Maurras et Spinasse les querelles sur la primauté du nationalisme ou du socialisme, qui occupent une presse vide de toute substance. Ne citons pas même l'exemple du national-socialisme allemand, à des Français attardés, encore aveuglés par le siècle obscur et secret des Lumières, s'échinant à démêler les « survivances réactionnaires » et « les éléments de progrès ». Hitler a tranché ce faux nœud gordien.

Marx, poussant l'internationalisme plus loin que l'Église romaine, le calvinisme genevois ou la haute finance, fait néanmoins une constatation dangereuse pour les sans-

patrie : « Quoique la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie ne soit pas nationale par son contenu, elle l'est par sa forme. Le prolétariat de chaque pays doit naturellement d'abord venir à bout de sa propre bourgeoisie. » On sait la lutte à mort ouverte par cette constatation — en même temps que par la pression des faits — entre staliniens, partisans du socialisme dans un seul pays qui tendait nécessairement à se nationaliser, et trotzkystes qui réclamaient l'internationalisation immédiate de la révolution permanente.

Pour reprendre la distinction facile, mais significative de l'être et de l'avoir : toute révolution dans l'avoir de l'homme, autrement dit dans ses conditions de vie économique et dans sa structure sociale, appelle une révolution dans son être, par conséquent dans son existence historique et métaphysique, et réciproquement. Pour survivre, le nationalisme est contraint de se socialiser, le socialisme de se nationaliser. Et déjà dans l'ordre physique, les théoriciens de la relativité ont démontré que rien ne se situe dans l'espace sans se situer dans le temps.

Les révolutions qui se prétendent internationales et qui, de fait, rayonnent toujours au delà de leurs frontières, ont tôt fait non seulement de retourner à leurs traditions historiques, mais d'exploiter à des fins nationales leur puissance d'explosion internationale. Le cas des Jacobins, passant en quelques mois des guerres révolutionnaires de libération à la politique séculaire de conquête des frontières naturelles, n'est pas moins typique que celui de l'U. R. S. S. usant du Komintern au service de l'impérialisme russe. A l'inverse, les révolutions totalitaires du XX[e] siècle, farouchechement nationalistes au départ et dressées contre les internationales de l'argent, des Juifs, des Églises, de la social-démocratie et du communisme, ont rapidement eu un écho et des partisans dans tous les pays d'Europe et même du monde. En sorte que Mussolini pouvait dire à la fois : « Le fascisme n'est pas un article d'exportation », et « l'Europe

du xxe siècle sera fasciste ». Double contradiction, plus apparente que réelle, où s'exprime le fait que d'une part, pour sauver leur existence, leurs mythes et leurs principes nationaux, les fascistes ont affaire à des problèmes qui se posent d'une façon supranationale — en particulier aux Internationales — et que d'autre part, pour assurer leurs conquêtes économiques et sociales en face des pays capitalistes, pour rester le foyer de la révolution internationale, les communistes sont contraints à s'organiser sur le plan national.

Enfin, la distinction reprise par nos démocrates impénitents entre les révolutions de « libération de l'individu » — 89 par exemple et à sa suite l'Europe libérale — et celles d' « oppression par l'État » — voyez les totalitaires d'aujourd'hui et notre Europe nationale-socialiste — n'est pas moins superficielle. Parmi les sornettes modernes, la dialectique qui oppose de façon absolue l'Individu à l'État rejoint l'idée bourgeoise, selon laquelle les Français « individualistes » seraient incapables de concevoir le rôle révolutionnaire de l'État.

Leur grande révolution fournit précisément la preuve du contraire. 93 et 89-92, Jacobins de la Convention et Girondins de la Constituante, centralisateurs et fédéralistes, ceux qui défendirent la liberté de la France par la dictature du Comité de Salut Public et ceux qui rêvaient d'assurer la liberté des Français par des déclarations de Droits et des proclamations de paix au monde, s'opposent, se mêlent et se succèdent d'une façon nécessaire et inextricable. Un historien allemand, tirant des exemples concordants de la Renaissance italienne, de la Réforme luthérienne, de la Révolution française, et de l'Idéalisme allemand de 1800-1815, une leçon de sagesse, a écrit (1) : « Là où la mesure est gardée, l'histoire tendra toujours à un équilibre fécond entre la nécessité de l'État et le droit de

(1) Rudolf Stadelmann : *L'État et la Liberté.* (Cahiers de l'Institut allemand : Sorlot. 1941, p. 39 sqq.)

l'ind'vidu à la liberté. » En revanche, Dieu sait quelle dictature nos rêveurs actuels de communautés naturelles et de personnes humaines sont en train de nous préparer...

ÉVOLUTION DES RÉVOLUTIONS D'OCCIDENT.

Mais au lieu d'isoler les révolutions de l'histoire et de les opposer abstraitement l'une à l autre, considérons-les dans le cours même de l'évolution des peuples occidentaux et, à travers ces peuples, de l'Occident tout entier. Nous constatons alors que plus ils avancent en âge, et plus les traits essentiels de leurs révolutions tendent à s'accuser. En sorte que si les problèmes de la révolution s'internationalisent ou s'universalisent, ses solutions dans les différents pays se spécifient à la fois selon leurs génies nationaux et leurs âges historiques.

Et tout d'abord, la fréquence croissante des révolutions saute aux yeux. Malgré leur répétition dans tout le cours du XIXe siècle, elles conservaient encore pour nos pères le prestige de la catastrophe. Elles sont en passe de devenir ne fonction naturelle de tous les peuples évolués (il se fait d'ailleurs aujourd'hui un véritable abus du mot, sinon de la chose). *Luttant sur deux fronts* contre les conservateurs et les anarchisants, contre ceux qui devant l'histoire à faire s'accrochent au passé, ou contre ceux qui le nient, elles les délivrent à la fois de leurs éléments de sclérose et de dissolution.

Déjà Machiavel, en précurseur génial de la politique moderne, réclamait qu'une société se rénovât au moins tous les dix ans (1). Aujourd'hui, certains font la théorie de la révolution permanente : citons seulement Léon Trotzky (2), ou l'un des rares penseurs de la révolution nationale, Jean Gattino (3), qui déclare qu' « elle doit être

(1) MACHIAVEL : *Histoire sur la Première Décade de Tite-Live.* (Livre I, chapitre 9.)
(2) *La Révolution permanente.* (Rieder, 1929.)
(3) *Essai sur la Révolution Nationale.* (Grasset, 1941.)

permanente ». Théorie excessive, sans doute, qui confond la révolution avec les principes qu'elle entreprend de remettre en vigueur. Eu égard de ces principes, Hitler déclarait, en pleine période révolutionnaire, que dans mille ans l'Allemagne serait encore nationale-socialiste.

Mais à défaut de révolution permanente, il faut bien constater l'apparition, depuis près d'un siècle, de permanents de la révolution : ceux-là mêmes que Péguy appelait avec dédain « les révolutionnaires professionnels ». Le rôle des partis modernes, dont l'organisation dure, fidèle et nerveuse, échappe aux crises, aux accidents de l'histoire et aux mouvements de l'opinion, est justement de frayer à la révolution un passage vers le pouvoir central et, après son triomphe, de la sauvegarder. En France, le P. C. reste le modèle.

En second lieu, les révolutions mobilisent des ressources et des masses croissantes. Puissamment servies par les moyens actuels de communication et de diffusion de la pensée, elles dépassent le cercle étroit des professeurs ou des des avocats. Elles touchent les individus non seulement dans leurs raisons ou leurs passions publiques, mais dans leurs instincts et leur vie intime : la propagande, aujourd'hui, active la natalité. Elles font éclater les frontières naguère encore discernables entre l'économique, le social et le politique, entre les mœurs et les lois, et même entre le spirituel et le temporel. C'est précisément parce que les révolutions modernes tendent à engager des communautés entières qu'elles se nomment *totalitaires*. Nous verrons que la France, premier pays d'Occident où les risques de mort équilibrent les chances de renouvellement, est mise en demeure de faire une révolution totale, ou de disparaître de la scène de l'histoire.

Serrons de plus près cette évolution des révolutions, qui nous donnera la clef du problème révolutionnaire actuel. Elles tendent toutes à résoudre une rupture d'équilibre entre la nature d'un peuple et sa puissance de recréation,

entre les forces qui l'entraînent à la décadence et à l'inertie — servitudes naturelles ou hypothèques de l'âge, usure de cette volonté de puissance, de cet instinct de con erva-tion des familles, des races ou des classes qui sont à proprement parler la matière première de l'histoire ; intervention des masses, menace et pression croissante des pays voisins — et les ressources de survie ou de résurrection arrachées tant à la nature qu'à l'inertie des masses par la volonté des *minorités*. Ce déséquilibre est d'autant plus considérable qu'il intéresse des peuples plus évolués.

Car d'une part, l'usure naturelle de ces forces « qui résistent à la mort », par lesquelles Bichat définissait toute vie, y est aggravée par l'usure historique des castes, des dynasties, des races, des classes et des individus eux-mêmes sur les champs de bataille, dans les guerres sociales, dans la concurrence économique ou dans les querelles religieuses et idéologiques. L'adorable Clio, que nous entretenons tous, mène un train de vie d'une prodigalité folle. Ajoutons-y les facilités offertes par la science, l'économie, la publicité et la propagande à la loi du moindre effort des masses, qui est, avec la volonté de se surmonter des minorités, la grande caractéristique de l'Occident. En sorte qu'il est bien plus aisé pour les peuples modernes de crier « vive ma mort » que pour celui de la Florence du Moyen Age, ou d'user d'une façon mortelle de leur surcroît d'énergie.

Marx parlait naguère des apprentis sorciers du capitalisme — qui étaient d'ailleurs de petits garçons auprès des « medecinmen », du stakhanovisme. Eugène Schueller constate (1) que « dans un monde où chaque homme dispose d'une énergie de 10 C. V., nous continuons de vivre avec des lois, des règles, des habitudes de l'homme manuel qui valait mécaniquement ce que vaut l'organisme humain,

(1) *La Révolution de l'Economie* (Édition S. E. M. P. 1941, p. 13 sqq.).

c'est-à-dire $\frac{1}{10}$ de C. V. » Alexis Carrel a bien dit que le drame du moderne n'est pas seulement dans sa désadaptation de la nature, dans sa *Weltentfremdung*, comme disent les Allemands : ses vertus maîtresses, la volonté et l'imagination, retardent sur les moyens d'exploiter le monde, le corps humain et son psychisme même, que lui fournissent son intelligence et sa mémoire, son histoire et sa science. Il n'a pas pris conscience de ses nouvelles mesures.

Mais d'autre part, les peuples d'Occident disposent de moyens renforcés pour échapper à cette course à la mort qui est celle de toute vie. Pour la première fois dans l'histoire du monde, Agis et Cléomène tentèrent, vers 240 avant J.-C., d'arrêter par des lois et une révolution politique la décadence de leur cité. Mais quelle que fût leur volonté personnelle, leur puissance de résurrection collective était à peu près nulle. Les Spartiates d'alors se moquaient de Lycurgue, et ni le passé ni l'avenir ne les détournaient de s'abandonner au présent. Comme toutes les cités de cette Grèce antique où le concept qui se rapproche le plus de notre *volonté* moderne, celui qui s'exprimait par le terme de Βουλή, ne dépasse guère le conseil et la délibération, Sparte mourut de mort naturelle : par l'oisiveté, la discorde et la dépopulation.

Quelques années avant Jésus-Christ, une entreprise de restauration de la grandeur primitive de Rome fut poussée beaucoup plus loin par Auguste. Il ne se contenta pas de combattre dans tout leur étendue les fléaux qui accablent les sociétés oublieuses de leurs dieux : nul doute que l'encouragement au mariage, ses primes aux unions fécondes, ses pénalités contre les célibataires et les ménages stériles ne retinrent Rome, pendant des décades, sur la voie de la décadence (1). Il s'attaqua à la source même du mal, c'est-à-dire à la profanation par les Romains de leurs

(1) Cf. Léon Homo : *Nouvelle Histoire Romaine*. (Fayard, 1941, p. 312 sqq.)

valeurs sacrées, et il mérita bien le nom que lui donna Tite-Live : « Fondateur et restaurateur de tous les temples ». Curieux destin de Rome, qui fut la première parmi les sociétés indo-européennes à honorer les dieux *nationaux* : telle fut la source de sa grandeur impériale (1). Elle tendit obstinément, malgré des sages comme Auguste, à mettre sa force autochtone au service des divinités barbares de l'Orient, pour fonder enfin, sur ses propres ruines, la première puissance internationale du monde : celle du catholicisme. Les fascistes le rappellent volontiers aujourd'hui (2).

Or ce n'est point par hasard si, à l'origine des grandes révolutions religieuses, politiques et sociales, qui fixèrent la figure de l'Occident, se retrouve une méditation passionnée sur la déchéance naturelle à l'homme, et sur ses moyens humains de se reconquérir. Que ce soit le dogme chrétien du péché originel et de la rédemption, qui reste l'un des moteurs les plus puissants des modernes; le *Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, où nos hommes d'État n'ont pas fini de chercher des leçons de sagesse politique; les *Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains*, auxquelles nos Jacobins puisèrent autant d'enseignements réalistes et virils que les Girondins d'illusions à Rousseau et Condorcet; l'*Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain*, de Gibbon, au moment même de la constitution de l'Empire britannique; ou la passion de Nietzsche, prince des totalitaires, qui annonçait à la fois le crépuscule des dieux et la venue du surhomme : c'est toujours par des sursauts d'énergie contre le retour à l'inertie naturelle, ou contre les fatalités que les hommes se préparent à eux-mêmes, que se marquent les progrès de l'Occident. Le XXe siècle a organisé, systématisé ces sursauts sur une échelle sans précédent.

(1) Cf. Georges DUMÉZIL : *Mars, Jupiter, Quirinus.* (Éditions de la N. R. F., 1941.)

(2) Cf. par exemple Giulio EVOLA : *Il Imperialismo pagano.* (Rome 1931.)

LA RÉVOLUTION DU XXe SIÈCLE.

En vain le pessimisme intéressé d'un Spengler nous trace-t-il un tableau des civilisations modernes réglées, comme elles pouvaient l'être en effet jadis, sur le cours des saisons, les époques géologiques ou les âges de la préhistoire. En vain Drieu la Rochelle, à jamais blessé dans son patriotisme, constate-t-il les progrès de notre décadence du jour même où les Français s'ouvrirent à la France (1). Il n'y a pas ici-bas de progrès ni de déchéance absolus : dès le premier souffle de vie, nous marchons également vers notre perte et notre salut. Alors même que nos valeurs sacrées sont altérées par l'esprit libertin, nos valeurs de noblesse par l'abâtardissement, nos valeurs raciales par le métissage ou ethniques par la constitution de kystes hétérogènes, notre démographie par l'engorgement urbain et la dénatalité, notre société par la lutte de classes et notre nation par le prix terrible de la guerre moderne : nous avons d'abord, ce que n'avaient presque pas les Anciens, la conscience de notre décadence et l'appétit de résurrection. Bien mieux, pour résorber les toxines de sclérose et de dissolution, de résistance à l'histoire qui se fait et d'abandon au temps qui passe que sécrète tout organisme vivant : « Nous disposons de toute la puissance des sciences naturelles pour échapper à la fatalité qui anéantit les civilisations antérieures. Pour la première fois, il semble que nous ayons en main notre propre sort », écrit Alexis Carrel. Ajoutons-y les sciences économiques, sociales, historiques et politiques.

Contre le scepticisme des masses arrachées par la vie moderne à leurs communautés naturelles, nos techniques de la propagande peuvent réveiller et satisfaire le besoin de croire qui sommeille en tout homme. Et nos libéraux,

(1) *Notes pour comprendre le Siècle.* (Éditions de la N.R.F., 1941.)

jaloux de conserver le monopole de la publicité, ont beau protester au nom de la liberté de conscience contre le « viol des foules par la propagande politique » (1), les mythes, de tout temps moteurs de l'histoire, n'ont aujourd'hui d'efficace sur les peuples que lorsqu'ils vont dans le sens de leur destin.

A l'ancienne noblesse du sang et de la terre, aujourd'hui abâtardie, nous sommes en état de substituer la sélection rationnelle et même la création volontaire de nouvelles élites dirigeantes. Après les collèges anglais, les *Ordensburg* n'en sont qu'un exemple allemand. L'eugénisme anglo-saxon, le racisme hitlérien constituent un début de réaction contre le métissage et la dégénérescence. Aux Français plus menacés que quiconque dans leur ethnie et leur démographie, dans la qualité et la quantité de leur population, d'user de plus d'audace encore. Taine, Gobineau, Vacher de Lapouge et tant d'autres ont d'ailleurs été les initiateurs de la « pensée raciste » (2). Le biologiste américain T. H. Morgan prévoyait que nous serions les premiers à user de la génétique expérimentale, parce que les premiers en danger de mort naturelle. Et Jean Rostand déclare qu'au lieu de « contrarier toujours davantage, tant par les pouvoirs de la science que par l'esprit de fraternité, le jeu sans merci de la sélection naturelle, l'humanité, si elle veut son progrès génétique, doit recourir à une implacable sélection positive » (3).

Un jour viendra, Walther Darré le remarque avec raison (4), où l'effroi de nos humanitaires ou de nos démocrates-chrétiens devant les timides essais d'autoperfectionnement ou de lutte contre la dégradation de l'espèce humaine, paraîtra aussi dérisoire que la colère de l'Inqui-

(1) Titre d'un livre du professeur Serge Tchakhotine (Éditions de la N. R. F., 1939).
(2) Cf. Ewald MANGOLD : *Frankreich und der Rassengedanke* (Munich, 1937.)
(3) *Pensées d'un Biologiste*. (Stock, 1941, p. 40.)
(4) Dans *La Race*. (F. Sorlot, 1939, p. 163 sqq.)

sition contre Galilée ou l'interdiction, jusqu'à Vésale, de disséquer le corps humain. Est-ce une insulte à la condition humaine que de vouloir l'améliorer, non seulement dans son niveau de vie, mais dans ses fondements biologiques? Et où commence, dans l'intervention de l'homme sur ses sources de vie, l'arbitraire, le sacrilège, comme disent ceux pour qui tout renforcement de nos pouvoirs est une insulte à Dieu ou à la nature? Ils acceptent déjà, négativement, les pratiques malthusianistes ou la séparation de la volupté et de la procréation; et, positivement, le pouvoir d'appel de l'industrie, qui a doublé la population du XIX[e] siècle, ou la multiplication vertigineuse des indigènes grâce aux moyens de subsister que leur assure la colonisation; ou même la propagande la plus nue pour la natalité.

Contre les privilèges de la fortune, sources des guerres sociales, et contre les monopoles des matières premières, qui sont l'une des raisons des guerres nationales, la science fournit des armes de premier ordre. Elle permet de rationaliser la production et la consommation et de répartir d'une façon équitable notre surcroît d'énergie, dont le moderne jouit bien plus que de l'argent, et qui égale les plus humbles d'entre nous aux plus puissants des princes du moyen âge, entre tous les membres de la communauté. Elle lui trouve des produits de remplacement aux matières premières qui lui font défaut, elle lui garantit son « autarcie de base ». L'espace vital de la chimie est illimité. Et la science nationalisée brise les trusts et les monopoles (1).

Enfin, les moyens de communication modernes, de diffusion de la pensée, le sport, le camping, les mouvements de jeunesse, les multiples activités et débouchés du Parti, permettent de décongestionner le prolétariat urbain, d'arracher la paysannerie à sa solitude, et d'intégrer l'un et l'autre dans l'ensemble de la communauté. D'autre part, l'exemple de l'Empire français montre à quel point des colonies

(1) Cf. Anton ZISCHKA : *La Science contre les Monopoles.* (Édition de la Toison d'Or, Bruxelles, 1942.)

jeunes peuvent ou pourraient constituer, pour une métropole vieillie, une source de renouvellement.

Les données de la Révolution du XXe siècle s'imposent successivement à tous les peuples du continent. Leurs façons de poser le problème révolutionnaire tendent à s'identifier : phénomène bien naturel, puisque la vie moderne rapproche leurs structures nationales et sociales. En 1828, Charles Dupin remarquait déjà : « Chaque âge amène des besoins sociaux qui font prendre aux hommes de la même époque des penchants, des vœux, des désirs, des déterminations analogues. » Par contre, la solution que chacun y apporte diffère selon les génies et les âges nationaux. Par exemple un pays comme la Russie, dont le prolétariat et la paysannerie conservaient toute leur sève historique, ne peut pas faire — même en réservant la question du « mysticisme slave » — la même révolution que la France, dont les instincts primaires se sont émoussés en deux mille ans d'histoire. Et pareillement, les Français de 1942, parvenus au bout de la course naturelle de leur histoire et forcés de suppléer par la volonté aux défaillances de leurs instincts, ne referont pas la Révolution de 89 et de 93, quand leur bourgeoisie était encore pleine d'assurance et de volonté de puissance.

Raisonnons *a contrario* sur ce point capital. Dans le désordre actuel des esprits, repliés sur eux-mêmes ou hypnotisés par les exemples étrangers, il faut l'élucider à fond pour situer exactement la révolution française qui vient, par rapport à celles de l'Europe du XXe siècle. Notre problème révolutionnaire actuel est moins différent de celui des Italiens, des Allemands et même des Espagnols qu'il ne l'était, en 1789, de celui des Anglais de 1648 et surtout des Américains de 1776. Et pourtant — à l'intérieur des formes nationales et sociales qui ont remplacé le libéralisme bourgeois du XVIIIe siècle — aucun politique français responsable ne peut s'imaginer qu'il le résoudra suivant la solution bolchevique, dans ce que le bolchevisme

a de russe; fasciste, dans ce que les faisceaux ont de romain; ou nazie, dans ce que le racisme a de germanique. Nous n'avons plus la naïveté des avocats qui, dans les constitutions successives de la grande révolution bourgeoise, reproduisaient presque littéralement le *bill of rights* anglais et la Déclaration d'Indépendance des États-Unis. A ce propos, rappelons aux marxistes « matérialistes » — à vrai dire, encore encombrés d'idéalisme, qui croyaient à l'internationalisme d'ouvriers *non encore* nationalisés — que les idéologies sont l'expression non seulement des différentes classes sociales, mais aussi des conditions historiques et nationales.

Pourtant, toutes les révolutions du XXe siècle répondent à des nécessités communes, qui tiennent beaucoup plus à l'époque qu'au génie et à l'âge des nations. Et ceux qui, comme Thierry Maulnier et les théoriciens de la « révolution nationale » assignent imperturbablement à la France une position d'équilibre entre « démocraties » et « totalitaires », s'échinent à rechercher la synthèse entre les survivances d'un passé condamné, et les seules chances d'avenir, autrement dit, entre le mal et le remède. Nous avons déjà noté les traits les plus saillants des révolutions d'aujourd'hui. Luttant sur deux fronts, combattant sur leur droite et sur leur gauche, mobilisant les ressources primitives de l'instinct au service d'une politique moderne, elles réagissent également contre ceux qui se laissent glisser passivement vers l'avenir, et contre ceux qui s'accrochent au passé. Elles engagent l'ensemble de la communauté dans son double aspect national et social. Nées de la guerre et de l'anarchie, elles s'arment, pour forcer le blocus de l'histoire, de la proue d'airain d'un parti, au lieu de chercher l'équilibre dans l'hémicycle d'un parlement.

Ce ne sont encore là que des caractères extérieurs. En fin de compte, ce qui distingue les révolutions totalitaires du XXe siècle des révolutions bourgeoises du siècle précédent, et notre national-socialisme du libéralisme national

de nos pères, c'est, beaucoup plus que l'idéologie, la passion, l'intérêt ou les formes politiques, une oscillation du grand pendule qui gouverne les mouvements des hommes. Nous entrons dans un nouvel âge de l'histoire. Les temps sont révolus, du « progrès indéfini de l'esprit humain », des terres vierges, du commerce illimité et d'une prospérité fabuleuse, où les hommes d'Occident, s'éveillant au pouvoir de leur technique, oubliaient la permanence et la dualité de leurs conditions de créatures et de recréateurs, et parce qu'ils se sentaient plus puissants se flattaient d'être meilleurs. Valéry l'a bien dit, le XXe siècle est le « temps du monde fini qui commence » : fini du moins selon les vues extensives, optimistes et faciles du passé.

Or il se trouve que nous sommes durement rappelés au sentiment de nos limites au moment même où nos énergies, nos pouvoirs sur le monde et les hommes sont décuplés, sinon centuplés par rapport au siècle précédent. Nous avons tous connu, nous connaissons encore l'époque scandaleuse du chômage et du stakhanovisme, de la surproduction et de la sous-consommation; de la liberté absolue des individus, y compris celle de mourir de faim, de la souveraineté sans frein des nations, libres de déchaîner la guerre sur le monde au nom de quelques dizaines de milliers d'individus; enfin, des guerres qui nous ramènent à des conditions d'existence primitive, quand jamais notre niveau de vie, matériel et moral, n'a de chances d'être aussi élevé. Pour que cette puissance formidablement accrue de l'homme ne se retourne pas contre lui-même, encore faut-il qu'elle soit mise au service de la communauté dont il fait partie, et non point d'intérêts particuliers; encore faut-il que la volonté de chaque individu reste maîtresse de son intelligence, de ses techniques, et du développement personnel de ses moyens d'action autant que de ses instincts.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les jeunes Européens éprouvent davantage que le besoin de frayer en cosmopolites avec un monde dont ils ont touché les limites terrestres,

celui de reprendre possession d'eux-mêmes, et des hommes auxquels ils sont liés par le sang; plus que l'appétit de développer anarchiquement leurs forces, la nécessité de les organiser. Ils ne croient plus au libéralisme, qui perdit toute vertu du jour où la plupart des hommes eurent la liberté d'être eux-mêmes, mais ils veulent se libérer de tant de fausses libérations qui faisaient d'eux, en fin de compte, les esclaves d'intérêts particuliers, par l'intermédiaire des machines, des trusts, des banques, des états-majors, des manieurs de l'opinion, des internationales, et des fictions mêmes de leur esprit.

Et c'est pourquoi les révolutions nationales et sociales du XXe siècle, s'opposant au laisser-faire laisser-passer et aux principes des nationalités, ou les complétant, insistent toutes sur les devoirs qui découlent de nos droits, et sur la responsabilité qu'implique toute liberté. La liberté de développer des intérêts ou de propager des opinions privées n'est acceptable qu'en fonction de leur responsabilité devant la communauté, de même que la liberté des nations se mesure à leur responsabilité devant la communauté européenne. Ce n'est pas la dictature qui tue l'individualisme, ce n'est pas, comme le soutient Bernanos, la « race » qui détruit les nations : mais leur propre anarchie, devant la volonté de vivre des peuples d'Occident et de l'Occident tout entier.

Les derniers libéraux de ce siècle, dans tous les pays civilisés, ont minutieusement analysé le désarroi des masses modernes — et tous à quelque degré nous faisons partie de la masse — arrachées aux lois de la nature sans être intégrées à aucun ordre humain : de Valéry à Santayana en passant par Thomas Mann, Montgomery, Belgion, José Ortega y Gasset, Maranon ou Croce même. Les derniers romantiques rêvent des héros qui, succédant aux éléments actifs de dissolution, aux dandys du siècle passé, aux cyniques de ce début de siècle, recomposeront la société. « Le roman détache, en avant de la société dont il

hâte la décomposition, les héros qui par l'ensemble de leurs vertus publiques et privées l'invitent à retrouver une cohésion (1). »

Mais pour passer de ces analyses intellectuelles à des synthèses politiques, il fallait des hommes forts, sortis des couches profondes du peuple, chez qui nos deux cancers, le doute et la jouissance, n'eussent altéré ni les vertus de leur race, ni celles de l'Occident. Ce restera la gloire impérissable des révolutionnaires du XXe siècle, quelque soit le sort réservé par le prochain avenir à leurs armes et à leurs constructions politiques, de n'avoir capitulé devant aucune des fatalités que nous préparait le siècle précédent : ni sur le plan économique, ni sur le plan moral; ni dans la structure des sociétés, ni dans la politique des nations.

Comme ils ont remis nos mécaniques et nos techniques, nos arts et nos sciences à leur place naturelle, celle de serviteurs de la volonté ; comme au lieu de déchaîner les pires instincts au nom de bonnes raisons abstraites, ils ont nourri leur politique de la chair et du sang de leur peuple, les esprits « distingués », aujourd'hui, se plaignent de retourner dans un nouveau moyen âge. Eh bien, acceptons-en l'augure. Nous préférons un moyen âge à un cul de basse fosse ou à un Bas Empire. En approfondissant leurs différences nationales, les révolutionnaires de ce siècle se rapprochent du fonds commun. C'est parce qu'ils sont puisé aux sources de vie les plus profondes de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal et de la Roumanie et qu'ils ont pris conscience de leur nature particulière, au lieu de se transcender dans des « internationales *a priori* », qu'ils retrouvent notre bien à tous, l'Occident. Peu importe qu'ils s'expriment dans le mythe de l'Homme Blanc, de l'Aryen, de l'Empire ou de la Chrétienté. Les révolutions nationales ne sont que des épisodes de la Révolution du XXe siècle, qui fera l'Europe.

Il n'était que temps. Déjà les Occidentaux, non contents

(1) Roger CAILLOIS : *Puissance du Roman.* (Sagittaire, 1942, p. 206.)

de se quereller entre eux, se déchiraient devant les peuples et les races mêmes qu'ils avaient soumis. Ils osaient user d'hommes de couleur contre leurs frères de race. Cependant, les enfants prodigues du Far West et les formidables masses jaunes de l'Extrême-Orient rappelées par l'Occident lui-même, avec toutes la force des moyens occidentaux, à leurs vertus natives, s'apprêtent à lui donner l'assaut final.

Le XXe siècle, grâce à ses révolutionnaires, sera celui de l'affirmation de l'Occident, ou par la faute de ses conservateurs de gauche et de droite, celui de sa perte. Dans ce drame on attend, à leur rang, les Français.

ARMAND PETITJEAN.

AINSI MÉNON PLEURAIT DIOTIMA...

I

Chaque jour je m'en vais sous le ciel et je cherche, mais c'est toujours la même absence.
Je leur ai depuis longtemps tout demandé, aux sentes de la campagne;
les terres là-haut où souffle la fraîcheur, j'erre de l'un à l'autre, et de l'ombre
à la source. Et mon âme, des sommets aux vallées,
implore le repos. Ainsi la bête blessée fuit aux forêts
où jadis à midi elle reposait nonchalamment à l'ombre,
mais son gîte de verdures ne rendra pas la paix à son cœur.
Elle geint, elle ne sommeillera plus; le dard l'entraîne égarée çà et là.
La chaleur du soleil, la fraîcheur de la nuit, rien n'y fait;
en vain aux flots du fleuve elle baigne ses blessures,
en vain la terre lui offre la vertu joyeuse de ses simples;
aucun zéphyr n'apaise la fièvre de son sang.
Ainsi, ô mes amis, ainsi me semble-t-il. Est-ce dit que personne
ne peut m'ôter du front la tristesse de mon rêve?

I

Täglich geh ich heraus, und such ein anderes immer,
Habe längst sie befragt, alle die Pfade des Lands;
Droben die kühlenden Höhn, die Schatten alle besuch ich
Und die Quellen; hinauf irret der Geist und hinab,
Ruh erbittend; so flieht das getroffene Wild in die Wälder,
Wo es um Mittag sonst sicher im Dunkel geruht;
Aber nimmer erquickt sein grünes Lager das Herz ihm.
Jammernd und schlummerlos treibt es der Stachel umher.
Nicht die Wärme der Lichts und nicht die Kühle der Nacht hilft,
Und in Wogen des Stroms taucht es die Wunden umsonst.
Und wie ihm vergebens die Erd ihr fröhliches Heilkraut
Reicht, und das gärende Blut keiner der Zephire stillt,
So, ihr Lieben! auch mir, so will es scheinen, und niemand
Kann von der Stirne mir nehmen den traurigen Traum?

II

Mais à quoi bon aussi, ô Dieux de la mort,
une fois que vous le tenez, celui que vous avez réduit,
une fois, ô cruels, que vous l'avez entraîné dans la lugubre nuit,
à quoi bon cette quête et cette imploration, ou cette querelle avec vous,
ou de prendre patience au fond même de l'exil affreux
et de sourire au chant de vos fades cantiques?
A ce prix, ne songe plus à guérir et ferme les yeux dans le silence!
Mais non : un murmure d'espérance s'élève et s'enfle en toi :
tu ne peux encore, ô mon âme, tu ne peux encore
consentir à cela, et tu rêves au milieu de ton sommeil de forçat!
L'heure n'est pas aux fêtes! Je voudrais pourtant couronner mes cheveux.
Je sais que je suis seul, mais une présence amie

me vient de là-bas sans doute, et il me faut sourire tout interdit
de ce bonheur en moi au milieu des souffrances.

II

Ja! es frommet auch nicht, ihr Todesgötter! wenn einmal
Ihr ihn haltet und fest habt den bezwungenen Mann,
Wenn ihr Bösen hinab in die schaurige Nacht ihn genommen,
Dann zu suchen, zu flehn, oder zu zürnen mit euch,
Oder geduldig auch wohl im furchtsamen Banne zu wohnen,
Und mit Lächeln von euch hören das nüchterne Lied.
Soll es sein, so vergiss dein Heil, und schlummere klanglos!
Aber doch quillt ein Laut hoffend im Busen dir auf,
Immer kannst du noch nicht, o meine Seele! noch kannst du's
Nicht gewohnen, und träumst mitten im eisernen Schlaf!
Festzeit hab ich nicht, doch möcht ich die Locke bekränzen;
Bin ich allein denn nicht? aber ein Freundliches muss
Fernher nahe mir sein, und lächeln muss ich und staunen.
Wie so selig doch auch mitten im Leide mir ist.

III

Lumière de l'amour! Ta splendeur dorée, elle brille donc aussi pour les morts!
Images de temps plus clairs, est-ce vous qui éclairez ma nuit?
Salut! aimables jardins, monts où le couchant rougeoie,
sentes muettes du bocage, témoins d'une joie céleste,
et vous, regards du ciel, étoiles
qui jadis tant de fois m'avez accordé votre sacre!
Et vous, ô beaux enfants du jour de mai, vous qui savez aussi l'amour,
roses silencieuses, et vous, ô lis, je vous invoque encore!
Oui, les printemps passent, une année chasse l'autre;
dans le changement, dans le combat, dans le tumulte, ainsi le Temps roule-t-il au ciel

au-dessus des têtes mortelles, mais aux regards bienheureux il n'en va pas de la sorte
et ceux qui aiment ont en partage de ne pas vivre ainsi :
tous les jours, Diotima, et tous les ans des étoiles
n'ont-ils pas concerté autour de nous leur intime éternité?

III

Licht der Liebe! scheinest du denn auch Toten, du goldnes!
Bilder aus hellerer Zeit, leuchtet ihr mir in die Nacht?
Liebliche Gärten, seid, ihr abendrötlichen Berge,
Seid willkommen, und ihr, schweigende Pfade des Hains!
Zeugen himmlischen Glücks, und ihr, hochschauende Sterne,
Die mir damals oft segnende Blicke gegönnt!
Euch, ihr Liebenden auch, ihr schönen Kinder des Maitags,
Stille Rosen, und euch, Lilien, nenn ich noch oft!
Wohl gehn Frühlinge fort, ein Jahr verdränget das andre,
Wechselnd und streitend, so tost droben vorüber die Zeit
Ueber sterblichem Haupt, doch nicht vor seligen Augen,
Und den Liebenden ist anderes Leben geschenkt.
Denn sie alle, die Tag' und Jahre der Sterne, sie waren,
Diotima! um uns innig und ewig vereint.

IV

Nous, dans la paix d'être ensemble, comme les cygnes amoureux
qui reposent sur la berge ou balancés aux vagues
regardent dans les eaux : l'argent des nuages s'y mire
ou l'azur de l'éther ondule sous leur nage, —
ainsi allions-nous sur la terre. Le Nord
avait beau menacer, lui, l'ennemi d'amour, et préparer la plainte, le feuillage
avait beau tomber des ramures, la pluie voler au vent :
nous gardions tranquilles notre sourire, nous sentions notre dieu à nous

sous le couvert de nos confidences, dans le chant de nos âmes unies,

nous étions en paix avec nous, dans l'innocence de notre joie et notre solitude.

Mais à présent la maison m'est déserte et je n'ai plus mes yeux;

je me suis perdu moi-même en la perdant!

Aussi j'erre, aussi me faut-il vivre comme les ombres,

et ce qui me reste n'a plus de sens depuis longtemps.

IV

Aber wir, zufrieden gesellt, wie die liebenden Schwäne,
Wenn sie ruhen am See, oder, auf Wellen gewiegt,
Niedersehn in die Wasser, wo silberne Wolken sich spiegeln,
Und ätherisches Blau unter den Schiffenden wallt,
So auf Erden wandelten wir. Und drohte der Nord auch,
Er, der Liebenden Feind, klagenbereitend, und fiel
Von den Aesten das Laub, und flog im Winde der Regen,
Ruhig lächelten wir, fühlten den eigenen Gott
Unter trautem Gespräch, in einem Seelengesange,
Ganz in Frieden mit uns kindlich und freudig allein.
Aber das Haus ist öde mir nun, und sie haben mein Auge
Mir genommen, auch mich hab ich verloren mit ihr.
Darum irr ich umher, und wohl, wie die Schatten, so muss ich
Leben, und sinnlos dünkt lange das übrige mir.

V

Je voudrais une fête, mais à quoi bon? une fête et chanter avec d'autres,

mais dans cette solitude rien qui me vienne des dieux!

Mon impuissance, je le sais, cette malédiction qui me brise les membres, cette pesanteur, quoi que j'entreprenne,

c'est de rester tout le jour prostré et muet comme un enfant,

rien qu'avec une larme froide qui me glisse parfois des yeux,

— et c'est que l'oiseau qui chante m'attriste, et l'herbe des champs,
parce qu'ils sont joyeux d'être aussi les messagers du ciel!
Mais moi, dans mon cœur lugubre, le soleil et cette âme
qu'il met partout, le soleil me glace, tue les fruits,
n'est plus que crépuscule, que rayonnement de nuit,
et le ciel vain, nu comme les murs d'une prison,
me pèse, tel un fardeau, et me courbe le front.

V

Feiern möcht ich; aber wofür? und singen mit andern,
Aber so einsam fehlt jegliches Göttliche mir.
Dies ists, dies mein Gebrechen, ich weiss, es lähmet ein Fluch mir
Darum die Sehnen, und wirft, wo ich beginne, mich hin,
Dass ich fühllos sitze den Tag und stumm, wie die Kinder,
Nur vom Auge mir kalt öfters die Träne noch schleicht,
Und die Pflanze des Felds, und der Vögel Singen mich trüb macht,
Weil mit Freuden auch sie Boten des Himmlischen sind.
Aber mir in schaudernder Brust die beseelende Sonne,
Kühl und fruchtlos mir dämmert, wie Strahlen der Nacht,
Ach! und nichtig und leer, wie Gefängniswände, der Himmel,
Eine beugende Last, über dem Haupte mir hängt!

VI

Je t'ai connue tout autre, ô jeunesse! mais les prières
jamais te ramèneront-elles, jamais plus? Jamais aucune sente
ne me conduira-t-elle en arrière?
En sera-t-il de moi comme des impies jadis
qui, l'œil en feu, ont eu place pourtant à la table du bonheur,
mais bientôt saoulés, les hôtes en liesse,
ils ont perdu la voix, et maintenant,

tandis que les vents chantent au-dessus d'eux, ils attendent,
endormis sous la terre et les fleurs, que la puis ance d'un prodige
les sorte de l'abîme, les ramène, et de nouveau leur ouvre les chemins de verdure...
Oh! un souffle sacré traverse divinement l'Être de lumière
quand la fête s'anime; l'amour roule ses flots,
le fleuve, abreuvé de ciel, murmure et vit,
une voix retentit sous terre, la nuit paie son tribut splendide,
l'éclat de l'or enseveli remonte des riviè es!

VI

Sonst mir anders bekannt! o Jugend! und bringen Gebete
Dich nicht wieder, dich nie? führet kein Pfad mich zurück?
Soll es werden auch mir, wie den Götterlosen, die vormals
Glänzenden Auges doch auch sassen an seligem Tisch,
Aber übersättiget bald, die schwärmenden Gäste,
Nun verstummet, und nun, unter der Lüfte Gesang,
Unter blühender Erd entschlafen sind, bis dereinst sie
Eines Wunders Gewalt, sie, die Versunkenen, zwingt,
Wiederzukehren und neu auf grünendem Boden zu wandeln. —
Heiliger Othem durchströmt göttlich die lichte Gestalt,
Wenn das Fest sich beseelt, und Fluten der Liebe sich regen,
Und vom Himmel getränkt, rauscht der lebendige Strom,
Wenn es drunten ertönt, und ihre Schätze die Nacht zollt,
Und aus Bächen herauf glänzt das begrabene Gold.

VII

Mais toi, toi qui déjà au sentier des adieux,
quand je m'abîmais devant toi, m'ouvrais l'espoir d'un monde plus beau,
toi qui, si calme, m'appris l'enthousiasme et la grandeur,

et, silencieuse comme les dieux, à les chanter d'un cœur plus joyeux,

ô fille du ciel, est-ce toi qui m'apparais et m'abordes comme jadis

et comme jadis me révèles les suprêmes secrets?

Vois : quoi que mon âme en rougisse, au souvenir de plus de noblesse,

il me faut devant toi pleurer et me plaindre,

car j'ai longtemps erré, car aux sentiers exténués de la terre

je t'ai longtemps cherchée, joyeuse gardienne, compagne familière

— cherchée en vain, et les ans ont passé

depuis qu'au seuil du mystère nous regardions autour de nous

les soirs déployer leur éclat!

VII

Aber o du, die schon am Scheidewege mir damals,
Da ich versank vor dir, tröstend ein Schöneres wies,
Du, die, Grosses zu sehn und froher die Götter zu singen,
Schweigend, wie sie, mich einst stille begeisternd gelehrt,
Götterkind! erscheinest du mir, und grüssest, wie einst, mich,
Redest wieder, wie einst, höhere Dinge mir zu?
Siehe! weinen vor dir und klagen muss ich, wenn schon noch,
Denkend edlerer Zeit, dessen die Seele sich schämt.
Denn so lange, so lang auf matten Pfaden der Erde
Hab ich, deiner gewohnt, dich in der Irre gesucht,
Freudiger Schutzgeist! aber umsonst, und Jahre zerrannen,
Seit wir ahnend um uns glänzen die Abende sahn.

VIII

Toi, toi seule, ô fille des dieux, ta lumière te garde la lumière!

Ta patience, ô bénigne, te garde l'amour!

Jamais tu n'es solitaire : des compagnes, toujours,

sont avec toi, là-bas où tu fleuris et reposes sous les roses de l'année!

Le Père lui-même, par la bouche des Muses qui respirent la douceur,

te chante ses tendres berceuses!

— Oui, c'est Elle, la même, toujours! Je la revois tout entière qui tranquille, comme jadis, s'approche, l'Athénienne!

Et tandis, ô mon amie, ô vision sereine, que de ton front

tombe infaillible entre les hommes la bénédiction d'un rayon d'étoile,

tu me prouves et me dis, pour que je le redise à d'autres, car d'autres non plus ne le croient pas,

tu me dis que le bonheur est plus éternel que le souci et la colère

et que chaque jour un jour s'achève dans sa gloire!

VIII

Dich nur, dich erhält dein Licht, o Heldin! im Lichte,
Und dein Dulden erhält liebend, o Gütige, dich;
Und nicht einmal bist du allein, Gespielen genug sind,
Wo du blühest und ruhst unter den Rosen des Jahrs,
Und der Vater, er selbst, durch sanftumatmende Musen
Sendet die zärtlichen Wiegengesänge dir zu.
Ja! noch ist sie es ganz! noch schewbt vom Haupte zur Sohle,
Stillherwandelnd, wie sonst, mir die Athenerin vor.
Und wie, freundlicher Geist! von heitersinnnender Stirne
Segnend und sicher dein Strahl unter die Sterblichen fällt,
So bezeugest du mirs, und sagst mirs, dass ich es andern
Wiedersage, denn auch andere glauben es nicht,
Dass unsterblicher doch, denn Sorg und Zürnen, die Freude
Und ein goldener Tag täglich am Ende noch ist.

IX

Ainsi, ô dieux du ciel, je veux vous rendre grâces!

Enfin la prière, une fois encore, délivre et soulève la poitrine du chanteur!

Comme jadis, lorsque auprès d'elle, lorsque avec elle j'étais sur la hauteur ensoleillée,

un dieu me parle des profondeurs du temple et me ranime!

Oui, je veux vivre aussi! Déjà la verdure! déjà,

des monts apolliniens, des monts d'argent, comme un appel d· harpe qui prélude!

Viens! c'était comme on rêve! Les ailes saignantes, les vo·ci

déjà guéries! déjà l'espérance vit partout rajeunie!

Il reste à découvrir bien des choses encore, bien des grandes choses,

et qui aima de la sorte, il faut qu'il prenne, oui, la voie qui mène aux d'eux!

Mais vous, restez présentes, heures de la révélation, heures graves de notre jeunesse!

Assistez-nous, pressentiments sacrés, ferveur de nos prières,

et vous, enthousiasmes, et vous, ô tous les bons

génies, qui aimez d'être auprès de ceux qui s'aiment,

tardez auprès de nous jusqu'à ce qu'au même rivage,

là-bas, d'où tous les bienheureux sont prêts à revenir,

là-bas où sont les aigles, les astres, les messagers du Père

et les Muses, et le pays des héros et de l'amour,

jusqu'à notre rencontre là-bas, ou bien ici, sur l'île de rosée

où les nôtres attendent, fleurs assemblées dans les jardins,

où les chants sont vrais, où la beauté des printemps est plus longue,

— jusqu'à notre rencontre, et que recommence une année de notre âme!

(Seconde version.)

IX

So will ich, ihr Himmlischen! denn auch danken, und endlich,
Atmet aus leichter Brust wieder des Sängers Gebet.
Und wie, wenn ich mit ihr, auf sonniger Höhe mit ihr stand,
Spricht belebend ein Gott innen vom Tempel mich an.
Leben will ich denn auch! schon grünts! wie von heiliger Leier
Ruft es von silbernen Bergen Apollons voran!
Komm! es war ein Traum! Die blutenden Fittiche sind ja
Schon genesen, verjüngt leben die Hoffnungen all!
Grosses zu finden, ist viel, ist viel noch übrig, und wer so
Liebte, gehet, er muss, gehet zu Göttern die Bahn.
Und geleitet ihr uns, ihr Weihestunden! ihr ernsten,
Jugendlichen! o bleibt, heilige Ahnungen, ihr,
Fromme Bitten! und ihr, Begeisterungen, und all ihr
Guten Genien, die gerne bei Liebenden sind;
Bleibt so lange mit uns, bis wir auf gemeinsamem Boden,
Dort, wo die Seligen all niederzukehren bereit,
Dort, wo die Adler sind, die Gestirne, die Boten des Vaters,
Dort, wo die Musen, woher Helden und Liebende sind,
Dort uns, oder auch hier, auf tauender Insel begegnen,
Wo die Unsrigen erst, blühend in Gärten gesellt,
Wo die Gesänge wahr, und länger die Frühlinge schon sind,
Und von neuem ein Jahr unserer Seele beginnt!

(Zweite Fassung.)
HÖLDERLIN.

(Traduction de RENÉ LASNE.)

CLAUDE BERNARD

Lorsque Henry Céard, romancier moyen mais cerveau bien informé, fit lire à Zola l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, il ne se doutait guère de l'usage simpliste que l'auteur de *Nana* allait en faire. Ce bonhomme et cet homme fin s'excusait volontiers, dans les entretiens familiers, de cette initiative historique. Nous le consolions en l'assurant qu'elle avait eu le sort de presque tous les essais de liaison entre la science et la littérature, lorsqu'ils ne sont pas tentés par un écrivain capable lui-même de faire la synthèse et surtout d'opérer les transpositions. Céard, au reste, n'avait pas évité l'écueil. Ses *Terrains à vendre au bord de la mer*, aujourd'hui oubliés, accumulent les férocités froides et froidement appliquées. Et les *Soirées de Médan*, dont il fut un des signataires, ne doivent pas plus à l'illustre physiologiste que le futurisme ne devait à la dynamique. Car, dans l'un et l'autre cas, il y avait entre l'œuvre de science et l'œuvre d'art un irrémédiable malentendu.

On peut encore lire une thèse, à la bibliothèque de la Sorbonne, qui traite de l'influence du cartésianisme sur les grands écrivains du XVII[e] siècle. Cette influence aussi serait discutable, mais enfin Molière connaissait Gassendi, et La Fontaine sait ce qu'il dit quand il disserte, dans le rythme trottinant d'une de ses fables, sur l'âme des animaux. Mais Zola, quand il s'excitait sur la méthode de Claude Bernard, ne savait absolument pas ce qu'il faisait ni où il allait. Ce puissant conteur, aujourd'hui trop méconnu des lettrés, était dépourvu à un degré peu croyable de l'aptitude idéologique. L'*Introduction* n'avait été pour lui qu'une permission, et

c'est bien une permission seulement que va chercher le romancier ou le dramaturge, le plus souvent, sur le rayon scientifique. On sait peut-être que Taine n'était pas du tout d'accord avec Bourget sur son interprétation du philosophe et du disciple, et il y aurait beaucoup à dire sur l'usage que Barrès a fait des *Origines* de Taine et de *la Réforme* de Renan. *Le Cahier rouge* de Claude Bernard, que le Dr Léon Delhoume vient de publier avec une intelligente introduction (1), va nous donner l'occasion de préciser les chances de ces liaisons dans un cas historique.

Ce ne sera pas par amusement ni pour le jeu de griffonner dans les marges, mais parce qu'il s'agit là vraiment d'un problème qui importe à la fois à l'art, à la science, à la philosophie, et parce que la critique, aujourd'hui, se voit bien obligée d'embrasser et d'ordonner, autour du mystère de l'œuvre, les disciplines dont celle-ci se réclame ou dont elle recueille les échos. La critique impressionniste, qui n'a jamais mené bien loin, conduirait aujourd'hui dans une impasse. Les échafaudages d'idées auxquels l'œuvre s'appuie ou qu'elle repousse (auxquels elle croit s'appuyer souvent, en s'excitant de cette croyance) ont leur place au foyer critique où elle se recompose en idées. Le critique ne peut plus se distraire de rien.

La théorie du naturalisme littéraire est un contresens sur Claude Bernard, alors que la théorie du classicisme littéraire n'est pas un contresens sur le cartésianisme, n'en est qu'un raidissement tout au plus, alors que le romantisme allemand n'est pas un contresens sur la philosophie romantique allemande. Et comme il est un peu trop simple de tout expliquer par la bêtise de Zola, il nous faut chercher un peu plus loin.

Zola, dans son *Roman expérimental*, reprochait aux écrivains « idéalistes » de partir « toujours d'une source irrationnelle quelconque, telle qu'une révélation, une tradition ou une autorité conventionnelle ». Comme Claude Bernard le déclare, ajoute le père des Rougon, « il ne faut admettre rien d'occulte; il n'y a que des phénomènes et des conditions de phénomènes ». D'où la prétention, affichée par Zola, de

(1) *Le Cahier rouge*, par Claude Bernard. Introduction par le Dr Léon Delhoume (Éditions de la N. R. F., 1942).

« soumettre chaque fait à l'observation et à l'expérience ». Mais ce ne sont là encore que deux mots, car, pour que l'analogie soit exacte, il faut savoir ce que peut être, mettons dans un roman, l'observation et l'expérience. Zola fait alors un pas de plus, ou croit le faire : il va spécifier la prétention à la science du romancier naturaliste, voici comment. Claude Bernard avait observé que chaque science disposant de procédés spéciaux, il leur arrive d'échanger leurs procédés et leurs instruments, les plus simples relativement servant d'instruments aux plus complexes : les mathématiques à la physique, à la chimie, à la biologie; la physique et la chimie à la biologie et à la médecine. Là-dessus Zola enchaîne : « Telle est la réponse que Claude Bernard fait pour nous, romanciers naturalistes, aux critiques qui se sont moqués de nos prétentions à la science. Nous ne sommes ni des chimistes, ni des physiciens, ni des physiologistes; nous sommes simplement des romanciers qui nous appuyons sur les sciences ».

Zola oublie seulement (un défaut d'intelligence se solde toujours par une présence de l'oubli) que ces disciplines qui échangent ce qu'on pourrait appeler leurs bons procédés sont chacune des sciences organiquement constituées, tandis que l'œuvre d'art se situe dans un autre monde. Pour Claude Bernard, l'esprit est un dans la diversité de l'activité scientifique, c'est-à-dire que l'esprit fonctionne toujours de même dans la recherche de la vérité. « Toute la différence, écrit-il, gît dans la complexité du sujet étudié, mais non dans le procédé intellectuel lui-même. » Et pour lui, comme pour Descartes, la vérité n'est que la sensation de l'évidence. Mais encore faut-il que cette sensation soit assez nettement isolée, garantie, pour que la confusion ne soit pas possible. Ces précautions de méthode conduisent d'ailleurs Claude Bernard à une vue de la littérature aussi simpliste que l'idée de la science que se faisait Zola : « Un littérateur est un homme qui parle agréablement pour ne rien dire. Un savant qui écrit bien ne sera jamais un littérateur, parce qu'il n'écrit pas pour écrire, mais pour dire quelque chose. Le littérateur est l'homme qui, par sa spécialité, doit sacrifier le fond à la forme. C'est le confectionneur d'habit, le tailleur qui pare un

mannequin aussi bien qu'un grand homme. » Ces lignes, que Zola n'a pas connues, mais qui résument une certaine idée du XIXe siècle scientifique sur la littérature, expliquent d'ailleurs fort bien la réaction du naturalisme littéraire. Elles enveloppent une théorie du style purement formelle. Si l'art ne peut qu'habiller, le corps qu'il habille doit se composer d'éléments cueillis et ordonnés ailleurs. Et si le romancier va chercher ses matériaux dans les sciences, la production de ces matériaux ne dépendra pas de lui. Le romancier d'observance naturaliste crée des images à l'aide de réalités dont le contrôle lui échappe. Nous reviendrons sur ce naturalisme, qui se prête aujourd'hui à une honnête liquidation. Notons seulement que la pensée de Claude Bernard fait une coupure très nette entre la science d'une part, la philosophie et l'art de l'autre. Il représente ce bon génie de la technique qui vient à point, au long de la tradition française, réveiller la raison qui enfantait des monstres.

L'équilibre et la bonne santé de l'esprit scientifique se révèle essentiellement dans son attitude à l'égard des théories. « Une théorie, quelque belle qu'elle soit, n'est jamais si belle que la vérité ou que le fait. » C'est là justement ce que nous avons le plus de peine à comprendre, ce dont nous avons le plus de peine à nous réjouir. Et cette attitude est si contraire à l'orientation de l'esprit humain, du moins à ses habitudes séculaires, que nous développons démesurément hors de la science ce que la science nous refuse. Il n'y a pas, à chaque étape de la science, une théorie absolument vraie, et c'est donc une belle chose de détruire une théorie : « ... C'est un pas en avant, et il ne faut pas trembler qu'un fait vienne détruire une théorie même sienne; il faut la rechercher; c'est une découverte qui est là-dessous, une révolution, comme on dit, car la science est révolutionnaire et ne marche pas par additions successives, comme on le croit. » Claude Bernard nous propose ainsi une idée de la science tout à fait conforme aux conceptions d'aujourd'hui, mais tout à fait contraire au dogmatisme également contemporain. Cela s'explique aisément si l'on songe que le génie théoricien s'épanche de nos jours dans la sociologie, où règnent l'incertitude et l'imagination libre, comme elles

régnaient encore dans la physiologie, beaucoup moins absolument, il est vrai, au temps de Claude Bernard. Claude Bernard exige du physiologiste qu'il « reste sur le fait » et sacrifie joyeusement la théorie, mais il ajoute : « Il y a des hommes qui font de la physiologie sans la connaître assez et sans savoir qu'il faut ainsi sacrifier les théories. Ils se font des idées et ils les conservent au détriment des faits; ils sont logiques, comme on dit, mais ils sont faux. Ils seraient vrais si leur point de départ était bon, *et comme les faits physiologiques, très complexes, sont très élastiques, ils les altèrent et trouvent toujours la confirmation de leurs idées.* » Si cela était facile relativement en physiologie, combien cela l'est encore davantage en sociologie ! L'élasticité des faits sociaux est considérablement plus grande et l'orgueil de la possession idéologique plus facile à satisfaire. Par une confusion fatale, c'est la partie théorique qui fait figure de vérité, et la passion, sous le déguisement de l'intelligence, retient farouchement ce que l'intelligence ne veut pas conserver. Ainsi se forme l'intellectuel révolutionnaire, qui a la passion de l'intelligence qu'il prend pour l'intelligence de la passion. « On tient à ses idées, écrit Claude Bernard, par égoïsme, par admiration de soi. » Cet homme attentif et sage ne voit pas que c'est surtout par une volonté de puissance qui est en somme, au sens spinoziste du terme, une volonté d'erreur.

Le vrai savant doit donc lutter contre les exigences spontanées de la pensée qui veut se satisfaire d'elle-même. Comme le dit M. Léon Brunscvicg, à propos justement de Claude Bernard, beaucoup veulent « que tout soit clair, que tout s'explique, et qu'il ne reste pas un coin obscur dans un travail. On peut dire, quand un travail se présente avec ces apparences de clarté universelle et de logique, qu'il est faux et en partie une œuvre d'imagination plus que d'expérience. » C'est dans ce sens précis qu'il n'y a jamais eu, qu'il ne peut y avoir antinomie, comme on le disait dans les journaux à la fin du dernier siècle, entre la science et la philosophie, entre la science et la religion. La science ainsi conçue ne nie pas la philosophie, ne nie pas la religion. Elle les ignore. En proclamer la faillite, comme le hâtif Brunetière, est aussi

absurde que d'accuser de mutisme un homme qui ne parle pas une langue étrangère.

Mais on comprend qu'un homme aussi mal fait que Zola pour la pensée trébuchât, dans la lecture de Claude Bernard, à chaque moment sur des contresens. Il serait aisé de faire tenir tout le naturalisme littéraire sur cette observation de Claude Bernard que, pour arriver à de vraies généralisations, il faut remuer « le terrain fétide et palpitant de la vie ». D'un autre côté, l'auteur de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* se souvenait de son prédécesseur Magendie qui, en 1816, constatait que la physiologie en était encore au moyen âge des sciences; qu'elle avait « ses croyances diverses, ses sectes opposées et militantes »; qu'on y admettait « des êtres chimériques qui, semblables aux dieux du paganisme, président aux phénomènes vitaux »; qu'on y invoquait l'autorité « d'auteurs soi-disant infaillibles », et qui concluait : « Enfin on dirait le cadre d'une religion bizarrement rempli de termes scientifiques. » Telle sera exactement l'apparence du *Capital* de Karl Marx.

Entre les passions théologiques et les passions politiques qui débordent violemment sur le terrain scientifique, l'intelligence du savant se creuse une voie étroite, sinueuse, menacée, qui conduit au vrai ou au probable. L'empirisme pourrait être pour lui une tentation, une réaction de défense, mais c'est ici qu'on voit une exigence de la nature répondre à l'exigence intime de l'esprit. L'expérimentateur empirique ne peut à lui seul édifier la science. L'expérimentateur qui ne sait pas ce qu'il cherche ne comprend pas ce qu'il trouve. Point de thèse sans hypothèse. Rien ne se perd au laboratoire, pas même l'imagination la plus hardie, pourvu qu'elle ne soit pas dupe d'elle-même et qu'elle soit vraiment *convertie* à la recherche de la vérité. L'intelligence scientifique ne s'obtient pas par amputation mais par conversion, par une conversion qui, comme toute conversion spirituelle, retourne l'esprit *tout entier* qui, en trouvant, se retrouve dans son intégrité. Contre les amputations de l'empirisme, Claude Bernard avait à réagir, à préciser devant l'expérience les positions de l'esprit. Tel est le double mouvement, tels sont les deux versants de sa méthodologie.

Nous pouvons assister, en lisant comme il faut ce *Cahier Rouge*, à la naissance ou à la renaissance, dans un domaine déterminé, de la méthode expérimentale, étapes aussi émouvantes dans leur genre, qui est évidemment plus sévère, que celles notées dans les carnets d'un artiste, dans les cahiers d'un Barrès. Claude Bernard, s'il circonscrit le scientifique, n'élimine pas pour cela le métaphysique de ses préoccupations, ou plus exactement de ses pressentiments. *Poétiser*, il appelle ainsi faire des hypothèses qu'il sait qu'il ne peut vérifier, « broder » sur son sentiment et sur ce qu'il appelle sa nature. « Cette ignorance de la cause des causes fait le poète, le philosophe, quelque chose de vague et de mystérieux que je ne comprends pas, et j'en suis bien aise, car, si je savais tout, *je ne pourrais plus vivre.* » Voilà qui correspond singulièrement, sous la plume de ce savant strict, à la tonalité religieuse du siècle (1). D'autre part, comme le note justement le Dr Léon Delhoume, Claude Bernard se préoccupait de concilier, tant bien que mal, le déterminisme et la liberté : « ...l'homme est forcé d'être libre par cela seul qu'il a une conscience et un jugement. La liberté en découle; il est libre de faire le bien ou le mal; mais quand il a fait le mal, le remords lui prouve qu'il était libre et qu'il aurait fait autrement s'il avait voulu. » Il est même curieux de voir Claude Bernard, dans cette hypothèse libre, se relâcher de sa rigueur intellectuelle. Car enfin le remords, aussi bien qu'une liberté antérieure, peut prouver le déterminisme de l'éducation, de l'hérédité. Mais cette ouverture à l'hypothèse, cette hésitation lui permet une riche distinction : « Les sciences modernes, en admettant le déterminisme, en font la condition même de la liberté, ce qui distingue radicalement le déterminisme du fatalisme. En effet, l'acte libre ne peut exister que dans la *période directrice* du phénomène; mais une fois dans la *période exécutive*, le déterminisme doit être absolu, pour que la liberté en découle nécessairement. Le déterminisme est alors forcé, et les dieux mêmes y seraient soumis, selon l'idée des anciens. Je le répète, le déterminisme n'exclut pas la liberté. » De la conception de cette période directrice, ou du moins d'une conception analogue, Émile

(1) Notamment à la tonalité religieuse de Victor Hugo.

Boutroux partira pour tenter d'établir le degré de contingence des lois de la nature. Tout le mouvement « contingentiste » de la fin du siècle, où le bergsonisme trouve une de ses sources, s'il ne dérive assurément pas de Claude Bernard, n'est pas incompatible avec sa pensée.

Claude Bernard avait à se mesurer, en physiologie, avec le jugement téléologique, c'est-à-dire avec le jugement qui concerne ou qui constitue un rapport de finalité. Or, les savants n'admettent pas qu'ils sont téléologistes, « parce que ce sont des choses qui ne se démontrent pas. Dans tous les cas on n'a rien mis à la place, *et la place reste vide.* » Et voici qui est curieux et typique : « Un homme de génie est un homme absurde, c'est-à-dire qu'il pousse un système à l'absolu et l'absolu est l'idéal de la science. On est fondé à croire que cet absolu existerait si nous connaissions tout (cause unique, c'est Dieu); mais comme nous sommes loin de tout connaître nous ne pouvons pas agir en conséquence. En un mot, *nous devons raisonner dans l'hypothèse de l'absolu, mais agir dans la réalité qui est autre.* » Seule la loi abstraite, l'idéal est scientifique, parce que « cela seul est adéquat à l'esprit. » Nous voici bien loin du bon Zola et de sa condamnation des idéalistes au nom de Claude Bernard. Seulement, en condamnant l'idéalisme et en sautant à pieds joints dans le « scientifique », Zola s'épargnait la peine précisément de tracer une démarcation valable entre le bon et le mauvais idéal. Il dénonçait l'éclair de la pensée parce que son romantisme d'origine l'eût empêché de distinguer entre les éclairs, et de distinguer les éclairs d'avec les feux de paille. Il fait penser à ces enfants faussement pieux qui n'osent plus regarder dehors les belles images, ce qui ne l'empêchait pas, comme certaines vieilles filles, de voir le mal partout et de l'outrer par un style complaisant.

On peut relever, dans *le Cahier rouge*, quelques éléments d'une psychologie du génie qui n'avait pas à son époque les bases positives que Bergson devait tenter de lui donner. L'homme de génie peut être amené à pousser les choses « dans leur dernière limite » parce qu'il sacrifie tout à son idée, « comme un artiste qui, pour faire saillir un trait, néglige même de dessiner les autres, au point qu'il agit

comme si l'individu n'était réellement composé ou important que par le point qu'il veut mettre en évidence ». Or, pousser ainsi une idée est commun aux hommes de génie mais ne constitue pas le génie. Claude Bernard comprend fort bien qu'il faut viser au delà du but qu'on veut atteindre dans certaines conditions et dans certaines circonstances. Mais il croit « qu'il y a aussi le génie subordinateur qui consiste à tout équilibrer et à mettre chaque phénomène dans les rapports naturels; c'est ce qu'il y a à faire aujourd'hui. » Cette pensée est d'importance. Il ne s'agit point d'établir une hiérarchie définitive entre le génie qui exagère et le génie qui subordonne : il faut seulement comprendre ce qu'il « y a à faire aujourd'hui ». C'est le propre d'un savant de ne pas sauter hors du temps et de déterminer l'horoptère mental qui convient à chaque moment de la recherche scientifique. Mais il trahirait sa mission s'il réduisait aux conditions du moment toutes les chances de l'esprit.

Claude Bernard excelle à déceler la raideur dogmatique de la pensée expérimentale qui se complaît en elle-même; et, par exemple, il n'est pas scientifique, dira-t-il, de s'occuper de la force vitale, « mais il ne l'est pas davantage de la nier, *parce qu'en la niant, on affirme autre chose* ». Si la recherche des causes premières n'est pas scientifique, la négation de ces causes premières ne peut pas l'être davantage. C'est parce que Claude Bernard a le don et la passion de la science qu'il met chaque idée, chaque valeur à sa place sans en redouter l'influence. Il n'a pas peur des contagions idéologiques. Peut-on mieux rendre que dans les lignes qui suivent l'athlétisme de la pensée en contraste avec la rêverie? « Les idées se développent spontanément dans l'esprit et, quand on se laisse aller à ses idées, on est comme un homme à la fenêtre qui regarde aller les passants. On regarde donc en quelque sorte passer ses idées. Cela n'exige aucun effort; cela a même un grand charme. Là où est le travail, la fatigue, c'est d'arrêter l'idée au collet, comme on arrêterait un passant malgré son désir de fuir, de la retenir, de la fixer, de lui donner son caractère. » Je laisse au lecteur le soin de distinguer, entre nos amateurs d'idées, ceux qui demeurent à leur fenêtre et ceux qui descendent dans la rue. En tout cas,

parmi les premiers, il reconnaîtra les chantres du « lieu de passage » et du « courant de conscience », fort à la mode il y a une quinzaine d'années.

Claude Bernard est très sensible à l'activité de l'esprit dans la recherche scientifique. « L'expérience, écrit-il, est toujours la conclusion d'un raisonnement, dont les prémisses sont l'observation. » Sensible aussi à l'effort de disjonction qui s'impose à l'esprit en présence de la complexité du réel : « Il y a sans doute dans les sciences une intrication étroite entre l'observation et l'expérimentation; cependant il faut distinguer, car tout se confondrait. » L'intuition joue son rôle, dans un sens tout proche du sens bergsonien : « Ce qu'on appelle le tact médical, c'est l'observation ou l'expérimentation comparative faite *sans s'en douter*, ou bien l'appréciation de certains caractères d'ensemble qu'on ne saurait préciser, pas plus que le paysan qui reconnaît bien un chêne ne saurait en donner les caractères. » Cela tient peut-être, ajoute-t-il (et ceci est important), à ce que ces personnes douées de tact « prennent leurs caractères dans l'ensemble des caractères et ce *caractère résultant* qui n'existe pas à lui seul mais qui n'est aucun autre; tandis que les médecins dits savants veulent n'avoir égard qu'à un caractère et négligent tout le reste, ce qui est faux. » La pensée, ouverte à l'expérience, tend en quelque sorte à se laisser penser par elle au lieu de lui imposer ses habitudes. De même, l'espèce n'exclut pas les individualités distinctes; et quoique la maladie soit une identité, individualisée seulement par chaque malade, on ne doit pas faire fi des dires empiriques, par exemple que les fièvres d'automne ne ressemblent pas à celles du printemps comme le prétendaient les anciens médecins.

En somme, Claude Bernard est de ces grands esprits qui, capables de préciser et de fonder une méthode rationnelle, n'en veulent pas devenir l'esclave, et qui maintiennent dans leur vision l'autre versant de la montagne. « Les dessinateurs d'anatomie, note-t-il finement, étaient autrefois cartésiens, c'est-à-dire qu'ils inventaient l'anatomie ou plutôt ils dessinaient leur idée et non la nature. Aujourd'hui, on copie la nature et même on la prend en réaliste... Quel est le meilleur

côté? » On voit l'homme ici au sommet, qui se sent le droit de regarder la pente plus aisée, parce qu'il a gravi l'autre, et durement. Conscient du rythme binaire des choses et des pentes contrastées de l'esprit, Claude Bernard a parfaitement défini la différence entre les valeurs spirituelles, morales, politiques d'une part, et les valeurs scientifiques de l'autre, dans cette pensée au raccourci pascalien : « Dans les sciences nous n'avons pas de critérium en nous; tout est au dehors. »

La pensée de Claude Bernard représente un moment d'équilibre et de sérénité, de travail utile, fécond, précis et de bienveillance philosophique, de critique et d'équité à la fois que son siècle, que le nôtre ne devaient plus revivre. Il avait isolé le laboratoire, tout en ouvrant dans ses murs de larges baies par où entraient les rayons et la chaleur de tous les intérêts humains. Il est de ces beaux génies qui dérivent dans une investigation qualifiée les ressources de ruse et la volonté de puissance que les siècles ont déposées en eux, et dont le libéralisme est un libéralisme de détente et de repos, une manière d'ouverture d'esprit et de disposition bienveillante plutôt qu'une inquiétude du cœur. Prêt à tout accepter quand la nature, interrogée d'une certaine façon, lui parlait un certain langage, il se méfiait des réponses toutes faites, même faites en son nom. Savant éminent, ses dons et son art de technicien le dispensaient de ces rêveries à prétentions scientifiques qui ne sont que le snobisme dogmatique de la science. Enfin, l'intelligence de sa méthode lui fournit une méthode de l'intelligence qui, mal comprise par les imaginatifs repentis du dernier siècle, laissait, par sa précision même, le champ libre aux autres tentatives de l'esprit.

RAMON FERNANDEZ.

UN POÈTE : CLAUDE ROY

L'Enfance de l'Art (Fontaine, 1942).

Le plus grand reproche que feront à M. Claude Roy ceux qui voudront ne point comprendre sa poésie, c'est qu'elle ressemble à celle de Supervielle. On a bien pardonné à Supervielle d'avoir offensé habilement la mode et battu le surréalisme avec ses propres armes. Mais les gardiens de la mode se rattrapent sur les disciples de ce qu'ils ont malaisément pardonné au maître, et, là comme ailleurs, ce sont les combats d'arrière-garde qui sont les plus dangereux.

Jouons un peu le rôle d'espion pour le compte de M. Claude Roy, et passons en revue le camp ennemi. Aussi bien, une telle promenade est-elle de tradition dans la poésie, depuis le vieil Homère.

M. Claude Roy aura, certes, contre lui tous ceux qui font profession d'originalité, soit parce qu'ils en sont tout à fait dépourvus, soit parce qu'ils en ont trop et ont à ce point inventé leur langage qu'ils sont seuls à s'entendre, et se doivent faire un mérite de la solitude qui leur est imposée. On lui dira que souvent son mètre, son imagerie et jusqu'à sa ménagerie semblent plagier Supervielle... qu'il veut, lui aussi, avoir dans son jeu « le dix de grive et le quatre de renard ». Il est curieux de voir à quel point ses animaux sont les animaux de Supervielle, depuis l'étrangeté inguérissable des poissons jusqu'à l'humanité inquiétante des chevaux.

Il me faut une colombe,
Un renard, un hérisson,

Un bouvreuil et un cheval,
Un lézard et un poisson.

Ce lézard inoubliable, nous l'avions rencontré déjà dans *le Forçat innocent*, où « tout semblait vivre au fond d'un insistant regard ».

Dans les poèmes de M. Claude Roy dominent les mêmes types de structure que dans ceux de Supervielle. Il y en a trois principaux. D'abord, pourrait-on dire, *le poème-filet*, dont la structure indéterminée, infiniment déformable, peut tout enfermer, tout comprendre, sans que ni l'auteur ni le lecteur soient contraints de donner leur garantie. De ce type est le *Bestiaire pour le mariage d'un ami*, l'un des poèmes les plus supervéliens du recueil.

Le second type pourrait s'appeler *le poème-tiroirs*. Tels seraient tous les poèmes à mètre court, le rapide changement de vers ayant pour conséquence et, peut-être, pour but, de faciliter « l'effet de surprise ». Il semble qu'on se trouve dans une chambre, disons plutôt dans un lieu — extérieur-intérieur à la fois — et qui soit truqué par un habile illusionniste, habile et surtout *sincère*. Les arbres ont l'air de vrais arbres. Les murs ont l'air de vrais murs. Il semble que rien ne *peut* se passer dont un poète *puisse* tirer parti. Voilà pourtant la plus belle situation pour un poète que de ne s'être rien accordé par avance et d'avoir tout à faire avec ses dix doigts. Voici justement M. Claude Roy en face de nous. Rien dans les mains, rien dans les poches. Et, tout à coup, le voici qui s'agite comme s'il avait cent bras et qui ouvre, en même temps, des tiroirs invisibles sur tous les murs, sur tous les arbres... les fenêtres... les cheminées... les nuages.

Nous sommes bien embarrassé pour définir les poèmes du troisième type. C'est qu'ils sont justement caractérisés par l'absence en eux de tout prétexte, de tout support. Il faudrait définir la poésie même, car, nulle part elle n'est plus elle-même, plus libre de toute alliance. Nulle part elle ne réalise, avec plus de perfection, les fins qui lui sont propres. Pour la commodité de notre exposé, donnons au poème de ce type le nom de *poème-intuition*. Il s'agit d'un poème

court, comprenant trois quatrains, le plus souvent, quelquefois quatre, rarement cinq. Sans doute faut-il y voir la survivance du sonnet, dépouillé de toute convention stérile et rendu à sa fonction propre, qui est de donner à l'instant, à l'unité de durée, toute la plénitude de poésie possible. Il y aurait beaucoup à dire sur la grandeur et sur la misère du sonnet. Ce n'est pas en vain que Boileau, qui est toujours un guide très sûr en fait de lyrisme, écrivait qu' « *un sonnet sans défaut vaut seul un long poème* ».

L'expérience montre pourtant, sans conteste, que le sonnet, dans la poésie contemporaine, est en voie de sclérose et ne fournit plus qu'un thème d'exercice pour des écoliers souvent très attardés. Faut-il croire qu'une forme aussi prégnante dans la tradition puisse être atteinte, par le simple jeu de l'histoire, d'une faiblesse irrémédiable? Ce serait, croyons-nous, soumettre aux dissolutions du devenir les principes formels incorruptibles qui lui échappent parce qu'ils le constituent. Nous aimons mieux croire que le vieux Boileau, et, d'ailleurs, tous nos grands poètes, depuis Ronsard jusqu'à Baudelaire, jusqu'à Heredia — qui n'est certes pas le moindre —, jusqu'à Valéry, ont senti fortement la nécessité de *donner une unité à la durée poétique.* Descartes, par un autre biais, avait bien vu que la capacité humaine a sa mesure, et que c'est l'intuition, c'est-à-dire le pouvoir d'appréhension immédiate et suffisante, qui donne cette mesure, tout le reste n'étant que conséquence. Quand il en parle, c'est toujours la lumière qui lui fournit ses comparaisons. On retrouve toujours et partout cette intuition cartésienne, et jusque dans les fulgurations par où procède le dieu de Leibniz. Les raisonnements les plus ambitieux ne sont que des concaténations d'intuitions. Ainsi le champ de la pensée apparaît d'abord comme discontinu. Le mieux serait qu'on pût fondre les unes dans les autres ces intuitions successives et parcourir le tour d'un seul bond. Mais cela n'est pas toujours possible. Le plus souvent, l'esprit est impuissant à parcourir d'un seul élan une telle distance, et l'on doit se résigner à faire plusieurs pas, avec tous les risques de ces passages, et, en tout cas, avec une bien moindre lumière. On sait que, pour assurer ce cheminement incertain,

Descartes a dû recourir à la véracité divine et s'engager, par là, dans une aventure d'où il n'est pas revenu.

Je m'excuse de cette longue et pédantesque digression, mais il faut bien que j'essaye d'éclairer ma lanterne. Qui ne voit que la condition du poète est ici la même que celle du philosophe? Notre capacité d'émoi poétique est, elle aussi, limitée. Quand le poème est long, elle ne peut l'éclairer d'un seul coup, l'emplir d'une seule pulsion sanguine. Il lui faut s'arrêter et repartir. Si subtile que puisse être la concaténation poétique — et nous nous accordons bien qu'elle a des moyens beaucoup plus puissants que celle des philosophes —, il reste, malgré tout, des hauts et des bas dans le courant poétique. Cela ne va pas sans quelque danger de rupture, et, en mettant les choses au mieux, sans quelque imperfection, sans quelque nécessité de rédemption, qui conduit souvent à des stratagèmes, où la poésie ne trouve pas toujours son compte.

On comprend, dès lors, le privilège du sonnet que la conscience poétique peut embrasser d'un seul coup. On comprend qu'un poète puisse songer à trouver dans le sonnet *sa* perfection en même temps que *la* perfection. Mais on voit bien que cette fonction du sonnet tient uniquement à sa durée. Toutes les prescriptions dont on a fait son « étiquette » semblent marquer en lui une dernière offensive de la prose contre un enthousiasme positif, contre un avènement décisif de la poésie. D'où l'on peut penser qu'en raison même des vertus véritables du sonnet, il ne faut pas obéir aux règles du sonnet. Cela nous conduit à un poème court, mais libre.

On peut voir que les auteurs qui ont usé de cette forme poétique, conjointement avec d'autres formes, ont trouvé, dans celle-là, la plénitude et la perfection que l'on pressent seulement ailleurs. Tel est le cas de Jules Supervielle. Tel est aussi le cas de M. Claude Roy. C'est dans ce court poème, dans ce poème-intuition qu'il ressemble le plus à Supervielle. Mais c'est là aussi qu'il lui ressemble le moins et que sa manière originale s'affirme le plus nettement, tant il est vrai que c'est surtout dans les autres formes qu'apparaissent les servitudes de la poésie, les dépendances, les filiations nécessaires, et que c'est, au contraire, dans ce poème-intui-

tion que chaque poète prend ses distances et se montre « au naturel ».

Il suffit de lire quelques-uns de ces poèmes, dans *l'Enfance de l'Art,* et de relire ensuite quelques poèmes de Supervielle pour être frappé par la différence d'accent, si manifeste sous les analogies de matière ou de structure.

Le monde de Supervielle est un *monde de la brisure.* Le monde de M. Claude Roy est un *monde réconcilié.* Cette brisure apparaît toujours, chez Supervielle, malgré la subtile contagion des images et des rythmes. On croirait assez facilement, tant on est aisément porté par le courant mélodique, que le poème va se refermer dans une ronde de joie :

Je nage sous la vague objet de mon amour.

Pourtant, au moment où on s'y attend le moins, toujours ce circuit s'interrompt, cette ronde se brise, on voit courir sur la porcelaine du poème la fêlure imprévisible et irréparable.

Va-t'en. Nous ne saurions rien faire l'un de l'autre.
Nous pourrions tout au plus échanger nos glaçons.

Rien de tel chez M. Claude Roy. Chez lui, tout au contraire, l'échec, l'opposition, l'arrêt se résolvent naturellement sous la poussée de l'élan lyrique. On prononce encore des mots douloureux qu'on est déjà, sans le savoir, réconcilié. Il lui fallait donc une imagerie moins volatile, une phrase plus onduleuse, moins de surprise, plus de continuité dans l'évasion renouvelée du vers. Chez Supervielle, l'émotion progresse toujours en pointillé : une succession de traits de feu et d'ombre :

Ton sourire, Françoise, est fluide d'enfance,
et le monde où tu vis encor mal éclairé,
mais ton âme déjà luit dans sa ressemblance...

Chez M. Claude Roy, au contraire, le développement se fait en volute, et la douleur même s'y déploie sans secousses :

Je laisserai alors s'envoler les oiseaux
Les grands oiseaux secrets qui traversent les mers
Les étoiles aux vents courberont leurs fuseaux...

Les hommes de fumée ont baissé les paupières
Perdus aux carrefours du jour et de la nuit.

Nous nous excusons d'user si largement de la citation, mais comment résister au plaisir de citer de si beaux vers, et, d'ailleurs, quel autre moyen de ne pas trahir un poète?

Cette différence profonde d'accent entre Supervielle et Claude Roy ne se montre nulle part aussi bien que dans la poésie de la mort. Car c'est en face de la mort surtout qu'il importe de choisir entre la brisure et la réconciliation. Écoutons un Supervielle presque menaçant à force de tragique :

Jurez, jurez-le-moi, morte encore affairée
par tant de souvenirs,
que ce n'était pas vous qui guettiez à l'orée
de votre ancienne vie.

Venons-en maintenant à M. Claude Roy, dont la tristesse. en face des morts, est beaucoup moins violente, beaucoup moins remuée :

Ne méprisons jamais les dons que font les morts.
Ils n'ont pas autre chose.

Cette douceur secrète que M. Roy porte jusqu'au cœur des choses, jusqu'aux plus lointaines, jusqu'aux plus abruptes, lui permet de faire glisser jusqu'à lui tous les biens mobiliers de la tradition poétique dont beaucoup n'étaient pas assez solides pour supporter le vertige insinuant mais impitoyable qui entraîne la poésie terrible de Supervielle.

Nous croyons que M. Roy était le seul à pouvoir tirer de l'œuvre de Jules Verne, par exemple, une excitation poétique d'une résonance aussi pure que celle qui inspire l'*Hommage à Jules Verne,* le poème, à notre sens, le plus beau du recueil. Nous sommes sûr que les lecteurs nous sauront gré de leur proposer encore, à la place d'une glose abstraite, et, sans doute, inutile, un lambeau de cet admirable poème qu'il faudrait citer en entier :

Où est la Maison à Vapeur
L'obus pour aller dans la lune
Il ne te reste que ton cœur
Où sont les coureurs de fortune

Le Nautilus a disparu
Avec Nemo et ses chimères
Avec Kéraban le têtu
Avec les Robinsons de terre.

Nous croyons en avoir dit assez pour donner au lecteur l'idée de recourir aux sources, le seul bien que puisse faire un critique. Nous sommes heureux de voir naître un poète vrai, et, aussi, de voir qu'il naît de Supervielle, car de Supervielle rien ne peut naître que de bon pour la poésie. Il nous plaît de pouvoir, en même temps et presque du même coup, saluer M. Claude Roy, à qui il n'est pas besoin de souhaiter longue vie, et sentir, à travers la fraîche et brutale originalité de ce jeune poète, déjà grand dans sa solitude, vivre toujours et grandir Supervielle pour l'honneur de la poésie, et, aussi, pour nous qui l'aimons.

FIESCHI.

HISTOIRE LITTÉRAIRE ANECDOTIQUE

A l'Hôtel du « Grand Cerf ».

Des parents de Champagne, une nièce, son « officiel » (1), leurs enfants, devaient venir en visite à Croisset. Flaubert prévint Mme Colet qu'il en profiterait pour leur faire un bout de conduite jusqu'à Gaillard. De là, leur ayant souhaité bon voyage, il se rendrait à Mantes. Partant de Paris à 9 heures du matin, Louise l'y devancerait d'une demi-heure. Il arriverait à 11 h. 19 : ils auraient cinq heures devant eux pour s'armer tout à leur aise. L'occasion ne s'en présenterait pas de sitôt, il ne fallait pas la laisser échapper.

M. Colet étant absent, Mme Colet s'empressa d'accepter le rendez-vous que Gustave lui confirma le 6 septembre :

> Allons, ris donc, comme dit Phidias (2), lui écrivit-il. Demain, c'est la folie, c'est l'ivresse, c'est toi, c'est moi. Demain, je reverrai tes yeux qui brûlent d'un feu doux, ta bouche rose où je suspends la mienne, et où je vais puiser les soupirs de ta poitrine, ton épaule nue que je hume avec ardeur.

Le trajet leur parut interminable. Ils pensaient à ce qu'ils feraient pendant ces quelques heures qu'ils dérobaient, elle, à son époux, lui, à sa mère. Nul qui se doutât de leur fugue. Le mystère dont ils l'entouraient y ajoutait un piquant attrait. Elle l'attendait à la gare, ils s'embrassèrent, et, bras dessus bras dessous, se dirigèrent vers *l'Hôtel du Grand Cerf* où ils déjeunèrent d'un robuste appétit. Ils déclarèrent succulentes les écrevisses qu'on leur servit,

(1) Son mari.
(2) Le sculpteur Pradier.

délicieux le perdreau. Montés à la chambre qu'il avait retenue, leur désir exacerbé par un mois de jeûne les jeta dans les bras l'un de l'autre. Ils s'étreignirent avec frénésie. Ce fut la folie, et ce fut l'ivresse. « Comme les gens qui partent sans savoir quand ils reviendront », il se donnait une grande saoulerie d'amour, et elle, toute à sa sensualité réveillée, ne pensait plus aux griefs qu'elle avait contre lui. Il lui prit la bouche en de « longs, gluants et savoureux baisers », lui baisa l'épaule, les seins, lui fit les caresses qu'elle préférait, longues et lentes, hardies et provocantes, qu'il lui avait révélées et qui la laissaient défaite, molle et cependant énervée dans l'attente du spasme violent qui la faisait vibrer de la tête aux pieds. Par ses soupirs et ses gémissements, elle implorait l'*aman*, le coup de grâce foudroyant, mais il continuait à la baiser à l'épaule, se grisant de l'odeur de sa peau qu'un parfum de verveine rendait plus capiteuse encore. Elle souhaitait que sa caresse insistât, se prolongeât, lui fît mal. Elle lui criait : « Mords-moi, mais mords-moi... », voulant que son désir laissât sur sa chair embrasée sa marque « ardente et rouge ».

Le plaisir les rejeta brisés sur le lit bouleversé et ils demeurèrent abîmés en un quasi-néant, l'esprit flottant, tout à la fois las et heureux. Ils revinrent lentement à eux. Soulevée sur son flanc, et tournée vers son amant, Mme Colet le contemplait. Il paraissait assoupi, mais à travers ses paupières mi-closes, il distinguait le frémissement des narines de sa maîtresse. Mme Colet parlait. Elle s'extasiait sur son bonheur. Jamais, disait-elle, même avec lui, elle n'en avait goûté de plus suave. Quand bien même ils viendraient à se séparer un jour, elle était certaine que le souvenir de ce merveilleux après-midi resterait entre eux, ineffaçable, et qu'ils y penseraient toujours avec un regret plein d'attendrissement. Repris par leur fringale, ils mêlèrent de nouveau leurs membres et leurs souffles. Elle le trouvait fort, en se pâmant, fort et enflammé, fière de sa vigueur dont elle ressentait déjà les effets comme il était lui-même fier de son visage ému et qui lui en paraissait plus beau. Elle était maintenant sur lui, suspendue sur lui, et sous le foulard qui enserrait ses accroche-cœur, il suivait avec une joie mêlée

d'orgueil les phases de sa jouissance sur ses traits pâlis et crispés. Mme Colet délirait, les yeux brillants, les lèvres tremblantes, ses dents claquaient.

Ils retombèrent sur l'oreiller, épuisés, comme assommés. La première elle revint de la syncope. Lui, il restait atone, plongé dans un abîme de pensées. « Quel caractère fantasque! s'écria-t-elle. A quoi penses-tu? » Même entouré, il lui arrivait souvent de disparaître ainsi : il n'était nulle part, ni dans le temps, ni dans l'espace, ne se sentant pas de son pays, ni de ce monde. A quoi bon lui expliquer cela, elle ne comprendrait pas. Il répondit doucement : « A rien! »

Ils s'étaient abandonnés à la nature, sans arrière-pensée, sans artifice, sans se tourmenter l'esprit ni le cœur, comme de pauvres enfants naïfs qui feraient l'amour pour la première fois. S'ils n'eussent pas été talonnés par le temps, ils se fussent démolis à force de s'étreindre. Ils ne pensaient pas à regretter que les quelques heures qu'ils venaient de passer ensemble se fussent si vite envolées et qu'ils devaient rester longtemps éloignés l'un de l'autre, afin que nulle ombre ne ternît le souvenir délicieux de cette belle journée et d'eux-mêmes. Ils se levèrent, se rhabillèrent, s'embrassèrent une dernière fois, et, quittant l'*Hôtel du Grand Cerf*, ils reprirent le chemin de la gare. Chacun d'eux allait rentrer dans son existence quotidienne, où il retrouverait ce qu'il venait d'oublier, ses habitudes, ses préoccupations, ses travaux, ses ennuis et ses misères.

Le train de Mme Colet partant le premier, il s'interdit, en dépit de ses instances, de l'accompagner jusque sur le quai. De loin, il la suivit des yeux, longuement, et lorsqu'elle fut disparue, il s'achemina vers son propre convoi, qui allait le ramener à Rouen, d'où il reviendrait à Croisset. Nulle amertume, comme il l'avait craint, ne s'était mêlée à son plaisir, mais, tout au contraire, une douceur exquise, qui se fondait en une voluptueuse songerie. Mme Colet avait été parfaite. Avec un peu de bonne volonté, elle eût pu faire une maîtresse idéale. Les entraves mêmes entretiendraient l'attrait physique qui les aimantait l'un vers l'autre. De temps à autre, ils se seraient offert une bouffée d'air, et, repus d'amour, les sens apaisés, se seraient remis à leurs

livres, avec une ardeur renouvelée. La vie ainsi partagée entre l'art et l'amour, c'eût été le rêve. Avec une autre femme que Mme Colet, et qui, physiquement, lui eût plu autant qu'elle lui plaisait, ce n'eût pas été une chimère. Vivant séparés, ne se rencontrant que quand ils en auraient vraiment eu l'envie, ils se fussent par là même épargné les soupçons, les jalousies, les aigreurs, les brouilles, et, plus tard, lorsque à l'amour la tendresse eût succédé, ils eussent fini leurs vies parallèles comme de vieux amis, qui se connaissent assez pour s'estimer un peu. Hélas! c'était son infirmité de faire des rêves qui ne devaient jamais se réaliser. Un jour ou l'autre, il lui faudrait choisir entre soi-même et sa maîtresse, entre l'art et l'amour. Son choix était fait d'avance.

Promenade hollandaise.

La solitude où elle se confinait lui pesant, Mme Colet éprouva le besoin de changer d'air et de voir du pays. Jusque-là, elle avait passé ses vacances en France, ordinairement dans le Midi. Si sa bourse n'eût été plate et que la nécessité ne l'eût rivée à sa table de travail, elle eût pris passage pour quelque lointaine contrée, l'Inde, la Chine ou le Japon. L'Espagne, l'Italie, la Grèce, pour être plus accessibles, n'en étaient pas moins hors de la portée de ses moyens. Des raisons d'économie la décidèrent à faire choix de la Hollande.

Au début de septembre 1858, traversant la Belgique, elle alla s'embarquer à Anvers pour Rotterdam. Comme minuit sonnait au carillon de la Bourse, elle accosta au quai de Boompjès. Le docteur van A... J..., auprès de qui elle avait pris soin de se faire recommander, se mit à sa disposition pour lui montrer les curiosités de la ville. Sa propre maison en était une, et celle aussi de deux demoiselles qui, nouvelles Pénélopes, depuis quinze ans *espéraient* le retour de leurs fiancés partis pour Batavia. A peine eut-il fini de lui conter leur touchante histoire que Mme Colet s'envola vers La Haye, et, de cette capitale, vers Leyde, où un professeur à l'Université lui rendit avec la même bonne grâce les mêmes

services que le docteur van A... J... Elle eût souhaité passer quelques mois de recueillement et d'étude dans cette cité, pénétrer les mœurs de sa société lettrée, savante et polie, et la peindre dans un roman avec une vérité et une patience passionnées, à la manière des maîtres de l'école hollandaise. Mais, son temps étant limité et son viatique mesuré, il lui fallait se contenter d'un bref séjour dans chacune des principales villes. La « vapeur » l'entraîna de l'une à l'autre. De Harlem elle s'en fut à Amsterdam. M. van H..., un confrère de M. van A... J..., la pilota à travers la capitale, Enseignée par ses guides bénévoles, aussi courtois qu'érudits. Mme Colet apprit à connaître et aimer la Hollande, qu'elle trouvait plus propre, plus coquette que la France, plus forte et plus sensée qu'elle, les Hollandais, à ce qu'il lui semblait, exerçant leurs passions et leurs facultés sans en abuser.

Vous êtes un peuple sain, à l'esprit droit, aux mœurs pures, disait-elle à M. van H..., votre pays est une terre de liberté qui repousse la licence et n'a aucune des plaies de la civilisation.

Ce n'était pas encore la saison des jacinthes et des tulipes, mais celle où fleurissent les œillets, les roses et les dahlias. L'air était délicieusement clair et tiède, le ciel, la plupart du temps, d'un bleu très pur. Le soleil se jouait à la surface lisse des canaux, lustrant les légumes et les fruits déchargés sur leurs bords, faisant reluire les portes en noyer ciré des villas et les balustres des ponts, jetés sur les canaux, ornés de vases d'où débordaient des fleurs et des plantes grimpantes.

Mme Colet exprimait son contentement en vers d'un prosaïsme cocasse :

Dans l'allée où le monde afflue,
Je m'avance au bras du docteur;
On m'examine, on le salue
D'un coup d'œil interrogateur.
« C'est une princesse en voyage! »,
Disent les promeneurs entre eux.
Au poète en rendant hommage,
Ah! qu'ils me flatteraient bien mieux!

Les élégantes d'Amsterdam qui, ce dimanche-là, se promenaient dans le jardin zoologique

A travers les fleurs du parterre
Sous les arbres pleins de soleil,

pas plus que les jeunes filles du commun qui, à Leyde, s'arrêtant de broder, soulevaient sur son passage leurs stores historiés d'oiseaux ou de fleurs, n'avaient de curiosité que pour la crinoline de la « princesse ». Les sujets du roi Guillaume III n'étaient pas les seuls à ignorer, en dépit de ses succès académiques, le nom et les œuvres de Mme Colet, née Révoil. Sa renommée n'ayant pas rayonné au delà de Paris, partout ailleurs, comme en Hollande, elle eût voyagé incognito.

Utrecht fut la dernière étape de sa petite excursion. Les vacances qu'elle s'était offertes étaient terminées. Elle pouvait marquer d'un caillou blanc les jours heureux qu'elle avait connus en Hollande. Elle avait baigné dans une atmosphère d'art, exaltante pour son esprit, sédative pour ses nerfs ébranlés par le travail et la vie de Paris. Le calme ambiant avait apaisé son âme irritée. Elle avait, le plus confortablement du monde, savouré son *farniente.* Nulle contrariété n'avait troublé son humeur, nulle pensée mauvaise n'avait germé dans sa tête. Plus précieuses que les livres, les toiles, les porcelaines du Japon, dont elle avait fait l'emplette chez un brocanteur juif, étaient les impressions qu'elle emportait de son séjour et qui resteraient gravées au plus profond de sa mémoire, comme la vision, à Rotterdam, des vergues et des mâts des navires glissant à l'aube, silhouettés, ainsi que sur un écran transparent, pareils à des branches d'arbres morts, contre le store blanc de sa chambre d'hôtel. Il lui arriverait souvent d'évoquer ses promenades en *vigilante* le long des canaux ombragés de vieux ormes, bordés de villas en briques rouges et blanches, appartenant à de riches armateurs et regorgeant d'oiseaux, de magots, de fleurs et de plantes conservées dans des serres et d'une foule d'objets rares et curieux, qui étaient autant de trophées de la gloire des Hollandais, témoins de leurs courses lointaines et de leurs conquêtes. Elle n'oublierait jamais l'aspect du Vivier, la pièce d'eau où le palais des États généraux reflétait sa façade, ce soir où la lune, embusquée derrière les arbres d'un sombre fourré, semait des paillettes d'or sur

le Rhin. Elle se souviendrait toujours de l'après-midi qu'elle avait passé sur la plage au sable bleuté de Scheveningue où, sous un ciel d'opale, la mer du Nord lui était apparue, verte et grise à l'infini. Elle reverrait Amsterdam tel que du haut de l'église occidentale elle l'avait contemplé, avec ses canaux, ses bois et ses remparts enchevêtrés, ses monuments se détachant en relief et, à l'entour, les prairies plates où, deci de-là, tournoyaient les ailes des moulins. Elle ne pourrait entendre de nouveau la symphonie pastorale sans penser à l'église de Harlem où l'orgue à soixante voix de Christian Muller l'avait si magistralement exécutée. Elle se rappellerait des traits de mœurs qui l'avaient frappée : le régiment qu'elle avait vu défiler dans les rues de Leyde, les baguettes soudain immobilisées sur les tambours muets afin de ne pas troubler le repos d'une nouvelle accouchée; l'*aanspaker*, le messager funèbre allant de porte en porte, en culotte courte et rabat, un long crêpe à son chapeau, annoncer la mort d'un citadin à ses parents et amis; les petits miroirs suspendus aux fenêtres, tournant sur un pivot, qui permettaient d'observer, de l'intérieur des maisons, ce qui se passait dans la rue. Quant aux chefs-d'œuvre qu'elle avait admirés dans les musées, les cathédrales, au Palais royal de La Haye, ou chez des particuliers, ces scènes bibliques, mythologiques ou bachiques, champêtres ou intimes, ces paysages, ces nus, ces portraits, ces natures mortes, ces fleurs et ces fruits qui proclamaient le génie de Rubens, de Rembrandt, de Ruysdaël, de Potter, de Gérard Dow, de Breughel, de Jordaens, de Wouwermans, de van Huysum, de Rachel Ruys et de tant d'autres maîtres et petits maîtres flamands et hollandais, elle les aurait sans cesse devant les yeux, et chaque fois qu'elle verrait Marceline Desbordes-Valmore elle penserait au portrait de la vieille dame peint par Jean Victor, la tête pâle, méditative et souffrante, qui, au musée de Rotterdam, lui avait évoqué son élégiaque amie.

Elle regagna la France par Aix-la-Chapelle. Elle se sentit le cœur serré dès que, de la portière de son wagon, elle distingua Paris, « qui est pour le travailleur et l'écrivain qui creuse son sillon une arène douloureuse où l'âme se débat et tombe souvent épuisée et foulée aux pieds de la

multitude ». En y débarquant elle eut la sensation que la chape de plomb des damnés de Dante retombait sur ses épaules. N'ayant pas le courage de reprendre tout de suite son existence désormais sans joie, faite de labeur ingrat et d'incessants embêtements, elle prolongea ses vacances en allant demander l'hospitalité à Mme Ernestine Panckoucke qui possédait une villa à Fleury-sous-Meudon. Elle s'était fait une amie de la veuve de Louis-Fleury Panckoucke, le fils du fameux libraire et imprimeur, s'étant concilié par des flatteries intéressées sa sympathie. Elle s'extasiait sur les fleurs que la bonne dame avait peintes, et peignait encore, aussi joliment, disait Mme Colet, que Redouté, et l'assurait effrontément que nul n'avait surpassé, en élégance et précision, sa traduction des poésies de Gœthe, dont elle n'ignorait pas que tout le mérite en revenait au juif Loève-Weimar.

Installée à Fleury comme chez elle, elle écrivit le récit de sa *Promenade en Hollande* et le proposa à Hachette qui accepta volontiers d'éditer ce petit ouvrage où, mêlant le grave au doux et le plaisant au sévère, elle rapportait, tantôt en prose, tantôt en vers, ce que ses ciceroni lui avaient montré et ce qu'elle-même avait observé et ressenti. Elle l'avait orné, comme de gravures romantiques, d'une couple d'historiettes, les *Deux jolies filles de Rotterdam* et la *Cythérée rose des mers du Japon*, fort agréablement contées et qui ne manquaient ni de charme, ni d'un grain de subtile philosophie, mais qui étaient trop romanesques pour être tout à fait véridiques, bien que Mme Colet assurât les tenir des deux obligeants et érudits docteurs qui, respectivement, lui avaient fait les honneurs de Rotterdam et d'Amsterdam.

Le premier de ces honorables messieurs dut se montrer fort surpris de l'observation clinique que Mme Colet lui imputait à propos des deux jolies filles que la féroce jalousie de leurs belles-mères avait, quinze ans durant, tenues éloignées de leurs fiancés bien-aimés. Mme Colet prêtait ce propos à M. van A... J... :

J'ai donné autrefois des soins à un jeune homme épileptique, doué d'une intelligence qui aurait pu devenir du génie sans la fatale maladie. Il aimait une femme qui l'idolâtrait, et près de laquelle il trouvait l'apaisement et presque la cessation de son

mal ; mais la mère du malade redoutait l'empire bienfaisant que cette femme supérieure et belle prenait sur son fils ; elle l'en détacha violemment pour le rejeter dans de grossières amours qui, pensait-elle, lui laisseraient la liberté de son cœur pour n'aimer qu'elle. Le mal revint et lui tua son fils.

L'excellent docteur ne se souvenait pas d'avoir rien dit de pareil à Mme Colet. Il n'avait jamais, du reste, donné ses soins à l'intéressant et infortuné sujet de qui elle parlait. Il ne pouvait se douter que la « femme supérieure et belle », c'était elle, que le jeune homme qu'elle idolâtrait, c'était l'auteur de *Madame Bovary*, et que, par delà les mères exclusives qui, dans leur égoïsme, avaient causé le malheur de la fille de l'armateur van Hopper et de sa pupille, Mme Colet avait cherché à atteindre Mme veuve Flaubert, à qui elle reprochait d'avoir agi à son égard avec autant de cruauté que ces dames avec Rosée et Marguerite.

Flaubert, que l'épilepsie n'avait point tué, endura gaillardement le nouveau trait empoisonné que son ex-bonne amie lui décochait. Il avait la peau dure et le cœur cuirassé.

AURIANT.

LA GUERRE MONDIALE DE 1936

Je suppose que j'ai écrit cette brève mais curieuse anticipation dans l'hiver de 34 à 35. Je l'adressai à M. de Carbuccia, directeur de Gringoire, *qui me la refusa. Je la fourrai dans mes papiers et n'y pensai plus que de très loin en très loin.*

Pourtant, une fois, je l'exhumai, la relus et y portai quelques corrections de détail. Ce ne fut pas plus tard que pendant la guerre de 39-40.

En rangeant des papiers, je l'ai retrouvée et je pense que c'est un bon moment pour la publier.

Elle est assez exacte dans son ensemble, cette anticipation, pour que des gens qui me portent dans leur cœur doutent de son authenticité : j'ai montré la seule copie que j'avais à autant de personnes que j'ai pu pour qu'elles puissent apprécier les signes de vétusté : la couleur du papier, de l'encre, etc. D'ailleurs, il m'aurait fallu être plus malin que je ne suis, et surtout plus industrieux, pour doser si finement ce qui touche dans ces pages le futur avec pertinence et ce qui tombe à côté. Cela est bien marqué par le moment où cela a été fait : on ne peut s'y tromper.

On pourra se reporter d'ailleurs pour juger de mes dispositions à l'anticipation et à la prophétie à une autre nouvelle, « Défense de sortir » que j'ai placée à la fin de mon recueil Écrits de Jeunesse *et qui avait paru dans* Bifur, *revue d'avant-garde, vers* 1928 *je crois, et qui avait déjà été recueillie dans un ensemble de nouvelles,* le Journal d'un homme trompé (1934). *J'y écrivais par exemple : « L'humanité, à la suite des guerres et révolutions des années* 1940, *avait réglé les questions politiques et économiques en instituant de grandes fédérations continentales, mi-soviétiques mi-fascistes. » La critique ratio-*

naliste prétend que si les prophètes d'Israël ont vu si juste les événements futurs, c'est que leurs vaticinations ont été écrites longtemps après coup. Mais la critique rationaliste est idiote, parce que brouillée avec la poésie. Les prophètes étaient de grands poètes, ce que je ne suis nullement, mais aussi simplement des journalistes assez sérieux pour regarder au moins à un centimètre plus loin que le bout de leur nez, ce que je suis peut-être un peu.

Un prophète n'est un bon prophète qu'après avoir été lapidé, ce n'est qu'alors qu'il est enfin de son pays.

Au mois de septembre 1936, tout était calme en Europe. Et pourtant les élections autrichiennes allaient avoir lieu. Mais le gouvernement de Vienne les avait préparées avec un tel luxe de restrictions et de précautions, l'hitlérisme semblait si bien refoulé dans les esprits, que les observateurs les plus pessimistes assuraient que tout se passerait calmement et que l'autonomisme autrichien ferait ses preuves.

Cependant, le 9 septembre, on apprit via Tokio qu'un parti de cavalerie mandchoue était entré en pointe dans le territoire de Transbaïkalie et menaçait le Transsibérien. Aussitôt en Europe, une sourde fièvre se fit sentir partout. Le gouvernement de Tokio dénia toute participation au raid qui semblait mené par un vieux colonel russe-blanc. Cela n'empêcha pas une petite explosion en Pologne : le gouvernement francophile fut renversé par un groupe de généraux qui, escomptant la guerre en Extrême-Orient, voulaient aussitôt prendre à revers la Russie et envahir l'Ukraine. Peu après, à l'annonce de l'émotion polonaise, éclata un léger soulèvement hitlérien à Memel qui fut réprimé dans les vingt-quatre heures. Mais le sang avait coulé — le sang slave et le sang germain.

Un hydravion russe fut saisi par un torpilleur japonais près des îles Sakhaline.

Le jour des élections autrichiennes arriva, le 15 septembre. Toute la presse mondiale pronostiquait un succès du Prince-Chancelier. Craignant un tel résultat et pour en finir avec la politique d'atermoiement de Hitler, dans l'après-midi trois cents hitlériens de gauche exilés en Tchécoslovaquie

passèrent la frontière et tombèrent sur Linz. Le soir, on annonçait en même temps la défaite électorale du nazisme et son explosion armée sur vingt points en Autriche.

Une bataille de cavalerie était engagée aux abords du Transsibérien. Le lendemain matin, on annonçait la mobilisation japonaise suivie de celle de la Russie et en Europe celle de l'Italie et de la Yougoslavie. Le soir, l'Autriche était à feu et à sang. L'Allemagne frémissait tout entière. Cependant à la radio, Hitler suppliait Dieu de maintenir la paix. Sa voix rauque semblait charrier une épouvante sacrée.

A Londres, une immense manifestation exigeait la paix. Mais le lendemain matin, on pouvait voir trois cents avions anglais filer sur la Hollande. Dans la nuit un radiogramme d'Amsterdam avait signalé un énorme vol d'avions venant de l'Est.

Quand les avions anglais abordèrent la côte hollandaise, plusieurs centaines de S. S. déguisés en civils et armés jusqu'aux dents mettaient la main sur les ports, les écluses, les gares, les radiostations des Pays-Bas.

Ce jour-là, 17 septembre, la guerre s'étendit au monde entier d'un seul coup.

A Paris le gouvernement de M. Flandin était renversé par le colonel de La Rocque qui prenait le pouvoir, flanqué de Cachin et Vaillant-Couturier.

En Europe occidentale, les aviations de chasse et de bombardement s'entrecroisèrent comme deux foudres. Tandis que les escadres anglaise, belge, française et italienne se ruaient sur le Rhin, huit cents avions allemands tourbillonnaient sur Paris. La cathédrale de Cologne et Notre-Dame s'effondrèrent en même temps. Les centres miniers de la Ruhr, de Lorraine étaient éventrés. Berlin, Munich, Dresde flambèrent sous les bombes russes, tchèques, italiennes. Sur Paris, à demi vide, la tour Eiffel gisait renversée.

Cependant les armées de terre se mobilisaient tant bien que mal. La Hollande occupée, les armées de Hitler indiquaient un immense arc de cercle de Bâle à Amsterdam.

La mobilisation française était troublée par la sédition des régiments nord-africains à Strasbourg et autres lieux.

A Bordeaux, on croyait à une attaque générale des armées allemandes, mais on s'aperçut aussitôt qu'elles donnaient le change par une multitude de petites attaques locales, fort audacieuses d'ailleurs. L'Afrique du Nord était en pleine révolte depuis le Maroc jusqu'à l'Abyssinie.

Les armées alliées allaient-elles attaquer? Des milliers d'objecteurs de conscience — libéraux, catholiques ou socialistes — se terraient dans les villes et les campagnes de France, en Angleterre, en Belgique. Les communistes, réprouvant la faiblesse de La Rocque qui ne se décidait pas à les exécuter aussitôt découverts, firent de grosses manifestations dans le Midi. La Rocque venu à Paris fut tué par une bombe d'avion. Là-dessus une poignée d'activistes de divers partis, de l'A. F. aux communistes, prit le pouvoir. Les chefs socialistes furent fusillés.

A Londres, c'étaient les ultra-conservateurs qui massacraient les socialistes, partisans de l'abandon. En conséquence de ces troubles, les armées occidentales restaient sur l'expectative.

Les choses allaient plus vite au sud et à l'est, où l'Allemagne portait le gros de ses forces. Un immense chaos s'était étendu en peu de temps de la Baltique à la mer Noire. En dessous de la guérilla d'avions entre Russes et Allemands, la Jacquerie surgissait dans toute l'Ukraine en réponse aux ordres de mobilisation, tant du côté russe que polonais. Un gouvernement paysan à Kiev proclamait l'indépendance de la patrie ukrainienne à l'égard de Moscou et de Varsovie, et l'abolition du communisme agraire.

La Pologne était envahie par les Allemands et les Russes. Le gros des forces polonaises pour se réserver battait en retraite vers le sud-est en direction de l'Ukraine, tandis que quelques divisions isolées au nord étaient dispersées par les Allemands et se réfugiaient dans les rangs de l'armée lithuanienne. Mais bientôt celle-ci était incorporée de force dans l'armée russe en même temps que les armées lettonienne et esthonienne.

Pétrograd était prise par la surprise de l'armée finlandaise, alliée aux Allemands. Une proclamation annonçait l'abolition du communisme et la création d'un empire pan-finnois.

Cependant une nombreuse armée russe se concentrait du côté de Brest-Litovsk. Berlin était bombardée sans répit par les escadres russes et tchécoslovaques.

On attendait une grande bataille entre les armées russes et allemandes.

Au centre de l'Europe, la Suisse s'était instantanément disloquée et une armée formée de Suisses Allemands, d'Autrichiens et de Bavarois luttait dans les Alpes contre l'avance italienne. Les troupes de langue française s'étaient emparées de Bâle, puis l'avaient reperdue.

Les Tchécoslovaques, attaqués de toutes parts par les Autrichiens, les Allemands, les Hongrois, avaient perdu Prague et reculaient vers le sud de la Pologne.

De terribles massacres de Juifs avaient lieu en Ukraine et en Roumanie. Les armées yougoslaves ayant battu les Hongrois avançaient à travers la Hongrie au secours des Tchécoslovaques; mais une révolte générale des Macédoniens en Serbie, en Bulgarie et en Grèce distrayait soudain une partie de ces armées.

En Extrême-Orient, Vladivostock et la Province-Maritime étaient encerclés par les Japonais et les Mandchous, bien que l'aviation russe ait mis en feu les villes japonaises en même temps qu'un immense tremblement de terre s'ajoutait au feu du ciel.

Aux Indes, en Indochine, à Java, en Chine, les Européens et Américains étaient assaillis de toute part. Toute l'Asie entrait en folie.

Les États-Unis avaient déclaré la guerre au Japon.

* * *

La bataille entre les Allemands et les Russes eut lieu à Brest-Litovsk. Elle fut complètement perdue par les Russes que la révolte ukrainienne avait déconcertés. Les Russes refluaient vers Moscou et Odessa, en dépit des actions d'éclat de leur aviation.

Un décret de Staline abolit le communisme agraire. Un autre reconnut l'indépendance de l'Ukraine.

Au même moment les armées anglaise, belge et française

attaquaient, mais après les premiers succès qui les portaient partout sur le Rhin, elles ne parvenaient pas à passer le fleuve, ayant subi des pertes énormes du fait des gaz.

Une armée allemande s'avançait en pointe le long de la Baltique et balayant tout sur son passage approchait de Léningrad, perdue par les Finlandais. Une autre armée allemande rejetait les débris des Tchèques et des Polonais sur les Yougoslaves et les Roumains qui se retranchaient dans les Carpathes.

Comme les Turcs, après avoir saisi la Syrie et la Palestine, avaient envahi la Bulgarie sous prétexte de la protéger, en conséquence de la menace allemande et des migrations tchèque et polonaise, un soudain rapprochement entre les Slaves des Balkans se produisit. La Macédoine était reconnue et les armées bulgare, serbe et macédonienne se confondaient sous le drapeau d'un nouveau grand État slave paysan du Sud avec les débris tchèques et polonais sur un front qui allait de Budapest au Dniepr.

Mais le point palpitant se trouvait toujours aux confins de la Pologne et de l'Ukraine. Devant les armées allemandes victorieuses qu'allait faire la nouvelle Ukraine? Une autre armée polonaise talonnée par les Allemands était refoulée sur son territoire. Le général qui la commandait fit une proclamation reconnaissant que la Galicie et la Volhynie faisaient désormais partie non plus de la Pologne mais de l'Ukraine indépendante. Un pope envoyé de Moscou par Staline proclamait solennellement sous les bombes allemandes dans la cathédrale de Kiev la guerre sainte des Slaves contre les Germains. Kiev était prise le lendemain par la cavalerie allemande, mais les Ukrainiens avaient pris le parti slave.

L'armée allemande qui occupait Kiev devait faire face d'une part à l'armée balkanique qui remontait vers le nord, et d'autre part à une autre armée slave formée de Russes, d'Ukrainiens, de Polonais qui se concentrait à Odessa.

En Asie, l'armée japonaise envahissait la Sibérie, la Chine. Il n'y avait plus d'Européens au sud de l'Asie. La flotte américaine et la flotte japonaise jouaient à cache-cache dans le Pacifique.

En Afrique, la situation était confuse. Mais les grands ports étaient encore tenus par les Français et les Italiens.

* * *

A ce moment, la moitié de l'Europe était déjà réduite en cendres et l'on comptait des millions de morts. La famine était partout. Les gens avaient abandonné les villes dès les premiers jours et vivaient dans les coins les plus retirés comme des bêtes malades. Quelques centaines de millionnaires s'étaient échappés en Amérique du Sud. Quelques intellectuels s'étaient échoués en Irlande.

La destruction des centres industriels en France, en Allemagne, dans l'Italie du Nord avait imposé à la guerre un caractère de régression. Les munitions de qualité devenaient rares. On se battait à la mitrailleuse, à la grenade. Le peu de munitions lourdes qu'on fabriquait encore allait aux avions qui rôdaient sans cesse en plein hiver au-dessus des troupes tour à tour terrées et sautillantes.

Inutile de parler du moral. Dès les premiers jours aussitôt que les objecteurs de conscience avaient été liquidés, l'humanité était descendue aux enfers tout entière sans regrets, sans retour. Le culte de la mort est le plus vieux culte humain.

Cependant les usines russes de l'Oural continuaient de fonctionner.

Les États-Unis s'étaient montrés tout d'abord indifférents au conflit européen, tournant toute leur passion et tout leur effort contre le Japon. Mais au bout de quelque temps la gravité du conflit entre Slaves et Germains avait eu sa répercussion dans l'esprit américain. Cette répercussion avait été terrible. L'absence d'unité profonde s'était révélée. Fascistes, hitlériens, Juifs, communistes s'étaient jetés dans une mêlée confuse qui avait gravement compromis la préparation d'une expédition américaine en Asie par le détroit de Behring. Mais dans le courant de l'hiver 1936-1937, un fascisme anglo-saxon né dans les États du Sud fit soudain des pas de géant. Des armées marchèrent sur New-York et Chicago où elles massacrèrent pêle-mêle les acti-

vistes de toutes les minorités. Une alliance fut enfin conclue avec les Alliés occidentaux.

Il y eut de nouveau en mars 1937 une grande bataille entre les Russes et les Allemands. Les Allemands allaient être vainqueurs de l'armée de l'Est, quand l'armée du Sud arrivant, ils durent reculer précipitamment. Les deux armées slaves firent leur jonction.

Alors un véritable flot slave se déchaîna sur l'Allemagne. Lithuaniens, Polonais, Ukrainiens, Roumains, Yougoslaves, Bulgares, Macédoniens, Tchécoslovaques mêlés au flot russe se ruèrent vers la Prusse, la Silésie, la Saxe, à travers le désert de Pologne. Hitler fut tué par une bombe d'avion.

Jusqu'à ce moment, les armées allemandes avaient maintenu le front du Rhin et des Alpes en dépit des attaques réitérées des Anglo-Français et des Italiens. A la nouvelle de l'invasion slave, elles lâchèrent pied, suivies par les armées alliées.

Les armées allemandes de l'Est qui reculaient lentement firent tête et livrèrent la troisième grande bataille entre Slaves et Germains aux environs de Leipzig. L'armée allemande en dépit de ses prodiges de valeur fut débordée et recula au devant des armées du Rhin et des Alpes.

Cependant les armées anglo-françaises ne passaient pas le Rhin. Depuis quelques jours la situation s'était rétablie en Afrique. Un général français, à moitié nègre, avait surgi qui maniant avec audace ses faibles troupes avait remporté des succès éclatants et ramené sous ses bannières une masse de troupes indigènes.

Il arriva sur Bordeaux avec vingt avions et détruisit le gouvernement où depuis longtemps dominaient les communistes ; il fut aussitôt salué par le gouvernement anglais du vieux Winston Churchill et proposa un armistice aux Allemands.

La flotte japonaise venait d'être battue par la flotte américaine et l'armée russe reprenait du terrain en Sibérie. Les Japonais n'en avaient pas moins conquis Shangaï, Nankin, Java, les Philippines et l'Indo-Chine et proclamé à Pékin un Empire d'Asie.

L'immense flot slave avançait. Berlin avait été pris. Les

débris des armées hitlériennes se tassaient entre le front occidental jalonné par Cologne, Francfort, Munich, Vienne et le front slave qui de la Baltique à l'Adriatique roulait. Un noyau se retranchait dans le Harz.

Alors les Alliés offrirent aux Allemands non plus l'armistice mais l'alliance. Les armées scandinave, anglaise, belge-hollandaise, suisse, française, italienne se mêlèrent aux armées allemandes pour une nouvelle bataille des Champs Catalauniques, à Goslar. Le général d'Afrique et Mussolini les commandaient, sous les ordres du général allemand qui avait assuré la retraite.

En face, un général ukrainien commandait les armées slaves.

Il y eut 500.000 tués et les Occidentaux furent vainqueurs grâce à la charge finale de l'aviation américaine, récemment arrivée.

L'Inde était dans une anarchie terrible.

Des armées américaines et sud-africaines débarquées en Australie en chassèrent les Japonais, mais un immense corps expéditionnaire américain qui au printemps s'avançait à travers le détroit de Behring fut anéanti.

Au moment où les armées d'Europe allaient se disloquer, le général d'Afrique proposa de reconquérir l'Asie. Une armée se forma de toutes espèces d'Européens et partit en avion pour l'Inde. En passant elle s'arrêta à Bagdad et étouffa l'anarchie arabe en même temps que bientôt dans toute l'Inde.

Cette armée d'aventuriers proclama à Delhi un empire indépendant, puis comme le désordre et l'incertitude régnaient en Europe, elle revint derrière son général. Mais l'avion du général tomba dans la mer Rouge.

Cependant le général yougoslave qui s'était signalé à la tête de l'armée des Balkans, et dont la retraite avait donné le signal de la débâcle des Slaves à Goslar, marcha brusquement sur Genève où siégeait le directoire européen, où il se fit donner pleins pouvoirs contre l'armée des aventuriers qui arrivait de l'Inde. Il la battit et se fit proclamer Empereur d'Europe.

Dans l'été de 1937, le Saint Empire Chrétien Européen

fut proclamé à Genève. Il comprenait l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne et le Bloc danubien et balkanique dont le dominateur yougoslave fonda sa capitale à Budapest. La Hollande était réunie avec la Flandre à l'Allemagne. La Suisse se partageait. Le bloc danubien comprenait la Croatie, la Slovénie, la Serbie, l'Albanie, la Macédoine, la Hongrie, la Bulgarie, la Roumanie, les Tchéquie, la Grèce. Il dominait l'Europe.

La plus grande partie de l'Afrique reconquise était proclamée bien commun des Européens.

La Pologne, la Lithuanie, l'Ukraine et les États Baltes rentraient dans une libre confédération avec les Russes.

L'Allemagne et la France étaient réconciliées par le sang versé en commun. Vingt-cinq millions d'Européens étaient morts. Les églises, les palais, les musées avaient disparu. Une immense réaction religieuse se produisit, favorisant l'avènement d'une espèce de socialisme compliqué, administré par des millionnaires gagas et pieux.

Les gens s'enivraient partout des fêtes catholiques. On célébrait un dieu qui dans les supplices meurt et ressuscite.

Le printemps de 1938 fut mélancolique et délicieux.

DRIEU LA ROCHELLE.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

COMMENT FUT ÉCRITE *LA REINE MORTE*

Jean-Louis Vaudoyer a raconté comment, en octobre 1941, il me prêta trois volumes contenant des traductions d'anciennes pièces espagnoles, me suggérant d'en adapter une. Mais — modestie ou oubli ? — il n'a pas dit que, des quatorze pièces contenues dans ce recueil, et que je lus toutes, celle qui m'a servi de point de départ pour *la Reine morte* était précisément l'une des deux qu'il me signalait. Tant il avait bien flairé ce qui pouvait me convenir.

Il me sembla d'abord que dans ces trois tomes il n'y avait rien pour moi. Toute cette production dramatique du « siècle d'or » est peut-être un moment important de l'histoire du théâtre : superficielle et sans caractères, elle n'a pas d'importance humaine. Vaudoyer m'avait pointé sur *Aimer sans savoir qui*, de Lope de Vega, et *Régner après sa mort*, de Guevara. *Amar* me parut une pièce plutôt agréable, mais il n'y avait pas la moindre nécessité à ce que je m'insérasse sur elle. Quant à *Reinar*, voici la note par laquelle, le 10 octobre 1941, je résumai, pour moi-même, mon impression :

« *Reinar :* — Non. C'est une armature que je pourrais garder mais en changeant tout ce qu'il y a dedans, aussi bien les caractères que le dialogue. Or, ces situations sont on ne peut plus éloignées de ce que je puis nourrir de moi-même. Un roi qui tue la femme qui s'oppose à la bonne

constitution du royaume! Un prince devant sa femme morte! Et qu'il y ait si peu à prendre à Guevara; qu'il s'agisse, tout simplement, de substituer une création de moi à la sienne. »

J'ai la malheureuse habitude de me réveiller au milieu de la nuit, chaque nuit sans exception, et de rester alors un certain temps réveillé, ou quelques minutes, ou quelques heures. Réveillé dans la nuit qui suivit cette lecture, tout changea de forme. Comment chacun des personnages de *Reinar*, et chacune de ses situations, pouvaient-ils être branchés sur ma vie intérieure, de façon à en être irrigués? Comment les *placer*, de façon qu'il y eût prise? Comment les allumer à moi? Dans un court temps — pas plus d'une heure, je crois, — il se fit une large mutation et appropriation, semblables à celles que nous voyons se faire dans les films documentaires sur les sciences naturelles, quand nous est représentée en une minute telle croissance végétale qui dans la réalité s'accomplit en plusieurs semaines. Tout se mit à bouger. Chaque personnage et chaque situation de Guevara, qui étaient pour moi des choses mortes, vinrent se coller sur ma vie privée et s'en nourrir. Déjà je pouvais les appeler mes créations. Dans le silence de la nuit, je sentais affluer en elles le sang qui sortait de moi-même. L'infante devenait malade d'orgueil, parce que je fus ainsi en certaines périodes de ma jeunesse. Le roi, dont le caractère est à peine esquissé chez Guevara, prenait forme, pétri de moments de moi. Inès n'était plus une femme qui a un enfant, mais une femme qui en attend un, parce qu'il y avait là une matière humaine que des dames amies m'avaient rendue familière, etc... Enfin je pressentais que je pourrais dire un jour, de tout ce qu'il y aurait dans cette œuvre, le mot du roi Ferrante : « Je connais tout cela », ou encore, reprenant ce que je disais jadis d'*Aux Fontaines du désir :* « Tout cela a été crié. » Bref, *la Reine morte* rentrait dans la règle qui gouverne toutes mes œuvres, auxquelles j'applique le mot de Gœthe sur les

siennes : qu'elles ne sont jamais, l'une ou l'autre, que des fragments de ses mémoires.

Dès lors (à condition de refaire entièrement la pièce espagnole, en ne conservant que quelques éléments de son armature), je pus annoncer à Vaudoyer que j'écrirais *la Reine morte.* Puis je n'y pensai plus, assuré qu'à l'heure choisie je ferais de cette œuvre ce que je voudrais.

En mai 1942, je me donnai cinq semaines pour écrire la pièce. J'allai à Grasse et m'enfournai dans ce travail. Je voulais que tout fût fini à telle date, parce que, s'il y a de certaines œuvres romanesques sur lesquelles il n'est pas mauvais de s'endormir un peu en les écrivant, sur une œuvre théâtrale il ne faut pas dormir du tout. Ce fut alors une cuisine vraiment infernale; mettons une alchimie : mot plus noble. De nouveau, le rapprochement s'impose, avec la vie monstrueuse des plantes, telle que nous la voyons dans les documentaires. Grouillement, éclosions saugrenues, accouplements hybrides, métamorphoses extravagantes : si le monde pouvait se douter de quoi et comment est faite une œuvre!

Mais qui donc verse en lui ce qu'il reverse en nous?

se demande Hugo, de Palestrina, je crois. Oui, qui donc? et quoi donc? Ah! si le monde savait! (1) Dans l'état de création où j'étais, tout ce qui tombait sur moi fleurissait incontinent. Mon sujet attirait, polarisait, pompait tout, et le fécondait. Là dedans je fourrais tout, comme Cellini jette son argenterie, et tout objet de métal qui se trouve sous sa main, dans le métal en fusion qui va devenir le *Persée* : un fait divers lu dans le journal, un souvenir de lecture, des paroles qui venaient de m'être dites étaient « réemployés » sur-le-champ : le Hasard lui aussi est une Muse.

Et c'est ici qu'il faut toucher un mot de cette particu-

(1) « Toute œuvre est faite d'aveux cachés, de calculs, de calembours hautains, d'étranges devinettes. Le monde officiel tomberait à la renverse s'il découvrait ce que dissimulent un Léonard ou un Watteau, pour ne citer que deux cachottiers connus. » (Cocteau.)

larité si importante de la vie créatrice : *l'unité de l'émotion.* Stendhal a écrit de Michel-Ange qu'il allait voir le Colisée quand il travaillait à Saint-Pierre : « Tel est l'empire de la beauté sublime : un cirque donne des idées pour une église. » Pareillement je dirai : « La colère que vous éprouvez ressort dans votre art en cris de tendresse; la douleur en cris de plaisir; peu importe de quelle espèce est votre émotion, il suffit que vous soyez ému. » Aussi — mon art étant un art pathétique — ai-je toujours béni tout ce qui dans ma vie m'a échauffé, assuré que du métal bouillonnant je pourrais faire ce que bon me semblerait; l'essentiel était qu'il y eût bouillonnement. De ce phénomène donnerai-je un exemple? En 1929, j'écrivais — de sang-froid, et un peu trop — *Pasiphaé.* Là-dessus un de mes amis, vieil écrivain, et fort honoré, à deux jours de distance me pose deux lapins. J'entre en fureur; le dépit de l'amour-propre blessé insinue son feu dans les cris de l'héroïne fabuleuse, qui sont des cris de désir, d'horreur, de douleur, tous sentiments sans rapport ni sans proportion avec l'amour-propre blessé. De même une partie du pathétique de *la Reine morte,* et notamment toute l'expression « maternelle » d'Inès, sont nées de situations ou d'incidents aussi éloignés du sujet que *Pasiphaé* put l'être des lapins de mon vieux confrère. Je le répète, le public serait effaré s'il savait dans quelle marmite de sorcière a bouilli une œuvre littéraire avant de lui être présentée. (A l'effarement du public s'il savait comment est fabriquée une œuvre correspondrait l'effarement de l'auteur s'il savait comment son œuvre est comprise par le public. Mais vive le malentendu!)

Je travaillais dans la campagne de Grasse, aussi ennuyeuse que l'est toute campagne. (J'ai des idées naïves sur le bienfait de « prendre l'air » le plus possible. Dieu sait à quel point j'ai pu œuvrer contre moi-même en m'entêtant à écrire *dehors* la plupart de mes ouvrages; et je suis convaincu que *la Reine morte,* notamment, eût été quelque chose de plus trapu si je l'avais écrite dans une chambre;

sans parler du temps perdu; ce qui a été bouclé en cinq semaines l'eût été en trois.) Pourtant, même assis le cul en terre, parmi les épouvantables délices de la *res rustica*, je veux dire le soleil qui vous aveugle, le vent qui surexcite vos feuillets, les mouches, les vers de terre, les fourmis, les toiles d'araignée, les tessons de bouteille et les étrons, je connaissais ces moments extraordinaires, quand le sang aux joues, l'accélération des battements du cœur, le frisson dans le dos, etc... communiquent à l'artiste la sensation d'un état sacré. Ces phénomènes, et la facilité inouïe de la création romanesque (surtout de la création dramatique, dont la facilité et la rapidité me paraissent *monstrueuses*), nous donnent alors l'illusion du miracle, mais ce n'est bien qu'une illusion : car l'œuvre a été longuement portée, et cette transe n'est que la crise de dénouement d'un travail interne, insensible et sporadique, qui dure peut-être depuis des années. Les jours qui suivirent celui où je composai la mort de Ferrante, je ne pouvais relire ce passage sans que les larmes me vinssent aux yeux. Bravo! Où irions-nous, grand Dieu, si les créateurs romanesques ne mettaient pas une petite pointe d'hystérie dans leur affaire! Ces larmes m'ont été rendues, du moins en quelque sorte, par le public de la Comédie-Française : dans la salle, transformée chaque soir par l'hiver en une vaste salle d'hôpital, les mouchoirs tirés des spectateurs coryzateux et sans gêne permettaient à l'auteur et aux acteurs de croire que Margot avait pleuré.

C'est à Grasse aussi que naquirent et se développèrent, entièrement constitués et viables d'un seul coup, mais cette fois en quelques minutes d'insomnie (entendons-nous : d'insomnie lucide, et non de demi-rêve, car je n'ai jamais eu l'honneur d'avoir des états seconds), les personnages d'Egas Coelho et du petit page Dino del Moro, inexistants pour moi jusqu'alors, et désormais si importants : le premier n'est qu'à peine dans Guevara, le second n'y est pas du tout. L'invention proprement dite de la pièce était

faite, d'ailleurs, presque en entier, durant ces insomnies au fort de la nuit; c'était l'heure profonde des grandes germinations.

La pièce fut terminée avec quelques jours d'avance sur mon horaire. De toute cette poussière de petits faits et de petites phrases qui m'avaient été fournis par l'extérieur, je pouvais dire : « J'ai pris la poussière des autres et je m'en suis doré. » Mais de la pièce de Guevara je ne pouvais que penser ce que m'écrivit plus tard Marcel Arland : « Tout ce qui compte dans *la Reine morte* est de vous. » Il me semble aujourd'hui que cette *Reine morte* est — avec *les Olympiques* — celui de mes ouvrages auquel je suis le plus attaché. Et toutefois, comment n'en vouloir pas un peu à quelque chose qui est presque vous-même, et qui existera encore, quand, vous, vous n'existerez plus?

Maintenant, dans les mêmes lieux où fut écrite *la Reine morte*, une autre œuvre pointe, se gonfle et commence de rouler, comme une lame naît au même point où naquit la lame précédente, et la remplace sur la surface de la mer.

HENRY DE MONTHERLANT.

QUATRE POÈMES

I

ME REMIRANT A LA FRAICHE FONTAINE

Me remirant à la fraîche fontaine
Où je m'y vis plus belle que le jour,
Près du château l'avril sans châtelaine,
Les peupliers chantaient au vent d'amour.

« Parlez-moi donc, ô page, mon beau page
De ce bon roi, soldat infortuné
Qui fut sept ans captif au bord du Tage
Dans un donjon, de tous abandonné »...

Plus blond que blé, plus que fille de France,
Tel il était le page tant amé
Siècles passés d'aurores, de souffrance
Quand refleurit le joli mois de mai.

Quand reverdit ma plaine tourangelle,
Je vous revois aux balcons, aux meneaux,
J'entends Merlin, j'entends la fée Urgèle,
Les Gobelins font rouler des cerneaux.

Près de moi dans mon âtre tourangelle
Le chien, le chat, le lutin font beau jeu.
Même la nuit sous la lune nouvelle
Rit un follet qui me prend à son feu.

Sonnez clairons d'or fin de la mémoire :
Sous vos soleils les temps sont abolis,
La demoiselle, haute, en robe de moire
Vient se couler quelquefois dans mon lit.

Les vrais amours sont les amours des mortes
Ah ! réchauffer ton ombre au cœur glacé.
Allez-vous-en, vivants, fermez les portes
Et laissez-moi me saouler du passé.

II

ÉTAPES ET AUTRES

Au crépuscule, sans bruit,
Battent les chauves-souris,
L'escopette en bandoulière
Le brigand siffle et s'en va.

Chacun dans sa chacunière
Car chacun sait où s'en va,
Sur son âne la meunière,
Sur son nuage, Jéhovah.

Amour, ô terre première
Où jamais tu n'abordas
Par délice ? Par scrupule ?
Réponds, Épaminondas !

Le loisir semait nos pas
Dans les champs de renoncules.
Franc comme âne qui recule
Ton sourire parlait bas,

Ton sourire que brisas
Dans le fracas des enclumes,
O ma belle Tartifume
O ma paillasse à soldats.

Toi qui n'étais vraiment sage
Que quand je lisais ta main
Aux portes d'un vieux village
Disparu sans lendemain.

Les guerriers buvaient aux pompes
Sous le ciel incarnadin.
Un Dieu sonnait de la trompe
Et nous repartions soudain

En file. Enfile la route
Qui jamais ne mène à rien,
Où sonnent les pas du doute
Du sommeil nécromancien.

III

PROVINCES

Les dieux de bois sur les cités
Ouvrent des ailes vermoulues.
Je porte en moi de longs soirs gris
Brouillés de province et d'ennui.

Loin de la ville des luthiers
Bragards et valétudinaires,
J'erre à travers mon vieux Poitiers
Bossué comme une taupinière.
Maisons étales de sommeil
Et cathédrales englouties,
Sous les vagues longues du temps.
Toute cette mélancolie
S'enfle comme un beau soir de fête,
Éclaire une rose parfaite
A l'ombre lasse d'un clocher.
Je porte aussi le lion des Flandres
Martelé de coups de soleil
Et le haut beffroi nonpareil
Où tournent sans fin les corneilles.
Je porte en moi des cris d'oiseaux,
Je porte en moi des vols de cloches,
Et les perles des carillons,
Et des frairies et des ducasses,
Et des assemblées d'accueillage.
Je porte en moi de clairs villages,
D'autres aux murs poreux de lave,
Des cortèges de mariages,
De longs enterrements sans fin.
Je porte en moi ma propre fin
Et mon silence, et mon courage...

IV

LA MAIN

Araignée jouisseuse, ô main
Main qui peux tout prendre,
Main de soie, de parchemin,
Main rugueuse, dure ou tendre,

Main crispée pour la possession
Des étoiles, du vent, du monde
Ou large ouverte pour le don
D'une charité sans seconde,

Sans égale dans l'abandon.
Main flamboyante à l'horizon,
Posée sur des pays sans nom
Sur le sein des collines rondes,

Mains étreignant la bêche à fer,
La truelle ou la pelle à manche,
Sarcleuses des jardins d'enfer
Des routes roses du Dimanche,
Mains éclatées à ciel ouvert,

Mains, oiseaux posés dans les branches,
Mains saluant les filles blanches,
Reposant sur de fortes hanches
« Tout le long du chemin de fer... »

Je m'initie, soldats, à la chiromancie
Pour charmer cette guerre aveuglée de loisirs.
Je lisais dans les mains autour de la fontaine
Cependant que tintaient les carillons du soir.

Mains rouges, crevassées, des laveuses de laine,
Le paquet s'égouttait sur le bord du trottoir...
Et je faisais naître l'espoir
Dans ces cœurs à la marjolaine,

Pour les princes charmants annoncés par l'étoile,
Par ces couteaux en croix saignant au creux des paumes.
C'est le timide chant de l'espérance humaine
Qui sans trêve, sans fin, revient bercer les hommes.

Nous sommes, oui, ce que nous sommes.

Nous sommes deux enfants perdus
Gémissant comme un bruit d'abeilles.
Que nos mains se joignent et s'aiment
Moins malhabiles que nos cœurs
Trop lourds, ô cœurs à marjolaine.

« Mont de Vénus, mont de la Lune
Où siège l'imagination.
Mont d'Apollon, mont de Mercure
D'où part la ligne d'intuition,

Ligne de vie, ligne de tête,
Ligne de cœur où dorment mes amours... »
Mais le destin, l'illusoire s'arrête,
Voici qu'au cœur des roses a battu le tambour

Mains qui bouclez les sacs, empoignez le fusil,
Mains de la défensive, offense, et l'offensive,
Mains délirantes. Mort en la forêt des nuits,
Mains retournées aux terres où tout arrive.

Mais d'autres mains prieront sur votre sacrifice,
D'autres mains caresseront vos jeunes veuves,
Et d'autres mains ceindront vos couronnes d'épines
(Car les douleurs sont toujours neuves)

Pendant que pourriront vos corps et vos massacres,
Que votre cœur s'effondrera dans vos poitrines,
Pendant que, fatiguées de l'humain simulacre
Vos âmes descendront le cours des fleuves...

MAURICE FOMBEURE.

HÉRACLÈS A OLYMPIE

Olympie est le point où Héraclès paraît, dans son éclatante nudité, le héros dorien, la figure centrale, comme dans un fronton, de la conquête dorienne et de l'idéal dorien. La lutte d'Héraclès et d'Augias, venue sans doute après la légende des écuries, symbolise les batailles des conquérants doriens et des Achéens. Mais Olympie, carrefour de rencontres et de paix, lieu et lien fédérateur de la Grèce, n'offre pas à ses pèlerins et à ses combattants le souvenir d'une lutte de races. Les deux races, les deux couches helléniques s'y superposent pacifiquement.

L'Héraclès dorien trouve à Olympie l'autel ou le tombeau du roi achéen Pélops, le héros éponyme du Péloponèse, qui y avait déjà institué des jeux en l'honneur de la victoire sportive à laquelle il devait sa fortune. C'est le tertre du Pélopion, entouré d'un mur qui nous l'a conservé en partie, et sur lequel on évoque aujourd'hui, avec Pindare, l'aventure du fils de Tantale.

Pindare célèbre dans la première *Olympique* Hiéron, roi de Syracuse, dont le cheval Phérénicos a remporté la victoire. Mais, plutôt que de ce cheval et de ce roi siciliens, l'éclat religieux de l'ode pindarique s'accommode du souvenir des chevaux historiques de Pélops, premier vainqueur olympique à la course de chars.

Le religieux thébain se refuse à reproduire l'horrible légende qui faisait tuer ce fils de Tantale par son père, afin que, servi aux dieux dans un festin, il éprouvât leur

clairvoyance : seule, Démèter, absorbée par la pensée de sa fille perdue, aurait mangé une épaule, que les dieux, ressuscitant le jeune homme, remplacèrent par une épaule d'ivoire, cependant qu'ils jetaient dans le Tartare, en le punissant d'un supplice raffiné, le père impie et dénaturé. Pindare (dont nous n'avons que quelques vers d'amour, adressés à un jeune garçon) estime plus honorable pour les dieux la version d'après laquelle, Tantale leur ayant offert un banquet sur le sommet du mont Sipyle, Poséidon tomba amoureux de son fils Pélops, et, quand on se leva de table, l'emporta sur un char d'or dans l'Olympe, où Zeus, peu après, suivant l'exemple paternel, se fit apporter Ganymède par son aigle. Mais la faveur de Ganymède chez les Olympiens fut plus durable que celle de Pélops. Un immortel lui ayant enlevé son fils, dans les conditions les moins honorables, Tantale se crut autorisé à dérober aux dieux le nectar et l'ambroisie, pour les servir à ses banquets. Comme la communication du feu par Prométhée, cela passa pour impiété et fut puni aux Enfers par le supplice de la faim et de la soif. Les dieux firent alors comprendre à Poséidon qu'on ne pouvait garder dans l'Olympe un garçon à qui sa famille donnait de si dangereux exemples. Tel père, tel fils : servant d'échanson, s'il venait à trafiquer du nectar? C'est pourquoi, dit Pindare, les dieux renvoyèrent ce fils dans la race misérable des mortels.

Quand il fut d'âge à se marier, Pélops se mit sur les rangs pour obtenir Hippodamie, la fille du roi de Pise, Œnomaos, qui imposait aux prétendants la condition de le vaincre à la course de chars : sinon, il les tuait.

« Il alla, dit Pindare, sur les bords de la mer écumante. Seul dans la nuit, il appela le dieu au trident qui fait gronder l'abîme, et Poséidon parut devant lui : « Si les doux » présents de Cypris, lui dit-il, te furent chers, enchaîne » la lance d'airain d'Œnomaos, conduis-moi à Élis sur ton » char le plus rapide, et fais-moi vaincre! car il a déjà tué

» treize des prétendants, et voilà comme il diffère toujours
» le mariage de sa fille. Un grand risque ne veut pas d'un
» homme sans courage. Puisqu'il faut mourir, pourquoi
» s'appesantir dans l'ombre par une vieillesse sans gloire,
» et sevrée de tout le beau de la vie? Mais j'affronterai
» ce combat : à toi d'en assurer l'heureuse fortune. » Il dit, et ses paroles ne furent pas vaines. Le dieu, voulant l'honorer, lui donna un char d'or et des chevaux aux ailes infatigables. Il triompha d'Œnomaos et la vierge entra dans son lit. Il eut d'elle six fils, six princes aux vertus puissantes. Maintenant le voici dans ses fêtes où coule le sang des victimes, il demeure sur les bords de l'Alphée près de l'autel où se succèdent les étrangers. Par les arènes d'Olympie éclate partout la gloire de Pélops : la vitesse et l'endurance y trouvent des juges; et le vainqueur remporte de ses jeux et conserve toute sa vie une félicité qui est un miel. »

Pindare, poète olympique, a soin d'élaguer de la légende les épisodes qui mettaient en doute la loyauté de la course. Pélops corrompant Myrtilos, cocher d'Œnomaos, pour qu'il fasse courir son char avec une roue mal attachée, ou bien ensorcelant les chevaux par un maléfice. Car l'exemple serait mauvais pour les concurrents : seule la faveur des dieux, même et surtout si elle est accordée à la beauté et à l'amour, forme un moyen de pression légitime sur la destinée.

Le concours de chars entre Pélops et Œnomaos avait été le premier concours olympique. Il était naturel qu'il figurât au fronton principal du temple de Zeus. Zeus au milieu, Œnomaos à sa droite, et Pélops à sa gauche, tous trois debout. Derrière Œnomaos, sa femme, Stéropée ; derrière Pélops, Hippodamie, puis les deux chars — et la partie basse qui va vers l'angle remplie d'abord par des serviteurs accroupis ou agenouillés —, puis, dans l'angle même, les figures couchées des deux rivières olympiennes l'Alphée et le Kladéos.

A la mort de Pélops, comme à la mort des héros homériques, des combats et des jeux se livrent, pour l'honorer, autour de son tombeau. Il est même probable que ce tertre du Pélopion, des sacrifices humains l'ont inauguré. A l'âge classique, les éphèbes lacédémoniens venaient, comme à l'autel d'Artémis Orthia, s'y faire fouetter jusqu'au sang pour plaire à quelques divinités cruelles qui avaient d'abord exigé davantage. Et Pélops lui-même — Isaac païen — passait pour avoir été sacrifié et servi au repas des dieux Cette Olympie d'avant Héraclès est plus ou moins une Olympe de brutalité et de sang. Ajoutons la fraude à laquelle on prétend qu'est due la victoire de Pélops. Quand le purificateur de Lerne et de Stymphale, le nettoyeur des écuries d'Élis, le héros dorien, y arrive, c'est le vent du nord qui l'humanise et l'assainit.

Pélops peut passer pour l'initiateur des concours de l'Hippodrome, dont aujourd'hui nous ne voyons rien, parce que l'Alphée l'a complètement détruit. La borne que contournaient les attelages marquait l'endroit même où s'étaient emportés les chevaux d'Œnomaos, et elle demeurait dangereuse, car un démon nommé Taraxippos, et qui continuait à effrayer les chevaux, l'habitait. Mais les vainqueurs proclamés à l'Hippodrome n'étaient pas ceux à qui Taraxippos risquait de faire rompre les os. On appelait ici vainqueurs, et les poètes chantaient les propriétaires des chars, c'est-à-dire simplement les hommes riches, qui payaient des cochers à eux comme Pélops avait payé celui d'Œnomaos. La vraie Olympie, celle où l'on était vainqueur par son propre corps, et parce qu'on l'avait emporté soi-même, nu, et aux yeux de cinquante mille Grecs, l'Olympie vraiment héracléenne, elle n'est pas à l'Hippodrome, mais au Stade, mesuré par Héraclès, qui lui donne six cents fois la longueur de son pied.

*
* *

Le Stade d'Olympie attend toujours l'Évergète qui déblaierait entièrement la piste, referait les gradins de terre et de gazon, et le rendrait aux jeux abolis depuis l'an 893 avant J.-C. Jusqu'ici, on n'a mis au jour que les deux extrémités de la piste, celle de départ, ligne de pierres blanches, percées de trous pour les poteaux entre lesquels étaient placés les coureurs, et celle d'arrivée qui est pareille. Là concouraient les athlètes, dont Héraclès fut, le premier, vainqueur de tous les jeux, sans concurrent, dit Diodore, parce que nul n'osa se mesurer avec lui. C'est lui qui trace l'Altis, qui consacre les jeux à Zeus son père, et qui obtient et propose pour prix les couronnes de l'olivier sacré.

Les jeux institués par Héraclès ont lieu tous les quatre ans, à la pleine lune du milieu de l'été, généralement au mois d'août. Alors la trêve sacrée est proclamée, suspendant les hostilités dans toute la Grèce; les concurrents se rendent à Élis, deux ou trois mois à l'avance, pendant lesquels ils s'entraînent au gymnase, sous la direction des Hellénodices, soit deux à dix Éléens, qui conservent l'administration des jeux.

Quatre semaines avant les jeux, Hellénodices, concurrents, entraîneurs, parents, amis, Éléens, chevaux avec leurs chars et leur personnel, formaient un long cortège, qui d'Élis se rendait à Olympie par la Voie Sacrée, longue de trois cents stades. Les athlètes et les chevaux s'entraînent désormais au gymnase et sur le terrain olympiens.

Le premier jour des fêtes, dixième de la lune, les athlètes prêtent un serment de loyauté sur un sanglier immolé devant l'autel de Zeus Horkios, qui brandissait une foudre dans chaque main. Le lendemain, les jeux commençaient dès le lever du soleil. Les spectateurs avaient occupé leur place une partie de la nuit, il y en avait pour cinq jours.

Tels qu'ils avaient été établis par Héraclès, les jeux

comportaient six épreuves : le stade, la lutte, le pugilat, la course des chars, le lancement du javelot, le lancement du disque. Ensuite il y en eut dix : le parcours du stade, le double parcours du stade, la course avec l'armure, la lutte, le pugilat, le pancrace, le pentathle (composé de cinq épreuves : saut en longueur, lancement du disque, du javelot, course, lutte), la course des chars à quatre chevaux, la course des chevaux montés. A ces dix épreuves pour les hommes, il faut en ajouter trois pour les enfants : stade, lutte, pugilat.

On concourait par équipes tirées au sort et par éliminatoires. Les athlètes étaient complètement nus, les entraîneurs aussi. On reconnaît là les habitudes des Lacédémoniens, et aussi en ceci, que les femmes mariées étaient exclues du spectacle, les filles non.

La première journée des jeux est consacrée au stade, c'est-à-dire à la course simple de vitesse, qui, pour la première fois à partir du moment où l'on commença à tenir registre des vainqueurs olympiques, fut gagnée par Corœbos, en 776. C'était le derby humain, l'épreuve principale, celle qui procurait le plus de gloire, celle dont le vainqueur désignait par son nom l'Olympiade grecque, comme les noms des consuls désignaient l'année romaine. Pendant les trois jours suivants, continuaient au stade les concours d'hommes et d'enfants. Les jeux du stade étaient terminés par la course d'hoplites, soit sous l'armure complète, soit sous le bouclier. Une procession conduisait les vainqueurs à l'autel de Zeus. Le sixième jour, quinzième de la lune, les spectateurs, dont il pouvait tenir cinquante mille dans chacune des deux enceintes, se rendaient à l'Hippodrome pour les courses de chevaux et de chars. Le premier concours de l'Hippodrome était celui des quadriges attelés. Ils devaient parcourir douze fois un ovale de six stades, ce qui faisait trois lieues et demie, avec vingt-trois virages difficiles aux bornes, ce qui rendait les accidents nombreux. Le conducteur était debout. De l'un d'eux

nous avons conservé le portrait, les rênes en main, c'est l'Aurige de Delphes. L'épreuve suivante fut, pendant treize Olympiades, au cinquième siècle, le concours de chars attelés de deux mules, avec le conducteur assis. Cette course avait été introduite pour plaire aux Siciliens, grands éleveurs de mules, et les plus riches des Hellènes, les Américains du monde grec. On la supprima à la fin du cinquième siècle pour lui substituer la course de chars attelés de deux chevaux, qui comportait huit tours. Au quatrième siècle s'ajoutèrent à ces courses celle des quadriges de poulains, et au troisième siècle, celle des chars attelés de deux poulains. Les jeux hippiques se terminaient par une course de pure vitesse, celle des chevaux montés, sur six stades, douze cents mètres environ. Le cheval dont le cavalier tombait gagnait tout de même la course s'il arrivait premier. Ce fut le cas de la jument Aura, de l'écurie Pheidolos de Corinthe. La procession des vainqueurs de l'Hippodrome, avec les chars et les chevaux, finissait les jeux.

Le lendemain, fête de clôture. Procession générale, autels de Zeus et des autres dieux fumant de continuels sacrifices, Pélops, Héraclès, honorés, banquet officiel des vainqueurs au Prytanée, réjouissances, libéralités des riches propriétaires dont les chevaux ont triomphé. Aucun ne dépassa en magnificence Alcibiade, qui, en 416, ayant remporté tous les premiers prix à la course des chars, offrit un banquet aux cinquante mille Hellènes présents aux jeux. Lesbos fournit le vin. Euripide célébra ces victoires dans une ode pindarique. Plus d'un Athénien vit à travers les fumées du vin de Lesbos, ce soir, la grande Némésis de Rhamnonte, couronnée de pommes, sombre, patiente, et qui attendait son tour.

Mais les vrais vainqueurs héracléens restaient ceux du stade. Ils n'emportaient que leur couronne d'olivier. A cette couronne s'ajoutaient des récompenses plus substantielles, conférées par leur ville natale, qui abattait quelque-

fois un pan de ses murailles pour une rentrée triomphale. S'ils étaient sages, exempts d'envie, ce qui pouvait arriver, ils connaissaient ce long âge doré et doux comme le miel, dont parle Pindare. Les honneurs de leur vie étaient suivis des honneurs posthumes rendus à leur statue, qu'ils avaient le droit de faire placer dans l'enceinte sacrée. Et à la statue de bronze s'ajoutait celle de musique, les odes triomphales de Simonide, de Bacchylide, et de Pindare, cantates exécutées souvent par un chœur éclatant et nombreux : celles-ci se rapprochaient certainement plus de la *Symphonie avec chœurs* que de l'*Ode à Michel de l'Hospital.* Héraclès, instituteur des jeux, y reçoit son tribut de louanges, et les tableaux de sa vie courent le long du temple pindarique comme des métopes sous le soleil.

ALBERT THIBAUDET.

DES BOUTS DE CHANSON

ROI DU DÉSERT

à Sylvia Beach.

Tranquille et nu sous l'arbre vert
une couronne de silence
ceignait mon front dans le désert,
c'était le temps de l'innocence.

L'arbre était beau comme une lampe
et l'ouvrage de mes veillées
était d'écrire les plus lentes
et les plus belles des pensées

sur le sable, et le jour penchait
au-dessus son visage chaud,
mystérieux et satisfait,
père des ombres et des eaux.

Tout un été, sous l'arbre vert,
je fus roi, soleil, tu m'as vu,
dicter ma loi sous l'arbre vert
à des enfants graves et nus.

LE DÉFUNT

Il voulait avoir son lit
sous les marronniers fleuris,
ce défunt sur qui l'infirmière
projette une vive lumière;

il voulait être sur la tour
où sa douleur, comme un turban,
serait défaite par le vent
qui tourbillonne au point du jour;

dans les forêts de son pays,
l'aube est toujours un peu glacée,
le premier dans la maisonnée,
il ouvrait le volet fleuri;

la paume tiède du ciel bleu
pressait les cimes arrondies,
l'eau reluisait dans les prairies,
il suffisait d'ouvrir les yeux
pour être roi de la féerie...

Quel guet-apens mystérieux
l'a fait tomber dans ce cachot ?

il a passé sans dire un mot.

AVRIL

Je songe, je perds
mon peu de raison,
je vois le désert
au fond des maisons;

le printemps revient,
qu'est-ce que j'attends ?
on ne cueille rien
aux vignes du temps,

— rien, mais sous l'azur
dorment mes images,
des frissons d'air pur,
de tendres feuillages.

Rayons hésitants,
nuage des jours,
que me veut le temps ?
j'ai d'autres séjours.

ÈRE PREMIÈRE

« Observe ce qui bouge et germe
dans cette flaque où le vulgaire
n'apercevrait qu'un peu d'eau terne »,

disait mon père.
Ça m'embêtait de l'écouter,
mais comment faire ?

Il avait à cette époque un chapeau de paille claire,
il me prenait sur son dos,
puis il est mort à la guerre.

Je ne saurai jamais ce qu'en pensait ma mère.

SONNET DU CHAT

Le chat lutte avec une abeille
autour de sa fourrure,
je vois l'azur et ses merveilles,
un arbre, une mâture;

la mer apporte à mon oreille
le bruit des aventures
que nous vivrons si tu t'éveilles,
témérité future.

Je me consacre aux vertes îles
favorables au sage
qui sait trouver un lieu tranquille

entre palme et rivage.
Le chat s'en va, brillant et beau,
pour guetter les oiseaux.

HENRI THOMAS.

DES LETTRES ANTIQUES ET DE LA FORMATION DU BACHELIER

Depuis qu'il y a des civilisations et des langues qui se succèdent, qui, par conséquent, « s'expliquent » plus ou moins les unes par les autres, le problème, incessamment renouvelé, de la formation des jeunes s'ordonne inévitablement autour de la question : Dans quelle mesure et comment convient-il d'initier l'adolescence à la part du passé dans l'élaboration du présent, et, par là même, du proche avenir ?

Ceux qui, comme Sieyès, ont, de propos délibéré, *tenu* à ignorer l'histoire n'ont pas manqué de connaître la déception. Les conceptions abstraites sont une mauvaise base pour les constructions politiques. Ce n'est jamais impunément que l'on perd de vue en ce qu'ils conservent d'à jamais inexorable soit le lien de causalité reliant les uns aux autres, d'une chaîne continue, tous les phénomènes quels qu'ils soient, soit la nature essentielle et profonde de l'être humain. La *raison* comme l'*expérience* ont donc à revendiquer ici leur part légitime.

Quant à la « *table rase* » de Descartes ou de Leibniz, système qui subordonnerait tout, en principe, à ce que nous pourrions « *connaître évidemment pour être vrai* », il est à craindre que ce ne soit, au fond, qu'une mauvaise plaisanterie de mathématiciens. Qu'en géométrie, comme en algèbre, l'on puisse, sans inconvénient majeur, repartir aisément de *zéro* se passe de démonstration, puisque, de

quelques axiomes une fois posés tout le reste s'ensuit. Mais, sur le plan historique et humain, il n'en va nullement de même. Car, ici, prétendre faire « table rase » de tout le passé ne saurait guère conduire qu'à l'erreur. Nulle réalité, nul problème, nulle humanité ne saurait s'accommoder de vues pauvres et courtes. Philosophiquement comme historiquement, rien n'est plus injuste. Ne pas daigner se rendre compte du passé, c'est se condamner d'office à ne rien voir, ni comprendre. Sans les morts, que seraient les vivants? Il est donc impossible de raisonner comme si le genre humain finissait et commençait à chaque instant, toute communication cessante entre ce qui précède et ce qui suit. Les générations, comme les classes sociales, forment une séquence continue, indissoluble. Elles s'entrepénètrent et se confondent sous trop de rapports. Prétendre méconnaître ou ignorer cette cohésion naturelle, c'est nier la réalité, le bon sens, l'être humain. Simple transposition, en somme, de la parole, si vraie, de Pascal sous une forme à peine différente : la réalité demeure toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues.



Quelques faits capitaux sont, pourtant, intervenus, depuis Descartes et Pascal. Faits qui, dans une mesure très importante, ont contribué à modifier profondément jusqu'aux données du problème. Faits auxquels, à notre avis du moins, l'on ne semble point avoir accordé l'attention sérieuse qu'ils méritent.

Les uns relèvent de la transmutation subie par l'idée même de *classicisme*.

Les autres procèdent en droite dérivation du concept tout direct et de vérification continue que représente aujourd'hui *la technique*, avec tout l'arrière-fond d'observation scientifique permanente des réalités matérielles qu'elle postule.

Examinons donc ces aspects, l'un après l'autre.

***

La transmutation dont le *classicisme* a fait l'objet résulte d'une évolution nullement *nécessaire*, inévitable cependant, de notre savoir philologique. La conception traditionnelle que s'en était faite l'Occident tout entier, depuis l'Empire romain jusqu'à notre Second Empire, s'ajuste, en effet, de moins en moins aux horizons nouveaux. En deux articles, parus ici-même, en juin 1941 et en décembre 1942, nous avons tenté, sur le plan historico-religieux, puis sur le plan archéologico-linguistique, d'en définir en très bref l'étonnante métamorphose.

A ces raisons s'ajoutent des réalités relativement modernes dont il nous semble utile de dire au moins quelques mots. Elles ont trait à l'*histoire du travail philologique*. Car les conditions mêmes de ce travail ont été bouleversées à dater du XVIIIe siècle.

Dans la cassure intervenue au XIVe-XVIe siècle entre les traditions scolaires gréco-latines et nos conceptions contemporaines, *Renaissance* et *Réforme* ont, comme l'on sait, une majeure part. La première fait de la connaissance *historique* et *philologique* la base même des sciences de l'esprit humain; s'applique avec frénésie à retrouver le passé; à exhumer les textes; à les déchiffrer; à les publier; à les traduire. La seconde représente, à tout prendre, plus particulièrement la réaction propre du germanisme devant ce *savoir* nouveau dont il mesure aussitôt, avec sa vigueur et son sérieux pratique habituels, les promesses fécondes.

Cette constatation s'accompagne, toutefois, chez lui, d'observations et de déductions dont les secteurs plus méridionaux et plus occidentaux de l'Europe, héritiers et continuateurs plus directs des cultures gréco-latines, ne se sont guère avisés jusque-là. Aussi n'y apporte-t-on point dans les investigations, si rajeunies soient-elles, cet esprit plus libre et ces yeux plus neufs caractérisant alors une science

germanique née plus tard, issue elle-même d'une tradition ethnique et culturelle assez différente; science qui, alors, n'a pas encore repris pour son propre compte l'étude directe des textes et des faits.

Jusque-là les études classiques n'avaient, en effet, guère prospéré que sur les domaines mêmes où les cultures grecques et latines avaient fleuri. A dater des XVe-XVIe siècles elles se laïcisent; elles deviennent l'un des objets auxquels la science germanique applique ses facultés solides de recherche érudite, d'exploitation puissante et ordonnée. Dans ce travail elle se distingue vite; à tel point que ses aperceptions nouvelles s'imposent de plus en plus au monde occidental.

D'instinct l'Allemagne se défiait trop de la rhétorique pour ne pas se défier ici de la « littérature » pure. Ce qu'elle recherche, dès lors, avec patience, avec passion, à travers les auteurs grecs, latins, orientaux, ce sont *les réalités* profondes que recouvre et recèle l'immense « trésor » accumulé au cours de millénaires par les peuples classiques. A dater du XVIIIe siècle, ses méthodes s'approfondissent de jour en jour. Il n'est que de rappeler ici les impressions de renouveau philologique associées par tous les esprits cultivés du temps aux noms du fervent Winckelmann et du bouillant Herder. Que l'on reprenne l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* (1764) du premier, ou l'*Esprit de la poésie hébraïque* du second (1782-1791), il s'avère désormais évident pour tout esprit réfléchi que l'*humanisme traditionnel* est frappé à mort.

Cet humanisme-là ne saurait plus revivre, en effet, parce qu'il ne répond plus qu'à une époque du savoir irrévocablement dépassée. A un culte, souvent exagéré, de la *forme* et du « *style* » (qu'un Montaigne lui-même n'admettait guère que sous réserves) s'est insensiblement substituée une *connaissance* toute différente. Connaissance aux ramifications ubiquitaires; dont l'érudition, c'est-à-dire une notion exacte et précise des choses, vérifiée autant que pos-

sible aux sources et par les monuments, constitue le moyen d'investigation permanent, chaque jour plus étendu.

Ces méthodes, toutes fraîches, que certains en leur conservatisme, surtout « littéraire », inclineraient presque à trouver effrontées, ne devaient pourtant point tarder à témoigner de leur valeur. Aussi fut-ce bientôt une *antiquité toute nouvelle* qui, lentement, surgit de l'ombre. Un large pan d'une « tradition » assez conventionnelle s'effondrait, découvrant progressivement une réalité plus complexe, plus vivante et plus vraie, bien qu'étrangement mystérieuse encore. On sait le reste depuis H. Schliemann.

Cette transmutation, à laquelle chaque année apporte, depuis lors, sa contribution, faible ou forte, ne cesse de nous révéler, avec l'étendue de nos ignorances, des aspects inattendus et féconds. Mais, du même coup aussi, les perspectives s'altèrent. L'antiquité classique cesse d'être un beau jardin d'Akadêmos, aux allées droites et bien parées. Elle n'est plus l'asile connu, tranquille et sûr qui nous abrite. Elle s'offre à nous, au contraire, comme un vaste continent, aux contours encore indécis, qu'il s'agit d'explorer. Ce que nous nous imaginions *savoir*, il s'agit de *l'apprendre*. Ce que nous croyions *voir* était en fausse perspective.

L'attrait de cet inconnu, si longtemps insoupçonné, n'en est, assurément, que plus vif. Seulement, vu les conditions de plus en plus « érudites », en lesquelles il s'offre à l'étude, il nous impose de modifier de fond en comble le rôle traditionnel que l'on avait cru pouvoir lui attribuer dans la formation de l'adolescence.

Il nous contraint également et surtout à substituer à des méthodes pédagogiques *fixées* sous la Renaissance, *réaménagées* plus ou moins heureusement à plusieurs reprises, mais jamais sérieusement *réadaptées* depuis aux conditions présentes, des conceptions plus justes, plus pratiques, plus conformes aux possibilités comme aux besoins de nos enfants.

***

A cet âge, en effet, il importe de fortifier et d'équilibrer l'esprit; non de l'alourdir, encore moins de l'encombrer. Car ce que l'on gagne en poids ici, on le perd généralement en clarté, en énergie, et, chose plus grave, en curiosité. C'est par des idées justes, par de saines évidences que l'intelligence et que le caractère se forment. Remplissage n'est point instruction. *In-struire*, c'est *armer* pour la vie. Or, pour être efficace, un armement doit être maniable, et le bras vigoureux.

Il s'ensuit nécessairement que pour l'usage pédagogique des langues anciennes, il y a lieu d'écarter résolument et d'office tout ce qui, par définition, exige, pour être exactement et clairement compris, soit un ensemble de connaissances, soit une maturité incompatibles avec l'âge des élèves; soit encore un nombre d'heures quotidiennes dont l'adolescent, non plus que l'homme moderne moyens, ne sauraient disposer.

Ceci nous conduit à restreindre l'ensemble du programme — disons latin — à un *très petit nombre de textes spécimens.* Textes simples, concrets, spécialement adaptés à mettre en évidence sur les plans, aussi bien *scientifique* que *linguistique* ou *social*, l'enchaînement grâce auquel la couche plus ancienne de civilisation dont ils constituent de simples échantillons contribue à nous rendre raison de ce que nous constatons chaque jour dans la nôtre.

A cela peut et doit se réduire notre ambition. Si, de lui-même, l'enfant prend goût à cet exercice de comparaison, les ressources de l'édition moderne permettent de le satisfaire aisément. Mais si des notions élémentaires, exactes et courantes lui suffisent, il n'y a nullement lieu de lui infliger davantage. Un choix de textes latins susceptible de répondre pleinement à tous les besoins *moyens* pour *toutes les classes de latin* devrait, à notre avis, ne dépasser

en aucun cas cent pages. Posément expliquées, clairement comprises, toute l'utilité qu'une intelligence normale est susceptible d'en retirer serait ainsi garantie, dans l'ambiance sans hâte indispensable à l'assimilation; le tout à peu de frais.

*
* *

Ce n'est, en effet, ni un grammairien, ni un latiniste qui se forme. C'est un homme. Il sait maintenant que des Romains ont précédé, préparé les Romans. Il les a vus de ses yeux. Il a, même, scruté quelques échantillons de leur langue, de leur savoir. Le rudiment l'a mis à même d'étendre son regard sur ces perspectives plus antiques. Pour peu que sa volonté, ou sa vie professionnelle, l'acheminent plus tard de ce côté, les abords en sont pour lui déblayés; il discerne clairement l'amorce de la route. Sur le plan général où nous sommes, la plus juste sagesse est de savoir nous borner. *Peu*, mais *bien*, nous suffit pour l'instant. « La monade, disait Leibniz, reflète l'univers. » C'est le cas ou jamais de nous en souvenir.

*
* *

Nous avons le *peu* qu'il nous faut. Comment nous assurer le *bien*? Problème plus délicat, parce qu'il est plus complexe, lié qu'il s'avère à tout un ensemble économique et social plutôt embrouillé.

Commençons donc par le plus simple. Il semble ici que notre *livre de textes* doive être, d'office, *le bien commun du professeur de lettres, du professeur d'histoire et du professeur de sciences.* Car, outre que nul n'est assez dénué de lettres pour n'être pas en mesure d'interpréter un morceau facile intéressant directement sa spécialité, c'est précisément le spécialiste qui, d'office, se trouve le mieux qualifié pour confronter avec clarté, précision, utilité l'état actuel et

prochain de nos connaissances en son secteur avec ce que les anciens, en leur temps, savaient, ou croyaient savoir sur le même sujet. Cette méthode paraît, en effet, la seule et la meilleure susceptible de stimuler cet esprit de confrontation et de critique, de recherche des causes et de constatation des liens historiques et logiques en l'absence duquel toute interprétation d'un texte antique ne saurait rester qu'un exercice plus ou moins grammatical, une gymnastique surtout verbale; besogne souvent aussi dangereuse qu'utile, détachée qu'elle s'avère, en la plupart des cas, de l'expérience positive et du réel.

Dans l'une des meilleures et des plus récentes éditions de Virgile, que nous avons en ce moment même sous les yeux, prenons, par exemple, les premiers vers du premier chant de l'*Énéide*. Qu'y voyons-nous dans le commentaire? Ceci par exemple « qu'*arma* = *bella* »; que « *virum* indique Énée »; qu' « un mot suffit pour l'un, mais que la période est nécessaire pour l'autre »; que « *Trojæ ab oris* doit être joint à *profugus* »; que dans *Italiam*, « le premier *i* était primitivement bref », mais que « pour des raisons métriques, les poètes grecs, depuis Sophocle (*Antigone* 1119), l'allongent souvent ». Ce dernier détail évoque la boutade de Voltaire à propos de la langue que l'on comprend mal expliquée par une autre que l'on comprend encore moins. (C'est, bien entendu, de l'élève que nous voulons parler.) Et l' « explication » se poursuit sur ces données, pour la plupart purement grammaticales et rhétoriques.

Il en va de même pour tous les textes latins; également pour les grecs. A ne retenir ici que le cas du seul Virgile, et de la seule *Énéide*, l'on en concevrait, *pour des adolescents*, une « explication » réaliste d'un type bien autrement savoureux et solide; explication portant exclusivement sur une dizaine de pages, mais celles-ci élues avec soin. Commentaire que pourrait fournir, par exemple, tel expert latiniste qui, d'un pas ferme et d'un regard averti, parcourut

jadis, son *Énéide* en main, le lent itinéraire d'Énée, des bouches du Tibre aux monts albains.

Le caractère, beaucoup trop grammatical et rhétorique, obstinément conservé par notre enseignement des auteurs antiques, dans l'*explication* comme dans le *choix* des auteurs, est, nul ne l'ignore, dans la meilleure tradition de l'*Institution oratoire* de Quintilien.

Quintilien était homme d'un grand bon sens. Il est à craindre, cependant, qu'il y en ait beaucoup moins à suivre aujourd'hui ses méthodes. Furent-elles, du reste, si bonnes en leur temps? L'époque de Domitien et celle qui suivit n'a, en tout cas, jamais passé pour être ni celle des grands esprits, ni celle des grands caractères. Un élégant verbiage y tient plus de place que l'action saine et féconde. Par ailleurs, outre que l'instruction de nos jeunes n'est plus axée, comme alors, autour de l' « art oratoire », nous savons, aussi bien pour Rome que pour l'Hellade, les résultats funestes auxquels aboutit cet ordre de conceptions pédagogiques.

Sous le couvert d'un « classicisme » de pure surface, essentiellement formel et verbal, l'on déforme ici, souvent, bien plus que l'on ne forme.

***

Il ne saurait nous convenir d'en alléguer des exemples tout modernes. Trop aisément ils paraîtraient suspects. Écoutons bien plutôt le témoignage ferme et probe du sérieux Polybe, cet estimable familier des Fabius et des Scipions. Il nous entretient de cette Grèce romaine qu'il connaissait à fond. Grèce que ses grands souvenirs n'avaient point empêchée d'avoir, en peu d'années, été réduite à l'état de musée d'antiquités, de conservatoire académique, de centre universitaire confiné dans la philosophie, la rhétorique, la grammaire; foyer intellectuel des plus distingués, mais dont rien de noble, rien de grand ne sortait

plus. Pourquoi ? Parce qu'il n'y manquait rien, en somme; rien, sauf un sens vivant, actuel et profond du réel. Patriote, Polybe a combattu pour l'Hellade. Intime de Philopœmen, le « dernier des Grecs », il n'ignore pas grand'chose des dessous de la vie politique de son pays.

Le diagnostic qu'il formule avec une précision terrible n'en paraît donc que plus digne d'être retenu et médité. Car c'est ici l'*historien*, et l'historien seul, qui l'énonce. Que dit-il ?

Il n'est nullement dupe de cette pseudo-culture, déjà ancienne en Hellade, où un passé largement « littéraire » tient plus de place que le vrai présent; où le goût des belles curiosités s'est substitué au désir de l'action. Il constate XXXVIII, 5) qu'à ce rég ne l'esprit public a été remplacé par un individualisme féroce, qui entretient et stimule des divisions incurables. Il mesure (XXXVII, 9) à leur pleine valeur les effets d'un tel état d'esprit sur le dépeuplement du pays. Sur ce point particulier, son témoignage est, même, d'une clarté désolante. Il se rend compte aussi qu'une foule, si « intelligents » et si « cultivés » soient les hommes qu'elle renferme, ne saurait, en aucun cas, suffire à faire *un peuple* (VI, 43). Isolé, l'individu s'amoindrit. Un égoïsme plus ou moins avisé n'empêche point ses plus hautes facultés de s'atrophier. Érudition, rhétorique, éloquence, littérature, poésie, si ingénieuses soient-elles, tout cela lui paraît, en l'absence d'un idéal élevé et « pragmatique », relever bien plutôt d'une virtuosité dangereuse. Virtuosité grâce à laquelle des hommes, ou même des artistes bien doués deviennent, sans nul doute, aptes à tout dire; inaptes cependant soit à penser, soit à faire rien qui vaille la peine d'être dit. Aussi ne conçoit-il point la formation de l'homme, qu'elle soit intellectuelle ou morale, sans une forte éducation du caractère (VI, 56, 13). Car, à la différence des historiens « éloquents », bien qu'il mesure l'utilité des livres, il fait peu de cas de l' « habitude livresque » (βυβλιακὴ ἕξις, XII, 25, H 3). C'est à la con-

naissance précise et presque technique des *choses* que vont ses préférences décidées. Car les choses font la matière de l'histoire, comme elles font celle de la vie. Aussi importent-elles bien davantage pour la connaissance de la vérité réelle (III, 57; XIII, 28, 1-5).

Ces conceptions, puissantes et sagaces, méritent d'être encore les nôtres aujourd'hui. Car l'étude des langues anciennes, sitôt qu'on la détache de celle des choses encore actuelles dont elles contribuent à nous expliquer le pourquoi, ne saurait guère aboutir qu'à un élégant verbalisme, sans consistance comme sans compétence vraie. L'ingéniosité s'y substitue à l'utilité; une connaissance de pure forme à une instruction de fond.

Des auteurs qu'on lit trop tôt, rarement avec continuité, presque jamais dans leur entier; dont l'on n'*explique* guère que des bribes, parce que l'on ne peut faire autrement; le tout dans une langue que la plupart ne parviennent guère qu'à balbutier. Est-ce cela qu'il y a lieu d'entendre par *formation classique*? Il semble, que, pour notre *petit* livre de textes, il y ait donc un tout autre profit à substituer largement à de « grands » auteurs, tels que Virgile, Tacite, ou Horace, Salluste ou Cicéron, des écrivains plus propices à se raccorder à nos modernes perspectives; quelques pages de Lucrèce à propos des atomes, ou de la notion de *kosmos*, ou de *lois naturelles*; d'autres, des *Questions naturelles* de Sénèque, intéressant directement la biologie ou la cosmographie; d'autres de Pline l'Ancien, sur une foule de sujets scientifiques ou historiques, dont nul n'est périmé. De Pline le Jeune, par exemple, cette lettre 96 du Livre X, si important pour l'histoire des origines chrétiennes; et ainsi du reste; l'idée centrale étant, partant, de substituer le plus possible le *témoignage historique* ou *scientifique*, relevant directement de notre science *actuelle*, à l'œuvre littéraire *in se*. Le plus ou moins de « classicisme » dans la *forme* importe beaucoup moins en l'occurrence que la *substance* dans le fond. Ainsi l'enseignement « classique »,

rattaché d'un lien fort et direct à notre vie présente, reprend du même coup sens et vie. Mais il y faut beaucoup de mesure, et *seulement un petit nombre de pages*. Car c'est d'une initiation — et d'une initiation seulement — qu'il peut s'agir.

***

Des arguments — la plupart du temps pauvres et ressassés — invoqués pour maintenir cette exploitation vétuste et « grammairienne » des classiques, c'est peut-être l'*étymologique* et l'*orthographique* qui nous touche le moins. Non qu'il soit dénué de toute valeur. Car il importe toujours de savoir bien sa langue. Il nous souvient, toutefois, de telle phrase de P.-L. Courier qui, parlant de la prose des femmes du XVIIe siècle, en marque à juste titre l'excellence. La plupart, pourtant, ignoraient le latin. Les horizons de l'homme cultivé dépassent ici de beaucoup ceux de la grammaire, de l'orthographe et de l'étymologie. C'est que l'aspect important, l'étude féconde, à jamais fraîche, c'est le *rapport de causalité entre civilisations;* en d'autres termes, l'examen critique des legs que les antérieurs transmettent aux ultérieurs. La plus vieille culture écrite de Mésopotamie n'a qu'assez peu fourni sous le rapport lexique aux civilisations sémitiques qui en ont recueilli l'héritage. Sa nature, son histoire, sa littérature économiques et religieuses n'en ont pas moins conditionné celles de tout le proche Orient, sémitique et même indo-européen. Nous ne connaissons point encore les langues égéennes. Et, cependant, ce qu'il nous est donné de voir ou d'entrevoir des civilisations dont elles furent l'expression a suffi à métamorphoser les idées *a priori* que nous nous étions faites de « nos ancêtres » grecs et latins. De même l'hellénistique et le byzantin se comprennent mal et faussement pour peu qu'on les détache des vieilles et grandes civilisations de l'Asie. Également cette belle culture *sarrasine*,

dénommée encore trop souvent *arabe*, ultime et magnifique reflet de la science et de l'art anatoliens; le Japon jusqu'au XVIIe siècle par rapport à la Chine; l'Insulinde, le Siam, le Champa, le Cambodge par rapport à l'Inde. Sur tous ces secteurs, si riches encore de matière inexplorée, c'est, en dépit de corrélations aussi certaines que suggestives, l'aspect « grammatical » qui s'accuse le moins.

Les causes pour lesquelles l'on « sait » moins bien le français? Lequel? Celui du XVIIe siècle? ou celui du XVIIIe? ou celui d'hier? Mais elles sont nombreuses. Parmi les principales l'on pourrait indiquer l'évolution même de la langue qui, chose vivante, ne saurait demeurer identique à elle-même; l'action de l'outillage; celui de facteurs internationaux de plus en plus divers et énergiques, en ces temps d'inquiétude planétaire surtout; le nombre de plus en plus grand de personnes, pas toujours ni toutes lettrées, qui écrivent; la cadence plus rapide d'une vie qui laisse moins de loisir au paisible dialogue de l'homme avec lui-même et avec sa plume. Il y a de tout cela, et bien d'autres choses encore. Mais ces causes d'altération, nous les trouvons, ou les retrouvons aussi bien, ou d'analogues, dans l'évolution qui, du grec classique, a conduit au grec byzantin, ou de la langue de Cicéron et de Virgile à celles de saint Jérôme, de Grégoire de Tours, d'Ausone, ou de Rutilius Namatianus.

Cela, c'est la part inévitable de la vie et de ses transformations infinies. Il ne paraît guère possible; peut-être ne serait-il même pas désirable qu'une langue se fixât — mieux, se figeât — à jamais selon la « correction » d'une époque donnée. Car, alors, elle se pétrifierait; ce deviendrait une langue artificielle, une langue morte.

Mais ces changements irrémissibles, que rien jamais ne saurait arrêter, ni même circonscrire, ont du moins leur utilité certaine et immédiate. Ils nous démontrent, en effet, sur tous les points, à quel degré, toujours et partout, il reste indispensable, pour comprendre sainement ce qui

suit, d'observer attentivement, si peu que ce soit, ce qui a précédé.



C'est que, comme le disait finement Joubert, « il est peut-être plus difficile encore d'être *un moderne* que d'être *un ancien* ». Notre époque, en effet, s'avère de plus en plus conditionnée par un aspect *technique*, qui n'est lui-même qu'une conséquence directe de la part inévitable prise par le laboratoire et par son auxiliaire : le calcul, dans la plupart de nos activités. Il s'agit, ici, moins des *livres*, simples instruments, que de la pratique et de l'observation directe des phénomènes. Cette pratique s'accompagne fatalement de « découvertes », petites ou grandes, mais continues. Les perspectives s'en trouvent, peu ou prou, sans cesse modifiées. Pareille orientation, qui se précise surtout à dater de la fin du XVIIIe siècle et de Lavoisier, s'écarte délibérément de cet univers fermé, surtout « intellectuel » et livresque, dont une convention, fausse en partie, a fait l'univers *classique*. L'on commença, dès lors, à se rendre un peu mieux compte de ce monde où l'on vivait, ainsi que de l'infinité des choses que l'on avait négligé d'examiner avec attention.

Beaucoup d'esprits furent, d'abord, comme décontenancés par la métamorphose croissante de la curiosité. Ils oubliaient évidemment que, même ne prît-on nul plaisir aux transformations inévitables des choses, il était d'excellente habitude de remonter chaque soir sa montre et de la tenir à l'heure. Ce fut, de tous temps, la meilleure des hygiènes pour l'esprit.

Les générations montantes n'étaient, au reste, nullement à la veille de sombrer dans l'ignorance parce qu'à l'ambiance, surtout littéraire, où avaient vécu leurs aînés, s'en annexait une autre, toute peuplée de réalités observables et mesurables. Monde dont la majeure partie n'avait encore été ni bien regardée, ni bien mesurée. Parce qu'entraînées,

dès lors, vers tant de secteurs inexplorés, elles consacraient moins de temps aux *lettres* proprement dites, pour s'attacher un peu plus profondément chaque année aux *sciences*. Parce que, délaissant la fréquentation habituelle et prochaine des *auteurs*, elles jugeaient à la fois plus prometteur et plus profitable d'entrer en communication avec les *réalités* elles-mêmes. C'était là, en effet, elles s'en rendaient compte plus clairement chaque jour, le « *Livre* » inépuisable sur lequel il était quasiment impossible de fixer un regard attentif sans en retirer instruction fraîche et force neuve.

A ces jeunes équipes d'aujourd'hui, nées de cette science d'hier; pour les intéresser; pour les retenir, — dirons-nous même pour leur plaire? — il faut une littérature d'instruction plus solide, plus ferme à certains égards, moins modelée sur l' « oraison » antique. De cette curiosité, tout observante et documentaire, l'on peut dire qu'elle a pris résolument le parti de redécouvrir pour son propre compte, après Pascal, que « l'esprit se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir ». C'est pourquoi son aliment quotidien principal se trouve dans les réalités elles-mêmes. Et ces réalités, de jour en jour mieux approfondies, plus finement perçues, grâce à des méthodes et à des instruments plus puissants, pourraient-elles donc, entre les mains d'hommes de talent, ne pas aboutir, elles aussi, à des œuvres littéraires; œuvres originales, fortes, succulentes? Car la source est infinie; elle est prochaine; chaque jour elle débite une eau toute fraîche.

Avouons que, si partisan soit-on des « lettres classiques », de telles perspectives de renouvellement continu n'ont vraiment rien de bien effrayant; qu'elles ne sauraient, en tout cas, nous acheminer ni vers le rebattu, ni vers la stérilité. Et, dès lors, cette « élégance » de pure surface dont se pare un peu trop volontiers l'intellectualisme « littéraire » traditionnel ne gagnerait-elle pas souvent à s'effacer au profit de cette vision directe, patiente et continue?

L'on voit ici s'accuser l'une des carences graves de l' « humanisme classique »; humanisme qui, bien que devenu *documentaire*, se garde bien de former la jeunesse à se *documenter*. Car il n'existe point de *cours de documentation!* C'est pourtant tout simple. Mais il faut y penser. Très peu de jeunes s'en aviseront tout seuls. Moins encore s'y rendront aptes sans guides. Pourtant, rien n'est plus important. Car c'est par nos aptitudes et par notre capacité documentaire — et par elles seules — que nous nous garantirons contre des routines de verbalisme qui, trop aisément, reprennent sournoisement l'avantage. Il y a là, par surcroît, un bienfait de précision, de continuité dans l'effort, d'ordre intellectuel et matériel, que nous gagnerions beaucoup à développer chez nous.

Mais l'on voit du même coup qu'*à la seule condition de faire porter notre choix sur ce que l'antiquité « classique » nous offre de documentaire*, et non plus d'oratoire ou de verbal, les horizons s'éclairent d'une aube inattendue.

Livres des expériences ou des observations révolues, attestées jadis; annales des observations et des expériences récentes ou prochaines; c'est à vous que se ramènent, en définitive, les données fondamentales du problème. Quel esprit pondéré pourrait, dès lors, se risquer jamais à exclure les uns au profit des autres? Ne s'agit-il point, en définitive, simplement de deux aspects d'un même savoir humain, dont la continuité foncière s'impose à l'évidence?

Ceci nous amène, dès lors, le temps n'étant pas extensible, à percevoir plus fortement encore la nécessité de changer, avec l'aménagement de notre choix de « textes » classiques, jusqu'à la notion même de nos *programmes* de baccalauréat.

***

Ces « programmes » sont, en effet, d'inquiétantes fictions. L'un de leurs défauts capitaux, c'est que, si le bon sens des

arbitres n'y apportait dans la pratique certains tempéraments, ils constituent, en fait, pour l'adolescent, une menace bien plus qu'un critère. Ils fournissent, en effet, à l'examinateur le droit *théorique*, indiscutable cependant, d'imposer à n'importe quel candidat n'importe quel texte pris dans n'importe lequel des auteurs inscrits. Cela seul suffit à propager soit une juste alarme, soit une indifférence, par avance lassée, et, résultat peut-être plus néfaste encore, le développement d'un esprit d'improbité et de dextérité combinées, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il constitue la négation même et de l'honnêteté sûre d'elle-même et du sérieux.

Il nous souvient à ce propos d'un homme distingué, universitaire respectable, latiniste excellent, à ce titre même, examinateur d'agrégation pour cette langue. Causant un jour avec l'un de ses collègues de l'inquiétude qu'il éprouvait *toujours* devant tout texte non « préparé » par lui : « C'est que, conclut-il, en latin, l'on n'est jamais sûr de rien... » Si un honnête homme de cette capacité en juge ainsi pour sa part, quelle a lieu d'être l'inquiétude, légitime, d'un candidat moyen devant ce minimum d'une douzaine de volumes dont il n'a pu affronter tout au plus que quelques pages ?

De quoi, de qui se moque-t-on davantage ici ? De l'examen, ou de l'examiné ?

Si c'est de l'examen, pourquoi ne pas lui substituer la conception, plus équitable et plus sûre, d'un diplôme délivré sur le vu des « moyennes » obtenues au cours des trois dernières années scolaires ? Outre que cette procédure éviterait tout l'artificiel et tout l'arbitraire fortuit de l'épreuve, elle épargnerait d'inutiles dépenses de temps et d'argent à beaucoup de gens. Les *droits d'examen* se mueraient simplement en *droits de diplôme*, et l'État, ni les facultés n'y perdraient rien.

Si c'est de l'examiné que l'on se gausse, il serait plus honnête de préférer ses possibilités vraies aux fictions du

programme et de s'en tenir à ce qu'il a vraiment vu, su, et dû retenir...



Mais, au fait, il n'y a guère lieu d'incriminer ici qu'un certain nombre d'intérêts particuliers sans grandeur et, plus encore, une indolence générale. La cause profonde est ailleurs. Car toute époque, même inconsciemment, subit en quelque mesure, jusqu'en ses conceptions les plus diverses, l'influence de son outillage et de ses méthodes de production. Or, c'est exactement le cas ici et cette influence ne cesse précisément de s'exercer à contre-biais.

Nous vivons, en effet, un temps de fabrication en série de production « à la chaîne ». Ces conceptions « industrielles », génératrices de la manufacture en masse, aboutissent, sur le plan économique, à une véritable monomanie de la « fourniture » de tout sur tous les marchés. Cette aberration, cette obsession, se manifeste sur les secteurs les plus divers : matières premières, matières plastiques, matières alimentaires; rien, jusqu'aux vitamines et aux hormones elles-mêmes, rien n'y échappe. L'ouvrage, encore récent, de C. C. Furnas, *le Siècle à venir*, témoigne à cet égard d'une très curieuse déformation intellectuelle. Il semblerait, à le lire, que l'être humain ne puisse, ni ne doive plus envisager de vivre tel que la nature l'a conformé, avec les aliments tels que la nature et le sol les produisent. Partout l'intervention du laboratoire, de l'usine, de l'artifice humain serait synonyme de *progrès*. Il y a, comme l'on sait, beaucoup de réserves à faire sur ce « scientifisme » d'aspect industriel; amusante rêverie qui, sous un camouflage de technicité, pourrait bien n'être qu'un aspect dangereux de la plus impavide présomption.

Toujours est-il que cette notion inconsciente d'une « fabrication » en masse et en série s'est transférée en quelque sorte jusque sur le plan pédagogique. Seulement,

déjà souvent médiocre sur le plan de la production manufacturière — car tout article un tant soit peu supérieur exige plus et mieux —, elle donne fatalement de plus sérieux mécomptes encore sitôt qu'il s'agit de l'être humain. C'est qu'ici ce n'est pas seulement de manutention et de « débit » qu'il s'agit, mais de compréhension, d'assimilation, d'instruction; que, par surcroît, l'on constate, d'un individu à l'autre, des écarts considérables et souvent dirimants, soit dans les possibilités, soit dans les goûts, sans parler des ressources, individuelles ou familiales. Il paraîtrait, par suite, plus conforme à la réalité des choses et de l'homme de se souvenir ici que le but véritable, efficace, permanent de l'*instruction* n'est pas de « fabriquer » des diplômés comme l'on « fabrique » des jambons ou des automobiles. Il est, tout au contraire, d'assurer autant que possible à chaque adolescent, avec un fonctionnement cérébral équilibré et effectif, un outillage mental initial solide, maniable, convenablement adapté aux pratiques de ses activités ultérieures; le tout soigneusement calculé d'après le temps réel dont il dispose. Ici, par conséquent, lorsqu'il s'agit des langues classiques, l'important est d'en ajuster le cadre à la mesure actuelle; également d'en ajuster l'esprit aux besoins du temps présent.

* * *

En tout état de cause, il s'agit d'êtres humains, non d'objets « en série ». Il s'agit aussi d'œuvres dont les plus célèbres ne sauraient s'accommoder de la fabrication « à la chaîne » des diplômés bacheliers. Les utiliser de la sorte, c'est surtout fournir la preuve que l'on n'en comprend ni l'esprit, ni le genre d'utilité dont elles sont encore susceptibles. Pour en retirer le profit qu'elles recèlent, il convient, en effet, de les lire bien plus tard, avec un esprit mûr, posément, dans leur texte, à petites doses, en étant sûr de son attention et de sa réflexion. L'on dit que Machiavel, au

cours de la longue disgrâce qui le mit, un peu trop à son gré, en contact direct avec « le vulgaire », ne « conversait » avec ses classiques qu'à certaine heure du jour, et encore, après avoir fait sa toilette, comme pour se rendre plus digne de les approcher.

Il y a là une affectation que son époque explique, mais qui n'est plus de notre style. Disons plus simplement qu'à ce commerce antique, *lorsque l'on en éprouve le besoin*, il faut, chaque fois, quelques minutes de silence, d'équilibre intérieur, de calme recueillement. Moments de modération trop rarement impartis à notre aimable France et dont son clair génie ne s'accommode pas toujours sans peine, alors même qu'elle prend le parti d'être raisonnable; qu'elle se résout à chercher, loin de toute phraséologie, l'effort sain, efficace et discret. Un *diplôme*, c'est toujours plus ou moins affaire de « montre »; c'est surtout pour le matériel. La *culture*, c'est l'aspect intérieur et tout spirituel. Ici, c'est le profit; là, c'est le gain. Deux domaines bien distincts, que, toujours, et surtout aux époques tapageuses, les individus, comme les peuples, gagnent rarement à voir confondus.

CH. AUTRAN.

PATMOS

Le Dieu est là
Tout près
Et pourtant combien difficile à étreindre
Mais là même où surgit le péril
Grandit aussi ce qui délivre.
Dans les aires demeurent
Les aigles, et sans peur vont franchissant les précipices
Les fils des Alpes
Sur des ponts aériens.
Aussi puisque
Les sommets du temps
Se dressent de toutes parts
Puisque ceux qui s'entr'aiment
Et dont les âmes sont proches
Vivent au loin sur des montagnes
A jamais séparés les uns des autres
Alors donne-nous les eaux innocentes
Oh ! donne-nous des ailes
Pour voler là-bas, cœurs fidèles,
Et pour en revenir.

Comme je parlais encore
Au fond de ma demeure
Je fus la proie d'un génie
Qui me ravit brutalement

Hors de moi-même
En un lieu que je n'eus même pas rêvé d'atteindre.
Tandis que j'allais
S'assombrissaient dans le crépuscule
Les forêts ombreuses
Et les eaux rêveuses
Du pays natal.
Je ne le reconnaissais plus.
Mais bientôt dans un vierge éclat mystérieux
S'épanouit devant moi
Au sein d'une brume d'or
Haussant à vue d'œil sous les pas du soleil
Ses milliers de cimes embaumées,
L'Asie.

Aveuglé je cherchais
Des visions connues,
Étranger à ces larges voies où descend
Du Tmolus à la mer le Pactole orné d'or
Tandis que le Taurus escalade le ciel
Avec le Messogis.
Et le jardin peuplé de fleurs,
Feu silencieux.
Pourtant
Dans les hauteurs de la lumière s'épanouit la neige
Et témoin de l'immortalité de la vie
Le lierre immémorial étreint
Les murailles abruptes
Tandis que se dressent solennels
Édifiés par la main des Dieux
Les palais reposant sur de vivants piliers
De cèdres et de lauriers.
Et à l'entour des portes de l'Asie
Partant de-çi de-là
Dans la confusion de la plaine marine

Bruissent des routes sans ombre.
Mais le navigateur connaît les îles.
J'entendis alors que l'île la plus proche
Était Patmos
Et un immense désir me prit d'aller là-bas
Et d'approcher l'antre obscur et sacré.
Car si Patmos n'est pas reine
Comme Chypre aux mille sources
Et ses sœurs

Elle est hospitalière
Jusqu'en la plus pauvre de ses masures.
Et lorsque le naufragé vient échouer sur ses rives
Pleurant le sol natal et son ami perdu
Volontiers elle l'écoute.
A tout étranger qui vient à elle elle s'ouvre accueillante
Et les enfants de l'île, voix brûlantes des bois sacrés
Rumeurs du sable qui s'écroule
Et les rochers
Tous attentifs l'écoutent
Et retentissent à l'écho de ses plaintes.
C'est ainsi qu'autrefois elle veilla
Sur l'aimé de Dieu le voyant
Qui dans sa jeunesse bénie
Suivait pas à pas, compagnon fidèle
Le fils du Très-Haut.
Car celui qui portait la foudre en son sein
Aimait la simplicité de l'adolescent
Dont l'œil fixe vit en face le visage de Dieu
Alors que sous le mystère du cep de la vigne
Ils prenaient part côte à côte au banquet
Le seigneur en son âme sublime
Annonça la mort avec calme
Et le dernier amour.
Il ne se lassait jamais de célébrer

Les puissances bénies du Verbe
Répandant ainsi la joie
Et apaisant le courroux du monde
Tout ce qui arrive est bien.
Ensuite il mourut et là-dessus
Il y aurait beaucoup à dire...
Et les disciples une fois encore
Virent leur Maître joyeux plus qu'eux tous
Les embrasser d'un dernier regard de victoire

Pourtant leur cœur fut dans l'affliction
Lorsque le soir tomba
Et la stupeur les prit
Car ces hommes avaient l'âme pleine de grandes résolutions
Mais ils aimaient la vie sous le soleil
Et ils ne pouvaient arracher de leur cœur
La vision du Seigneur et le pays natal
Dans leur cœur s'enfonçait le cher passé
Comme le feu dans le fer
Et l'ombre du bien-aimé marchait à leur côté
C'est alors que l'esprit leur fut envoyé
Et la demeure en trembla sur ses bases et les foudres de Dieu
Et se répercutèrent au-dessus de *[roulèrent*
Leurs têtes prophétiques
Et à l'heure où plongés dans une méditation profonde
Les héros étaient assemblés
Il leur apparut une fois encore
Avant de les quitter.
Au même instant la lumière royale du soleil
S'évanouit d'elle-même en proie à la souffrance d'un Dieu
Et brisa le sceptre solaire, le rayon de lumière solide *[riaux*
Le sceptre étincelant levé sur l'Asie depuis des temps immémo-
Avec le jour qui meurt s'éteint la joie des yeux
Et désormais la joie sourd
De la nuit aimante

Et désormais la joie est donnée aux simples
A qui il revient de sonder les abîmes de la sagesse
Il y a aussi des visions en fleurs dans le sein des ténèbres.
Il est terrible de voir Dieu disperser de par le monde ceux
[qui s'aiment.
Comme il est triste déjà de perdre de vue un ami très cher
Pour errer solitaire par delà la montagne
Alors que jadis deux âmes fraternelles
Voyaient tout d'un même œil
Et que l'esprit céleste leur parlait d'une même voix
Non pas prophétique mais toujours là présente
Et si le Dieu s'éloignait
Et se retournait pour leur jeter un dernier regard
Ils le conjuraient de s'arrêter
Et dans la solitude ils se serraient les mains
Plaintifs
Étreintes par le mal comme par une chaîne d'or.
Mais quelle douleur alors
Quand meurt celui qui portait
En lui le plus de beauté
Si bien que les Dieux se réjouissaient devant sa face
Et le désignaient du doigt
Et quand ne peuvent plus s'étreindre les mains
Ceux qui vivaient de son souvenir
Quand ce n'est pas seulement le sable qui s'écroule
Et le temple qui s'effondre
Quand c'est l'honneur du demi-Dieu lui-même
Et des siens qui se disperse au vent
Et que le Très-Haut détourne son visage
Car il ne reste plus un seul immortel
Du ciel à la terre verte.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est le geste du vanneur vannant le blé
Balançant le froment

Au-dessus de l'aire.
Le son tombe à ses pieds.
Il reste le bon grain.
Et qu'importe si quelques grains se perdent.
Le son de la parole vivante expire.
L'œuvre de Dieu ressemble aussi à l'œuvre humaine.
Le Très-Haut ne peut pas tout exiger en un instant.
La mine porte le fer en son sein
L'Etna porte la lave ardente.
Ces deux symboles me donnent le pouvoir
De contempler le Christ tel qu'il fut.
Mais si quelqu'un s'excitant à la bataille
Alors que je chemine en parlant tristement
Seul et sans défense
Soudain me terrasse alors je gis dans la stupeur
A son insu la brute imite le libre esprit.
Dans une vision de colère je vis venir à moi
Le Seigneur du ciel.
L'Esprit me terrassa
Non que je sois élu parmi les hommes
Mais parce qu'il me faut apprendre beaucoup.
Les Dieux sont magnanimes mais sous leur sceptre
Ils ont la haine de toute fausseté.
Les lois humaines ne valent plus parmi les hommes
Car les hommes ne règnent plus
Mais le destin des immortels règne à leur place.
L'œuvre humaine change sans cesse et se métamorphose
Pour à la fin se précipiter dans le néant.
Quand éclatera en vérité
Le chant triomphal du ciel
Les forts
Célébreront le fils du Très-Haut dans son allégresse
Le proclamant
Semblable au soleil.
Alors sera venu le temps de chanter.
Et au coup de baguette d'harmonie

Rien ne subsistera de profane.
Christ éveille les morts
Qui ne sont pas encore enchaînés à jamais
Dans la prison de la matière brute
Et beaucoup d'yeux craintifs sont dans l'attente
De la lumière.
Mais à ma voix ils refusent encore
De s'ouvrir. Car la lumière est trop violente.
Jadis ils étaient armés de flèches
Maintenant ils n'ont que la force silencieuse
Qui jaillit des sourcils froncés
Pour entrevoir peureusement la brume d'or.
Mais si les puissances du ciel daignent m'aimer
Comme je le crois
Combien plus doivent-elles t'entourer d'amour.

Car je le sais en vérité
La volonté du Père éternel
Est ta volonté.
Ton signe est silencieux au sein du ciel tonnant.
Un seul sut demeurer debout sous le ciel.
Jésus vit toujours
Mais ses fils les héros
Sont venus à leur tour
Portant ses livres saints.
La célérité de l'éclair donne la mesure de tous les actes [*humains.*
De leur course sans fin
Mais il reste présent
Et ses œuvres anciennes
En lui ne meurent jamais.

Voilà trop longtemps
Que la gloire des puissances célestes est invisible à l'homme.
Pour nous guider ils devraient nous prendre par la main

Et à notre honte nous arracher le cœur.
Car chaque puissance du ciel exige un sacrifice
Dont le refus ne peut rien engendrer de bon.
Nous avons servi la terre notre mère.
Dans l'inconscience nous avons adoré le Dieu du jour.
Mais le Père tout-puissant
Veut par-dessus tout
Le respect strict de la lettre
Et la révélation du sens de tout ce qui est...

HÖLDERLIN.

(*Traduit de l'allemand.*)

LE SCHÉMA DES CRISES

(*Suite.*)

Vers 1600 naquit un nouvel homme, une variété de notre espèce, qui n'avait jusqu'alors jamais été et ne sera plus de nouveau : l'homme « moderne ». Cet homme connut parfaitement qu'il était un homme nouveau, l'homme qui renaissait. Mais, à dire vrai — nous l'avons vu —, le nouvel homme, avant d'exister en toute plénitude, s'était pressenti soi-même et même cherché un nom. On commence en effet dès la fin du XIVe siècle et tout au long du XVe siècle à parler de « modernité ». C'est que les grandes mutations historiques ont toujours été précédées par le pressentiment que les choses vont se changer radicalement : preuve, en outre, que ces sortes de transformations ne sont pas imposées à l'humanité du dehors, mais qu'elles émanent d'intimes modifications qui ont levé dans les replis secrets de son âme. Conclusion : la conscience d'être un nouveau « mode » vis-à-vis du vétuste et traditionnel, s'est exprimée par le mot « moderne ».

Ce virage radical que l'homme d'Europe exécute vers 1600, c'est, pour Ortega, la plus grande péripétie qui lui soit arrivée. On vit dès lors de la foi en la science. Et cette foi est foi tout autant qu'une autre. L'homme ne s'est senti depuis lors dans ses gonds que lorsqu'il a pensé selon la raison, c'est-à-dire qu'il n'a cru authentiquement que quand il a cru avoir raison. Mais la raison en quoi l'on a cru, de 1600 à nos jours, est une chose étrange : elle porte le doute en soi. Il y a donc entre la foi médiévale et la moderne une différence de caractère radicale. Tout dans

le monde moderne est sujet à question, à ce point même que ce monde n'existe que dans la mesure où nous en faisons question. Dans l'avenir — prédit Ortega — on considérera avec émerveillement cette époque où les hommes réussirent à vivre avec une impétuosité, un enthousiasme sans pareils, sur une terre ferme qu'ils se retiraient sans cesse de dessous les pieds.

Au moyen âge, les sciences particulières représentent un mode de connaissance secondaire; seules font foi, en dernier ressort, la théologie et la philosophie. Avec Galilée et Kepler les hommes se résolurent à accepter qu'en général la vérité scientifique fût une vérité de premier ordre. Et les quatre générations qui vont de Copernic à Galilée sont précisément autant d'autres stades dans la revendication des sciences comme telles. En opposition à l'image médiévale du monde, la réalité physique, dans l'image moderne, est homogène et unitaire. Il suffit à la science de très peu de principes pour gouverner la connaissance des espaces et l'immense masse de la matière. On croit, en échange, que la réalité, en son essence même, est transformation. Rien ne persiste en son être. Tout est provisoire. C'est pourquoi l'homme moderne vit penché sur demain pour voir venir la nouveauté. Si nous sommes capables, enfin, d'avoir de nos jours une claire notion de ce que l'on a nommé l' « âge moderne », c'est précisément, au dire d'Ortega, parce que nous le voyons dans son accomplissement. La conscience que nous allons vers un futur singulièrement problématique nous pousse aigûment à comprendre ce que fut la vie humaine à l'époque moderne. Nous la voyons aujourd'hui comme un trajet achevé, avec sa fin récente et son début vers 1600.

***

En effet, cette foi s'effondre. Il y a trente ans, nous, Européens, étions dans un état de satisfaction radicale, et

à présent l'Européen se trouve sur un sol et dans un air qui s'appellent inquiétude, malaise. Qu'est-il donc arrivé? Il est arrivé — toujours selon Ortega — que la perspective de la vie et la perspective de la science sont devenues distinctes l'une de l'autre. Dans l'âge moderne elles se sont confondues : cette confusion précisément est l'âge moderne : l'homme a fait alors de la science, de la raison pure, la base à ses convictions. Il a vécu *de* la science. Mais — point essentiel dans la pensée d'Ortega — la confusion des perspectives scientifique et vitale est une perspective fausse. « La vie n'admet pas qu'on la supplante. C'est pour cela que s'est produite la crise de la Renaissance; c'est pour cela que s'est ouverte devant nous — ténébreuse, énigmatique — une nouvelle crise. La raison pure, la science se sont dressées face à la révélation; face à la raison pure va se lever maintenant la vie même et prétendre à l'empire — la vie, c'est-à-dire la raison vitale, ce dont il est impossible de se passer, parce que c'est une seule et même chose que vivre. »

Est-ce clair? Nous découvrons maintenant que l'homme n'a pas sa prétendue « nature » et par conséquent que cet instrumental inné, la raison, lui est insuffisant. L'homme en des essais millénaires s'est forgé un commencement de raisonnement, mais rien de plus. « Dire de l'homme qu'il est rationnel, c'est dire quelque chose d'utopique qui se casse le nez à tout instant sur la réalité. La « nature » elle-même — non pas seulement celle de l'homme — nous apparaît aujourd'hui comme une nouvelle hypothèse. Ni l'homme ni le monde ne *sont* : tout est en marche. »

Déjà dans des ouvrages précédents Ortega avait soupçonné que le type de l'homme, la forme de la vie qui vit de la raison, ne sont pas définitifs. Ainsi avait-il fait remarquer (1) le surgissement à l'horizon de l'Europe d'hommes qui ne veulent pas avoir raison. Et il se demandait s'il

(1) Voir *La Rebelión de las Masas*, Sté éd. « Revista de Occidente », Madrid.

s'agissait là de phénomènes superficiels et transitoires, ou si c'était le début d'un nouveau type disposé à vivre de la sans-raison. D'autre part — symptôme commun à toutes les crises — l'homme moyen actuel a reçu tant de pensées qu'il ne sait plus quelles d'entre elles il pense effectivement. De là l'inquiétude, la profonde altération que tant d'âmes d'aujourd'hui traînent dans le secret d'elles-mêmes. De là cette désolation, ce vide de tant de destins personnels en lutte désespérée pour s'emplir de quelque conviction sans réussir à se convaincre. Nous ne savons pas ce qui nous arrive. Et ne pas savoir ce qui nous arrive, c'est justement cela qui nous arrive. L'homme de nos jours est dépaysé, précipité dans une circonstance nouvelle qui est comme une terre inconnue. Il va de soi que les jeunes ne sentent pas de la même manière que les hommes mûrs cette désorientation, ce commencement de panique. Eux, les hommes mûrs, ont assisté en pleine conscience à leur propre exil de la terre connue, tandis que les jeunes sont bel et bien nés sur le territoire inconnu. Mais les uns et les autres ont le sentiment de se trouver sur la ligne de division de deux époques.

Et voici enfin la conclusion qu'Ortega tire de son schéma pour le présent : Nous vivons une crise extrêmement intense où l'homme, qu'il le veuille ou non, doit exécuter un autre grand virage; cette crise provient de ce que la posture prise en 1600 a épuisé toutes les possibilités, atteint ses dernières limites.

Ortega croit qu'un coup d'œil sur les crises précédentes nous aiderait à sortir de celle-ci. Il va de soi que sous prétexte d'analyser ces crises il fait des sondages appropriés dans notre actuelle réalité psychologique et morale. Exemple : les positions feintes. « Des générations entières se falsifient elles-mêmes. » « Elles s'enthousiasment pour des styles artistiques, pour des doctrines, pour des mouvements politiques qui ne sont pas sincères et qui emplissent le creux laissé par les convictions authentiques. » De là

qu'« à l'approche de la quarantaine ces générations restent annulées, car à cet âge-là on ne peut plus vivre de fictions; on doit être dans le vrai »; et de là aussi la terrible situation de l'homme au milieu de convictions négatives : ne se sentir dans le certain sur rien d'important; ce qui l'empêche de décider avec précision, énergie, confiance et sincère enthousiasme de ce qu'il va faire. » Tout ce qu'il fera, sentira, pensera et dira sera décidé et accompli sans conviction positive, sans effectivité; ce sera un spectre de faire sentir, penser et dire; ce sera la *vita minima.* Sans convictions positives, l'homme passera et les masses d'hommes passeront du blanc au noir avec une suprême facilité; on ne sera pas très sûr de ce qu'est chaque homme, car il sera telle chose aujourd'hui et demain telle autre. « L'homme, à se sentir perdu, se sentira sceptiquement froid, ou anxieux, ou désespéré, et il fera maintes choses d'apparence héroïque, qui, à vrai dire, ne procéderont pas d'un héroïsme effectif, mais seront faites à la désespérade; ou il se sentira furieux, frénétique, affamé de vengeance du fait du vide de sa vie, et poussé à jouir brutalement, cyniquement de ce qui se trouve sur ses pas : chair, luxe, pouvoir. Sa vie prend une saveur amère... »

Rien dans ce tableau tout palpitant de vie psychologique ne manque, si ce n'est la réflexion que de pareils états dans les individus peuvent se produire et se produisent sans que leur monde soit en crise historique ou, moins encore, en pleine catastrophe; il suffit que l'individu n'ait pas le secours des convictions que les autres ont et soit incapable en conséquence d'insérer, en toute sincérité et liberté d'esprit, sa propre tâche dans la tâche collective.

Pour l'avenir, alors, quoi? Nous n'avons jusqu'à présent que peu de données sur le programme qu'Ortega, supposons-nous, élabore en ce moment. Quelque vague aperçu : « Il faut créer dans l'homme de nouvelles vertus qui lui permettent de vivre avec énergie et joie au milieu de l'inquiétude radicale. »

*
* *

Même limité aux seules idées de « Renaissance » et de « Crise », l'examen de la pensée d'Ortega donne largement marge à la critique et à la réflexion. S'essayer ici à fond maintenant à cette critique, ce serait, compte tenu de toute la complexité des problèmes effleurés, d'un abus manifeste. Je m'en tiendrai donc à quelques brèves considérations.

Et d'abord, selon moi, le schéma d'Ortega peut être, dans ses conséquences méthodologiques en particulier, tenu, *grosso modo*, valable pour l'ensemble de notre culture occidentale. Les phénomènes qu'il considère comme caractéristiques de toute crise, de toute renaissance, de tout classicisme aussi, et la physionomie qu'il donne au moyen âge et à la modernité sont admissibles dans l'ensemble, retouches faites et éclaircissements fournis çà et là. Mais il est une catégorie historique, celle de « Renaissance » (qu'Ortega identifie avec celle de crise et même avec une crise déterminée, celle de 1350 à 1600), qu'il est plus juste, me semble-t-il, de considérer comme une modalité historique générale et fréquente qui s'est produite et peut se produire en premier terme dans le devenir d'une culture, mais aussi dans le devenir d'un peuple et même, par exemple, d'un art. Autrement dit, les Renaissances sont des modes d'évolution que l'on constate dans l'Histoire générale ou totale, tout aussi bien que dans l'Histoire particulière d'une civilisation, d'un peuple ou de quelque autre unité collective, d'un système de croyances, etc...

Pour moi, dans l'évolution d'une culture, les Renaissances (1) sont les temps de hausse, de rénovation et de

(1) J'ai développé mes idées sur la « renaissance » et la « décadence » dans mon livre *Phénix, ou l'Esprit de Renaissance* (Barcelone, 1934). *Les Études philosophiques* (décembre 1936) en ont donné un résumé et un commentaire de M. Maurice Blondel. Voir aussi

critique qui succèdent aux périodes de baisse ou de décadence après des périodes de systématisation et de stabilisation. Toute Renaissance authentique, disais-je, s'épanouit en humanisme, c'est-à-dire en volonté consciente et active de civilisation — humanisme qui doit être totalitaire, c'est-à-dire comprendre toutes les valeurs essentielles. Ainsi, donc, une Renaissance suppose derrière soi une décadence et devant soi une période neuve, une stabilisation plus ou moins durable et qui d'ordinaire est une époque classique. Le rythme de cette évolution serait donc : Renaissance, Classicisme, Décadence. Pour Ortega, le rythme consiste dans une alternance de périodes classiques et de crises (Renaissance).

Le contraire de renaître, c'est déchoir; à mon point de vue, Ortega ne considère pas assez le fait, le mode historique des décadences. Il l'inclut dans la catégorie des crises, qui en viennent à être dans sa pensée les périodes qui suivent l'ankylosement ou décadence, se dissolvent en inquiétude vitale et préparent enfin l'éclosion d'un nouvel ordre, d'un nouveau système de croyances ou de vérités. Il semble, toutefois, que le phénomène décadence en soi mérite un examen plus vaste et plus soutenu. Ortega en relève l'importance en plusieurs endroits — lorsqu'il se demande, par exemple, comme nous l'avons vu, pourquoi les historiens n'ont pas expliqué à fond l'évaporation d'un système de croyances aussi magnifique, par exemple, que celui du moyen âge. Que l'homme finisse par se fatiguer d'un système qui lui est donné, cela expliquera jusqu'à un certain point la préparation du passage d'un ensemble de croyances à un autre; mais cela n'expliquera pas les multiples cas de décadence notoire ou de débilitation d'énergie dans les peuples et dans les sociétés humaines

le chapitre « Morts et Renaissances » du livre du comte de Keyserling *l'Art de la Vie* (Stock).

On peut se référer en outre enfin aux deux « Entretiens » donnés en 1936 par l'Institut international de coopération intellectuelle, sur « l'Humanisme » et sur « Europe-Amérique ».

— décadences qui ont parfois conduit jusqu'à la mort; cette décadence, par exemple, dont souffre le peuple qui a délaissé l'idée de son unité et de son destin.

Le complexe psychologique-moral qui œuvre au centre de toute crise renaissantiste est bien plus varié qu'il ne paraît dans la pensée d'Ortega. C'est ainsi, par exemple, qu'il faut donner un rôle plus significatif à la Mémoire. Pas de communauté sans elle, pas d'Histoire, pas d'humanisme. Je conçois mieux par la nostalgie éveillée par la mémoire, mais transférée du passé au futur par l'« élan vital », ce singulier état d'esprit de tout initiateur renaissantiste se balançant de l'espoir au désespoir. La nostalgie de quelque chose de mieux que l'on suppose avoir existé dans le passé suscite l'impulsion de se surpasser, de se tirer de l'exiguïté, de se pourvoir de personnalité. C'est justement pour cela que toute Renaissance, orientée par essence vers l'avenir, paraît être un mouvement en arrière, se complaire en élégies, en regards éplorés vers le passé. La transfiguration de la nostalgie en futurisme donne lieu au passage de la considération du monde mort à celle de se sentir en transe de renaître; elle explique, entre autres phénomènes, pourquoi dans les Renaissances, l'on commence par les pleurs et finit en pédagogie; et de là que tout renaissantiste authentique, tels notre Vivès et les meilleurs de son temps, en soit arrivé à se soucier essentiellement des questions d'éducation, c'est-à-dire de la construction de l'avenir. En sens contraire, c'est le présent-avenir qui, en fournissant au passé sa signification, le définit, le recrée, et, dans une certaine mesure, le crée. Il est certain que, sur le plan de la logique de l'Histoire, ce qui nous advient aujourd'hui ne peut être que le résultat de ce qui nous advint hier; mais, sur le plan de notre conscience, il est plus certain encore que ce qui nous advient aujourd'hui nous permet de définir ce qui nous advint hier. Notre crise éclaire, et en un certain sens crée, devant notre conscience, les crises du passé.

A en croire Ortega, l'inquiétude de tout initiateur renaissantiste, c'est d'avoir perdu un terrain fixe sans avoir encore abordé à un autre terrain ferme. Peut-être conviendrait-il d'ajouter que cette inquiétude n'est pas déprimante, mais plutôt stimulante. C'est là certes l'inquiétude que donne la liberté, la faculté de se diriger où bon vous semble, avec tous les risques y attachés. Mais cette sensation d'être perdu sur laquelle insiste tant Ortega n'est pas fatale, bien s'en faut, au renaissantiste qui n'est point, assurément, en terre ferme, mais n'en sait pas moins où il va. L'inquiétude s'explique d'ailleurs quand nous nous appliquons à une tâche dont le résultat ne nous est pas donné comme automatique ou nécessairement accessible.

Théories à part, l'examen de ce qui, de 1350 à 1600, est culturellement arrivé en Europe — avènement de la science moderne sans doute, mais aussi vigoureuses manifestations du sentiment religieux, riches et nombreuses créations de l'art, constellation de littératures fertiles —, cet examen nous conduirait peut-être à ne pouvoir pas accepter le schéma d'Ortega pour cette période dans sa simplicité extrême : la perte d'un idéal (la foi religieuse), la quête d'un autre (la foi en la science). Notre philosophe fait bien remarquer qu'il s'agit de volatilisation de la foi religieuse « en tant que foi plénière et collective ». Il n'est pas douteux que la Renaissance a vu la rupture de l'unité de la foi, et en maints individus la perte de la foi même. Mais la foi, d'autre part, n'a jamais donné de signes plus patents de vitalité sociale et individuelle que dans l'Espagne du XVIe siècle ou la France de la fin du XVIe et de tout le XVIIe. Ce ne sont pas là seulement de grandes époques de splendeur politique, artistique et littéraire. Un puissant resurgissement religieux y est aussi contenu : les ordres anciens se réforment, d'autres se forment, et monde et cloître se compénètrent; la sainteté est prodigieusement florissante. Quand notre monde occidental a-t-il jamais tant produit de grandeur humaine?

Que fait-on de tous ces saints, écrivains mystiques, missionnaires, théologiens, etc...? A mon humble avis, le schéma d'Ortega — si capable soit-il de vérité historique — n'absorbe ni n'explique toute la vérité, toute la réalité spirituelle.

Et de la crise actuelle enfin que dirions-nous? Les hommes, les masses, les facteurs des modifications de ce présent monde — notre monde — qu'ils ont imbu d'une foi, soumis à des moules ou formes; ceux qui sentent comme propre, comme émanée d'eux-mêmes, de leurs nécessités vitales, la situation nouvelle, eux, tous ceux-là, ne sentent pas cette crise comme telle. Pour eux, elle n'existe pas. Elle existe pour le spectateur, pour l'historien des idées, pour le philosophe qui vivait installé dans un monde assorti à sa façon de sentir et a vu ce monde s'en aller, disparaître sous son pas et le laisser sans appui; et le fait d'être ainsi en l'air, sans quiétude ni repos, incessamment incertain et anxieux — sentant qu'il ne lui est plus possible de croire vitalement en ce qui soutint son être, puisqu'on ne peut croire en ce qui est maintenant mort, ni non plus dans le nouveau qui s'impose et vit parce que ce nouveau est étranger à sa nature intime, n'est pas son ouvrage, mais celui d'une génération postérieure et rebelle —, cette situation du penseur entre le monde qui s'est abîmé et le nouveau qui n'est pas authentiquement le sien, voilà la grande, l'évidentissime crise.

Aussi suis-je enclin à penser que ce *Schéma des Crises* historiques, pour appuyé qu'il soit de faits historiques indiscutables — les faits se prêtent volontiers — et même, si l'on veut, l'exactitude objective du schéma admise —, j'incline à penser, dis-je, que sa formulation a été aidée par la projection et l'application à l'Histoire européenne de l'aigu, du palpitant et de l'angoissant diagnostic que le penseur a porté sur lui-même, sur sa crise propre, courageusement.

J. ESTELRICH.

PURIFICATION

Je tiens mon ombre devant moi :
Je me sépare et me divise.
A la lisière de ma voix,
Une autre voix se dépayse :
— Quel est ce ciel ? Quel est ce toit ?

Je marche dans une autre neige
Dont j'épouse ici la stupeur.
Je me regarde en face : où vais-je ?
Partout où la faim, où la peur,
Où le cri sèment leur cortège.

Où sont les morts et les vivants ?
Ceux qui se taisent, ceux qui tremblent ?
Éternels après comme avant,
Ceux qui, hors du cercle, s'assemblent
Pour maudire leurs dieux trop grands ?

La même voix sur l'autre plage,
Le même don, le même accord,
La même hostie et le même âge,
La même plaie, la même mort...
— Dévore-moi, mort sans visage !

*
* *

— Bêtes de somme sans amour
Qui sombrez au bord de la route,
Tournez en rond, tournez autour
De tout ce qui, dans cette soute,
Fend d'un éclair la main du jour.

Tournez en rond ! Faites-vous belles !
Allez boire l'eau de la mer !
La mer vous charge d'étincelles :
C'est avec le cuivre, le fer
Et la terre qu'elle se mêle...

Bêtes de somme, je vous vois,
Je vous compte, je vous retrouve.
Depuis mille ans, entre mes doigts,
Votre innocence, je la couve :
C'est votre règle, c'est ma loi.

Je tiens votre regard tranquille
Dans mes yeux; toutes, je vous prends
Dans ma ville à moi, cette ville
Dont le nom jette aux quatre vents
Un bruit de grande cloche hostile.

Qu'avez-vous fait de cet appel,
Lorsque la houle et la tempête
Démantelaient l'ombre et le ciel,
Lorsque l'enfant, l'enfant-prophète
Mourait dans la boue et le gel ?

J'ai croisé les bras. Le silence
A pacifié le désert.
Je suis seul. J'accepte l'offense.

Mon pain m'affame : c'est l'enfer
Avec ses portes en démence.

Mais vous, qui vous réveillera ?
Qui vous dira l'heure ? Personne.
Lorsque l'aube écartèlera
L'arbre noir, qui, dans cette zone,
D'eau pure vous couronnera ?

J'entends la colline qui monte
Avec la source et le ruisseau.
Colère au delà de la honte !
Le même arbre me dit qu'il faut
Que, m'ayant trouvé, je m'affronte.

Au large du rouge archipel,
Aux confins de ma servitude,
A genoux j'apporte le sel
De l'inattaquable altitude
Et du pardon essentiel.

C'est le geste, le signe et même
Le signal de l'embrasement.
Jugulez, rompez le blasphème !
Ouvrez-vous ! Voici le moment
De choisir le blanc diadème

Qui exorcise les forêts
Où le feu du monde s'épuise !
La nuit brûle : vous brûlerez
Jusqu'à ce que la Voix vous dise
Le nom qu'en mourant vous crierez...

LOUIS ÉMIÉ.

Février 1942.

LE PAUVRE YORIK

« Hélas! Pauvre Yorik! Je l'ai connu, Horatio : un être de farce infinie, de fantaisie — très exquise... »

Ayant fait son temps chez Shakespeare, Yorik entreprend avec Laurence Sterne son « voyage sentimental » et transporte de Londres à Paris ses extravagances.

Depuis Karamzine, Pouchkine, Gogol, Marlinski et Lermontov jusqu'à Pogorelski, Pavlov, Odoevski, Gretch, Polevoï, Weltmann, Boulgarine, Droujinine, Senkovski et Apollon Grigoriev, tout le monde chez nous, aussi bien à Moscou qu'à Pétersbourg, le connaît bien. Mais ni Tolstoï, ni Dostoïevski, ni Liéskov ne prononcent son nom. Or voici que Yorik derechef a fait parler de lui dans Moscou.

Yorik se montrait dans les rues, aux barrières, et amusait aux portes des fabriques les ouvriers. A son apparition tout s'animait, et son nom, russifié sans malice, avait pris la forme plaisante et diminutive de Yornik, « Petit Coquin ».

Entre ses doigts nerveux et fins Yorik prenait deux longs clous brillants. Il les maniait sous son nez comme pour humer le parfum du métal, envoyait à droite et à gauche de larges baisers, puis prononçait négligemment : « Bon! On va travailler! » Alors, fixant des regards provocants sur les bouches béantes d'admiration des spectateurs pressés en cercle autour de lui, aussi légèrement que s'il se fût agi de plumes, il s'enfonçait les clous jusqu'à la tête dans les narines : dans l'une et puis dans l'autre.

Le souffle suspendu, on attendait le dénouement.

Plus rien ne brillait hors du nez : les têtes mêmes avaient été absorbées. Le visage sans une goutte de sang était figé, plus vert que jamais. Il n'y avait plus que les yeux de vivants, tels deux charbons embrasés, et au-dessus d'eux, comme deux petits serpents de velours noir.

Yorik crachait les clous sur sa paume.

C'était bien les mêmes clous, tout le monde le constatait : sans tricherie ni substitution, brillants, longs, et encore fumants. Un contentement manifeste illustrait de mines diverses les physionomies méfiantes, perplexes.

De şa culotte Yorik extrayait un œuf : l'œuf était dur, lourd.. Tout le monde pouvait vérifier : « Ne craignez rien ! Prenez ! Dans les deux mains ! » Une patte timide s'avançait : « Oui, on dirait de la pierre ! » Alors, comme pour les clous, il le tournait et retournait sous son nez; seulement, au lieu d'envoyer des baisers, il levait l'œuf haut par-dessus sa tête; puis, après la même phrase négligemment dite : « Bon ! On va travailler ! » il ouvrait largement la bouche et sans une hésitation, sans un mouvement de langue, il engloutissait l'œuf.

Et de nouveau, après avoir tenu les spectateurs un moment sous le charme, il sortait des profondeurs insondables de sa poche un mouchoir rouge, rouge comme la « souquenille couleur d'enfer » de Gogol. Et l'œuf, recraché sans effort, s'en allait vers le mouchoir magique retrouver dans la culotte les clous fumants.

Et dans l'instant Yorik tout entier prenait feu. Se piquant dans les oreilles, dans les narines, dans la bouche, des allumettes enflammées (elles rebondissaient aussitôt, mais d'autres aussitôt jaillissaient et, brûlantes, allaient se planter dans ses oreilles, ses narines et sa bouche), il levait haut la tête et elles formaient au-dessus une herse de feu. Toute sa tête n'était qu'un brasier scintillant d'étincelles.

Avec effroi, les spectateurs reculaient, en se marchant sur les pieds. Des cris d'horreur. La fumée se dissipait.

Yorik était là, debout, blanc, clown aux cheveux verts! Sur le banc, plus brûlants encore étaient les deux charbons ardents et sur eux les deux petits serpents noirs.

— Bravo!

Après la représentation venait la musique.

Une musique de son invention. C'était celle des foires populaires : des espèces de scies à cadres, très menues et montées sur des chevilles, une vessie à piston et un cornet.

Mais quels sons inattendus! D'où, de quels abîmes émergeaient-ils? Quelle mélancolie sans bornes est donc cachée dans la nature! J'ai reconnu plus tard dans les castagnettes espagnoles et chez les Tziganes cet appel issu des profondeurs sans retour. Oh! ces remous, ces creux sonores, ils ne sont spécifiés, prévus nulle part, mais ils existent et ils ont existé et leur souffle flottait avant la vie et avant la première parole humaine solide! Ce qu'il y a de plus prenant dans la poésie et dans le conte n'est que leur écho et leur haleine.

La musique, en élevant les âmes, les plongeait dans une profonde rêverie : rarement cela se passait sans larmes. Le cornet, de sa voix claire, rouvrait les libres espaces.

Après la musique, le prestidigitateur recevait son salaire en kopeks. Tout en glissant dans sa culotte la recette, il semait gouailleries et adages, notant d'un mot bien frappé avares et généreux, ceux qui s'étaient laissé toucher et ceux qui avaient bâillé : chacun en prenait pour son grade! Mais parfois, entraîné par sa musique, il hochait seulement la tête pour signifier qu'il n'avait pas besoin de récompense : « — Laissez-moi! » —. Et il se remettait à jouer.

Yorik était un musicien né, le vrai frère de ce maître de musique, Isidore Eremiéitch, dont parle Dahl :

« Partout il entendait et voyait la musique. Qu'un verre sonne, qu'une cuiller d'argent tinte, le voilà qui, à travers deux ou trois pièces, lui fait écho. Il a dans l'oreille le son de toute sa batterie de cuisine : il se plaignait un jour à moi qu'une casserole rendait une fausse note si elle n'était pas

pleine d'eau jusqu'à une marque qu'il y avait faite exprès. Si le soir des filles chantent dans le lointain et que des hannetons bourdonnent, il faut que, de son perron, il assortisse aux voix des filles les basses des hannetons. Si, à l'aurore, des charpentiers façonnent une izba et que l'acier des haches résonne, il faut que sur son violon ou sa guitare il leur donne la quinte et la quarte... »

La musique était chez Yorik le plus profond et le plus intime de son être. Il était lui-même un instrument de musique : par ses doigts fins s'exprimait ce qui est enfoui et voilé, l'âme de ce qui n'est pas encore créé et coule en jet irrésistible, aveugle.

Yorik venait me voir dans mon grenier. Je lui enseignais l'anglais. Il apparaissait à la tombée de la nuit et se plantait devant moi. Il me perçait de part en part de ses charbons vivants.

D'où cette idée lui était-elle venue d'apprendre l'anglais? Je ne lui posai pas la question. J'étais moi-même féru d'anglais; il me semblait que tout le monde devait prendre intérêt à mon anglais. Quant à nos relations, elles avaient débuté voici comment : j'étais devant le portail de la fabrique avec les ouvriers, et lui nous amusait avec ses clous, son œuf, ses allumettes, sa musique et ses bons mots. J'entrai en conversation avec lui après la représentation, alors qu'assis, pensif, sur un banc, il s'essuyait le nez du même mouchoir « rouge d'enfer » où il avait recraché l'œuf. J'étais curieux de savoir qui il était, d'où il venait et s'il appartenait depuis longtemps à la grande famille des vagabonds.

Yorik était un prestidigitateur errant et il s'était produit déjà et au Jardin Zoologique, et au Cirque Solomonski. Mais nulle part il ne pouvait rester : sa « langue » en était la cause. De là, m'expliqua-t-il, son impuissance à mener une vie normale.

C'est au cirque qu'il avait reçu son nom de guerre : « Yorik », annonçait l'affiche. Mais il était à cent lieues de

se figurer quel était ce nom qu'il portait et quel personnage il représentait. Quand je lui parlai d'Hamlet, l'étonnement fit courir sur son visage le même frisson que lorsqu'il avalait l'œuf de pierre. Puis il devint pensif, comme travaillé d'un souvenir, et eut un rire, avec les yeux pleins de larmes.

Il venait dans mon grenier sans clous, sans œuf, sans musique, mais ce dont il ne se séparait jamais, c'était son diapason. Ce diapason était pour lui comme un falot dans la nuit obscure. Sans s'attarder au portail, il entrait dans la maison, se glissait comme une couleuvre dans l'escalier et, telle une souris, fonçait vers le grenier. Il apparaissait soudain, à la manière des excentriques qui se métamorphosent sur la scène en toutes sortes de bêtes ou d'oiseaux, et le rôle des feux magiques était alors joué pour lui par un rayon de lune entrant par la lucarne.

Et dans mon univers composé de Gœthe, Hoffmann, Novalis, Tieck, Hauff et des frères Grimm entrèrent alors Shakespeare, Swift, Sterne, Dickens et Walter Scott.

***

Yorik se trouva être étonnamment réceptif : il saisissait au vol les vocables anglais, et les retenait comme une leçon jadis parfaitement possédée et seulement oubliée. Tout comme Pilniak (encore un pseudonyme : son vrai nom est Wogau) : débarqué à Berlin sans connaître un traître mot de la langue, je l'ai retrouvé un beau jour parlant l'allemand, et avec une prononciation à croire que ses ancêtres n'avaient jamais émigré d'Allemagne à Sarepta sur Volga.

Yorik était mon homme : ses yeux découvraient les côtés drôles, l'aspect joyeux des choses en apparence les plus sérieuses, et il se laissait passionner par l'invraisemblable, l'irréel, le monde des contes. Avec lui, travailler était aisé et gai.

Vers la fin de l'été nos leçons d'anglais dans les rires et les contes cessèrent à l'improviste.

La dernière fois que Yorik se montra dans mon grenier, je devinai en lui je ne sais quoi d'inhabituel. Ce n'était plus son allure pensive — « l'âme méditative » qu'il avait toujours —, mais un air distrait, de cette distraction que cause une idée lancinante qui vous emplit le crâne et vous trouble la vue. Il n'était pas non plus vêtu comme à son ordinaire : ce n'était plus le Yorik aux poches mystérieuses de prestidigitateur. Sur son toupet frisé et provocant tenait à peine un petit canotier à la mode : il ne sentait plus le soufre, mais le savon, avec des parfums qui offusquaient l'odorat. Je ne lui demandai pas d'explications : sait-on jamais de quoi un faiseur de tours peut avoir besoin ? S'il s'était présenté en soutane et en culotte, je ne me serais pas étonné.

La conversation en anglais « ne collait pas ».

Visiblement plongé dans son idée, il tira de son pantalon aux jambes étroites son diapason, le fit vibrer, pour vérifier le hanneton du grenier qui débitait sans fin sa monotone ritournelle, puis le remit dans sa poche. Il ne tenait pas en place. En promettant de me rendre visite un prochain soir, il se glissa hors du grenier.

Et depuis, plus rien.

Plus traces de Yorik ! On ne le revit plus ni devant le portail avec sa musique et ses tours, ni au grenier avec son diapason. J'avais beau l' « espérer » — et je crois à la vertu de l'espoir : un désir est capable de faire sortir de terre l'objet désiré ! — Yorik ne se montrait toujours pas.

Toute disparition me bouleverse : de chose, ou de personne. Où sont-ils passés, le peintre Nicolas avec ses couleurs, le graveur Paul Fedorov Safronov avec ses apocryphes, le moinillon nain Paisios avec ses contes lunaires, enfin ce Yorik le faiseur de tours ? Pourquoi donc ont-ils paru et disparu ? Ce ne sont pourtant pas des imaginations de mon cerveau : tout le monde les a vus, ou a bu le thé avec eux. Mais chez qui ont-ils creusé un souvenir aussi trépidant que chez moi ?

***

En automne avec la reprise des cours, j'abandonnai mon grenier familier et réintégrai les pièces du bas, la table au bouquetin de cristal, au squelette de corbeau de ma propre préparation et aux arêtes de poisson frottées jusqu'au brillant de l'ivoire. « *Jouri Miloslavski* », qui transportait d'enthousiasme Khlestakov, « à l'ombre de la fontaine », me déplut par la fausseté de son « langage populaire », mais je ne pouvais m'arracher à Lajetchnikov, notre Walter Scott.

Depuis cet automne, il commença à être question dans Moscou d'un nouveau coiffeur extraordinaire, appelé de Londres, qui opérait chez Basile, le « salon » le plus chic de notre bonne ville. Basile et Théodore n'étaient-ils pas les premiers *hairdressers*? Des histoires couraient : tout en vous rasant, l'Anglais vous distrayait de calembours. Chacun était prêt à rester fût-ce une heure sous la mousse et le fer, oreilles grandes ouvertes, yeux dilatés, ou retenant son souffle, à suivre les scènes fantastiques qui se déroulaient sous son nez : un véritable enchantement! Et c'étaient des tours venus authentiquement d'Angleterre : le coiffeur, chemin faisant, avalait le rasoir, changeait le savon en montagnes de cristal, soulevait avec le vaporisateur une telle douche de mousse qu'on ne distinguait plus ni miroir, ni peigne, ni cuvette : tout était dans un nuage; de ce nuage sortait un son, semblable à celui du cor, et la vision s'évanouissait. Et dans ces récits on ne parlait pas de trompe-l'œil, au contraire on soulignait la réalité des faits.

Je me dis : « Ne serait-ce pas des tours de Yorik? » Il y avait des coincidences frappantes : son costume lors de sa dernière visite, les leçons d'anglais, le cornet qui renfermait tous les mystères.

Par tous les moyens avouables ou non avouables j'allais au théâtre, en payant ou en resquillant — tant était insatiable ma passion de spectacle. Un jour, parcourant les

« Nouveautés de la saison » de S. L. Kougoulski, je tombai, entre autres annonces, sur un bref communiqué annonçant « la mort tragique de Yorik, le prestidigitateur bien connu ». On promettait un article avec des détails sur sa vie remarquable et ses aventures d'artiste errant.

Au théâtre rien ne dure qu'une saison. Or la saison se terminait, et nul n'avait cure de pareils détails. Ainsi on oublia le pauvre Yorik.



L'été suivant devant le portail de notre fabrique parut un nouveau type. Non, ce n'était pas Yorik : par-dessous son veston il avait une espèce de mante, ou plutôt de châle, et pour instrument un accordéon. C'était le prestidigitateur ambulant Lorenzo.

Comme Yorik, Lorenzo se fourre des clous dans le nez, seulement il n'avale pas d'œufs. Par contre, il peut, à l'instar des anciennes comédies, fabriquer une omelette dans un chapeau; il sait aussi opérer avec les allumettes, et lance des feux de Bengale.

Estropiant les mots comme un véritable comédien, il jouait avec ses outils magiques, et sa face d'oiseau imaginait des grimaces désopilantes. Après avoir prononcé la phrase de Yorik : « Bon! On va travailler! » il exécuta les tours connus, en terminant par la classique omelette. Ensuite, assis sur le banc, il déploya son accordéon : l'instrument docile passait sans transition d'un mode à l'autre. « Tantôt il rugissait comme un fauve, tantôt il pleurait comme l'enfant. » Telle fut du moins mon impression. Tous étaient émus. Comme on le récompensait de kopeks, il improvisa un numéro supplémentaire : levant adroitement la jambe, du bout recourbé de sa botte il fit tomber la casquette d'un agent de police.

Il fit mine alors de s'en aller. Mais tout à coup ses yeux d'oiseau roulèrent sur eux-mêmes. Il cherchait quelque

chose. Le souvenir lui revint. Il déploya un bout de papier, le lut, et j'entendis mon nom, prononcé à l'espagnole : Remoz !

Lorenzo s'expliqua : il ne savait pas très bien quelles fabriques visitait son camarade, mais il avait reçu de lui une commission, et si j'étais ce même Remoz... Il fouilla dans ses poches et de dessous sa mante tira — et je le reconnus entre ses mains — le fameux diapason.

— De la part de Yorik, en souvenir !

Et bien des choses me furent découvertes par Lorenzo, mais non pas toutes.

Il s'agissait de raser un mort considérable. Les obsèques devaient avoir lieu avec le concours du premier diacre de l'Assomption, Chakhovtsov : autant dire que tout Moscou y serait. Déjà les chefs du bureau des Pompes Funèbres se vantaient qu'au Petit Théâtre le costume du spectre du père d'Hamlet était l'œuvre non pas du costumier des Théâtres impériaux, mais bien de leur ordonnateur Semen Ivanytch Tchachnikov. Maintenant, nouvelle occasion pour eux de se distinguer : accommoder le corps d'un général ! On s'adressa à Basile. Basile, naturellement, fit un prix exorbitant — quelque chose comme la valeur d'une douzaine de coiffures en brosse, la taille à la mode, mais par contre le travail était garanti propre, net et brillant. Quant à l'exécutant, entre tous les artistes capillaires, ce ne pouvait être que « l'Anglais ». Basile, seulement, le prévint « Et surtout, sans tours de passe-passe. »

« Coiffer un mort, voilà qui n'est guère compliqué ! » se dit Yorik. Et chacun pensait de même. Yorik rasa le général : à merveille ! Pas un vivant qui se laisse aussi bien faire, n'est-il pas vrai ? Puis, comme il se doit, il lui passa le vaporisateur, et le poudra un peu. Le mort sentait le jasmin. Tout était propre et net; le brillant, le brillant du verre, c'était pour les joues et le menton.

Au retour du travail, Yorik se pendit.

***

Lorsque, comme dans *le Nez* de Gogol, Yorik, pour plus de commodité, prit le mort par le nez, mais serra maladroitement ce nez, sous ses doigts un liquide jaillit et lui gicla dans l'oreille. Alors, nouvelle malchance : la main, glissant, coupa la peau lâche et de la blessure sortit non pas du sang... Le sang parut sur son doigt fin et élastique. Mais le pis n'était pas encore là : absolument éperdu, Yorik s'était acharné — dernière ressource ! — à essayer sur le mort un de ses tours : la montagne de mousse — et sans succès ! Il avait recommencé : pas davantage ! Tout était perdu.

« Au retour du travail, Yorik se pendit ! » répétai-je après Lorenzo.

Pauvre Yorik ! ton diapason, je le conserve, jamais je ne m'en suis séparé, je l'ai apporté à Paris avec mes hardes et mon réchaud « Primus » — un peu de Russie ! Si je n'ai pas fait un musicien, c'est que ma musique à moi, ce sont les mots.

« Pauvre Yorik, dis-je encore avec les paroles de notre première rencontre, où sont maintenant tes tours ? tes grimaces ? tes chansons ? ces éclairs de bons mots dont tous les convives riaient aux éclats ? Qui maintenant rira de ton sourire figé ? Tout est fini. »

ALEXEI REMIZOV.

(*Traduit du russe par* P. PASCAL.)

ZIA

Nous habitions dans la banlieue de Constantine. De la ville même je me souviens peu. Un pont suspendu lancé au-dessus de gorges profondes, étroites, chaotiques, où serpentait un mince filet d'eau, parmi des pierres. (Ce fut la première impression du tragique que j'eus, impression globale et inexprimée.) Un bois de pins en pente, que l'on escaladait en s'agrippant de tronc en tronc, les pieds glissant sur les aiguilles, les mains écorchées et engluées de résine. Des toits en étages où nichaient des cigognes, dressées sur une patte au milieu de leur nid, comme empaillées. (Image retrouvée, couleurs adoucies, sur des cartes postales alsaciennes.) Une place plate, brûlée de soleil; des marchands de dattes sèches en petits tas, et de friandises écœurantes faites de sucre, d'huile et de miel.

Notre maison, c'est autre chose...

Elle est là, plantée, non devant moi, mais au dedans de moi, vaste, claire, couverte d'une terrasse, et son jardin grimpant à flanc de coteau. On m'a dit qu'elle n'existait plus, qu'à sa place et à la place de mes rosiers malingres aux fleurs pâles et molles s'élève un bel immeuble neuf. Que m'importe... Peut-être cette maison n'est-elle devenue invisible aux yeux des autres que pour vivre plus forte en mon souvenir.

C'était une maison blanche, à un étage, bâtie au bord de la route, le jardin caché derrière. Elle était laide, sans doute. Façade plate régulièrement percée de fenêtres aux

volets poussiéreux; une étroite porte de chêne verni où étincelait la plaque de cuivre : « M. Constantin Constantino, entrepreneur. » Le nom de mon père me ravissait. Souvent, à mi-voix, pour le plaisir, j'essayais sur ce nom des variations, des adjonctions assonancées. Quelque chose dans le genre de ce que faisait mon frère Tonio lorsqu'il récitait ses déclinaisons. Mais je n'ai jamais rien trouvé d'aussi satisfaisant que ce nom même. Il me donnait l'impression de quelque chose de définitif, de rond. Et, lorsque je pense à mon père que j'ai très peu connu, c'est — aussi peu filial que cela puisse sembler — son nom qui me tinte aux oreilles, en même temps que le timbre de sa voix, haute, autoritaire, mêlée à d'autres voix étrangères, derrière une porte fermée.

Quand je revenais de l'école, je posais sur la marche, contre la porte, mon cartable de moleskine d'où dépassait une règle noire. Puis, haussée sur la pointe des pieds, je carillonnais sans répit jusqu'à ce que l'on m'ouvrît. L'autre main, moite de chaleur ou humide de pluie, je l'appliquais, ouverte comme une étoile, sur la plaque de cuivre. « Constantin Constantino, entrepreneur » était entièrement pris dans le réseau de mes doigts bruns et maigres. Je n'ai pas encore compris le pourquoi de ce geste; mais je sais que rien au monde ne m'eût fait y renoncer : c'était un rite. Rosa, la bonne juive, venait m'ouvrir. Elle répondait par un haussement d'épaules à mon bonjour indolent, et, gauchement, relevait le coin de son tablier pour essuyer la plaque ternie dont l'éclat était son orgueil.

Le rez-de-chaussée était réservé aux bureaux de mon père.

A droite, deux vastes pièces en enfilade. La première nue, peinte à l'huile, entourée de bancs. Aux jours de marché, les Arabes attendaient là, un bout de minerai caché dans le pan de leur burnous ou une liasse de billets crasseux au fond de leur chéchia. Ils croisaient leurs jambes en tailleur et laissaient tomber par terre leurs babouches.

Serrés les uns contre les autres, ils se chamaillaient, ou se faisaient de grandes démonstrations en s'embrassant sur l'épaule. La maison sentait alors le gourbi et le beurre rance. Pour moi elle sentait encore autre chose, elle sentait le pou. Sans doute, parce qu'au soir des marchés ma mère disait à Zia :

— Veille à ce que tout soit lavé, ils grouillaient de vermine.

Ils entraient chacun à leur tour dans le bureau de mon père. Bureau austère aux meubles noirs, aux murs tendus de papier rouge.

Dans un coin de la pièce l'employé écrivait sur un gros registre ou tapait à la machine. C'était un homme ponctuel et silencieux que j'ai toujours appelé le « veuf », même lorsqu'il se fut remarié. Cela datait du jour où (je savais qu'il venait de perdre sa femme), ouvrant la porte d'entrée, je le vis debout dans l'encadrement, en plein soleil. Cet homme que je connaissais, je le découvris seulement alors. Brun, maigre, les yeux encore bouffis de larmes, à la main son canotier garni de crêpe, un crêpe aussi à la manche de son veston blanc, et, sortant de son pantalon fraîchement repassé, des bottines noires, à boutons.

Je restai quelques instants devant lui, muette. Puis, bondissant dans l'escalier, je me précipitai au premier étage où je savais ma mère coudre dans sa chambre. J'enfonçai la porte et m'écriai :

— Maman! c'est le veuf, il est merveilleux!

— Quoi? me dit-elle... pourquoi merveilleux, es-tu sotte ou es-tu sans cœur?

Je la tirai par la main jusqu'à la fenêtre. On voyait en bas le veuf immobile qui n'osait entrer.

— Regarde, maman, est-ce qu'il te semble ordinaire?

Au lieu de la réponse que j'attendais, ma mère me regarda bien en face avec réprobation et tristesse, et, en soupirant, elle retourna à sa broderie.

« Zia aurait compris, pensai-je; d'ailleurs de la maison entière elle seule comprend tout... »

Avec chacun de ses interlocuteurs mon père entrait en discussion. (Il parlait couramment arabe, juif ou maltais.) Je m'étonnai de voir que ceux qui attendaient ne prêtaient aucune attention à ces éclats. Ils n'écoutaient pas, et, s'ils entendaient, c'était sans curiosité et sans crainte.

Lorsque le visiteur ressortait — poussé dehors par mon père qui le dépassait de toute la tête — il rejetait un pan de son manteau sur ses épaules serrées et souvent marmonnait des injures. Les bavardages d'un coup cessaient. L'un s'accroupissait par terre et à grands gestes rassemblait babouches et paquets roulés dans des hardes; les autres lançaient en dessous vers le partant des regards ironiques.

Les Européens attendaient — chapeau posé sur les genoux — dans la salle de gauche garnie de chaises et de fauteuils de rotin. Au mur, dans des vitrines, des échantillons de pierres étiquetées, des poudres dans des flacons, des petits sacs de blé, et des fioles d'essence de géranium. Après cette salle, était une série de pièces grises que mon père appelait ses « archives », où étaient des collections de phosphates, de minerais, dont je ne compris jamais l'utilisation pratique. Pas davantage je n'ai réalisé en quoi consistait la mystérieuse besogne d'un entrepreneur algérien.

L'escalier qui conduisait au premier étage était coupé en son milieu d'un étroit palier. Là était le compteur à gaz dans une sorte de coffre bas drapé d'indienne rouge. Posé dessus, un énorme coquillage au cœur rose, vivant comme une fleur. L'oreille contre ce cœur j'écoutais la mer. Si je fermais les yeux, je la voyais. Les vagues, le vent, la poussière d'eau et la tempête, tout cela d'autant plus violent que j'appuyais davantage. Et ces bateaux en perdition... ces poings crispés sortant de la houle...

— Mon Dieu, priais-je, le cœur battant, sauvez-les, je vous le demande, sauvez-les tous!

Afin que la mer s'apaisât je reposais le coquillage. Il était alors sur l'indienne rouge, gris, lourd, tout ordinaire.

Pour mes frères Bernard et Tonio l'attraction de ce palier était autre. C'était le cor de chasse accroché au mur. Lorsque nos parents étaient sortis, ils le descendaient et en tiraient des sons étranges. A cheval sur la rampe je suivais la chasse. Les marches étaient la cascade, le rez-de-chaussée l'étang, la tapisserie sombre sous-bois profond, et la biche légère allait jaillir, d'où?... j'attendais la surprise...

En haut, assise sur la dernière marche, ma sœur Marguerite s'appliquait à un paisible travail de couture. Elle était de deux ans mon aînée. Mes frères étaient mes aînés aussi, de deux ans en deux ans.

Ils se disputaient à celui qui jouerait du cor. Ils se disputaient aussi pour savoir à qui le cor reviendrait à la mort de nos parents.

— Je suis l'aîné, disait Bernard.

— Et moi, disait Tonio se redressant comme un coq, je suis celui que maman préfère.

Mes parents sont morts. Mes frères sont des messieurs arrivés. Le cor n'est chez aucun d'eux. Chez quel fou, chez quel amateur d'horreurs, après quels périples, ce cor, sans doute aujourd'hui cabossé, vert-de-grisé, a-t-il échoué?

Debout près de Marguerite, toute menue dans son sarrau gris, comme ses cheveux, Zia nous regardait en souriant.

Dès qu'elle devinait la clef dans la serrure, elle nous disait :

— Vite, mes petits, les voilà.

Aussitôt, tout était en place. Dans notre salle à manger, assis autour de la table, devant un jeu de cartes ou de loto, nos parents trouvaient des enfants sages.

Zia s'affairait alors à la cuisine.

Rosa s'arrêtait de chanter ses mélopées juives, nasillardes et monotones dont j'ai oublié l'air, mais dont je

garde à fleur de nerfs le pincement et l'engourdissement combinés.

J'ai dit « notre » salle à manger car à l'étage réservé à l'habitation étaient deux salles à manger. L'une, qu'on appelait belle, était pour nos parents. Garnie de trois buffets couverts de sculptures, femmes, oiseaux et lapins. Rangées autour de la pièce, contre le mur, douze chaises rembourrées dont le cuir s'ornait d'iris : fleurs et feuilles en relief. Il me vint cent fois l'envie, pour égayer un peu l'ensemble, de peindre ces feuilles et ces fleurs en vert et mauve. Mais je n'ai jamais osé. Me retenaient l'idée de la voix tonitruante de mon père et du regard sévère de ma mère. Les murs de cette pièce étaient tapissés de vert tendre. Et les deux fenêtres aux brise-bise et stores de filet avaient vue sur la route.

A côté, sorte d'office éclairée par une porte vitrée donnant sur la cuisine, était notre salle à manger. Une table ronde au milieu couverte d'une toile cirée blanche, des chaises dépareillées. Au mur un Christ, et c'est tout.

Nous les enfants, nous y prenions nos repas, avec Zia notre grand'tante.

Rosa apportait les plats dans la « belle » salle à manger, nous les passait ensuite. Zia nous servait et gardait pour elle les plus mauvais morceaux, les restes. Le pain dur lui revenait de droit. Si par hasard, dans la « belle » salle à manger — dont la porte demeurait ouverte — mon père tendait la main vers un bout rassis, maman le retenait d'un geste.

— Laisse, mon ami, Zia préfère le pain moins frais.

Au reflet de pure joie qui passait alors dans le regard de Zia, j'avais depuis longtemps deviné que son vrai goût devait être autre.

Elle avait élevé notre mère, et maintenant nous élevait.

C'est elle qui avait été « presque notre nourrice » comme elle aimait à le rappeler.

— Quand tu es venue au monde, Thérèse, me disait-elle,

tu étais si petite et si noire que ta mère s'écria : « Quelle horreur, Zia, cache-moi ça ! » Et sais-tu ce que ton père a dit ? Il a dit : « De qui tient-elle, je n'ai jamais vu rien de pareil ! » C'était à croire que le Bon Dieu s'était trompé de race. Il en distribue tant et tant de nouveau-nés... Moi, je pensais que tu étais un ange et je t'ai tout de suite aimée. Tu ne dois pas l'oublier.

— Je ne l'oublie pas, vieille Zia, lui disais-je, et tu sais bien que si tu étais un beau jeune monsieur très riche, malgré mes dix ans, je t'épouserais tout de suite, car je t'adore.

Elle riait aux larmes.

Elle rappelait si souvent nos premiers gestes, nos premiers mots d'enfant, que nous en étions lassés.

Elle s'émerveillait de ce que nous écrivions sur nos cahiers d'école, de ce que nous lisions dans nos livres et qu'elle pouvait difficilement suivre car elle était très myope.

Lors de nos maladies, c'est elle qui avait la corvée des cataplasmes, des tisanes et des nuits blanches. Elle s'occupait de nous depuis la chemise, les chaussettes, la robe neuve du dimanche, les bigoudis en papier roulé, les chaussures bien cirées, les tartines du matin et la prière du soir. Elle nous contemplait pousser, chacun à notre manière, et nous aimait.

Parfois, sans raison, alors que nous étions tous quatre réunis devant le feu ou autour d'un livre, elle tendait vers nous ses mains fines aux veines saillantes et nous disait :

— Mes petits agneaux.

Bernard levait la tête, roulait de gros yeux, et faisait passer entre ses dents un sifflement admiratif.

Tonio s'approchait tout contre Zia et lui riait sous le nez.

On ne pouvait savoir si Marguerite avait entendu. Quant à moi, je me sentais pendant quelques secondes vraiment agneau, mais, pour un empire, ne l'aurais jamais avoué.

Zia laissait retomber ses mains, et, rougissante avec un pauvre sourire :

— Je voulais dire : mes petits enfants...

Une fois je lui ai demandé :

— Zia, pourquoi ne t'es-tu jamais mariée?

Elle me répondit :

— Quand j'étais petite (tiens, je devais avoir à peu près ton âge), je suis tombée d'une échelle. J'ai senti que quelque chose s'était passé au dedans de moi. J'ai pensé que jamais je ne pourrais avoir d'enfant, alors... je ne me suis pas mariée... pour quoi faire?

Entendant cette explication, ma mère fronça les sourcils :

— Pourquoi, Zia, vas-tu raconter de telles sornettes à cette enfant? Que vas-tu lui mettre en tête? Tu ne t'es pas mariée parce que tu n'as pas trouvé. Tu n'es pas plus malheureuse que ça.

— Oh! certainement, Marie, répondit Zia, posant sa main sur la main soignée de ma mère. Certainement, et n'ai-je pas la meilleure part puisque j'ai tes enfants à aimer?

L'heure de la prière était de la journée son heure préférée.

Lorsque nous étions en chemise de nuit — habits bien pliés sur une chaise, souliers joints dessous — nous criions à Zia :

— Ça y est!

De leur côté les garçons en faisaient autant. Alors Zia ouvrait les portes. De sa chambre qui était à la fois couloir et penderie (une énorme armoire couvrait tout un panneau) elle nous surveillait Marguerite et moi dans la chambre des filles, chambre rose à lits jumeaux, et les garçons dans la leur : chambre bleue à lits jumeaux également.

Nous nous agenouillions chacun au pied de notre lit (nous ne pouvions nous voir d'une pièce à l'autre) et debout au milieu de sa chambre, Zia commençait les prières que nous continuions d'un ton monocorde et

lassé. Marguerite se cachait la figure dans ses mains, je me demandais :

— A-t-elle envie de rire?

Ce que j'aimais à réciter, c'étaient les litanies. J'étais infiniment sensible à la poésie des invocations : Tour d'ivoire — Maison d'or — Porte du ciel — Étoile du matin — mais davantage encore au rythme des répons que je modulais, sans répit, en me balançant un peu. Je sentais en ma chair la soif de cette prière, en même temps, comme une ondée, son immédiate efficacité.

La prière finie, Zia soufflait la lampe, nous embrassait au front, y traçait du doigt une croix.

Elle commençait par moi. Souvent, lorsqu'elle approchait du mien son mince visage, aux traits si doux que, même de son vivant, ils étaient flous en mon esprit, je sentais ses joues humides de larmes. Alors vite, du coin du drap, je lui frottais toute la figure pour ne pas que les autres sachent. Je l'embrassais dix fois à l'aveuglette et la repoussais d'un coup :

— Assez!

Doucement Zia s'éloignait.

Elle poussait la porte sans la fermer, s'occupait des garçons, se déshabillait. Les yeux fixés sur la raie de lumière qui filtrait de sa chambre dans la nôtre, je suivais de l'oreille chacun de ses gestes. Elle défaisait ses bottines à lacets; le bout de fer, à chaque coup, battait contre l'œillet. J'imaginais le mouvement de ses doigts, semblable à ceux des dentellières — assise au pied de son lit —, son corps maigre cassé en deux, les bras frôlant terre, comme un pantin. Le busc de son corset dont chaque crochet sautait avec un bruit métallique. Les épingles à cheveux qu'elle posait une à une sur la table. Et le déploiement de son ample robe de nuit.

Les jours où la peur devait me prendre, mon cœur commençait à battre — avant qu'aucune angoisse ne se fût précisée — dès que j'entendais grincer les ressorts de son lit.

Cela datait d'un soir où, après un souffle comme un soupir, un ressaut de lumière comme un dernier sursaut de vie, je crus, dans la subite obscurité, avoir la révélation que Zia, à l'instant, avec la flamme, était morte. Respiration coupée, j'épiai pendant quelques secondes le craquement du verre qui refroidit, l'à peine perceptible crépitement de la mèche brusquement éteinte.

— Zia! hurlai-je.

— Qu'as-tu, Thérèse?

— Tu vis toujours?

— Oui, me répondit-elle sans s'étonner, et toi?

Mon cœur peu à peu s'apaisa. J'étais soulagée, plus qu'aucune parole humaine ne saurait l'exprimer. Et en même temps déçue; je ne sais pourquoi. Depuis, de temps en temps, la même terreur me reprenait, sans cause, et sans que j'en pusse prévoir l'assaut. Quand je la savais là, je la laissais monter un peu, juste pour en avoir le goût, et dès qu'elle s'avérait douloureuse j'appelais :

— Zia?

— Quoi?

— Bonsoir.

Elle s'attendrissait de ce « bonsoir » supplémentaire; et moi, je m'endormais, tranquille.

J'étais parfois réveillée brusquement par l'orage. Je me trouvais d'un coup assise au milieu de mon lit, les dents serrées, la tête, la poitrine remplies par les coups de tonnerre qui se répondaient, se répercutaient dans les gorges du Rhummel. Ma première idée était : « C'est la fin du monde! » A chaque éclair déchirant l'obscurité je voyais Marguerite dormir sur le dos, la bouche entr'ouverte, ses cheveux blonds en ondes auréolant son visage pâle. Ayant senti que j'avais besoin d'elle, Zia était déjà près de moi. Elle arrivait sans bruit, glissant comme un fantôme et prenant mes mains dans les siennes. Habituellement silencieuse, elle devenait intarissable, et, dans l'obscurité coupée d'éclairs, me racontait des histoires.

— Chaque soir la langue du mort sortait de terre, et le curé, au matin, la trouvait à sa porte. C'est que cet homme avait menti en confession.

— C'est vrai?

— Bien sûr. Je suis trop vieille pour raconter des bêtises. Et, quand je te dis que pour la Pentecôte, avec sept cierges...

— J'ai peur du tonnerre, allume.

— Non. N'aie pas peur, Thérèse. Ce n'est pas du tonnerre qu'il faut avoir peur. Mais il faut avoir peur du feu. Car le feu du ciel et le feu de la terre doivent se rejoindre un jour. Les prophètes l'ont assuré.

Je voyais la terre embrasée, et les hommes, les femmes, mon père, ma mère, mes frères, ma sœur, Zia et moi poursuivis par les flammes, escaladant les montagnes, sautant par-dessus les ravins.

— Je n'allumerai pas la lampe, poursuivait Zia, parce que la lumière de la lampe c'est aussi du feu, et que le feu appelle le feu.

Je sentais dans l'obscurité mes lèvres trembler, mes mains dans les mains de Zia étaient glacées. Un immense et voluptueux effroi me comblait plus qu'aucune joie ne l'eût pu faire.

— Alors?

— Alors, ce qu'il faut, c'est poser ta main sur le cœur saignant du Bon Dieu. C'est difficile, il faut peiner pour le trouver. Puis, regarde-le en face, sans crainte, et donne-lui tout ce que tu as.

Je lui donnai mon cœur qui battait dans ma gorge et dans mes tempes. Mes yeux dilatés dans la nuit, mes genoux relevés qui tremblaient sous le drap, la goutte de sueur glacée qui glissait doucement au creux de ma poitrine. Je lui donnai ma peur et mon sommeil.

— Aie confiance. Le Bon Dieu fait son affaire de tout. Des petites choses comme des grandes. Laisse-toi aller, comme qui dirait une barque sur un ruisseau.

Je ne sais où Zia avait trouvé cette image. Elle me la

répétait souvent, et chaque fois je me laissais prendre et m'apaisais.

« Comme une barque au fil de l'eau... » Je fermais les yeux, appuyais ma tête sur sa maigre épaule et me laissais aller à un demi-sommeil. Je faisais effort pour ne pas m'endormir tout à fait, ne voulant rien perdre de ces heures uniques de terreur et de délices.

Au matin je m'éveillais. Pendant cette minute animale où l'on commence à vivre, sans savoir encore que l'on vit, sans sentir précisément qu'on a des membres et où ils sont, avant toute autre conscience, me venait à la bouche la saveur d'un bonheur fraîchement goûté.

Peu à peu, les choses se clarifiaient, se précisaient. Du regard je reprenais possession du cadre habituel de mes réveils : tapisserie rose fleurie, meubles clairs ripolinés, couvre-pied de piqué, rideaux d'étamine, descente de lit rouge, table de toilette au tiroir entr'ouvert. Mes souvenirs s'ordonnaient : l'orage, Zia... Mais je n'aurais pu dire quand je m'étais endormie, ni qui avait posé ma tête sur l'oreiller. Et Zia n'aurait pu me répondre. Car, à cette heure, elle était à la messe. Chaque matin, quel que fût le temps, enveloppée d'un manteau soutaché que je lui ai toujours connu, coiffée d'un chapeau à larges bords plats, — en paille l'été, en mélusine l'hiver —, gantée de fil, son chapelet au creux de sa main, elle prenait la grimpette caillouteuse, bordée de figuiers de Barbarie, qui menait à l'église.

Elle était de retour pour notre petit déjeuner. Sans ôter son manteau, avant de nous servir, elle nous embrassait. Je me serrais contre elle afin de sentir dans l'étoffe un reste d'odeur de cierge et d'église. Certains jours, j'y retrouvais aussi de l'encens. Elle était très pieuse et s'étonnait qu'il pût y avoir des incroyants.

— C'est qu'ils ne savent pas, disait-elle.

— Qu'ils ne savent pas quoi, Zia ?

— ... regarder les pierres, les plantes, les bêtes, les petits

enfants, et comprendre l'histoire du Bon Jésus. L'autre jour ton père disait : « Jésus, c'était un homme qui parlait » mieux que les autres, c'est tout. » Si j'avais osé je lui aurais expliqué... Plus que les miracles, plus que sa propre Résurrection, ce qui prouve que Jésus est un Dieu, c'est qu'il a pu, sans en mourir du coup, supporter d'être abandonné, trahi par ceux qu'il aimait. Cela, aucun homme seulement homme, ne l'aurait pu faire.

Sa foi était confiante et naturelle comme la foi d'un petit enfant. Ses naïvetés, ma mère les traitait de folies.

— Le Bon Dieu m'a dit en rêve que Bernard monterait plus haut que tu ne peux penser. Mais que, plus on monte, plus il est aisé de tomber.

Ou encore :

— J'ai senti ce matin, en balayant, qu'on tirait ma robe. Certainement un de nos morts qui demandait des prières. Mais je n'ai pu comprendre qui.

— Tu auras accroché ta robe à une chaise, Zia, ou au pied du lit... Tu me fais peur lorsque je te vois imaginer de telles sottises. Surtout ne raconte pas ça aux enfants.

Moi, je me trouvais toujours là pour entendre.

***

Non que j'y misse malice particulière, mais parce que souvent, lassée de jouer, je me réfugiais à plat ventre sous le lit, m'enroulais dans les grands rideaux, ou faisais la momie au fond de la penderie. Pour rien. Pour être tranquille, sans qu'on me vît. Non plus que j'eusse l'impression que ce fût une chose défendue. Mais si d'autres avaient partagé mon secret, j'en aurais cru mon plaisir gâté.

De ces endroits cachés, le monde me semblait différent, et toutes choses, nouvelles. De mes découvertes, j'avais pour confidente Zia.

Bien qu'elle semblât simple jusqu'à l'innocence, je n'ai

jamais, ma vie durant, rencontré auditeur plus compréhensif. On aurait dit que le côté caché des choses était le seul qu'elle perçût. Et sa joie, lorsque à mon tour, je le découvrais. Je me souviens d'un de ces jours d'explosion qui émaillèrent mon enfance, et furent autant d'étapes volcaniques sur la route dont l'aboutissant est ce que je suis aujourd'hui.

— Zia, crois-tu que je peux dire?

— Tu peux tout dire, sauf des gros mots.

— Zia, tout n'est que légume, tu comprends?

— Je comprends presque, mais explique un peu.

— Écoute : en mangeant des légumes nous devenons légumes. La viande même, c'est légume, puisque les bêtes mangent de l'herbe. Les arbres, ce sont de plus gros légumes. Et tout. Tout, c'est la même fabrication, Zia. Et ça me donne le vertige.

— Ne t'inquiète pas. Il m'est venu la même idée autrefois... J'ai compris que tout était de la terre, rien que de la terre. Comme on dit le mercredi des Cendres : « Tu es poussière et tu redeviendras poussière. » Mais légume c'est mieux, c'est plus frais. Ce n'est pas triste. C'est une pièce d'étoffe, des mètres et des mètres, dont on peut faire mille choses, des belles et des laides. C'est pourquoi le Bon Dieu aime toutes ses créatures.

Cette idée de légume me reprenait, lorsque j'avais trop ri, trop joué ou que j'avais de la fièvre. Je me réfugiais alors près de Zia :

— Zia, tout est légume.

— Oui, mon petit chat, et c'est très bien ainsi.

— Un petit chat aussi c'est légume.

— Oui, mon petit ange, mais un ange non.

Cette aisance à vivre dans l'étonnant ne l'empêchait pas d'être d'une pusillanimité extrême dans la vie ordinaire.

Elle avait peur du feu, peur du silence qu'elle sentait peuplé d'âmes errantes; peur d'être seule à la maison. Elle avait aussi peur des souris.

— Zia, une souris!

Aussitôt elle sautait sur une chaise, et relevait haut ses jupes sur ses mollets maigres (elle portait des bas noirs à côtes) et poussait des cris aigus, inarticulés, tournant la tête de tous côtés, par saccades, clignant des yeux pour découvrir l'objet de sa terreur.

Comme elle était myope, nous avions beau jeu pour crier :

— Là, Zia, regarde, non... Là.

Et Zia sur sa chaise s'agitait, virevoltait, s'affolait. Lorsque, fatigués de rire, nous déclarions la souris enfuie, Zia redescendait, en s'agrippant au dossier, tapotait sa jupe pour la défriper. Puis, s'asseyait et restait un long moment avant de reprendre haleine, la main posée sur son cœur pour en comprimer les coups.



La chose est arrivée un jeudi soir. Un de ces jeudis d'hiver où la nuit tombe tôt. L'après-midi — notre manteau de tous les jours jeté sur les épaules, par-dessus le tablier — nous avions joué au jardin. Nous avions couru, grimpé de palier en palier, enjambant les plates-bandes bordées de grosses pierres. La terre humide collait aux pieds; et les pierres fraîchement lavées par la pluie étincelaient par points, au soleil tiède.

Parfois, prise de subite tendresse, je prenais Tonio par le bras et lui disais :

— Tu es mon mari, nous nous promenons et tu t'appelles Henri.

Au bout de quelques pas il se dégageait brutalement :

— Idiote, va!

Nous avions cueilli dans un coin du jardin des branches de menthe sauvage, et, comme cela nous arrivait souvent, nous avions décidé d'en faire du thé. Zia nous avait appelés pour le goûter. Nous étions rentrés en courant, butant

dans la porte, jetant nos manteaux sur les chaises de la véranda, frottant nos semelles sur le tapis de corde. Et nous nous étions réunis autour d'un feu de bois, dans notre salle à manger. Du feu, non qu'il fît très froid, mais c'était une de nos récompenses du jeudi.

A genoux devant la cheminée, nous déballions sur le carrelage de briques rouges nos services de poupées et notre vaisselle miniature.

Rosa nous avait prêté une casserole de fer que je revois encore, au bec pointu, si commode pour remplir les bouteilles, et noire d'être réservée aux feux de bois. Parfois, prise de zèle, je nettoyais cette casserole. Assise sur le seuil de la cuisine, la porte ouverte sur le jardin, je posais la casserole sur mes genoux. Puis, avec un chiffon trempé dans la terre, je l'astiquais. Sous la couche de noir, par stries d'abord, puis par plaques, le métal apparaissait. Si une pierre s'était collée à mon chiffon, avec un grincement qui me donnait la chair de poule, elle creusait dans le fer une raie brillante.

Sur deux tisons rapprochés, attirés avec les pincettes jusqu'au seuil de la cheminée, nous avions mis dans la casserole l'eau à tiédir.

Au fond du foyer était un grand médaillon orné d'un profil de femme. Noirci, léché de flammes, c'était pour moi l'image de l'enfer. Je m'étonnais qu'au milieu de te's tourments cette femme conservât un air si aimable.

Pour chenets, nous avions deux briques qui restaient chaudes dans la cendre, bien après que le feu fût éteint. Les bûches encore humides fumaient avant de s'enflammer, gardaient des langues d'écorce vivante; certaines, des traces de mousse.

A genoux autour, nous regardions. Les joues en feu, les yeux brûlés, et dans le dos, de temps en temps, un frisson. L'un de nous soufflait sur la braise pour la raviver. S'élevait alors en nuage une poussière qui nous p·quait aux yeux et à la gorge, et retombait dans l'eau, dans les

tasses déjà prêtes, et sur les tartines en pile dans une assiette.

Nous étions impatients. Nous percevions des vibrations dans l'eau. Puis, sur le fond, bleuté, vallonné, que nous sentions en dessous travaillé par la braise, les premières bulles comme des perles se formaient, s'élevaient, et venaient crever à la surface. Nous nous approchions davantage encore pour les mieux suivre.

— Ça y est, j'entends, l'eau va bouillir.

Tonio avait alors l'habitude de répondre :

— Non, ça ne bout pas encore; c'est juste les microbes qui gueulent.

Au premier frémissement de l'eau, nous y jetions les feuilles de menthe que depuis un moment nous tenions serrées dans nos mains.

Flétries, ramollies, elles laissaient à nos paumes traces vertes et odeur. Dès que dans l'eau, elles se défrisaient, s'étiraient et changeaient de teinte.

Dans nos tasses de poupée nous servions ce thé, trempions dedans notre pain qui s'effritait. Des miettes tombaient au fond des tasses et se mêlaient au sucre mal fondu. Lorsque nous avions bu (« Oh! que c'est bon! » disait Bernard, la bouche pleine) cette boisson tiède à la fois fraîche et piquante, nous raclions avec une petite cuillère le mélange de mie et de sucre, et nous le laissions fondre sur notre langue comme une friandise.

Le jour baissant, Zia avait allumé la lampe. Marguerite avait jeté au feu les feuilles de menthe restées collées au bec de la casserole vide. Au lieu d'éteindre le feu, ces feuilles ravivaient les derniers tisons abandonnés. Ils étaient en braise et gardaient leur forme de bûche, mais si on tentait de les déplacer du bout des pincettes, ils s'écroulaient d'un coup, en cendres.

Ma sœur faisait tiédir une nouvelle casserole d'eau et y rinçait les tasses. Elle les essuyait, les rangeait, chacune à sa place dans la boîte, fermée par un élastique.

Pendant ce temps les garçons, sur la table, déballaient leurs jeux, se chamaillaient, se bousculaient.

Ce jeudi-là, Zia repassait à la cuisine. Et j'allai souvent près d'elle. Je m'assis sur l'escabeau de bois tout contre la table couverte d'un molleton et d'une toile blanche.

Les fers chauffaient sur un réchaud à charbon. De l'autre côté de la table, sur une chaise, montait progressivement la pile de linge repassé. D'une grande corbeille d'osier comme un berceau, Zia tirait pièce par pièce, et repassait. Je m'émerveillais qu'elle ne choisît pas. En toutes choses, il est si bon d'avoir ses préférences. Zia n'en montrait jamais aucune. Je savais que Zia me préférait — à quoi? je n'aurais pu le dire —, mais aucun de ses gestes, aucune de ses paroles ne l'eût donné à penser à mes frères ou à ma sœur. Seulement, quand je venais ainsi près d'elle et appuyais ma joue sur la toile, à la place chaude où le fer avait été posé, elle me regardait tendrement, profondément. Par un choc au fond de moi je sentais combien elle m'aimait.

D'un coup, je la quittais sans lui rien dire. Allais voir mes frères jouer aux cartes, écoutais mourir le feu. Marguerite, assise au fond d'un fauteuil, soufflait dans son nez pour chasser une mèche qui lui barrait la figure. Chaque fois qu'elle soufflait, la mèche se soulevait. S'arrêtait-elle, la mèche se reposait doucement. Pour voir la mèche elle louchait. Pour souffler avançait son menton et sa lèvre inférieure. Elle n'était pas reconnaissable.

« J'ai une sœur nouvelle, pensai-je, et une drôle de sœur. »

Mais de la regarder je me lassai vite et retournai à la cuisine. J'écrasai ma figure à la fenêtre qui donnait sur le jardin. A la nuit tombante, le jardin n'était plus le même. Et je ne saurais dire ce que les murtins, les massifs sombres avaient à mes yeux d'animé. J'aimais que de temps en temps, pour moi, il fût ainsi autre, un peu effrayant.

Je faisais le tour de la cuisine en sautant sur un pied de carreau en carreau.

« Si j'écrase une raie la foudre demain tombera sur la maison. »

Quelquefois je posais mon pied volontairement sur toutes les raies, pour mesurer le bien-fondé de mes intuitions que je prenais pour des voix d'en-haut. La foudre n'est jamais tombée sur la maison. J'en avais quelque regret. J'avais lu des histoires si étonnantes sur ces boules de feu volantes!

La cuisine sentait le linge chaud, le feu de charbon, la soupe aux légumes qui mijotait au bord du fourneau et dont la vapeur embuait les vitres. Et le cirage : assise par terre près de la porte, Rosa commençait à cirer les chaussures alignées.

Je m'assis un moment près de la table.

Mais, désœuvrée, je retournai en bâillant à la salle à manger. La lampe se balançait imperceptiblement, et le flottement de son ombre ronde sur les cartes emmêlées, sur le jeu de loto épars, sur les pions multicolores des « puces » me donna mal au cœur.

Alors, je me mis à errer par la maison assoupie. Seul, un trait de lumière sous la porte de la chambre de ma mère. Assourdi, montant du silence d'en bas, le crépitement de la machine à écrire du « veuf ».

Frôlant les murs, m'attardant à chaque porte, j'arrivai jusqu'à la chambre de Zia (à droite la chambre des garçons, à gauche la chambre des filles).

Dans la chambre de Zia, la porte de la penderie était entrebâillée. La vierge en biscuit, sur la cheminée, accrochait la lumière. Les boules de cuivre du lit brillaient dans l'ombre; et, par terre, quelques reflets venus Dieu sait d'où...

Comme je le faisais souvent, je me glissai dans cette armoire. Le pas pour y monter, c'était le ponton d'un navire que j'enjambais pour un silencieux voyage.

Dans la penderie il faisait noir et chaud.

J'aimais à toucher les étoffes. Je croyais à la main reconnaître même les couleurs. En tout cas, ce que je reconnaissais à coup sûr, sans y toucher, rien qu'en approchant mon nez, c'était à qui appartenait une robe. A Zia, à maman, ou à Marguerite. Je reconnaissais aussi les miennes à ce que je ne leur trouvais pas d'odeur.

Ce jeudi-là, je ne m'amusai pas avec les robes. Debout, immobile au fond de l'armoire, je m'amusais à étouffer.

D'un coup j'eus peur. Je sentis une présence dans la chambre, sans avoir conscience de ce qui me l'avait fait deviner.

Sûrement Zia, comme toujours chaussée de feutre, et me rassurai.

Je la devinais s'approcher de la penderie. Sans doute une robe fraîchement repassée à accrocher.

Les mains embarrassées, Zia n'avait pas allumé la lampe.

Que faire ? Si je sortais, Zia mourait de peur. Si je l'appelais, également. Alors, je restai à ma place, toute resserrée, me retenant de respirer.

La main de Zia me frôla mais ne me sentit pas. Je pensai : « Ouf ! elle va s'en aller ! »

Elle recula en effet d'un pas, repoussa à demi la porte. Mais brusquement la rouvrit et tendit la main vers moi.

Alors, sans savoir pourquoi, je saisis cette main et la serrai de toutes mes forces. La main de Zia, chaude d'avoir repassé toute la journée, me brûla. En même temps, dans l'obscurité, dans le silence, tout contre moi, s'éleva un cri affreux qui me vrille encore les oreilles. Un cri, non, plutôt un hurlement, d'une voix que je ne connaissais pas. S'arrachant à mon étreinte (de toute ma peur, je m'agrippais à sa main) Zia courut en hurlant jusqu'à la chambre de ma mère et s'écroula devant la porte.

J'entendis le bruit de sa chute. Son cri qui semblait monter sans cesse de je ne sais quel abîme, la porte de ma mère brusquement ouverte, la course de mes frères, de

Marguerite, de Rosa, ma propre course, le bruit de mes pas, car, sans que je comprisse comment, je me trouvai là, avec les autres, pour m'agenouiller près de Zia et l'aider.

— Mais enfin qu'y a-t-il là-haut? cria mon père au seuil de son bureau.

— Rien, rien, répondit très fort ma mère, avant bien même d'avoir réalisé ce qui se passait.

Puis se penchant vers Zia et se mettant brusquement à pleurer :

— Qu'as-tu Zia, qu'as-tu? T'es-tu brûlée, t'es-tu blessée?

Zia hurlait toujours, mais moins fort.

— Elle n'était pas à la cuisine, dit Rosa.

— Ni à la salle, dit Bernard, blanc comme un linge.

— Zia, Zia, sanglotait Tonio, sens-tu pas que tu vas mourir?

Son cri décroissait. Mais on sentait que c'était d'épuisement, non d'apaisement.

En nos bras qui essayaient de la soulever, elle s'abandonnait et elle, si menue, pesait affreusement lourd.

Elle était sans force, toute molle. Elle ne criait plus, mais gémissait sans répit, d'un gémissement rythmé, horrible à entendre. Les yeux fixes, elle ne répondait pas. On eût cru qu'elle ne nous entendait pas. Nous l'avions portée jusqu'au lit de ma mère. (Les pieds traînants avaient accroché la descente de lit.) D'un geste Marguerite avait rabattu le couvre-pied de satin jaune. La tête de Zia glissa entre les deux oreillers festonnés.

La lampe, posée sur la table de nuit, projetait contre le mur l'ombre démesurée de son nez pointu, entre les deux masses sombres des oreillers.

Rosa frottait entre ses grosses mains rouges les pieds de Zia. On les aurait dits en bois.

Debout tout contre le lit, je remarquai que Zia avait une reprise à son bas, que les deux oreillers n'étaient pas ornés du même feston. Je remarquai surtout les détails de la

peau de Zia, comme si je l'avais vue à la loupe, avec sa structure particulière, ses mille rides, la plantation de ses sourcils, de ses cils, le mouvement de ses lèvres — où je sentais, à un frémissement, venir le cri avant de l'entendre —, ses dents jaunes, ses poignets plats sortant des manchettes serrées.

Ma mère s'affairait gauchement après les boutons de son col sans parvenir à les dégrafer. Maintenant Zia haletait doucement, régulièrement. J'imagine que le sang s'échappant d'une plaie béante doit donner même impression de délivrance et d'agonie.

Pour la seule fois de ma vie, je me trouvais devant une souffrance sans la sentir mienne.

Le mal de Zia m'était étranger. Non seulement je ne le sentais pas, mais je ne le comprenais pas.

Je faisais cependant les mêmes gestes que les autres et osais dire :

— Zia ?

— Thérèse, me répondit-elle (c'est pour moi qu'elle contint sa plainte et fit effort pour parler), il m'a demandé des prières, mais cette fois avec une insistance, une méchanceté !

— Zia, interrompit ma mère qui reprenait ses esprits depuis qu'elle avait constaté que Zia n'avait rien de cassé et s'en voulait de s'être affolée, Zia, ne dis pas d'extravagances. Mais, par pitié, explique-toi. Tu nous a tous rendus malades.

D'un regard circulaire elle nous prit tous à témoin. Les larmes séchaient sur les joues roses de Marguerite, sans qu'elle fît geste pour les essuyer. Bernard, les sourcils froncés, essayait de comprendre, et, sous l'effort, toute sa figure grimaçait. Rosa affectait de réparer le désordre.

Zia à son tour nous regarda, à la ronde. Mais son regard passait sans nous voir. C'est autre chose qu'elle cherchait.

— Marie, répondit-elle, en fermant les yeux, sa main

glacée m'a saisie. Il ne voulait plus me lâcher... la main d'un revenant.

— Mais quand, où?

— A l'instant, dans la penderie, pendant que je rangeais ta robe noire.

— Tu auras senti le froid de la tringle.

— Non, Marie, c'était une main. Aux doigts de fer.

Et comme si l'évoquer eût redonné force et actualité à la chose, elle se reprit à crier.

Le hurlement monta, inhumain, insupportable. A tel point que j'eus envie de hurler moi aussi, ou de lui enfoncer au fond de la gorge mon mouchoir roulé en boule.

Mon mouchoir était dans mes mains, croisées dans mon dos.

— Écoute, Zia, dit maman, s'approchant tout près, caressant doucement le front ridé, écoute... bien souvent on croit voir ou sentir des choses, surtout les choses auxquelles on pense beaucoup... alors, qu'en réalité...

— Je n'ai pas vu, Marie, interrompit Zia avec véhémence. Je ne suis pas folle; je suis vieille, mais je ne suis pas folle!

— Calme-toi, répétait maman, calme-toi.

Et elle se faisait douce comme je ne la vis que dans des circonstances exceptionnelles.

— Tu veux dire que ce sont des idées, répondit Zia, s'asseyant d'un coup, eh bien, sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur la tête de Thérèse je jure que j'ai senti...

— Tais-toi, cria ma mère.

— Jure, Zia, criai-je à mon tour.

Son regard s'éclaircit comme un ciel se lave.

— Ma petite fille, toi, je sais bien...

— Pour les enfants, je te demande, Zia... reprit ma mère.

Mais d'abord se tournant vers Rosa :

— Tu peux aller à ta cuisine, Rosa. Tu vois, ce n'est rien, une petite crise de nerfs.

Puis, comme Rosa s'était éloignée, elle enchaîna :

— Pour les enfants, tais-toi. Les personnes âgées peuvent avoir certaines idées, certaines impressions qu'il serait mauvais de faire partager à des enfants... Allez jouer, mes petits, allez...

Et déjà elle nous poussait par les épaules, quand, prise d'une idée subite :

— Bernard ou Tonio, ne serait-ce pas vous ?

Je sentis la vie me quitter et ma figure durcir comme la pierre. Amorçant le tournant fatal, le conducteur doit éprouver semblable angoisse, en même temps semblable détachement, comme si, par l'excès même du danger, la chose le dépassant ne le concernait plus.

— On était à la salle à manger alors, même que...

— Marguerite, je ne le pense pas, murmura maman...

— Quant à Thérèse, elle était avec moi à la cuisine, poursuivit Zia... Non! Non! continua-t-elle avec violence, ce n'était pas un enfant, c'était un mort. Un mort damné!

— Tais-toi, Zia, ordonna ma mère avec colère. — Les enfants, sortez; votre place n'est pas ici. Vous voyez bien que Zia est malade, qu'elle a besoin de repos.

***

Tout ce qui suivit me semble enveloppé de fumées, avec quelques points précis émergeant parmi les volutes.

Le malaise (je n'ose employer le mot qu'il faudrait) que j'éprouve aujourd'hui à penser à ces jours, je l'éprouvais déjà à le vivre, mais inavoué.

C'était un ruisseau cheminant sous terre qui n'a jailli en source intarissable que tard — trop tard —, mais qui déjà, invisiblement, nourrissait par le plus profond de moi-même la moindre de mes pensées.

La disproportion entre mon geste et ses suites outrepassait tellement la liaison ordinaire de cause à effet, que je me sentais, par cela même, dégagée de toute responsabilité, dispensée de parler.

Les choses se passaient sur un plan extrême, le plan imprévisible et fatal du drame. Ma place d'enfant était ailleurs. J'éprouvais seulement une stupeur sans borne et souhaitais à cela une fin, quelle qu'elle fût.

Le soir de ce jeudi-là, pour la première fois, Zia ne vint pas à table. Aucun de nous ne parut voir qu'un couvert manquait.

Rosa apportant la soupière eut une seconde d'hésitation. Mais Marguerite poussa son verre pour que la soupière fût posée devant elle, prit la louche en main et nous servit à tour de rôle, comme Zia le faisait.

Ainsi, elle prit spontanément, pour ne plus la rendre, une place qui semblait lui revenir de droit. Ses gestes avaient une telle sûreté qu'une longue habitude n'aurait pu leur en donner davantage. Cette aisance me plut, et mes frères n'osèrent rien dire.

Dès ce moment, et sans autre ordre de ma mère, c'est toujours à Marguerite que Rosa présenta les plats.

Le dîner achevé, nous sommes, comme à l'ordinaire, allés dire bonsoir à nos parents.

Maman nous embrassa au front et nous dit :

— Vous êtes assez grands maintenant pour dire tout seuls votre prière. Allez vous coucher sans faire de bruit. Zia qui a été malade, ce soir, se repose.

Lorsque, sur la pointe des pieds, nous avons traversé sa chambre, Zia était étendue sur le dos, les yeux ouverts fixés au plafond. Sur la table la lampe en veilleuse.

La porte de la penderie était restée ouverte. J'en repoussai le battant et donnai un tour de clef. Puis je dis à Marguerite, assez fort :

— Chut ! Zia dort. Il vaut mieux ne pas l'embrasser pour ne pas la réveiller.

Je me retournai : les paupières de Zia étaient baissées.

Le lendemain la vie reprit sans qu'allusion fût faite à la scène de la veille. Zia avait été à la messe. Était revenue,

toute recueillie (je l'imagine, tête baissée, vers les pierres du chemin et l'herbe jaune). Elle nous avait embrassés, avait versé le lait et le café dans nos tasses. Puis elle avait ôté son manteau, enfilé sur sa robe noire haut boutonnée, son sarrau gris, mis ses pantoufles de feutre, avait ouvert les fenêtres, rassemblé dans l'entrée balais et plumeaux. Visiblement elle voulait que rien ne parût étrange dans ses habitudes. Cependant pesait, ambiante, une contrainte que l'activité de la vie ordinaire n'arrivait pas à dissiper.

A midi, elle reprit sa place au milieu de nous. Lorsque Rosa apporta le premier plat, Marguerite et elle, à la fois, ébauchèrent le geste de servir. Une seconde, elles semblèrent tirer chacune de leur côté. Zia comprit. En tremblant, sa main s'affaissa du plat sur la nappe, où fébrilement, du bout des ongles, elle fit mine de rassembler des miettes. Elle approcha sa figure comme pour voir la toile de tout près, et sa tête d'oiseau acquiesçait par saccades. Puis, lentement, par à-coups entrecoupés de pauses, elle se redressa, leva son regard vers nous. Je n'y lus que tendresse.

Pendant ce temps Marguerite nous avait servis. A l'ordinaire, plusieurs fois au cours du repas, se penchant pour nous voir, mon père criait :

— Les enfants, taisez-vous.

Ce jour-là il n'eut pas à le faire. Aucun de nous ne dit mot. Nous avions pourtant des choses à nous dire, des choses enfantines et quotidiennes. Mais à nos poitrines, l'air pesait si épais, que si l'un de nous avait parlé, je crois qu'on ne l'aurait pas entendu.

On éprouve parfois à la campagne pareil silence, sous un ciel lisse, en plein midi oppressant. Rien ne bouge. Ni feuille d'arbre, ni brin d'herbe. Pas un oiseau. La vache immobile, tête baissée, attend. Vous croyez que le chien dort, mais il guette. Quand l'orage aura éclaté, subitement dénouée, la vie reprendra.

Autour de notre table, l'orage n'éclata pas. Aurait-il pu?

Zia oubliait de manger, et nous, nous mangions aussi

vite que possible pour en avoir fini plus tôt. Seule, Marguerite semblait à son aise.

Sortant de table, j'allai près de mes parents. Ils étaient visiblement soucieux. Je pris ma mère par le cou, cela m'était inhabituel, et m'appuyai tout contre elle qui était encore assise.

— Qu'as-tu, petite Thérèse?

J'hésitai quelques secondes, puis après un coup d'œil à notre salle maintenant déserte, je toussotai et dis (ma voix était confuse et à moi-même inconnue, ainsi qu'il arrive lorsqu'on n'a pas parlé depuis longtemps) :

— Zia est bizarre.

Mon père et ma mère échangèrent un regard que je compris. Alors, me sentant secrètement encouragée, continuant avec une sincérité dont je ne sais aujourd'hui si elle était excès de candeur ou effroyable duplicité :

— J'ai peur.

— Je ne veux pas que tu aies peur, dit mon père, qui en toutes circonstances aimait à affirmer son autorité. Je m'arrangerai pour que tu n'aies plus peur.

Revenant de l'école, à quatre heures, je compris en quoi consistait ce premier « arrangement ».

Chassée de sa chambre, Zia était reléguée sur la terrasse dans une petite pièce attenant à la buanderie — torride l'été, glaciale l'hiver.

De notre salle à manger (nous y faisions aussi nos devoirs), je vis Zia aller et venir, sortant ses images pieuses, sa Vierge, sa lampe, son linge, ses couvertures, une pendulette qui ne marchait pas, deux chandeliers, ma photographie. Elle passait et repassait sans donner un coup d'œil vers nous. Cela sans doute eût été au-dessus de ses forces.

Penchée sur la table, je me plongeai dans mes devoirs, mais je ne pouvais écrire. Sur la page quadrillée ma plume en tous sens traçait une ligne violette ininterrompue, torturée, cent fois nouée, retournée, bouclée; je ne sais d'où se dévidait ce fil dont je n'arrivais pas à me démêler.

Marguerite avait posé son porte-plume, et, les bras croisés, regardait. Les garçons n'avaient rien compris, chuchotaient, riaient.

Rosa transporta l'édredon, l'oreiller, le matelas roulé, la table de nuit sur son dos. Puis, par morceaux, le lit démonté, les roulettes des pieds glissant et butant sur le carrelage.

Ma mère ne se montra pas.

Zia imagina-t-elle que cette mesure, après sa déchéance de midi, était une sanction, et craignit-elle pour l'avenir? Ou bien, ainsi que je l'ai vue dans les cas graves (à la mort de notre grand-père, lorsque nous avions été à la veille de la ruine), voulut-elle, par une apparence de paix et de joie, nous éviter de comprendre?... Je ne sais... toujours est-il que c'est une Zia souriante qui s'assit au soir, près de nous.

Peut-être voulait-elle seulement nous montrer qu'elle ne nous en voulait pas.

Elle nous appelait de petits noms affectueux qu'elle avait inventés pour nous, lorsque nous étions petits, s'inquiétait de nos notes d'école.

Elle tendit son assiette à Marguerite et lui dit :

— Sers-moi, grande fille.

— Tu es assez grande pour te servir toute seule, Zia, lui répondit Marguerite.

Alors elle se tourna vers moi et me tapota la joue :

— N'as-tu pas eu quelque invention terrible aujourd'hui?

Je sentis sous l'assaut de rougeur mes joues brûler.

— Je te taquine. Je sais que tu n'es jamais méchante, Thérèse. Mais tu as souvent des idées si amusantes. Et toi, Tonio, t'es-tu battu? Tu es mon coq, toi.

Nous ne savions nous mettre à l'unisson, pas assez forts pour lutter contre le poison qui flottait.

Regardant Zia à la dérobée, je lui retrouvai la tête, la peau que je lui avais découvertes la veille, alors qu'elle était couchée sur le grand lit. Au frémissement contenu de ses

joues, je devinais qu'il eût suffi de lâcher, un dixième de seconde, le fil invisible qui relevait en sourire ses mille rides, pour que ce masque de gaîté s'affaissât en grimace de détresse.

Après le dîner, elle nous dit bonsoir, nous embrassa. Elle paraissait infiniment reposée, ou infiniment comblée, ce qui, au fond, est la même chose. Comme si elle avait toujours fait ainsi, elle passa à la cuisine, prit sur le potager un bougeoir, l'alluma et se dirigea vers l'escalier. Doucement je la suivis à quelques pas. Elle le savait mais ne s'est pas retournée. Je restai sur le palier sombre. Elle monta, lentement. On eût dit qu'à chaque marche elle devenait plus vieille et plus lourde.

Dans la lueur ronde de la bougie, son visage brûlé de lumière me bouleversa. Voulant me défendre contre cette faiblesse je me dis :

« Non! mais ne croirait-on pas une martyre marchant au supplice? »

Je regrettai aussitôt cette pensée. Et je restai là, à la regarder, jusqu'au bout.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse, passa, la referma sans bruit.

Happé par la porte, le champ de clarté en éventail se replia. Dans l'escalier la nuit fut complète.

Du fond de moi monta un soupir. J'attendis quelques instants. Comme si cette porte allait s'ouvrir. Comme si la flamme au bout du bras allait réapparaître, et Zia redescendre, et le dîner se défaire, et toutes choses à reculons se dévider de maille en maille, jusqu'au petit geste initial qui en avait été le déclic. A ce point qu'il n'en serait rien resté, que cela n'aurait pas été...

Mais la porte resta fermée.

Dans notre chambre je retrouvai Marguerite qui, agenouillée au pied de son lit, m'attendait pour la prière. Je m'agenouillai à mon tour et répondis machinalement. Je ne pouvais détacher mes yeux de la chambre de Zia. Ce que

j'en voyais n'était qu'obscurité, encadrée dans la porte ouverte. Je savais Zia dormir à la terrasse. Cependant j'écoutais si du silence n'allait pas sourdre sa voix tendre, un peu geignarde, je regardais si dans le noir n'allait pas, peu à peu, se dessiner la silhouette fantomatique.

Je fis comme Marguerite et me pris la tête à deux mains. Je me serrai les joues pour ne pas me laisser aller à pleurer. Je n'aurais su dire, d'ailleurs, pourquoi j'avais envie de pleurer.

Les jours suivants, avant de commencer notre prière, j'ai fermé la porte. J'ai même poussé le verrou.

La vie continua en apparence inchangée. En réalité si différente que non seulement on se sentait autre jusqu'à l'âme, mais les choses mêmes n'étaient plus ce qu'elles étaient.

La grande penderie devint maléfique. Que Zia la redoutât, c'était normal, mais nous?... Pourquoi avions-nous peur, pourquoi ne la nommions-nous plus?

Me tendant une robe ma mère me dit un jour :

— Tiens, mets-la en place.

— Quelle place? fis-je, jouant l'ignorance.

— Tu sais bien où, me répondit-elle, impatientée.

Lorsque nous causions avec Zia et sans qu'aucune consigne nous eût été donnée, nous prenions grand soin de ne jamais parler de main ou de mort.

Chaque jeudi, à la nuit tombante, la vie de la maison entière semblait suspendue dans l'attente de je ne sais quelle surnaturelle visite...

* * *

Insensiblement, Zia s'éloignait de nous, ou plutôt nous la repoussions, sans qu'elle fît aucun geste de défense.

Nous la sentions diminuée et n'osions plus lui demander les mêmes services qui étaient, auprès de nous, sa raison d'être. Elle n'osait plus nous les offrir.

La voyant fatiguée, Rosa lui dit un matin :

— Si vous vouliez dormir plus tard, je pourrais m'occuper du petit déjeuner des enfants.

De ce jour, nous ne la vîmes plus qu'à midi. Elle s'amenuisait, s'essoufflait, ne mangeait plus.

Maman, émue, lui dit :

— Peut-être les petits te fatiguent-ils, Zia (et réellement nous devions la fatiguer, car, oubliant sa présence, nous jouions, riions, sans jamais plus la mêler à nos conversations), Rosa pourrait, si tu le préfères, servir tes repas là-haut.

Une seconde servante fut engagée, qui eut le soin du repassage, la charge de surveiller nos jeux, de nous conduire à la messe du dimanche.

Il me serait impossible de retrouver par quels degrés insensibles la chose se fit, mais la gêne que je ressentais devant elle se changea bientôt en répulsion.

Un soir, qu'avant de remonter dans sa chambre, elle s'approchait de moi pour m'embrasser, je reculai d'un pas et ne pus retenir une grimace de dégoût.

Abaissant ses bras tendus, son piètre visage subitement inondé de larmes, à son tour elle recula et me dit :

— Toi aussi, ma petite... alors, j'aime mieux mourir.

Le lendemain elle ne descendit pas.

Après le repos, au moment de repartir pour l'école, je n'y pus tenir et demandai :

— Maman, où est Zia?

— Elle est malade.

Alors, je m'écroulai, je m'affaissai la figure contre terre sous l'assaut d'une tempête à jamais depuis impossible à apaiser.

Le front contre le carrelage, je me mis à crier :

— Si Zia meurt je veux mourir avec elle.

— Voyons, Thérèse, voyons...

— Je veux mourir avec elle, maman, je veux mourir avec elle.

Et je me frappais la tête au sol aussi fort que je le pou-

vais. Je ne ressentais pas de douleur, mais un étourdissement, un affolement que je souhaitais plus grand encore, pour, au delà, trouver la paix.

Me remontaient alors aux oreilles le hurlement de Zia, son ascension, ses chutes, son timbre et son horreur, et je mordis ma main au sang pour ne pas laisser échapper de ma gorge un hurlement semblable qui me déchirait pour jaillir.

Ma mère me releva par les épaules et me conduisit au jardin. Sans la regarder, je sentais, tiède sur moi, son regard plein d'inquiétude. Elle réglait son pas sur le mien, et cela m'attendrit aux larmes. Comme si, pour me plaire, elle eût fait quelque enfantillage.

Le jardin à demi sauvage, en ce début de printemps, était délicieux. Je n'eus qu'à regarder l'herbe piquée de fleurs jaunes, les rosiers en buisson, le carré de terre travaillée d'où mes semis allaient sortir, les murtins que je savais tièdes si j'y posais la main, pour que fût estompé, sinon chassé, par ce brusque changement d'atmosphère le tourment qui, quelques instants avant, d'un coup, m'avait terrassée. Je traînais les pieds. Je laissai couler sur mes joues les dernières larmes, sans les retenir, sans les essuyer. Elles avaient un goût d'ondée printanière. Je me sentis prendre un air dolent, ne voulant pas m'avouer déjà consolée.

Un pot de fleurs était renversé. Je quittai ma mère une seconde pour le relever. J'avais l'impression de faire un geste généreux, héroïque presque. Puis je me précipitai vers maman. Elle me serra dans ses bras. Alors je me remis à pleurer mais sans chagrin, seulement attendrie aux larmes sur moi-même, sur cet après-midi, sur cette promenade étonnante à l'heure où je devais être sur la route de l'école, sur toute cette histoire réellement exceptionnelle.

— Maman, maman...

Et à petits coups je me vidais, je m'apaisais, heureuse.

— Tu n'iras pas à l'école aujourd'hui.

— Oh! pourquoi? Je pourrais bien y aller, tu sais, maman.

J'oubliais la raison de cette étrange promenade, j'oubliais Zia...

D'un long colloque entre mon père et ma mère, il résulta qu'un changement m'était indispensable et fut brusquement décidée une chose dont on parlait depuis longtemps : m'envoyer passer un mois à Alger chez une de mes tantes. Les jours qui suivirent furent remplis par les préparatifs de ce départ.

Zia, silencieuse, descendit de sa chambre. Et, assise près d'une fenêtre, pièce à pièce, revisa tout mon linge. Je la vis pleurer en recousant les boutons aux épaulettes de mes chemises.

Moi, je ne pensais pas à elle, mais à mon voyage, enivrée de préparatifs, d'achats, de recommandations et d'au revoir.

Le jour du départ Zia m'attendait debout, au haut de l'escalier. Elle me tendit un petit sac de cuir, sa surprise et son souvenir, rempli d'oranges et de bonbons à la menthe.

Elle me dit :

— Surtout, mon petit ange, ne m'oublie pas.

Mais elle ne se pencha pas pour m'embrasser et je ne fis aucun geste vers elle.

J'avais — je me souviens — un béguin de velours tout bouillonné, avec des choux sur les oreilles et des brides, une robe assortie, avec un col de guipure. Je descendis l'escalier sans me retourner. Sur le palier intermédiaire je m'arrêtai une minute, posai attendrie ma main sur le coquillage, effleurant chaque piquant du bout du doigt. Je lui étais reconnaissante de m'avoir fait prévoir, entendre et aimer la mer que j'allais enfin connaître.

« Peut-être que je ne te reverrai jamais, mon coquillage », pensai-je tout émue.

Mon voyage fut un enchantement : insomnie et découvertes innombrables. Bruit, odeur, rythme et vie propre d'un train, paysages sombres piqués de lumières, inconnus qui près de vous s'endorment, bouche ouverte, abandonnés d'eux-mêmes.

Mon séjour à Alger fut couleur de fièvre et de fête; j'étais en représentation continuelle.

J'éprouvais cette trompeuse impression d'enrichissement qu'on éprouve à vivre une vie qui ne vous est pas ordinaire. Seulement agréable d'être inhabituelle et provisoire.

Un matin, chiffonnant dans ses doigts un télégramme dont j'avais compris la teneur, avant qu'elle ouvrît la bouche, ma tante, après mille précautions oratoires, m'annonça que Zia était morte.

La nouvelle ne me surprit pas. Je m'y attendais. Je l'attendais.

Je ne sais si les larmes qui coulèrent sur mon visage étaient de chagrin ou de soulagement. C'était une histoire affreuse, mais enfin close. Pour moi, elle ne faisait que commencer.

Quelques semaines plus tard je retournai à Constantine.

On ne me dit rien, je ne posai aucune question. La chambre de Zia avait été transformée. La penderie n'existait plus.

Lorsque le soir je passais devant le mur nu, un vertige me prenait, me serrait jusqu'à l'angoisse. Peu à peu je me mis à penser à Zia. De jour en jour, en moi, elle ressuscitait plus vivante, pour mieux mourir.

***

Depuis trente ans elle est là, près de moi.

Vous ne la voyez pas, mais je sens sur moi son regard triste et tendre, sa main dans la mienne.

A notre passage les chiens hurlent.

Parfois en rêve — car même en songe elle ne saurait m'abandonner — j'ose lui demander pardon.

Mais, dès que je m'avance, son ombre flottante s'éloigne.

Et à moi qui suis une femme, une femme finie, elle répond :

— Non, petite, non... si je te fais peur j'aime mieux mourir.

RENÉE LEMAIRE.

FONTENELLE

M. Jean Rostand est un homme de science et de réflexion qui met le public au courant, dans un style agréable, des travaux du laboratoire et des grandes hypothèses. Mais le savoir pour le savoir ne le contente pas. Il aime à philosopher sur le contenu des éprouvettes, sur l'âme des chimistes ou des mathématiciens. C'est un observateur remarquable par sa prudence et son bon vouloir, et qui sait dissiper un préjugé sans en profiter aussitôt pour en faire accréditer un autre. Il a intitulé son dernier ouvrage : *Hommes de Vérité* (1), et l'on voit bien que, malgré les secousses et les fumées du siècle, il entend demeurer dans la compagnie de ces hommes-là. Le quatuor qu'il nous présente est composé de Pasteur, de Claude Bernard, de Fontenelle et de La Rochefoucauld. Ces portraits font penser aux *Éloges* que justement Fontenelle prononçait sur ses collègues défunts de l'Académie royale des sciences. Et ce Fontenelle est un des patrons spirituels de notre auteur.

Il a conçu son étude dans un sentiment de défense et de mise au point. C'est que M. René Benjamin, l'enfant terrible de notre littérature, s'était avisé d'attaquer la science, qu'il rangeait parmi les responsables majeurs de notre défaite ! « Pauvre société, s'est écrié, en effet, l'ennemi des instituteurs. Elle est dans un état d'extrême misère. Et ce n'est pas la défaite qui l'y a mise, ce n'est même pas la démagogie; il faut remonter à la source première, c'est la science. » Et, plus loin : « Tout le mal vient de la science, qui, depuis cent ans, étale ses indiscrétions, en se louant de

(1) Stock, 1942.

ses réussites. » Voici donc M. René Benjamin, qui rejoint Rousseau à travers Tolstoï! Là-dessus, non sans motif, M. Jean Rostand s'indigne : « ... pour ce qui est de notre « extrême misère », j'aurais songé, je l'avoue, à de tout autres causes... Je croyais naïvement que, pour relever la dignité de notre triste époque, on ne trouverait guère mieux que l'exemple de ces quelques-uns qui, tout pareils à ceux qu'a loués Fontenelle, se dévouent à la poursuite de le pure et inutile vérité. Non, l'idée ne me serait pas venue qu'un souffle dégradant fût sorti de nos laboratoires ». Calmons M. Jean Rostand en lui suggérant que M. René Benjamin n'a peut-être pas voulu pousser si loin son attaque, et que son verdict ressemble fort à une boutade. Mais M. Rostand a raison sur le fond du débat. Beaucoup de polémiques nées de nos malheurs (beaucoup trop) visent à nous faire perdre le sens du vrai, et plus encore de sa fonction réelle. Et nul plus que Fontenelle n'est qualifié pour nous rendre ce sens avec cette discrétion exquise qui était sienne.

On sait que Fontenelle vécut centenaire, de 1657 à 1757 (en lui accordant, afin d'arrondir la somme de ses années, les quelques mois qui lui manquèrent pour emporter le record). Rapprochons cette carrière, faisons-la glisser vers nous, car de loin les siècles se télescopent les uns dans les autres : cela donnerait la carrière d'un grand écrivain qui fût né sous Louis XV et qui fût mort sous Napoléon III. Fontenelle a eu le temps de voir venir et de voir passer, à un tournant particulièrement important de l'histoire de l'esprit. Petit-neveu de Corneille, il grandit en pleine floraison classique, il meurt en pleine bataille de l'*Encyclopédie*. Dans la littérature, à ses débuts, il fait un personnage assez pédant et précieux dont La Bruyère se moque, dont Molière se fût moqué : *les Femmes savantes* sont comme le pressentiment comique de l'*Entretien sur la pluralité des mondes*. Mais le style de Fontenelle se dépouille en vieillissant. Il va devenir le grand agent de liaison entre l'armée des écrivains et l'armée des savants, au moment même où cette liaison va faire avancer le monde, et par là son rôle historique est considérable. Il devient, comme l'écrit justement M. Jean Rostand, « la conscience intellectuelle de son époque ». A près

de quatre-vingt-dix ans, il est consulté à peu près à la manière de ces oracles qu'il n'aimait pas, se recueille un moment et puis prononce les conclusions de son dialogue avec lui-même. Diderot, de son regard vif de chasseur d'idées, contemple cette belle ruine et s'écrie : « C'est un vieux château où parfois il revient des esprits. »

Deux traits distinguent Fontenelle au sein du dix-huitième siècle tel que nous croyons le voir aujourd'hui. D'abord il est « antilarmoyant ». Il n'aime point qu'on pleure, qu'on gesticule et qu'on crie, ce qui fera dire par les émules de Diderot, qui passait son temps à sangloter et à s'écrier, que Fontenelle était sec et froid. Ensuite, il était économe de la vérité. Il pensait qu'elle n'était pas à l'usage de tout le monde, et par là ce grand vulgarisateur n'était pas un propagandiste. Nul plus que lui n'eût répugné à ce *prix unique* de la pensée qui allait se calculer dans les Loges et se débiter dans l'*Encyclopédie*. L'œuvre de Fontenelle appartient tout entière à ce moment privilégié où le vrai devient précieux sans devenir encore monnayable, où doucement il s'éclaire de l'intérieur sans subir encore les feux de la rampe, où un esprit de haute qualité peut encore jouer avec lui sans se jouer de lui. Dans son beau *Dialogue de Parménisque et de Théocrite*, Fontenelle établit une distinction capitale entre la raison « qui nous met au-dessus de tout par les pensées « et la raison » qui nous ramène à tout par les actions ». Cette distinction fondit à la chaleur des passions révolutionnaires. Je crois qu'il ne pouvait guère en aller autrement, mais combien charmante est cette aube claire d'un jour d'orage!

M. Jean Rostand ne craint pas d'écrire, ce qu'on ignore trop aujourd'hui, que l'*Origine des Fables* et l'*Histoire des Oracles* forment « une contribution magistrale à l'histoire de l'esprit humain ». Il s'agit là d'une véritable « embryologie » de la raison, dont Fontenelle a été le Harvey souriant. Au vrai, de volumineux philosophes, au siècle suivant, referont cette embryologie sans dire beaucoup mieux que Fontenelle en tant de mots. Fontenelle analyse la naissance des fables et des mythes et compose ainsi une manière de science de la déraison. Son idée première est que l'accu-

mulation et la prolongation, par personnes interposées, d'une erreur initiale, consolide cette erreur par une épaisseur de temps, pour ainsi dire. « Donnez-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespère pas que des Nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps, la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée... Il y avait sur la Parnasse un trou d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit quelque vérité. Aussitôt, il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison, elle contient la science de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les cérémonies se forment peu à à peu. Ainsi naquit apparemment l'oracle de Delphes... »

On voit la manière de Fontenelle et ce qui la distingue de la manière de Voltaire, avec laquelle on pourrait distraitement la confondre. Fontenelle démonte et remonte le mécanisme d'une croyance, avec des mouvements si précis qu'on croit percevoir les doigts de l'horloger; mais aucune passion ne grossit son mouvement, ne cherche à allumer, par le frottement de l'émotion ou du rire, la passion partisane. A une dame qui lui reprochait de n'avoir jamais ri, Fontenelle répondait : « C'est vrai, je n'ai jamais fait Ha, Ha. » Il ne fait pas non plus faire Ha, Ha à ses idées. Son style les laisse bien voir seulement, comme l'eau limpide d'un ruisseau laisse voir les cailloux. Voltaire, lui, fait faire Ha, Ha aux siennes, et ses doigts agiles leur impriment des contorsions de marionnettes. Où Voltaire dispute, Fontenelle discute. De l'un à l'autre, la pente devient plus raide, et la pensée, qui glisse avec Fontenelle, roule avec Voltaire.

Sur la différence de nature entre la raison humaine et la raison divine, Fontenelle reprend l'argumentation de Montaigne, la fait passer du sous-bois du monologue à la clairiere de l'entretien. Voici, à cet égard, qui est typique et définit bien les exigences d'un rationalisme décanté : « J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie, *et*

cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des Anges et des Démons, mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer... Lorsque Dieu traite avec les hommes par le moyen des anges, ce n'est pas à dire que les anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le prétendait; Dieu les y emploie pour des raisons que la philosophie ne pénétrera jamais, et qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul. » Ce n'est plus, ici, l'humanisme agressif, encore mal assuré de ses droits, ou, comme il le sera sous la Révolution, déchaîné contre ses anciennes erreurs : c'est l'humanisme du « chacun chez soi », un humanisme de courtoisie qui fait poliment sa part à Dieu, et qui reconnaît d'autant plus volontiers ses limites qu'il se fait fort d'y vivre en paix, intimement fier de son indifférence. Que pourrait Pascal contre cette orgueilleuse modestie? Les jeux sont faits, le pari devient impossible pour la pure et simple raison qu'on n'a aucune envie de le tenir.

Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1690) ouvrent une époque de l'esprit, et aussi une époque de l'art. On pénètre dans cette bergerie scientifique comme dans un parc de Watteau où deux personnages de Marivaux se seraient attardés à rêver sur les astres. Mais la rêverie, qui n'exclut pas le badinage, est savamment réglée. Tout l'essentiel de l'astronomie de l'époque, y compris quelques-unes de ses erreurs, s'y décante pour le lecteur qui n'a pas besoin d'être trop attentif parce que son attention est éveillée et réveillée par le rythme du dialogue. Ces arbres ont beau avoir l'air d'être peints et cette brise agitée des coulisses, c'est tout de même le vrai ciel qui apparaît. C'est là peut-être, en dépit de quelques afféteries qui survivent encore sous la plume de l'auteur d'*Aspar*, que la prose de Fontenelle, prose « de géomètre et de poète », comme le dit joliment M. Jean Rostand, s'affirme définitivement. M. Jean Rostand en retrouve l'influence sur Renan : il aurait pu pousser jusqu'à Anatole France. C'est une prose, si j'ose ainsi dire, légèrement duvetée qui brille à peine et qui évoque, je ne sais trop pourquoi, des pas légers sur des dalles nues...

Par ses *Entretiens*, Fontenelle avait acclimaté la science

dans l'opinion en homme avisé et fortement muni. M. Jean Rostand nous rappelle justement que Fontenelle savait les sciences de son temps et ne fut pas du tout, à la différence de Montesquieu, de Voltaire ou de Diderot, « un littérateur qui jouait avec la science ». C'est de l'intérieur de la maison qu'il ouvrait toutes grandes les fenêtres, et c'est parce qu'il en avait fait le précis inventaire qu'il mesurait l'avoir réel de l'esprit. « Ne faisons point de mystère, a-t-il écrit, nous ne sommes pas assez riches pour cela. » Et encore : « Le règne des mots et des termes est passé, on veut des choses. » Si, à notre tour, nous faisions figurer Fontenelle dans un dialogue des morts, nous aurions à le faire rougir quelque peu de son optimisme. Rousseau n'était pas loin, qui, non content de raidir la pensée, allait systématiser le cœur. La Révolution n'était pas si loin, qui allait lâcher les mots à la curée sur la pauvre sagesse du monde. Ce discret introducteur de la vérité ne voyait pas, autour de lui, dans l'ombre du siècle, les visages tendus des hommes au guet.

M. Jean Rostand se plaît à terminer son étude par cette déclaration « européenne » de Fontenelle : « En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis qu'il nous appartient... » La dernière phrase ressemble beaucoup, sur le mode spirituel et adouci, au fameux « Après nous le déluge ! ». C'est cette conscience aiguë et calme de la fragilité de son bonheur spirituel qui fait la grâce particulière de l'époque de Fontenelle, dont un esprit bien fait aura un peu la nostalgie, même si des passions plus harcelantes le travaillent.

Quel peut être pour nous l'enseignement de Fontenelle? Pouvons-nous adapter son message à notre temps? Quoique cela soit assez douteux, on peut pourtant en retenir et en préciser certains principes.

1° Le rationalisme de Fontenelle, plus proche de Descartes que de Spinoza, est une manière de faire travailler l'intelligence et à la fois une défense de ses droits. Elle a

pour instrument l'analyse. Sur ce chapitre de l'analyse, sur l'art et la joie de décomposer un tout complexe en ses éléments, Fontenelle est un parent intellectuel de Condillac. Mais en même temps que l'intelligence fonctionne, elle se doit de protéger son fonctionnement, au besoin par des échanges de bons procédés avec la coutume du temps. On respectera la religion et la tradition politique sans pourtant les étayer d'arguments nouveaux. En démontant l'idée de tradition, on choisira des exemples parmi les fausses traditions et les superstitions reconnues comme telles. Il suffira de ne pas appuyer.

2° Avec Fontenelle, la science exacte s'incorpore définitivement à l'humanisme. La nature des étoiles et les mouvements du ciel vont jouer, ou du moins on souhaite qu'ils jouent, le rôle que jouaient les citations et les faits historiques dans le discours des honnêtes gens. Et pas seulement les lois de l'astronomie, mais les axiomes et les principes des mathématiques et enfin tout ce que la raison établit sur des bases solides. Observons que l'esprit humain ne se tiendra pas longtemps dans les limites que lui assigne Fontenelle. D'un côté, l'ambition des grands systèmes le reprendra; d'un autre côté, la passion des mythes l'excitera. Fontenelle se situe au moment précis où l'on croyait pouvoir débarrasser l'esprit de toute mythologie, en réduisant le mythe à une vapeur de l'imagination. Plus tard, les mythes seront si nécessaires qu'ils en deviendront conscients et qu'on s'en servira pour alimenter l'énergie et la marche de l'humanité. Pour être clair, on pourrait dire que Nietzsche, et puis Georges Sorel, ont marqué un tournant qui fait perdre Fontenelle de vue, quand ils ont codifié, chacun à sa manière, le foisonnement mythique du romantisme.

3° La sagesse de Fontenelle fait trop bon marché de l'Histoire, qui lui fournit des interlocuteurs cueillis à son gré dans le passé. Sans doute, Fontenelle tient-il pour les modernes contre les anciens et a-t-il le sens d'un changement irréversible où il se permet de voir un progrès. Mais quand il fait l'histoire d'une croyance, il la réduit à une série de démarches de l'esprit qui se déroulent sans doute dans le temps, mais que le temps ne commande pas. C'est dire que Fontenelle

demeure un vrai cartésien et qu'il croit pouvoir user de sa raison *à tout moment* comme il lui convient. Il en use avec modération et méfiance, assurément, mais c'est chez lui question de tempérament, non de méthode. Que le tempérament change, que la revendication et le resssentiment prennent le pas sur le plaisir de penser juste, et l'explosion se produira. Fontenelle n'allume pas mais n'arrache pas non plus la mèche de la bombe.

4° Fontenelle offre l'image exquise d'une culture dont toutes les parties s'équilibrent en un moment heureux. Nietzsche l'a bien compris, qui lui donne sa place et son sens dans notre culture. Mais lisez son essai sur le bonheur : après tant de soustractions, quelle somme d'humanité peut-il bien rester dans le creux de la main? L'enseignement, en perdant ses piquants, perd aussi ses points de contact avec le monde. Cette sagesse ne se communique pas, elle se laisse contempler; elle ne retentit pas, elle murmure; et l'on ne sait trop si l'on souhaite d'être sage de cette façon unie, ou fou avec mouvement et avec éclat.

5° L'art de Fontenelle est trop méconnu aujourd'hui. Il inspira les tableaux de Renan, les lithographies d'Anatole France, et il a un secret parfum qui n'a pas été capté. D'une syntaxe quelquefois plus riche, ou plus souple, que celle de Voltaire, organisé contre l'effet oratoire, souple sans se disloquer, courant sans se précipiter, transparent et perceptible à la fois, il offre un modèle pour ceux qui veulent maintenir dans la tradition de la langue l'enregistrement de ce qui se fait et se pense en dehors de la littérature. Style qui rapporte et qui dévoile, et qui règle son harmonie sur la marche essentielle des idées. Style fait pour les liaisons, les exposés, les contrôles, les invitations à la gloire, qui ne rit ni ne pleure, mais où, quand on se penche sur lui, on aperçoit l'affleurement d'un sourire.

RAMON FERNANDEZ.

HISTOIRE LITTÉRAIRE ANECDOTIQUE

*Portrait d'*HUGUES REBELL. *Ses deux séjours à Bayreuth. Ses débuts au* Mercure de France

Hugues Rebell était grand de taille, la carrure puissante, râblé, les épaules légèrement arrondies. De complexion sanguine et nerveuse, son visage, soigneusement rasé, était gras, avec le menton fort, massif et volontaire des races vigoureuses. Le nez était mince, minces aussi, et serrées, les lèvres. Il ramenait par une raie sur le côté ses cheveux blonds. Ses petits yeux bridés, d'un bleu tendre, brillants et humides tout à la fois, clignaient à la façon de ceux des myopes. Ses mains étaient belles, et ses gestes patelins, épiscopaux. Il n'était pas sans ressembler à quelque évêque défroqué et il faisait tour à tour penser à un Renan poupin et en goguette, à Oscar Wilde, à un lord ou encore à un proconsul romain, aussi à une femme mandchoue entre deux âges, enfin à un masque de cire peinte.

Très bien habillé, mais sans recherche, de noir ou de bleu marine, des gants noirs aux mains, il jetait dans les groupes de la bohème littéraire une note d'élégance. Une extraordinaire timidité, qu'il était impuissant à maîtriser, le rendait « l'esclave de sa tenue plus que modeste et victime d'un tempérament toujours hésitant entre l'acte à accomplir et le geste de protestation de sa parfaite éducation ». Rue de l'Échaudé-Saint-Germain, il étonnait et embarrassait M. Vallette par une sorte d'inertie qui le rivait à la chaise de paille où il s'était assis, l'esprit comme absent de sa propre personne. Écoutait-il, entendait-il ce qu'on lui disait? On ne savait pas. Peut-être pensait-il au roman qu'il venait

d'abandonner sur sa table de travail, à l'*Histoire d'un martyr*, à la *Nichina* ou à *la Femme qui a connu l'Empereur*. Quoi qu'il en fût, il ne se décidait pas à se lever, cependant que, dans la pièce à côté, des écrivains, des poètes, attendant leur tour, s'impatientaient de faire antichambre. C'était M. Vallette qui se levait, terriblement perplexe, car il n'aurait jamais contrarié personne, allait trouver Mme Rachilde et lui demandait de le délivrer de Rebell. Elle usait de tous les subterfuges pour l'entraîner chez elle, dans son salon, et l'ayant installé dans un fauteuil, le laissait parler.

« Je sais bien, lui disait Rebell, que vous êtes une *religieuse* manquée, puisque vous avez fait des années de couvent comme un militaire ferait des années de caserne en aspirant au jour de sortie... Mais moi, qui suis libre depuis toujours, je n'admets ni pour les femmes, ni pour les enfants, qu'on les enferme : c'est en enfermant les gens sur un ordre quelconque qu'on rend l'humanité folle. La prison, voyez-vous, c'est le terreau où se cultivent les pires plantes nuisibles à l'homme. C'est là que fermentent les vices dont s'enivrent les prisonniers et dont on ne trouve nulle trace dans leurs sens, et un jour, les fous, qui ne sont pas fous, s'échappent de leur cabanon et finissent par étonner le monde de leurs exploits ou de leurs crimes. »

Et comme il s'écriait : « Oui, chère madame, un jour on verra se *lever* des hommes libres qui auront la foi dans un nouvel état d'âme qui ne devra jamais rien aux puériles conventions mondaines soyez-en bien sûre. — Seulement, lui dit en riant Mme Rachilde, se *lèveront-ils*? »

L'hésitation le nouait, le paralysait. Il ne savait pas prendre un parti dans les petites choses de la vie. Un de ses amis l'ayant invité à dîner en lui laissant le choix du restaurant, Rebell, amateur de bonne chère, n'avait su se résoudre à donner la préférence à tel traiteur plutôt qu'à tel autre, également fameux. Après avoir passé la soirée à se promener sur le boulevard, les deux amis étaient rentrés, chacun chez soi, le ventre creux.

Sa courtoisie était exquise. Il était si poli, si obséquieux qu'on en éprouvait de la gêne. Son abord était mystérieux, et son regard, presque trop doux, fuyant. Réservé, distant,

très discret sur lui-même, parlant peu, et comme dans un chuchotement, il donnait l'impression de ces hommes secrets qui ne livrent d'eux-mêmes que juste ce qu'ils veulent qu'on sache. Il murait sa vie et jamais ne mettait autrui dans la confidence de ses faits et gestes ou de ses projets. Parfait homme du monde, et fort aimable, il s'inclinait, balbutiait, son visage rouge de confusion jusqu'aux oreilles. On le voyait se recroqueviller soudain dans sa redingote, « comme une tortue dans sa carapace », la bouche close. Il ne se retrouvait à l'aise que lorsque l'attention se détournait de sa personne embarrassée. Tel il était apparu dans le salon de Mme de Caillavet où M. France avait tenu à l'introduire et il s'en était excusé auprès de l'inspiratrice de l'auteur de *Thaïs.*

A cause de cette habitude que j'ai contractée de penser seul, lui écrivit-il, j'éprouve quelque gêne à ce jeu d'idées que l'on se lance, que l'on reçoit, que l'on se renvoie, en leur donnant à chaque coup sa marque avec intérêt et détachement. Il y a bien certaines pensées qu'il me plairait infiniment de ne pas tenir sercètes, mais je crains qu'il ne faille, pour les laisser entendre à des personnes différentes, une forme spéciale que je ne sais choisir. Je vous avoue qu'il m'est indifférent de rencontrer des prosélytes parmi des lecteurs que je ne vois pas, mais je souffre de toute contradiction que j'observe sur un visage, à moins (ajoutait-il par politesse) qu'elle ne vienne de vous ou de M. France, car vos jugements sont présentés avec tant de séduction que je ne puis résister à leurs grâces. C'est même ce qui m'avait rendu presque muet quand vous m'interrogiez. Il y a dans mon cas moins de timidité que de plaisir. Je suis pareil à un musicien qui ne sait plus sa partie et perd la mesure au milieu de l'orchestre. Il va trop vite ou trop lentement, ou, comme il m'arrive, il écoute les voix belles et oublie lui-même de chanter.

Cette « ennuyeuse gaucherie », dont il avait si bien conscience, le quittait pourtant dès qu'il se trouvait, loin d'un salon, avec des intimes. Provoqué par quelque opinion qui heurtait la sienne, il s'animait en même temps que la conversation, le sang lui montait à la tête, empourprait son teint ordinairement rose. Rompant le silence, il s'enhardissait peu à peu, son geste prenait de l'assurance, sa voix muait; d'une intonation basse et douce d'abord, elle s'élevait, de diapason en diapason, jusqu'aux éclats les plus violents qui

atteignaient les êtres et les choses qu'il avait en haine, Jésus-Christ, saint Paul, Ibsen, Strindberg, la démocratie, le socialisme, les cafés, la poésie décadente. Buté comme une jolie femme, tout d'une pièce, inébranlable, il se lançait dans la discussion comme dans une bataille, s'emportait, décidait, coupait, pourfendait, réfutait, « toutes ses ambiguïtés transformées en un faisceau d'affirmations », impénétrable aux arguments de l'adversaire, qui était souvent un ami, inflexible, intraitable, ne faisant ni concessions ni quartier, entrecoupant de cinq en cinq minutes son discours enflammé par l'interrogation : « Mais enfin, ne trouvez-vous pas ? » On ne trouvait pas toujours qu'il avait raison, mais on n'admirait pas moins ses « théories fortes, ses connaissances originales et ses idées bien déduites et bien construites ». Il mettait à les défendre une fougue sincère et si brûlante qu'il finissait par les faire partager. Sa raison était passionnée, et ce qu'il disait de Joseph de Maistre, cet autre solitaire, pouvait s'adresser à lui-même : « L'indifférence est un état qui lui est étranger. Il lui faut aimer ou haïr. » Comme Maistre, et bien qu'il ne se souciât point de théologie, il était « un partisan qui n'écrivait que pour repousser et vaincre la canaille ».

***

Sitôt sa majorité atteinte, riche d'un héritage considérable, Hugues Rebell quitta Nantes. Il s'était promis naguère d'aller vers l'Attique au ciel bleu, vers Florence assoupie aux doux bercements de l'Arno, vers Bayreuth. A la patrie d'Eschyle, à celle de Dante, il préféra la patrie de Richard Wagner.

Il se rendit à Bayreuth en compagnie de Louis de Romain, son ami d'Angers, et d'Étienne Destranges, son ami de Nantes.

« En cette ville calme, devant cet horizon doux de petites montagnes, loin des vaines clameurs », ce fut soudain pour lui « comme un rafraîchissant silence, comme un voile tiré sur nos quotidiennes tristesses, un départ vers les purs Bonheurs ». Plutôt que dans un théâtre, il avait la sensation

de se trouver dans une église, une ferveur sacrée le gagnait, que partageaient avec lui les fervents de l'auteur de la *Tétralogie*, les trois ou quatre cents pèlerins qui, des quatre coins de l'Europe, s'étaient rassemblés là. « A des gens différents de caractère, de condition, d'esprit, une Voix parlait! et voici qu'ennemies, ou tout au moins étrangères les unes aux autres », ces personnalités si diverses s'unissaient fraternellement, se fondaient « dans une seule extase, dans un même sentiment, voici que cet inconnu, le poète, pour une seconde, devenait l'ami de chacun ». La flamme électrique des candélabres perdait graduellement de son éclat jusqu'à paraître orangée, s'éteignait complètement, plongeant l'amphithéâtre dans l'obscurité. Des profondeurs de l'orchestre s'élevait un son d'une infinie douceur, et sous l'action du magnétique fluide musical, Rebell se sentait envahi par un attendrissement nerveux. Cette première note, à peine perceptible, s'enflait, grandissait, s'épandait, la phrase mélodique se dessinait, calme, idéale, mystique. Dès l'admirable prélude, étreint par une émotion religieuse, il était transporté sur les ailes de ces oiseaux de gloire, ces oiseaux du large, quittait ses soucis, quittait cette pauvre terre, et se laissait enlever, emporter, transporter vers Montsalvat, domaine du génie.

Parsifal et *Hamlet!* Il lui semblait que l'humanité n'avait rien produit de plus grand, que toute la poésie se trouvait contenue dans ces deux œuvres. L'humanité, toutefois, se montrait dans *Parsifal*, mais elle ne s'y trouvait pas seule. Le ciel s'y montrait aussi, et l'œuvre tout entière était comme un cri d'admiration vers lui. Il n'était, pour s'en convaincre, que de considérer les personnages du drame.

Ils avaient toutes les misères et toutes les faiblesses. Amfortas d'abord : il a aimé et il souffre du Désir qui, une fois implanté dans une âme, pour de plus vives tortures s'acère. Il souffre de la pureté perdue qui, seule, permet les vastes envolées, les gloires de l'Esprit. A côté de lui Gurnemanz personnifie les illusions mortes, la vieillesse pleurant les espoirs trompés. Et c'était Kundry! l'Ève de tous les siècles; Kundry inconsciente, tour à tour bonne et mauvaise, soumise au mystérieux pouvoir du magicien Klingsor, Kundry qui, pour séduire Parsifal, appellera la sensualité gracieuse des filles-fleurs, puis saura, au besoin, faire des plus nobles

sentiments (la piété filiale, la pitié) des moyens de corruption. C'était enfin Parsifal, enfant et pourtant criminel, qui entre en scène par un meurtre, le meurtre du cygne sacré. Mais comme ces êtres misérables haïssent leurs vies! Quelles plaintes et quels remords, quel navrant appel à l'Idéal! Dans l'antiquité, dans Shakespeare, même dans les autres œuvres de Wagner, il n'y a pas de plus haute douleur que celle d'Amfortas regrettant les saintes émotions de jadis. Et le drame qui commence sur un lamentable crépuscule se termine sur une aube de jeunes espoirs et de future lumière, aube vague, mais consolante de sereines et délicieuses harmonies. Parsifal, dans le magnifique jardin, s'est souvenu de sa mission, les roses et les jeunes femmes ne l'ont pas ébloui et, selon son désir, l'illusoire château des voluptés s'écroule, défaillent et se flétrissent les éphémères filles-fleurs. Vers quels sommets de confiance et de repos nous acheminons-nous maintenant? D'abord à voir le héros au dernier acte, lassé d'années et de luttes, à voir Gurnemanz vieilli et la perverse Kundry, il semble encore que l'ère de souffrance n'est pas finie; mais écoutez : un chant s'élève, calme, aux musiques caressantes et douces, c'est le chant de la Rédemption, le chant du Vendredi saint qui promet le pardon aux pécheurs et voici que ces malheureux qui, réduits à leurs seules forces, ne pouvaient que souffrir et connaître le mal, voici que ces malheureux en un immense élan d'amour s'unissent. Parsifal, abattu, malade, prêt à oublier son devoir, reprend courage aux paroles de Gurnemanz, et lorsque la pécheresse Kundry l'a pansé et purifié, oh! comme alors triomphale s'élève la voix de l'orchestre, à laquelle va se mêler celle des cloches—les cloches qui appellent vers le sanctuaire. Montsalvat, le temple de l'Amour, de la Pitié, le temple des saintes extases, apparaît. Ici les cris d'angoisse s'apaisent, les douleurs font silence : le jour est venu des cantiques et des actions de grâces.

Wagner était mort l'année qui avait suivi la représentation de cette œuvre immense. Il se devait après cela de disparaître. Sa tâche était finie. Il avait atteint le but. *Lohengrin*, la *Tétralogie*, *Tristan* étaient un acheminement vers cette montagne. Le génie de Wagner était à Montsalvat. Il avait ouvert un temple aux « altérés de ciel ».

En juillet 1891, Rebell refit le pèlerinage de Bayreuth. Sur la route de Cassel à Willemsohe, il respira un air embaumé de parfums d'arbres, et nota sur son carnet : « Se réjouir et s'affliger trente fois par heure, tel est le but des voyages : une âme bien portante est une grande fabrique d'émotions, une usine dont les ouvriers ne chôment jamais. » Bayreuth n'était déjà plus la sorte de Montsalvat qu'il avait connu. On le lui avait changé. La foule lui avait pris

son théâtre, le seul théâtre qu'il y eût au monde pour les « penseurs ». Ce n'était plus un sanctuaire où des initiés venaient se recueillir. Pas une place de vide parmi les 1.500 qui composaient l'amphithéâtre en éventail. La rampe renforcée, la salle n'était plus, selon la tradition, plongée dans une obscurité complète. Le miracle de l'extase ne s'accomplit pas et Rebell regretta l'apostolat mal entendu qui avait attiré dans la petite église wagnérienne une troupe barbare de curieux, d'oisifs, de snobs et d'ennuyés, qui, dans la pénombre, se reconnaissaient, échangeaient des sourires, des signes de tête. Ces gens-là n'avaient jamais lu un des poèmes de Wagner, ils n'avaient jamais écouté une mesure de ses partitions, ils ne le comprenaient pas plus qu'ils ne comprenaient Shakespeare, Racine, Hugo. « Entre la volonté de beauté du maître et la volonté de laideur de l'auditoire nulle entente n'était possible. » Orphée était livré aux bêtes. Cet engouement banal, dû à la réclame, agaçait Rebell, le hérissait, l'irritait. Les battements de mains de tous ces intrus, leurs trépignements impatients de pieds, mal couverts d'un : « C'est beau! », jeté avec négligence et sans conviction, lui gâtaient sa jouissance. C'est en vain qu'il s'efforçait de s'abstraire, d'oublier ces têtes de *clubmen*, de mondains, de journalistes, de cocottes, il ne pouvait s'empêcher d'entendre, « mêlées à la grande voix de l'orchestre, leurs imbéciles remarques, de distinguer, parmi la suite d'Elsa, les jumelles d'un distrait qui se penchait sur lui pour lorgner quelque corsage ».

Les temps de la foi étaient décidément révolus. Le boulevard avait élu pour villégiature la petite cité bavaroise. Il ne lui manquait que de grands hôtels et un casino pour rappeler tout à fait quelque station balnéaire ou thermale, Dieppe ou Aix-les-Bains. Le « Tout-Paris » s'y donnait rendez-vous pour y faire une cure de « wagnérisme ». La mode voulait qu'on se promenât dans ses rues aux maisons noircies et qu'on y achetât quelque souvenir, un médaillon du maître, ou sa statuette couronnée de lauriers cueillis sur son tombeau au Wahnfried ou encore quelque bijou fabriqué avec les accessoires de *Parsifal*; puis on hélait un cocher et on montait en landau sur le tertre où le théâtre se dres-

sait, surplombant la vallée. Les trois appels de cuivre résonnaient, invitant les fidèles à pénétrer dans le temple qui, avec ses briques rousses et jaunes et le drapeau bleu et blanc aux armes de Bavière flottant à son faîte, avait l'aspect d'une gare de chemin de fer; on entrait dans la salle grise aux murs et aux colonnes nus, et on y papotait tout comme si on se fût trouvé à l'Opéra de Paris ou à celui de Berlin. Sur le coup de quatre heures, les candélabres électriques s'éteignant lentement, les rires et les conversations déclinaient aussi, et dans le calme impressionnant qui succédait, saisis malgré eux d'un frémissement, ces messieurs et leurs dames étaient forcés d'écouter. Mais on les sentait impatients de l'entr'acte d'une heure qui leur permettrait de se détendre un peu, d'aller montrer leurs toilettes à la Restauration et de potiner dans les brasseries où les plaisantins commandaient des chopes de bière sur le thème du *Cygne* et du *Graal*. Ils faisaient de « l'esprit », critiquaient à tort et à travers, raillaient les vieux wagnériens intransigeants qui ne se sentaient plus en confiance au milieu de cette atmosphère profane...

*
* *

Par reconnaissance pour Nietzsche, pour les joies que la lecture de ses livres lui avait données, Hugues Rebell voulut révéler ce magnifique aristocrate à la France. Il tint la promesse qu'il s'était faite à lui-même de consacrer ses moments de loisir à une traduction et à une étude de son œuvre qui fussent dignes de lui. Il y mit tous ses soins, toute son intelligence, devinant, grâce aux affinités qui l'unissaient à Nietzsche, ses intentions secrètes, découvrant ses jeux de mots sanglants, s'élevant au diapason de ses ironies furieuses, retrouvant enfin, par delà le texte allemand, l'idée inspiratrice, le plan primitif de son œuvre. Il avait déjà publié dans l'*Ermitage* deux fragments de *Also spracht Zarathustra : L'homme supérieur* et *La morale qui rapetisse*, quand dans *le Mercure de France* du 10 décembre 1894, à la rubrique « Échos et communications », son regard tomba sur cette annonce :

On demande des collaborateurs à une traduction des œuvres complètes de Frédéric Nietzsche. Écrire au *Mercure de France*.

Rebell y écrivit une dizaine de feuillets pour exalter Nietzsche et mettre en garde contre une traduction quelconque de ses œuvres.

Nietzsche est avec Renan, Herbert Spencer et Taine, un des adversaires les plus redoutables du bas socialisme qui menace de ruiner tout ce que nous chérissons, disait-il. Ces grands hommes, différents d'esprit et d'attitude, sans le vouloir, sans unir leurs efforts ont fait au fond la même œuvre. Ce sont eux qui, reprenant les traditions des véritables penseurs, d'un Spinoza, d'un Gœthe, nous aideront à guérir les victimes du mal démocratique. Certes, nous n'éviterons pas cette vilaine rougeole, et sans doute les idées (?) de M. Guesde ou celles de Mme Séverine triompheront un moment, mais peut-être l'humanité pourra-t-elle plus tard, sinon avoir une vie conforme à ses instincts, du moins retrouver une noble et virile philosophie. Nietzsche sera alors un des premiers que l'on devra couronner, car nul n'a combattu avec autant de vaillance l'esprit immonde dont nous sommes infectés, cette morale du cœur à l'usage du petit peuple, morale qui était déjà usée à l'époque de la Renaissance et qu'on nous ressert encore aujourd'hui — après Jean-Jacques — comme un remède nouveau, un fortifiant pour relever l'humanité.

Nietzsche est plein de contradictions, et cependant son œuvre a une magnifique apparence d'unité... Plus encore que ses idées, nous devons admirer son âme fière, sa belle ivresse de poète et de philosophe et son amour mystique du monde, qui ne se repose que dans l'idée d'une humanité affranchie de bassesse et devenue divine. Certes, le Slave et le Germain qui persistent en lui nous choquent souvent, nous n'acceptons pas non plus toutes ses idées, mais, helléniste excellent, esprit nourri de la philosophie française du XVIII[e] siècle, Nietzsche n'en est pas moins, au contraire de Tolstoï et d'Ibsen, un écrivain qu'il importe de révéler à la France, et dont il nous faut prendre garde de mutiler l'œuvre en la confiant à des mains barbares...

L'article intitulé *Sur une traduction collective des œuvres de Nietzsche* parut dans le numéro de janvier 1895.

Rebell n'était pas un inconnu pour la rédaction de la revue mauve. Ses livres y avaient été discutés. Jules Renard y avait donné une critique fantaisiste de *Baisers d'ennemis*, et Camille Mauclair, cet étonnant caméléon littéraire qui venait de produire un pastiche de Nietzsche : *Ainsi cria le sang de l'esprit*, rendant compte des *Chants de la pluie et du soleil*, avait écrit que Rebell soutenait « avec une vive intelligence et une finesse habile au paradoxe des causes souvent bizarres,

excessives, difficiles » et qu' « il voyageait de l'audace à la routine, du subtil au violent, du précieux au déréglé avec autorité parfois, avec grâce souvent, avec talent toujours. L'ensemble est un peu voulu, littéraire, systématique et l'on sent que l'écrivain met souvent ses métaphores vives au service de son esprit hésitant. La langue de M. Rebell se porte mieux que sa pensée. Mais c'est un écrivain à considérer et à estimer dont les défauts mêmes sont savoureux. En somme, M. Rebell est quelqu'un et c'est tout ce qu'il faut : l'essentiel n'est peut-être point de se tromper, mais d'avoir sa façon à soi de se tromper, et quand on est soi on a raison. »

Un autre collaborateur du *Mercure de France,* Maurice Beaubourg n'était point de cet avis et trouvait que l'auteur des *Chants de la pluie et du soleil* avait eu tort de prêcher l'*Union des trois aristocraties* où, selon lui, il « avait manifesté le désir de réunir dans une même alliance la noblesse de nom, celle de l'argent et celle de la pensée, Prince de Sagan, le petit Sucrier et M. Ibsen, ou mieux Frédéric Nietzsche. »

Quant à M. Vallette, dans la rubrique : « revue des jeunes », qu'il avait inaugurée à l'*Écho de Paris illustré,* il avait eu l'occasion de noter la « nature très affinée d'artiste » de Rebell et de louer ses « délicates et fluides proses » de l'*Idée libre.*

Libre, le *Mercure de France* l'était aussi et Vallette avait inséré l'article de Rebell sans y toucher, sans même lui demander de retrancher le passage où il disait que cette demande de collaborateurs de bonne volonté qui ne l'eût pas étonné dans les colonnes d'un journal ou dans les pages de certaines revues l'avait vivement surpris dans les feuillets du *Mercure de France.*

Engager ainsi le premier venu à traduire un écrivain de la valeur de Nietzsche, écrivait Rebell, c'est faire descendre l'œuvre intellectuelle au rang des tâches vulgaires, c'est mettre l'art d'écrire de pair avec le blanchissage ou la reliure, dont les ateliers portent parfois cette mention collée sur leurs vitres : « On demande des apprentis ».

Peut-être lui demanda-t-on s'il ne voulait pas se charger de traduire Nietzsche en français. Mais il n'y tenait pas spécialement.

Encore que j'aie pour ses livres une jalouse piété, je serais heureux de voir des écrivains s'intéresser au même travail que moi, avait-il dit. Mais au nom de mon admiration pour Nietzsche je proteste contre cette idée d'une traduction collective confiée à des inconnus... De pareilles tâches ne se commandent pas, on se les impose à soi-même, ce sont besognes d'amoureux où l'industrie n'a rien à voir et où seul est puissant l'instinct qui nous conduit vers elles et nous les fait aimer.

C'est par cet article sur Nietzsche qu'Hugues Rebell débuta au *Mercure de France*. L'accueil qu'on y avait fait à sa prose et celui qu'on lui fit à lui-même rue de l'Échaudé-Saint-Germain l'engagèrent à y collaborer assidûment. En août 1895 il y publiait une virulente et courageuse *Défense d'Oscar Wilde.*

AURIANT.

Dans la rue de Richelieu, à la hauteur de la Bibliothèque Nationale, il y a un écriteau où on lit : BIBLIOTHÈQUE. — SILENCE. M. l'administrateur général devrait le faire déplacer et poser bien en évidence dans la salle dite « ovale ». On y donne l'hospitalité depuis quelque temps à une vingtaine de jeunes personnes, plus ou moins « swing » et « zazou » mais parfaitement sans gêne qui, paraît-il, sont des « chômeuses intellectuelles ». De 9 heures du matin à 6 heures du soir, sous prétexte d'établir je ne sais quelles fiches, ces demoiselles ne cessent de bavarder; ce ne sont, tout le long de la journée, que papotages, chuchotements et petits rires étouffés. Cela devient un véritable martyre que de travailler dans cette atmosphère de bruit et de dissipation. La Bibliothèque Nationale est assez vaste pour qu'on y case ailleurs ces joyeuses commères et M. Bernard Faÿ y gagnerait la reconnaissance des lecteurs sérieux et laborieux.

A.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DE LA CONFIANCE

I. — Confiance dans la terre. — En ce monde où tant de tuiles et de temps en temps le ciel même peuvent dégringoler sur les têtes humaines, peut-on dire que la confiance soit naturelle à l'homme ?

La confiance ?... L'effort est épreuve et tension. Il fait l'homme, mais il le lasse, et il finirait par le défaire. Son nom, c'est la peine. La confiance, au contraire, est détente, pacification, apprentissage de la douceur et d'une joie. Elle est bonne comme le vert de ces émeraudes sur lesquelles l'œil du graveur aime se refaire dans son travail : peut-être parce qu'il retrouve dans leur eau rafraîchissante le reflet profond du Jardin, la vision première du lieu où tout était éclatement de sève, de sécurité et de lumière.

La confiance, c'est le pain du cœur. Il en a faim, tout comme le corps a faim de son pain blanc. L'effort, par la peine et par la convoitise, asservit les enfants d'Adam. Qu'est-ce qui les libère, du milieu de tout leur faire-valoir, qu'est-ce qui leur rend le goût du loisir et du don, si ce n'est une confiance ? Confiance en la Terre, confiance dans le Temps, confiance dans les choses, confiance peut-être dans Quelqu'un...

Mais confiance d'abord dans l'effort même. La terre a appris à ses hommes que le travail paie. Souviens-toi de leurs proverbes. Depuis cet « Aide-toi, et le ciel... » qu'ils ont tant répété, jusqu'à : « Il n'est si petit métier... »

Métier, en vieux français, comme en patois, c'est moyen ; et dans moyen il y a l'idée de pouvoir : le moyen, c'est ce qui permet de mener à bien l'ouvrage entrepris, ce qui permet de faire...

Cette idée foncière, que le travail paie, que la terre paie, vient-elle au paysan de son expérience seulement ? Ou d'une conviction qui roulant en son sang a passé jusque dans sa fibre ? Conviction, même, ne serait pas assez dire. Cela remonte de plus profond, des racines de l'être, et de sa raison d'être. L'homme est fait pour le travail :

Se plaindre du travail, autant se plaindre d'être né.

Jamais le paysan ne pourrait consentir à croire qu'il ne faut pas se confier au travail.

Il y a un proverbe des filles à marier. Il dit que quand elles sont jolies, ou mieux quand elles ont dans l'œil l'éclat de la vie et de la jeunesse, elles n'ont pas tellement besoin d'une dot :

Œil luisant
Vaut argent.

Pourquoi ne pas l'entendre des garçons aussi ? Celui qui a en lui la bonne ardeur, le cœur à l'ouvrage, celui-là, il est sûr de réussir.

Et tu connais bien le dit fameux :

Tout chemin mène à Rome.

Il t'apprend, si tu ne t'en étais avisé, que tu peux aller à Rome de partout. C'est vrai : de quelque place de village que tu partes, sous le gros orme, ou de quelque carrefour de sentier, avec sa croix dans les aubépines, tu peux, comme les pèlerins, les roumieux d'autrefois, aboutir à la Ville entre les villes, celle du grand pèlerinage. Le tout est que tu t'orientes et que tu partes, avec des jambes et du nerf, et du cœur.

Confiance dans la peine de l'homme, lorsqu'il fait alliance

avec la terre. Confiance dans le temps, dans ce train lent et sûr dont le Créateur a voulu que roulât toute sa Création. La terre et le temps : en ces deux points, voilà presque toute la sagesse paysanne.

La terre ne ment pas,

dit le paysan : « Elle est juste : comme on lui fait, elle vous fait. » Celui qui lui donne ses sueurs en reçoit le pain et le vin. Faire travailler ses bras ne suffirait pas : il faut aussi faire travailler sa cervelle. Toute la peine. Mais la peine est payée.

Le paysan s'est associé à la Création. Les moindres caprices de cette énorme compagne lui feront courir de rudes risques. Quand le bourgeon débourre, en mai, lors des saints de glace, qu'une gelée survienne, c'est tout l'espoir du vigneron pour cette année réduit à rien. Quand les épis sont formés, passé la Saint-Jean, que la grêle, de son nuage blafard, se décharge, et le blé du fermier sera écrasé comme si une division blindée avait roulé dessus. Le vigneron, le fermier ne sont pas des joueurs. Ils ont même horreur du jeu. Ils sont pourtant engagés dans un jeu énorme. Ce qu'ils se diront, c'est qu'ils peuvent toujours quelque peu corriger la malechance. Puis, une année poussant, rattrapant, arrangeant celle d'antan, la terre doit porter son fruit. Des calamités surviendront mais compensées ensuite par des prospérités. Après les années de vaches maigres viendront les années de vaches grasses. Tantôt largement, tantôt chichement, le paysan doit tirer de son champ sa subsistance. Il a fait confiance à Mère Nature, c'est-à-dire au génie de la vie, et il en vivra.

Dans un temps ou l'autre,
Un pays vaut l'autre.

Car il y a des années pour la montagne, où les pommes de terre y sont grosses comme les deux poings; et les pommes même, les calevilles et les reinettes, y réussissent, s'il a fait

froid en avril, de sorte que les pommiers n'aient pris fleur qu'après les gelées de mai, tandis que ceux des pays bas, moins prudents, ont été roussis. Et il y a des années pour la plaine. Il y a des années de sécheresse qui favorisent les cantons mouillés, — le foin y est alors moins tracassé par le jonc, — et il y a des années pluvieuses qui favorisent ces cantons secs, de cailloux et de glaise, où les choux, quand arrive la canicule, sèchent par la racine.

Ainsi roule la terre. Les calamités même en s'y succédant s'y renversent :

Un clou chasse l'autre.

Il n'est que d'être patient pour voir tout passer. Et tout revenir :

Tout vient à point à qui sait attendre.

Comme le noir a eu son tour, le blanc l'aura :

Le matin, c'est la messe
Et le soir, c'est les vêpres.

La terre est ronde. Son tour même à la longue est un retour des choses de sorte que chacun finit par y être pourvu :

Chaque saint
Son tour vient.

Et d'en haut,

Le soleil luit pour tous.

II. — Confiance dans le temps. — On peut se fier à la terre, à la sombre et large Mère, nourrice et productrice, à la condition de se fier au temps : tout ensemble à la longueur de temps dans la durée, et à cette grande organisation de saisons réglées en leurs changeants météores où se meut, virant sur soi, notre planète Terre. Pour que les quatre saisons aient leur cours, avec leurs airs, leurs pluies, leurs ciels, il faut la durée; et elle, elle ne va pas sans ramener ces changements, dont elle semble faite. De sorte que

températures et durée s'expriment par un seul même mot, le temps.

L'homme de la terre fait confiance au temps.

L'homme de la terre fait confiance même aux températures et à ce qu'elles apportent d'excessif, les gelées et les suées, le chaud à faire béer les lézards, la froidure à faire tomber les oiseaux du ciel... Tous les mois, il les admet avec leurs outrances, sibériennes ou sénégaliennes. De chacun il est prêt à dire ce qu'il dit d'octobre :

Octobre est bon
S'il est de saison.

Février en ses rafales de neiges et de bise, est le plus court et le plus méchant. Mais

Si février ne février pas,
Tout mois de l'an peu ou prou le fera.

Voilà, c'est comme ça, et il faut que ce soit comme ça. L'hiver doit se montrer, et faire sentir qu'il est là. On compte sur lui dès l'automne ou jusque dans le printemps :

Si l'hiver ne donne de la teste
Il donne de la quoueste.

Les rustiques ne lui passeraient pas de ne pas les faire pâtir. S'il ne vient tôt, disent-ils, il vient tard. Ils veulent que Noël le porte en sa besace : ou par devant ou par derrière! Les temps sont réglés : n'avoir à subir leurs désagréments serait un désagrément pire : on ne serait plus dans la règle.

La semaine sante (sainte)
Il pleut ou il vente :
Autrement n'est sante !

Lorsque les humains, derrière Noé, ont débarqué de l'arche, cela leur a été promis : Il n'y aura plus de ces énormes dérèglements qui font cataclysmes. N'entre donc

pas en souci si tu vois l'été tirer sur sa fin sans que l'eau du ciel soit venue rafraîchir la terre : elle viendra!

Toutes les pluies perdues
Pour S. Michel rendues.

Si portés soient-ils à se plaindre du temps, à qui leurs dictons prescrivent jour par jour ses comportements (et le temps oublie parfois de se les rappeler), les paysans l'avouent, pour faire honte au diable : qu'on ait semé tôt ou tard, qu'il ait fait beau, qu'il ait fait vilain, tout finit par rentrer dans l'ordinaire :

Fais ton blé noir quand tu voudras
Pour S. Michel tu le moudras.

La philosophie des plus avisés, c'est qu'au long des mois tout se fait comme dans l'août-septembre de l'adage :

Août mûrit, septembre vendange :
En ces deux mois tout s'arrange.

Il convient donc de les accueillir comme devant tout mener à bonne fin, en fin finale. D'abord, une, tu n'y peux rien. Tu ne barreras pas la porte à l'hiver. Tu ne feras pas cesser ces pluies qui font pourrir la semence dans la raie et qui font pousser dans les fonds détrempés une herbe plus dure que des sabres. L'homme de la ville, — du moins tant qu'il n'a point par guerre et révolution détraqué sa civilisation industrielle, — le dos à son radiateur, il peut nier le froid; son journal sous une ampoule de cent bougies, il peut nier la nuit; et même il pourra faire de l'hiver l'été en partant pour l'hémisphère sud. L'homme des champs, lui, doit s'accorder avec les saisons et s'accommoder du temps qu'il fait.

Ensuite, deux, tâche de penser que ces calamités sont évitées par les tribulations mêmes. Arrange-toi du temps en te disant qu'il arrange tout. Non seulement

Il faut prendre le temps comme il vient,

mais il faut te dire qu'il finit toujours par ramener le soleil, que le soleil est plus vrai que le nuage :

Après la pluie, vient le beau temps.

Tu as à vivre d'effort : apprends donc le courage; tu as à vivre de confiance aussi : apprends donc la patience : celui qui sait user de courage et de patience comme il use de sa main droite et de sa main gauche, il pourra faire de l'ouvrage.

Avec le temps et la paille, les nèfles mûrissent.

Ou mieux encore :

Avec du temps, de la patience, un peu de soin,
La feuille de mûrier est devenue satin.

Il y faut les magnans, il y faut le canut. Mais tout se fait, tout s'arrange, pourvu qu'on se soit arrangé avec le cours des choses. Ce qui du reste va contre ce cours ne saurait bien longtemps tenir. Le temps, de soi-même, rejette ce qui n'accepte pas les conditions posées par Dieu. Il est l'homme de main du Créateur. Comme le laboureur, il est serviteur de la vie. Une sorte de suisse, retraité, perclus, qui chasse de l'église les chiens et les voyous, balaie le pavé, range les chaises, fait respecter les consignes.

La punition vient tout boitant,
Mais elle arrive sûrement.

Voilà comme on peut dire :

Le temps est un grand maître.

Il est même le maître, contre-maître de Dieu. Il se donne du large, mais peu à peu il remet tout sur le bon pied.

De tous les médecins, le temps est le plus fort :
S'il ne guérit le mal il l'emporte.

On le plaisante, mais avec quelque tact, comme celui qui a reçu les pleins pouvoirs. On n'ira pas contre lui.

A quoi sert de secouer le prunier tant que les prunes restent vertes? A quoi bon les faire tomber avant le juste temps où elles ont leur transparence de soleil et ce sucre qui perle en grains d'or? En son vivant ouvrage rien ne remplace le temps. On ne le hâte pas. Sa besogne faite, le laboureur laisse la terre faire la sienne :

Pour lever la moisson
Il faut attendre la saison.

Il y a bien des serres à primeurs, quelques forceries. Mais les champs, la terre même, on ne la force pas. Sa tâche de l'année, quel ingénieur contraindra le temps de l'accomplir à la minute?

On a beau se lever matin,
Le jour n'en vient pas plus grand train.

Le paysan est lent parce qu'il va derrière son bœuf, et derrière ce camarade, plus puissant et plus lent encore, le Temps :

Qui se hâte trop se fourvoie.

Se mettre avec la Terre, c'est se mettre avec le Temps aussi. Mais quand on s'est mis avec la Terre et le Temps on est en plein avec la vie, et l'on peut voir venir :

Qui vivra
Verra.

III. — Confiance dans l'ordre. — Rien n'est volé, ici-bas. Tout se paie. Ce monde, dans les espaces, tourne rond. Comme arrive tous les six mois l'heure de l'équinoxe où le jour se retrouve égal en durée à la nuit, arrive toujours, au moment voulu par Dieu, l'heure où se balancent les comptes. Et les gains rattrapent les pertes.

Tout se balance. Sur les terres et les prés, regarde cette succession de gelées blanches et de tourmentes, de bises en furie et de brises attiédies, d'averses à pleins seaux et

d'ensoleillements tout bourdonnants d'insectes, ce temps qu'il fait, enfin, qui semble l'humeur même du monde. Tout se rachète, tout s'équilibre.

Ceux qui ont à pratiquer la nature sauvage, les bergers, les forestiers, l'ont démêlé. Ainsi, dans les bois de la montagne, y a-t-il une année pullulement d'écureuils, d'où destruction des bourgeons, des graines et menace de dévastation ? Bientôt les ennemis des écureuils apparaissent et ils s'emploient à en réduire le nombre. Ce nombre même du reste suffirait à amener disette et dépeuplement. Tout rentre dans l'ordre. L'ordre se refait sur les choses...

Perpétuellement la révolution d'un monde qui tourne, comme pour présenter sans cesse des occasions à l'homme. Lui, l'intelligent, l'industrieux, n'a-t-il pas à insérer sa main dans les événements pour les tourner d'autre façon ? Il faut donc que les choses aient quelque face par où elles manquent. L'homme doit s'attendre à ces manques et défauts, qui lui proposeront des corrections à apporter, des redressements à opérer. Il doit tabler sur des difficultés, des contrariétés. Mieux, même : s'il a assez de râble et de nerf, il doit les désirer, de par sa vocation d'homme. Ce désir-là, il est d'ordinaire bien exaucé.

Nul bien sans peine

C'est la vérité foncière, première, souveraine. Eh bien, une vérité si puissante a doubles muscles, c'est-à-dire qu'on peut lui voir double sens. Non seulement peines que tout bien comporte, dès qu'on veut l'acquérir, mais peines qu'il apporte dès qu'on veut en jouir.

Qui prend sa nourriture
Prend son bien et son mal.

Le pain même n'est pas tout bon. Il se dit en adage que qui trop en mange devient sourd. Or, tout nous est pain, nourriture, vie à prendre. Mais ce monde est tel que bien et mal y sont affaires mêlées. Adam, qui devait n'être que

le jardinier de Dieu, son enfant tout donné à la filiale confiance, a trahi : il a chu, et depuis, pour mener sa bataille, la vie doit partir de la mort, de la pesanteur, des servitudes, des déchéances. Pas d'avantage sans désavantage, et pas de bien sans mal.

Nul vin sans lie,
Nulle huile sans crasse.

Le feu même, la plus pure de toutes les créatures,

Le feu ne va pas sans fumée.

C'est la fatalité de ce monde déchu. Il faut repartir d'elle. Pars sur ton bon cheval. Seulement, si fameuse soit la bête, compte sur les faux pas :

Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

Le tout est de le savoir et d'avoir la main ferme. Savoir aussi qu'

Il y a sur toute route un lé de méchant chemin.

Est-ce que cela doit faire qu'on n'ose pas se mettre en selle? Pourquoi te voudrais-tu si privilégié d'éviter les fondrières et les ornières? Depuis Adam, et la petite conversation entre Ève et le Serpent sous le pommier, ce monde est tel. Il ne va pas changer pour toi. Accepte-le, mon fils, avec ses constitutions.

Qui n'a ses peines peut les attendre.

Les peines, c'est la fatalité! Il faut l'admettre une fois pour toutes; et aller tout de même. Un cœur d'homme, bien accroché sous la côte, ne se sent pas autorisé pour cela à bouder la vie. Haussant l'épaule, dis, comme tes vieux pères :

Les peines sont bonnes avec du pain.

Et s'il y a du vin, oh, alors, elles ne sont presque plus que le sel sans lequel la soupe des jours paraîtrait fade. Il faut

cela, ces à-coup, cette résistance, pour qu'on ait plus de goût à se porter de tout le corps contre l'obstacle. N'en pas vouloir, sur cette terre, ce serait

Chercher le pain meilleur que le blé.

(Les peines, oui, mais non le chagrin qui ronge le cœur. Née pour la maison et pour l'affection, la femme, elle, se repaît de regrets, de pensements, de deuil. L'homme, dans sa destinée de travail, ne peut pas s'accommoder du chagrin:

Le chagrin tue l'homme et nourrit la femme.

Si tu veux être homme, remplir ton destin d'homme, tu dois savoir surmonter le chagrin : bien prendre les grandes peines, bien prendre même les petites contrariétés.)

Le bon courage, c'est de regarder en face les malencontres, de se baller d'elles et de tout pour marcher plus avant, plus avant, plus avant.

HENRI POURRAT.

PARENTHÈSE

I

Dominique voyageait avec l'Évêque en civil, l'Intellectuel Fatigué et la Femme Adultère. Il avait hésité jusqu'au moment du départ entre le compartiment de la Maquerelle et du Professeur de Psychologie, et celui du Grand Nerveux, de la Jeune Dinde et de la mère de la Jeune Dinde, qui avait une tête de renard. Mais la Femme Adultère avait paru. Elle avait choisi le compartiment de l'Évêque en civil. Son air légèrement égaré et son parfum coupable avaient fixé Dominique. Il l'avait suivie, l'avait aidée à mettre en place ses voluptueuses valises, et il n'avait eu qu'à demander l'autorisation de fumer pour voir les lèvres criminelles s'ouvrir une fois encore sur des mots de consentement. La Femme Adultère retira ses gants, dénudant ses mains pécheresses, brunies par un soleil complice : et il y avait un cercle pâle à l'annulaire gauche. Désormais trop sûr d'elle, Dominique l'abandonna à toutes les triviales banalités de l'adultère.

L'Intellectuel Fatigué se crachotait des vers. L'Évêque en civil dormait comme au jour de son intronisation. Dominique fuma, ne lut pas, déjeuna au wagon-restaurant, et évita de regarder le paysage. Vers le moment où naquit le crépuscule, l'Évêque profita d'un arrêt pour disparaître, après avoir esquissé une bénédiction qui s'acheva en coup de chapeau. Dominique était si plongé dans ses

rêveries qu'il effleura à plusieurs reprises de ses genoux les genoux de l'Adultère, qui crut à un outrage et souffrit. Comme le soleil touchait aux bords de l'horizon, elle disparut à son tour, oubliant, avec un appareil photographique, un subtil parfum de femme lapidée. Dominique demeura seul avec l'Intellectuel, qui s'essuyait de temps à autre les lèvres et le menton.

Le train franchit en sifflotant un large fleuve, de la rive droite à la rive gauche, et Dominique se mit à la portière. Il y avait dix ans aujourd'hui qu'il avait franchi ce fleuve, de la rive gauche à la rive droite, et par une aube qui ressemblait beaucoup à ce soir. Dominique reconnut les peupliers, et l'île, et les barques rouges. Dominique reconnut l'eau, et arracha une image aux poètes. C'était bien la même eau qui, dix ans plus tôt, coulait sous ce pont. Elle avait dû parcourir plusieurs fois le cycle Océan-Nuage-Pluie-Source, si joliment expliqué dans les Leçons de Choses. La futilité des poètes est décevante, qui ne sont pas capables de trouver une seule image qui tienne debout toute seule. Alors qu'il était tellement plus agréable, et plus vraiment poétique, de penser que le Mississipi coulait de temps en temps dans la Touvre, et la Lizonne dans le Yang-Tsé-Kiang. Il n'y a pas tellement d'eau que ça dans le monde. C'est rassurant. Et Dominique savait bien aussi qu'il était le même, exactement le même que dix ans plus tôt. Il avait usé des complets, des femmes, des opinions politiques et des cellules, mais il se retrouvait le même, au bout de ces dix ans, sur le même pont, au-dessus de la même eau.

Si le train n'avait pas eu quarante-cinq minutes de retard, il aurait pu arriver à Ormesse aux dernières lueurs du jour. Mais la nuit brouilla le paysage, puis l'effaça aussitôt après qu'il eut vu passer cette maison blanche et carrée, toute proche de la voie, et dont l'aspect banal était riche, pour lui seul, d'une bien cruelle poésie. L'Intellectuel, d'une voix de Gœthe mourant, réclama de la lumière. Il devait avoir peur dans le noir. Dominique tourna le com-

mutateur, et la cellule, brillamment illuminée, se tripla dans les vitres. Trois Intellectuels, également fatigués, remercièrent d'un hochement de tête, essuyèrent la goutte de salive que ce mouvement avait projetée sur trois de leurs genoux, et rentrèrent dans des comas symétriques. Dominique se prépara à descendre.

L'odorat de Dominique fut impressionné par les émanations de l'usine à gaz d'Ormesse; sa vue, par les lumières des faubourgs; son tact, par les tressaillements brutaux du wagon choisissant sa route dans l'éventail des voies; son ouïe, par des sifflements brefs et le martèlement des roues sur les plaques tournantes; son goût, par le goût de cendre des retours. Son Sens Moral manifestait vaguement sa présence par une légère sensation de malaise qui avait quelque analogie avec le Remords. Son Jugement ni son Sens Esthétique n'étaient intéressés. Il eut conscience d'être en cet instant un excellent sujet de devoir de Philosophie (question de cours). Sa valise à la main, debout au milieu du compartiment, et se cramponnant au rebord du filet pour conserver son équilibre, il connut quelques sales minutes. Puis le train ralentit, entra en gare, et Dominique, lâchant son point d'appui pour changer de main sa valise, tomba un peu sur l'Intellectuel qui poussa un gémissement bref. Dominique sortit sans s'être excusé.

Il était « fébrile », il avait les mains un peu moites; il ne redevint vraiment « lui-même » que lorsque, ayant quitté la gare, il eut retrouvé l'odeur croupie du canal. Alors seulement il sut que son retour était une chose accomplie, et qu'il était vraiment revenu à Ormesse. Aussitôt il eut faim.

Des 262.990 habitants d'Ormesse, une quarantaine seulement prenait le frais sur les bords du canal. Cette nuit du début d'octobre était chaude, bien plus chaude que les lois en usage à Ormesse ne l'y autorisaient. Les quarante Ormessains s'en entretenaient, donnant à leurs propos l'allure de courtes maximes. Ils occupaient, sur une rive du canal, et sans qu'on pût dire si c'était la droite ou la

gauche, en raison de l'affreux état de stagnation des eaux, douze bancs verts sous douze lampadaires électriques. Côté chapeaux, il y avait une énorme majorité de canotiers (le plus étrange chapeau, le plus surréaliste que l'Homme ait conçu, et dont il est bien facile de se moquer, mais dont la vogue persistante, témoigne d'un mystérieux accord entre sa structure et les aspirations humaines). Éclairés d'aplomb, ils luisaient comme des casques. Les femmes étaient en cheveux et tenaient des drôles sur leurs genoux. « On ne devrait pas laisser ces croupissements devant la gare, songea Dominique, associant involontairement le canal et les canotifères. Cela risque de faire juger mal Ormesse par ceux qui y débarquent. Ormesse est une ville vivante, puisqu'il y a un Archevêque, un Recteur et un Général, et peut-être deux. »

Il s'engagea, affamé, dans l'avenue Georges-Lecomte, toute bordée de cafés peuplés et brillants, axialement illuminée, et déserte à peu près quant à la chaussée. Les Ormessains de ces parages étaient déjà dans les cinémas ou dans les bistros. L'heure était mal choisie, tant pour dîner que pour souper. Et Dominique se sentait trop nerveux pour affronter un Gérant à l'air malgracieux, ou l'insolente hargne de Garçons à gueules revendicantes, ou l'air excédé d'une Caissière aux beaux seins. Mieux valait apaiser provisoirement sa faim en mangeant des olives et des pommes de terre frites dans un café. On pourrait simultanément se saouler très légèrement. L'alcool apporterait peut-être cet équilibre dans la quatrième dimension — le passé —, à la recherche duquel était Dominique depuis qu'il avait vu repasser l'eau sous le pont du chemin de fer. (Le jeûne aussi, naturellement, eût pu lui fournir cet équilibre : mais c'eût été tellement plus long!...)

(J'ai observé Dominique depuis le moment où, à la gare d'Orsay, il a payé et pris son billet de troisième classe, muni duquel il est monté en première, (parce qu'il est assidu aux cours de perfectionnement des Officiers de

Réserve, et qu'il a fait trois bons devoirs, dont un excellent sur la prise de contact dans la zone des résistances sporadiques.) Je l'ai donc observé de fort près, et ce qui m'a le plus frappé, c'est son manque d'unité. Voici un garçon de trente et des années, qui va faire une expérience romanesque, et dans des conditions à peu près parfaites : il va revoir la ville où il est né, où il a passé près d'un quart de siècle, et où il n'a pas remis les pieds depuis dix ans. Il y revient pour un jour et deux nuits. Il y revient sans avoir averti personne de son retour, sans femmes alertées, sans famille sur le qui-vive, sans amis « disponibles ». Et, tenant en main cette délectable matière, il s'est occupé de mille choses en dehors du sujet (comme disent les professeurs, qui vivent de savoir ce que c'est qu'un « sujet »). Hier encore, il est devenu amoureux; et à plusieurs reprises, pendant le voyage, il s'est complu à l'évocation d'une jeune personne au poil brun, banale en tout, et facile, au lieu de se recueillir, de se consacrer tout entier à la préparation psychotechnique de son expérience. Un garçon intelligent, un Normalien, par exemple, eût agi bien différemment, bien plus sérieusement. Et, d'abord, il eût opté, dès avant le départ, pour une attitude : tragique, ou ironique, ou sentimentale. Mais toujours d'une portée générale. Il eût classé les thèmes de ses émotions probables : familiales, érotiques, civiques. Et il eût profité de l'occasion pour soulever, comme en se jouant, quelques lourdes questions : Sens de la Vie? Vie héroïque ou d'abandon? En quelle mesure le social doit-il primer l'idiosyncrasique? Et il y eût donné, toujours sans insister, des réponses; des réponses vagues, mais d'une portée d'autant plus générale, d'autant plus humaine. Or Dominique n'a pas d'attitude personnelle. Il est odieusement divers. Et il ne paraît nullement disposé à poser des questions généralement humaines. Il paraît qu'il a pour cela d'autres moments : les questions bouleversantes l'atteignent, par exemple, alors qu'il attend un autobus; ou au lit, lorsqu'il a fatigué une femme au

point qu'elle ronfle légèrement, et qu'il ne peut plus dormir; ou devant un kiosque à journaux, en regardant un petit vieux se payer *Paris-Soir*. Je crains que Dominique n'ait pas de caractère bien dessiné — pas même le caractère de l'homme qui n'a pas de caractère. De plus, il feint de n'avoir pas de famille, pas de lien : c'est ce qui le rend difficile à saisir d'un trait sûr, d'un trait normalien. Je le rejoins, je le regarde un moment à travers la vitre du café. Il mange des olives et boit du pernod, à près de dix heures du soir...! Il a déjà l'air d'un habitué de ce bistro où il met les pieds pour la première fois. Il offre du feu à une femme rousse dont le triste métier est, hélas! facile à deviner. Il est odieux. Le voilà qui transfère lui-même son verre et sa soucoupe pleine de noyaux sucés à la table de la femme rousse. Il a trente-trois heures, pas une de plus, pour son expérience, et il a l'air de disposer d'autant de loisirs qu'un pion du collège d'Ormesse. Il fait le gracieux pour une pute à cinquante francs. Vous n'avez qu'une vie, Dominique, et vous ne savez pas du tout ce qu'il vous en reste à vivre. Vous avez peut-être devant vous quarante années à passer. Mais vous agissez avec autant de légèreté que si vous saviez que tout va s'écrouler, pute, café, et ville, et vous; comme si vous aviez seulement trente-trois heures à perdre dans une salle d'attente. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'un normalien eût agi bien plus intelligemment.)

Dominique n'avait pas aperçu la femme rousse lorsqu'il était entré dans le Café du Commerce. C'était un café du genre exacerbé, avec percolateurs fusants, garçons percutants et chasses d'eau explosives. Électro-luminescence. W.-C. à la turque. Appareils à sous, grues mécaniques et pétaroucks. Pick-up. Bar automatique. Joie de vivre. Dominique, qui aimait dans Paris ce qui lui rappelait Ormesse, qu'il haïssait, eut une joie consternée à retrouver Paris, qu'il adorait, dans Ormesse. L'atmosphère de brûlante intellectualité qui caractérise le Dupont Latin régnait aussi dans ce Café du Commerce. On y lisait même *Paris-Soir*,

celui de la veille, mais qui avait la date du jour. Le goût des olives mêlé à celui du pernod évoqua violemment pour Dominique le parfum de l'enfant au poil brun. *Les Millions d'Arlequin*, dont trafiquait le pick-up, faisaient à cette évocation un fond délicatement moisi. Dominique décida de faire savoir sans plus tarder à la jeune personne brune qu'il l'adorait; qu'enfin il comprenait le sens du mot aimer. Il réclama tout ce qu'il fallait pour l'écrire. Ce fut à ce moment qu'il remarqua la présence à son côté d'une femme rousse. Elle tenait entre ses lèvres mauves une cigarette non allumée : appel aussi précis qu'un geste obscène. Dominique referma son sous-main, et offrit son feu, qui fut agréé. L'idée de faire promptement l'amour, de se débarrasser de toute une série d'images en une seule fois et tout de suite, avait quelque chose de bien séduisant. Les avantages d'une telle action étaient nombreux et évidents. Par respect de soi-même, et poussé par un sens obscur de ce qu'il devait à ses éducateurs, il mit hâtivement sur pattes une Théorie, qu'il appela spontanément : érotico-téléologique. Il la poussa à ses limites, pulvérisa quelques objections stupides : cela, dans le temps qu'il mit à finir son pernod en parlant d'Ormesse. Il en trouva la formule : « L'Érotisme ne se réduit pas plus à la spontanéité qu'à la science. » Et il développa : l'érotisme, en tant qu'action, nous maintient entre la spontanéité et le savoir — dont la Morale ne serait la technique que si la technique n'ajoutait pas à la connaissance des principes relatifs à des fins... pardon : téléologiques. Voilà! Je suis aussi intelligent qu'un Normalien. « Tu viens, Colette? Non, pas pour la nuit, pour un moment seulement. — Alors, dépêche-toi, dit Colette, parce qu'après j'ai la sortie des cinémas. » Dominique eut la paresse de rechercher pourquoi cette phrase lui causait de la joie. Pendant les cinq minutes qu'il dut attendre qu'un garçon consentît à accepter quelque monnaie, il ne dit mot à Colette, qui se taisait. Ils avaient l'air mystérieusement accablés. Inutile d'espérer que ce soit le sentiment de leur

péché qui les écrase : Colette a donné du plaisir à plus de trois mille trois cents hommes. Dominique a eu trente-sept maîtresses. (Mais Colette n'a aimé que deux hommes dans sa vie; et Dominique dix-neuf femmes, qui n'ont pas toutes été ses maîtresses.) Leur accablement a quelque chose de spécifiquement conjugal.

Au sortir du café, Colette, pour traverser la place du Canal, prit le bras de Dominique, d'un mouvement spontané et vraiment affectueux. « C'est à cause des condés », expliqua-t-elle. Dominique ne comprit pas. Un peu plus loin, elle lui enjoignit de la lâcher, et de la suivre à quelques mètres, « à cause du patron du Bar du Canal ». Dominique ne comprit pas davantage, mais, bien entendu, ça lui était tout à fait égal. Colette l'attendit devant le buste de Georges Lecomte. « Où m'emmènes-tu ? demanda-t-il. Tu trouves qu'il n'y a pas assez d'hôtels, par là ? » Il connaissait bien le quartier; mais il ne connaissait pas Colette, qui fut tout de suite outragée. « Qu'est-ce que tu crois ? Parce que tu m'as rencontrée dans un café ?... Mais faut pas confondre. » Dominique garda le silence : il venait sans doute de violer quelque règle de l'étiquette putassière, tellement plus stricte, plus minutieuse que celle des gens de lettres, ou des gens du monde. « Et puis j'emmène mes petits clients chez moi, dit encore Colette, parce que ça emmerde ma propriétaire : on est en bagarre. Fais un peu de bruit dans l'escalier. Pas trop... »

Colette habitait, au 7 de la rue René-Doumic, un entresol de trois pièces qu'elle trouvait coquet. Il était bien inutile de lui en démontrer la hideur. Mais la salle de bain plut extrêmement à Dominique. C'était un petit vieux qui payait tout cela. Colette ôtait sa robe. Un petit vieux épatant, pas jaloux pour un sou. Colette ôtait sa culotte en piétinant. Pas vicieux du tout, et qui l'aimait, à peu de chose près, comme sa fille. Colette, de la salle de bain, criait ces renseignements pour dominer le bruit des eaux. Dominique souhaita fugitivement que ce petit vieux fût

l'oncle Georges, l'avocat, le président de la Ligue Morne. Il demanda si le petit vieux avait des moustaches blanches en brosse. Non. Il était complètement rasé. Colette aimait mieux ça. Bon. Ça n'était pas l'oncle Georges. Il n'y avait d'ailleurs eu qu'une chance sur sept cents pour que ce fût l'oncle Georges : Ormesse devait bien contenir sept cents petits vieux. Mais si les choses s'étaient toujours passées comme le souhaitait fugitivement Dominique, l'univers tout entier n'aurait plus été qu'un vaste finale de comédie de Molière.

On parla finance. Colette se montra très bien élevée. On fit l'amour : Dominique n'était pas sans savoir-vivre. Il constata une fois de plus que ça ne méritait vraiment pas l'enfer : c'était un honnête plaisir de cinquante francs. On se reculotta gentiment, on s'embrassa sur le bec. Tout cela sentait furieusement la bonne compagnie.

Dominique se trouva seul dans la rue René-Doumic, juste à l'angle du cours Georges-Goyau.

II

C'était un coin d'Ormesse qu'il connaissait peu, et duquel il put tirer une délicate impression de dépaysement. L'avenue, très large, était complètement déserte. Dominique la suivit un moment, puis tourna sur sa droite; puis sur sa gauche. Puis sur sa droite. Il marchait rapidement, dans des rues presque inconnues de lui, mais qu'il savait le mener vers la place des Torves-Meschiefs, l'une des plus exquises de France, des plus françaises d'Europe, des plus Louis XV du monde; au demeurant, la plus centrale d'Ormesse.

Le centre de ce nombril d'Ormesse était occupé par le monument élevé à la gloire d'Henri Lavedan. On eût dit le lambeau d'un colossal cordon ombilical. Quelle main géante, quels ciseaux de quelle titanique sage-femme,

Ormesse, t'ont ainsi séparé du Ciel, ta mère? Nostalgies ormessaines, vous avez donc un sens? Dominique retrouva les chevaux cabrés, tortues bondissantes et nymphes en chaleur qui forment la première assise du monument. Les dimanches tout le jour, les jeudis après-midi, les jours fériés, l'eau jaillit des seins pointus des nymphes, des naseaux des chevaux, des gueules des tortues, en un inextricable enchevêtrement de jets, qui retombent au bassin qui les cerne. Mais en ce modeste soir ouvrable d'octobre, l'aridité régnait et les chevaux dormaient, cabrés, et les assoupies tortues rentraient leurs têtes ovidiennes dans leurs carapaces de pierre, et seules les nymphes infatigables restaient éveillées, bras en guirlande, prêtes à célébrer par des danses le retour de l'Enfant Prodigue. Dominique avait assez souvent compissé ce monument pour en connaître les coins d'ombre. Il descendit au bassin vide, comme il faisait aux nuits stupides de ses dix-sept ans (mais il y descendit seul, alors que jadis tant d'autres stupides l'accompagnaient...). Il se tapit à l'ombre ventrue d'un cheval pâmé, qu'un lampadaire cernait d'une crue lumière, et retrouva dans sa grotte le pied nu d'une nymphe, qu'il baisa, et la queue d'une tortue qu'il flatta. C'était de ce point sombre qu'il devait partir pour retrouver Ormesse. Minuit allait sonner un peu partout; la ville, pour une heure, allait retrouver un peu de vie, à quoi il devrait se mêler. L'heure, le lieu, semblaient bien choisis pour improviser une Méditation sur Ormesse.

(Mon Normalien : « Ormesse au port de l'eau! Ormesse de minuit. » Influence de James Joyce. Très bien...) (Mais Dominique n'est ni assez artiste, ni assez intelligent... Vous vous fouillez le nez, Dominique, et rêvez à du poil brun. Vous fumez une cigarette, et laissez passer l'occasion de la Profondeur, de l'Humain, du Général. Quand donc vous atteindront les Pavanes pour un Amour Défunt, les Rigaudons sur thème d'amitié morte, sinon à minuit moins dix? Et où, sinon à Ormesse, à l'ombre pansue de

ce cheval tétanisé? Et qu'êtes-vous venu chercher ici, sinon des traces de pas de jeunes femmes, des traces de poignées de main de jeunes hommes? Des traces de cauchemars d'enfants? Ne pouviez-vous vous fouiller le nez à l'ombre de l'Arc de Triomphe? Et fallait-il absolument l'ombre de Lavedan pour faire ressortir le feu de votre cigarette? Voici minuit qui sonne, et vous n'avez rien fait : pire! Vous n'envisagez rien à faire...)

Dominique n'éprouvait qu'un désir bien net, et c'était celui de lire les Mémoires du Cardinal de Retz. Il les avait dans sa valise, mais il avait oublié sa valise chez Colette. Lorsque minuit eut sonné un bon nombre de fois, il se leva et, abandonnant l'ombre du cheval, il se dirigea vers le point éclatant d'Ormesse. Si Lavedan était le nombril sévère de la ville, le cours Louis-Bertrand en était l'étincelant regard, un peu fixe à midi, un peu louche à minuit, mais ardent toujours, et dans lequel dansaient doucement, paillettes d'or, les Ormessains corrects, et les autres, en affaire, en plaisir, en rut et en chasse. Le cours Louis-Bertrand est à minuit le grand collecteur des cinémas. Agonisant et quasi comateux entre vingt-deux heures et vingt-trois heures trente, il récupère un peu de conscience aux environs de minuit, et une activité toute factice, fiévreuse, et très comparable au « mieux » subit qu'éprouvent les typhiques au point amer de trépasser (« mieux » qui ne devrait vraiment plus tromper personne). A une heure et quart du matin, il s'éteint doucement. Dominique se complaisait au spectacle de cette petite fièvre annonciatrice de la mort. Et puis les souvenirs qu'il pouvait rencontrer sur le cours Louis-Bertrand étaient des souvenirs domestiqués, civilisés, sans danger. Il en cueillait un petit bouquet champêtre et gentillet à chaque carrefour, à chaque vitrine, et tout au long des trottoirs. C'étaient des souvenirs de bonne compagnie, de ceux que l'on peut évoquer à des dix ans, quinze ans de distance, sans avoir la moindre envie de hurler.

(Et puis Dominique, après tout, n'est peut-être pas venu à Ormesse pour chercher des souvenirs. Peut-être suis-je allé un peu vite, en parlant d' « expérience ». J'ai cette manie : prêter aux gens des intentions, leur attribuer des facultés et des goûts qui leur sont très étrangers, mais qu'il me plairait qu'ils aient. J'ai ainsi eu bien des mécomptes, naturellement, et je ne voudrais pour rien au monde que Dominique m'en fît connaître encore un. J'userai de ruse ou de violence, mais je saurai bien le mener paître des souvenirs, n'en aurait-il aucune envie. J'userai de tous les privilèges de l'homme de lettres. Je me déguiserai en rabbin, en jeune fille, en général mexicain, en sœur de charité, mais je saurai le contraindre à s'émouvoir en se souvenant. Sans quoi, je n'aurais plus qu'à l'abandonner tout de suite, et à reprendre mon ancienne méthode : m'embusquer, un dimanche matin, à l'angle de la rue d'Ulm et de la rue Lhomond, et suivre pas à pas un Normalien. Comme ça, on n'a jamais de surprise.)

Dominique s'ennuya subitement, et sentit avec terreur qu'il allait, s'abandonnant, couler aux ténébreuses et mélancoliques profondeurs de son esprit et de son cœur. Impossible de se raccrocher au sommeil : il n'avait aucune envie de dormir, et il savait que six heures de veille solitaire dans une chambre d'hôtel provoquent le suicide. Il s'arrêta devant la vitrine brillante d'un fleuriste; il s'immobilisa, comme font ces cardiaques que saisit en pleine rue la crise qu'ils redoutent, et qui attendent que ça passe. Mais les fleurs nourrissaient son mal. A vrai dire, des boudins en chapelets l'eussent aussi nourri; ou des rangées de chemises; ou des casseroles d'aluminium. N'importe quelles choses étalées. Ce coup-là ce furent les fleurs. Elles étaient devant lui, disposées en amphithéâtre, pourpres et noires, mauves et jaunes, phlox et glaïeul, mimosa, camélias, crocus. Roses, tardives d'été, précoces d'automne, fauves et crèmes. Bleuets. Et ces boules-de-neige, ces violettes, ces chrysanthèmes et ces jacinthes. Catafalque. Autel

nuptial. Tribune pour Reine de la Mouffetard — et ses Demoiselles d'Honneur. Amphithéâtre plein de visages curieux qui se penchaient vers lui. Seul devant toutes ces fleurs en demi-cercle, comme une coupe de l'enfer. De plus en plus violettes, de plus en plus pourpres, de plus en plus noires. Et blanches enfin, irrémédiablement blanches : en boules de neige, en hémicycle de boules de neige. Dans une heure, tout cela s'éteindra. Mais Dominique sait qu'il ne trouvera pas le repos dans cette disparition des fleurs. Que cette disparition sera même la plus grande catastrophe : toutes les fleurs devenant noires. Dominique ne croyait pas penser aux fleurs. Il pensait à mille choses horribles, d'où suintaient de noires gouttes de désespoir, et qui, prenant l'apparence de fleurs, le considéraient en silence, assises tout autour de lui, comme au cirque; attendant patiemment, méchamment, que ça commence. Et ça commençait. Ces horribles choses désespérées le cernaient. A quoi bon se détourner? Il y en avait autant derrière lui, qui le regardaient. C'était tout ce qu'il avait fait, et qu'il n'avait pas fait depuis trente ans; c'était tout ce qu'il ferait et qu'il ne ferait pas avant de mourir; c'étaient les choses et les gens qu'il avait abandonnés; c'était aussi qu'il fallait mourir; c'étaient les choses et les gens qui l'avaient abandonné; c'était aussi qu'il fût si terrible de mourir. Tout cela, dont il se garait si adroitement d'habitude, qu'il feignait de ne pas reconnaître, qu'il ne saluait pas dans le monde, s'était réfugié dans cet enfer où il venait de tomber par mégarde. Tout cela était assis sur des gradins et criait, comme crie la foule aux arènes quand le taureau se dérobe; ou bien riait, comme, au Cirque, la canaille quand l'Auguste se casse la gueule. Le sentiment officiel qui a le plus d'analogie avec ce que ressent Dominique s'appelle la honte en français; la pitié, en philosophie. Mais il faudrait imaginer une honte (une pitié) si féroce et si vive, qu'elle ronge qui l'accueille comme les fourmis une charogne. Une honte (une pitié), capable de

faire disparaître complètement, en une heure, celui qui la rencontre et l'héberge. Et Dominique commençait à disparaître, commençait à connaître pour de bon ce que c'est qu'être rongé vif — lorsque son estomac se mit à grogner. Trompette d'or du salut. Chant du coq qui renvoie les morts à leurs places. Il avait faim. Il était, encore une fois, sauvé. Il pouvait se raccrocher solidement à sa faim. Il n'eut qu'à donner un coup de talon, et s'éleva, retraversant en sens inverse tous les cercles de son petit enfer personnel. Et il émergea enfin, affamé, avide de gigot froid, d'assiette anglaise et de sauce mayonnaise. Il se détourna hâtivement de la ridicule boutique de ce fleuriste, et n'eut que dix pas à faire pour entrer dans la Taverne Pourpreglaire, trois mots à dire pour commander de la viande froide, et cinq délicieuses minutes à attendre pour voir les viandes mauves, rouges et rousses à portée de sa fourchette. Dominique, au sortir de ses crises, trouvait aux plus menues joies de l'existence le goût qu'on y peut trouver après cinq ans de prison. Il oubliait tout de suite ce qu'il venait de traverser, mais il gardait sa joie. C'est ce qu'on appelle être d'un naturel bien fait. Il devenait alors un peu trivialement jovial, un peu boute en train, un peu commis voyageur. Peu importe. Il mâche son gigot, et il y trouve un plaisir complet, et qui l'occupe tout entier — un plaisir si franc et de si bon aloi qu'il a tout de suite envie de le partager.

Avant de commander une choucroute, il promena autour de lui un regard chargé de tendresse, de profonde compréhension humaine. Un regard candide et tout neuf, assez semblable, bien qu'il n'ait bu qu'une demi-bouteille de Saint-Émilion, au regard qu'il a dans la troisième phase de l'ivresse (qui en compte neuf). Or c'était une ivresse toute sentimentale qui l'agitait; rien d'autre que le désir très vif d'entrer en contact avec l'un de ses semblables, avec un membre de l'Association Générale des Humains des Deux Sexes, à laquelle il cotisait sans défaillance depuis plus de trente ans. Il adopta le sourire fraternel, complice et

presque tendre que peuvent échanger dans un garage les propriétaires de deux voitures du même modèle; ou, chez le dentiste, deux patients affligés d'une fluxion à la même joue. Mais tout se passa comme si, dans cette Taverne, il n'y avait pas d'autre membre que lui de l'Association Générale.

(Ici, j'ai été sur le point d'intervenir pour la première fois directement. Le moment m'avait semblé favorable. Je voyais Dominique en état de complète disponibilité, comme il est après chacune de ses crises. (Et de là tant d'aventures stupides.) J'ai pensé d'abord à me déguiser en Américaine du Sud, parce que je sais la puissance sur Dominique d'un accent un peu marqué. Puis je me suis demandé si la redingote d'un clergyman, par son étrangeté en ce lieu, n'aurait pas plus de succès. Cette hésitation m'a perdu, car aussitôt tous les possibles m'ont assailli. J'ai été incapable de choisir. Ma nature scrupuleuse m'a retenu. Peut-être plus tard, m'armant de courage...)

Dominique, essayant son sourire sur les consommateurs de la Taverne Pourpreglaire, retrouva soudain, par association, l'une des plus déprimantes images de sa vie militaire : le spectacle des visages dans une chambrée qui s'éveille. L'abrutissement profond se lisait sur les faces, profils et trois quarts qui s'offraient à lui. Cela n'avait rien de commun avec l'hébétude, qui ne va pas sans une certaine beauté cosmique. Il y avait des nez atroces, des bouches analoïdes, des yeux de cauchemar; il y avait aussi beaucoup de fronts respectables, de lèvres émouvantes et de mâchoires énergiques. Mais l'abrutissement est comme une rayonnante absence de lumière intérieure, un dévorant manque de feu, qui fait que les traits ne sont plus, rigoureusement, que ce qu'ils sont. Nez, lèvres, yeux et mentons semblent détachés de tout ensemble, et apparaître à travers l'alcool de bocaux pour pièces anatomiques. Les yeux les plus excités deviennent vides; insignifiant le sourire le plus chargé d'intentions. Il y avait cette nuit-là, à 0 h. 30, assemblés dans la Taverne Pourpreglaire, deux

adjoints au maire (dont un repris de justice), et leurs dames. Quatre chefs de grandes maisons de guano (qui est le produit noble d'Ormesse), et leurs poules. Deux journalistes faiseurs d'opinion moyenne et leurs petites amies; trois bookmakers patrons de bordels avec leurs femmes légitimes. Un jeune poète pédéraste, mûrissant pour Paris, avec son vieux. Six comparses, abrutis de moindre classe, et vaguement hauts fonctionnaires de la Justice, des Finances et de l'Instruction publique, sans femmes. Trente abrutis au total. Vingt-six gueules, quatre figures, pas un visage. (Ridicule où ne pas tomber : juger les Ormessains par leurs notables. Il faut attendre. N'oublier pas qu'Ormesse compte 262.990 âmes. En comptant les quarante crétins qui prenaient l'air aux bords d'une eau croupie, nous arrivons seulement à soixante-dix individualités regrettables. Restent 262.920 âmes. Tous les espoirs sont permis.) Il ne fallut pas moins que cette consolation arithmétique pour maintenir l'ébauche d'un sourire sur les lèvres de Dominique déçu. Il reçut d'ailleurs, coup sur coup, trois réponses : l'un des adjoints (le repris de justice) l'avait regardé en haussant un sourcil, à trois reprises, ce qui est le signe de reconnaissance des Anciens de Fresnes; puis avait détourné les yeux avec déception. Ensuite, la poule de monsieur D...-F..., le plus gros producteur de guano d'Ormesse, lui avait brindé un coup d'œil incendiaire. Enfin le pédéraste avait pâli. Mais Dominique se déroba à tout. Ces gens ne devaient pas comprendre. De son sourire, il fit un tic nerveux, une grimace horrible, qui répandit la terreur et la pitié au cœur de ses correspondants. Le calme revenu, il balança à commander sa choucroute, — la commanda, — annula la commande, — fut tenté de partir, — n'en fit rien, — puis pria qu'on attendît, et, s'étant levé, se dirigea, informations prises, vers les lavabos, pour y faire pipi.

(A suivre.)

JACQUES LEMARCHAND.

LETTRES IMAGINAIRES

I

Héraclite a Parménide

Halicarnasse, le jour de la pleine lune
sous le signe des Gémeaux.

Héraclite à Parménide de Milet, son ami et compétiteur en sagesse, salut et prospérité d'abord!

Le serviteur qui généralement m'apporte les résultats de tes recherches et te rapporte à l'occasion un de mes petits essais de pensée pourra te dire combien ta dernière lettre m'a ému. Ton idée est à la fois étonnante et toute naturelle, comme l'apparition d'Athèna, dont nous parlent les poètes, aux yeux de ses protégés. Permets-moi d'employer cette image pour caractériser ce que ta découverte a en même temps d'inattendu et de lumineux, encore que nous sachions l'un et l'autre que ces récits d'apparition de la déesse ne portent que sur des faits incertains.

Ta constatation s'impose tellement à l'évidence — ce qui ne la rend d'ailleurs pas moins méritoire — que je suis surpris de ne l'avoir pas faite moi-même. Cela tient peut-être à ce que l'origine des choses et leur incessante transmutation entre elles frappent plus mon esprit que leur présence réelle et actuelle. Pour moi, cette présence n'est qu'une transition entre la naissance et la disparition des choses, une simple goutte d'eau dans un fleuve dont nous

n'apercevons ni le début ni la fin. Toi, au contraire, tu vois que le fleuve est formé de gouttes semblables et tu t'interroges sur la qualité fondamentale qui leur est commune à toutes.

Or, cette qualité est qu'elles existent ! Ah ! Parménide, d'heure en heure je comprends mieux quelle puissance il a fallu à ton esprit pour trouver, dans une simple et coutumière tournure de langage que nous employons cent fois par jour sans même y penser, la question et la réponse. Le genêt *est* jaune, le taureau *est* fort, les citoyens de Corinthe *sont* nombreux : nous disons cela sans y prêter attention. Mais toi, tu as observé que l'on peut faire abstraction du genêt et de la couleur jaune et du taureau, et de la force et de Corinthe et de ses citoyens, et que c'est précisément par là qu'on obtient, grâce à la permanence de « est » et de « sont », la qualité la plus éminente de l'univers : l'être.

J'admire et approuve également ta suggestion tendant à opposer au concept si heureusement découvert par toi de l'être celui du non-être. L'être, dont tu concentres précisément dans ce mot l'abondance incommensurable, bien que non infinie, est rendu plus magnifique encore par l'idée du non-être. Je frémis presque lorsque j'essaie de songer au non-être. Qu'est-ce que le morne abandon du Hadès, qu'est-ce que les prairies élyséennes où errent les ombres des défunts, à côté de l'épouvantable image que tu éveilles en nous ? J'en viens presque à douter qu'elle soit possible. Car, lorsque je pense que quelque chose n'existe pas, cette chose, par ma pensée même, ne se trouve-t-elle pas promue au rang de ce qui existe ?

Ici, une autre indication de toi me stimule : tu remarques que la qualité de l'être échoit bien à toutes choses, mais pas dans la même mesure. Certaines choses, comme les hommes, les idées, ont, si je te comprends bien, un être plus dense, d'autres un être plus ténu, et les plus bas situées se tiennent tout juste à la limite du non-être. Ainsi pouvons-nous nous représenter l'être comme un principe

invisible, imprégnant toutes choses avec plus ou moins de force. Ou encore, dirais-je, comme un liquide dont le flot circule à travers les êtres et les maintient en vie.

Tu vois, Parménide, avec quelle docilité j'obéis aux rênes de ta pensée. Pourtant, une étrange tristesse s'est abattue sur moi depuis que j'ai compris l'importance de ton exploit. Ce n'est pas, comme tu le crois peut-être, la crainte de voir ta conception de l'être m'obscurcir le sens, si important pour moi, de l'origine des choses, de leur devenir, de leur continuel passage d'une forme à une autre forme — mouvement incessant qui seul constitue la vie et qui en même temps vous en libère. Ne retires-tu pas je ne sais quoi aux choses, quand tu leur dis qu'elles existent? Et peut-être ce que tu leur retires ainsi est-il précisément l'innocent avoir des choses, cette qualité originelle que tu as si admirablement caractérisée à l'aide du verbe jusqu'alors le plus banal et fixée pour aussi longtemps que vivra l'espèce humaine.

Quelques heures après avoir reçu ton message, je me rendais lentement de mon petit domaine vers la ville, pour songer à ta découverte dans l'atmosphère du soir. Flânant à travers les champs d'orge, je passai devant le haras de Léagoras, où les lads amenaient précisément sur la piste un splendide étalon de Cappadoce. Puis je m'arrêtai un instant à l'école pugilistique, aux portes de la ville; un dernier combat s'y livrait, tandis que les autres éphèbes se préparaient déjà à partir, et j'admirai ensuite les parterres de fleurs dont nos édiles ont récemment orné la porte de l'est. De riches platebandes d'œillets, de violettes, de pavots et de lauriers sont disposées avec ordre autour des statues dans leurs niches murales. Le lieu est beau. Le parfum des fleurs se mêle à l'arome salin que la brise de mer apporte. Arrivé en ville, je me suis promené sur le marché, à mon habitude, pêchant au passage des bribes de tractations et d'affaires dans les propos des passants.

Or, hier, il me semblait que derrière tout cela, derrière

les chevaux, les fleurs, les boxeurs, les statues du portique, la foule mouvante dans les rues, ta conception de l'existence se dressait comme un miroir qui donnait un double à chaque forme. Toutes choses en devenaient plus claires, plus précises, mais avec une pointe de frayeur et de lassitude que je ne leur avais pas connue jusqu'alors. Et, pendant la nuit, je rêvai qu'Héraclès fendait le corps de Hèra avec une hache à double tranchant.

Reçois mes félicitations réitérées, et adieu.

II

MESSER RICARDO DEI RICCARDI,
Podestat de San Donato près de Florence
A MESSER NICOLAS MACHIAVEL,
ancien secrétaire d'État, à San Donato

Florence, 9 septembre 1499.

Cher Messer Machiavel, cher et vénéré ami,

Vous avez bien fait de suivre mon conseil et de ne pas venir de votre personne à Florence. Car il ne fait pas bon parler de vous aux citoyens de cette ville. Ils prétendent que le règlement rédigé par vous pour le service en campagne des fantassins a, par son obscurité, mis le sire de Lucques en mesure de rejeter sans peine nos troupes, lors de la rencontre du pont San Luigi. Pour ma part, Messer Machiavel, je ne parviens pas à le croire, ayant lu avec admiration et plaisir votre ouvrage, écrit dans la meilleure tradition des écrivains de l'antiquité. Il se peut, d'ailleurs, que cet ouvrage soit un peu trop fort pour le simple guerrier.

Ce n'est qu'après une longue attente et de sérieuses difficultés que j'ai réussi à obtenir audience de Son Altesse le duc de Valentinois. Depuis que le roi de France lui a

conféré cette dignité, César Borgia est devenu plus fier encore. Mais vous avez raison : il ensorcelle les gens. J'allais chez lui avec une certaine appréhension, et seule mon amitié pour vous me donnait de la force. Cependant, il se borna à me dire quelques paroles gracieuses, et j'eus l'impression d'être depuis de longues années déjà dans ses faveurs. Puis, lorsque je voulus, avec une harangue savamment composée, lui remettre la première partie de votre livre *Du Prince*, il m'interrompit d'un sourire et me montra la toute première épreuve qu'il avait déjà reçue de votre imprimeur. De même, il a pris soin que ses secrétaires eussent connaissance de tout écrit nouveau paraissant en Italie, avant même que l'auteur en reçût les bonnes feuilles. Tout est étonnant en cet homme vraiment grand.

Le duc a parlé de votre *Prince* en termes suprêmement élogieux. Il n'en finissait plus de vanter votre intelligence, votre pénétration et votre franchise. Il parlait avec enthousiasme, je dois dire, des abondants exemples que vous avez si excellemment choisis dans l'histoire universelle pour appuyer votre doctrine, et du grand nombre de conseils pratiques qu'on trouve dans votre œuvre et qui sont, disait-il, si précieux pour l'homme d'État en situation responsable.

« Surtout, poursuivit le duc, j'admire la façon dont Messer de Machiavel présente la défense du mal, considéré comme l'instrument qui permet de réaliser le bien. Il me sera d'ailleurs permis d'ajouter (et il eut, en prononçant ces paroles, un sourire que les Grâces elles-mêmes semblaient, par leur enchantement, faire naître sur ses lèvres expressives) que c'est là non seulement ma manière de voir, mais aussi ma manière de procéder. Les sots, il est vrai, la blâment ou vont même jusqu'à croire qu'elle est en contradiction avec les enseignements de notre sainte Église, dont je me garde toutefois scrupuleusement de m'écarter », ajouta-t-il d'un air redevenu sérieux.

La longueur et l'air confidentiel de notre entretien com-

mençaient déjà à inquiéter la suite du duc, qui faisait cercle à quelque distance. Aussi m'empressai-je — pouvant m'appuyer sur tant de propos flatteurs à votre sujet — d'en venir au but véritable de ma visite : votre demande pour entrer à son service.

Il me faut malheureusement vous informer, Messer Machiavel, qu'à ces paroles de ma part un nuage passa sur les traits du duc de Valentinois. Il garda un moment le silence, puis déclara lentement :

« Je crois, Monsieur le Podestat, que nous ne saurions manifester plus de courtoisie à Messer Machiavel qu'en appliquant strictement à sa requête les règles de cet art politique si admirablement exposé par lui. Et, dès lors, son esprit hors de pair comprendra sans plus que son entrée à mon service équivaudrait à reconnaître publiquement mon immortalité. En vertu de ses préceptes eux-mêmes, il sera donc obligé de considérer que c'est impossible. De plus, la condamnation du *Prince* par l'office pontifical chargé d'interdire les mauvais livres sera prononcée dès les prochaines semaines. J'ai veillé — conclut le duc — qu'on déclare partout que cette prompte sentence est due à mon insistance particulière. Messer Machiavel saura précisément goûter toute la subtilité de ce trait. »

Pour l'amour de vous, cher ami, je fus encore plus indigné que déconcerté. J'osai contredire le duc et lui rappelai que lui-même, il y avait quelques instants, venait de se proclamer d'accord avec vos idées. César Borgia sourit — mais ce n'était plus le sourire des Grâces.

« On pense ces choses-là, mais on ne les dit pas. Ou plutôt — se reprit-il — on les fait, mais on ne va même pas jusqu'à les penser. Voyez-vous, Monsieur le Podestat (et le duc mit amicalement son bras sur mon épaule, mais je sentais que ce geste avait quelque chose d'un congé), les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui font les choses, et ceux qui les enseignent. Il ne faut pas mélanger les deux espèces. »

Je voulus répondre, lui dire qu'il venait de me tenir des propos que je n'avais qu'à répéter pour produire les mêmes effets que s'il vous eût pris à son service. Par bonheur, un certain frémissement de ses narines m'avisa de n'en rien faire. Il s'inclina légèrement; l'ambassadeur du prince de Piombino, dont l'audience venait après la mienne, s'approcha, et je me retirai, suivi par les regards narquois des courtisans du duc et par ceux de nos chers concitoyens, dont l'attitude envers César Borgia était encore plus rampante que celle de ses propres gentilshommes.

Je suis désolé de n'avoir pas de meilleures nouvelles à vous donner. Pourtant, je me suis mieux acquitté de votre seconde commission. Un bon ange m'a inspiré l'idée d'examiner encore une fois le bois de noyer que vous avez envoyé en ville pour le vendre. Et j'ai découvert qu'il était de première qualité, tandis que vous ne l'aviez étiqueté que comme étant de la seconde. Ah! Messer Machiavel, vous avez un esprit admirable, mais, dans les affaires de la vie courante, il faut vous surveiller comme un enfant! J'ai réparé l'erreur et j'ai réussi à obtenir un beau supplément de prix; je vous rapporterai le compte après-demain. Je me réjouis déjà de vous entendre de nouveau expliquer Tite-Live.

Votre serviteur et ami,

RICARDO DEI RICCARDI.

III

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE HEINRICH VON KLEIST

Kœnigsberg, 10 juin 1795.

...ne faire savoir à personne que je suis ici. C'est de la plus grande importance.

Que te dire, que t'écrire, sinon que je l'ai entendu?

Nous nous rendîmes de bonne heure à l'Université, l'affluence y étant toujours extrême. Il paraît d'ailleurs qu'il ne fera plus son cours que durant un semestre. Tandis que l'auditoire des autres professeurs se tenait encore dans les couloirs, parce que les maîtres en question allongent volontiers de quelques minutes le quart d'heure de grâce coutumier aux Facultés, le grand amphithéâtre était déjà comble. Kant, en effet, est extraordinairement ponctuel. Quand il entra, un silence angoissant se fit. Il n'y eut aucun tapement de pieds.

Le petit homme monta en chaire et se mit à parler comme si les centaines de personnes réunies pour l'écouter n'existaient point. Au reste, il n'est pas aussi bossu qu'on le dit toujours; ce n'est qu'une très insignifiante déviation, qui donne à sa silhouette quelque chose de piquant. Sa conférence, comment te la décrire? T'est-il arrivé d'éprouver le désir étrange de détacher ta chair de tes os, comme avec une lame tranchante, et de décortiquer ton squelette jusqu'à ce qu'il soit totalement à nu? Eh bien, c'est ce que je ressentis tandis que Kant parlait. Il faisait sa leçon sur *La critique du jugement*, reprenant de fond en comble le chapitre consacré au génie. Tout s'éclairait pour moi; il me semblait que tout ce que j'avais fait jusqu'à présent n'était rien. Mais, maintenant, je possède le moyen de recommencer par le début et de prendre un meilleur départ: ce moyen, Kant me l'a fourni. Rien en moi n'est resté dans l'obscurité.

Quelle erreur de vouloir s'occuper d'art sans avoir d'abord approfondi ce que l'art doit être par essence! Lorsque Kant eut terminé, c'est alors qu'il t'aurait fallu entendre ces trépignements! C'était à croire que les poutres allaient dégringoler du plafond. Le petit vieillard descendit de sa chaire comme s'il ne s'était aperçu de rien. Sa face est d'ailleurs singulière, façonnée en forme de triangle avec la pointe en bas. Le front est large et haut, bien que sillonné de rides très fines. Cependant, autour du menton

et de la bouche, le visage devient différent : ramassé, quasi flaireur (on raconte généralement à Kœnigsberg que Kant a une excellente table). Mais j'oubliais les yeux. Ils sont très grands, et je dirais qu'ils ont presque un air d'innocence. Leur regard est celui d'un enfant qui démolit sa poupée pour voir ce qu'il y a dedans.

J'ai encore quinze jours de congé. Je vais aviser aux moyens de jouir aussi de sa fréquentation personnelle. Le cousin de Br., qui siège au gouvernement, arrangera la chose. Écoute : je suis désespéré. Ma santé, malheureusement, n'est pas des meilleures. Mon sommeil est fort agité, et des songes accablants me visitent. Quel jugement portes-tu sur un homme qui rêve ceci : un charmant paysage, de vieux arbres, un fleuve, à l'arrière-plan une douce chaîne de montagnes bleutées, et un immense ciel dégagé, avec de petits nuages rougeoyants. Tout est beau. Même sur la toile d'une araignée qui s'est installée entre les branches d'un chêne, un reste de rosée étincelle comme une gemme. Soudain paraît un nain en culotte de satin noir et jabot de dentelle; il attrape la toile d'araignée, l'étire, les mailles deviennent de plus en plus grandes, le nain aussi, sans cesser pourtant d'être un nain, jusqu'à ce que les fils grisâtres finissent par envelopper tout le ciel. Le fleuve, les arbres, les montagnes sont encore visibles, mais très pâlis et à ce point fractionnés par l'épaisse toile que l'œil ne peut jamais en saisir qu'une partie.

C'était affreux; je m'éveillai, la tête douloureuse, et réveillai Br. du même coup. L'excellent garçon s'en fut à la cuisine de nos logeurs et me fit de la limonade. Vers le matin, je m'assoupis de nouveau et eus encore un rêve. J'accompagnais Dante dans sa descente aux enfers. Mais rien n'était semblable à ce qu'il décrit dans son poème; nous ne voyions ni chaudières, ni bourbiers. La punition ou la purification des âmes se faisait d'une autre manière. Certains défunts erraient, métamorphosés en animaux et se tourmentant à l'extrême, car ils avaient conscience de

n'être pas des bêtes. La plupart cependant, hommes et femmes, étaient mués en troncs d'arbres. Beaucoup étaient déjà entièrement revêtus d'écorce, et leurs visages ne transparaissaient plus qu'indistinctement. D'autres, en revanche, avaient une forme semi-humaine. Les cimes de ces arbres ressemblaient à des racines poussant en hauteur et allant s'enfoncer dans la voûte noire. Là où la métamorphose était le plus avancée, racines et cheveux apparaissaient confondus, et des parcelles de glèbe y étaient collées. Nous aussi, au passage, en reçumes des bribes dans la figure, car le ciel au-dessus de nous était fait de terre. Les visages des êtres humains qui n'étaient pas encore totalement devenus arbres avaient un air de profonde affliction; ils voulaient se mouvoir, parler, interroger et ne le pouvaient point. Tandis que le haut des bras était déjà lignifié, les mains essayaient en vain d'arracher l'écorce dont la croissance gagnait. Mais plus la transformation progressait, plus les traits semblaient calmes et sans souffrance. Chez ceux qui étaient complètement mués en arbres, la face, qu'on ne discernait plus que d'une façon vaporeuse et indistincte derrière l'écorce, paraissait noyée de sommeil.

Nous passions à travers des rangées interminables de ces arbres humains, jusqu'au moment où nous fûmes attirés par une lueur lointaine qui s'intensifia rapidement pour briller bientôt d'un aveuglant éclat. A peine pouvions-nous, nous qui sortions de la pénombre crépusculaire baignant la forêt d'arbres humains, discerner l'objet d'où émanait cette lumière éblouissante. C'était un cube de marbre ayant la moitié de la taille d'un homme. Ce bloc était d'une extraordinaire régularité, avec des arêtes tranchantes comme une lame. Je remarquai alors que le cube, en dépit de la brûlante lumière qu'il dardait, était froid. Il se trouvait complètement seul sur une longue et vaste surface s'étendant à l'infini; on ne voyait plus aucun des arbres humains qui, semblables à des colonnes, unissaient le sol et la voûte des espaces souterrains. Les animaux rôdeurs avaient eux aussi

disparu. La voix me dit : « Ceci est l'âme de Kant » — et je m'éveillai.

Il faut que je refoule ce qui provoque en moi de semblables hallucinations, et je le refoulerai. Ce n'est qu'après m'être entièrement clarifié que je pourrai faire de l'art au sens véritable...

E. W. ESCHMANN.

(*Traduction de* JACQUES CHARDONNE *et* ANDRÉ BOUCHER.)

LES CONVIVES

ODE

Nous qui, par la faveur des cieux,
Sommes réunis en ces lieux
Et convives en cette fête,
Narguant infortune et trépas,
Soyons gaillards à ce repas :
Bon estomac fait bonne tête !

Table, ô merveille ! et, cependant,
Premier que n'aille notre dent
Y donner de son exercice,
Tous hommages sont dévolus
A ceux-là qui vont n'être plus
Que mystère et que sacrifice.

Oui, tous ceux-là, dites, Amis,
A notre faim qui sont promis,
Par quelles défaites extrêmes
Vont-ils quitter en ce débat
Et leur substance et leur état
Pour être mués en nous-mêmes !

Si pourtant ils souffrent cent maux,
Ces plantes et ces animaux
N'ont donc tant fâcheuse aventure;
Aussi bien ne les plaignons point
Puisque le couteau qui les point
Les hausse à l'humaine nature !

Allons, Amis, le reste est vain !
Buvons et mangeons et demain,
Demain nous ne serons que cendre :
La vie est brève en sa saison
Et la lumière à l'horizon
Déjà commence de descendre.

Les nuages vont et les vents,
Tout passe et, lui-même, le Temps,
Non plus que fleuve ne demeure;
Il court, si rapide en ses eaux !
Tandis que l'invisible faux
Fait sa moisson, heure par heure.

Que de jours avant aujourd'hui,
Qui si fièrement avaient lui,
Sont abîmés avec leur gloire !
Que celui-ci — nous ses témoins ! —
Vive à jamais, de par nos soins,
Aux beaux domaines de Mémoire !

Bacchus, nous t'avons honoré
Et maintes fois t'avons tiré
De la prison de la bouteille;
Comme les héros et les fous,
Plus haut que nous élève-nous,
Par métamorphose et merveille !

Donne-nous d'entendre et de voir
Au delà de l'humain pouvoir,
Bacchus, et, sous ton libre empire,
Rappelle-nous à l'Unité,
Frères en la même cité
Et confus au même délire !

Tous émus des mêmes transports,
Veille ton sang ! voici les bords
De sapience et d'allégresse :
Je reconnais notre maison,
Voici le ciel et la raison,
Voici le cœur de notre Grèce.

D'Académos je vois les fleurs,
Le sage au milieu des douleurs
Conservant son âme tranquille,
Pyrrhon qui ne dit oui ni non,
Et, sur la piste de Zénon,
Courir un immobile Achille.

Mais, non loin de ces beaux esprits
Tel se gausse et, plein de mépris
Et d'insolence à leur encontre :
« Le mouvement n'est pas », dit-on !
Et frappant le sol du bâton,
C'est en marchant qu'il le démontre.

Encore un coup : à sa santé !
Ce sont propos de vérité
Que ceux d'une cynique bouche.
Vêtu des trous de son manteau,
Crésus l'envie, et son tonneau
Lui vaut mieux que royale couche.

Souventes fois, lanterne en main,
Il sort, il court, il cherche en vain
Un homme, hélas ! Amis, qu'importe !
Écoutons plutôt celui-ci
Qui nous dit l'ultime souci
D'Orphée à l'infernale porte.

Ou ceux-là, riant et chantant,
Dont vont les propos méditant
Tantôt le compas géomètre,
L'audace d'Icare et son lot,
Andromède en pleurs et, tantôt,
Les jeux du Néant avec l'Être.

Ou d'autres si fins aux discours,
Et, dans ses tours et ses atours,
Amants de la belle Dispute,
Qui se meurent à ce tourment
Et qui mènent un argument,
Marsyas, à damner ta flûte !

Maintenant, Amis, levons-nous !
Car celui-ci, seul entre tous,
A conquis les routes certaines :
Il sut le secret et le sens,
Il fut aimé des jeunes gens,
Et mourut, martyr, en Athènes.

Il est mort, Ami, verse encor !
Mais quoi ! ce verre comblé d'or
Me point d'une froidure aiguë :
Je sens un crêpe sur mes yeux
Et dans ce vin délicieux
L'amertume de la ciguë.

Son enseignement le plus beau,
Il le mena jusqu'au tombeau
En chantant, de même le cygne,
Et, quand ce le fut aux destins,
Pressa pour de nouveaux matins
Les fruits de la funèbre vigne.

Incessamment l'âme poursuit,
Fuyante au souterrain conduit,
La délivrance délectable...
Mais à peine, Amis, je vous vois,
Et l'ombre envahit à la fois
Nos entretiens et notre table.

Lassés des phœbéens travaux,
Voici qu'ont les quatre chevaux
Passé les fatales écluses :
Goûtons à cet apaisement
Et n'ayons plus, de ce moment,
D'autre éloquence que des Muses !

Disons l'ordre de l'Univers,
Que l'on retrouve dans nos vers
Son harmonie et sa syntaxe !
La Grande Lyre nous conduit
Cependant que tourne la nuit,
Puissante et douce sur son axe.

Or donc, haut l'esprit et le cœur !
Déjà les planètes en chœur
Ont atteint leur sublime faîte,
En attendant — levons le front ! —
L'heure où les dieux nous induiront
A la connaissance parfaite !

VINCENT MUSELLI.

JOURNAL LITTÉRAIRE

(Fragments)

1937

Vendredi 1[er] *janvier.* — Ce manuscrit d'*Amours*, que j'ai rattrapé des mains du libraire Bérès, dont je me suis mis à lire quelques passages, me reporte depuis deux ou trois jours à mes amours avec Jeanne Marié. Je suis navré, au delà de ce que je puis dire, j'ai un regret! je m'en veux! quand je songe combien j'ai mal profité de cette merveilleuse créature, si bien disposée, qui eût pu l'être encore davantage si j'avais su y répondre. Je ne savais rien. Certaines caresses réciproques qui me sont devenues une si grande jouissance... je ne pensais à rien. Je ne pensais qu'à dormir, à me promener, à rêvasser, à cent lieues moralement et physiquement des délices de l'amour physique. Que devait-elle penser? Comment devait-elle me juger? Surtout ayant cinq ans de plus que moi, ce qui devait ajouter à sa déception? Ce n'est qu'à notre recommencement, en 1894, je crois, que je commençai à être un peu éveillé, dégourdi. Il était bien temps! Elle avait sa liaison avec Fugère. Elle était à la veille de leur mariage. Elle m'offrait de continuer, en prenant des précautions. Je ne sus même pas en profiter. Je me console en me disant que ce que m'a dit souvent le « fléau » est peut-être vrai, que je dois à cette sagesse — par ignorance, par esprit ailleurs — d'avoir gardé jusqu'à soixante ans passés des moyens assez

estimables, que je regrette bien de ne plus avoir avec ..., étant la première femme que je trouve si sensible à..., recommençant aussitôt à jouir, n'arrêtant pas de couler, vrai délice pour un amant. Je dîne ce soir chez elle, je suis déjà plein d'idées...

Amours, illisible de détails inutiles. Je ne regrette pas de l'avoir laissé de côté.

Minuit. — Je suis dans un bien mauvais état. Je n'ai jamais eu aucune ambition. J'en ai encore moins. Je me moque presque de la littérature. Je ne pense qu'à une femme et qu'à faire l'amour. A l'inverse de ce qu'on dit de l'ordre des passions.

Lundi 4 *janvier.* — Réunion ce soir à 9 heures, au Café Voltaire, sous l'initiative et la présidence de Chaffiol-Debillemont, pour la reprise des *Marges* de Montfort. Discours ridicule de Chaffiol-Debillemont : « Montfort un grand homme... ses chefs-d'œuvre... entretenir sa gloire... » et autres hyperboles et autres exagérations, et autres excès comme ceci : « Montfort notre maître à tous ». Dire que lorsque je mourrai, j'aurai peut-être des lascars pour m'arranger de cette façon ! Je disais tout bas à Maurice Garçon et à Billy : « Moi, j'ai mis dans mon testament : Ni fleurs, ni couronnes, ni discours, ni surtout « Société d'Amis » posthume. » On était pas loin de cinquante. Le meilleur moyen pour n'y pas voir clair et ne pouvoir rien décider. Maurice Leblond romantique : « Montfort est mort. Ne serait-il pas plus beau de laisser les *Marges* mourir avec lui ? » Fauchois trouvant bien qu'on veuille les continuer, mais à condition d'en faire « une brillante revue ». Un premier comité a été formé sous le choix d'Ernest Tisserand. Environ une douzaine. C'est encore trop. Il y aura ensuite un comité de rédaction, qui acceptera ou refusera les articles. Cela présage de jolies petites rancunes, comme de jolies « petites importances » que se donneront d'autres. Le projet de Chaffiol-Debillemont n'est pas mauvais.

Tâcher de publier les *Marges* pendant un an. Il s'attend à cette époque à être saqué de sa banque. Il a le projet de s'établir libraire. Il ferait dans les *Marges* une section de Bibliophilie qui servirait son commerce. La revue pourrait alors avoir son existence à peu près assurée, sans que rien touche en rien à son caractère et à sa tenue littéraire. Une petite chose, comme elle a toujours été, mais une petite chose fort estimable. Je lui ai dit : « Mettez-vous à deux ou trois pour la diriger. Ce sera bien suffisant. »

Fauchois a parlé de la franchise et de la liberté qu'il faudra avoir pour « refuser des manuscrits même entre amis ». Il a raconté qu'un jour il a apporté une nouvelle à Montfort qui l'a publiée. Quelque temps après, il lui en a apporté une autre. Montfort lui a dit : « Non, mon vieux. Je veux du Fauchois de « première zone » (comme le Champagne). Pas cela. » Fauchois dit que sur le moment il n'a pas été content, mais que deux mois après, en relisant sa nouvelle, il a reconnu que Montfort avait raison.

Qu'est-ce que du Fauchois de « première zone »?

Ce farceur de Tisserand voulait me fourrer d'un comité. Je l'ai vivement prié de me ficher la paix.

Nous étions là quelques-uns le visage assez marqué : Maurice Leblond, Georges Le Cardonnel, Claude Berton, moi-même, hélas! J'étais assis en face d'une glace. Je me voyais avec mes cheveux gris, presque blancs à la lumière, en nuage un peu crêpelé au-dessus de mon front. Ah! vieux monsieur!

Il y avait aussi le marquis Xavier de Magallon, grand poète à la mode de *l'Action française*.

Dans *l'Ordre*, quelques citations de Miguel de Unamuno, qui vient de mourir, prises d'entre plusieurs autres :

Dans la plupart des histoires de la philosophie que je connais, on nous présente les systèmes comme naissant les uns des autres et leurs auteurs, les philosophes, ne nous apparaissent que comme de simples prétextes. La biographie intime des

philosophes, des hommes qui font la philosophie, occupe la place secondaire. Et c'est elle cependant; c'est cette biographie intime qui nous explique le plus de choses...

Tâche de vivre dans un continuel vertige passionnel, d'être dominé par une passion. Seuls, les passionnés mènent à bien des œuvres vraiment durables et fécondes. Quand tu entends dire de quelqu'un qu'il est impeccable, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot stupide, fuis-le...

Ce ne sont pas nos idées qui nous rendent optimistes ou pessimistes, c'est notre optimisme ou notre pessimisme qui produit nos idées...

L'homme, par cela seul qu'il est homme, qu'il a une conscience, est déjà, par rapport à un âne ou à un crabe, un animal malade. La conscience est une maladie...

Remarquable, mais le 2 et le 4 pas neuf pour moi.

Mercredi 6 *janvier.* — J'avais des achats à faire pour... au bazar de l'Hôtel-de-Ville, après déjeuner. Je suis passé comme je fais toujours, par le quai Saint-Michel, Notre-Dame. Je regardais les maisons qui sont là, je me disais : « Habiter là ? J'aurais horreur d'avoir ce monument devant les yeux. » Aucune idée contre-religieuse. C'est uniquement question d'hygiène d'esprit. Je n'aimerais pas plus avoir un hôpital, un cimetière, une prison, un sanatorium, un asile d'aliénés.

Maurice Martin du Gard a publié il y a quelque temps un volume de réflexions sur des gens, de notes, presque de maximes : *Caractères et Confidences*, tout à fait remarquables : finesse, intelligence, qualité d'observation, moquerie légère, tout cela exprimé non moins parfaitement. Je lui ai d'ailleurs écrit tout le bien que j'en pense. Il y a quelques jours, je vois venir au Mercure un des rédacteurs d'un répertoire bibliographique sur fiches qui paraît depuis deux ans environ, J.-G. Tricot, le même qui a eu la gentillesse de faire une fiche si élogieuse sur *Passe-Temps*, bien que la publication en ait été faite avant le

début de ce répertoire. Je lui demande s'il a lu le volume de Maurice Martin du Gard et je me mets à lui dire tout le bien que j'en pense. Il m'apprend qu'il a fait une fiche à son sujet, qu'il m'y a même nommé, et Maurice Martin du Gard, en le remerciant, s'est montré très flatté du rapprochement. Tricot a eu l'obligeance de m'envoyer cette fiche. Le passage me concernant est ainsi : « ...cette tournure d'esprit et ce tour de langage qu'illustrèrent La Rochefoucauld, puis Chamfort, et dont le maître incomparable est aujourd'hui Paul Léautaud. » Que je ne me doute jamais qu'on me trouve tant de mérites, je l'ai déjà noté et je pourrai le noter jusqu'à la fin de ma vie. Je pense surtout, et je peux l'écrire ici, puisqu'on ne le lira peut-être jamais, ou quand je serai mort, combien ces petites choses m'ont donné peu de peine, tout comme les notes de *Amour* que j'ai écrites un dimanche matin, en lavant mon linge. Jaillies de mon esprit, le temps de les écrire sur le papier. Absolument rien de plus. Absolument rien d'aucun travail de fignolage, de polissage. Absolument tel que c'est venu. Je le dirais, on me prendrait pour un vantard.

Jeudi 7 janvier. — Cette après-midi, visite d'Albertine. Arrivée à trois heures. Partie à cinq. Elle m'embête bien. Je n'ai rien à lui dire. Elle parlait. Pas une visite pour couper court. Je dormais presque.

Elle m'a parlé de deux romans qu'elle a lus, un de Joseph Kessel, j'ai oublié le titre, un autre de Martin Maurice : *Amour, terre inconnue*, tous les deux sur des cas passionnels assez particuliers, un peu risqués, peut-être assez inventés, me confiant qu'elle y a trouvé un très grand plaisir, une jouissance presque physique, me laissant entendre qu'elle les a lus tous les deux, en tout cas celui de Kessel, « d'une main... ». Elle avoue qu'elle reçoit beaucoup d'effet de ce genre de lectures. C'est bien une créature qui ne doit pas ressentir grand'chose, comme elle est la première à le dire. Elle dit même : rien. Je lui ai demandé si elle

connaît *le Rideau levé*. Non. Je lui en ai dit à peu près le sujet. « Voilà ce qu'il me faudrait. »

Elle est un peu poseuse.

Auriant arrive ce soir, avec une brochure de *la Navette*, qu'il vient d'acheter. Nous parlons de cette petite merveille, où le dialogue est si léger, vif, en même temps si profond. Bien supérieur à du Sacha Guitry, nous sommes tous les deux de cet avis. Du véritable esprit. Nous parlons de la vie de Becque, une vie pas heureuse, certes, par tout ce qu'on en connaît, combien il a dû être blessé souvent dans ses affaires de femmes, quel mépris et quelle moquerie cela avait dû lui laisser. Auriant prononce le mot : dupé, et aussitôt le nom de Meilhac, « si bien dupé par Liane de Pougy... ». Je n'ai pas pu m'empêcher de me récrier : « On dit toujours cela d'un homme d'un certain âge avec une jeune femme. Qui vous dit qu'il est dupé ? Je mets en fait, moi, qu'il n'y a pas un homme, de soixante ans, par exemple, à plus forte raison s'il est plus âgé, et surtout s'il est un homme d'esprit, comme était Meilhac, qui se croie encore vraiment aimé par une femme jeune. Il sait bien que ce n'est pas possible. Il sait bien que tout ce qu'on peut lui dire est pure gentillesse. Seulement, il y a des choses charmantes à voir, à regarder, à toucher : un visage, un corps, des mouvements, des expressions gracieuses. Il se dit : « Profitons-en. » Mais il n'a aucune illusion. Il est même au contraire empoisonné par les réflexions qu'il fait sur les réflexions qu'on doit faire sur lui. Ce n'est pas être dupé, cela. C'en est même loin. Je suis même bien sûr que Meilhac devait se dire : « Je suis comme les fantoches que j'ai peints. » Ce que je n'ai pas dit à Auriant, c'est que je sais là ce dont je parle.

Lundi soir, dans l'autobus, en allant à la réunion des *Marges*, il y avait un ménage bourgeois, à l'aise, certainement, chacun dans les quarante ans, la femme habillée sobrement, le visage quelconque à la regarder en passant,

mais, à la détailler, jolie, fine, un joli sourire, des expressions tendres, même amoureuses, et révélatrices sur ce point. Mardi, à mon bureau, visite d'une femme du même genre, femme d'un professeur à la retraite, venant me demander des renseignements sur Cécile Sauvage. Mêmes remarques que sur la première. Quels nigauds les hommes qui croient qu'il n'y a que les catins, les femmes à mise excentrique, à visage fardé, à allures provocantes, etc., etc. Bien des bourgeoises doivent avoir d'autres charmes, et agréments — dans tous les sens du mot — sous leur allure sans éclat, même réservée, et on peut ajouter ayant d'autant plus de prix que, chez elles : naturels. Ces deux rencontres et mes réflexions m'ont rappelé ma conversation avec Berthellemy qui croit dur comme fer qu'il n'y a pour faire l'amour que les grues.

Samedi 9 janvier. — Ce matin, visite d'un M. Caldaguès, je crois que c'est bien le nom, accompagné de Jean Loize, qui vient me demander ma collaboration pour une petite revue de publicité de spécialités pharmaceutiques appartenant au docteur Roussel — le même pour qui Jean Loize m'a acheté des manuscrits. Cette revue est mensuelle. Chaque mois, la valeur d'une page et demie du *Mercure*. Cinq cents francs. Entière liberté de sujets. Pas la moindre censure. Évidemment, c'est un petit Pactole. Ce le serait du moins pour un autre que moi. Car sur quoi écrire, chaque mois, la valeur d'une page et demie du *Mercure* ? Et avec l'entrain qui est le mien ? Je pourrai donner, il est vrai, ce que je veux, des *Mots, Propos et Anecdotes*, comme au *Mercure*, ou des passages du *Journal*. Enfin, j'ai dit oui, à peu près, en me réservant quelque temps avant une collaboration à chaque numéro. J'ai écrit il y a quelque temps un petit morceau *Mondanités*, à propos des mondanités de... J'ai écrit hier un morceau sur les comédiens, passage d'I. M. que j'ai jugé ensuite n'y pas avoir absolument sa place. Je vais mettre les deux l'un après l'autre,

et envoyer cela. Ce M. Caldaguès doit m'écrire une lettre établissant les conditions de ma collaboration.

Je disais justement hier soir à Auriant, comme il me rapportait des propos de Bernard sur les volumes que je devrai lui donner et que je ne lui donne pas, que j'ai peut-être manqué une assez belle carrière littéraire. Je ne me suis peut-être pas absolument vanté.

1938

Mercredi 2 mars. — Dans la *Nouvelle Revue Française*, article de Valéry sur Degas. Je ne puis croire à l'intelligence (qu'il a l'air de dire remarquable) qu'il prête à Degas, quand on connaît certaines opinions catégoriques et bornées de cet homme. Au cours de son article, Valéry note :

Il arrive qu'avec l'âge, l'homme, insensiblement, se modèle sur les vieilles gens qu'il observait dans sa jeunesse et trouvait ridicules ou impossibles. Il en prend parfois les manières, devient plus solennel, plus courtois, plus impérieux, parfois plus galant — ou même gaillard — qu'il ne le fut jamais au temps de sa verdeur.

Il me souvient de personnes très âgées, que je voyais, il y a fort longtemps, en province, et qui se vêtaient non plus comme elles s'étaient vêtues dans la plus grande partie de leur existence, mais à la mode des vieillards de leur jeune temps. Un certain marquis finit par des gilets couleur de lune et le monocle carré.

Observation charmante, d'une grande justesse. Ce ne peut être que sur lui-même qu'il l'a faite, car il n'est pas facile de la faire sur autrui, par la question de temps.

Je veux dire qu'on ne peut juger, par exemple, pour une personne de soixante ans aujourd'hui, comme s'habillaient les gens de cet âge quand elle était jeune. (A moins, il est vrai, d'une mémoire visuelle extraordinaire, je l'ai pour mon compte. Je me rappelle assez bien comment étaient

vêtus les gens de cet âge que je voyais quand j'étais enfant.) Il faut que, à Valéry lui-même, le goût vienne de se vêtir et de se comporter comme les gens âgés qu'il voyait quand il était jeune. J'y suis porté moi-même, sans avoir pensé à cette observation.

Plus loin il rapporte un mot de Mallarmé à Degas, mot qu'il semble bien approuver : Ce n'est point avec des idées qu'on fait des vers. C'est avec des mots.

Ah! non, non, non. J'abomine ce précepte littéraire. La littérature qui repose sur les mots? Aucun intérêt. Heredia en est un bel exemple comme poète.

Jeudi 3 mars. — Édouard Champion est mort. Je trouve ce matin au Mercure une lettre que Pierre Champion a pris la peine de m'écrire à ce sujet, rappelant nos relations de bien des années. Je ne pouvais plus me dispenser d'aller aux obsèques. Église Saint-Pierre de Chaillot, avenue Marceau. Un enterrement de grande classe, des fleurs à profusion, grandes musiques, chants nombreux, terminés, pour le défilé des invités, par un petit air de marche qui avait tout le ton d'un air de Lulli et qui m'a fait un petit instant danser sur place en cadence. Beaucoup de monde. J'ai retrouvé là George Grappe que je n'avais pas vu depuis pas loin de quarante ans. Il n'était pas mal, dans sa jeunesse. Il avait un certain air. Il est devenu bien commun, le visage coloré, l'épiderme épais.

A la sortie, Maurice Martin du Gard, qui se rendait à l'Académie pour la réception de Bérard et qui m'a emmené dans son taxi. Il me demande s'il y a encore des *Passe-Temps* au Mercure. Je lui dis qu'il y en aura toujours, toujours, et je lui demande le pourquoi de sa question. Parce qu'il a parlé de moi récemment à la radio. Il pensait qu'on se serait précipité. Je lui ai demandé si c'était de lui ou de moi qu'il se moquait, malicieux qu'il est comme personne.

Vendredi 1er avril. — Il y a longtemps que j'ai cette

opinion, depuis ma jeunesse, et je ne sais pas si je l'ai jamais notée : un écrivain ne doit pas avoir de dictionnaire. Toute recherche d'un mot, même s'il en est besoin, est une atteinte au naturel. On doit écrire avec les mots qu'on connaît, qu'on a dans la tête, qui vous viennent naturellement.

. . . .

Jeudi 5 *mai.* — Je vais tantôt rue de Castiglione, chez le chapelier anglais où j'achète mes chapeaux. Les mêmes chapeaux que je payais il y a un an 30 francs : 150 francs. Peut-être un peu de qualité supérieure. Je me suis confondu en excuses, en disant que mes moyens ne me permettent pas des chapeaux de ce prix. Cet homme m'a fait valoir où en est la livre ce matin. Hélas! hélas! ce même matin on nous annonce une dévaluation. Le franc à un sou. Je commence à me demander comment je finirai ma vie. La vie augmente chaque semaine. Ma petite réserve d'argent baisse petit à petit. La voilà atteinte une nouvelle fois dans sa valeur. Je ne gagne rien comme écrivain. Je n'ai que mes appointements du Mercure : 1.400 francs par mois. Augmentation du loyer, le charbon un prix fou, les impôts chaque année plus élevés. On nous annonce également une majoration de 8 % sur tous les impôts. Si le Mercure tombait, quel serait mon sort?

De la rue Castiglione, je suis allé au Printemps, où j'avais aussi trouvé de ces chapeaux. Je passais rue Auber. Je croise une femme fort jolie. Je me retourne pour la regarder. Je la vois retournée aussi, me souriant, et venant à moi. Elle me demande si je suis bien M. Léautaud, l'ami de Gourmont, et comme je lui dis oui, me dit qu'elle m'a vu au Mercure, où elle a donné quelques articles, me parle de la maison, de Bernard. Je finis par lui demander son nom : Madame ... Nous sommes bien restés là sur le trottoir une demi-heure à parler, elle de l'Espagne, de politique, de la situation sociale, puis tous les deux du Mercure,

de Bernard, de Duhamel, qu'elle admire beaucoup, de Valéry, de Gourmont, qu'elle paraît bien connaître. Je m'occupais peu de ce qu'elle disait. Je n'étais occupé que de la regarder, si jolie, tout à fait jolie, des yeux tendres, un nez délicieux à le baiser mille fois, une jolie bouche aux lèvres amoureuses, un léger zozottement qui ajoutait à l'agrément de sa voix. Comme elle me disait qu'il lui avait bien semblé me reconnaître mais qu'elle n'aurait pas osé m'aborder si je ne m'étais retourné, je me suis retenu (et à plusieurs reprises) de lui dire que je ne m'étais pas retourné parce que je la reconnaissais mais parce que je la trouvais si jolie. Je me disais : « Dois-je le dire ? De quoi vais-je avoir l'air ? Comment le prendra-t-elle ? » Que je suis bête ! Elle l'aurait très bien pris. Les femmes prennent toujours bien les compliments de ce genre.

Après l'avoir quittée, je me suis rappelé que Auriant m'a souvent parlé d'elle. Quand il est arrivé, je l'ai questionné à son sujet. Il s'est souvent trouvé avec elle chez Bernard, chez Mandin. Elle est la femme d'un industriel du Nord, qui la laisse assez libre. Elle s'occupe à Paris d'une sorte de cercle féministe George-Sand, rue de Vaugirard, dont elle m'a parlé pendant notre conversation : « Je suis un peu votre voisine. » Il paraît qu'elle a beaucoup tourné autour d'Auriant. C'était l'avis de Bernard et de Mandin qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire... Auriant lui-même m'avait parlé de cela à ce moment. Mais lui ne la trouve pas jolie. Il s'est étonné de mon appréciation. Qu'est-ce qu'il lui faut ?

Au Printemps, plus de chapeau d'étoffe et plus à en espérer. J'ai pris l'autobus pour rentrer au Mercure. Descendu rue de Rivoli, à la rue du Pont-Neuf. L'idée me vient d'entrer à la Belle Jardinière. Des chapeaux comme je voulais. A un prix abordable : 45 francs. J'en ai pris deux. Demain j'irai en chercher deux autres. Je n'avais pas assez d'argent sur moi.

La vue de ce joli visage ne m'a pas égayé. Je n'étais déjà

pas dans des dispositions bien gaies : déceptions avec..., réflexions sur ma pauvreté devant le prix de toutes choses. Après avoir quitté Mme B... je me suis regardé dans une glace. Me voir comme je suis! Que vais-je me mêler de prendre plaisir à un joli visage!

. . . .

Vendredi 13 *mai*. — Ce jeune Anglais, dont je ne sais pas le nom, qui prépare une thèse sur Gourmont, qui es venu passer quelques mois à Paris pour se documenter et qui est venu plusieurs fois me voir au Mercure à ce sujet, est encore venu ce matin. Il m'a donné à lire une lettre de Gourmont qu'il a achetée récemment chez un libraire. Écrite en 1912, adressée R. G. (une femme) poste restante, rue Boileau. Elle est plus qu'intéressante, et très joliment écrite. Elle est par un certain côté émouvante. Il semble bien qu'il s'agisse d'une lectrice de Gourmont, qui lui a écrit, pour demander à le connaître. Il a dû lui répondre en consentant à la recevoir. Il parle là, de la façon la plus délicate, — à son propre égard, à lui, — de la *surprise* qu'elle a eue à le *voir*, après s'être d'abord intéressée à l'écrivain On pense à ce qu'a dû éprouver Gourmont pour son propre compte devant cette *surprise*. Il fait allusion à un *papier espagnol*, auquel ell doit tenir pour le conserver depuis si longtemps et qu'il lui retourne. « Ne le montrez pas aux hommes. Les hommes ne savent satisfaire avec les femmes que leur égoïsme. Soyez égoïste. Adieu! hirondelle de passage. Je vous appelle hirondelle parce que c'est un oiseau sauvage. » C'est bien près d'être là ce passage textuel, que j'ai retenu en lisant. Ce jeune Anglais va du reste m'envoyer une copie, que je lui ai demandée.

Il m'a demandé des renseignements sur Madame de Courrière (Sixtine). Je lui ai dit tout ce que je sais. Je lui ai parlé, ensuite, de cette Mme A..., demeurant boulevard Saint-Michel, à la porte de qui j'ai mis souvent Gourmont en quittant ensemble le Mercure après la pose chez

Vallette, et dont j'ai parlé sans la désigner dans mes *Notes et Souvenirs* sur lui. La même à qui, lui écrivant lors de notre promenade à Rouen, il envoyait une fleurette cueillie par lui dans la campagne environnante. J'ai parlé à ce jeune Anglais de la correspondance qu'elle a de Gourmont. L'idée lui est venue — hardie — d'aller la voir et de lui demander à voir ces lettres. La question se posait de savoir si elle vit toujours. En tout cas, maintenant, une vieille dame. Cette liaison remonte bien avant la guerre, puisqu'il y a eu ensuite l'histoire Miss B... et que Gourmont est mort en 1915. J'ai fait à ce jeune Anglais un tracé du boulevard Saint-Michel, vers la place Saint-Michel, à partir du boulevard Saint-Germain. Sur le côté gauche, en allant vers la place Saint-Michel, sitôt traversé la rue après le café de Cluny, la première ou la deuxième porte. Je lui ai conseillé de demander d'abord à cette dame de le recevoir, sans rien lui dire de l'objet.

J'ai revu tantôt le jeune Anglais à la Bibliothèque Doucet. Il est allé boulevard Saint-Michel dès après m'avoir quitté ce matin. C'est la première porte. Mme A... habite toujours là. Il va lui écrire. La suite sera intéressante à savoir.

Vendredi 10 *juin*. — Dans la *Nouvelle Revue Française* de ce mois, à propos de la réédition par Grasset d'un roman de Émile Clermont : *Amour promis*, quatre merveilleuses pages de Benjamin Crémieux sur le roman français psychologique, dont il établit trois séries, ce roman français psychologique dit roman d'analyse amoureuse, et essentiellement et uniquement amoureuse, et dans lequel, selon lui, Marcel Proust et Gide ont opéré une véritable révolution. Il termine en estimant qu'il faut saluer l'avènement d'une nouvelle école de romanciers qu'il appelle les psychologues du mépris, à un titre ou à un autre, et il cite, dans des sens différents, Céline, un Jean-Paul Sartre et Rouveyre, ce dernier comme ayant réhabilité la psycho-

logie cornélienne de la décision. Je ne prends cette note que comme un exemple de ce qu'un critique, extrêmement intelligent, extrêmement lettré, connaissant ce dont il parle, peut découvrir chez un auteur, lequel certainement n'a pas pensé si loin en écrivant. Rouveyre n'a aucune culture, il ne lit guère et n'a guère lu. Il était certainement à cent lieues, en écrivant *Silence*, de penser qu'il écrivait un roman cornélien. Il doit être éberlué, dans le secret de lui-même, de la portée qu'on trouve à ses romans. Ce qui revient d'ailleurs à faire son éloge, à reconnaître son talent d'analyste. *Silence* est l'histoire (la suite, plutôt, de l'histoire) d'une de ses liaisons, qu'il a dû mener comme il la raconte, sans voir plus loin que de se peindre lui-même. Si son livre est un livre de valeur (en plus de l'intérêt qu'il a pu trouver à l'écrire) c'est bien sans qu'il s'en soit douté une minute. Il y a toujours de l'inconscience dans le travail d'un écrivain, si conscient qu'il soit.

Lundi 13 *juin.* — J'ai tenu pendant ma vie un *Journal littéraire.* Le diable emporte cette manie écrivante. De quelque côté que je me tourne pour sa publication posthume, si le temps me manque pour le publier moi-même, je ne vois que perspectives de tripatouillages, de suppressions, d'adultérations, de pusillanimité, de complaisances, de relations et de petits intérêts à ménager, moi bien enfermé dans ma caisse et mon publicateur ou ma publicatrice bien tranquille sur ce que je pourrais dire. Il me prend par moments l'idée de faire de tout ce papier un beau feu dans mon jardin.

Je ris de moi, le soir, enfermé seul dans ma chambre, assis à mon petit bureau, devant mes deux bougies allumées, de me mêler d'écrire, pour quels lecteurs, Seigneur! au temps que nous sommes.

Dimanche 17 *juillet.* — Ce coin de Fontenay-aux-Roses, ce pavillon à grand jardin, que j'habite depuis

1911, qui était, il y a encore une douzaine d'années, un endroit charmant d'isolement et de tranquillité, est devenu intenable. Non seulement je suis entouré de ces sots — et goujats — à T. S. F. pour qui le vacarme paraît être la plus grande jouissance, qui font marcher leurs appareils au plus haut diapason, toutes fenêtres ouvertes, sans souci du dérangement qu'ils peuvent causer à autrui — la pensée ne leur en vient certainement même pas, — mais vers Robinson, au milieu de cette route qui mène au bois de Verrières, — qui s'appelle, je crois, Le Plessis-Robinson, — on a construit tout un lot de maisons à loyer bon marché et depuis la soirée de mercredi dernier, il y a là, pour le 14 Juillet, un bal de nuit, dont le vacarme, que m'apporte le vent, est pour moi comme s'il était à cent mètres. Voilà quatre nuits que je ne peux dormir, et j'en ai encore une à subir ce soir, ce qui fera la cinquième. Que suis-je obligé de gagner ma vie! Je ne serais pas long à décamper et à chercher ailleurs, le plus loin possible de toute cette vermine, un endroit où j'aie vraiment le silence. Il faut ajouter, par-dessus le marché, le centre d'aviation de Villacoublay et le potin des appareils dans le ciel la journée et une partie de la soirée. Je ne sais pas ce que sera la vie sociale dans cinquante ans, mais il est à prévoir qu'elle sera à se sauver.

Vie conjugale. M. Blaizot, le caissier du Mercure, a été marié pendant près de quarante ans. Son rêve avait toujours été de porter comme coiffure un béret, comme ceux qui sont devenus à la mode aujourd'hui. Opposition de sa femme. Pour éviter des scènes — elle était déjà d'un caractère odieux — il s'était soumis. Le lendemain de l'enterrement on voyait M. Blaizot arriver au Mercure, coiffé d'un béret, qui est maintenant sa coiffure.

Lundi 18 *juillet.* — Magne est arrivé ce soir, avec un chapeau neuf, beaucoup trop petit, qui lui entrait à peine sur la tête. Van Gennep qui était là a été de mon avis : « C'est vrai, mon cher, il vous entre à peine. » Magne a fini

par en convenir, disant que cela lui semblait bien que le chapelier s'était fichu de lui. En parlant, il essayait de le faire entrer davantage, mais pas moyen. « C'est dommage, lui ai-je dit. Un homme grave comme vous, vous avez l'air d'un clown. »

Dimanche 31 *juillet.* — Été aujourd'hui avec Marie Dormoy à l'Abbaye de Royaumont, où elle se propose d'aller passer une dizaine de jours dans la fin de septembre. Cette ancienne abbaye transformée en maison de repos. Voilà une idée qui ne me viendrait pas. J'aurais même une certaine horreur d'aller vivre plus ou moins de jours dans ce bâtiment religieux, ces cours à galeries de cloître, toute cette archéologie. Cent fois préférable pour moi une chambre dans n'importe quelle auberge. Je me sentirais dépaysé, sans rien d'accord avec mes occupations d'esprit. Je suis un homme d'aujourd'hui. C'est la vie d'aujourd'hui qui m'intéresse. J'écris sur ce que je vois ou sur ce qui se passe en moi. Ce bric-à-brac du passé ne m'intéresse pas, et encore moins le religieux.

Ce n'est pas pour cela que je prends cette note. A l'aller, nous avons fait une pause, après avoir déjeuné à l'Isle-Adam, dans la forêt de l'endroit. Marie Dormoy avait emporté pour elle un de ses fauteuils pliants. Je m'étais assis tout bonnement sur le sol. Au départ, je me suis levé d'un coup, sans aucune aide des mains. A mon âge, ce n'est pas mal. Cela m'intéresse autrement que l'Abbaye de Royaumont.

Lundi 24 octobre. — Jacques Crépet arrive ce matin au *Mercure* à 11 heures et demie pour commencer son service des *Journaux Intimes* de Baudelaire. Commencer un pareil travail une demi-heure avant la fermeture de la maison ! Je lui dis : « Vous voulez probablement rester pendant l'heure du déjeuner. » Il me dit : « Non. Je déjeune chez moi. Je suis marié, vous savez. Je ne suis pas mal tombé,

du reste. Après une vie de passions!... C'est du passé, cela. Fini maintenant. Ce n'est pas toujours gai. »

Je me mets à lui dire : « Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de la situation d'un homme extrêmement épris d'une femme qui a perdu tout intérêt pour les choses de l'amour, qui n'a plus pour elles qu'éloignement complet, qui redoute même de s'y livrer pour les malaises sérieux qui en résultent pour elle!» Il me répond : « C'est encore moins drôle. C'est l'histoire de B... Il était l'amant de Mme... (je n'ai pas retenu le nom) dont il était fou. » Un jour elle lui dit : « Vous savez, c'est fini. Je ne veux plus rien du tout. » Il est vrai qu'elle avait bien quinze ans de plus que lui.

Mon cas est moins gai, c'est moi qui ai les quinze ans de plus.

Réflexions hier, à trois heures, au moment de partir chez... ayant reçu d'elle le matin un petit mot très tendre.

Il est plus embarrassant de se présenter devant une femme qui vient de vous écrire qu'on lui est très cher, — qu'animé du sentiment contraire.

Je dis : réflexion. Je ferais mieux d'écrire : sentiment, sensation.

Encore un *ajouté* pour mon petit ouvrage.

(A suivre.) PAUL LÉAUTAUD.

L'ONCLE HENRI

Me demandé-je si je crois aux miracles? je me dis que j'en ai vu, que j'en ai fait. Il ne s'agit donc plus là de croire. C'est autre chose. Le thaumaturge, est-ce le hasard, est-ce la vie? A elle seule une âme parfois est capable de déplacer des montagnes. A sa stupeur? Avec le plus grand naturel.

Un de mes souvenirs extraordinaires se place à l'époque de mes vingt ans. J'étais pur alors, préoccupé surtout de me sanctifier. Séparé de ma famille, je pouvais si peu me passer d'elle que j'avais retrouvé la Foi, parce que la Foi me semblait seule à même de supprimer et le temps et les distances; Dieu, l'Éternel, comme une table de résonance ou un poste d'écoute, au milieu du monde servait de truchement à tous les êtres. En Lui je retrouvais à la portée de mon cœur : ma mère d'abord. Grâce à Lui la télépathie n'était plus un vain mot. Par la prière, Dieu présent partout me faisait don de son ubiquité, il m'en faisait part, je la partageais avec Lui. Avec Lui présent partout, avec Lui agissant, informé à la minute des besoins de ceux que j'aimais, je leur portais secours aussitôt efficacement, sans parler d'autres menus, secrets et quotidiens échanges. Presque je les touchais et ils me touchaient mystérieusement grâce à cette mer commune où nous étions ensemble immergés, si éloignés que nous fussions les uns des autres.

Souvent je regardais le soleil et je me disais qu'en même temps qu'il m'éclairait dans ma petite chambre, il éclairait ma mère aussi dans son magasin; qu'à plus forte raison

demeurions-nous, elle et moi, dans le même, unique et universel Amour.

Pour me mortifier, en renonçant à ma solitude, aussitôt que me le permettaient mes loisirs, je m'occupais de jeunes gens pauvres que réunissait rue d'Assas l'abbé de Pitray, un petit-fils, je crois, de Mme de Ségur. Le dimanche, on me les confiait pour les promener loin de Paris dans les bois de Meudon, à Marly ou à Versailles. Au passage de certaines solennités, nous assistions à des cérémonies et pendant la semaine des Fêtes-Dieu, comme il était, je crois, prescrit par les règlements de la confrérie de passer la nuit du jeudi au vendredi au Sacré-Cœur de Montmartre, je me conformais à cet usage.



Or, le vendredi matin, vers 6 heures, nous sortions de la basilique par un beau jour de juin, une trentaine de petits employés, de jeunes ouvriers et moi, un peu ensommeillés, pour gagner chacun de son côté son travail, lorsqu'auprès de la station de métro Marcadet, je remarquai à quelques pas de nous un homme qui s'avançait parmi tant d'autres, semblable à tous les autres. Pourquoi mon regard se porta vers lui et s'arrêta, s'attarda sur lui? je ne sais. Je l'avais dévisagé, tout d'abord, sans savoir que je le voyais et je poursuivais bien ma route depuis trois minutes peut-être au milieu de mon troupeau, dont je croyais connaître toujours l'insouciance, la gaîté. En vain; mais ce n'est qu'au moment où il me sembla que si je voulais rejoindre ce passant qui portait sur l'épaule une échelle et un camion à la main, il serait trop tard, je ne pourrais plus le retrouver, que mon trouble commença : voilà qu'il était loin ou entré quelque part, disparu à jamais hors de mes prises dans une chausse-trape et il y avait cependant quelque chose de pendant et d'urgent, comme un compte à régler entre nous, une énigme à expliquer : encore une

dizaine de pas et dans une sorte d'éclair, à la place du visage de l'inconnu, c'est celui de ma grand'mère maternelle, morte depuis longtemps, que je voyais : elle tenait ses yeux baissés avec une expression douloureuse. Puis, tout de suite elle s'effaça pour me restituer le visage de l'homme auquel je découvrais nettement une si grande ressemblance avec elle que je me dis : « C'est son fils, ce ne peut être que son fils que tu viens de rencontrer, c'est le frère de ta mère, c'est « l'oncle Henri ». Et une panique s'empara de tout mon être alerté; je m'excusai vite auprès de mes compagnons et je fis volte-face, mais j'avais beau scruter l'horizon, je ne voyais rien ou tant de marionnettes, tant de silhouettes au milieu desquelles celle qui m'intéressait seule se perdait, que je désespérais de remettre la main dessus. Pour me calmer, je me chantais que j'avais dû être en proie à une illusion, à une hallucination, provoquée par mes prières et l'insomnie. Je hâtais le pas. Il y avait bien dix ans que je ne l'avais vu, « l'oncle Henri », et je ne l'avais jamais vu que dans sa gloire, vêtu toujours comme un prince du sang : « il y avait même en lui, tel que je me le rappelais, quelque chose d'un roi, et mieux que d'un roi de théâtre, quelque chose en particulier d'Édouard VII, son contemporain, mais de prestance plus fanfaronne, avec un dédain plus marqué propre aux mandarins, le visage aussi d'un plus bel ovale et qu'allongeait la barbiche en pointe; l'œil presque invisible, écrasé entre les paupières les plus lourdes qui pesaient sur lui et des poches énormes, renflées, boursouflées qui le soulignaient comme si son regard avait côtoyé des abîmes, avant de vous rattraper. L'oncle Henri aimait les gilets très riches en velours ou en satin clair, broché ou brodé de fleurs ou d'oiseaux sous lesquels s'arrondissait majestueusement son ventre et je ne sais pourquoi chaque fois que j'avais pensé à lui jusque-là, c'était un Chinois qui se montrait, vêtu de soieries éclatantes des pieds à la tête avec des babouches de zibeline et une toque ornée de galons d'or et d'un gland : comment

concilier ce personnage pittoresque, étrange et fastueux et les traits de ma grand'mère, si digne et si simple? J'avais beau faire : ils étaient si présents l'un dans l'autre, que je les apercevais l'un après l'autre par intermittence, la mère et le fils, quand je pensais à l'un d'eux, comme il arrive dans ces jeux de cartes anglais où l'on s'amuse à métamorphoser les physionomies, en changeant de place les cartons qui les composent.

***

Cependant, je me disais que celui que la Providence venait de placer sur mon chemin était si différent par ses attributs et son harnais, par son allure et son expression de l'oncle que j'avais connu autrefois et que je rêvais et inventais depuis à plaisir, que je n'avais pu le reconnaître que par une intervention surnaturelle : je marchais longtemps à sa poursuite et je l'avais dépassé, quand je m'avisai de refaire le même trajet à rebours, en inspectant les boutiques, une à une. Enfin, l'échelle et le camion, déposés devant la porte d'un bureau de tabac, me firent signe et j'entrai. Accoudé au zinc du bar, « l'homme » était debout. Les pieds nus dans des espadrilles sans lacets, pâle d'une pâleur grise, mal lavé, mal rasé, coiffé d'une innommable casquette défoncée et décousue, sous laquelle une calvitie totale se faisait jour; pas de chemise. En fait de vêtements, un chandail à même la peau et le pantalon en lambeaux attaché par une corde : pour repérer dans ce rebut d'humanité au repos quoi que ce fût qui rappelât le personnage que je cherchais, peine inutile. Rien n'en restait; les joues pendantes, flasques annonçaient la défaite, la fatigue, la faim, l'épuisement, la veulerie; l'architecture de la face comme effondrée : seules, les lourdes paupières et les poches flagrantes qui étranglaient le regard et qui ne pouvaient guère appartenir qu'à un Blanchet attestaient, me confirmaient dans la certitude que c'était lui, bien qu'elles

n'étranglassent plus rien : celui que j'observais n'avait pas de regard; tout semblait glisser sur lui, sans l'intéresser, sans qu'il aperçût quoi que ce fût, étranger, absent universellement. Je ne sais quelle morgue, il est vrai, quand il eut remarqué mon insistance à le détailler, exaspéra ce qui demeurait de lui en lui assez pour me convaincre que je ne me trompais pas : observé, il se cabrait, il se cambrait, il se campait avec insolence, comme on se dispute à une inspection, mais tous ses refus ne me révélaient que mieux son identité; surtout la façon noble qu'il avait de maintenir à la ronde ses deux mains loin de lui et à la fin de les étaler sur son ventre qui avait fondu, en feignant d'introduire l'extrémité de ses doigts dans d'imaginaires goussets : à n'en pas douter, c'était sa pose favorite, celle qui lui était la plus familière, celle qu'il avait coutume de prendre, de garder le plus volontiers et en particulier chez le photographe; mais son attitude achevait si bien l'isolement qu'il cherchait, il était si bien défendu par sa seule contenance que je ne pouvais me décider à franchir le pas qui nous séparait, comme si j'avais dû me jeter dans un élément redoutable, pour atteindre l'île inaccessible où il demeurait : « Monsieur, lui dis-je enfin, en me violentant autant que lui, pardonnez mon indiscrétion, mais ne seriez-vous pas M. Blanchet? » Le temps que mirent ces paroles à frapper son tympan me parut interminable et elles bourdonnaient toujours à mes oreilles, quand une voix rauque et malveillante me répondit : « Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? que je sois ou ne sois pas M. Blanchet? je vous demande de me foutre la paix. — Ce que cela peut me faire? c'est que, si vous êtes M. Blanchet, vous êtes mon oncle et je suis votre neveu, Marcel. » Alors, ce lion mal léché, qui m'avait tourné le dos pour me répondre, me découvrit de trois quarts sa face, sans consentir à me regarder, et je voyais, suspendue à ses paupières fabuleuses, une grappe de larmes qui hésita longtemps à se détacher, avant qu'il me dît doucement, toujours sans se retourner

par pudeur, je pense : « Marcel ? toi, ici, près de moi. C'est assez pour aujourd'hui. Va-t'en, va-t'en tout de suite et tu reviendras demain à cinq heures, 5, impasse d'Oran. Si j'y suis toujours, nous parlerons. » Je l'embrassai de coin sur une joue que venaient de baigner les larmes et j'emportai à l'extrémité de mes lèvres un peu de l'amertume de ce cœur maudit.

Pas d'attroupement autour de nous, mais la scène de reconnaissance que nous venions de jouer sans faute n'avait dû échapper à personne et produisait son effet; mon baiser si imprévu acheva le mélodrame, les spectateurs à la ronde presque aussi émus que nous.



Fidèle au rendez-vous le lendemain, j'arrivai dans un hôtel infect, où je me heurtais à chaque pas à une tinette ou à un Sidi. L'odeur qui se dégageait des water ou des chambres était la même et également repoussante. Au troisième étage, au n° 156 peut-être, je frappai. Une voix qu'on devinait hostile à tout ce qui pouvait venir du dehors fit un effort pour ne pas me dire trop rudement d'entrer, mais sans réussir à ne pas le faire à peu près sur le même ton qu'un autre eût pris pour me dire de m'en aller. Une fois dedans, impossible de décrire ce que mes yeux contemplaient : dénuement absolu, délaissement complet, solitude sans seconde : en fait de lit deux tréteaux, une planche et une paillasse sur laquelle gisait sans drap un homme nu dans une couverture brune : autour, les murs blanchis à la chaux; pas un ornement, pas un objet, pas une image où le regard pût s'accrocher comme à une bouée d'espoir ou qui rappelât une minute de bonheur : non, rien que le néant, le vide. Pour tout meuble, une chaise de bois et une table boiteuse dont le tiroir avait disparu; un peu de charcuterie et de pain y traînait à même le papier, reste du repas du soir, et un litre de vin rouge entamé; de verre point. A

deux pas de moi une caisse entr'ouverte où s'entassaient pêle-mêle quelques nippes. Jamais je n'avais de plus près constaté la misère, jamais je n'avais surpris au monde un homme à ce point abandonné de la Terre et du Ciel et même de lui-même et dans son âme sans doute encore plus que dans son apparence et cet homme n'était pas seulement pour moi un homme, mon semblable, mon frère, cet homme, c'était « l'oncle Henri », qui avait ressemblé à s'y méprendre au prince de Galles, c'était le fils de Gabrielle Blanchet, ma grand'mère, qui avait ressemblé elle-même à s'y méprendre à la reine Victoria, c'était le frère de ma propre mère, le nabab, l'Arbitre des élégances de ma jeunesse qui avait traversé mes rêves d'enfant, entouré de falbalas et d'éclats de rire, de chœurs de jeunes filles et de filles, fêtard fini. C'était lui, son identité prouvée, lui, si aimé de sa mère et de ses deux sœurs qui avaient été trois mères pour lui, lui si aimé des femmes et en particulier de sa femme qu'elle en était devenue folle d'hystérie et de jalousie jusqu'à se perdre et à le perdre, pour être sûre qu'il n'appartiendrait à aucune autre, à la fin pas même à elle. Il avait eu l'habitude de régner sur les cœurs par son goût du plaisir et du faste sans égoïsme : tout ce qu'il avait, il le partageait. Sa seule vengeance était l'ironie, le cynisme, la gouaille dont il assaisonnait ses propos et ses dons; toujours au paroxysme de l'émotion et en même temps du secret : toujours au faîte de lui-même et prêt à se précipiter aux bas-fonds.

Comment trouver un mot compatible avec dirai-je ce triomphe ou cette débâcle entière? A chaque parole que je forgeais, comme elle affleurait, il s'opposait, il l'arrêtait du geste, il la couvrait des siennes, m'imposant silence, m'invitant à me taire, à le laisser tranquille : « Es-tu venu, gamin que tu es, pour me donner des leçons ou pour en recevoir? Et crois-tu par exemple que là où tu me vois, on ait besoin de conseils? Ce ne serait pas la peine d'être descendu si bas, si c'était pour y avoir encore besoin de

quelque chose ou de quelqu'un. C'est vous qui devez avoir besoin de moi et c'est toi qu'ils ont chargé de l'ambassade; c'est toi qu'ils m'ont envoyé, les malins, parce qu'ils savaient bien que seul tu désarmerais ma colère. Toi, tu es pur. Pour combien de temps? Tu as bien fait de te dépêcher. Ah! si je t'avais senti de leur bois, tu ne te doutes pas de la réception que je t'aurais sonnée! Et voilà, te voilà ici, je t'ai donné audience, je t'ai donné l'adresse de mon palace et je t'ai ouvert la salle du Trône. L'odeur qui veille à ma porte, mon humeur et ma chienne de voix me gardent bien. Personne, tu m'entends, personne ne passe par où tu as passé pour me joindre. Sainte Nitouche, idiot, cagot, ta mine m'a plu. Tu dois manger le Bon Dieu tous les jours? Tu fais bien. Je t'aime comme ça. Au moins je pourrai peut-être croire, grâce à toi, qu'après ma sainte femme de mère et ma sœur, ta mère, il existe encore quelque chose de sain, quelque chose de propre dans la famille. Mais ne me joue pas la comédie. Tu vas me dire tout de suite ce qui t'amène. C'est que je te vois venir de loin, bien sûr, avec tes gros sabots. Dans une minute ou dans un quart d'heure ou dans trois semaines d'ici, tu vas faire le geste, sortir de ta serviette un parchemin. Alors, sors-le tout de suite. Ma signature vous est nécessaire pour disposer de quelque chose qui encore m'appartient.? Mais si vous n'avez que cette griffe-là! et comment renoncerais-je à un droit que je ne me reconnais pas, à une prétention que je n'ai pas le moins du monde l'intention de faire valoir? et comment trouverais-je un nom que j'ai oublié, que j'ai effacé de ma mémoire? Je n'ai pas de nom. »
Impossible, malgré mes efforts, de lui faire quitter son cercle de méfiance. Il était comme sourd, monologuant seul comme les sourds; chaque fois que je voulais parler, refusant de m'entendre. Seulement, comme j'allais prendre la porte, une sorte de frisson le parcourut. Sa douceur n'était plus feinte ni forcée : « Marcel, je ne t'ai pas fâché au moins? Et m'as-tu bien photographié avec tes mirettes

noires? Tire-moi bien, que le portrait que tu vas leur faire de moi ressemble. N'oublie pas surtout de leur dire que d'eux et de moi, que d'eux dans leurs atours et de moi sur mon fumier, s'il y a un Dieu, c'est moi qu'il préfère, et s'il n'y a pas de Dieu, c'est encore moi le plus heureux, parce que je suis fier, libre, affranchi de toutes leurs malhonnêtetés et de tous leurs malentendus, de tous leurs mensonges. Il n'y a que là où je suis qu'est la Vérité. Je l'ai payée cher, mais je la tiens. Je n'ai qu'elle pour compagne. Ce tête-à-tête me suffit. Et insiste là-dessus, que je n'attends, que je ne veux rien d'eux, que je n'exige d'eux qu'une chose : qu'ils me foutent la paix. Sais-tu qu'il me faut faire un effort maintenant, en même temps que je m'attache à toi, pour ne pas te détester? J'avais réussi à échapper à tout et à tous, à me mettre à part, en marge et il a fallu que tu chemines matin sur le boulevard après ta messe avec ta mine de sacristain endimanché pour me rencontrer, pour me repérer, pour constater que je suis et où j'en suis. Il faut que tu aies l'âme bien faite pour qu'on ne puisse rien te cacher, pour que tu m'aies reconnu. Masque, petit curé, qui m'as démasqué, qui as défait en une seconde ce que dix années de persévérance n'avaient pas réussi à faire. Sans doute n'avais-je pas mis assez de distance, accumulé assez de silence entre eux et moi, entre moi et moi, puisque je me ressemble encore trop pour que tu ne t'y sois pas trompé. Ton œil de Blanchet a reconnu le Blanchet. Ah! si je ne savais pas qui est ta mère, je me dirais que tu n'es pas le fils de ton père, un lourdaud, à moins qu'elle ne t'ait fait tout entier toute seule. Tu tiens plus de moi que de lui. Il est vrai que le frère de la mère, c'est quelque chose. Sais-tu, petit, que depuis dix ans personne au monde ne savait plus qui je suis, pas même moi, quand tu m'as nommé. Ah! tu ne peux pas comprendre ce que tu as fait là, parce qu'on n'imagine pas ce que c'est de voyager incognito, comme moi : rien de pesant ni de gênant comme ce bagage

à étiquette et quelle délivrance que d'être sans nom, quelle faiblesse de ma part de t'avoir répondu : oui, quand tu m'as demandé si je n'étais pas, si j'étais. J'aurais si peu menti, si j'avais dit : non. Mon nom, je l'avais rayé de mes papiers. J'étais à ce point devenu anonyme. J'étais à ce point devenu personne que j'ai peut-être plutôt presque menti, quand j'ai consenti à me dire, à m'avouer celui que tu cherchais; au moins ai-je manqué de courage, de logique. J'ai cessé à ce moment d'être conséquent avec moi, puisque je renonçais à la consigne que je m'étais donnée et Dieu sait quelles catastrophes vont s'ensuivre que je ne prévois pas; aussi, quand il m'arrivera de t'en vouloir, de t'exécrer de m'avoir surpris à bout portant et d'avoir forcé ma retraite, ne t'étonne pas. Accoudé près de ce zinc, je ne me tenais pas sur mes gardes assez; c'est qu'avant que tu aies parlé, je t'avais vu et tu m'avais séduit, enjôlé. Depuis, il y a quelque chose de changé. Le passé, que j'avais renié, à la gorge me reprend et me monte au cerveau. Je ne peux plus lui échapper, aussi je ne suis pas sorti aujourd'hui. Il me semblait que ceux qui m'auraient rencontré n'auraient plus rencontré n'importe qui et je ne voulais pas commettre, compromettre « M. Blanchet » avec tout le monde. Le serais-je redevenu? M'aurais-tu rendu à moi-même? Aurais-tu de toutes pièces monté ce traquenard, combiné ce supplice? Tout me semblait si simple et de nouveau tout se complique. C'est toi qui es cause de tout, blanc-bec, mais viens te rasseoir et dis-moi comment tu as fait pour me reconnaître : quelle police ton père avait mise en chasse à mes trousses pour ne pas me laisser mourir comme je l'entendais? Ainsi le repos que j'avais trouvé, mon bonheur vous faisait de l'ombre. Il fallait le troubler et on s'est douté qu'il n'y avait que toi au monde pour m'atteindre et me toucher au bon endroit et il a fallu que, leur complice innocent, tu viennes à leur aide me rappeler qui je suis, que j'existe encore et qu'il existe au monde quelqu'un pour qui je ne suis pas un étranger.

» Reste encore. Parle-moi maintenant de ton père : c'est lui que je hais le plus et même si je me réconciliais avec lui, quelque chose en moi continuerait de le haïr, mais dis, petit frère, te voilà mon confesseur, aussi je ne te cacherai rien, je ne te cacherai pas qu'il ne s'y est pas trompé, ton bandit de père, quand il a rencontré à Vichy, il y a de cela huit ou neuf ans, une nuit d'août après minuit, comme il sortait du casino, au coin désert de la rue de Lisbonne où il logeait, quelqu'un qui lui a serré le kiki, s'il a cru que c'était moi. C'était moi en effet et il s'en est fallu de peu, crois-moi, qu'il n'y ait perdu (c'est la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, lui et moi) le goût du pain. Le seul souvenir de ma pauvre mère qui s'est dressé entre nous au bon moment m'a empêché d'appuyer un peu plus fort. Certainement dans les disputes de ménage, on a dû plus d'une fois devant toi remuer ce mauvais souvenir, mais du train qu'il y allait le bougre doit maintenant avoir acheté toute la ville et la moitié du département. Et, seigneur à venir d'un pareil héritage, c'est ainsi que tu t'habilles, chienlit? Ah! quel dommage que je ne sois plus jeune! coquet comme j'étais, je t'aurais passé mes défroques et tu serais plus gandin que tu ne l'es dans ton neuf. Il en a de la chance, ton ladre de paternel, d'avoir mis au monde un fantôme qui ne sait pas ce que c'est que de vivre : « Passe à côté, mon fils, laisse-moi tout. » C'est ce qu'il a voulu et c'est à quoi sert la vertu, à faire croître et embellir les vices des autres. Moi aussi, j'ai un fils que j'ai aperçu de temps en temps tout petit. D'ici quelques années il aura vingt ans comme toi et comme il n'a pas connu sa grand'mère, quelque chose me chante que les hauts faits que je n'ai pas commis lui chatouillent déjà le bout des doigts et qu'il aura, lui, l'audace qui m'a manqué d'aller jusqu'au bout de lui-même, je veux dire, de ses désirs. Quand je l'ai fait, je ne suis pas si avaricieux que ce soit du sang de navet que j'aie coulé dans ses veines et j'espère bien pour lui qu'il ne se soûlera pas comme toi de fleur

d'orange ni d'eau bénite. Maintenant, va-t'en, tu en as entendu assez et je t'ai assez vu. »

***

Je rapportai le même soir dans ma lettre quotidienne à ma mère cette rencontre. Sa réponse dut être à peu près celle-ci : « Ainsi, mon petit, tu as réveillé l'épouvantail de ma vie : mon frère ! Toutes les trois, ta grand'mère, ma sœur et moi, nous n'avons pas dormi tranquilles une nuit sur deux à cause de lui. Les ténèbres l'avaient pris. Je le croyais mort et voilà qu'il est encore là qui se dresse, inquiétant. Je ne dis pas menaçant. Il n'a jamais eu le cœur de mal faire, mais toujours à deux doigts du déshonneur et toujours ennemi de lui-même, ami du malheur que nous avons fait vainement l'impossible chaque jour de ma vie pour éloigner de son chemin. Tu vas voir qu'il va gagner vite le large, qu'il va reprendre son aplomb et nous allons recommencer à trembler. Maintenant, je suis seule avec toi pour veiller sur lui. Ta grand'mère et ma sœur Alexandrine ne sont plus là, pour que nous parlions de lui ensemble. Devant ton père il est interdit, tu le sais, de prononcer son nom. Il suffit que son souvenir traverse nos conversations, pour déclencher la tempête. Son ombre seule empêche ton père de respirer. Parfois, j'ai pensé qu'un démon l'habite pour nous tourmenter. Depuis quand ne commande-t-il plus dans sa propre personne ? Quel esprit d'aveuglement et de désordre le conduit ? Mais si tu l'as retrouvé dans de pareilles circonstances, Dieu l'a voulu et qu'il ait eu la force de disparaître, de s'effacer si longtemps me laisse espérer qu'il a changé à son avantage, qu'il s'est assagi, mais non, quelque chose me crie encore plus fort que, s'il reparaît, ce n'est pas pour notre plaisir. Tâchons que ce soit pour son bien et pour le nôtre. » Plus loin : « Avant de te quitter, je ne peux pas, mon petit, ne pas te mettre en garde contre un grand défaut de ton oncle qui est ce qu'on appelle

« un beau parleur ». Tous les jours, il te racontera quelque chose de nouveau. Il aime étonner; aussi attends-toi aux confidences les plus folles. Étonner? c'est scandaliser que j'aurais dû écrire; aussi attends-toi de sa part à tout ce qui pourra te faire pâlir ou rougir. Tout le monde y passera. Il accusera et condamnera sa femme d'abord et ton père. A part sa mère et moi — et encore, en suis-je bien sûre? — il n'épargnera personne sur la terre, pas même le Bon Dieu dans le ciel. Oh! ce n'est pas par méchanceté, il n'est pas méchant, mais par besoin de tout ramener au niveau de sa misère et pour expliquer son malheur. Il n'a jamais voulu en être la cause et il nous est si naturel de nous aveugler. D'ailleurs, tu verras si ce que je te dis n'est pas vrai. Quand il t'aura dit du mal de tout le monde, à bout d'étoffe, il finira par t'en dire de lui. C'est un besoin qu'il a de dénigrer, de tout tourner en dérision et au pire. Il n'est pas menteur et je ne veux pas dire qu'il n'y aura pas un fond de vrai à tout ce qu'il dit, je te demande seulement d'en prendre et d'en laisser. »

Je venais de temps en temps le soir dans le petit « tabac » où nous nous étions revus pour la première fois et nous allions dîner ensemble, mais je ne pouvais pas obtenir de lui qu'il quittât l'horizon étroit de ses habitudes. C'est moi qui devais renoncer aux miennes et partager ses repas dans des bouges infâmes où il me présentait pompeusement à des clochards, à des laveurs de carreaux, à des mendiants de profession, et comment s'y prenait-il pour avoir de l'argent? Il ne m'était permis de payer, c'était la règle, qu'une fois sur deux. Ensuite, nous allions nous asseoir dans un petit café de son choix et il commençait ou recommençait ou rapiéçait l'histoire de sa vie, comme un conte fantastique intarissable aux anecdotes multiples, aux épisodes sans cesse renaissants, dont tous les acteurs avaient un visage à mes yeux, mais sans que j'eusse une seconde la permission d'intervenir pour placer un mot, ou j'étais rabroué. Souvent, au fort de son récit, il me

semblait halluciné. Depuis combien de temps s'était-il interdit de parler? L'afflux de ses propres paroles qui avaient retrouvé le chemin de ses lèvres le grisait ; je me gardais de l'interrompre.

***

Un soir : « Mes malheurs n'ont vraiment commencé qu'avec le mariage. Avant, j'avais partout vécu en voyageur, en trimardeur, et si je laissais derrière moi des larmes, je me jetais où j'entendais rire. De fête en fête. Ruiné ou endetté, je n'avais qu'à écrire à ma mère ou à mes sœurs qui, à elles trois, faisaient l'appoint ou le plein. Toutes les femmes que je voulais, je les avais un jour ou l'autre, plutôt la veille que le lendemain. A Chaminadour, je ne sais pourquoi elles s'appelaient toutes Marie; Jeanne à Aubusson, où l'une d'elles par malheur était la fille du commissaire et faillit me conduire en prison. Je me souviens que ta grand'-mère, la pauvre, à cette occasion, dut quitter la première fois de sa vie sa boulangerie, voyager une nuit entière pour accourir au petit jour à mon secours et offrir des garanties ou on m'enfermait. Puis, ce fut Nice, Bordeaux, Marseille. A Paris, pas une rue sur dix où ne se réveille sous mes pas un souvenir d'amour, mais comme j'entrais dans ma trentaine, était-ce écrit? tout le monde se ligua pour me faire une situation : ce fut ma perte : je ne devais pas être né pour me fixer quelque part, nulle part, mais rouler, rouler ma bosse, comme on dit. Chassez la nature, elle revient. Quand tu m'as l'autre matin arrêté rue Marcadet, je roulais. Chacun a sa manière de vivre. C'est la mienne. On acheta d'abord pour m'y enchaîner le Café du Commerce à Chaminadour; c'était le plus bel établissement de la ville où ne fréquentait que le grand monde, mais je n'en pouvais prendre possession que marié, d'après les clauses du bail et fallait-il encore que ma femme fût choisie au gré du vendeur et à celui de ton père, le bailleur de fonds. Il y

avait mis le prix. On me chercha donc chaussure à leurs pieds et un jour on me désigna la perle des perles, une Marguerite Chauderon, que je ne pouvais repousser qu'au risque de me voir tout refuser : et tout le temps que je ne l'avais pas vue, elle, je me proposais de tout renverser en un tournemain au dernier moment, mais c'était une vraie jeune fille, comme je n'en avais jamais connu, bien élevée, musicienne, juste à point mûre, qui avait gagné sa dot elle-même, penchée de 14 à 24 ans sur les rôles des contributions. Bien qu'un peu trop « demoiselle » à mon gré, le sort voulut qu'elle ne me déplût pas. Si je lui plus? elle m'aima dès la première seconde, que dis-je? elle était folle de moi déjà sur la foi d'une photographie et me voilà sans délai en proie à sa passion, à sa fringale. Mon corps lui allait si bien que je serais mort à la peine. Toute la nuit, collée à moi, tout le jour elle me cherchait, incapable d'attendre le soir. Et bientôt, l'amour de chair ne lui suffit plus. Elle déménagea. Chaque fois que mes yeux s'ouvraient sur autre chose que sur elle, je la trompais. Tant elle avait peur qu'on lui ravît une minute de l'attention, une goutte du sang de son Henri, elle s'empêchait de dormir, pour guetter sans cesse à l'affût. Non, personne n'a jamais pris possession de personne comme cette femme de moi, à ne pouvoir lui en distraire une miette, elle les avait comptées. Pas de détournement possible. A ce point montée, elle ne tarda pas à voir partout des signes de mon infidélité. Et Dieu sait qu'elle ne m'en laissait ni le loisir, ni la force, ni le goût. Deux chaises rapprochées dans une pièce où elle entrait m'accusaient. Une femme qui venait de s'enfuir ou une ombre de s'évanouir y était assise auprès de moi, avant qu'elle n'entrât. Nos genoux se touchaient, elle en était sûre. Avais-je caché ma complice dans un placard? Elle fouillait la maison de la cave au grenier et devant mes dénégations ou mes gifles, la vaisselle, la batterie de cuisine, l'argenterie passaient tour à tour par les fenêtres et le voisin en faisait son profit qui en ramassait les débris

sur ses tas de charbon : c'était un charbonnier. Scène sur scène. Même dans ses bras, elle imaginait que je pensais à une autre et me déchirait le front pour en arracher le nom que je refusais de lui livrer. A la fin, dans notre lit même, elle cherchait sa rivale qu'elle voyait, ce qui s'appelle « voir », couchée de l'autre côté de moi avec nous. Il n'y avait pas, il n'y avait pas eu depuis vingt ans à Chaminadour une jeune fille, une fille, une femme, une chienne coiffée qu'elle ne me donnât pour maîtresse, de Marie Detribelure qui à son dire en était morte à Marie Parturier qui me continuait ses services, en passant par Mme Henri, la tenancière de la bonne maison; bien plus, non content d'être l'amant de toute la terre, j'avais aussi été celui de mes sœurs, mais c'était de ta mère surtout qu'elle était jalouse. Je t'en dirais davantage sur ce chapitre, si je n'avais pitié de tes oreilles que je crois chastes et je vais te choquer sans doute si je t'apprends qu'elle prétendait que tu es mon fils : à la fin, tu étais même sa bête noire: mon portrait tout craché à ses yeux, c'était toi. Ta ressemblance avec moi était si frappante qu'elle dénonçait l'inceste à une lieue. Et croirais-tu qu'un jour, poussée par son démon, comme j'avais dû me rendre en Bourgogne, elle en profita pour faire venir ton père en catimini dans notre chambre où elle était malade et là entre quatre-z-yeux elle lui dit ses soupçons : que tu étais de moi, qu'elle en était sûre, que je le lui avais moi-même avoué et que depuis longtemps notre ménage ne tenait debout que grâce aux largesses de ta mère, qui nous entretenait, que faute de cette aide constante, quotidienne, il y a longtemps que nous aurions fait le saut, que c'était ta mère qui payait les notes du boulanger, qui soldait les traites de mes marchands de vins, qu'elle fournissait la viande gratis, qu'il n'en pouvait pas douter, puisque c'était elle, Marguerite Chauderon, épouse Blanchet, qui le savait mieux que personne qui le lui disait, qui, outrée, à la fin, avait pris le parti de faire cesser l'escroquerie et qu'il fallait bien qu'il y eût, pour

justifier un pareil dévouement de la part d'une sœur, de la part de ma sœur à mon égard, entre ma sœur et moi, autre chose que l'amour fraternel, des relations particulières, particulièrement coupables. Rêve, si tu veux, là-dessus et tu devines toutes les catastrophes qui suivirent. Naturellement pas un mot de vrai. Mais sur l'esprit du plus intéressé des hommes de pareilles affirmations ne pouvaient pas ne pas être accueillies comme argent comptant. S'il ne crut pas tout de suite à la raison invoquée de tant de générosités, comment ton père aurait-il pu ne pas admettre pour vraies les générosités mêmes? et cela suffisait amplement pour l'amener à machiner la plus cruelle des tragédies, pour inaugurer contre ta mère l'ère des persécutions qu'on attendait. Du moment que c'était celle qui en bénéficiait qui dénonçait la source de nos revenus, comment refuser d'y croire, ne pas se rendre à l'évidence? Le martyre de la pauvre Marie commença. Par cette brèche ouverte qu'on venait de lui signaler, l'avare voyait fuir son or qu'il préférait à toutes choses. Une seconde, crut-il au pire? dans les disputes, il dut en éclabousser plus d'une fois ta mère, puisque c'est elle qui m'apprit, à bout de patience, la nature de l'entrevue que ton père avait eue avec ta tante Marguerite et que c'est pour assurer sa paix que j'ai brisé ma vie, que j'ai dû songer à mettre en vente le Café du Commerce et à quitter Chaminadour.

» Certes il n'y eut peut-être jamais de mère ni de sœur au monde plus dévouées à quelqu'un que ma mère et ta mère à moi. Je ne leur ai jamais rien demandé qu'elles ne se soient mises en quatre, empruntant quelquefois, pour me tirer de peine. Était-ce amour ou crainte? En tout bien tout honneur, je crois qu'elles avaient surtout peur de moi, de la misère pour moi et que la misère ne me menât court au déshonneur et peut-être au crime. Ainsi, depuis ma quatorzième année, n'avaient-elles pas d'autre souci que de reconstruire mon bien-être, à mesure qu'il m'échappait, et ensuite de réparer chaque jour le foyer qu'elles avaient

voulu me construire près du leur, à mesure qu'il s'écroulait pierre à pierre. C'était pour elles une sorte de devoir, leur premier devoir. Elles se croyaient comme responsables de moi, se refusant à m'abandonner, à m'abandonner à moi-même. — Chantage de ta part, me diras-tu ? — Sans doute, si je m'en étais rendu compte. A la fin cependant, il n'y avait plus rien à faire, Marguerite poussant à la roue et le goût du malheur nous menant. Comme tout ce que j'avais, je le tenais de ton père qui me l'avait prêté, avancé, en achetant à mon nom le Café du Commerce, quand je le vendis, il me fallait d'abord tout lui rendre, mais si je lui rendais tout, capital et intérêt (la dot de Marguerite fondue), il ne nous restait plus rien pour vivre, pour m'installer ailleurs avec ma femme et mes deux enfants, d'autant plus que le fonds entre mes mains s'étant déprécié, je n'en avais tiré et touché le matin que les deux tiers du prix que ton père en avait donné sept ans plus tôt. Tu vois le chiendent ? Que faire ? Ce que je te raconte là, mon petit, c'est le moment le plus grave, le seul grave et le plus triste de ma vie (tout le reste n'est que faribole, garniture), peut-être le seul sans excuse et qui me laisse pantois, démuni devant Dieu, devant les vivants, devant les morts, devant moi, sans recours ni consolation. Jamais je ne l'expierai assez. Ah ! ce Café du Commerce qui ne m'avait jamais appartenu, qui n'avait jamais appartenu qu'à ton père ! Je me souviendrai toujours de cette nuit, elle est devant mes yeux, où toutes les deux (Alexandrine était morte), ma mère et ta mère, debout, le regard fixe, elles m'attendaient, sans pouvoir faire autre chose que de m'attendre, sans pouvoir ni s'asseoir, ni se distraire, depuis deux heures de l'après-midi de faction. Viendra-t-il ? Pouvait-il ne pas venir ? Allais-je partir avec tout cet argent dont pas un sou ne m'appartenait ? De guerre lasse, ton père qui se couchait tôt consentit à se mettre au lit sur leur prière et rompu s'endormit. Dix heures. Onze heures. Minuit. Je prenais le train de Paris à une heure du matin, elles le savaient. A minuit dix,

les grilles de la boucherie verrouillées, j'arrivai par une petite porte dérobée, comme un voleur, à pas de loup et je déposai sur la table devant elles deux affolées une part seulement du capital attendu. D'intérêt point. Elles exigeaient le tout, sans parler, sans faire un mouvement, de peur de réveiller quelqu'un, le maître, leur maître, de peur d'un drame, mais dans leurs yeux quelle force de supplication et je dus être un moment absent de moi-même, pour que j'aie pu leur résister en face. Je savais si bien que leur paix à toutes les deux dépendait de ce que j'allais faire. Ma digne femme de mère depuis longtemps à la charge de ton père, je partais sans l'espoir de subvenir, de contribuer jamais aux besoins de sa vieillesse, à l'entretien de ses derniers jours ? Qu'importe ? Il s'agissait d'abord pour moi de vivre, de la vie de ma femme et de mes enfants. Ta grand'mère que je n'ai pas revue, que je ne reverrai jamais, s'était dressée dans la porte pour me retenir, si fière, si grande, si désespérée, pensant m'obliger à réfléchir, m'obliger à verser mon dernier tiers, à signer au moins une reconnaissance. Non, car ce fut non. A la fin, je m'arrachai à ta mère qui s'accrochait à mon coù, à mes bras, et je bousculai, je renversai ta grand'mère, ma mère, ma propre mère qui me barrait le passage et je passai sur son corps, serrant contre mon cœur dans ma sacoche ce qu'on voulait me disputer que je considérais comme « le nécessaire » qui allait peut-être m'échapper. C'est que je venais d'entendre ton père au-dessus de nous bouger et je me représente ce qui dut se passer tout de suite après, entre ces trois êtres, devant l'irréparable, dans le silence de la ville, quand ils entendirent siffler le train qui m'emportait et qui emportait l'argent. Ma mère est morte et la dernière image que j'ai d'elle, c'est sa bonne figure en larmes, sans reproches encore, seulement au désespoir, là, près de mes pieds où je l'avais jetée, moi, moi, de ces mains, de ces deux mains que tu vois, je l'ai brutalisée, elle, pour finir et elle ne me maudissait pas, elle me

priait. Demande maintenant pourquoi j'en suis là, seul, dans cette chambre, sans meuble, sans linge, sans image : une seule me suffit. Elle est là (il se frappe le front) qui me punit et je ne me punirai jamais assez, même si je n'expie que mon malheur.

*
* *

» A partir de ce moment, ma vie ne fut plus la même. Jusqu'alors, même au milieu de mes soucis, je chantais. Le matin, en faisant ma toilette, ce n'était que roulades et pirouettes à incommoder les voisins, et Marguerite, ma folle et les enfants me redemandaient dix fois leur tyrolienne favorite. On ne m'entendit plus. A peine si je remuais. Ta tante, elle, triomphait parce qu'elle m'avait brouillé avec tous les miens, elle pensait m'avoir enfin tout à elle et le sentiment de cette victoire entière et définitive lui suffisait, mais sa manie trouva bientôt de nouvelles occasions de se manifester. Dès notre arrivée à Paris, j'avais loué dans un bas quartier un magasin « beurre et œufs ». Par malheur n'y fréquentaient que des femmes et sauf les grand'mères, je n'avais le droit d'échanger ni une parole ni un sourire avec aucune d'elles, sans provoquer une scène. Les jeunes clientes, mises à la porte l'une après l'autre, au bout de six mois, on ne faisait plus ses frais. Je dus vendre encore, cette fois tout à fait ruiné.

» La rancune que je gardais à mon affreuse moitié de m'avoir systématiquement et irréparablement éloigné et séparé de ma mère et de ma sœur d'abord et de nous mettre maintenant sur le carreau tous les quatre me poussait à lui faire de constants reproches, toute bonne humeur perdue. Elle en tomba malade et les médecins poussèrent les hauts cris : une phtisie galopante allait l'emporter. Nécessité d'éloigner les enfants que j'expédiai en hâte chez leurs grands-parents Chauderon et comme l'état de la mère demeurait stationnaire, dans l'impossibilité où

j'étais de l'installer dans un sanatorium, elle les rejoignit à la campagne. Je ne l'ai jamais revue. Vit-elle encore? — Oui. — Pour moi, sans le sou, bientôt sans vêtement (je m'étais défait de tous mes complets, l'un après l'autre), plus de tenue, plus d'intérieur, dégoûté de tout et de moi-même, redevenu « pierre qui roule », je n'eus que la ressource pour vivre de laver les carreaux et les devantures des mastroquets et c'est avec le prix que je retirai de la montre en or de ton grand-père que j'avais conservée la dernière, que je pus m'équiper, acheter les éponges, le camion et l'échelle que je promenais de porte en porte, le long du boulevard, quand tu m'as rencontré. »



Nous étions en 1909. J'avais quitté Paris pour Chaminadour et laissé mon phénomène dans son royaume. Hélas! ne pouvait-il plus s'y passer de confident? Comme je voyageais quelque part pendant les vacances, je reçus cette lettre de ma mère : « Je te le disais, mon grand, que tu avais réveillé le malheur, le sien et le nôtre. Il était bien tranquille dans son coin, dans son coin? Au fond de son abîme et tu es venu, tu l'as invité à se souvenir du passé. Tu as ranimé sa curiosité : il a voulu nous revoir. Ce matin samedi le marché battait son plein; juste au moment où toute seule dans ma boucherie pour servir, ton père au champ de foire avec les garçons, je ne savais plus où donner de la tête au milieu de mes clientes impatientes, j'entends un brouhaha, un remous de foule et quelque chose qui venait de la place du Marché comme un orage ou une menace du sort. On s'écartait, on se récriait. Enfin, je me décidai à lever les yeux au-dessus de mon ouvrage et je vois à deux pas de moi, déjà sur le trottoir, un homme ou une bête? et qui me ressemblait, un homme en guenilles, sans chapeau, presque nu-pieds, boitant, un de ses bras appuyé à une béquille, la chemise sale déboutonnée jusqu'au ventre

et qui me lance par une manière de défi devant toute la ville assemblée (combien y avait-il de temps qu'il était là debout? un siècle ou une seconde?) : « Ainsi, c'est ainsi » que l'on reçoit son frère? Est-ce que tu ne me reconnais » pas ou est-ce que tu ne veux pas me reconnaître? Marie, » je suis Henri. Ah! si Marcel était là. Lui n'y mettrait pas » tant de façons? Et sans doute j'aurais dû passer par la » Belle Jardinière ou la Samaritaine, mais le temps n'est » plus où je m'y attifais sur mesures, et refilais chaque année » ma garde-robe à peine usagée ou démodée à mon beau- » frère, le millionnaire, ton mari... Depuis que le neveu est » parti, il y a eu du grabuge. Un beau matin, je suis tombé » de mon échelle et je me suis cassé une cheville. En sortant » de l'hôpital, je me suis dit comme ça qu'on n'avait pas » une sœur pour ne pas venir en convalescence reprendre un » peu de forces chez elle et me voilà. » Et voilà ce que tu as fait, mon petit. Tu as ramené ce monstre à la surface et il est installé chez nous. Imagine, si tu peux, sa présence ici après ce qui s'est passé. Depuis, mon pauvre cerveau n'en peut plus, à force de me demander ce qu'il va arriver de la part de ton père qui ne pouvait pas même supporter son souvenir et qui va être obligé de supporter sa vue, sa conversation, ou de sa part à lui qui ne peut pas davantage supporter la société de ton père : ces deux êtres en face l'un de l'autre : il est impossible que cela dure sans drame. Ils sont tout le contraire, les deux contraires : capables de s'entendre sur rien. Celui-ci prudent jusqu'à l'avarice, celui-là prodigue jusqu'à la débauche. Celui-ci le désordre, celui-là l'ordre en personne. Que va bien pouvoir inventer le plus malheureux pour se débarrasser de l'autre, le plus turbulent des hommes pour déranger le plus tranquille? Tout ce que ton oncle dit, tout ce qu'il est provoque, brave, insulte, contrarie, veut contrarier ton père et déjà depuis le premier abord, il l'a outragé cent fois. A son aspect seul, j'ai regardé mon Paul. Du pâle au rouge, du rouge au violet, du violet au vert, il a passé par toutes les couleurs

de l'arc-en-ciel, mais grâce à Dieu, sans lui donner la main, il ne l'a pas chassé, il a seulement dit : « Tiens, c'est toi. Toi, ici. » Et comme ton oncle était déjà assis à table, il s'est assis en face de lui, son front tout d'un coup ridé, comme s'il avait vieilli de dix ans dans l'instant. On a servi le déjeuner. A peine s'il y a touché et il n'a pas prononcé un mot. L'autre au contraire ne tarit pas. » Quelques jours plus tard : « Même silence toujours de la part de ton père; depuis que l'oncle a paru devant lui, il ne souffle mot, ni ne mange ni ne dort; pense un peu ce que c'est pour moi de ne pas savoir ce qu'il pense et de l'entendre toute la nuit se retourner à côté de moi dans notre lit, comme sur un gril; pense un peu ce que c'est pour lui que de loger l'homme qui l'a volé hier, d'héberger son voleur et de vivre en tête à tête peut-être avec son assassin de demain, car ce n'est qu'à cela qu'il songe, la figure dans son assiette; que l'autre a voulu le tuer et peut-être le tuera. Cette nuit (il ne m'avait pas adressé la parole depuis samedi) il m'a réveillée pour me dire : « Je t'assure, Marie, que cet homme, » ton frère, est venu pour nous jouer un vilain tour. » Je ne sais pas ce que j'ai répondu, mais cette ouverture lui a fait du bien; ce matin, à midi, à l'heure du repas, ils se sont regardés et les propos ont cherché à se nouer entre eux, de travers encore ou par-dessus un mur qui les cache l'un à l'autre. C'est comme une habitude qu'ils prennent, un effort qu'ils tentent, sans le savoir, ou une éducation qui se fait. Ils se montrent peu à peu plus sociables, mieux disposés chacun à l'égard de son frère. Mon rôle est bien difficile à tenir entre les deux. En effet, si j'étais attentionnée pour l'oncle, j'éloignerais de lui ton père et si je flattais ton père, il s'imaginerait que je veux obtenir quelque chose de lui, en faveur de l'ennemi. Je fais comme si je n'existais pas, ne pesant ni à droite ni à gauche. » Troisième lettre : « Il y a progrès. Ils se sont parlé. Ton père le premier et je les sens prêts, ton oncle à recevoir l'assistance de ton père et ton père à rendre service à ton oncle. » Quatrième

lettre : « Je suis contente de ton père. C'est lui des deux qui a fait le plus de chemin et ce matin à brûle-pourpoint il a dit à ton oncle, comme on se jette à l'eau dans un moment d'oubli pour sauver celui qu'on déteste qui se noie :
« Henri, est-ce que tu te souviens d'avoir été maître en la
» matière, est-ce que tu saurais toujours manœuvrer la
» poêle, tenir la queue d'une casserole, faire sauter une
» omelette baveuse, battre une mayonnaise, assaisonner un
» mironton ? Si oui, dis-le, si tu le veux, je peux, je peux
» t'assurer la tranquillité pour le reste de tes jours. Je fais la
» pluie et le beau temps au sanatorium de Maisons-Feyre.
» Dis-moi que tu acceptes et demain à vie tu es le chef de
» l'établissement. Mais ce n'est pas une petite affaire :
» deux cents couverts à assurer chaque jour. Es-tu de taille ?
» Te sens-tu d'attaque ? Le directeur ne saura rien me
» refuser. » Ton oncle a dit « oui ». Ton père est au sana-
» torium. Je te raconterai la suite demain. »



Et mon oncle entra au sanatorium, comme cuisinier et on le revit pimpant, habillé d'abord de rebut, mais bientôt correct, cossu, coquet même, avec de belles cravates lavallière que ma mère prenait dans mon armoire et repassait pour lui. Il semblait qu'il eût tout oublié, la bohème, ses malheurs, la misère. On le voyait ponctuel.

Son ex-femme habitait bien la ville, mais dans un faubourg si reculé qu'il n'avait pas par bonheur l'occasion d'y circuler.

Quand je revins, je le trouvai tout autre. Seulement, un dimanche qu'il était dans la boucherie, au moment de la sortie de la messe de onze heures, une procession passa et quelqu'un du doigt lui montra une petite fille, vêtue comme une princesse, qui avait douze ans peut-être et en paraissait dix-sept, au milieu de belles dames : « C'est Gabrielle », lui dit-on. Gabrielle, c'était sa fille et Gabrielle était le nom

de ma grand'mère. Il se mit à larmoyer : « Comme elle est belle et comme elle ressemble à ma mère et ce qui me fait plaisir, c'est qu'elle n'a rien des Chauderon, excepté les sourcils qui se rejoignent : si par malheur elle héritait de la jalousie de sa mère, je l'aimerais mieux morte. » Le dimanche qui suivit, à la même place, l'oncle siégeait quand un petit garçon de onze ans fait son entrée, attiré par mon père : « Vois ton petit Jean qui vient te dire bonjour. » L'enfant était mal vêtu, l'air d'un souffre-douleur. Ils s'embrassèrent, pour ne plus se revoir, mais le père avait eu le temps de donner à son fils tout ce qu'il avait sur lui. Après le départ du petit, il constatait pour la seconde fois avec plaisir d'abord et inquiétude à la fin : « Lui aussi, il porte le prénom de mon père : Jean, et tout ce qu'il est est signé Blanchet, sauf le sourcil. » Tout le monde savait dans la ville quelle iniquité régnait chez les Chauderon : Marguerite agonisante et le petit Jean relégués sous les combles dans une grande misère; les deux Gabrielles au contraire, la sœur cadette et la fille de Marguerite, logées au premier étage, fêtées, choyées, ne s'occupant que de musique et de colifichets. Et voilà l'oncle Henri démoralisé.

C'était à ce moment que ma sœur se mariait avec un officier et comme au lendemain de ces tragiques rencontres nous cherchions un but à la promenade que devaient faire les fiancés, ma mère qui avait senti chavirer le cœur de son frère décida que nous allions présenter mon futur beau-frère au maître-queux du sanatorium : « Le pauvre, il sera si content qu'on ne le mette pas de côté! » Mais, comme nous arrivions devant la grille monumentale du parc, nous apercevons une toute petite malle noire, si petite et si noire au milieu de la route qu'elle faisait pitié, et si seule, si imprévue là. Tout de suite ma mère me coule à l'oreille : « Qu'est-ce que c'est encore que ça? Tu ne la reconnais pas? C'est la malle de « l'oncle Henri ». Et sans doute ma mère pouvait la reconnaître de loin mieux que personne; c'était elle qui en avait fait l'emplette au bazar du Centre

pour la lui donner, comme tout ce qu'il avait. On descend, on se penche sur le petit cercueil. On regarde l'étiquette « Henri Blanchet ». Plus de doute, mais de quoi était-ce le signe? Dans la loge du concierge, on nous apprend le scandale du midi : un léger retard apporté au service par suite du mauvais fonctionnement d'un appareil, comme on en faisait retomber le tort sur le chef, celui-ci, admonesté sans ménagement, devant le personnel qui l'escortait au moment du dessert (ce fut plus vite fait que dit), avait coiffé d'une potée de marmelade encore chaude le directeur lui-même. Aussitôt, naturellement, on lui avait signifié son congé, payé ses gages et huit jours d'avance, tout ce qui lui appartenait jeté dehors en même temps que lui en cinq sept. Il ne s'agissait plus que de se débarrasser sur l'heure de l'énergumène et les dommages seraient portés au compte de mon père. Heureusement, celui-ci ne nous accompagnait pas. De honte et de colère à quels excès ne se serait-il pas laissé emporter? Ma mère, l'intelligence et la douceur, un peu politique, sans s'en douter, bien convaincue désormais, après cette expérience, qu'il est des gens pour qui on ne peut à peu près rien, attendu qu'ils sont incapables de faire quoi que ce soit pour eux-mêmes, sûre que « l'oncle Henri » était de ceux-là et que sa présence parmi nous ne serait jamais qu'une source de désagréments pour mon père, de déboires pour elle : qu'il y allait du salut de son ménage auquel elle avait toujours tout sacrifié et elle-même la première, ne songea plus qu'à éloigner son frère : il lui suffisait d'avoir constaté une fois pour toutes la bonté, la mansuétude, la magnificence du cœur de mon père qu'elle ne voulait pas soumettre à une nouvelle épreuve : il y aurait eu là de sa part un abus et un manque de tact, une provocation et son sens de la mesure s'y opposait : elle refusait le danger, du moment que rien n'en justifiait le risque. Cependant, où se cachait « l'oncle Henri »? et s'il s'était noyé ou s'il s'était logé de remords, comme Vatel, un couteau dans le cœur? Où le chercher? on le

cherchait depuis longtemps; dans une baraque en planches qui servait de buvette au bord du chemin, on nous renseigna : après y avoir stationné deux heures et bu chopine sur chopine, sans dire un mot, « le chef », comme on l'appelait, avait pris un sentier à travers champ : « Henri, Henri, oncle Henri, » criait ma mère, en adoucissant de plus en plus sa voix, à tous les échos qui répétaient de partout : « Henri, Henri ». Enfin, au milieu d'un bois, une silhouette nous fit la nique : c'était lui et il riait, il riait aux éclats, à gorge déployée et bientôt, en se tapant des deux mains sur les cuisses : « Il fallait voir ça. Ah! mes enfants, vous avez manqué votre coup. Ah! mes enfants! Ah! si à une heure moins cinq vous aviez pu faire votre entrée aussi bien dans ma cuisine que je vous vois là, je vous aurais donné le théâtre et pour rien! Non, jamais pareil couronnement! Et impossible à lui de se débarrasser de la casserole dont le fond au crâne lui collait et dont la queue lui battait les flancs et cette pluie de perles chaudes, toutes dorées, qui lui dégoulinaient le long des babignes et décoraient jusqu'aux pans de sa jaquette : un roi d'Angleterre à Westminster le jour de son sacre. » Pour le faire taire et qu'il entende raison, bernique : une corde que sa main dévidait machinalement pendait de sa poche; il nous dit qu'il avait battu le pays pour en quérir une plus solide qui soulagerait sa malle, mais qu'on n'avait pu lui donner que cette ficelle qui se cassait comme verre ou comme une queue de lézard. C'est alors seulement que ma mère parvint à se faire entendre et directe, comme il était dans ses habitudes et dans sa nature, lui demanda ce qu'il avait décidé de faire de lui, vu les circonstances. Il allait se remettre à rire : « Toutes mes aides se tordaient et aux cris que l'économe poussait, les pensionnaires avaient déjà envahi l'office pour voir le tableau. — A ta place, mon petit, je regagnerais Paris! Paul ne te pardonnera pas ça. — Paul? qui c'est, Paul? Paul? Je connais pas et de Paul et de tout et de tous, j'aime mieux te dire tout de suite que je m'en contrefous.

Tu sais pourquoi je suis venu ici, toi? Non. Eh bien! moi, maintenant, je le sais. Le Bon Dieu a de ces idées. Il voulait rigoler, pour se changer un peu, le pauv' vieux, en coiffant le directeur du sana d'une potée de marmelade et comme il n'a trouvé que moi au monde pour monter le coup, me voilà ici. Maintenant que c'est fait, bien content de moi, je vais me renicher où Marcel m'a pris, mais combien tu me paies pour le déplacement, pour le dérangement, puisqu'il est bien dit que tu es la caissière du Ciel? Si tu y mets le prix, je pars, je me retire à la minute. » Nous nous consultons tous les quatre, mon futur beau-frère compris, et nous réunissons une somme assez ronde. Ma mère comptait déjà les billets de cent francs : « Es-tu content? — Oui, mais vous allez me conduire à la gare en grand tralala, comme un triomphateur et nous passerons sous les fenêtres de la direction, en chantant victoire. Qu'est-ce qui vous a amenés, un fiacre? une berline? Y a-t-il des plumes au dais du carrosse, des fleurs au parecrotte et à la boutonnière du cocher, assez de place à côté de nous pour les bagages de Monseigneur? » Nous revenons sans tarder à notre point de départ et brinquebalante, la petite malle noire hissée, que bien que mal, sur le toit du char à bancs, nous nous dirigeons vers la gare de Maisons-Feyre. Une demi-heure après, le train de Paris passait qui emmenait « l'oncle Henri ». Ni les uns ni les autres, nous ne l'avons jamais revu.

MARCEL JOUHANDEAU.

LES GROTTES A GUANO

La description des grottes à guano *que l'on va lire n'est point due à Léon-Paul Fargue, ni à Henri Michaux. Elle est extraite d'un fort savant ouvrage du Professeur Jeannel.*

Quelles sont les exactes frontières qui séparent la science la plus austère de la poésie la plus libre?

La zone obscure des cavernes est le vrai domaine des troglobies, mais de vastes étendues souterraines leur restent interdites. Ce sont surtout les salles peuplées par les chauves-souris, les grottes à guano.

Lorsqu'on pénètre dans une grotte à guano, on est tout d'abord frappé par une insupportable odeur âcre, où se mêlent l'odeur du chéiroptère et celle de la fermentation ammoniacale. L'atmosphère est calme, chaude et humide. Malgré la lumière des lampes, l'obscurité paraît impénétrable, car le sol et les parois sont noires de guano, la voûte noire de chauves-souris. Beaucoup d'entre elles volent de tous côtés, remplissant l'air de leurs cris et du ronflement sourd de leurs ailes.

Dans nos pays, ces chauves-souris grégaires appartiennent à deux genres, *Myotis* et *Miniopterus.* Les minioptères ne forment pas d'énormes agglomérations serrées; mais les *Myotis* se réunissent parfois en tel nombre qu'il n'y a souvent pas assez de place pour tous à la voûte. Accrochés en véritables grappes aux aspérités de la roche, ils ne cessent de batailler, se couvrant de leurs déjections qui s'accumulent sur le sol en masses énormes.

En s'avançant, le visiteur doit escalader des collines de guano, où il enfonce parfois jusqu'aux genoux. Des insectes, des myriapodes, des araignées courent en tous sens; des vols de diptères tourbillonnent dans l'air et le guano lui-même paraît vivant, car il ondule sous la poussée des millions d'animaux qui l'habitent.

Dans une grotte algérienne, El Ghar [Biosp. 82], c'étaient des millions de ptinides qui s'agitaient dans le guano. Mais c'est sous les tropiques que la grotte à guano se présente avec son plein développement bionomique. Nous avons décrit jadis le spectacle qui s'offre au visiteur dans les grottes de Shimoni [Biosp. 407], dans l'Afrique orientale.

Une chambre obscure renfermait des nuées de chauves-souris de toutes tailles, grandes roussettes, rhinolophes et tout petits vespertillons. C'est avec difficulté qu'on pénètre dans cette chambre à cause des heurts de ces animaux et des masses de guano où l'on s'enfonce jusqu'à mi-jambe. L'air y est tellement empesté par l'odeur qui s'en dégage qu'on ne pourrait pas sans danger faire un long séjour dans cette fosse malsaine.

Sur les parois courent de grands gryllides, des aranéides, des phrynes géants, de grands réduviides. Sur le sol, c'est-à-dire sur le guano en fermentation, s'agitent toutes sortes de coléoptères et de cloportes. L'eau enfin, où baignent les amas de guano, renferme des crustacés en telle abondance qu'on pourrait les comparer à des grains de tapioca dans un potage. Ce sont des amphipodes et des cirolanides. Une balance appâtée avec vingt centimètres de tripe de poulet a été relevée après dix minutes; elle renfermait des milliers de crustacés qui avaient dévoré l'appât en entier.

Plus loin, lorsqu'on approche d'un tas de guano, on le voit s'agiter, comme s'il était vivant, sans qu'on y aperçoive aucun animal. De grandes blattes jaunes et aplaties fouissent dans l'intérieur avec vélocité, et toute la surface du tas est formée de larves de tinéides dans leurs fourreaux

fabriqués avec des enveloppes de graines digérées par les chauves-souris; quelques papillons venant d'éclore voletaient sur le tas de guano.

Dans une petite chambre voisine, basse de plafond, à sol boueux, c'est une vision de cauchemar. D'innombrables chauves-souris volent dans l'air, heurtent le visiteur, l'arrosent de leurs déjections et éteignent sa bougie. Le sol est un bourbier de guano; là où se trouve un peu d'eau, c'est un grouillement de cirolanides et d'amphipodes. Sur le sol ferme, sur les parois et la voûte, des myriades d'énormes blattes noires, longues de quatre à cinq centimètres, fuient en tous sens avec rapidité et se laissent choir du plafond; toute la grotte paraît animée.

Tous ces animaux innombrables qui vivent du guano forment l'association des guanobies, une des plus populeuses, assurément, de toutes les associations d'êtres vivants existant à la surface de la terre. Ce qui caractérise les guanobies, c'est l'absence totale des caractères d'adaptation que l'on trouve chez les troglobies. Ils sont oculés, ailés, pigmentés comme toutes les espèces vivant au dehors, même lorsqu'il s'agit de guanobies exclusifs, c'est-à-dire d'espèces étroitement spécialisées et ne se trouvant jamais ailleurs que sur le guano, comme le staphylin *Atheta subcavicola* Ch. Bris. ou la mouche *Phora aptina* Schiner.

RENÉ JEANNEL.

SUR MAURICE BARRÈS

M. Henri Clouard, cet essayiste et ce critique si bien informé dont une certaine pudeur réticente est le seul défaut, vient de consacrer à Maurice Barrès une des études les plus pertinentes qu'il m'ait été donné de lire. Et Dieu sait si le critique consciencieux en a pu et dû lire dans sa vie! Pur de tout esprit partisan, sachant admirer et sachant sourire, et, ce qui est plus rare, sachant après avoir souri retrouver son admiration, M. Henri Clouard nous conduit en quarante pages d'un bout à l'autre de cette éblouissante carrière. Nous avons, je le sais bien, le beau livre de Thibaudet, mais comme le disait notre Montaigne bourguignon avec son bel accent : « Mon bouquin est comme une soupe d'Auvergnat, où la cuiller tient toute seule. » L'essai de M. Henri Clouard est au contraire un consommé délicat, dont la saveur est exquise et demeure dans la mémoire du goût. Qu'il me permette de jeter quelques notes au bas de ses pages.

Que représente Barrès, aujourd'hui, pour nous, sous l'angle littéraire? Tout d'abord une carrière, une carrière ordonnée, maîtrisée, orchestrée, la mieux orchestrée de son temps avec celle de son aîné Anatole France, et plus difficile à tenir en main que celle de France. L'idée de carrière permet assez bien de départager les grands hommes de ce siècle, de ce vingtième siècle dont l'originalité littéraire a été de couronner des écrivains qui se refusaient justement à l'acceptation officielle de cette idée. On a vu, par exemple, une carrière retentissante comme celle de Gide se poursuivre en marge du champ littéraire officiel. Il est vrai que son succès élargissait de plus en plus cette marge, qui mordait de plus en plus sur le corps du texte. Un témoi-

gnage amusant de cette aventure, c'est la surprise de Barrès lorsqu'il fut averti de l'éclatant succès de Marcel Proust : « Ah! Proust, gentil compagnon, quel phénomène vous étiez! Et moi, alors, quelle désinvolture à vous juger! » écrivait-il à Jacques Rivière à propos de la mort de Proust, et bien peu de temps avant la sienne. Il y a là quelque chose de plus qu'une ignorance ou une distraction personnelle : un malentendu historique, un de ces curieux virages du temps où ce sont les aînés qui perdent de vue leurs cadets. Barrès, qui a suivi Gœthe assez loin, n'a pas su retrouver ce sens de la jeunesse créatrice des autres dont le maître de Weimar parfuma le soir de sa vie. Peut-être est-il mort trop jeune, n'ayant pas disposé de ces dix ou vingt années de survie glorieuse qui permettent au grand homme de s'habituer doucement aux nouvelles syntaxes de la pensée. Peut-être était-il trop occupé par l'économie délicate de son destin.

Mais si Barrès perdit sensiblement contact avec la jeunesse, s'il eût pu malaisément décrire les jeunes gens de 1920 comme il avait décrit les jeunes gens de 1880, il continua, lui, d'*apparaître* aux jeunes dans tout l'attrait et tout le relief de sa personnalité. C'est par là surtout que Barrès est le dernier grand écrivain du dix-neuvième siècle avec Anatole France. Il a l'allure, le recul, un air et des manières qui semblent d'une autre espèce et d'une autre sphère, et comme d'une autre dimension. Je crois que les premiers plans de cinéma ont rendu impossibles ces premiers plans de l'imagination par une éducation insensible de la vue; et aussi que la plupart de nos derniers grands hommes avaient une autre coquetterie qui les poussait à se fondre dans notre foule, comme des commis plus ou moins discrets de leur propre grandeur. Barrès est le dernier de nos maîtres qui ait été construit sur dimensions spéciales, comme ces statues destinées à figurer aux étages supérieurs d'un monument.

Or, ce premier plan, cette statue monumentale évoquait dans la mémoire des lettrés des intimités et des musiques on ne peut moins spectaculaires. Il y avait comme une contradiction (qui, dans la musique du style barrésien, devenait un contre-point) entre les dissociations exquises qui avaient

drogué notre jeunesse et les associations que le quartier des Halles et la Ligue des Patriotes imposaient à Barrès. Inévitablement, les jeunes intransigeants inclinaient à croire, et donc décidaient de croire que c'était là un dédoublement *joué*, qu'il y avait deux Barrès comme il y avait, en un seul homme, le docteur Jeckyll et Mr. Hyde. Ou bien, s'il n'y avait pas deux Barrès simultanés mais seulement deux Barrès successifs, c'était donc que le second avait trahi le premier ou que le premier avait lâché le second à un tournant de sa carrière. Cela fournit, on le sait sans doute, la matière et le mécanisme d'un petit jeu de société et de journaux, une manière de pont-aux-ânes. Et certains étrangers, qui comprenaient difficilement Barrès comme ils comprenaient difficilement Racine, épiloguaient volontiers là-dessus.

J'avancerai sur ce propos mon hypothèse, à mes risques et périls. Barrès, plutôt qu'une source, fut le bassin régulateur d'une culture en un moment déterminé, et comme le manomètre de la sensibilité d'un siècle. On retrouve chez lui les traces de presque tous les courants, les échos de presque toutes les voix du temps où il est né et du temps d'avant sa naissance. Tout cela est assez fondu dans l'unité d'une personnalité forte pour donner quelque chose de nouveau, de vivant et qui crée à son tour des influences. Entre le dix-neuvième siècle et notre siècle, l'œuvre barrésienne présente comme un milieu où les idées se sont réfractées pour venir nous toucher à notre tour. Cette opération forte et délicate supposait une pensée créatrice, car les idées ne se peuvent composer entre elles qu'en progressant, et elles ne peuvent progresser qu'en suscitant des idées nouvelles. Or, Barrès n'était pas un penseur. Utilitaire au sens noble, il a pris son bien où il le trouvait, un peu au hasard. Sans culture philosophique disciplinée, surtout sans aucune inquiétude du vrai en soi, il n'a guère fait que respirer les idées et s'exciter sur elles sans se mesurer avec elles sérieusement. L'homme qui a qualifié Lagneau de nigaud n'a pas seulement proféré une boutade de mauvais élève nerveux : il a signé par là sa démission de philosophe. A quoi répond fort bien Lagneau, qui ignorait la boutade, lorsqu'il prononce que Barrès a « volé l'outil ». On ne pouvait mieux dire. Per-

sonne ne songerait à reprocher, mettons à Léon Bloy, d'avoir volé l'outil; mais Barrès se parait des insignes des philosophes et s'était imprégné de leur parfum.

Nous n'avons qu'à nous réjouir de cette équivoque, qui marque une importante étape des Lettres françaises. Car le parfum philosophique de Barrès a rappelé la dignité des idées dans les cénacles littéraires et jusque dans les arènes politiques, et sa répugnance aux idées pures lui a permis de conserver et d'entretenir toute la souplesse de son registre. Sensible seulement à l'agencement des idées, il eût sans doute continué Taine et nuancé Bourget : il nous eût probablement donné un Taine plus dégingandé et un Bourget plus fleuri. Cela ne nous eût pas menés bien loin. Au contraire, par les inachèvements mêmes de sa pensée, par ses saccades idéologiques, par son allure de pur sang aux longues foulées et aux écarts élégants, par ce quelque chose de féminin qui empêche toujours tout son poids de peser sur la page écrite, Barrès est comme l'épouse ombrageuse et dansante de la pensée. Ce caractère féminin n'implique d'ailleurs aucun caractère efféminé. Une forte structure masculine soutient ces grâces et protège ces vapeurs. Ce n'est qu'à l'origine de la réaction qu'une « petite secousse », qu'un « frisson » commande tout le mouvement qui suit et qui s'ordonne alors suivant des lignes solidement charpentées. D'où l'importance d'une mise au point des idées qui se sont croisées en lui. Car s'il a toujours conservé un certain jeu vis-à-vis d'elles, il ne les a pas dépassées, comme je le disais plus haut, en en créant de nouvelles. Il est resté leur insolent prisonnier.

Mais il faut ajouter tout de suite que cette disposition de Barrès n'est pas un accident individuel et comme une exquise et curieuse particularité. Si l'on suit la courbe du dix-neuvième siècle, en tenant compte de l'élan qu'il reçut des siècles précédents, on observe deux grands courants qui vont au-devant l'un de l'autre : d'une part un courant philosophique, qui vise à saisir l'individu concret, particularisé, en tant qu'individu; d'autre part un courant littéraire et artistique qui marque un effort pour atteindre, par l'intuition de l'individuel, à des vues et à des conclusions philosophiques.

En ce qui concerne la première tendance, le premier courant, une des meilleures définitions de ce que j'entends par individualité concrète a été proposée par le philosophe allemand Simmel. Il établit d'abord que la notion d'individualité élaborée par le dix-huitième siècle reposait sur une confusion entre l'homme en général (l'homme en soi) et l'individu, et que *l'isolement* des hommes les uns des autres était compensé par *l'identification qualitative* des individus. Autrement dit, le *moi* pur, dépouillé de son contenu concret, individuel, engendre tous les *moi* concrets, individuels. Le *moi* de chacun dépend ainsi du *moi* pur.

Le libéralisme « éclairé » du dix-huitième siècle fut intolérant à l'égard des convictions personnelles « car la liberté avait pour condition *sine qua non* d'être le bien commun d'individus d'essence identique, et à moins de détruire son propre système, elle ne pouvait admettre que les essences des hommes fussent entièrement différentes. » Autrement dit encore, la liberté obligeait les hommes à se comporter comme identiques, sans quoi elle eût cessé d'être leur bien commun. Nous voyons ici comment Barrès fut déterminé à réagir, aussi bien contre le kantisme que contre l'esprit de l'*Encyclopédie* et de la philosophie des lumières : à ce *moi* rationnel, qui suppose la concordance de tous les individus, il va opposer, comme un contre-feu destiné à arrêter l'incendie de l'homme par les idées, sa conception d'un *moi* concret, individuel, particularisé, dessiné par la terre et les morts après l'avoir été par les « petites secousses » de la sensibilité.

Comprenons maintenant pourquoi le système de Kant était la bête noire de Maurice Barrès. Ce qui fait totalement défaut dans ce système, dans la morale kantienne notamment, c'est l'unité concrète de la personnalité, le ton et le rythme propres à un être, l'empreinte et comme le sceau posé sur tous ses actes, impossible à méconnaître. Car cet individu, tel que la nature nous l'offre, n'aurait pu s'épanouir sans détruire l'équilibre de tous les autres. Telle sera la critique de base que nous découvrirons sous la caricature du kantisme présentée par Bouteiller. On sait comment l'individualité de Barrès, d'abord posée comme différente devant

un rideau de « Barbares », indiquait une réaction qui continuait la réaction romantique, laquelle affirme l'individu en tant qu'il veut être *distingué* des autres, au moins par sa propre volonté.

Barrès, sur ce point, n'a été que l'héritier économe et impertinent à la fois de la philosophie romantique. Les essais de Carlyle, par exemple, sont des *imitations* (au sens de l'*Imitation de Jésus-Christ*) des grandes personnalités dont il veut publier le secret et le message, de ces grandes personnalités en tant qu'elles sont capables de révélation par le moyen d'elles-mêmes en quelque sorte, en tant qu'elles se sont refusées à toute identification avec les autres hommes. Pour Maine de Biran, c'est par un approfondissement de son *moi*, considéré dans ses déterminations concrètes, qu'il pense atteindre à la vérité. Les catégories de l'entendement, loin d'être pour lui, comme pour Kant, une manière de couronne de la conscience intellectuelle descendue du ciel sur la tête des hommes, n'étaient que les divers points de vue de la réflexion, de l'expérience interne. Pour prendre un exemple classique, c'est la conscience de notre activité, de notre effort, qui nous suggère la notion de cause, d'où procède le principe de causalité. Ici, sur le plan dialectique, nous nous rapprochons singulièrement de Barrès : le *moi* concret engendre la pensée. Et pour nous rapprocher de lui davantage encore, et cette fois presque dans son langage et dans son registre, rappelons que la philosophie de Nietzsche tend vers l'évocation d'un type individuel d'exception incarnant tels caractères concrets particuliers. Taine, de son côté, un des patrons de Barrès, cherchait à circonscrire intellectuellement l'individu afin d'y retrouver ses « idées générales ». Et déjà, dans une intention métaphysique, Stuart Mill objectait à Hamilton que ses arguments contre l'absolu tombaient devant un être concret, supposé infini et absolu dans certains de ses attributs définis. Un certain nombre de philosophes assez représentatifs de leur époque devenaient des *imitateurs*, à la recherche d'individus saisis dans leur irréductible individualité.

Du côté des artistes littéraires, maintenant, après la première exaltation confuse de l'individu par les romantiques,

certains écrivains utilisent l'intuition poétique et dramatique de l'individu à des fins de connaissance. On attend, de l'intuition de ce qu'il y a de plus individuel dans l'homme, qu'elle nous révèle la vérité. Les romans de Dostoïevsky sont de tragiques recherches métaphysiques, où la pensée est remplacée par l'entrechoc des pensées dans le dialogue, et le raisonnement par la synthèse progressive du drame. Chez Ibsen, les crises morales se résolvent en évocations d'individus dont les conflits analysent, suivant leurs lois propres, les problèmes suscités par la crise. Pour Meredith, la création d'un individu et de son évolution a la valeur d'un acte philosophique.

Que nous indique cette rencontre? Chez les philosophes, le besoin d'appuyer leur pensée sur des déterminations individuelles concrètes, d'identifier leurs conclusions à des actes personnels accomplis par des individus. Chez les artistes, l'instinct d'employer leur imagination créatrice à découvrir, à proposer, à suggérer la vérité. On admet ainsi, de part et d'autre, que l'individu dans son unité, dans ses différences, dans sa destinée personnelle, dans son originalité, dans ses préférences et dans ses refus, a une valeur au point de vue de la connaissance, est une épreuve nécessaire pour la pensée concrète, permet d'établir une justification de l'homme devant son destin et le destin de son espèce.

Seulement, dans la pensée du siècle où se forma Barrès, un parallélisme est maintenu à peu près entre ces deux courants. L'individualisme du type kantien (l'individualisme antibarrésien) et l'individualisme concret ont à peu près coexisté durant tout le siècle. « Chacun d'eux, observe finement Simmel, dépeint un idéal particulier conforme à des âmes particulières et à des problèmes particuliers, et il semble presque qu'il soit réservé au siècle nouveau de trouver dans leur synthèse la solution de ses plus profonds problèmes. » Simmel ne pouvait encore entrevoir qu'une solution positive de ce problème engageait l'Histoire et l'action politique. Cela, Barrès l'a pressenti si nettement qu'il peut faire, aujourd'hui même, figure de précurseur. Il n'a pas tenté cette synthèse pour son propre compte; mal outillé pour la pensée suivie et surtout mal renseigné, par à coup, par per-

sonnes interposées, il chercha autrement et ailleurs son salut; mais il l'a suggérée et son expérience offre un intérêt capital, pour les raisons suivantes :

1° La tendance philosophique à saisir intuitivement l'individu, et la tendance esthétique, dramatique, à dégager une pensée de l'individu se rencontrent et se croisent, chez Barrès, dans une attitude concrète, dans une méthode, dans une ascèse à laquelle la symphonie de son style donne un puissant écho. C'est bien symphoniquement en effet, non pas logiquement, que Barrès cherche à coordonner ces deux tendances.

2° L'œuvre de Barrès est un empirisme organisateur, pour reprendre l'heureuse expression dont M. Charles Maurras fait usage à propos de Sainte-Beuve. Chez Barrès, cet empirisme se donne pour objet, non pas les œuvres et les pièces justificatives d'une culture, mais les sentiments et les attitudes d'un homme placé dans un milieu psychologique et historique déterminé.

3° La pensée de Barrès n'a pas recueilli et organisé directement les grands courants de son siècle, mais par l'entremise d'*intercesseurs*, comme il les appelle, d'esprits représentatifs dont il a subi l'influence et dont il a comparé les messages aux témoignages de son expérience propre.

Je renvoie le lecteur, pour ces intercesseurs, à *Un homme libre* et aussi à ces *Maîtres* (1) qui nous aident si bien à le comprendre jusque dans ses efforts pour comprendre et pour faire sien le bien d'autrui, quelquefois avec un entêtement un peu court. Voyez-le, à propos de Pascal, définir mieux qu'il ne l'a jamais fait peut-être, sa conception du « véritable individualisme », « d'autant plus fort, solide et sûr que nous tâchons de ramener à la surface de notre être, pour les enflammer au feu mystérieux que le ciel nous prête, les sentiments accumulés dans les lentes préparations de notre race ». C'est pourquoi, tout en suivant encore Taine de bien près pour la ligne générale de sa conception, il en rejette délibérément les points de repère : « Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie! Pourquoi de

(1) Plon, 1927.

cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le même ciel? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire? » La race, le milieu, le moment (Sainte-Beuve l'avait déjà fait observer à Taine) échouent à rendre raison du *clinamen* qui engendre le génie. Et si Barrès retrouve le « climat » de Montesquieu et de Taine, ce sera pour y entrevoir une symphonie obscure, « les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa famille », qui nous font éprouver des « jouissances analogues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entrecroisent ». L'intelligibilité ne suffit pas à Barrès : il faut que les relations se changent en accords, et sa plume merveilleuse cherchera surtout à communiquer la résonance de rapports d'idées sentis plutôt que pensés.

Mais dès qu'il restitue leurs fonctions aux idées, le voilà promptement hors de course. Sur ce que Pascal avait « besoin de comprendre la cause de chaque phénomène particulier et la cause de toutes les causes, c'est-à-dire Dieu », il déclarait dans une conférence : « Voilà un état d'esprit dont, vous et moi, messieurs, nous ne pouvons avoir un sentiment exact. Dans le cours ordinaire de la nature, l'action divine, la Cause, se dérobe à nos regards. Vous et moi, nous en prenons notre parti. Mais non pas un Pascal. C'est que nous ne sommes pas des génies scientifiques. Et lui, ne l'oublions pas, il est avant tout l'homme qui a fait faire des progrès décisifs à la physique et aux mathématiques. » *Distinguo*, répond le pédant de comédie. Si la Cause se dérobe aux regards de Barrès, ce n'est point parce qu'il n'est pas un génie scientifique, car il n'en manque pas, de ces génies, qui s'en sont fort bien passés, s'accommodant de l'inconnaissable : c'est parce que Barrès n'a pas la tête métaphysique, et que sa forme de vouloir vivre le pousse néanmoins jusqu'au seuil de l'inquiétude métaphysique dont il est bientôt obligé de se détourner pour se sauver quand même, à tout prix. C'est ce salut-quand-même qui fait l'originalité de Barrès et qui a pu irriter un bon nombre de ses

juges. Il est là, devant la pensée, non pour penser, mais pour vivre, et le voilà qui plie Pascal, comme il pliera Dante, à son propre destin : « S'il avait fallu que Pascal réinventât un système de vie intérieure, comme, enfant, il réinventait la géométrie d'Euclide, même avec son sens exceptionnel du divin, il ne serait pas allé très loin. Ce qui le porte, c'est tout le christianisme. » Voici donc, après la terre et les morts, le ciel et les morts. On peut encore réinventer la géométrie, mais cela n'en vaut pas la peine. L'essentiel et l'urgent, c'est de retrouver ses héritages.

Reprenons brièvement les grands exemples de Barrès, et goûtons le miel qu'il en recueillait, qui n'est autre, qui ne pouvait être autre, étant donné sa constitution spirituelle, que l'essence sublimée de sa propre expérience. Chez Dante, ce sera l' « expérience d'une vie complète » et « la vision immédiate et complexe de toutes les réalités spirituelles »; chez sainte Thérèse, la « vitalité d'un aigle »; chez Pascal, « le cœur hérité, le cœur filial ». Chez ces trois génies, ce qui frappe avant tout Barrès, c'est la puissance d'une nature qui atteint à une surnature par une force interne exceptionnelle, mystérieuse pour l'homme, profusion d'un Dieu qui aux yeux de l'auteur demeure incertain. Ce sont des « cas » un peu monstrueux, des plantes exotiques dans notre terreau humain, dont l'effet sur l'âme a quelque chose de l'effet d'une drogue excitante sur le cerveau. Barrès épouse le rythme de ces génies avec intelligence, avec parfois une subtilité tenace, parce qu'ils constituent pour ainsi dire ses limites, et que leur aimantation lui donne sa forme spirituelle. Mais pas un instant il ne songe à déterminer leur apport *relatif* à la vérité. Au contraire, chez eux, la puissance de l'exemple semblerait pour un peu en raison inverse de la validité logique de leur pensée. Mieux encore, le problème de cette validité ne se pose pas. Seuls comptent l'effet et la masse rayonnante de leur présence. Il y a là clairement un pragmatisme de l'héroïsme et de la sainteté. Barrès retient de ses maîtres une totalité intellectuelle, une énergie spirituelle, une tension de sainteté, lesquelles, privées de leur justification, apparaissent plutôt comme des « performances » extraordinaires que comme des accomplissements positifs

susceptibles d'obtenir le consentement de la raison et du vouloir. Qu'est-ce que cette « vision immédiate et complexe de toutes les réalités spirituelles » de Dante? Est-ce une vision réelle ou une vision poétique, elle-même engendrée par des causes diverses et mélangées, où s'entrecroisent les souvenirs de l'École et les rancœurs du citoyen? Quel rapport y a-t-il entre cette « vitalité d'aigle » de sainte Thérèse et le sens et l'accomplissement de sa mission? Quel est le rôle du « cœur hérité » de Pascal dans la formation de sa pensée et peut-être dans les déviations de cette pensée? Barrès ne s'est sans doute même pas posé ces questions. Le problème de la vérité, je l'ai dit, ne l'intéresse pas, et il est prêt sans cesse à pousser cette indifférence jusqu'au paradoxe et à la contradiction. Il ne veut pas penser : il entend nous faire profiter du choc affectif des grandes pensées. Et c'est bien par ce choc qu'il s'ébranle lui-même.

M. Henri Clouard pense que le système tainien a pesé d'un poids « terrible » sur Barrès. En suivant Barrès, dès ses premiers pas, on allait à la joie de créer, et voici qu'il nous impose une doctrine politique à peu près toute faite. M. Clouard établit que cette doctrine, exposée en 1899, est contenue déjà dans *la Cocarde* (septembre 1894-mars 1895). En fait, toute doctrine dont a pu s'inspirer Barrès devait peser sur lui d'un poids terrible, et pour la raison que nous livre M. Henri Clouard un peu plus loin, à savoir que, par exemple, « Taine et Renan ne pèsent tant sur lui que parce qu'il ne les connaît pas tout entiers »; et l'on accordera que ses « secousses doctrinales » ont mal servi son génie. Enfin, si son pragmatisme, conséquence de son immaturité philosophique, est incontestable, il est « armé d'une intérieure chevalerie ». Tout cela revient à dire qu'il n'y a aucun primat de la pensée chez Barrès mais que, comme les attributs de la pensée sont souvent mis en vedette dans son œuvre, on s'étonne de ne les point voir aimanter et distribuer tout le reste. C'est alors que l'« outil » peut paraître « volé ». Mais ce n'est encore qu'une manière de dire.

Après avoir noté que Barrès a fait contrepoids « à ce mépris haineux de notre passé le plus délicat que tant de gens professèrent au nom d'autres passés ou de la modernité

générale », M. Clouard ajoute, nous livrant le fond de sa pensée : « C'est donc, au fond, une civilisation qui s'exprime chez lui, c'est un trésor de réussites humaines, c'est la répulsion pour un lot d'horreurs et de vilenies, c'est un pèlerinage aux sommets de grandeurs et de noblesse qui se répondent les uns aux autres, de nos aïeux jusqu'à nous. Son œuvre donne un exemple, elle exhorte. *Elle est la prise de conscience, par larges et vives intuitions, d'une civilisation reçue avec choix entre toutes.* »

Si l'on admet que l'œuvre de Barrès est la prise de conscience d'une civilisation élue et que, d'autre part, comme il a été avancé plus haut, elle est à l'intersection de deux grands courants spirituels modernes, je ne vois pas comment on pourrait se passer de Barrès, non seulement dans notre orientation intellectuelle et culturelle, mais aussi dans l'aménagement de notre avenir. Chose à noter, en dédoublant Barrès, en mettant d'un côté l'analyste d'*Un homme libre*, de l'autre l'ami de Déroulède, on n'avantage ni l'un ni l'autre, car chacun des deux a besoin de l'ombre de l'autre, de même que le gris lorrain a besoin, dans ses pages, du soleil sévillan. Ce qui apparaît bien dans son style, dans sa phrase extraordinaire, qui exigerait une étude à part. Ou plutôt on pourrait, à partir de la phrase barrésienne, tenter de rechercher l'homme, comme on vient de le faire en partant de sa pensée. Et je crois que la contre-épreuve serait significative.

RAMON FERNANDEZ.

A PROPOS DE L'HOMME A CHEVAL

Quand les lettres ne sont plus les lettres, mais qu'elles chevauchent au plus près de l'être... Charles-Quint se retire... Océan... Boutiquier... Dans l'agencement cabalistique, on reconnaît, on définit le retrait comme le recours de Dieu. Pourrait-on, en histoire, le concevoir, également, comme un rythme de fond? Le retour de l'île d'Elbe, après un retrait, tenta, sans doute, Napoléon en vertu de ce qui de fatal, de conforme aux lois du monde, semble s'attacher à ce procédé, dont la réussite, tout au moins dans le cadre d'une seule existence, n'irait cependant pas de soi.

La nuit obscure n'a d'autre fin qu'elle-même. Tout de suite au delà, la Face se révèle, comme l'Estaque après la Nerthe. Et cette nuit obscure, conscience de l'homme, ombre de la croix dans la chair de l'homme, elle est peut-être la Face, l'essence de la Face. Mais que nous chante-t-on avec la nuit obscure? La nuit est la nuit. Qu'on la répute obscure, obscure en tant que nuit, grammairiens et algébristes s'accorderont pour admettre ou conclure qu'elle équivaut, soudain, à de la lumière. Moins par moins donne plus...

En attendant, dans cet abîme, dans ce moi noir, l'homme étreint l'homme. L'homme étreint l'homme et non plus l'ange. L'homme descend de son cheval. L'homme descend d'un homme, lui. Tu mets pied à terre pour te mieux rencontrer et saisir. Antée.

Notre durée historique passe aussi par un jardin des Oliviers. Si dense, l'ombre des arbres, que tout, au jardin, n'est que nuit. Adieu, le mal, adieu, le bien, termes bibliques... Nourri de cette nuit finalement explosive, Nietzsche fonde

l'humain sur l'élan vivant du cœur féodal. Les peuples de l'est, grands couvents d'hommes, supputent et plus ou moins formulent un homme collectif. Chaque brin de cet homme, chaque homme, participe de l'humaine transcendance, de la transcendance interne et générale. Nul ne peut être libre que par la liberté de l'ensemble — libre, ou pur, ou grand. Le sang, en effet, l' « affect », est le liant. Mais le temps de l'empire globulaire est-il venu, le temps de l'homme moine, de l'homme total? On piquerait le bras d'un Norvégien et la vieille femme, en Argentine, sentirait la pointe. Elle existe, sans doute, l'humanité, simple, ronde, une espèce d'amibe phosphorescente à couronne, avec la frange ciliaire des peuplades sans bibliothèques. Mais, en dépit des universalismes et des grands nationalismes, chacun, d'abord, la vit pour soi.

La France, forteresse, en principe, des autonomies individuelles, va, présentement, jusqu'à refuser l'histoire, considérée comme la preuve et la formule de la collection humaine. Elle se contente de la chronique. Au delà du bien et du mal, vraiment... Et comment n'en serait-il pas ainsi quand les feuilles, chaque matin, publient les lois pour la journée, non pas au nom d'une doctrine, mais sous la poussée de l'empirisme mimétique? Infractions, dissidences, mutuelles, réciproques. Marché noir, anarchie du moi, le miroir est là, mais en morceaux, les morceaux eux-mêmes en morceaux. Mais le miroir est là qui, pour l'instant, ne reflète rien, que sa brisure.

André Breton — *homo celticus* — avait solennellement présidé à cette descente, dans la nuit obscure, dans la conscience humaine, réduite aussi bien qu'élargie aux mesures de chacun. Il y rencontrait ou découvrait des boutons de culotte en forme de lis à molette, des gants de peau de chambre, des corsets à musique, les faux filets anarchistes de Barrès, le communisme. Mais il s'agissait bien d'une plongée dionysiaque, unitarienne, dans le caveau, dans le moi qui contient le parquetage fondamental d'une nuit totale, de la nuit de tous à travers l'enveloppe des mois particuliers. Breton donnait à l'homme le conseil de descendre de son cheval, cheval d'orgueil, ânon de foi céleste, et de s'en aller

à pied, à genoux, à fémurs coupés au ras du ventre, ravalés par le ventre, dans la forêt tripière, dans la fouille la plus profonde de cette âme de chair et de cette chair d'âme que la personne ne contient que pour situer l'univers.

L'homme doit s'élever hors du réel. Le réel, dans sa forme la plus saisissable, la plus immédiate, était, aux yeux du surréaliste, ce corps profond où la mystique, au moins l'occidentale, avait vu, de préférence, un instrument plutôt qu'un filon absolu.

Mais le filon, quelque part, fomente le soufre que les alchimies internes changent en émeraude, en prunelle de Dieu. Les Jésuites affirment que l'on peut, à volonté, transformer en volonté de Dieu la volonté de l'individu, et que là réside le truc de la sainteté. Nietzsche, Breton, Emerson, à la transcendance hyperbolique, traditionnelle, substituent la transcendance en dedans, la ciscendance. La laideur du vocable dénonce bien la précarité, la brièveté du phénomène ou de l'état qu'il désigne. De la ciscendance à la transcendance, la différence n'existe que dans la zone d'attaque de l'expérience.

Jaime Arrigos, aventurier dictatorial et dragon d'Agreda, descend de son cheval. Pour être plus sûr de lui-même, et de son cheval, il brûle son cheval, comme un autre ses vaisseaux. Au début du livre, Jaime venait de perdre la bataille. Il fuyait. Felipe, son guitariste, lui avait suggéré le retour désespéré vers le centre absolu du champ de bataille, vers le vainqueur, don Benito, qui médite dans une chapelle. Et Jaime avait tué le vainqueur. Il avait mangé le cœur du vainqueur. Il était devenu le vainqueur. Faut-il conclure que c'est immanquablement par les voies du retrait, du zigzag, ou du scaphandre et du sombre bosquet (Bouddha rentré dans le bois, Jésus cloué sur le bois) que s'acquiert le triomphe? Une gloire ne fleurit-elle que de l'arrosage du sang le plus noir de la solitude?

Drieu fait vingt livres. A travers ces livres, à travers sa propre vie, Drieu cherche, dans un homme, le figurant totalitaire de l'espèce. Il eût souhaité que cet homme, porteur des deux millénaires futurs pour la force, pour les lois et pour la poésie, naisse en France, soit de France. Cet homme,

en France, n'est pas. La France en croix n'accouche de personne.

Alors, au delà du bien et du mal, au delà du roman psychologique (et *l'Homme à cheval* est un roman psychologique qui se termine et se transforme en épopée, qui se métamorphose sous nos yeux, comme si des branches vertes se mettaient, soudain, à pousser aux lances de Velazquez), Drieu fait encore un livre et ce livre ouvre à Drieu, qui n'y songeait pas, peut-être, qui n'y tenait plus, les portes de son identité la meilleure avec lui-même. Il lui aurait donc suffi, comme guitariste, comme romancier, de rentrer dans le centre de ce cercle, ou de ce thème, le Roman, c'est-à-dire l'Humain, de viser juste le cœur noir de la cible en émondant de soi tout scrupule militant ou tout préjugé prédicant, pour que de cette involution si lisse, si fuyante, de cette cumulation de l'homme romancier par l'homme romancier naisse le chef-d'œuvre.

Les autres livres de Drieu comportent, certes, leur sonorité. Mais je me plais à imaginer que l'époque de *l'Homme à cheval* est la plus « présente » des diverses époques qui se nouèrent à la pulsation, à la fertilité de Drieu. Ses livres antérieurs pouvaient attester leur temps à travers l'expérience et les moyens de l'auteur. Cendres préalables. Vestiges préparatoires. Quels que fussent leur vouloir et leur brillant, ces livres épousaient moins étroitement que *l'Homme à cheval* leur propre urgence, soit qu'aujourd'hui notre écrivain dispose d'une force mûre, soit qu'en ce moment sa destinée littéraire et la circonstance historique coïncident si parfaitement que, dans le pur domaine d'une prose morale, en dehors de l'allusif et du momentané, il trouve ici, comme écrivain, sa plénitude et sa saison. *L'Homme à cheval*, comme tous les livres, fixe son époque. Il ne la fixe pas pour disparaître avec elle, mais pour la prendre et l'emporter avec lui.

L'Homme à cheval dispose d'un rayonnement inattendu, considérable, du fait que, pourvu des mesures et muni des mérites d'un beau livre, il est, en outre, non pas un acte, mais le contraire d'un acte, ou plutôt, un fruit négatif, un fruit amer sous un soleil d'exil, un désespoir sensible, un suicide lisible. De ce désespoir, la matière même de l'écri-

ture serait la formule, la prophétie, et, en même temps un peu, malgré tout. la contradiction, car, pour écrire, il faut toujours au moins un fil d'optimisme vivant, et plus d'un milligramme d'ironique amour.

Livre d'un homme qui contemple l'humanité parce qu'elle fut toujours son amour, mais aussi parce qu'il n'y a qu'une humanité dans le monde et que, même divorcé d'elle, il faut la remâcher, *l'Homme à cheval* rompt avec la trajectoire apparemment la plus naturelle, la plus obligatoire du boulet ou du boulot de Drieu, ce commentaire déclaré, romans ou articles, de l'actuel et de l'avenir dans le social et le politique. *Gilles* et la suite... *Notes pour comprendre...* Quand un homme s'en va de lui, de ce qu'il devrait faire, il fait ce que par-dessus tout il devait faire... Dans un angle aigu pour le suicide et pour la liberté, il fait ce livre de jeunesse adulte, de conscience illuminée, tout chargé des prestiges d'une actualité destituée, restituée. Drieu débute ici comme s'il trépassait. Terrier d'or.

Dans l'ordre du retrait négatif, instigateur, soudain de conquêtes ou de « relances », des parallèles — destin de nos peuples, destin de Jaime, destin de Drieu, destin de ce livre — confinent entre elles jusqu'à se confondre. Quand Jaime, le dictateur, a eu tout ce qu'il pouvait avoir, hormis le commandement de l'entière Amérique, et ce sera pour une autre fois, il ne sait plus comment s'en tirer, sauf à se jeter dans l'avenir latéral. Les voies vers le plus loin temporel et social, au fil du calendrier et dans les honneurs, elles sont banales et, d'ailleurs, accomplies. Or, pour des hommes comme Jaime, s'arrêter, étaler, c'est reculer, c'est renoncer. Ils ont un mot, *caminar...* Marcher.

Marche ! Derrière la fumée et plus loin que la magie du bûcher de sacrifice, s'en aller vers la forêt, se plonger dans la forêt nue et froide au dedans de nous, Drieu nous le donne comme un changement exquis du pas du pèlerin conquérant.

Jaime sacrifie son cheval. Et Drieu n'est pas loin de sacrifier Jaime. Que le héros se fasse ermite, il ne perdra pas tout. Mais le changer en garçon de bains... Le voir en casquette de gardien de fous... Lui faire boire la plus obscure nuit... Drieu hésite. « Je regardai le dos de cet homme derrière

lequel j'avais marché pendant vingt ans. L'homme à cheval était à pied. »

Un instant, longuement, les Titans et les Archanges, les Sages avec leurs animaux familiers et, tout d'abord, parmi ces animaux, notre corps, les Cavaliers, les Prêtres oraculaires, tous les porteurs et tous les tenants des images surhistoriques où s'accumule et persiste la pérennité de l'humaine mobilité, délèguent leurs pouvoirs et leurs devoirs au maître de la Bolivie. Tous en lui se rassemblent, se condensent pour une action à l'écart aussi bien qu'à l'insu de l'histoire. Mais, de cette action, la normale histoire tirera, recevra des influences et même, peut-être, toute sa substance. Le mythe vient de naître de ce cheval mort. Il vient de naître, escadron d'abeilles, marbre d'oiseaux. A l'altitude supérieure de la pensée, non plus réfléchissante mais impérieuse et façonnante, ces deux hommes, le dictateur et son intime jumeau, le guitariste ou, mieux, le romancé avec le romancier, l'un à l'autre ligotés de transparences que le couteau, néanmoins, s'il tentait de les trancher, ferait saigner, ils dégagent de la forme du cheval chevalant, du cheval des cavaleries et même des chevaleries, le principe, le noyau dont les reliefs et les profils se confondent de toute part à ceux de l'animal vivant, support, symbole, vaisseau des attitudes humaines de l'orgueil et de la puissance. Et cet animal vivant, le cheval, doux poitrail de chimère, prunelles du Bengale, et cet éternel mutisme qui ne s'interrompt que pour des roucoulements d'hilarité, s'il est fait pour courir, il est fait, surtout, pour mourir, tué de main de maître, à Reichshoffen ou dans la cellule monacale.

« La crinière de Brave se hérissa et ses sabots battirent sur le sol une supplication féroce. Renversé à terre, il rua contre l'inévitable. Après cela, il fut fini. Nous renversâmes le bûcher sur son corps et nous y mîmes le feu. »

Lumière surprenante et glacée! Merveille que Drieu, dans sa maison de Paris, puisse, non sans un peu de dégoût pour tant de puissance, celle que donnent les mots, associée à toute l'impuissance prévue par la forme de notre corps et par les frontières de notre pensée, adapter à des événements boliviens des mots comme le « feu », le « cheval », le « bûcher »,

poussés jusqu'à notre lexique par des peuples qui ne furent pas de l'Inca. Ces mots, nous sommes gênés et heureux de voir que, dans cette conjoncture lunaire, ils servent. Cette magie, le lexique de Stendhal ne se refusant pas à décrire et mieux encore, à constituer, dans la tête de l'écrivain parisien, les airs et les objets de la haute nuit de ces terres maudites qui semblent capables de perpétrer leur propre littérature sans passer par celle des hommes, elle accentue le caractère poétique, opalescent, de ce sacrifice. Pour avoir sa valeur concrète et porter sa leçon active, il s'accomplit, ce sacrifice, il doit s'accomplir dans l'épaisseur givrée d'une épopée écrite. De quel dictateur s'agit-il? Tua-t-il vraiment son cheval? Dictateur et cheval ne sont que dans le livre. Mais qui dira jamais les mesures d'un livre?

Sans y périr et, au contraire, pour s'y confirmer de vitalité mémorable, les personnages du roman se dissolvent, gaîment, dans cette nuit si pure et si froide où navigue une dernière fumée. Le Jésuite et le maçon, farfadets de toute tête politique bien faite, et même les brunes beautés, Conchita, Camilla, ne s'agitèrent (surtout le Jésuite, décidément) que pour mieux disparaître, comme l'oxyde d'éthyle qui, secoué, s'évapore plus vite. Ainsi se confirme le caractère transitif, préparatoire, hypostatique et passivement constructif des agissements humains au regard de ce Moloch finaliste, l'acte divin, le sacrifice du cheval. Dans cet acte s'engouffrent, dissipés, émancipés, utilisés, l'effluve et le ruisseau des courses, des intrigues, des dialogues. Un seul personnage tient bon dans la dispersion finale. Qui? Don Benito. Don Benito, dictateur issu du clan des « grands », occis par Jaime, par l'homme du peuple, dès le premier chapitre, résiste à la mort parce qu'il est déjà mort mais, aussi, parce qu'il est du monde, et qu'un homme du monde, dans le monde, ça compte, surtout quand ce monde se passe et se déroule dans la tête de Jaime, l'homme du peuple interprété, ressenti par le guitariste et devenu chef de l'État.

Don Benito n'a pas les mêmes mères indiennes que Pancho Villa. Il fume le londrès du duc de Morny. Lui seul, quand toute la troupe, le livre s'achevant, s'éparpille dans les gambades, lui seul conserve sa stature initiale. Jaime,

sans doute, est grand, mais c'est un « grand » que don Benito et la toise hésite à se prononcer. Jaime, choisi par Dieu, dans un pays d'où Dieu semble s'être en allé, pour des cavalcades publiques secrètement exposantes, n'échappe pas à l'espèce de misère, de ridicule que Ruy Blas, dans toute sa gloire, et malgré tant de chemins largement foulés, porte sur lui. Choisis, pris entre deux doigts (deux doigts d'une lblancheur de cierge, dont la bague n'a pas d'anneau), les Jaime Torrigos et les Ruy Blas demeurent les témoins statistiques, les bénéficiaires hasardeux, quoique irrécusables, du choix que l'omnipotence (des potences, peut-être, sur toutes les collines)... fait de bipèdes bien bâtis pour secrètement l'incarner.

Jaime, conseillé par le spectre de don Benito, réagit de plus en plus noblement. Il subordonne sa volonté à sa pensée, et non plus sa pensée à sa volonté. Il rêve du point le plus élevé de lui-même. Et il se rend si bien compte de sa domestication cosmique que, même en dehors des nécessités fabuleuses qui commandent sa décision (et la plus importante est sans doute la cadence même du livre), il refuse, dans un sursaut, l'usufruit insistant et continu du pouvoir. Tous les dictateurs luttent pour la grandeur et la liberté de leur Bolivie particulière. Mais si la grandeur et la liberté des Boliviens importent à Jaime, c'est de la grandeur et de la liberté du Bolivien suprême, lui, qu'il se préoccupe éminemment. On n'est pas libre de monter ou de descendre, de gagner ou de perdre. Il faut monter. Il faut gagner. Toute âme naturelle est en expansion. C'est par le suicide, et par le suicide de lui-même dans sa partie acquise, vécue, subie, qu'un homme affirmera le mieux sa liberté — l'intérêt public étant par ailleurs sauvegardé. Par le suicide de lui-même en son cheval, Jaime Arrigos, dans cette vie, sans attendre la résurrection de la chair, recommencera. (Tout cela, d'ailleurs, d'instinct...)

Don Benito, c'est l'homme de la capitale, de la Paz. Homme d'esprit, à la fois aristocrate, Jésuite et maçon, mais au degré laïque et politique (avec, naturellement, dans le sang, ce qu'il faut de jaguar), il n'a pas l'élan gymnaste de son rival et de son supplanteur, Jaime Arrigos. Contempo-

rain des premiers grands bourgeois d'industrie, détenteur d'une espèce d'allure ou de branche castillane plus branchue encore que la castillane, à cause de cette rallonge tout d'un coup forte et mystérieuse mise par les océans traversés, habitant d'une planète où commençait le télégraphe dans les coins et qui misait sur l'avenir par les Actions (que la Gita, la Bible et saint Thomas avant les chemins de fer et les phosphates avaient nommées les Œuvres), don Benito, royalement, occupait, royalement et dignement, une place d'homme en chef. Il pouvait (ça va de soi) se faire tirer les cartes par le sorcier Tamila. Il pouvait aller au sermon et fréquenter en loge. La nature de l'homme ordinaire comporte un certain goût pour l'au-delà, ultérieur ou latéral. Mais, avec ses manchettes, son cigare, son scepticisme, il demeurait ce que Jaime ne sera jamais, un monsieur, un de ces êtres assez prodigieux, à tout prendre, dont la réussite, le ton et la teneur intime semblent s'accomplir dans le clos univers, le grandiose univers des mérites et des risques proprement humains, y compris les votes et les héritages. L'essence de la religion, les nuées parlantes, la ressource des allégories, de même que les splendeurs écrasantes de la nature bolivienne, n'intervenaient pas directement. Ces valeurs et ces essences demeuraient, en somme, virtuelles, périphériques. Les Jaime Arrigos et Ruy Blas, eux, on pourrait voir l'oiseau Rock, le condor mentalisé, planer sous leur cheval oratoire et le transporter. Mais un don Benito se meut et opère dans le cadre du civilisé, en pleine aridité euclidienne.

L'Homme à cheval se déroule en mil huit cent cinquante. Alors les célestes directeurs cessent, un instant — semble-t-il — de porter les yeux sur notre radeau. Que les hommes se débrouillent! L'humanisme militaire ultérieur des années mil neuf cent trente et mil neuf cent quarante, dans la poigne magique des dictateurs du peuple, formulera la transcendance. Toutes distances mourront entre la vie et la mort. Les régiments, sans un mot, les yeux pâles et clairs, couleront de la vie à la mort sans changer de pas, vie et mort confondues dans le même grelot sous-marin. Les empereurs regorgeront d'hommes aussi purs et légers que des âmes déjà. Mais en mil huit cent cinquante, et à tous les âges de notre

attention philosophique, quand nous l'accordons à comparer l'homme humain à l'homme surhumain, un don Benito, un duc de Morny, les présidents de la République, les Péreire, les Caillaux, fiers de leurs jouets neufs dans le hall des machines, et de toute part cernés par un système métrique que l'on pouvait penser à jamais congelé dans sa norme et que l'on parvenait cependant à retourner contre lui-même au profit des premières vitesses, ils avaient raisonnablement le droit de connaître et d'admirer en eux-mêmes l'orgueil d'une importance, à la fois limitée et dilatée par sa spécificité humaine, civilisée, scientifique, bourgeoise. Évidemment, ce qui n'était pas résolu, c'était le pourquoi de cette venue, de cette présence du jeune Morny ou du jeune don Benito en chair et en os sur la terre. Mais si l'on négligeait ce point, ou si on l'avalait une fois pour toutes avec la première gorgée d'air, la vie (le corps, l'argent, les livres, les saisons, la parole, les Jésuites, l'Histoire, Dieu), la vie proposait une géométrie terminée, satisfaisante, assimilable. Les damnations et les jouissances dans cette vie semblaient bien dépendre, au premier chef, des vertus du joueur. Ainsi le voulait l'ordre paternaliste et chrétien.

Jours séculaires. Nuits éternelles. Coupés de l'immense, les hommes étaient pour de bon immenses. Les plongeons de Dieu dans le jeu des hommes (Napoléon) apportaient, soit un élément de pondération sociale, soit un ragoût de romanesque que les poètes intégraient aisément aux mécanismes de la tête bourgeoise. Don Benito, en face du Surhomme qui lui succède, se campe comme l'Homme, un homme de première classe. Et Jaime doute qu'il soit, lui, Jaime, un surhomme de première classe. De troisième peut-être, ou de quatrième. Jaime, paradoxe des paradoxes! peut en outre douter qu'il se soit fait lui-même. Il a fallu que, par le truchement du guitariste, Dieu lui gueule à l'oreille qu'il fallait retourner vers le centre du combat. Et c'est l'aristocrate, c'est don Benito, qui peut revendiquer la gloire d'avoir réalisé son propre personnage, hors des radieux caprices du destin. Et c'est vers le fantôme d'un don Benito toujours dominant, vers ce souvenir lentement macéré par les mousses et les racines, redevenu le nu, le

simple, le royal Homme en soi, que le capitaine, que l'aventurier, la chevauchée consommée, se retire. « Capitaine, je vous ai donné un ordre, vous pouvez vous retirer. » Ainsi, jadis, quand il n'était, sous don Benito, qu'un officier de fortune, de trop de fortune, lui parlait don Benito, instrument, lui, d'une puissance qui d'abord était celle de don Benito, de l' « homo diplomaticus », frais comme la rose sous sa jaquette, sous ses broderies.

Fidèle à l'ordre de son roi, Jaime se retire donc. Il ne redescendra pas vers la ville. Il entrera dans la forêt, parce qu'il y a toujours une forêt au voisinage d'un lac et au terme d'une pérégrination cérébrale. Il fera ce que Napoléon n'a pas fait, n'a pas fait de lui-même. Napoléon, le vautour du foie succédant aux aigles du sacre, toujours fut porté, toujours fut traîné. Jaime replongera dans l'homme au prix même de ne plus jamais s'en échapper. Mais, revenant achever dans le silence et la fatigue son temps d'humanité, c'est maintenant qu'il s'échappe. Oui, s'il est possible d'échapper à son homme personnel, c'est maintenant, pour avoir compris qu'une carrière, même la plus étincelante, constituait à la longue une prison. Le grand moine, le grand vainqueur, il doit tout faire pour que tout aille bien. Mais quand tout va bien, quand tout va trop bien, alors il peut douter. Doutant, il progresse encore. Dans le chant de guerre de Pancho Villa, ce qui chemine, c'est le « cafard » la coucarache.

Nous nous sommes à dessein étendu sur le sacrifice du cheval qui nous est apparu comme le thème le plus important de *l'Homme à cheval*. La récompense d'un auteur est de faire un mythe.

(Notons, pour nous amuser, que notre Victor Hugo, dans toute sa gloire, n'en a pas fait. A ma connaissance, c'est avec la caronade qu'il en fut au plus près. La caronade, ayant rompu ses amarres, démolit tout dans l'entrepont du navire. La chose part, comme une bête, à vivre.)

Il y a dans *l'Homme à cheval*, sans compter le sacrifice, outre les chevauchées liminaires et la mort de Don Benito, que si fatalement attendait le couteau, encore, au moins, deux passages d'importance, celui de la danse devant les

« grands », et celui de la rencontre du guitariste et du Jésuite. Jaime a imposé aux « grands », mal ralliés, le spectacle de sa maîtresse, Conchita, fille du peuple, et, par conséquent, la sœur, allégorique, de Jaime. Conchita danse, devant les « grands », presque nue. Un sang voluptueux alors s'épaissit sous les phrases courtes. Ses allusions imprécises mais convaincantes, à la veine, à la couleur, à la nature des événements politiques, y compris sans doute ceux de notre actualité, se laissent entrevoir à travers les lianes rougeâtres d'une trouble volupté. Mais il n'y a pas de transposition absolue. Le conte reste un conte.

La rivalité du guitariste et du Jésuite, épris, celui-ci du pouvoir, l'autre du maître du pouvoir, c'est-à-dire de son propre reflet actif, nous offre de nous demander, une fois de plus, ce que c'est qu'un Jésuite. Drieu. dans son Jésuite bolivien, ne voit qu'un maniaque de l'intrigue, à peu près coupé de toute moelle sacrée. Au fait, on peut s'interroger si la frénésie et l'inefficacité du Père Florida, si ses pas et ses complots ne constituent pas autant « d'exercices », une gymnastique sociale en dehors de toute matière historique et, par conséquent, à peu de distance de l'opérette. Une yoga de la conspiration et non plus de la respiration. L'extase jésuite, à base sensorielle, exigerait, pour se produire, dans le cas du Père Florida, ces contacts éperdus, dangereux, imprudents, mais abstraits, mais théoriques, avec la réalité de la fiction sociale. Le maçon, moins nettement dessiné, semble, lui aussi, ne participer aux événements que comme le représentant, le tenant, inerte et passif en dépit des grands mots, d'un courant inclus dans la poussée humaine et à qui le maçon Belmez ne fait ni froid ni chaud.

*
* *

Assimiler le style de Drieu à celui de Stendhal ou d'un Mérimée, vient tout de suite à la pensée. Stendhal est allé jusqu'à la guillotine. Le trou de la guillotine sorélienne enferme beaucoup de nuages lisérés de lumière, et, parfois, une dernière étoile, un premier soleil. Et Mérimée parla, noir sur blanc, de faire un philtre avec des larmes de dragon.

Mais ces plateaux boliviens qui portent à une monstrueuse altitude une terre que n'aurait pas submergée le déluge de la grâce, et Tamila, le sorcier des invisibles Incas dont le sang dévié se perpétue dans les veines du dragon Jaime, et de sa danseuse, ils n'auraient pas obsédé de magnétisme cosmique et théologique Stendhal ni Mérimée. Drieu, debout dans une France qui fond sous ses pieds, connaîtrait la saveur d'un grand désert s'il n'y avait pas, à quelques mètres au-dessus d'une patrie tiraillée, la présence, tassée, bourrée, des dieux, des anges, des sages, des hommes ailés, les lampes violettes de l'antique, de l'éternelle songerie.

La phrase est brève, toujours, faussement négligente, et qui méprise le relief pittoresque, en dépit de tant de cordillères à l'entour et de tant de piments. Les propos des cavaliers et des femmes sont si strictement commandés par l'urgence des caractères et les nécessités de l'intrigue (évidentes et pourtant obscures, prépondérantes et secrètement superflues) que le cadre géologique, respectueux de cette fièvre, de cette construction, laisse, veut bien laisser toute leur stature contentieuse, et passionnelle aux marionnettes humaines. Mais, en dépit de sa discrétion (il lui suffirait de frémir et adieu, la Paz! ensevelie...) il garde, tout près, une hauteur, une opacité démesurées, parfois si pressantes que notre mémorialiste, impressionné jusqu'à l'impressionnisme, écrira, s'écriera : « Les montagnes, chargées de neiges indestructibles, étaient des voies lactées, toutes proches de notre âme. » Mais tout de suite l'aridité racinienne, les gros mots en plus, se ressaisit. Le principal réalisme, le seul, reste celui de l'escrime des propos, serrés et amers dans leur promptitude polémique, sténographiés à cent ans de distance par notre auteur aux écoutes futures de ces jours passés qu'envisage sa fantaisie mélancolique. Ces répliques utilitaires, ces aventures qu'on ne rédige, apparemment, que parce qu'il le faut bien, pour qu'il y ait un livre, parce qu'il y a des écrivains, et qu'on est en un, elles sont, finalement, dans la monotonie de leur prose, comme de lyriques fumées. Fumées, aussi, ces belles et cambrées nudités de femme (Conchita, la noble Camilla). Tout passe... Une main puis-

sante exclut les générations successives... allez!... allez!.. petites... dépêchez-vous...

Drieu sait aussi bien que personne, et peut-être exceptionnellement, que rien n'existe hormis l'homme en proie à l'énigme, épuisante et resplendissante, d'exister.

AUDIBERTI.

RETOUR AU NATUREL : JEAN FOUGÈRE
PRÉSENCE DE JEAN ROGISSART

VISITE, par *Jean Fougère* (Édition du Pavois).

Suivons, pour une fois, cette mode des retours, si heureusement introduite par Ramon Fernandez, et disons bien haut qu'il faut faire retour à Jean Fougère, puisque aussi bien c'est toujours à ce qui est neuf qu'il faut revenir. En traversant l'œuvre de Jean Fougère, on retrouve, avec une familiarité étonnée et joyeuse, ces grands paysages où nos premiers voyages nous ont pour toujours engagés, préparant, pour toute notre vie, des rencontres, toujours nouvelles et d'une résonance toujours plus profonde, avec la durable merveille des grandes œuvres, qui ne peuvent être oubliées ni dépassées.

Les mystiques nous avaient enseigné qu'on n'est jamais si loin de Dieu que quand on croit le toucher du doigt. Ainsi en est-il de l'œuvre d'art — s'il est encore permis d'user d'une expression aussi prudhommesque en un siècle où le plus frivole gazetier connaît tous les secrets des docteurs. Hélas! ce ne sont plus « festons » ou « astragales ». Le cas est bien pire. On sent partout « l'ascèse », comme cet autre sentait l'huile. Aimez-vous la « nécessité »? « On en a mis partout ».

Eh bien! Jean Fougère n'est ni « ascétique » ni « nécessaire », c'est pourquoi, sans se guinder, il se distingue, et, sans emboucher la trompette du Jugement, il se fait entendre très loin et très haut. Si, en lisant Jean Fougère, nous songeons à Mérimée et à Tourguéniev, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont les patrons de la nouvelle, et que toute nouvelle bien constituée leur est un hommage, mais c'est surtout

parce que Jean Fougère, en suivant ses propres voies, a su enfin porter la nouvelle à une perfection aussi incontestable aussi inaltérable que celle qu'on admire chez eux.

On sait combien la nouvelle est un genre difficile. Nous en avons dit, maintes fois, notre sentiment, ici-même, et, surtout, Marcel Arland qui, mieux que quiconque, est bon juge en la matière, a rendu, sur ce point, une sentence définitive, dans la préface magistrale qu'il a écrite pour le livre de Fougère. « La nouvelle, dit-il, pardonne peu. Elle est excellente, ou bien n'est pas. » Elle ne connaît point la facilité du roman, mais, si elle court plus de dangers, elle a aussi plus de pouvoirs. « Elle permet, écrit encore Marcel Arland, un contrôle plus lucide, une plus sûre domination... L'auteur y reste plus fidèle à lui-même. » Ce n'est pas que nous songions à trop accuser le divorce entre deux genres si voisins qu'il est malaisé d'en dessiner les frontières — on les sent plus qu'on ne les conçoit — et l'on sait que certains, Stevenson ou d'Annunzio, par exemple, ont excellé dans l'un comme dans l'autre. C'est au point que, lorsqu'un bon romancier échoue dans la nouvelle, ou qu'un excellent nouvelliste achoppe au roman, quoi que nous puissions dire sur la distinction des deux genres, nous avons le sentiment que « ce n'est pas naturel ». Nous rencontrons ici, dans l'ordre littéraire, ce problème du continu qui soulève partout tant de difficultés.

Comment distinguer un roman court d'une nouvelle longue? On nous dira que la question est mal posée et qu'à chercher du plus ou du moins, on se met toujours dans l'embarras. Il faudrait, dira-t-on, se fonder sur une différence qualitative, une différence de nature. Mais on a beau chercher cette différence, j'ai peur qu'on ne la trouve pas, sinon dans des notes abstraites, atopiques, et qui pourraient convenir à tout autre sujet.

Ne serait-ce point que, dans la nouvelle, le roman est enfin rendu à lui-même, dégagé d'un compromis tenace, et, d'ailleurs, souvent heureux, avec le drame et avec l'essai? C'est, sans doute, ce que pensait Marcel Arland, quand il écrivait : « De certains romans même on dirait que leurs faiblesses nous attachent à eux davantage. » — Il y a, dans certains romans, un poids qui les entraîne irrésistiblement vers le théâtre,

même quand ils sont trop amples et trop fastueux pour qu'on puisse songer à les porter effectivement à la scène, — c'est en ce sens qu'on pourrait dire que *Cromwell* est le meilleur roman de Victor Hugo. D'autres s'attardent, au contraire, dans les méandres merveilleux de l'essai — et c'est en ce sens aussi qu'on pourrait dire que Montaigne est peut-être le plus grand romancier français.

Mais on sent bien que le roman réclame autre chose et que s'il a conquis une place, chaque jour plus large, parmi les genres primordiaux, c'est beaucoup moins pour cette heureuse passivité qui lui permet d'assumer, dans une liberté privilégiée, tous les mérites des genres voisins, que par un charme qui lui est propre, et parce qu'il ouvre vers l'imaginaire un chemin direct.

Mais l'imaginaire exige une mesure et comme une juste dimension de durée qu'on ne peut excéder sans tomber hors du roman pur. Cette mesure est donnée dans la nouvelle. En elle seule se révèle l'essence pure du roman. Nous avons déjà insisté ailleurs sur l'existence d'un « optimum » de durée pour le poème. Il en va de même pour le roman. C'est pourquoi les grands romans — celui de Proust par exemple — sont des bouquets d'aigrettes lumineuses séparées par des bandes d'ombre, ou, si l'on veut, d'une lumière moins fulgurante où l'essai fait la transition entre les apparitions successives du romanesque. On ne va pas d'emblée d'Odette à Gilberte, de Gilberte à Albertine, mais la texture, le grain même de l'œuvre changent plusieurs fois en cours de route. Les histologistes savent que des tissus très différents peuvent être voisins. Il ne faut pas se laisser tromper par la topographie, mais savoir reconnaître les différences essentielles. Cette diversité de texture est parfois imposée à un auteur par les postulats mêmes de son œuvre. Il y a souvent en elle une faiblesse très séduisante. Mais elle introduit tout de même, dans le romanesque ainsi morcelé, une incertitude, dangereuse dans les moments de fatigue, et, en tout cas, une moindre perfection.

Il y a plus de bonheur, semble-t-il, à laisser au romanesque sa continuité et ses limites naturelles. Je ne sais pas si personne y a jamais réussi aussi bien que Jean Fougère.

Entre *Flo*, qui a l'extension classique du roman, et l'*Histoire bovidienne*, par exemple, qui tient dans quelques pages, il n'y a qu'une différence optique. On y trouve la même pulsion de durée, tantôt dilatée, tantôt resserrée, mais toujours possédant la même anatomie et la même indissoluble cohésion.

De cet affranchissement décisif de la durée peut naître le sentiment que, dans les nouvelles de Fougère, « *il ne se passe rien* ». Cela est vrai si l'action et le mouvement doivent nécessairement se réaliser dans un « imbroglio », qu'on peut assouplir, alléger à l'extrême, mais qui reste un « imbroglio », un simple agencement mécanique, une machinerie plus ou moins volumineuse, mais non pas l'intervention de ce que Valéry appelle « l'événement pur ». Entendez bien qu'il ne s'agit pas chez Fougère d'un retrait pathologique de l'événement « *à l'intérieur* » de la conscience, mais de la mise en question de la conscience, dans la totalité de son être, par un quelque-chose-qui-se-passe-dans-le-monde. Que cette mise en question, qui est justement ce que nous sentons le plus fortement passer, fasse le fond des nouvelles de Fougère, on n'en saurait douter. Toutes les « mises-en-question ? importantes sont rassemblées dans ce bouquet de nouvelles, dont chacune possède à la fois la prégnance de l'allégorie et la liberté de l'anecdote. Mise en question par l'ambition, et c'est *Monsieur le Médecin-Chef* ou *Du côté de Bidonville*. Par la mort, et c'est *Clara*. Par la guerre, et c'est *Corps de garde*. Par l'ennui, et c'est *Dimanche anglais*. En vérité, il ne resterait guère à poser de question importante avec ce que Jean Fougère a négligé. L'événement sur lequel il appuie chacune de ses nouvelles est petit, sans doute, dans son corps (une petite clef... des voix lointaines), mais ce caractère punctiforme lui donne plus de vertu motrice, et il peut, d'un seul coup, faire tourner la nouvelle de cent quatre-vingts degrés. Nous voici encore au grain de sable qui se mit dans l'urètre de Cromwell. Et fallait-il que ce grain de sable eût été montagne pour qu'il se fût passé quelque chose ! Et n'est-ce rien que de garder son gagne-pain et sa réputation, que de vivre au lieu de mourir !

Ce sentiment illusoire d'un néant d'action, dans les nouvelles de Fougère, peut naître également de la stabilité du

système des valeurs. Toutes ces mises-en-question, dont nous parlions, ont une forte unité. Chaque fois, le flux et le reflux de l'intérêt sont réglés par les apparitions solaires de l'amour. C'est lui qui colore toute chose par sa présence et la décolore par son absence. Son éloignement, plus ou moins considérable par rapport au centre optique de la nouvelle, reste le facteur prépondérant par qui se font, selon les cas, le vide et le plein, la valeur négative (*Dimanche anglais*) ou positive (*l'Homme de bonté*). Ce pôle attractif puissant produit une forte déviation de l'intérêt, si bien que l'événement semble parfois y perdre son pouvoir d'action directe. Mais l'événement reste le catalyseur indispensable à cette cristallisation émotive qui le dépasse et le met en valeur.

Cela seul suffirait à montrer combien Jean Fougère a renouvelé profondément le roman et l'a renouvelé justement en le rendant à sa destination traditionnelle qui est de peindre l'amour. Il est à noter que, depuis le succès décourageant de Marcel Proust, les romanciers « sérieux » s'étaient détournés de ce thème démodé. J'entends bien que les servants du « pompiérisme » n'ont jamais cessé de cultiver fructueusement le flirt du polytechnicien et de la dactylo, avec tous les développements cornéliens (revus par Bourget) qui en résultent, et même qu'un certain érotisme n'a jamais cessé de prospérer dans la boutique littéraire. Mais les gens de qualité avaient bien d'autres chats à fouetter. Dans chacun de leurs livres, ils ouvraient aux amoureux — cela va sans dire — quelque maison de poupée, parce qu'il faut bien s'amuser du bout des lèvres et montrer au lecteur quelque civilité. Mais leur drame vrai était toujours ailleurs, toujours dans un déchirement solitaire du moi.

Mais, avec Jean Fougère, l'amour n'est plus enfermé dans une maison de poupée. Il éclate à l'air libre, et communique à tout ce qu'il touche une familiarité étonnée, une élasticité prestigieuse du sentiment et de l'expression. On assiste à une recomposition totale du monde selon les lois de l'amour. Ses personnages apparaissent comme de grandes figures, à la fois très mouvantes et très présentes, dont la chair lumineuse est transparente jusque dans sa profondeur. On peut dire que Jean Fougère a introduit dans le roman ce pouvoir sans

cesse renouvelé de faire des miracles qui semblait n'appartenir qu'au cinéma. Il n'y a chez lui aucune « surréalisation », aucun dopage, aucune subversion arbitraire du monde, mais le monde fougérien trouve un surcroît de vitalité, et, pour ainsi dire, un maximum d'existence dans sa pureté essentielle.

Peut-être faut-il lire Jean Fougère pour saisir dans sa plénitude naturelle cette alliance mystérieuse de l'angoisse et de la joie qui est la réalité même de l'homme et dont l'expression, chez Kirkegaard, n'était pas encore affranchie d'un équipement dialectique grevé d'une superbe redoutable.

Pourra-t-on mettre encore en doute, après l'avènement de Jean Fougère, qu'il n'y a nulle grandeur et nul tremblement dans le messianisme appliqué et le cynisme cauteleux où se complaît l'intransigeante banalité des snobs. Le tremblement vrai qui soulève l'âme et la chair, la grandeur juste et sans impudence, Fougère, plus que personne, nous les a révélés.

* * *

Le Temps des cerises (1) est un livre simple et qui produit son effet avec une maîtrise des moyens et une probité dans leur emploi, assez rares pour être admirées. Combien nous regrettons qu'une bande publicitaire par trop modeste semble réduire cette œuvre aux dimensions de l'histoire romancée. En vérité, il y a beaucoup plus, dans *le Temps des cerises* que l'histoire de J.-B. Clément, ancien maire de Montmartre. Il y a une des plus chaudes peintures que nous ayons de la vie naissante dans un jeune homme pauvre, avec ses obscurités et ses contraintes, mais avec cette qualité d'espérance qu'on ne trouve que là. Il y a aussi des pages inoubliables sur la mère, soulevée par son amour toujours méconnu et arrivant en face de la mort dans un dénuement terrible — comme nous sommes loin de la fausse nudité des romans « vaches » ! — Il y a enfin cette certitude — combien précieuse ! — que la libération de l'homme par l'homme ne saurait résulter d'aucune dialectique, mais trouve sa condition première et dernière dans le sacrifice volontaire d'un individu à d'autres individus.

Fieschi.

(1) *Le Temps des cerises*, par Jean Rogissart (Édition Denoël).

NOTES

MUSIQUE ET SPIRITUALITÉ, par *Alfred Colling.* (Plon, Paris.)

C'est une ambition généreuse et compréhensible que de vouloir expliquer la nature de la musique. Si même on a peu d'espérance de résoudre son énigme, on peut tirer quelque profit de son examen. Je ne vois pas qu'on ait expliqué quoi que ce soit quand on est parvenu, après cinquante pages, à déclarer que la musique est « un épanchement de l'âme »; mais peut-être que des lecteurs épris de clartés vagues trouveront là une suffisante explication. L'intérêt du livre de M. Colling repose moins sur son argumentation que sur sa manière, on pourrait même dire ses manières, qui sont excellentes. Elles ne sont aucunement pédantesques et doctorales. La musique est entrée dans sa vie comme un plaisir et une émotion et non pas comme un pensum : il rapporte de quelle façon — et avec beaucoup de charme. Il a réussi à parler de Chopin sans dire de niaiseries et sans faire de mauvaise littérature ; il a écrit des paragraphes parfaits sur la fluidité et la transparence comme vertus essentielles de la musique française, et dans le chapitre « Les chaînes brisées », M. Colling a réussi le tour de force de nous raconter la naissance progressive de la musique, l'enchaînement de ses « crises majeures », de façon vivante et juste en dépit d'une brièveté imposée : son chapitre « La musique contre la poésie » pose très justement le problème des rapports de la musique et du langage.

Le titre et le dessein de ce livre furent trop ambitieux; mais il se trouve que l'auteur a du goût et une juste humilité, qu'il sait, sans faire étalage de sa science, qu'il n'est inféodé à aucune théorie, qu'il fait preuve d'un sentiment pénétrant et pénétré des œuvres (voir, entre autres, le jugement si exceptionnellement exact sur le *Martyre de Saint Sébastien*), et on ne songe pas à lui en vouloir de ne nous apporter que peu d'explications au bénéfice d'un assez grand nombre de plaisirs.

G. JEAN-AUBRY.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

TOME LVIII (JANVIER 1943-JUIN 1943),

